AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4
Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10
http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php
http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm

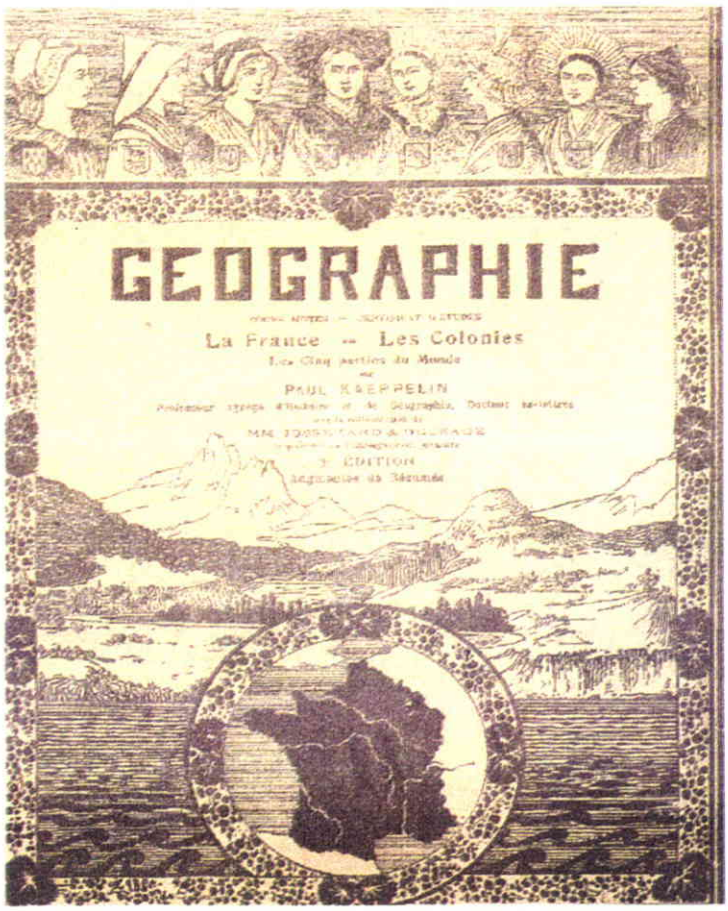
74596039

LES FRANÇAIS ET LE TERRITOIRE NATIONAL

1870 – 1914

Place et importance des provinces perdues dans ces représentations

BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE - METZ
N° inv 20030054
Cote 4/MZ 03/02
Loc



Thèse de doctorat présentée par Laurence TURETTI
sous la direction de Monsieur le professeur Alfred WAHL
janvier 2003

BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE DE METZ
031 465995 2

Université de Metz - Faculté des Scien *Histoire*

JURY

Président	Jean Rives
Membres	Patrick Cabanel
	Jean-François Chanet
	Sylvain Schirmann
	Alfred Wahl

Au terme de ce long travail, mes remerciements et ma reconnaissance vont

Au Professeur Jean Rives qui a initié cette recherche et au Professeur Alfred Wahl pour avoir accepté de diriger ce travail,

Aux Conservateurs des Archives municipales et départementales qui ont répondu avec précision à mon enquête sur les toponymes ; au personnel du Cabinet des Estampes de Strasbourg, de la BNUS, du Musée des Arts et Traditions populaires, du Musée de l'école de Carcassonne dont j'ai apprécié la compétence et la disponibilité,

A Odile Gozillon-Fronsacq, Hélène Sadowski et Catherine Vincent pour leurs conseils avisés et leurs encouragements,

Pour les débats sans frontière du quai Saint-Jean et leur amitié, à Céline Peultier, Kai Baldow, Annika Wandscher, Myriam Louviot, Benoît Feyler et Léonore van Manen.

Je remercie Gérard Puel, Sandrine Ballestra, Pierre-Louis Farges et Sylvie Buoro pour leur patiente relecture ; Martine Lamirand et Fabienne Garcia pour leur aide et soutien logistique, les Turetti pour leur confiance et Serge pour sa patience et son enthousiasme.

Matibat, janvier 2003.

INTRODUCTION GENERALE 1

1 - CONSTRUCTION DU TERRITOIRE NATIONAL 13
2 - UNE INTEGRATION TERRITORIALE ACHEVEE ? 17
3 - MENTALITES FRANÇAISES ENTRE 1870 ET 1914 20

1ERE PARTIE - REPRESENTATIONS DU TERRITOIRE 26

CHAPITRE I - DEFENSE DU TERRITOIRE 29
1 – REFUS DE L'AMPUTATION TERRITORIALE 30
2 - LE TERRITOIRE, CORPS DE LA NATION 33
3 - LE TERRITOIRE SANCTUAIRE 39
CHAPITRE II - FIGURES DU TERRITOIRE 44
1- FIGURES D'UNITE 46
2 - FIGURES PROJETEES 55
3 - L'AUTRE FRANCE. 67
4 -LES FRANCE 82
5 - FIGURES ABSTRAITES 94

2EME PARTIE - APPRENTISSAGE DU TERRITOIRE : PARCOURS 103

CHAPITRE I - RETOUR AUX PROVINCES PERDUES 106
1 - LES COMMIS VOYAGEURS DE LA FRANCE 109
2 - L'ALSACE-LORRAINE, SANCTUAIRE NATIONAL 119
3 - LES ALSACIENS-LORRAINS RESTENT FRANÇAIS 135
4 - L'ALSACE, TERRITOIRE MYTHIFIE A L'USAGE DE LA NATION 143
CHAPITRE II - LE TOUR DE FRANCE MARIAL : PROTECTION DU TERRITOIRE 149
1 - GEOGRAPHIE RELIGIEUSE 151
2- GESTE D'UNITE DU TERRITOIRE 155
3 - LA PROTECTION DU TERRITOIRE 163
CHAPITRE III - LE TOUR DE FRANCE CYCLISTE :CONQUETE DU TERRITOIRE 167
1 - UN ITINERAIRE AU PLUS PRES DES FRONTIERES 168
2 - A LA RENCONTRE DE LA FRANCE 176
3- LE TOUR CONSTRUIT LA FRANCE : 181

3EME PARTIE - TRANSMISSION ET PEDAGOGIE DU TERRITOIRE 191

CHAPITRE I - LES PROVINCES PERDUES DANS LE PAYSAGE URBAIN 194
1- CHRONOLOGIE DES TOPONYMES 196
2- CONSERVER L'ALSACE-LORRAINE 198
3- L'IMPACT DE LA DENOMINATION 204
CHAPITRE II - LE TERRITOIRE DANS LA LITTERATURE ET LA PEINTURE MILITAIRE 212
1 - LE TERRITOIRE FRAGILE 213
2 - LA NATION INEBRANLABLE 217
CHAPITRE III - LE TERRITOIRE ENSEIGNE A L'ECOLE 228
1 - LA FRONTIERE DANS LES MANUELS SCOLAIRES 228
2- UN COIN SOMBRE SUR LA CARTE DE FRANCE 238
3- LES TOURS DE LA FRANCE PAR DES ENFANTS 246
4 - VERTUS CIVIQUES ET MORALE PATRIOTIQUE 256

INTRODUCTION GENERALE

LE TERRITOIRE NATIONAL

La France est un objet d'étude particulier aux franges du mythe et de la science. De Michelet[1] à Fernand Braudel[2], les historiens ne peuvent l'évoquer sans lyrisme et sans cet étonnement émerveillé de qui ressent l'amour. Passionné comme Renan[3], mystique comme Péguy[4], grave comme Taine[5], cette empathie si commune fait question. Elle n'est pas un simple attachement à la terre natale. C'est la fascination pour une histoire très ancienne, continue et sans cesse renouvelée et qui prendrait sur ce sol une empreinte mystérieuse. En effet, dès le règne de Philippe Auguste, le terme *Francia* désigne l'ensemble du royaume[6] et un territoire précis perçu comme le berceau d'une race, les Francs, et d'une dynastie, celle des Capétiens. Curieuse entité, la France traverse des crises dont elle sort renforcée. Ainsi, le sentiment national s'esquisse au moment où la guerre de Cent ans plonge le pays et les Capétiens dans une crise inédite par son ampleur et sa durée. La France apparaît alors comme une noble Dame en péril[7] mais sauvée par l'intervention miraculeuse de Jeanne d'Arc. Le sentiment national est ensuite exalté au moment de la Révolution où la France s'affirme comme l'addition d'une nation et de son territoire.

La plupart des historiens ont donc expliqué la France et sa longue histoire par la nation

---

[1] Jules Michelet, *Histoire de la France, 1833-1867*, 17 vol., Flammarion, 1893-1898, 40 vol.

[2] Fernand Braudel, *L'identité de la France, espace et histoire*, Arthaud, 1986.

[3] Ernest Renan, « Qu'est-ce qu'une nation ? », conférence faite en Sorbonne le 11 mars 1882, première publication : *Bulletin hebdomadaire*, 26 mars 1882 ; dans *Œuvres complètes*, Calmann-Lévy, 1947, tome 1.

[4] Charles Péguy, « L'argent », *Cahiers de la Quinzaine*, sixième cahier de la quatorzième série, 16 février 1913 ; « L'argent suite », *Cahiers de la Quinzaine*, neuvième cahier de la quatorzième série, 27 avril 1913, dans *Œuvres en prose complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1993, tome 3.

[5] Hippolyte Taine, *Les origines de la France contemporaine*, 1876-1896, Hachette, nouvelle édition Bouquins Robert Laffont, 1986.

[6] Colette Beaune, *Naissance de la nation France*, Gallimard, 1985, p. 310.

[7] *Cf.* « Le quadriloque invectif » d'Alain Chartier dans *Les oeuvres de maître Chartier*, 1617, dans C. Beaune, *Naissance de la nation France, op. cit.*, p. 315.

ou, pour la fin du XIXe siècle, par le nationalisme. Le territoire, la patrie[8], en est une donnée fondamentale. Son étude peut apporter des éléments d'explication à l'histoire tourmentée du grand XIXe siècle (1800-1914). Omniprésent sous l'image de la carte de France, il semble résonner derrière chaque évocation de la France. *Territoire* est, en apparence, un terme neutre. Littré le définit un peu platement, comme une étendue de terre qui dépend d'une juridiction[9]. C'est donc l'espace sur lequel s'exerce une souveraineté mais aussi l'espace de vie d'une collectivité. Le choc de la défaite de 1871 et la perte de l'Alsace-Lorraine, réveillent cette définition. Désormais le territoire, sa définition tout comme sa défense, est une préoccupation constante de la Troisième République. Plus étonnant, dans une population en majorité rurale et dont l'horizon est local, l'image du territoire, dessinée par les frontières, devient familière. Entre 1870 et 1914, un lien particulier s'est tissé entre les Français et leur territoire. Au cours de cette période, l'amour réel et symbolique à la fois, localement éprouvé pour le coin de terre que l'on habite[10] s'est étendu au territoire de la nation. Ce lien particulier qu'est le patriotisme s'est solidement implanté dans l'ensemble de la population. Comment ce nationalisme territorial s'est-il construit et diffusé ?

Quel est le territoire ainsi reconnu par les Français ? Lorsqu'il est fait allusion à la France et à son territoire, il s'agit – sauf mention particulière – de la métropole. Ainsi en 1903, Vidal de la Blache, dans son *Tableau de la géographie de la France*[11], ne fait aucune allusion aux colonies. La forme concrète, la figure qu'il évoque dans son ouvrage, c'est donc le territoire de la France métropolitaine. Cela reflète l'esprit général. En effet, au début du XXe siècle, les colonies - qui représentent près de onze millions de km² en 1914 - servent le prestige national et des intérêts économiques, mais ne sont pas intégrées à

---

[8] La nature territoriale de la patrie est parfaitement exprimée par la phrase de Danton : « La poussière de la terre est la patrie même. On ne l'emporte pas à la semelle de ses souliers », dans Alphonse Dupront, « D'une conscience française de la patrie », dans dir. M. François, *La France et les Français*, encyclopédie de la Pléiade, Gallimard, 1972, p. 1479.

[9] Littré, *Dictionnaire de la langue française*, article « territoire ».

[10] Arnold Van Gennep, *Traité comparatif des nationalités* (1921), CTHS, 1995, p. 144.

[11] Paul Vidal de la Blache, *Tableau géographique de la France*, La Table ronde, 1994, 555 pages ; Introduction au 1er vol. de *L'histoire de la France depuis les origines jusqu'à la Révolution*, sous la dir. d'Ernest Lavisse, 1903-1922, 28 vol.

l'espace national. La plupart d'entre elles sont administrées par un ministère créé *ad hoc* en 1894[12]. Elles ont donc une législation spécifique, différente de celle de la métropole. D'autres colonies ont un statut qui les rapproche de la France. Ainsi, l'Algérie, composée de trois départements dépendants du ministère de l'Intérieur ; et les petites colonies - Antilles, Réunion, cinq comptoirs de l'Inde - font l'objet d'une politique d'assimilation. L'Algérie, colonie de peuplement, est parfois désignée comme « l'autre France ». Plus que prolongement de l'espace territorial français, l'expression en souligne l'altérité. L'espace géographique associé au mot *France* semble donc principalement être le territoire de la métropole. Il faut en préciser la formation et l'apparence générale à la fin du XIXe siècle.

1 - Construction du territoire national

Ces thèmes ont fondé, au XIXe siècle, une nouvelle branche scientifique, la géographie historique, qui décrit les étapes de la construction du territoire. Historiens et géographes construisent tous leur récit[13] à partir d'une figure de référence quasi originelle[14], celle de la Gaule[15]. « La France est l'héritière de la Gaule », explique Ernest Lavisse, c'est-à-dire de ses frontières : « les Alpes, le Rhin, la Mer du Nord, l'Océan, les Pyrénées, la Méditerranée »[16]. Cette coïncidence entre la Gaule et la France est une évidence pour les historiens du XIXe siècle qui gomment tous les épisodes où elle s'efface. Or sur ce sol, « cent ensembles différents auraient pu se constituer, écrit Lucien Febvre, et se sont constitués temporairement, qui n'ont pas duré et que nous négligeons parce que l'histoire n'enregistre que les réussites »[17]. Aussi, l'image et l'histoire de la

[12] Jusqu'alors, l'ensemble des colonies – Indochine, AOF, Madagascar, AEF - dépendait du ministère de la Marine.

[13] S. Citron, *Le mythe national, L'histoire de France en question*, Editions ouvrières, 1987, p. 150 et svt.

[14] Alphonse Dupront, « Du sentiment national », dans dir. M. François, *La France et les Français*, encyclopédie de la Pléiade, Gallimard, 1972, p. 1453.

[15] Ernest Lavisse cite Strabon : « Ce pays est arrosé par des fleuves qui descendent les uns des Alpes, les autres des Cévennes, les autres des Pyrénées, et qui se jettent les uns dans l'Océan, les autres dans la Méditerranée », dans Ernest Lavisse, *Histoire de la France contemporaine*, Hachette, p. 506.

[16] Ernest Lavisse, *Ibid.*, p. 531.

[17] Lucien Febvre, « Ni histoire à thèse ni histoire-manuel. Entre Benda et Seignobos », *Revue de synthèse*, 1933; *Combat pour l'histoire*, 1953, Pocket, 1986, p. 57.

Gaule sont-elles brouillées lors des invasions barbares qui accompagnent la chute de Rome. Le grand dessein gaulois réapparaît avec les ambitions dynastiques. Clovis est le premier acteur de ce grand dessein car « à l'exception du bas Languedoc, de la Provence et des provinces possédées par les Burgondes, toute la Gaule, depuis le Rhin jusqu'aux Pyrénées, se trouva réunie sous la domination des Francs »[18]. Mieux, il donne son nom moderne au territoire puisque, sous son règne, « bientôt le nom de France remplaça presque complètement celui de Gaule »[19]. Le récit historique ne s'attarde pas sur la division de l'ancienne Gaule ou sur l'Empire carolingien qui fait sortir la France de ses limites. Le traité de Verdun, en 843, crée une *Francia occidentalis* tronquée puisque elle « ne touche pas l'ancienne frontière de la Gaule »[20]. Heureusement, Hugues Capet devient roi en 987[21] et il lègue à ses successeurs l'œuvre de notre unification, explique Ernest Lavisse, et l'obsession des frontières naturelles de la Gaule. Malgré des aléas, les Capétiens parviennent à agrandir le territoire par droit de justice, achat, mariage ou conquête. Ainsi, au début du XIVe siècle, le domaine agrandi touche à l'Est la frontière du Saint Empire germanique ; au Sud, les Pyrénées ; à l'Ouest, l'Océan. Mais cette expansion territoriale est fragilisée par la guerre de Cent ans. L'intervention de Jeanne d'Arc et le sursaut royal permettent finalement de « bouter les Anglais hors de France ». La Guyenne est conquise, la Normandie soumise et la Bourgogne apaisée. Louis XI (1461-1483) a pour tâche d'abattre les puissances féodales qui s'étaient étendues au détriment du domaine royal. Il acquiert la Bourgogne et prépare l'intégration du duché de Bretagne. L'expansion territoriale reprend avec la guerre de Trente ans qui se livre sur les Pyrénées, en Italie et en Allemagne. Louis XIII et Louis XIV achèvent le dessein territorial des Capétiens. La paix de Westphalie, en 1648, concède l'Alsace à la France et reconnaît l'autorité de Louis XIV sur les trois Evêchés. Onze ans plus tard, le traité des

[18] Th. H. Barrau, *La patrie, description et histoire de la France*, 1874, p. 165.

[19] Th. H. Barrau, *Ibidem*, p. 165. Selon C. Beaune, « On commence à parler de la France, deux siècles après la naissance réelle de la Francia occidentalis en 843, au partage de Verdun ». Au milieu du XIIe siècle, le mot désigne le royaume capétien. *Cf.* C. Beaune, *Naissance de la nation France*, *op. cit.*, p. 309.

[20] Ernest Lavisse, *Histoire de la France contemporaine*, *op. cit.*, p. 531.

[21] C'est la date clé marquant le début d'unification du territoire. *Cf.* Th. H. Barrau, *La patrie, description et histoire de la France*, *op. cit.*; Paul Champion, *Manuel de géographie descriptive*, 1896.

Pyrénées lui donne le Roussillon et l'Artois. Avec la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1668, il annexe Lille. Dix ans plus tard, la France reçoit la Franche-Comté. Strasbourg est annexée en 1681 et la Lorraine devient province française en 1766. La Corse est la dernière acquisition de la monarchie, en 1768[22]. A la Révolution, Avignon et le comtat Venaissin décident leur rattachement à la France. L'épisode napoléonien n'ajoute rien de durable au territoire de la France puisque les traités de Paris, en 1815, le ramènent à ses frontières de 1790. En 1861, Napoléon III négocie Nice et la Savoie avec Cavour. Dix ans plus tard, il perd l'Alsace et une partie de la Lorraine. Telle est la figure de la France à la fin du XIXe siècle : quatre façades maritimes, deux frontières longeant des massifs montagneux, la frontière du Nord stable depuis deux siècles et la frontière de l'Est, née du conflit franco-prussien de 1870, contestée. On trouve ce récit historique dans les manuels scolaires, en introduction d'ouvrages savants ou d'écrits populaires. En quatre cartes historiques, le manuel Lemonier-Schrader illustre l'élargissement progressif et fatal du pré carré : la France hexagonale se déploie lentement et devient, au terme de cette évolution, une évidence à la fois historique et géographique[23]. Dans toutes ses variantes, ce récit est déterministe : la nature et l'histoire antique ont destiné à la France un espace géographique qu'elle doit emplir. Mystérieusement, la plupart de ceux qui ont bien dirigé le pays, l'ont conduit à ces frontières prédestinées. Ce récit de géographie historique est, entre 1870 et 1914, un lieu commun. Il contient l'idée implicite que la France a des limites idéales.

Elles correspondent pour l'opinion publique chauvine comme pour les gouvernements successifs, aux frontières de 1814. Lorsque l'Empire s'était effondré, le premier traité de Paris (30 mai 1814) avait ramené la France à ses frontières de 1792, redéfinies favorablement puisqu'elle conservait un tiers de la Savoie, Avignon et le Comtat venaissin, Montbéliard et Mulhouse. Mais le second traité de Paris (20 novembre 1815)

---

[22] Acquisition précaire car, d'après le traité de Versailles du 15 mai 1768, la Corse est cédée en gage à la France. L'île peut être restituée à la République de Gênes si celle-ci rembourse au roi de France les sommes qu'il avait avancées pour rétablir l'ordre dans l'île. En 1789, un député corse, en application du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, fait voter un décret portant que « la Corse fait partie de l'empire français ».

[23] *Cf.* ci-contre illustration. Lemonier, Schrader, *Cours supérieur de géographie,* Hachette, p. 127.

avait amputé la France de la Savoie, de Landau et des villes de la Sarre, Philippeville et Marienbourg. Les frontières de 1814 sont revendiquées car elles sont sensées mettre le territoire à l'abri de toute agression. Mais la France, diplomatiquement isolée au début du siècle, n'a guère les moyens d'appuyer ces ambitions. D'ailleurs, concernant la frontière nord, la France semble définitivement renoncer, en 1831, à une extension sur la Belgique[24]. Trente ans plus tard, Napoléon III revient à ces ambitions lors de l'annexion de Nice et de la Savoie, obtenue de Cavour en échange de l'intervention français en Italie. Quant à la nostalgie de la rive gauche du Rhin, c'est le rêve bruyant d'une opinion publique chauvine et agressive qui explose périodiquement, en 1830, en 1840 et encore en 1860. Pour leur part, les ministres des Affaires étrangères temporisent et cherchent surtout une reconnaissance internationale de la France. Seul Drouyn de Lhuys, ministre de Napoléon III, réclame clairement en 1866, dans de cadre de la politique des compensations[25], le retour à la frontière de 1814 et avec le Luxembourg. Requête sans lendemain puisque, face au refus ferme de Bismarck, Napoléon III s'empresse de désavouer son ministre. Mais le 20 juillet 1870, Bismarck utilise cet épisode pour isoler la France en révélant au *Times*, qu'au moment de Sadowa l'ambassadeur de France lui avait secrètement demandé l'annexion de la Belgique. Pendant un demi-siècle, les nostalgies françaises ont alimenté la méfiance des voisins européens et contribué à construire leur identité nationale. Aussi, l'invasion et la perte de l'Alsace-Lorraine confirment-elles la fragilité de la frontière de 1815 mais révèlent surtout combien les revendications françaises ont isolé le pays. Aussi, 1870 apparaît en France comme une prise de conscience, une aspiration à la stabilité territoriale, à l'achèvement du territoire protégé par des frontières sûres et incontestables. A cet égard, la guerre de 1870 est un événement fondateur.

Cette aspiration territoriale s'appuie en outre, sur une sorte d'harmonie géographique.

---

[24] Le 20 janvier 1831, le protocole de Londres, signée par cinq puissances européennes, reconnaît l'indépendance de la Belgique et sa neutralité. En échange de cette reconnaissance et de sa renonciation à la frontière de 1814, la France obtient le démantèlement de quelques places fortes belges.

[25] La France reconnaît le légitime besoin d'unité du peuple allemand et s'abstient d'intervenir aux côtés de l'Autriche lors de la guerre austro-prussienne (1866). En compensation, l'ambassadeur de France à Berlin demande à Bismarck la « rive gauche du Rhin » puis le Luxembourg (juillet 1866).

A petite échelle, l'annexion de Nice et de la Savoie - adossées à des lignes de crêtes - ferme idéalement le territoire. Reste à savoir si la figure de la France est familière seulement à une catégorie instruite de la population ou à l'ensemble des Français. Surtout est-elle reconnue et acceptée par tous ?

2 - Une intégration territoriale achevée ?

Au début du XXe siècle, cette figure savante d'une France *Une* cohabite avec une France des terroirs, mosaïque de provinces et de pays. La seconde représentation est née, à la fin du XVIIIe siècle, des investigations des sociétés savantes qui recensent les richesses monumentales, historiques et naturelles des pays. Sous le consulat, des antiquaires normands mettent ainsi à jour la nation normande[26]. En Bretagne, le vicomte Hersart de La Villemarqué, à l'instar des frères Grimm[27] ou d'Elias Lönnrot qui collecte les soixante-cinq mille vers du *Kalevala*[28] finlandais, rassemble une grande épopée bretonne, le *Barzaz Breiz*[29]. A la mode, la province devient un sujet littéraire : les récits de voyage de Stendhal, Balzac ou Mérimée en dépeignent les mœurs et les caractéristiques. Au milieu du XIXe siècle, les guides touristiques - les guides *Joanne* pour la France paraissent en 1860 - et des livres illustrés commencent à populariser le goût du pittoresque et du local, voire des stéréotypes. L'image de la Bretagne est, par exemple, associée à celle des dolmens et des menhirs[30] faussement attribués, entre autres hypothèses obscures, aux Celtes. La découverte de la diversité et des spécificités des provinces françaises est une étape essentielle de la construction des États nations car

[26] François Guillet, *Naissance de la Normandie. Genèse et épanouissement d'une image régionale en France, 1750-1850*, Caen, Annales de Normandie, 2000, p. 95 et 153.

[27] Jacob et Wilhelm Grimm réunissent et publient, avec Görres, les contes et légendes germaniques : *Poésie des maîtres chanteurs* (1811) ; *Contes d'enfants et du foyer* (1812) ; *Légendes allemandes* (1818) ; *Légende héroïque allemande* (1829).

[28] Le *Kalevala* est une épopée populaire finnoise qui résulte de la compilation de chants transmis par la tradition orale. Elias Lönnrot les recueille de 1828 à 1834. Une première compilation paraît en 1835, une seconde en 1849.

[29] Catherine Bertho-Levenir, « Pourquoi ces menhirs ?», dans Astérix, un mythe et ses figures, *Ethnologie française*, XXVIII, 1998, n°3, p. 306.

[30] Brossard, *Géographie pittoresque et monumentale de la France*, Flammarion, s.d. et Catherine Bertho-Levenir, *op. cit.*, p. 306.

elle correspond à la recherche et à « l'identification des ancêtres »[31]. En outre, ces enquêtes et collectes des patrimoines régionaux renforcent le lien territorial ; chaque province apparaissant comme une des composantes de la France. Pour preuve, le ministère de l'Instruction publique[32], qui commande ces enquêtes depuis 1845, définit une aire territoriale - et non linguistique - de la nation. Un recueil d'instructions du Comité d'enquête indique que « les limites de la France actuelle sont les seules limites que reconnaissent le comité... »[33]. Ainsi, le patrimoine local n'est étudié qu'à la lumière de l'histoire nationale. Ce terreau a pu cependant alimenter des courants centrifuges.

Ainsi, malgré la construction territoriale lente et ancienne, l'intégration des régions françaises à la grande patrie ne semble pas entièrement accomplie. Eugen Weber[34] relève des exemples de la méfiance réciproque entre méridionaux et gens du Nord qui peut se réveiller en cas de crise. En Languedoc, lors de la crise viticole de 1907, un tract dénonce la collusion de « l'empereur Napoléon Clemenceau » et des « sucriers du Nord » pour faire « assassiner le Midi »[35]. De son côté, le président du Conseil traite les manifestants du Midi, d'apaches[36] et considère les régiments recrutés dans le Sud comme peu sûrs. Lors des meetings viticoles de juin 1907, les soldats du 100e de Ligne basé à Narbonne, sont donc consignés à la caserne pendant cinq semaines... Ce qui provoque une mutinerie et le prompt envoi du régiment au camp du Larzac[37]. Par ailleurs, sous l'influence d'érudits locaux, des mouvements régionalistes flamingants, bretons ou basques se forment, s'unifient et se développent contre le centralisme et l'idée d'une patrie uniforme. Nés au milieu du XIXe siècle, leur but est d'abord de promouvoir la langue et la culture régionale. Ce sont les objectifs avoués par Frédéric

---

[31] Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales*, Seuil, 1999, 1ère partie.

[32] En 1845, le ministre Salvandy institue, par exemple, une *Commission des chants religieux et historique de la France*.

[33] Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales, op. cit.*, p. 171.

[34] Eugen Weber, *La fin des terroirs*, Fayard, 1983, p. 147.

[35] Archives départementales de l'Aude, 5 M 70, pièce 8 D.

[36] Le terme d'apache désigne les malfaiteurs des banlieues ou barrières parisiennes. Il était utilisé par le journaliste Victor Moris (articles publiés en 1902) par allusion à la réputation de férocité et de ruse de la tribu indienne.

[37] *Le Télégramme*, 14 juin 1907. Archives départementales de l'Aude, 5M 70.

Mistral et ses Félibres[38], recrutés dans la petite bourgeoisie provinciale parfois montée à Paris[39]. Dans les années 1880, avec la dépopulation des campagnes et la disparition de pratiques liées à la vie rurale, ces mouvements deviennent plus clairement nostalgiques. Ils véhiculent la méfiance de la modernité apportée par la ville et le pouvoir central : le chemin de fer, l'automobile mais aussi l'école troublent l'isolement des campagnes. Si Frédéric Mistral refuse tout engagement politique, ses idées sont néanmoins celles d'un fédéralisme européen inspiré par Proudhon[40]. Après la guerre de 1870, il soutient l'idée d'une association des peuples latins. Des rencontres entre Provençaux et Catalans ont lieu à Arles et à Elne. Bien qu'inspirées par le nationalisme anti-germanique ambiant, ces idées sont une alternative à l'unité nationale et territoriale défendue par la République. Les mouvements régionalistes bousculent l'image d'une France monolithe diffusée par les milieux républicains. Elle est troublée également par la fragilité de sa frontière orientale contestée.

A la périphérie, des frontières ne sont pas stabilisées. L'Alsace-Lorraine annexée en 1870, est une frontière vive comme une blessure fraîche. La ligne frontière militarisée est sensible : les archives du Quai d'Orsay recèlent de nombreux dossiers consacrés aux incidents de frontière. On s'en prend aux signes qui matérialisent la frontière. Ainsi, à Igney-Avricourt, en 1886, un enfant de onze ans souille une borne frontière ; à Audun-le-Roman, un poteau allemand est par deux reprises nuitamment arraché[41] ; le 13 juin de la même année, une borne frontière de Briey est dégradée au burin. En 1890 encore

[38] Le cercle Félibrige est fondé en 1854, à Arles.

[39] Anne-Marie Thiesse cite l'exemple des poètes méridionaux dont les succès sont d'abord parisiens. En 1859, Frédéric Mistral connaît le succès, avec *Mireille*, sur les scènes parisiennes. *Cf.* Anne-Marie Thiesse, *Ecrire la France*, Ethnologie, p. 25.

[40] Philippe Martel, « Le Félibrige », dans *Les lieux de mémoire, Les France*, vol. 2, p. 566. Proudhon est en effet favorable à une démocratie fédérative : l'Etat décentralisé doit être intégré dans une nation composée de régions s'auto-administrant et s'associant en une République fédérale. Il envisage aussi une confédération de nations s'auto-administrant. L'idée ne pouvait que séduire Frédéric Mistral qui demande, en France, la « constitution de douze grandes régions provinciales, s'administrant elles-mêmes et se garantissant les unes les autres », dans Pascal Ory, *Nouvelle histoire des idées politiques*, Hachette, p. 215.

[41] Les gendarmes recherchent les auteurs de ce « mauvais coup » et les soupçons se portent sur des Hollandais en condition chez des paysans... Archives du Quai d'Orsay, *Affaires diverses politiques*, Allemagne, carton n°19, 1877.

des bornes sont renversées au col du Bonhomme. Mineurs, ces incidents n'en sont pas pour autant anecdotiques. Ils signifient qu'en cas de crise personnelle ou locale contre l'autorité, des individus s'attaquent aux signes tangibles de l'Etat : la frontière. C'est attenter aux limites sacrées de la communauté. D'autres incidents, plus graves, peuvent dégénérer en affaire d'espionnage - telle l'affaire Schnaebelé[42] - ou de désertion. Ainsi, en 1877, un rapport mentionne l'arrestation étrange d'un déserteur, au-delà de la frontière, par deux gendarmes en habits bourgeois[43]. Aussi, le territoire de la France, dans ses composantes intérieures comme dans ses frontières, ne paraît ni stabilisé ni totalement connu ou reconnu par les Français de la fin du XIXe siècle. En 1914, ce n'est plus le cas. Lorsque la guerre éclate, les régionalismes semblent se taire : les Français, Bretons, Corses, Savoyards ou Auvergnats, obéissent à l'ordre de mobilisation. «En août 1914, derrière les apparences d'un pays divisé, il y a accord profond sur un certain nombre de valeurs. En fait, la France offre alors vraiment le spectacle d'une nation »[44]. La population accepte, revendique et défend[45] le territoire national menacé par une nouvelle guerre.

3 - Mentalités françaises entre 1870 et 1914

L'unité territoriale de la France semble donc s'accomplir entre 1870 et 1914. Entre ces deux dates se diffuse largement un sentiment d'attachement indissoluble au territoire national. Pour observer ce processus, il ne s'agit pas de faire une histoire des traités diplomatiques ou des modifications de frontières de la guerre de 1870 à 1914. De nombreux travaux ont déjà fait l'histoire du territoire dans ses limites concrètes[46]. Mais,

---

[42] François Schnæbelé est commissaire aux Affaires spéciales en gare frontière de Pagny sur Moselle. Chargé de la surveillance à la frontière, il envoie de soigneux rapports au quai d'Orsay, faisant état de l'opinion alsacienne et allemande. Arrêté le 20 avril 1887 par des policiers allemands, il est accusé d'espionnage. Son arrestation déclenche de nouvelles tensions franco-allemandes.

[43] Archives du Quai d'Orsay, *Ibid.*, n°19, 1877.

[44] Jean-Jacques Becker, *1914 - Comment les Français sont entrés dans la guerre*, PFNSP, 1977, p. 585.

[45] En réalité, le conflit peut, du côté français, prendre de discrètes allures de reconquête. Les troupes françaises pénètrent ainsi en Alsace dès septembre 1914 et se maintiennent durant toute la guerre dans la région de Thann, pour des raisons plus symboliques que stratégiques.

[46] Daniel Nordman, *Frontières de France*, Gallimard, 1998 ; Michel Foucher, *Fronts et frontières*, Fayard, 1991 ; Xavier de Planhol, *Géographie historique de la France*, Fayard, 1988 ; Albert Fierro-

à l'instar de ce qui a été réalisé pour d'autres périodes[47], une étude de l'image de la France dans les mentalités est nécessaire. Comment les Français voient-ils et se représentent-ils la France ? Selon Michel Foucault, « la façon dont les gens éprouvent les choses, dont leur sensibilité réagit, toute leur conduite est commandée par une structure théorique, un système (de représentations) qui change avec les âges et les sociétés »[48]. Or, entre 1870 et 1914, les représentations françaises se construisent sur une perte territoriale, celle de l'Alsace-Lorraine vécue comme un traumatisme national. Cette crise déclenche une réflexion et une élaboration de la notion de territoire et de son achèvement. Une figure de la France se forme au moment où l'idée nationale, diffusée jadis par la Révolution, devient un nationalisme.

Dans ce contexte, on peut s'interroger sur les événements et les outils qui ont favorisé l'intégration de la France. Par quels moyens, entre 1870 et 1914, les Français ont-ils intériorisé l'idée et la représentation d'un territoire national ? Dans quelle mesure l'Alsace-Lorraine perdue, intarissable thème pédagogique, a-t-elle servi à l'intégration des autres régions ?

La *première partie* de cette étude est consacrée au territoire des savants tel qu'il apparaît dans leurs essais, lettres ou articles. Historiens et géographes pensent et créent des représentations du territoire. Sous le choc de la défaite de 1870, Renan, Fustel de Coulanges ou Michelet écrivent des textes enflammés pour défendre l'intégrité du territoire. De même, au cours de la décennie suivante, s'ils tentent de penser la défaite et critiquent le Second Empire, ils n'en n'ont pas moins la nostalgie du territoire administré par Napoléon III. Aussi, sous la Troisième République, la période 1861-1870 est-elle secrètement perçue comme un âge d'or territorial. Les écrits savants posent les bases d'une représentation du territoire, diffusée ensuite par les livres scolaires ou les romans et essais populaires. Cette représentation s'incarne dans diverses figures, aux origines souvent anciennes, médiévales voire antiques, mais réactualisées. La France est

Domenech, *Le pré carré*, Robert Laffont, 1986...

[47] La fin du Moyen Age par Colette Beaune, *Naissance de la nation France*, Gallimard, 1985, 341 pages. L'auteur se place, au moment de la guerre de Cent ans, dans la perspective d'un territoire envahi.

[48] Cité par Bertrand Hozé, *Rencontres doctorales*, Metz, décembre 1999.

ainsi comparée à un jardin, une personne voire un destin. Autant d'images qui associent à la diversité des régions françaises, l'idée d'une unité profonde. Cependant des doutes demeurent et les écrivains laissent ouvertes des questions sur l'unité et la continuité du territoire ; lequel est confronté à l'expansion coloniale, à la perte des départements de l'Est ou aux mouvements régionalistes. Ces représentations savantes reposent sur une culture personnelle et sur des observations, une étude du territoire. Elles reflètent les conceptions d'une minorité. Il importe d'étudier aussi les représentations populaires les plus répandues. C'est ce qu'envisage une *deuxième partie*. Retrouve t-on dans l'opinion publique un reflet des idées savantes ? Comment les Français apprennent-ils leur territoire ?

La *deuxième partie* de l'étude, explore donc des parcours, collectifs ou individuels, de Français en France ou dans une région devenue un symbole pour l'identité territoriale française : l'Alsace. Ces voyages, permis par la révolution du train, de l'automobile voire du vélo, sont une prise de connaissance directe du territoire. Ce privilège était jusque là celui des rois et de leur cour qui entamaient un tour du royaume en plusieurs mois ; ou bien celui d'individus qui par goût ou par profession réalisaient de longues enquêtes à travers le pays[49]. Mais dans son écrasante majorité, jusqu'au milieu du XIXe siècle, la population française ressemblait à celle du XVIIIe siècle décrite par Pierre Goubert[50], qui évoque le « cloisonnement de la mosaïque paysanne ». Aussi, la grande nouveauté de la fin du XIXe siècle est-elle que cette population devient mobile. L'extension rapide du réseau ferré, entre 1851 et 1871, bouleverse les habitudes de vie et change le regard des Français sur leur environnement. Déjà Napoléon III utilisait le train pour ses voyages officiels en province et illustrait de cette façon l'unité du territoire. Après 1871, cette expérience s'étend à tous : pèlerins, journalistes, représentants de commerce... Des pratiques nouvelles apparaissent qui favorisent la découverte du

[49] Arthur Young, *Voyage en France*, H. Sée, 1791. Quelques années plus tard, les écrivains livrent leur description de la France : Victor Hugo *Voyage aux Alpes, aux confins des Pyrénées et à l'abord du Rhin* ; Stendhal, *Voyages en France*, Gallimard, 1992, 1664 pages ; Alexandre Dumas, *Le Midi de la France, impressions de voyage* (1834), F. Bourin-Julliard, 1991, 407 pages ; Prosper Mérimée, *Notes de voyages dans l'Ouest de la France* (la Bretagne en 1836), Biro, 1989, 214 pages.

[50] Pierre Goubert, *La société d'Ancien Régime*, A. Colin, 1987, ch. Le cadre de vie, tome 1.

territoire. Le pèlerinage des Alsaciens-Lorrains à Lourdes, comme le tour de France cycliste, se font en plusieurs étapes autour du pays qui sont autant de haltes didactiques soigneusement décrites et transmises par la presse et des imprimés[51]. Ces gestes construisent également une cohérence religieuse ou sportive, du territoire. La fin du XIXe siècle correspond au développement du tourisme : cette pratique de la noblesse puis de la grande bourgeoisie commence à toucher des classes plus populaires. Les séjours ou les week-ends dans les stations balnéaires, les soins en stations thermales ou les pratiques sportives deviennent pratiques courantes. Les Français découvrent peu à peu leur environnement : la mer et la montagne, les monuments et les sites deviennent sources de curiosité. Par ces pratiques nouvelles, les Français parcourent et connaissent la géographie de leur pays. Les parcours sont également des gestes d'appropriation du territoire. Ils suggèrent aussi l'achèvement d'un territoire aux limites reconnues. Ce parcours et cette connaissance du territoire sont renforcés puis relayés par divers supports qui multiplient l'image du pays : cartes de France, publicités... Au fil du temps, l'image du territoire n'a t-elle pas tendance à se figer ? Ne devient-elle pas une sorte de canon propre à être transmis aux enfants ?

La *troisième partie* étudie la transmission du territoire. C'est-à-dire à la façon dont la représentation du territoire telle qu'elle s'est formée dans les années 1870-1890, est transmise à la population. Quels en ont été les moyens, les acteurs ? L'école gratuite et obligatoire a bien évidemment eu un rôle majeur mis en évidence par de nombreuses études[52]. Mais un aspect reste à découvrir, il s'agit de l'usage de l'illustration et plus particulièrement de la carte de France. En 1903, Paul Vidal de la Blache témoigne déjà de sa terrible efficacité : « La France est-elle un être géographique ? Ce nom a pris à nos yeux une forme concrète ; il s'incarne dans une figure à laquelle les cartes nous ont

[51] Le chanoine Isidore Noël rend compte du pèlerinage annuel des Alsaciens et des Lorrains à Lourdes, dans des bulletins de 50 à 100 pages distribués à l'ensemble des paroissiens. *L'Auto*, journal dirigé par Henri Desgrange, décrit au cours du mois de juillet les étapes du tour de France cycliste.

[52] Mona Ozouf, *L'école de la France*, Gallimard, 1984, 415 pages ; Jacques Ozouf, François Furet, *Lire et écrire, l'alphabétisation des Français de Calvin à Ferry*, Editions de Minuits, 1977 ; Louis-Henri Parias, *Histoire générale de l'enseignement en France*, G. V. Labat, 1981-1982, 4 volumes ; Christian Amalvi, *L'histoire pour tous : la vulgarisation historique en France*, thèse pour le doctorat d'Etat, 1994, 900 pages.

tellement habituées, que nous aurions de la peine à en concevoir les parties groupées d'après des affinités différentes »[53]. A destination des adultes, d'autres vecteurs officiels sont mis en place par la République[54]. Les commémorations, temps sacrés selon Mircea Eliade[55], et les noms de rues ne sont-ils pas aussi des modes de transmission du territoire au moment où les Français deviennent des citadins ? En 1881, 44 % d'entre eux vivent dans une ville de plus de deux mille habitants. Grâce à la dynamique collaboration des conservateurs des Archives municipales ou départementales, une enquête inédite, basée sur un questionnaire précis concernant cent villes, a permis de mettre en évidence l'usage des noms *Alsace-Lorraine, Strasbourg, Metz...* dans la toponymie urbaine des années 1870-1914. Les délibérations, les requêtes d'administrés et les extraits de presse rassemblés sont de formidables indicateurs d'opinion publique. La population urbaine s'y révèle sensible à la presse mais aussi à des moyens de propagation non officiels du territoire, tels que réclames et chansons populaires. Les publicités doivent atteindre le plus grand nombre. Ces « témoignages malgré eux »[56] indiquent, à travers les images les plus véhiculées, quelles sont les préoccupations populaires du moment.

Pour trouver trace des opinions françaises, vieilles de cent trente ans, les sources ont été multipliées. Elles sont parfois brèves ou parcellaires. Elles constituent l'écume d'un temps : les images, les textes et les objets peut-être les plus répandus d'une époque - mais cela ne signifie pas qu'ils furent toujours les plus prégnants. En effet, l'opinion est versatile, elle n'est pas d'un seul tenant, elle a plusieurs niveaux. Le danger est d'extrapoler à l'ensemble de la population des opinions minoritaires. Un autre risque est de trop orienter l'étude sur l'Alsace-Lorraine et son image en France. Le sujet s'intéresse en effet au territoire français dans son ensemble mais la perte de l'Alsace-

---

[53] Paul Vidal de la Blache, *Tableau géographique de la France*, Hachette, 1903. Introduction au premier volume de la collection *L'histoire de la France depuis les origines jusqu'à la Révolution*, dirigée par Ernest Lavisse.

[54] Maurice Agulhon, « Imagerie civique et décor urbain », *Histoire vagabonde*, tome 1, Gallimard, 1988 ; ou, du même auteur, *Culture et folklores républicains*, Actes de colloque, CTHS, 1995.

[55] Mircea Eliade, *Le Mythe de l'éternel retour*, Gallimard, 1969, p. 90 et svt.

[56] Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire*, A. Colin, 1993, p. 107.

Lorraine est un déclencheur d'où l'attention particulière portée à l'image de ces provinces. Il y a un risque de déséquilibre et il eût été intéressant d'entreprendre, à titre de vérification, la même étude pour la Bretagne ou le Languedoc. Cependant, l'Alsace-Lorraine prend une place spéciale aux yeux de l'opinion française. Les provinces perdues ont pu servir à achever l'intégration des régions à la France. A ce titre, L'Alsace-Lorraine est l'axe central de cette étude des représentations territoriales de la France.

Etudié, parcouru et transmis, le territoire français entre, à la fin du XIXe siècle, dans une phase inédite de stabilisation voire d'achèvement. Avant les traités diplomatiques, les imaginaires définissent un territoire et des frontières idéales. Cette construction s'établit sur une défaite et une perte territoriale d'emblée ressenties comme inadmissibles. Ainsi, la recherche qui suit a pour but d'éclairer un paradoxe : la rapide débâcle de 1870 a été un événement fondateur tout comme la perte de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine. Ces deux événements ont inscrit dans les esprits l'achèvement du territoire *France*.

1ERE PARTIE

REPRESENTATIONS DU TERRITOIRE

Les représentations sont à la fois des figures concrètes et des images mentales, nées de l'appropriation et de l'interprétation du réel par des individus. Fruits d'une période historique, elles permettent d'en saisir les mentalités car elles sont le filtre à travers lequel une communauté vit les événements. Elles sont le résultat de réflexions et d'analyses mais aussi de sentiments tels que ceux de la révolte, de la stupéfaction ou de la crainte.

Sous le choc de l'invasion de 1870, le territoire et sa sécurité sont au premier plan des préoccupations françaises. A partir de cet événement fondateur, se développent des représentations cohérentes du territoire. Elles imprègnent les mentalités car la géographie devient à ce moment là un champ d'étude privilégié. En effet, la victoire prussienne est signalée comme celle de l'instituteur qui a su inculquer l'histoire et la géographie en même temps que l'idée de nation. Aussi, après 1870, les représentations de la nation se cristallisent sur le territoire. En premier, les savants réagissent aux menaces d'amputation du territoire. A la fois philosophes et historiens, ces hommes de lettres, quelque peu solitaires, élaborent leur conception du territoire et expliquent à leurs lecteurs pourquoi le territoire national ne peut être amoindri. Ensuite, à partir des années 1880 et de l'élaboration de nouveaux manuels scolaires en histoire et en géographie, ce sont cette fois des historiens et des géographes qui développent et popularisent les conceptions esquissées en temps de guerre. La géographie est cette fois devenue une matière fondamentale pour transmettre la connaissance en même temps que l'amour du pays, la patrie, aux enfants.

Les représentations élaborées sont multiples mais elles concluent toutes à la profonde unité du territoire français, perçu comme intemporel. Cependant, elles ne peuvent faire l'impasse de la perte des provinces de l'Est et portent donc aussi un doute, une

incertitude quant aux frontières de l'Est. Aussi l'Alsace-Lorraine est-elle au cœur des représentations du territoire. Elle nourrit toutes les interrogations et toutes les démonstrations. Les représentations portent l'image d'une France double : dotée d'un territoire intemporel, un et indivisible, elle est amputée par la défaite de 1871. Les géographes ne peuvent que constater le hiatus entre la France théorique - basée sur une géographie historique déterministe - et la France réelle. Comment les différents auteurs concilient-ils ces représentations antagonistes ? La première n'est-elle pas une réponse compensatrice à la seconde ?

CHAPITRE I

DEFENSE DU TERRITOIRE

Le choc d'une défaite militaire inédite propulse le territoire au premier plan des préoccupations nationales. L'actualité de l'été 1870 est des plus déroutantes. Après cinquante-cinq ans de paix aux frontières françaises, la guerre franco-prussienne apporte brusquement des défaites sans précédent. L'Empire et sa société militaire chamarrée s'effondrent en quelques jours, le territoire est envahi. Les savants sont les premiers à réagir. Ces érudits ont parfois été, tel Ernest Renan ou Hippolyte Taine, hostiles à Napoléon III[57]. Philosophes ou historiens, ils ont occupé des postes universitaires importants, écrit de nombreux ouvrages et leurs opinions sont connues et discutées dans les milieux intellectuels européens. Ces hommes de personnalités et d'idées différentes réagissent de semblable manière à l'événement. Ils sont d'abord profondément bouleversés par la guerre sur le territoire. Ensuite, ils voient réduite à néant leur représentation d'une Allemagne romantique et patrie des idées -ce pays où ils puisèrent à l'instar de Renan « ce qu'il[s] aime[nt] le plus, c'est à dire la philosophie »[58]. A leur grande stupéfaction, leurs homologues allemands, Theodor

[57] Numa Fustel de Coulanges est professeur d'histoire ancienne à la faculté des Lettres de Strasbourg (1860-1870) ; Ernest Renan avait obtenu une chaire d'hébreu au Collège de France mais a dû démissionner en 1863 suite à la parution de sa *Vie de Jésus* ; Hippolyte Taine est lui aussi en rupture avec l'Empire : il démissionne de son poste de professeur et, vivant de sa plume, publie des essais littéraires et historiques.

[58] Ernest Renan, « 1er lettre à David Strauss », *Journal des débats*, 16 septembre 1870 ; édité sous le titre *Lettres à un ami allemand*, Calmann-Lévy, 1879.

Mommsen[59] et David F. Strauss[60], exposent dans la presse européenne des revendications territoriales et justifient l'annexion de l'Alsace à la Prusse. Renan et Taine y répondent par des lettres ouvertes. Jamais ils ne font allusion l'un à l'autre pourtant les démarches, les arguments et l'évolution du ton se ressemblent. Ces similitudes interrogent. Elles reposent sur une prise de conscience inédite : une menace de démembrement pèse sur le territoire. Le danger est assez grave pour que ces hommes de recherche, rationalistes, abandonnent le terrain de la science pour celui de l'argumentation partisane. Selon Renan, la perte de l'Alsace serait une atteinte à l'intégrité de la France, ce serait même détruire la France car « mutilée, la France entrerait en convulsion et périrait »[61]. Dans l'atmosphère de l'invasion, le pathétique envahi les propos des sages. Comment expliquer la vigueur de leurs réactions ? Quelles conceptions du territoire dévoile sa défense acharnée ? Enfin, la défaite de 1870 ne fonde-t-elle pas une représentation nouvelle du territoire ?

1 - Refus de l'amputation territoriale (Juillet 1870 - Octobre 1870)

Les premiers textes sont écrits au début de l'automne 1870. La situation politique et militaire est incertaine, des rumeurs circulent concernant les conditions de paix. En effet, dès la fin de l'été 1870, outre les textes des universitaires allemands, des signes avant-coureurs signalent aux observateurs avertis les ambitions prussiennes. Le 26 août 1870, le commissaire civil Kühlwetter est chargé de la direction générale de l'administration en l'Alsace, occupée depuis la défaite de Froeschwiller. Il organise contrairement aux droits de la guerre[62] la levée d'impôts. Cela signifiait que la Prusse entendait occuper durablement l'Alsace. Bismarck le confirme le 1er septembre lorsqu'il

[59] Theodor Mommsen, historien de l'antiquité romaine, publie trois lettres dans les journaux de Milan (fin juillet et fin août 1870) au sujet du conflit franco-prussien. Il est aussi l'éditeur des *Monumenta germaniae historica* où il justifie les prétentions prussiennes sur l'Alsace.

[60] David Strauss, « Lettre à Ernest Renan », *La gazette d'Augsbourg*, 18 août 1870. Historien et philosophe, il a écrit (comme Renan le fera en 1863) une *Vie de Jésus* (1835) où il distingue ce qui est mythique et le personnage réel. Son ouvrage a provoqué un scandale.

[61] Ernest Renan, *Lettres à un ami allemand, op. cit*, p. 165.

[62] Aucun traité n'avait encore été conclu entre les deux Etats.

annonce au général Winpffen, commandant en chef chargé par Napoléon III de débattre de la capitulation, son intention bien arrêtée d'exiger non seulement une indemnité de quatre milliards mais encore la cession de l'Alsace et de la Lorraine allemande. Un mois après cet entretien tenu secret, c'est au tour des Républicains de recevoir l'ultimatum. Jules Favre, ministre des Affaires étrangères du gouvernement de Défense nationale formé au soir du 4 Septembre, s'impose « la lourde et douloureuse mission », écrit-il, de s'informer auprès du Quartier général ennemi à Ferrières, des conditions de la paix. Jules Favre a un impératif : ne céder « pas un pouce de notre territoire, pas une pierre de nos forteresses »[63]. Bismarck n'en réclame pas moins à nouveau les deux départements du Bas et du Haut-Rhin, une partie de celui de la Moselle... La menace d'annexion de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine à la Prusse devient officielle.

Dans un premier temps, jusqu'au mois d'octobre 1870, les écrivains français s'efforcent d'observer cette perspective avec calme. Ernest Renan[64] et Hippolyte Taine[65] examinent les exigences prussiennes et tentent de les comprendre pour mieux les réfuter. En cette fin du XIXe siècle, une perte territoriale leur semble invraisemblable. Pour eux, c'est une pratique qui appartient au passé, lorsque les royaumes étaient des biens échangeables et que les consciences nationales étaient en sommeil. Aussi, les savants veulent croire à des malentendus franco-allemands. Le premier malentendu est celui d'une France expansionniste. Bismarck exige l'Alsace comme garantie contre les menaces incessantes de la France. Le chancelier prussien explique :

> - Il faut que nous ayons entre la France et nous un glacis ; il faut un territoire, des forteresses et des frontières qui nous mettent pour toujours à l'abri de toute attaque de sa part[66].

L'Alsace et la Lorraine constitueraient cette zone de protection. Taine suppose que si beaucoup d'Allemands « veulent nous prendre Metz et Strasbourg (...), c'est que, pour vivre tranquille, ils se croient obligés d'abord de nous mater et ensuite de nous lier les

---

[63] Angeberg, « Rapport de J. Favre au G. D. N. », 21 septembre 1870, dans *Recueil des traités, conventions... concernant la guerre franco-allemande*, Amyot, 1875, texte n° 508, p. 604.

[64] Renan, *Lettres à un ami allemand, op. cit.*, p. 168.

[65] Taine, « L'opinion publique en Allemagne et les conditions de la Paix », 9 octobre 1870, dans *Essai de critique et d'histoire*, 1882.

[66] Angeberg, « Entrevue de Winpffen avec de Moltke et Bismarck », *op. cit.*, texte n° 387, p. 449.

mains »[67]. Le malentendu est ancien, sous le Ier Empire déjà, « la voix de la France » est incomprise. Elle est perçue comme une « nation agressive (...) parce qu'elle ne veut pas voir l'envahisseur sur son sol ». Aussi ces universitaires renommés jusqu'à l'Outre-Rhin tentent-ils de désamorcer la menace d'annexion en protestant des bons sentiments français. Le pays a changé et « les démons de la conquête » qui infectaient Louvois et Napoléon[68] ont disparu. Nos historiens passent sous silence la revendication française de la rive gauche du Rhin très vivace dans les années 1840. Selon eux, l'Allemagne n'aurait pas à craindre pour ses frontières occidentales. Cet argument français développé au cours de l'été 1870 est idéaliste et peu convaincant. Il est douteux qu'un pays victorieux craigne son adversaire vaincu.

Ces universitaires, familiers de l'Allemagne, détectent un second malentendu. Il s'agit cette fois d'une méfiance française vis-à-vis de l'Allemagne. Selon Taine, Napoléon III était inquiet de l'agrandissement de la maison Allemagne, et la guerre engagée par l'Empire « n'était que de précaution et de défense ». Or depuis dix jours et la reddition de Sedan, l'Empire[69], qui ne comprenait pas le besoin d'unité et de puissance du peuple germanique, a disparu. Ne reste donc, face aux armées d'outre-Rhin, qu'un peuple désarmé. Pour les auteurs français, il s'agit désormais de relations entre peuples et non plus entre chefs d'Etat. Fustel de Coulanges et Michelet s'accordent à faire le portrait d'un peuple français profondément pacifique. Après de nombreux voyages dans les campagnes françaises, Taine constate que les paysans, devenus « propriétaires » et enrichis sous l'Empire, ont « abandonné tout sentiment belliqueux »[70]. Après avoir démontré quels sont les « vrais sentiments des Français », Taine espère que les Allemands en prendront conscience - ainsi « le motif sur lequel ils fondent leurs

---

[67] Hippolyte Taine, *Essai de critique et* d'histoire, *op. cit.*, p. 416.

[68] Thiers demande à Mommsen : « Contre qui vous battez-vous ? » ; « Contre Louis XIV », lui répond t-il. *Cf.* Hippolyte Taine, *Essai de critique et d'histoire*, *op. cit.*, p. 419.

[69] Ernest Renan, « les uniques causes de la guerre sont la faiblesse de nos institutions constitutionnelles et les funestes conseils que des militaires présomptueux et bornés, des diplomates vaniteux ou ignorants ont donnés à l'Empereur », *Lettres à un ami allemand, op. cit.*, p. 170.

[70] Hippolyte Taine, « L'opinion en Allemagne et les conditions de la Paix », 9 octobre 1870, *op. cit.*, p. 458 et svt.

exigences tombera avec le malentendu qui le soutenait »[71]. Pour les savants, une perte territoriale n'est pas concevable et ne peut reposer que sur une erreur.

A l'automne 1870, lorsque les exigences prussiennes deviennent officielles, les écrivains français doivent constater que leurs assurances pacifistes n'ont pas convaincu ou bien que le malentendu entre la France et l'Allemagne est plus profond qu'ils ne le pensaient. Il ne s'agit plus pour eux de réduire à néant une éventualité absurde mais de défendre le territoire menacé. Leur argumentation et le ton des textes changent radicalement. La menace d'annexion de l'Alsace à l'Allemagne devient, du point de vue français, une amputation. Dans un premier temps, pour défendre l'intégrité du territoire, ils exposent la conception française du territoire née de la Révolution. Le territoire est le support, le corps de la nation. Dans une seconde lecture, leurs textes laissent présager le repli de la nation sur un territoire-citadelle et l'exaltation de l'idée de revanche. Ils annoncent la naissance d'un nationalisme territorial.

2 - Le territoire, corps de la nation (Octobre 1870 - Février 1871)

L'annexion de l'Alsace par la Prusse est, aux yeux des universitaires français, inadmissible parce qu'elle va à l'encontre du droit des nationalités[72] qui, depuis la Révolution, sert de base aux délimitations territoriales[73]. En effet, la Révolution a réactivé une vieille idée médiévale, celle de la souveraineté du peuple[74]. Elle en fait un principe politique : le peuple peut ainsi décider souverainement de sa nationalité. Ce sont donc les nations, définies comme « des groupes naturels déterminés par la race, l'histoire et la volonté des populations »[75], qui choisissent et définissent leur territoire.

---

[71] Hippolyte Taine, *Ibid.*, p. 430.

[72] Ernest Renan, *Lettres à un ami Allemand, op. cit.*, p. 109, 189, 194.

[73] Ernest Renan, *ibid.*, p. 169.

[74] Le 30 novembre 1789, les Corses sont les premiers à mettre en application ce principe. Le député Saliceti fait voter un décret stipulant que « la Corse fait partie de l'Empire français ». *Cf.* Jacques Godechot, *La Grande Nation*, Aubier, 1983, p. 68 et svt.

[75] Ernest Renan, *Lettres à un ami Allemand, op. cit.*, p. 169. Idée qu'il reprend dans sa seconde lettre datée du 15 sept. 1971 : « L'individualité de chaque nation est constituée par la race, la langue, l'histoire, la religion, mais aussi par quelque chose de beaucoup plus tangible, par le consentement actuel, par la

Renan et Fustel de Coulanges regardent donc comme un impératif « le droit qu'ont les populations de n'être pas transférées sans leur consentement »[76]. Ils donnent l'exemple de Nice et de la Savoie annexées à la France après référendum. Mais à la date des textes, l'Alsace est bien évidemment au cœur de la démonstration. C'est donc l'Alsace seule qui doit prononcer son rattachement éventuel à la Prusse[77]. Aussi, les auteurs tentent de cerner l'opinion publique car c'est elle qui doit décider de l'avenir du territoire. Les savants se livrent à un exercice méthodologique pour déterminer ce que ce terme assez neuf désigne.

A - L'opinion publique baptise le territoire.

Renan et Fustel de Coulanges cherchent « ce que pensait la France ». Pour Renan, il ne s'agit pas d'écouter la *vox populi* car « il ne faut pas juger de ces choses [la volonté de guerre] par des déclarations de journaux ou des criailleries de boulevard »[78]. Hippolyte Taine[79] est plus précis et distingue des catégories sociales : il écoute la « voix de l'opinion » issue de « la bourgeoisie », des « ouvriers » ou des « paysans » - il cite pour exemple les propos d'un garde champêtre. Il mentionne les lieux où il recueille ces informations : c'est à Paris, « dans la campagne », « au chemin de fer ». Enfin, il évoque les personnes questionnées et ses liens avec elles. Il rapporte l'opinion « des hommes qu[il] connaissai[t] » et « de tous ceux qu[il] rencontrai[t] ». Aussi l'opinion de la population semble avant tout celle des « gens instruits » qu'il côtoie. Ces textes renvoient l'écho d'une frange très étroite de la population mais pour l'ensemble de ces penseurs, c'est l'opinion la plus importante. Non parce qu'elle est la plus répandue, mais parce qu'elle émane de gens informés et réfléchis. Cette acception réduit singulièrement la notion d'opinion publique. Nos auteurs prétendent connaître celle de la population alsacienne et plutôt qu'une enquête, ils livrent une démonstration.

---

volonté qu'ont les différentes provinces d'un Etat de vivre ensemble ».

[76] Renan, *Lettres à un ami Allemand, op. cit.*, p. 202.

[77] Cf. conclusion de l'article de Fustel de Coulanges, « Réponse à Mommsen : l'Alsace est-elle allemande ou française ? », 27 octobre 1870, dans *Questions contemporaines*, Hachette, 1923.

[78] Ernest Renan, *Lettres à un ami Allemand, op. cit.*, p. 175.

[79] Hippolyte Taine, « L'opinion publique allemande et la question d'Alsace », 9 octobre 1870, dans *Essai de critique et d'histoire*, 1882, p. 427.

B - L'opinion alsacienne.

D'emblée, ils affirment que les Alsaciens veulent rester français après « deux cents ans de vie commune » - évoqués rapidement car les Allemands convoquent eux aussi le passé, une histoire plus ancienne, pour justifier le « rattachement ». Ainsi, plus que sur les liens créés par le temps, nos auteurs insistent sur l'esprit commun que partage l'Alsace et le reste du pays : les Alsaciens n'adhèrent-ils pas d'emblée à la Révolution ? C'est, d'après Fustel de Coulanges, 1789 qui l'a faite française et non Louis XIV[80]. Michelet en donne une illustration : « le grand chant de la France (...) jaillit de ce brûlant foyer national »[81]. Cette adhésion immédiate aux principes de 1789 fait de l'Alsace « une de nos provinces les plus françaises »[82]. L'Alsace prouve par le sang sa fidélité : elle donne à la mère patrie ses meilleurs soldats, de Kléber à Kellerman ou Denfert-Rochereau[83], ses grands généraux. Pourtant, explique Fustel de Coulanges, « ce qui est actuel, ce qui est vivant, ce sont les volontés, les idées, les intérêts, les affections. L'histoire vous dit peut-être que l'Alsace est un pays allemand ; mais le présent nous prouve qu'elle est un pays français »[84]. Au cours de la guerre de 1870, l'attitude des populations alsaciennes est explicite selon Fustel de Coulanges : chaque paysan alsacien saisit son vieux fusil à pierre pour défendre la patrie menacée. Les populations strasbourgeoises martyres, subissent avec courage depuis le 16 août un atroce bombardement qui montre le peu de cas que les Badois font de leurs prétendus compatriotes alsaciens. Les textes datant de 1871 s'appuient aussi sur la *Protestation de Bordeaux* présentée par les élus alsaciens à l'Assemblée nationale repliée en Gironde. Par deux fois, avant le vote validant les conditions du traité de Francfort, les élus alsaciens et lorrains et les Républicains proclament que toute cession de territoire sans le

---

[80] Jacques Godechot indique que le Serment de Strasbourg, le 13 juin 1790, proclame la volonté des populations d'Alsace, de Lorraine et de Franche-Comté d'être françaises. Ainsi, le peuple peut décider souverainement de sa nationalité. *Cf. La Grande Nation*, *op. cit.*, p. 68.

[81] Jules Michelet, « La France devant l'Europe », *Œuvres Complètes*, t. XX, rééd. 1987, p. 691.

[82] Fustel de Coulanges, « Réponse à Mommsen : l'Alsace est-elle allemande ou française ? », 27 octobre 1870, *Questions contemporaines*, Hachette, 1923, p. 507.

[83] Le maréchal Ney fut réintégré à ce panthéon par Maurice Barrès.

[84] Fustel de Coulanges écrit : « Le véritable patriotisme n'est pas l'amour du sol, c'est l'amour du passé », dans *Questions contemporaines op. cit.*, p. 6.

consentement de la population est illégale. Le droit est l'ultime argument des Français vaincus qui s'appuient sur le droit des nationalités pour s'opposer à la conquête d'un territoire. L'annexion de l'Alsace par la Prusse est inacceptable car la population alsacienne y est hostile, expliquent-ils. En réalité, l'opinion publique alsacienne n'est pas d'un seul tenant. Elle est notamment traversée par des clivages religieux. Comme l'a relevé Alfred Wahl[85], les Protestants passent pour des partisans de la Prusse[86] cependant que les Catholiques soutiendraient la France. Le *Monde illustré* rapporte ainsi, à l'automne 1870, l'expulsion des religieux des Trois-Epis soupçonnés de francophilie par les Prussiens[87]. Pourtant la confession religieuse ne suffit pas à déterminer une préférence nationale. A cette même période, l'épiscopat alsacien déconseillait ainsi aux Catholiques de s'enrôler dans les armées de Gambetta car ce dernier représentait à ses yeux la République des sans dieu. L'argument de la volonté des populations pour juger de l'appartenance de l'Alsace à la France ou à l'Allemagne est donc fragile et contestable.

C - Le Territoire, un et indivisible.

Aussi l'argument majeur des savants est que le territoire est un et indivisible[88]. Ce principe est pour la première fois inscrit dans la constitution de 1791. Il met fin à une conception monarchique du territoire comme possession personnelle du prince et à ce titre, échangeable. Ainsi, « l'Alsace, écrit Fustel de Coulanges, fut acquise du temps de Richelieu avec le consentement formel de l'Allemagne, offerte même par celle-ci »[89]. Fustel de Coulanges insiste encore : « jamais, ni pour Metz et Verdun, ni pour L'Alsace, [la France] n'avait fait d'autres acquisitions que celles que l'Allemagne elle-même lui

---

[85] Alfred Wahl, Jean-Claude Richez, *L'Alsace entre la France et l'Allemagne*, Hachette, 1993, p. 244.

[86] Par exemple, en 1871, dans le canton de Bouxwiller, dix-huit maires protestants sont classés comme favorables au nouveau gouvernement ; un maire catholique est classé hostile et un autre est indécis. *Cf.* Alfred Wahl, *Ibid.*, p. 245.

[87] *Cf.* en annexe, le cahier des illustrations. *Le Monde illustré*, « Alsace-Lorraine-Expulsion par la police allemande des religieux du couvent des Trois-Epis », 1870.

[88] Aux yeux des Français, la nation s'incarne dans le territoire qui en est le terreau indissociable : « On n'emporte pas la patrie à la semelle de ses souliers », selon le mot de Danton.

[89] Fustel de Coulanges, « Réponse à Mommsen : l'Alsace est-elle allemande ou française ? », 27 octobre 1870, *Questions contemporaines*, p. 475.

avait librement concédées ou offertes »[90]. Ces acquisitions sont validées par des traités, elles sont légales. Ainsi, l'acquisition de Strasbourg « se fit par un contrat formel entre la ville et le roi, et elle eut ce rare bonheur d'être conforme à la fois au droit des gens de cette époque et au droit des gens de la nôtre ». Par contre, toujours selon les auteurs français, les Prussiens, en 1870, donnent au territoire la définition ancienne et dépassée. Villes et provinces sont pour eux des biens inanimés, désincarnés qui peuvent changer d'administration. Hippolyte Taine utilise un vocabulaire qui suggère combien cette conception est rétrograde : les Prussiens « veulent nous prendre » Metz et Strasbourg, ils entendent « s'incorporer » des provinces françaises. Fustel de Coulanges montre clairement l'opposition des deux notions du territoire :

> - Strasbourg n'appartient à personne, n'est pas un objet de possession que nous ayons à restituer. Strasbourg n'est pas à nous, il est avec nous[91].

Ainsi, l'annexion de l'Alsace à la Prusse serait à la fois contraire au droit des populations et au principe d'indivisibilité de la nation. Mais, les auteurs emploient plutôt des arguments moraux. Pour Taine, ce serait contre « la conscience des Français »[92] que d'accepter les conditions prussiennes. Pour Renan, l'annexion serait « une faute et même un crime », voire un « crime européen » consistant à « démembrer la France »[93]. Pour Fustel de Coulanges, l'annexion est « la paix mise à des conditions inavouables »[94]. En effet, la perte de l'Alsace est d'autant plus grave qu'elle brise une unité enfin achevée. Les textes indiquent que la France n'a plus rien à souhaiter : elle a terminée son expansion territoriale. Ainsi, les parties de la Belgique ou de la Suisse francophones ne font l'objet d'aucune revendication française car ces régions « ne

---

[90] Plus tard, Louvois, digne précurseur de Bismarck en matière de politique d'envahissement, « voulant s'emparer de Courtrai, de Luxembourg, de Sarrebrück, de Deux-Ponts, consulta la magistrature française et se fit adjuger ces villes par arrêt ». « Nous ne sommes donc pas dupes, ayant de l'expérience en la matière, des prétendu arguments 'scientifiques' des savants allemands pour appuyer la politique de Bismarck », écrit Fustel de Coulanges, « La politique d'envahissement de Louvois et de M. de Bismarck », *Questions contemporaines, op. cit.*, p. 500.

[91] N. Fustel de Coulanges, *Questions contemporaines, op. cit.*, p. 511.

[92] Hippolyte Taine, *Essai de critique et d'histoire, op. cit.*, p. 431.

[93] Ernest Renan, *Lettres à un ami allemand, op. cit.*, p. 197 et 198.

[94] N. Fustel de Coulanges, *Questions contemporaines, op. cit.*, p. 495.

souhaitent nullement appartenir à la France »[95]. La France du Second empire aurait donc atteint ses limites et donc une sorte d'équilibre territorial. Ernest Renan, en disciple de Platon, soutient qu'il existe un point d'équilibre entre la population et le territoire. Il est à ses yeux inutile de le remettre en cause par les agrandissements. D'après lui :

> - Les agrandissements territoriaux, quand il s'agit d'une nation forte déjà de 30 ou 40 millions d'habitants, ont peu d'importance ; L'acquisition de la Savoie et de Nice a été pour la France plus fâcheuse qu'utile[96].

Il souligne toutefois que ce rattachement s'est fait avec l'accord des populations concernées puisqu'il a fait l'objet d'un plébiscite[97]. Dès lors, depuis 1861, la nation et le territoire sont en adéquation : le territoire français a atteint sa plénitude.

Pour toutes ces raisons, la revendication prussienne sur l'Alsace paraît incompréhensible à ces historiens. Leurs écrits sont empreints de déception. Renan remise son idée de confédération « d'Etats réunis par l'idée commune de la civilisation »[98]. Il se trouverait « trop naïf à parler de modération, de justice, de fraternité, de la reconnaissance et des égards que les peuples se doivent entre eux »[99]. Fustel de Coulanges fustige presque l'idéalisme de sa génération qui « avait horreur de la guerre (...) [et] s'endormait dans le beau rêve de la paix perpétuelle »[100]. De même, Michelet ou Monod sont déçus dans les espoirs qu'ils mettaient dans une union spirituelle franco-allemande. Pour Gabriel Monod, la victoire de la Prusse signifie la « corruption de l'esprit allemand » car « luthériens et hégéliens, piétistes et positivistes étaient unis dans la même adoration de la force, le même mépris de la conscience, de la

---

[95] Ernest Renan, *Lettres à un ami allemand, op. cit.*, p.198.

[96] Ernest Renan, *ibid.*, p. 174.

[97] Concernant l'Alsace et la Moselle, un plébiscite n'était pas envisageable puisque ces territoires représentent un « tribu de guerre » consenti par l'Assemblée nationale réunie à Bordeaux en février 1871. Aussi les Français considèrent les résultats des élections législatives en Alsace, en janvier 1871, comme un plébiscite en faveur du maintien à la France car ce sont des députés francophiles qui ont été élus avec une écrasante majorité.

[98] Ernest Renan, *Lettres à un ami allemand, op. cit.*, p. 97.

[99] Ernest Renan, *ibid.*, p. 207.

[100] N. Fustel de Coulanges, *Questions contemporaines, op. cit.*, p. 488.

liberté et des droits individuels des hommes »[101]. Conséquence de ces désillusions, les savants eux-mêmes choisissent le silence : « Je me retire, écrit Ernest Renan, je me tairai »[102]. Ils abandonnent les questions d'actualité et se plongent dans l'histoire pour trouver une explication au désastre de 1871. Taine s'interroge ainsi sur *Les Origines de la France contemporaine* et Renan préconise une *Réforme intellectuelle et morale*. Ils annoncent et craignent un repli sur le territoire national : la France, enfermée dans ses frontières comme dans une citadelle, peut au nom des valeurs de la civilisation, préparer la revanche.

3 - Le territoire sanctuaire

La France vaincue devient, sous la plume des universitaires, le sanctuaire des valeurs de la civilisation. La France est la patrie du droit, instrument de la civilisation. C'est une vieille coutume nationale, un mythe fondateur même, que de recourir, comme un réflexe à chaque menace dans la vie nationale, à cet argument du droit. C'est aussi un rappel de la France éclairée des philosophes - donc des penseurs opposés aux guerriers - des Lumières opposées à l'obscurantisme du Moyen-Age. En effet, l'annexion n'est-elle pas, comme l'écrivit Ernest Lavisse, « un retour au vieux principe féodal qui liait l'homme à la glèbe » ? Gabriel Monod[103] exprime la même idée, quoique de façon plus modérée : il fait l'éloge de la modernité du principe français du droit des gens, datant de 1789, et le fait prévaloir sur celui des Allemands qui remontait à Frédéric II. La France, sanctuaire du droit des peuples, est également directement menacée par le voisinage de l'Allemagne.

A - Le territoire à découvert.

En effet, aux yeux des savants, l'Allemagne des penseurs a laissé place à un pays de soldats et de conquérants menaçant la France. Le Prussien Bismarck est un nouveau

[101] Gabriel Monod, « Allemands et Français… », mai-juin 1871, *Macmillan magazine*, p. 93.

[102] Ernest Renan, *Lettres à un ami allemand, op. cit.*, p. 209.

[103] Gabriel Monod, « Allemands et Français, Souvenirs de Campagne : Metz, Sedan, la Loire », *Macmillan magazine*, mai-juin 1871.

Napoléon, un Louvois partisan de la politique d'envahissement[104]. La victoire militaire est interprétée comme une régression intellectuelle :

> - La corruption de la religion, de la science, de la culture intellectuelle ; l'oubli de l'idéal, l'obscurcissement du sentiment de la justice, la sécheresse pratique, l'avidité du gain, un patriotisme étroit et envieux, voilà les vices d'une partie des classes éclairées de l'Allemagne[105].

De même, souligne Fustel de Coulanges :

> - Tandis qu'en France les sentiments belliqueux ne se rencontrent plus que dans les classes ignorantes, en Prusse ce sont plutôt les classes élevées et instruites qui poussent à la guerre, elles semblent infectées de cette vieille maladie qu'on nous reprochait autrefois et qu'on appelait le chauvinisme[106].

Monod ne comprend guère la logique des politiques et savants allemands qui « se sont moqués, non sans raison, de nos théories sur la guerre civilisatrice, la guerre révolutionnaire, et [qui] enflent le peuple allemand du même orgueil qui nous a perdus en lui faisant croire que sa mission est de répandre dans le monde la civilisation et la morale germaniques »[107]. La faute est dynastique, les Hohenzollern ont enseigné la haine et propagé la calomnie : « ils obligèrent la morale à enseigner que le fait accompli est sacré, que le succès est providentiel, et que par conséquent la force prime le droit »[108]. Et pour Monod, ces idéalistes deviennent esclaves du fait accompli, adorateurs de la force triomphante. Renan lui aussi déçu dans ses amours, lance dans son amertume de violents avertissements : « prenez garde, en ce siècle de la résurrection des morts, il pourrait se passer d'étranges choses si l'Allemagne s'abandonne à un sentiment trop exclusivement national, elle verra se rétrécir d'autant la zone de son rayonnement moral ». Complétant son unité nationale aux dépens de la France et imposant un principe ethnographique, elle pourrait bien pâtir de son propre principe

---

[104] Les Français se réfèrent à leur expérience en matière d'invasion pour indiquer que cela ne leur fit que du tort et que la modernité et l'évolution des esprits ne permettent plus cela.

[105] Gabriel Monod, *Allemand et Français, op. cit.*, p. 95, il en donne pour preuve en annexe « quelques observations d'un des savants les plus distingués de l'Allemagne ».

[106] Fustel de Coulanges, « De la manière de faire l'histoire en France et en Allemagne », *Questions contemporaines*, Hachette, 1923, p. 493.

[107] Monod, *Allemand et Français, op. cit.*, p. 89.

[108] Fustel de Coulanges, « De la manière de faire l'histoire en France et en Allemagne », *Questions contemporaines*, Hachette, 1923, p. 494.

dont la Bohème Moravie devrait tirer quelques enseignements. De plus, explique le savant français à son homologue allemand :

> - Une suspicion universelle contre votre puissance d'assimilation, contre vos écoles, va se répandre... L'Allemand, ayant dévoilé des appétits de conquérant, ne s'avancera plus qu'en conquérant[109].

Aussi, après 1870, l'Allemagne est-elle une voisine menaçante que la possession de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine rapproche encore de Paris. Mais cette victoire militaire est une régression morale et en réalité c'est la France qui semble sortir victorieuse de l'affrontement franco-prussien. Se plaçant sur le plan moral, Fustel de Coulanges, en conclusion de son texte du 1er Septembre 1871, considère que les conséquences de la guerre franco-prussienne pèsent sur le vainqueur bien plus que sur le pays vaincu.

> - Qu'on ne pense pas que ce soit nous que cette détestable guerre ait le plus frappé, car nous, nous levons la tête, sûrs de notre droit et sûrs de notre conscience. Ceux qui souffriront le plus, ce sont les envahisseurs. Il n'est pas impossible que cette guerre soit le commencement de notre régénération ; elle est peut-être aussi le commencement de la décadence de l'Allemagne[110].

Le dernier mot appartient à Renan pour qui « Triompher est toujours une faute et en tout cas quelque chose de bien peu philosophique »[111]. Or, la violence dans un monde aux mœurs civilisées, est une infraction aux règles de conduite entre nations européennes[112]. La force[113] c'est l'instinct, la violence barbare mise au service d'une dangereuse volonté de conquête. La gloire, écrit Fustel, enivre l'Allemagne comme elle enivra la France de Louvois « car elle exerce une étrange fascination sur les peuples-enfants »[114]. Les récits de guerre que Daudet, Maupassant puis Léon Bloy font de la

---

[109] Renan, Lettres à un ami allemand, op. cit., p. 204.

[110] Fustel de Coulanges, « La politique d'envahissement - Louvois et M. de Bismarck », 1er janvier 1871, *Questions contemporaines*, p. 504.

[111] Renan, Lettres à un ami allemand, op. cit., p. 192.

[112] « L'Europe entière » désapprouve, dit J. Favre à Ferrières, en écho de ce que dit Winpffen à Sedan.

[113] « Ce pays, écrit Lavisse, n'a qu'une idée bien ancienne : il veut être fort pour le plaisir d'être fort, pour nous humilier du spectacle, pour nous accabler du poids de sa force », c'est là « une sorte de scepticisme, qui est la croyance en la force brutale », Ernest Lavisse, « Les Allemands dans le Nord », *Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1871, p. 78- 79.

114 Fustel de Coulanges, « La politique d'envahissement - Louvois et M. de Bismarck », 1er janvier

brutalité prussienne[115] s'appuient, outre les souvenirs personnels, sur ces textes de 1871. Dix ans après les savants, ils tracent le portrait du Prussien brutal et soudard comme métaphore hideuse et insupportable de l'invasion. A l'intérieur de la citadelle France, confrontée à la menace allemande, les savants craignent et annoncent la préparation de la revanche.

B - La revanche : un territoire à recouvrer.

Les savants, au cours de l'année 1870-1871 ont fourni les arguments moraux de la revanche. Ils la légitiment par leur évocation du droit - qui justifie par le prestige du mot, la cause française. Couvrant de sa solennité l'idée un peu mouvante de la volonté des populations, le thème du droit fait de la défense de l'Alsace française non plus une question nationale mais une question de justice intemporelle et universelle. Le recours à la justice immanente permet de dépasser la conjoncture - c'est-à-dire la négociation des réparations de guerre octroyées au vainqueur. Le droit évoqué par les savants, fonde et légitime la revanche. En effet, une revanche n'est compréhensible que si le vaincu conteste la victoire adverse en faisant appel au droit. La victime dénonce les tricheries du vainqueur : l'espionnage voire l'abus de la force et la supériorité du nombre suggérée par la peinture militaire française – l'ennemi, pourtant invisible, est une déferlante innombrable. Aussi, l'Alsace est avant tout une population victime d'un rapt. Au fait ethnique, les Français opposent le droit des populations. Aussi la France a le devoir de reconquérir l'Alsace, partie inaliénable du territoire national. Dans le cadre de la revanche, l'usage de la force devient tout à fait légitime. Ernest Lavisse affirme qu'il n'en est plus à penser que le droit suffise contre la force. Fustel de Coulanges préconise même d'adapter à la France, les formules qui ont fait la force de l'Allemagne[116]. La France militairement défaite est moralement victorieuse.

1871, *Questions contemporaines*, p. 501.

[115] La bêtise du Badois, la balourdise, la bonhomie du Bavarois ou encore l'avidité du Prussien sont des traits satiriques fréquents dans la littérature après 1870. On les trouve chez Alphonse Daudet, *Les Contes du lundi*, Lemerre, 1873 ; Jules Verne, *Les 500 millions de la Bégum*, Hetzel, 1879 ; Guy de Maupassant, *Les Soirées de Médan*, 1880...

[116] Fustel de Coulanges, dans *Questions contemporaines, op. cit.*, p. 490 et svt., mentionne le rôle de l'instituteur prussien.

Exaltant la volonté des populations et s'appuyant sur l'unité de la nation, les penseurs français défendent l'intégrité du territoire. Son amoindrissement est devenu, en 1870, inacceptable. La vigueur de leurs réactions est en soit étonnante. D'abord parce qu'il s'agit d'universitaires européens : avant 1870, ils n'enfermaient pas leur pensée dans le cadre de la nation. Ensuite, la France de Napoléon avait fait usage du droit de conquête : le principe ne semblait pas choquant jusque-là. Cette réaction indique l'achèvement d'un processus d'identification d'une nation à son territoire. Ces textes de combat contiennent la conviction tacite que la France de 1870 a atteint ses limites idéales parce qu'il y a adéquation entre nation et territoire. La représentation savante juxtapose un territoire idéal - terreau des droits et de la liberté - et un territoire réel doté de frontières militarisées. Les savants fondent ainsi pour quarante ans la représentation française du territoire en partie forgée sur l'idée de la revanche - c'est-à-dire la reconquête d'un territoire injustement perdu. Ils affirment un refus total de la perte de l'Alsace et de la Lorraine. La France n'est plus le pays universaliste, dont les frontières peuvent s'effacer pour propager les idées de progrès. C'est un pays meurtri, amputé, qui doit retrouver, avec les limites de 1870, sa plénitude. Après l'année terrible, historiens et géographes vulgarisent cette représentation élaborée par les savants dans le contexte de l'invasion. Ils la complètent et l'illustrent ou l'associent à des figures de la France plus anciennes. Les représentations du territoire prennent vie et se colorent de sentiments passionnés parce qu'ils se construisent sur la perte de l'Alsace-Lorraine.

CHAPITRE II

FIGURES DU TERRITOIRE

L'émoi des universitaires français en 1870-1871 s'explique en partie par le choc de la défaite. Il résulte aussi de l'idée que la France du Second Empire aurait atteint sa plénitude géographique. Les savants s'indignent de la perte des trois départements de l'Est ; ils défendent l'intégrité territoriale avec l'idée de la nation une et indivisible. Cependant, leurs textes de combat n'ont pas le temps d'exposer une image précise de la France. Désabusés, ils se retirent de l'avant-scène afin de chercher dans l'histoire, les causes de la défaite[117]. Mais, à leur suite, les géographes produisent de nombreux écrits scientifiques ou vulgarisateurs[118] explorant la France. Cette immense production et le dynamisme des géographes montrent combien le territoire est devenu une vraie préoccupation révélée par la défaite de 1870 et la perte de l'Alsace-Lorraine.

Ils s'interrogent sur la France et ses caractéristiques territoriales et curieusement adoptent tous la même démarche. La première partie des ouvrages, la plus courte, présente les caractéristiques générales du pays, sa géographie physique - climat, bassins fluviaux, reliefs - et un historique sur la formation de la France. Une seconde

---

[117] Taine, *Les origines de la France contemporaine* (1875-1893), Hachette, 1904 ; Renan, *La réforme intellectuelle et morale*, Lévy, 1875.

[118] Les manuels de géographie de Pierre Foncin, Emile Levasseur, Henri Lemonier, François Schrader, Marcel Dubois, Emmanuel Sieurin (*cf.* volume bibliographie) ; les ouvrages encyclopédiques d'Elisée Reclus, *Nouvelle géographie universitaire*, Hachette, 1876 ; François Schrader, *Atlas de géographie moderne*, Hachette, 1909 ; Louis Vivien de Saint-Martin, *Nouveau dictionnaire de géographie universelle*, Hachette, 1890.

partie, beaucoup plus développée, propose une description par régions naturelles ou par départements. Ce plan ne s'explique pas par la seule commodité. Il témoigne de la difficulté à décrire les caractéristiques régionales tout en suggérant l'unité profonde de la France. Pour cela, les auteurs ont recours à des métaphores qui associent la France à une figure - personne, jardin, destin ou hexagone. Très cohérentes, elles sont également fort plaisantes car tracées avec des couleurs vives et des sentiments enthousiastes. Les évocations passionnées de Jules Michelet, pour qui « la France est une personne », sont maintes fois reprises à la fin du XIXe siècle. D'autres plus charmantes encore, raniment l'image médiévale du « jardin de France ». Plus poétiques que réalistes, ces figures témoignent d'un attachement sentimental au territoire. D'une utilité politique, ces abstractions expliquent la diversité et, dans le même temps, l'unité du pays.

Mes ces belles figures d'unité ne peuvent suffire à expliquer la France des années 1870-1914. Mise à mal par le traité de Francfort[119], engagée dans la colonisation ou dans des débats régionalistes, la France réelle déborde ces figures idéales et figées. Aussi, les géographes mettent aussi le territoire en perspective : ils suggèrent qu'il est incomplet en le projetant sur l'ancienne Gaule et en avançant la théorie des frontières naturelles puis culturelles. En outre, l'Algérie ou l'Alsace-Lorraine apparaissent comme des extensions du pays assez inclassables mais mises sous le titre ambigu de « l'autre France ». A l'intérieur du territoire et non plus à sa périphérie, les découpages territoriaux constituent le troisième et dernier aspect de ces figures projetées. Il s'agit d'abord des divisions administratives et géologiques. Les savants adoptent l'une ou l'autre : Pierre Foncin, les pays ; Vidal de la Blache[120], les régions naturelles ; Louis Bougier[121], les départements ; Eugène Levasseur[122] les anciennes provinces. De même,

[119] Le traité de Francfort (1871), signé par la France et l'Allemagne, met fin à la guerre de 1870 et établit une nouvelle frontière franco-allemande. Par ce traité, la France abandonne l'Alsace et une partie de la Lorraine à l'Allemagne.

[120] Paul Vidal de la Blache, « Les Divisions territoriales de la France », dans Camille Bloch, *La Nouvelle formation territoriale de la France*, 1913 ou Jules Febvre, Henri Hauser, *Régions et pays de France*, Alcan, 1909, 516 pages.

[121] Louis Bougier, *Précis de géographie physique, politique et militaire*, Germer-Baillière, 1882, 820 pages.

[122] Emile Levasseur, *Géographie de la France et de ses colonies*, Delagrave, 1880, 153 pages.

les représentations mentales révèlent « des France ». Une France du Midi paraît s'opposer à un nord centralisateur. Des particularismes et des revendications régionalistes se structurent dans les principales provinces. Enfin, la valeur et l'utilité des divisions administratives sont discutées par les géographes. Tous ces débats brouillent l'image d'un territoire solidaire, aux régions parfaitement intégrées dessinée par les figures d'unité. Pourtant, en 1914, c'est d'un seul bloc que la France s'engage dans la guerre. Aussi, on peut se demander si tout au long des 1870-1914, la perte de l'Alsace-Lorraine et sa revendication n'ont pas servi à l'intégration des régions et à l'achèvement de l'unité territoriale du pays.

Une dernière figure finit par s'imposer qui cache, si elle ne les réduit, les doutes et les espérances territoriales : l'hexagone. La figure géométrique, abstraite, ne permet-elle pas de rétablir le territoire national dans sa plénitude, en masquant la perte de l'Alsace ? N'est-ce pas la figure la plus crédible de l'unité du territoire ?

1- Figures d'unité

A - « La France est une personne ».

Des métaphores du territoire, successives ou superposées, permettent de suggérer le mystère profond qu'est, à lire ses géographes, la France : un territoire aux multiples composantes pourtant profondément unies. Dans ce procédé métaphorique, les géographes de la fin du siècle imitent un illustre et poétique précurseur, Jules Michelet. Son *Tableau de la France,* objet de maintes éditions *in-quarto, in-octavo,* recueils illustrés de gravures, d'estampes ou de photographies, a depuis les années 1850, nourrit l'imaginaire de générations de lecteurs[123]. Ses citations émaillent tous les manuels d'histoire et de géographie. Ce texte répand dans les écoles de France et dans les esprits une représentation personnelle, voire intimiste, de la France. C'est cette première figure qu'il faut étudier pour en comprendre les avatars.

A vol d'oiseau, Michelet constate la variété physique du pays, modelé par l'orientation des bassins fluviaux. Il décrit les provinces une à une, en commençant par l'Ouest et la

[123] Paul Vidal de la Blache, en 1903, lui rend hommage lorsque, au début de son *Tableau de la Géographie de la France*, il se demande : « la France est-elle un être géographique ? », Hachette, 1903.

Bretagne puis le Sud et poursuivant par la vallée du Rhône, l'Alsace[124], le Nord et enfin, sommet de l'édifice, l'Île-de-France. Chacune a des paysages, une économie, une histoire et un caractère particuliers. Mais Michelet insiste surtout sur ce qui fait l'unité de cet ensemble à priori disparate, car ce qui fait la « beauté de la France, c'est son unité ». Le premier facteur d'unité est l'histoire car les populations, isolées par la nature, ont été réunies par des liens économiques anciens. Les diverses provinces sont devenues complémentaires. Ainsi, dans l'Ouest, les contraires « s'aimantent », « de la mollesse de la Touraine à la fermeté intelligente de Saumur et d'Angers ; (...) de l'honnêteté de Limoges à l'âpreté spirituelle de Brive »[125]. Après Michelet, Vidal de la Blache souligne aussi la complémentarité des régions françaises. « La structure de la France n'a rien de l'unité homogène qu'on se plaît parfois à lui attribuer ». Mais « à défaut d'unité dans la structure, il peut y avoir harmonie vivante ; une harmonie dans laquelle s'atténuent les contrastes réels et profonds qui entrent dans la physionomie de la France »[126]. Cette harmonie tient à la répartition équilibrée des masses minérales. Aucune région n'est confinée. La population s'est adaptée à ces contrastes et développe dans ces pays des activités spécifiques. Le « pays déshérité » n'est jamais loin d'un « bon pays » où chercher un « supplément de subsistances », voire du travail. Autre héritage de l'histoire, c'est l'Ile-de-France qui a construit le territoire, elle est le « berceau de la France » mais aussi la « tête ».

S'il donne la première place à l'Ile-de-France, Michelet n'en néglige pas pour autant les provinces périphériques. A plusieurs reprises, il revient sur leur rôle, forgé par l'histoire, et leur identité. Ce sont elles, en effet, qui définissent le territoire. Elles en sont l'épiderme. En effet, les provinces frontières « coopérant plus directement à la défense, gardent les traditions militaires (...) ». Ces « extrémités » énergiques ont une forte personnalité puisqu'elles affichent souvent « des intérêts différents de l'intérêt national ». Michelet va jusqu'à affirmer « [qu'] elles sont moins françaises ». Mais c'est

[124] Chapitre particulièrement intéressant pour notre étude. *Cf. infra.*

[125] Jules Michelet, *Notre France*, préface et introduction historique de Mme Michelet datées de 1886, A. Colin, 1901, p. 29.

[126] Vidal de la Blache, *Tableau de la Géographie de la France*, *op. cit.*, p. 29.

là une richesse spirituelle car

- C'est néanmoins une des grandeurs de la France que sur toutes ses frontières elle ait des provinces qui mêlent au génie national quelque chose du génie étranger[127].

De manière quelque peu paradoxale, cette hétérogénéité renforce la fonction guerrière de ces provinces car « les grandes hostilités sont entre parents ». Par exemple, « la Gascogne ibérienne n'aime pas l'ibérienne Espagne ». De même, « la France oppose un front celtique à l'Angleterre. Chaque pays se montre à l'autre par ce qu'il a de plus hostile »[128]. Ces régions guerrières bornent et achèvent le territoire[129]. Le territoire semble, avec ses gardiennes, avoir atteint sa plénitude. En 1886, dans une nouvelle édition baptisée *Notre France*[130], Mme Michelet ajoute de sa main une introduction historique où l'on voit les rois lutter contre les hordes d'envahisseurs. Dans la guerre, le pays se forge une conscience nationale. La France existe à partir du moment où, prenant conscience de son altérité, elle s'oppose à un ennemi et conquiert « son unité géographique et morale ». Jeanne d'Arc est le porte-drapeau de cette conscience. La France construit son identité et ses frontières pour faire face à l'invasion - « Elle dut à son ennemie de se connaître comme nation »[131]. Le message est explicite pour le lecteur qui, quinze ans auparavant, a vécu l'invasion prussienne.

Pour expliquer ce mystère de l'unité française, Michelet compare le pays à un corps :

- Considérée en longitude, la France ondule en deux systèmes organiques comme le corps humain est double d'appareil, gastrique et cérébro-spinal (...). Paris est le sensorium[132].

Comme dans un corps, chaque organe a sa fonction et toutes les parties sont solidaires. Ainsi, Vidal de la Blache estime que la France est un « un organisme composé à souhait »[133]. Les peuples qui se sont unis sur ce sol sont liés à lui, comme entre eux.

---

[127] Jules Michelet, *Notre France*, *op. cit.*, p. 290.

[128] Jules Michelet, *Ibid.*, p. 31.

[129] Les régions frontières sont aussi des portes « par quoi la France touche le monde, par où elle a prise sur lui », Jules Michelet, *Ibid.*, p. 32.

[130] Jules Michelet, *Notre France*, préface et introduction historique de Mme Michelet, datées de 1886, 5e éd. A. Colin, 1901.

[131] Michelet, *Ibid.*, p. 17.

[132] Michelet, *Ibid.*, p. 289.

[133] Vidal de la Blache, *Tableau de la géographie de la France*, *op. cit.*, p. 23.

L'image est certes ancienne. Au XIVe siècle, les royaumes européens étaient représentés par des figures féminines couronnées. Mais sous la plume de Michelet, elle prend un sens nouveau. La métaphore permet aussi de représenter de manière concrète la nation : elle est l'âme ou l'esprit de ce corps qu'est le territoire. Le patriotisme est cette « sympathie » qui lie des provinces « diverses de climat, de mœurs et de langage ». Au terme de cette démonstration, Michelet peut écrire :

> -L'Angleterre est un empire ; l'Allemagne, un pays, une race ; la France est une personne[134].

En 1850, cette biologisation du territoire permet d'expliquer la centralisation et la solidarité de chaque partie. En 1871, la métaphore de la personne illustre l'unité du pays et l'intime alliance de la nation et de son territoire. Ainsi, cette image dans un nouveau texte écrit par Michelet en pleine défaite sert à montrer que la perte d'une province peut être mortelle pour l'organisme entier. Elle est en fait impossible. La France est le seul pays dont l'unité est à ce point profonde qu'elle est comparée à un organisme dont toute ablation est impossible car « c'est le peuple le moins démembrable, celui où la circulation étant rapide et parfaite, un membre ne peut se séparer »[135]. De manière plus claire encore, il ajoute :

> - Arracher l'Alsace, la Lorraine, d'un corps vivant, de l'unité organique la plus forte qui fût jamais, nous extraire avec un couteau ces viscères pour les fourrer dans un corps comme l'Allemagne qui est en formation, c'est une chirurgie étrange[136].

Sous l'influence de Michelet, se diffuse l'idée d'un territoire parfaitement composé, solidement uni, mais mis en péril par la perte d'un de ses membres. Pour Michelet, la perte de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine est inconcevable aussi, la défaite le laisse amer et désabusé[137]. La France est donc un corps qui ne peut être amputé. Cette représentation influence le vocabulaire des publicistes et les caricaturistes. Tous, en 1870-1871, présentent la perte des départements de l'Est comme une amputation. Ainsi,

---

[134] Michelet, *Notre France, op. cit.*, p. 290.

[135] Jules Michelet, « La France devant l'Europe », 8 décembre 1870 - 23 janvier 1871, *Œuvres complètes,* Flammarion, 1987, tome XX, p. 705.

[136] Michelet, *Notre France, op. cit.*, p. 706.

[137] *Cf.* Claude Digeon, *La crise allemande de la pensée française*, P.U.F, 1959, ch. « La défaite et la génération de 1830 ».

en février 1871, lorsque l'Assemblée de Bordeaux ratifie l'annexion à l'Allemagne, les caricaturistes se déchaînent. Pour Pilotell, la France est une belle Marianne dont Thiers scie le bras droit qui porte l'Alsace-Lorraine en tatouage. On retrouve la même figure par Cham qui, plus soucieux de logique géographique, dessine une Marianne blessée au flanc gauche, vers l'Est[138]. Le même thème iconographique sert à illustrer deux idées différentes. Pilotell stigmatise avant tout Thiers, représenté comme l'hypocrite responsable de la mutilation. Malgré ses larmes, il n'hésite pas, sous la plume du satiriste, à sacrifier l'Alsace-Lorraine. Cham pressent surtout que la blessure sera un motif de revanche. Elle est une leçon pour la jeunesse qui devra racheter l'outrage fait à la mère-patrie. Amputée ou mutilée, la France de 1871, à genoux ou abbatue, est gravement atteinte. Le crime est d'autant plus odieux que la France est l'une des plus belles contrées au monde. C'est le thème illustré par une seconde figure, complémentaire de la première, qui insiste sur la richesse et la diversité du territoire. Sorte de miracle de la nature, il est, pour les géographes français, d'une harmonie et d'une beauté particulière.

B - La France est un jardin.

Les géographes diffusent aussi la vieille représentation médiévale comparant la France à un jardin voire au paradis terrestre originel. Image élaborée par les historiographes de Saint-Denis, elle fait de la France « un espace ordonné, délimité par les quatre fleuves, centré sur Paris et doté de propriétés spéciales »[139], à la fois paradis terrestre et terre idéale. Cette figure, reprise au XXVIIe siècle par les collèges jésuites, permet d'illustrer la diversité et la beauté de la France. Très pédagogique, on la retrouve dans *le Tour de la France par deux enfants* où le père Guillaume explique à André et Julien que « la France est un jardin » composé des fleurs que sont les « provinces ».

Avant tout, l'image est née d'une particularité géographique, déjà relevée par Strabon, qui fait correspondre la Gaule à l'extrémité de l'isthme européen. La France est une

[138] *Cf.* illustrations ci-contre et page suivante.

[139] *Cf.* Colette Beaune, *Naissance de la nation France*, Gallimard, 1985, p. 338.

« individualité géographique suffisamment limitée »[140] par quatre façades maritimes et « des chaînes et des massifs de montagnes (qui) bastionnent les angles du territoire »[141]. Le territoire est donc une « masse compacte », découpée comme un champ, et bien identifiable. Pour Michelet, c'est une île : - « Pousse donc, ma belle et forte France, pousse les longs flots de ton onduleux territoire au Rhin, à la Méditerranée, à l'Océan ». Est-ce une invitation à grandir ou un simple élan poétique ? La nature en tout cas ceinture le territoire français et en fait une sorte de jardin clos, un éden. D'ailleurs, l'Institut catholique de Paris l'assure, il faut montrer le pays « tel qu'il est, le plus beau royaume qu'il y ait après celui du Ciel [142]».

Car ce jardin est beau. En effet, le pays se caractérise par « l'élégance et l'équilibre de ses formes »[143]. Elisée Reclus décrit le territoire national comme une statue de Polyclète aux « contours mouvementés [qui] s'harmonisent de la manière la plus gracieuse avec la solide majesté de l'ensemble ». Cette beauté géographique émane d'un équilibre algébrique. Aucun géographe ne manque de livrer, tel un chiffre d'or, les mesures du territoire :

> - La longueur est d'environ 1000 kilomètres du nord au sud, et de 980 kilomètres de l'est à l'ouest (...), la superficie, y compris l'île de Corse, est de 529 000 km^2 ou environ 53 millions d'hectares[144].

Les chiffres révèlent la belle symétrie du territoire. En terme de superficie, « la France occupe une position moyenne parmi les pays civilisés »[145]. Le terme *moyen* est encore une qualité : ni trop grande, ni trop petite, la France atteint l'équilibre. Elle se distingue des autres pays car « c'est elle qui possède les formes extérieures les plus

---

[140] Elisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle, La terre et les hommes*, tome II, La France, Hachette, 1877, p. 6.

[141] Elisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle, op. cit.*, p. 6.

[142] Préface de A. Lapparent, F.F., *Géographie nationale, France et colonies*, Poussielgue, 1891.

[143] Elisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle, op. cit.*, p 5.

[144] Emile Levasseur, *Géographie de la France et de ses colonies*, Delagrave, 1880, p. 5. Plus précis dans ces mesures, Elisée Reclus donne le chiffre de 527 577 km2, *Nouvelle géographie universelle, op. cit.*, p. 5.

[145] Onésime Reclus rappelle que la France était appelée « Terre major », au Moyen-Age. Terme tombé en désuétude avec la découverte des Amériques. *Cf. France, Algérie et colonies*, Hachette, 1880, p. 2-3.

harmonieuses »[146].

En outre, la France est belle parce qu'elle est « riche et féconde »[147], c'est une « terre privilégiée »[148]. La métaphore du jardin s'explique aussi, dans ce pays agricole, par la richesse, la diversité des terroirs français mais aussi la beauté des paysages sous un climat favorable. « Le territoire français (...) est situé au milieu précis de la zone tempérée »[149] et « son climat n'est ni trop sec, ni trop humide »[150]. Grâce à cette situation géographique idéale[151], la France est une sorte de paradis terrestre où tout, sans trop d'effort, pousse en abondance :

> - C'est toujours la terre charmante, agréable, heureuse, admirée, l'honneur de la zone tempérée qui nulle part ailleurs ne dispense plus équitablement le soleil et la pluie ; c'est le verger des meilleurs fruits, le cellier des meilleurs vins, blancs ou rouges, le grenier d'abondance, et, pour tout dire, la patrie du peuple le plus heureux et le plus gai du monde : la France est le plus humain des séjours[152].

La description des provinces permet d'illustrer la variété des ressources agricoles mais aussi la complémentarité des régions françaises.

> - Le sol de la France qui s'étend des brumes du Pas de Calais aux plages lumineuses et presque africaines de la Provence, des pâturages glacés des Alpes aux tièdes vergers de la Touraine, se prête aux cultures les plus variées[153].

Emmanuel Levasseur donne des exemples précis, par régions : la Picardie, l'Artois et les Flandres donnent « en abondance non seulement les céréales, mais les plantes industrielles » cependant que la Normandie « fournit (...) du lait, du fromage, de la viande », la Bourgogne « fournit des vins à la France entière » et, pour finir cette énumération, la Provence et Nice « portent l'oranger, l'olivier, le figuier, la vigne, les

---

[146] F.F, Géographie nationale : France et colonies, op. cit., p. 2.

[147] Th. Barrau, *La patrie, description et histoire*, p.30.

[148] Elisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle, op. cit.*, p. 4.

[149] Elisée Reclus, *Ibid.*, p. 6.

[150] Th. Barrau, *La patrie, description et histoire*, p. 29.

[151] « Par l'heureuse situation qu'elle occupe, par l'harmonie de ses formes, la disposition de ses montagnes et de ses cours d'eau, la douceur de son climat, notre pays jouit d'avantages précieux qui ont puissamment contribué, joints au génie de notre race, à lui donner une place privilégiée parmi les autres régions du globe », Louis Bougier, *Précis de géographie physique, politique et militaire*, Germer Baillière, 1882, p. 103.

[152] Onésime Reclus, *France, Algérie et colonies, op. cit.*, p. 3.

[153] Pierre Foncin, *Les cinq parties du monde*, A. Colin, 1887, p. 126.

fleurs odoriférantes »[154]. Avec sa diversité climatique et agricole, « la douce France »[155] est le plus agréable des séjours. La France est un jardin : l'image illustre bien l'idée que le territoire n'est pas une simple donnée de la géographie physique mais qu'il est l'œuvre d'une population.

Mieux qu'un jardin, la France est un pays de cocagne où le commerce a pu s'épanouir. Dès l'Antiquité, les géographes sont frappés par cette « forme intermédiaire »[156], « pays de jonction »[157] ou « contrée médiatrice ». En effet, c'est la « seule contrée où les communications soient naturellement faciles entre les rivages de l'Océan et ceux de la Méditerranée »[158]. Les échanges s'intensifient et les cités se développent « quand les fleuves ou les rivières (...) deviennent des voies de communication »[159]. Les géographes s'accordent à décrire un pays privilégié par la nature : ses contours le distinguent des voisins, sa géographie interne favorise la communication entre régions complémentaires, enfin son climat permet une agriculture abondante et variée. Le territoire national associe la fortune à la beauté. Cependant, l'image du jardin, pacifique et idyllique, cache en réalité un sombre pressentiment : ce pays de cocagne est menacé par d'avides voisins moins fortunés. Un poncif de la caricature et de la littérature transpose ce sentiment dans une métaphore récurrente : le Prussien est un voleur de pendule. Objet le plus précieux d'une maison, il est la première cible des pillards. Le sens peut être aussi symbolique : les vainqueurs imposent leurs diktats et deviennent de ce fait les maîtres d'un temps. Surtout l'illustration reprend un thème iconographique traditionnel et pacifique montrant les horlogers du pays de Bade transportant les pendules sur le dos à la manière de hottes. Moins bucolique, la caricature se saisit, dès 1871, de cette image pour illustrer la crainte de l'invasion. Cette représentation a la vie

---

[154] Emile Levasseur, *Géographie de la France et de ses colonies, op. cit.*, p. 120 et svt.

[155] Onésime Reclus, *France, Algérie et colonies, op. cit.*, p. 5. Elisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle, op. cit.*, p. 914. *La douce France* est aussi le titre d'un livre de René Bazin.

[156] Vidal de la Blache, *Tableau de la géographie de la France, op. cit.*, p. 24.

[157] Elisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle, op. cit.*, p. 3.

[158] Elisée Reclus, *Ibid.*, p. 4.

[159] Vidal de la Blache, *Tableau de la géographie de la France, op. cit.*, p. 41.

dure. Au début du siècle, Hansi[160] caricature encore les Allemands en pillards : soldats voleurs de pendules ou familles nombreuses faméliques venues chercher fortune en Alsace. Pour Hansi comme pour les géographes français, l'Alsace est « le beau jardin » de Louis XIV, quintessence du jardin français avec ses coteaux ordonnés et ses riches cultures. L'image du jardin apparaît dans les années 1870-1914 comme une mise en garde : ces richesses et ces beautés sont convoitées et doivent être protégées. Elle alimente également la nostalgie des provinces perdues, considérées comme les fleurons de cette belle France.

Les deux figures de la personne et du jardin, illustrent à merveille la diversité du pays et sa profonde unité. Ces deux métaphores témoignent aussi de l'attachement des auteurs au territoire, au-delà de toute rationalité. Dans l'entre-deux-guerres, des essayistes allemands, tel Friedrich Sieburg[161], observent et parfois ironisent sur cet attachement quasi mystique des Français à leur territoire. Toutefois, ces figures solides, paisibles et achevées sont trop parfaites pour refléter la réalité. Après la perte de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine, elles expriment implicitement un souhait, un idéal ou une nostalgie. Elles cachent aussi une certaine inquiétude : incomplet et menacé, le territoire national est fragilisé. Les savants sont donc à la recherche de perspectives plus rassurantes. Ils élaborent d'autres représentations qui tiennent compte et minimisent la perte des trois départements de l'Est : elle ne serait que temporaire. Ces figures cherchent à constater dans l'histoire des éléments de permanence et de continuité du territoire *France*. Ensuite, elles se projettent dans l'avenir pour y deviner une géographie nationale rassurante. Elle est l'ombre portée de la Gaule, avant d'être réincarnée dans des terres lointaines, l'autre France.

---

[160] Jean-Jacques Waltz (pseud. Hansi), Professor Knatschké, 1908 ; L'histoire de l'Alsace racontée aux petits enfants de France, 1912 ; Mon village, Ceux qui n'oublient pas, 1913. Cf. page suivante.

[161] F. Sieburg, *Dieu est-il français ?* Grasset, 1930. *Cf.* chapitre VI, « Paysage », où Sieburg analyse la « mystique populaire du territoire » chez les Français, p. 113. On retrouve ce thème chez E.-R. Curtius, *Essai sur la France*, Grasset, 1932, *Cf.* chapitre II, « les données naturelles » : « En France, le sentiment national s'est caractérisé, dès ses débuts, par l'amour du sol natal », ou « L'idée française de civilisation est étroitement liée aux sentiments qui unissent le Français à sa terre », p. 67.

2 - Figures projetées

A - La France, figure d'éternité.

L'unité idéale de la France a été brisée par la perte de l'Alsace-Lorraine. Aussi, pour les esprits chagrins, la défaite de 1870 signale t-elle le déclin de la France. Le désastre militaire soulève d'ailleurs dans la presse et dans la littérature un amer pessimisme. Flaubert sent « que le monde latin agonise »[162] et Arthur de Gobineau constate « l'effondrement moral de toute une nation »[163]. La débâcle inaugure une ère de profonde incertitude quant à l'avenir politique, intellectuel voire moral du pays. Dans ce contexte, l'histoire et la géographie sont un refuge dans lequel les savants recherchent les éléments de stabilité et de continuité du pays. En réponse à la perte des départements de l'Est, ils constatent la pérennité du territoire à travers le temps.

a - Pérennité du territoire.

Par deux démarches différentes, un historien et un géographe parviennent à la même conclusion : « il y a, du moins sur notre sol de France, un principe de continuité, je ne crains pas de dire un principe d'éternité »[164]. Le premier, Auguste Longnon, étudie en détail *les Noms de lieux en France*. Près de vingt ans plus tard, le second, Vidal de la Blache étudie les grandes régions naturelles de France et indique lui aussi que « les rapports entre le sol et l'homme sont empreints en France, d'un caractère original d'ancienneté, de continuité »[165]. Bien que la dimension nationale soit le cadre d'étude, l'histoire et la géographie à petite échelle permettent toutes deux de négliger les changeantes frontières étatiques. Au delà de l'événementiel, la France apparaît comme une donnée intemporelle qui résiste à tout changement : invasions ou divisions. Camille Jullian résume cette impression : « la politique fit circuler des lignes de frontières et de limites qui se déplacèrent incessamment comme des contours d'ombres sur le sol

---

[162] Gustave Flaubert, « Lettre à Georges Sand, 11 octobre 1870 », *Correspondance*, Folio, 1998, p. 581.

[163] Arthur de Gobineau, *Ce qui est arrivé à la France en 1870*, Klincksieck, 1880, p. 6.

[164] Camille Jullian, préface de Auguste Longnon, *Les noms de lieux en France*, Champion, 1920, page IX.

[165] Vidal de la Blache, *Tableau de la géographie de la France*, *op. cit.*, Avant-Propos.

immuable »[166]. Avant 1914, cette représentation console de la perte, provisoire, de trois départements.

La pérennité du territoire se traduit, dans les manuels scolaires, par le recours à une image simple : la France continue la Gaule. C'est une évidence implicite pour les historiens et les géographes du XIXe siècle. Les chapitres sur la formation historique de la France évoquent d'abord la Gaule puis, sans transition, la France : c'est dire que, de l'une à l'autre, il n'y pas de différence. La continuité est telle que les auteurs ont des difficultés à dater le passage d'un terme à l'autre. Selon les manuels, c'est à partir de Clovis[167], Charles le Chauve[168] ou Hugues Capet que la Gaule est appelée France. Les plus prudents, restent dans le flou : pour Marcel Dubois, c'est « avec le temps » que le nom « d'Ile-de-France (...) devait s'étendre à toute notre patrie »[169]. Th. Barrau ou Lemonier et Schrader choisissent l'ellipse : « La France, notre chère patrie, s'appelait autrefois Gaule »[170]. Lavisse utilise les deux noms indifféremment et Louis Grégoire les confond : « la région gauloise ou française fait partie de l'Europe occidentale »[171]. Comme le note Suzanne Citron[172], historiens et géographes entretiennent le mystère du nom et des origines de la France. Ce procédé renforce le sentiment de continuité entre la Gaule et la France[173] et passe sous silence tous les « essais ratés de nations franco-anglaises, franco-ibériques, ou franco-rhénanes, entrevues comme possibles ou, parfois, temporairement réalisés dans les faits »[174]. Il s'agit d'une histoire des réussites et, par

---

[166] Camille Jullian, *préface de A. Longnon, op. cit.*, page x.

[167] « Clovis. La Gaule devient la France » écrit Th. Barrau, *La patrie, description et histoire de la France, op. cit.*, p. 161.

[168] « Charles le Chauve eut l'ouest de la Gaule, appelé Francie occidentale et bientôt Francie ou France », dans Ernest Lavisse, *Histoire de France, op. cit.*, p. 58.

[169] Marcel Dubois, *France et colonies, op. cit.*, p. 185.

[170] Th. Barrau, *La patrie, description et histoire de la France, op. cit.*, p. 143. « La France s'appelait jadis la Gaule », dans Lemonier-Schrader, *Les Cinq parties du monde*, Hachette 1911, p. 10. « La France, appelée autrefois la Gaule (...) », dans Charles Delagrave, *Géographie de la France*, 1886, p. 29.

[171] Louis Grégoire, *Géographie de la France et de ses possessions coloniales*, Garnier, 1883, p. 3.

[172] Suzanne Citron, *Le mythe national*, Editions ouvrières, 1987, « Le mystère du nom », p. 30 et svt.

[173] Equivalence posée par les Jésuites, selon Michel Foucher, *Fronts et frontières : un tour du monde géopolitique*, Fayard, 1991, 691 pages.

[174] Lucien Febvre, *Combats pour l'histoire*, A. Colin-Pocket, 1992, p. 97.

dessus les siècles, les historiens du XIXe siècle, établissent la filiation directe et rassurante entre la Gaule et la France.

b - La France, effigie du peuple.

En outre, le territoire national ne peut disparaître car il est l'œuvre continue d'un peuple sur un sol. En effet, il n'est pas né d'un hasard géographique car, selon Vidal de la Blache, une individualité géographique n'est pas « une chose donnée d'avance par la nature ». C'est un ensemble de potentialités « dont l'emploi dépend de l'homme » qui établit « une connexion entre des traits épars » :

> - C'est alors qu'une contrée se précise et se différencie, et qu'elle devient à la longue comme une médaille frappée à l'effigie d'un peuple.

Auguste Longnon[175] illustre cette idée par la description des pays[176] qui sont des « puissances de travail collectif et d'amour-propre local », vieux de plus de deux millénaires. Ainsi le « sol de France », ses « cadres traditionnels » sont fixés par « les habitudes séculaires des hommes ». Le travail des hommes construit le territoire et garantit sa permanence. La conclusion implicite de cette représentation est que le territoire échappe aux fluctuations politiques ou dynastiques et même à la disparition puisqu'il émane du peuple qui l'habite. Telle est la réponse donnée, dix ans après la défaite, aux inquiétudes nationales, aux idées de déclin[177] voire de punition qui apparaissent alors - Pour Léon Bloy, « Dieu veut punir la France »[178]. A l'échelle de l'histoire d'un peuple, la perte des provinces de l'Est n'est qu'un avatar temporaire.

---

[175] De 1889 à 1890, Auguste Longnon donne des leçons au Collège de France, sur *La Formation de l'unité française*, Picard, 1922. Son objectif était de « dessiner pour toutes les périodes de son histoire, les limites des provinces et des districts de la France. Car, en cela aussi, en la science des cadres, comme en la science des noms résident quelques-uns des éléments les plus sûrs de la connaissance intime de la nation ».

[176] Le mot de « pays » est une contraction de *pagensis* : « l'homme habitant du pays ». La population baptise et donne une existence au territoire. *Cf.* Auguste Longnon, *La Formation de l'unité française, op. cit.*, p. 45.

[177] *Cf.* Léon Bloy, *Sueurs de Sang* ; Arthur de Gobineau ou le Renan de *La Réforme intellectuelle et morale*, écrite fin 1870, qui démolit les principes de 1789 car menant à la décadence ; Taine, *Origines de la France contemporaine*, 1876, 1er volume. *Cf.* aussi Eugen Weber, *Fin de siècle*, Grasset, 1986, chapitre premier « La décadence ? », p. 17-43.

[178] Léon Bloy, *Sueur de Sang, op. cit.*, p. 238. Même idée dans le *Discours de l'oratoire de Strasbourg*, septembre 1871.

Pourtant, ces populations qui ont fait la France ne sont pas clairement identifiées. Parmi les Gaulois, les ouvrages énumèrent trois principales tribus mais suggèrent que les caractères profonds de la nation émanent de peuples oubliés plus anciens encore. Onésime Reclus évoque un « entremêlement de familles (...) qui nous resteront éternellement inconnues », une « obscure tribu dans les bois, au bord des marais, sur le sol que foulèrent ensuite des peuples oubliés »[179]. La France est la coïncidence d'un territoire et d'un peuple, mais ce dernier évolue. Elisée Reclus dénonce « une fausse opinion [qui] est fort accréditée, surtout à l'étranger : on prétend que le caractère des habitants de la Gaule n'aurait pas changé depuis qu'ils sont entrés sur la scène de l'histoire ». En effet, les Gaulois sont réputés frivoles et désunis, ce qui est un piètre modèle national. Les Français n'ont donc pas tout hérité des Gaulois. Christian Amalvi analyse, tout au long du siècle, « un curieux balancement dans la description des qualités et des défauts de nos aïeux »[180]. Vercingétorix, héros de l'enseignement primaire républicain, parvient seul à rassembler les tribus gauloises et à organiser la défense face à l'envahisseur[181]. Mais Vercingétorix est un vaincu. Finalement, les défauts des Gaulois permettent, au XIXe siècle, d'expliquer et de considérer comme bénéfique la conquête romaine. Ainsi, d'origine gauloise, la France a aussi le mérite d'être gréco-latine[182]. La défaite peut donc être fondatrice. Après 1870, Alésia évoque Verdun et, dans les deux cas, les vaincus sauvent l'honneur avant de se mettre à l'école du vainqueur. Ainsi, les origines gauloises sont ambiguës. On ne retrouve guère la nation une et indivisible dans ces tribus divisées. Aussi, l'héritage gaulois n'est pas ethnique : Elisée Reclus constate que les « Français sont bien un peuple original, constamment renouvelé par les phénomènes mêmes de la vie »[183]. Les historiens et les

[179] Onésime Reclus, *France, Algérie et colonies, op. cit.*, p. 9.

[180] Christian Amalvi, *De l'art et de la manière d'accommoder les héros de l'histoire de France, de Vercingétorix à la Révolution*, Albin Michel, 1988, p. 54.

[181] G. Bruno (pseud. Mme A. Fouillée), *Le tour de la France par deux enfants*, Hachette, 1877, propose une comparaison de César et Vercingétorix. Ce dernier l'emporte dans le cœur des enfants parce « qu'il a bien aimé sa patrie, qu'il a voulu l'affranchir du joug de l'étranger, parce qu'il est mort pour l'indépendance de cette terre de Gaule qui est aujourd'hui la France », p. 138.

[182] Maurice Agulhon, « le mythe gaulois », *Ethnologie française*, XXVIII, 1998, n°3, p. 297.

[183] Elisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle, op. cit.*, p. 49.

géographes soulignent ainsi que la France, amputée de l'Alsace-Lorraine et menacée d'invasion, ne peut disparaître car elle émane d'un peuple particulier qui a traversé les siècles. Cependant, le principe ethnique de la nation, mis en avant par des savants allemands, est contesté par les Français qui lui préfèrent la notion de « volonté » ou « droit des peuples ». Ainsi, des Gaulois aux Français, il n'y a pas de filiation directe car les peuples évoluent avec le cours de l'histoire. Par contre, les Français ont reçu des Gaulois un héritage à conserver dans son intégrité : le territoire. Le mythe gaulois apparaît comme une façon « d'enraciner la nation française »[184].

B - La France, reflet de la Gaule

L'image de la Gaule sert de référence, entre 1870 et 1914, aux spéculations sur les frontières souhaitables de la France. La Gaule au temps de Jules César est en effet la figure originelle aux contours déjà bien tracés mais à la géographie intérieure mal dégrossie. « La plupart des manuels de l'école publique comme ceux de l'école catholique opposent en effet la Gaule idéale, dotée des sacro-saintes frontières naturelles (...) à une Gaule réelle, sauvage et misérable... »[185]. La Gaule est donc le territoire primitif d'une France prédestinée[186]. On retrouve cette idée sous la plume des auteurs les plus rigoureux et qui ont tenté, par leur méthode de description, de bannir tout sentimentalisme. Ainsi, pour Vidal de la Blache, Strabon a un « pressentiment » et trace le « premier horoscope »[187] de la France appelée un jour à reconstituer la Gaule.

---

[184] Christian Goudineau, *Par Toutatis la belle querelle ! Que reste-t-il de la Gaule ?*, Seuil, 2002, 182 pages.

[185] Christian Amalvi, *De l'art et de la manière d'accommoder les héros de l'histoire de France*, op. cit., p. 60.

[186] En 1922, lorsque Camille Jullian préface l'ouvrage d'Auguste Longnon, il lui attribut cette représentation : « Ces limites, ce grandissement ininterrompu de la France, Longnon en a poursuivi l'examen dans ce livre jusqu'à la date néfaste de 1871. Mais cette date, pour lui, n'était qu'un arrêt et non pas une conclusion, une encoche d'un jour et non pas une ligne définitive. Et sa dernière parole, on le verra, est une parole de confiance et d'espérance. Il n'a pas vu la réalisation de son espoir. Sa vie, comme son œuvre, se sont arrêtées aux seuils des terres promises ». *Cf.* Longnon, *La Formation de l'unité française, op. cit.*, préface.

[187] Vidal de la Blache, *Tableau de la géographie de la France, op. cit.*, p. 25. En 1910, Henri Vaugeois, propagandiste de l'Action française, use de termes semblables : pour lui chaque Français a le « pressentiment de destinées communes et sacrées », dans *Notre Pays, Voyages d'Action française*, Nouvelle Librairie Nationale, 1926, p. 87.

Celle-ci indique quelles doivent être les limites de la France. La Gaule est, comme l'écrit Alphonse Dupront, cette « image de base d'ailleurs quasi originelle, et qui ne cessera d'imposer à la France espaces et devoirs »[188]. La France ainsi projetée sur la Gaule gagne un ancrage territorial, un enracinement. Mais, la référence à la Gaule ne sert pas seulement à prouver l'ancienneté du territoire lequel se continue dans la figure *France*. Elle donne également un projet territorial : la France aurait pour destin de retrouver les frontières de la Gaule : celles des Pyrénées, des Alpes et surtout du Rhin. Certains manuels scolaires le suggèrent prudemment : « Le Rhin, ancienne limite de la Gaule, est considéré comme la frontière naturelle de la France au nord-est »[189]. En 1880, Onésime Reclus fait une comparaison peu innocente : « la Gaule s'arrêtait au Rhin, la France ne va qu'aux Vosges et aux Ardennes »[190]. Il ne termine pas une démonstration qui laisse entendre que l'Alsace doit légitimement faire partie du territoire français puisqu'elle bornait déjà la Gaule. Un autre manuel l'exprime clairement:

> - Au nord du versant de la Manche et au nord du bassin du Rhône, la France ne possède qu'une partie de l'ancienne région gauloise, surtout depuis les malheurs de 1870-1871[191].

La référence à la France gauloise permet de revendiquer discrètement l'Alsace et la Lorraine perdues. Légitimée par l'histoire antique, cette revendication s'appuie aussi sur la géographie et l'idée des frontières naturelles. La France aurait un territoire prédestiné puisque déterminé par la nature.

a - Des frontières naturelles.

Depuis que Strabon et César l'ont exprimée, l'idée des frontières naturelles fait de régulières épiphanies dans les textes évoquant la géographie de la Gaule ou de la France. Malgré cette ancienneté, elle ne se popularise vraiment que dans les années 1880. L'idée est discutée, contestée mais fonctionne comme un mythe fondateur : la nation s'engrave dans un cadre territorial parfait puisque déterminé par la nature et surtout validé par l'histoire. Dans son Etude sur la géographie générale de la France, Théophile Lavallée décrit la France comme une « région distincte dont la nature avait

---

[188] Alphonse Dupront, « Du sentiment national », dans *La France et les Français*, 1972, p. 1453.

[189] Lemonier-Schrader, *Les cinq parties du monde, La France*, Hachette, 1911, p. 10.

[190] Onésime Reclus, *France, Algérie et colonies, op. cit.*, p. 10.

[191] Louis Grégoire, *Géographie physique et économique de la France et ses colonies*, Garnier, 1873, p. 260.

tracé les limites : au nord la mer germanique et la Manche, au couchant l'océan Atlantique, au midi, les Pyrénées et la Méditerranée, au levant, les Alpes et le Rhin »192. De même, il observe qu'avec le rattachement de Nice et de la Savoie à la France, en 1860, « la frontière naturelle de la France se trouve ainsi entièrement rétablie du côté des Alpes »193 . Les montagnes - pour Jules Michelet, les Pyrénées sont un mur194 -, la mer et les océans semblent bien ces éléments naturels qui isolent un territoire. Pourtant, la défaite de 1870 et la perte du Rhin ont mis à mal l'adéquation idéale de la France et de la Gaule. Le Rhin pose question : le fleuve peut-il être une frontière naturelle195 ?

b - Le Rhin, frontière de la France.

Le premier désavantage d'un fleuve tel que le Rhin, est qu'il ne marque pas une limite claire. Ardouin-Dumazet est l'un des rares à aller l'observer sur le terrain. Il se rend à Gambsheim, où écrit-il,

> - La correction du Rhin n'a tenu aucun compte des limites d'Etats. Des lambeaux de sol badois sont parfois sur la rive gauche ; par contre l'Alsace s'étend souvent sur la rive droite. La frontière que l'on croirait être le fleuve est une ligne géométrique idéale, fixée par des points de repère, des bornes se rattachant souvent par des visées à des clochers d'église situés dans l'intérieur des terres[196].

De part et d'autre du fleuve, s'enchevêtrent les souverainetés communales ou nationales. Cette situation n'a été clarifiée que dans les années soixante avec les travaux d'endiguement du Rhin. Le fleuve réel n'est pas la ligne simple des cartes de géographie : il mêle plus qu'il ne sépare les populations, les activités et les autorités locales. François Igersheim note ainsi que la vieille noblesse alsacienne est possessionnée sur les deux rives du Rhin. François Zorn de Bulach a des propriétés à la fois autour de Sélestat et dans le pays de Bade[197]. Sur le terrain, le fleuve avec ses îlots, ses bancs de sable et ses enclaves, n'est pas une limite claire.

Ensuite, l'histoire prouve que le fleuve est une limite fragile et changeante. Dans l'ancienne Gaule, le Rhin était la frontière du monde romain jusqu'à son embouchure.

---

[192] Théophile Lavallée, *Etude sur la géographie générale de la France*, Bibliothèque d'éducation, Hetzel, 1868, chapitre « limites, aspect général ».

[193] Théophile Lavallée, *ibid.*, chapitre « Formation territoriale ».

[194] Jules Michelet, *Notre France*, *op. cit.*, p. 32.

[195] Jules Verne semble en douter puisque, écrit-il, « la France a *presque partout* des limites formées par la nature », dans *Géographie universelle*, Hachette, 1868, p. 8.

[196] Ardouin-Dumazet, *Les provinces perdues*, *op. cit.*, p. 252-253.

[197] François Igersheim, *L'Alsace des notables, 1870-1914*, BF éditions, Strasbourg, 1981, 318 pages.

Forte de cet argument, la Révolution française parvient, entre 1790 et 1798, à donner cette frontière à la France. Mais cette ambition n'est pas légitime aux yeux de tous les Européens. Aussi, Sieyès et le Comité de Salut public doivent se fonder sur la théorie des Républiques-sœurs[198] pour justifier cette annexion totale de la rive gauche du Rhin[199]. Selon Jacques Godechot, Sieyès utilise les « vœux d'un gallophile » prussien, Anacharsis Cloots, qui explique que « ce fleuve est la borne naturelle des Gaules »[200]. L'abbé Grégoire assure que le fleuve doit être une limite à l'expansion française. L'Assemblée française fait même une déclaration de paix au monde[201] niant toute ambition territoriale. Pourtant, lorsque la frontière de la France est fixée à la rive gauche du Rhin par les traités de Bâle, en 1795, et de Campo Formio, en 1797, cela apparaît comme une annexion des territoires - Belgique, Palatinat - situés entre la frontière de 1789 et le Rhin.

Le vieux rêve gaulois de la Grande Nation porte tort à la France et ses nouvelles frontières sont rapidement perçues comme usurpées. Aussi, après les défaites de Napoléon et le Traité de Paris, le 30 mai 1814, la France perd en Belgique et sur la rive gauche du Rhin, ces frontières naturelles qu'on lui avait reconnues en 1792. Au Nord et à l'Est, la France conserve d'anciennes annexions, Avignon, le comtat, Montbéliard, l'ouest de la Savoie et les places fortes de l'Est, Philippeville, Marienbourg, Bouillon,

---

[198] Cette idée des républiques intermédiaires qui devait être, selon A. Sorel, « le fond de la diplomatie du Directoire » était « la pensée favorite de Sieyès », p. 275. Elles devaient protéger la France. Albert Sorel, « Le Comité de Salut public et la question de la rive gauche du Rhin, en 1795 », *Revue historique*, 1882, p. 273-322.

[199] En 1796, une prime récompense les meilleures contributions au débat : « Est-il de l'intérêt de la République française de reculer ses limites jusqu'au bord du Rhin ? ». Parmi les cinquante-six réponses, la majorité soutient l'affirmative : il faut « rétablir la Gaule dans ses anciennes limites » (Capitaine Tainturier, p. 32). La frontière de l'Est défendue par Vauban doit l'être encore par la possession du Rhin, lit-on en substance. « Le premier principe à observer est celui de sa défense naturelle ». Ceux qui souhaitent que la France entre dans ses anciennes limites soutiennent que la « Révolution libère mais ne conquiert pas ». Stratégiquement, la conquête est néfaste car « nous disposons de la ligne de fortification Vauban qui tomberait en désuétude si le territoire augmentait ». Dans G-G Boehmer, *La rive gauche du Rhin, limite de la République française*, Paris, 1796.

[200] *Cf.* Jacques Godechot, *La grande Nation, op. cit.*, p. 71.

[201] Le 22 mai 1790, l'Assemblée adopte un décret selon lequel « la nation française renonce à entreprendre aucune guerre dans la vue de faire des conquêtes et elle n'emploiera jamais ses forces contre la liberté d'aucun peuple ». *Cf.* Jacques Godechot, *La grande Nation, op. cit.* p. 66.

Sarrelouis, Landau. Cependant, après Waterloo, les choses s'aggravent : le second Traité de Paris du 2 octobre 1815, enlève à la France quelques cantons savoyards, belges et allemands qui l'affaiblissent face aux « Etats-gendarmes postés à ses frontières »[202]. La France revient à ses limites de 1790 qui correspondent à la Gaule de César. Ces vingt-cinq ans de combats et de négociations autour de la frontière du Rhin indiquent bien qu'elle ne porte aucune évidence historique ou géopolitique. Jusqu'en 1870, la frontière du Rhin est donc une ligne qui fluctue en fonction des rapports de force. Du côté français, le Rhin est avant tout un élément défensif, l'enveloppe protectrice du territoire. Aussi la frontière issue des traités de 1815 est perçue comme un handicap par les Français car elle fragilise le territoire. Ils ne cessent par la suite, de réclamer la rive gauche du Rhin, c'est-à-dire la Rhénanie catholique. Au milieu du XIXe siècle encore, le Rhin est donc perçu comme un élément indispensable à la sécurité du pays. C'est en partie pour cela que, à la fin des années 1830, le *grand Rhin* reste une ambition du nationalisme appuyée par les artistes français[203]. Dans les années 1860, des romans et des essais évoquent à la fois la francophilie des populations rhénanes[204] et la menace germanique. Une carte publiée à Paris et censée provenir « d'Allemagne » montre une France morcelée par le « rêve germanique ». En fonction de divisions à la fois linguistiques et historiques, la France est réduite au bassin parisien et à la Bretagne. Ce document illustre surtout la crainte du voisin rhénan qui apparaît donc menaçant s'il n'est pas contenu par une frontière fiable. Ainsi, pour les géographes français, la frontière naturelle désigne à la fois un obstacle naturel évident et une topographie qui permet d'assurer la défense du pays. Après la perte de l'Alsace-Lorraine, l'idée des frontières naturelles est toujours un moyen discret de revendiquer cette rive gauche qui fit défaut à la défense de la France en 1870. En 1872 encore, un pamphlet napoléonien

---

[202] Ce sont le Piemont-Sardaigne, les Pays-Bas et la Prusse « projetée à l'Ouest par l'acquisition de la Rhénanie », dans D. Barjot, J-P. Chaline, A. Encrevé, *La France au XIXe siècle*, PUF, 1997, « Après la défaite », page 5 et suivantes.

[203] David d'Angers, Alexandre Dumas, Gérard de Nerval et Victor Hugo effectuent « une longue et fantasque promenade d'antiquaire » (V. H.) sur les bords du Rhin d'où ils rapportent la conviction que la rive gauche doit redevenir française. *Cf. Marianne et Germania, un siècle de passions franco-allemandes, 1789–1889*, catalogue de l'exposition du Petit Palais, Paris-Musées, 1998, p. 223.

[204] *Cf.* le personnage de *Madame Thérèse*, (1863) la cantinière rhénane de Erckmann-Chatrian.

revendique la frontière du Rhin, véritable frontière morale et politique de la France, selon son auteur, Marcus Allart. Mais, les revendications portant sur la rive gauche jusqu'au Luxembourg ne ressurgissent vraiment avec force qu'en 1917[205]. A cette occasion, l'histoire sert de caution à l'actualité. Des essayistes prêtent « aux Gaulois le grand dessein de transformer le Rhin en ligne de défense naturelle contre les hordes germaniques »[206]. La frontière dite naturelle, met le territoire à l'abri d'une attaque. En 1910, Henri Vaugeois, lors d'un voyage de propagande d'*Action française* en Lorraine, met en garde contre les « sourdes menaces du concurrent de l'Est, duquel ne nous sépare plus, pourtant, une frontière naturelle ! »[207]. A l'Est, la frontière du Rhin a prouvé sa fragilité et, en réalité, les auteurs ne croient pas à l'idée que la nature puisse offrir des obstacles infranchissables. Le poncif des frontières naturelles, jamais abandonné, se vide pourtant de sa substance. Peu à peu, les publicistes attribuent au Rhin une autre vertu : celle d'être une frontière culturelle, voire une « frontière de civilisation ». Comme à l'époque antique, il séparerait la civilisation des hordes barbares. L'image de la Gaule sert alors de prétexte à la revendication d'une frontière du Rhin plus sûre. Cette représentation s'appuie sur l'idée que les frontières culturelles, séparant des groupes linguistiques ou religieux, sont plus solides que les limites fluviales.

c - Une frontière culturelle.

Le Rhin serait donc une frontière de civilisation qui séparerait des peuples de langues et de religions différentes. Telle est la définition donnée par Onésime Reclus de cette « frontière morale » : « la plus infranchissable était autrefois tracée par la différence des

---

[205] Edouard Driault, *Pas de paix durable sans la barrière du Rhin*, 1917, 44 pages, fonds du Musée de l'école, Cité de Carcassonne. Il appuie son argumentation sur un constat : jusqu'en 1814, Paris resta inviolé et, à partir du moment où la frontière est modifiée, la France subit « quatre invasions en cent ans ». E. Babelon, *La rive gauche du Rhin, les revendications françaises dans l'histoire*, 1917 ; Les travaux de la commission de délimitation de la nouvelle frontière en 1918, dirigée par F. Foch.

[206] Christian Amalvi, *De l'art et de la manière d'accommoder les héros de l'histoire de France, op. cit.*, p. 56, observe que la même chose se produit après la Seconde guerre mondiale. Il cite le livre du député (centre-droit) de Lorraine (1905-1940), Louis Marin, *La sécurité de la France : la Rhénanie détachée définitivement de l'Allemagne. Le Rhin frontière militaire de la France*, Paris, 1946.

[207] Henri Vaugeois, *Notre Pays, Voyages d'Action française*, p. 24.

religions ; elle l'est aujourd'hui par la différence des langues »[208], explique t-il. Mais cette représentation ne peut résister à l'observation la plus superficielle : les communautés protestantes et catholiques, germanophones et francophones sont mêlées en Alsace - particulièrement en Alsace bossue. Aussi les essayistes français doivent avoir recours à un critère plus subtil suggéré par Renan en 1870 dans sa définition de la nation et approfondie, en 1882, dans son texte célèbre. Au delà de la langue et de la religion, c'est la « communauté de pensée » qui fait la nation. Le sentiment commun des Français est celui de la liberté. Pour prouver le lointain attachement de l'Alsace à la France, les auteurs rappèlent que, le 13 juin 1793, une inscription signalait sur le pont du Rhin : « ici commence le pays de la liberté ». Ce sentiment fonde l'altérité culturelle. En outre, l'Allemagne comme la France se réfèrent à l'histoire antique pour trouver l'origine de leurs antagonismes et de leur différence culturelle. La Gaule romanisée est l'héritière de la civilisation gréco-latine qu'elle doit protéger contre les barbares de l'Est. L'Allemagne de son côté évoque sa résistance à l'invasion romaine et célèbre le culte d'Arminius[209] : sa statue édifiée en 1887 sur le site présumé de la bataille, tournée vers la France, marque une frontière de civilisation. Cette frontière culturelle plonge dans l'histoire. Elle se double d'une frontière ethnique qui se développerait là où les frontières naturelles manquent.

Théophile Lavallée note, à propos de la France :

> - Chose remarquable, ses meilleures frontières la sépare des populations qui ont avec elle une communauté d'origine celtique ou latine ; tandis qu'elle se trouve immédiatement en contact avec l'élément germanique, là où les barrières naturelles lui font défaut[210].

Elisée Reclus fait la même observation :

> - Par un contraste remarquable, que Dufrenoy et Elie de Beaumont ont bien mis en lumière, les plus hautes chaînes de la frontière séparent la nation française de celles qui lui ressemblent le plus par l'origine, la langue et les mœurs...[211]

---

[208] Onésime Reclus, *France, Algérie, Colonies, op. cit.*, p. 12.

[209] Arminius, ou Hermann, défait les légions du Romain Varus en l'an IX et refoule ainsi les Romains au delà du Rhin. La statue est inaugurée par l'empereur Guillaume, preuve de l'importance donnée à ce symbole national.

[210] Théophile Lavallée, *Etude sur la géographie générale de la France, op. cit.*, p. 20.

[211] Elisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle*, tome II, p. 7. Cf. aussi Dufrénoy et Beaumont,

L'idée est reprise par un précis de géographie de 1886, qui indique que « notre pays [est] séparé par de hautes montagnes des peuples de même origine avec lesquels notre nationalité eût pu se confondre »[212]. Ainsi, lorsque les hauts ou profonds obstacles naturels font défaut, c'est la population elle-même, sans que ses caractéristiques culturelles soient approfondies, qui marque et garantit la frontière. Ainsi, Elisée Reclus observe que « les arêtes de montagnes peu élevées servent de limites entre la France et des peuples germaniques »[213]. Aussi se pose la question de l'identité alsacienne.

Lavisse lui-même en mesure la complexité :

> - La destinée de l'Alsace a longtemps hésité. Ce pays est situé sur une frontière, mais indécise, car un fleuve indique une séparation, mais sans l'imposer. La montagne dresse un obstacle jusqu'au ciel ; elle semble une barrière divine, au lieu que l'eau provoque le bras du nageur ou la rame du batelier... le Rhin si rapidement que coule son large flot trouble, n'avait pas la puissance d'isoler l'Alsace[214].

En réalité, l'Alsace devient française avec la construction d'une limite culturelle qui va de pair avec l'établissement d'une frontière conventionnelle. Le traité de 1814 trace la frontière du nord et du nord-est en ligne continue[215] : les enclaves entre Sambre et Rhin sont supprimées. A partir là, le Rhin marque une frontière culturelle. « Il y frontière quand, passée cette ligne, on se trouve en présence d'un monde différent, d'un complexe d'idées, de sentiments, d'enthousiasmes qui surprennent et déconcertent l'étranger »[216], explique Lucien Febvre. Daniel Nordman complète cette idée : la frontière marquerait « une différence, dissemblance, une disparité dans l'espace ». Ce qui marque une frontière, ce sont « des sentiments, oui ; des passions exaltées – et des haines ». En 1870, les Français projettent sur les penseurs allemands, les ambitions et les regrets français des années 1815-1860. Selon eux, les Allemands inventent la perception

---

Mémoires pour servir à une description géologique de la France.

[212] Louis Bougier, *Précis de géographie physique, politique et militaire, op. cit.*, p.104.

[213] Elisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle, op. cit.*, p. 7.

[214] Ernest Lavisse, « la question d'Alsace dans une âme d'Alsacien », *Revue de la famille*, bi-mensuel dir. J. Simon, 1er février 1891. 52 pages, Hachette. Préface de Jean Heimweh.

[215] Les géographes Brunhes et Vallaux expliquent que la frontière linéaire résulte des négociations et reflète une volonté politique. *Cf.* Brunhes-Vallaux, *La géographie de l'histoire, géographie de la paix et de la guerre sur terre et sur mer*, Librairie Félix Alcan, 1921

[216] Lucien Febvre, *Le Rhin, problèmes d'histoire et d'économie*, A. Colin, 1935.

ethnographique de la frontière dont ils font un argument de conquête. Pour Arndt, le Rhin n'était pas la frontière d'Allemagne mais « un trait d'union, le centre d'expansion d'une culture allemande », ce qui nécessite la possession de tout le bassin rhénan. Cette idée est mise en pratique par la Prusse de 1870. Pour la première fois « le développement du sentiment national semblait lié à l'existence d'un corps territorial continu et homogène »[217]. La frontière devient le lieu « où finit une culture pour faire place à une autre »[218]. L'image un peu floue de la Gaule est la réponse française à l'ethnicisme allemand. L'Alsace est française car, bien avant de parler un « dialecte allemand », elle était le limes du monde latin et civilisé. L'histoire se renouvelle : face aux envahisseurs venus de l'Est, le Rhin est ligne de civilisation et de défense. Entre 1870 et 1914, les histoires et géographies lues passent entièrement sous silence le sort de la Belgique, des Pays-Bas ou du Luxembourg. Le Rhin ne semble couler qu'en Alsace. De même, l'opinion des populations d'Alsace et de Moselle est largement ignorée en France. Au delà des cercles francophiles ou germanophiles, l'idée commune est que l'Alsace entière est un pont, un lieu d'échange entre deux cultures. Tiraillé entre la France et l'Allemagne, l'Alsacien choisi de reléguer la nation « au rang d'identité de deuxième niveau »[219], plus lointaine. Souhaitant ignorer l'opinion locale, Français et Allemands ne considèrent que l'échelon national et parviennent à la même conclusion. Les frontières culturelles sont plus efficaces que les frontières naturelles. Aussi, dans les ouvrages français de géographie, l'Alsace-Lorraine reste française et demeure intégrée à l'espace national malgré l'annexion à l'Allemagne.

3 - L'autre France.

A - L'Alsace-Lorraine.

Hors de la juridiction de l'Etat, l'Alsace-Lorraine demeure une terre française, une autre France perdue et mythifiée. En dépit des traités de paix et de la nouvelle délimitation, le sentiment national français arrache l'Alsace-Lorraine aux réalités géopolitiques et la

[217] Brunhes-Vallaux, *La géographie de l'histoire, géographie de la paix..., op. cit.*, « La question du Rhin ».

[218] Lucien Febvre, *Le Rhin, op. cit.*, p. 139.

[219] Alfred Wahl et Jean-Claude Richez, *L'Alsace entre la France et l'Allemagne, op. cit.*, p. 246.

maintien dans la patrie. Historiens et publicistes, après 1871, n'hésitent guère sur la place à donner à l'Alsace dans l'espace français. Il n'est pas question de l'effacer de la géographie nationale : sur les seize manuels de géographie étudiés[220], onze conservent l'Alsace-Lorraine dans leur description de la France. Marcel Dubois estime que son étude « resterait incomplète » s'il n'examinait pas « la condition des pays d'Alsace-Lorraine que la force nous a arrachés en 1871 »[221]. Lorsque le texte est assez neutre, c'est la carte de géographie qui est la plus significative. Ainsi, dans les manuels Lemonier-Schrader, l'Alsace-Lorraine a simplement été « enlevée à la France » en 1871 - alors que dans d'autres textes, elle a été « arrachée » et la France « mutilée »[222]. Mais, l'Alsace-Lorraine, dans les éditions successives, apparaît dans les cartes de France des chemins de fer ou des réseaux de communication. Ainsi, ce sont les cartes techniques qui, reflétant discrètement la nostalgie nationale, intègrent toujours les provinces perdues dans l'espace français. Les textes évoquant l'Alsace-Lorraine sont de deux veines : la première, sentimentale, fait de l'Alsace le cœur de la France. C'est l'idée propagée par les milieux républicains ou radicaux dans les années 1875-1885. La seconde, utilitaire, juge l'Alsace nécessaire à la défense de la France. C'est une idée développée par les milieux nationalistes à la fin du XIXe siècle.

a - Le cœur de la France.

Paradoxalement, l'annexion des provinces de l'Est à l'Allemagne définie et fixe leur image en France. La plupart des textes s'intéressent surtout à l'Alsace car sa situation est plus complexe que celle de sa voisine lorraine, francophone, et dont l'intégration au royaume de France est ancienne. Jusqu'en 1870, l'Alsace apparaît en effet comme une région intermédiaire entre la France et l'Allemagne. En 1833, Michelet décrivait encore une région de transition dont le fleuve était un lien :

> - Si j'apercevais mon héroïque Rhin, je pourrais bien m'en aller au courant du fleuve, bercé par leurs légendes, vers la rouge cathédrale de Mayence, vers celle de Cologne, et jusqu'à

[220] *Cf.* bibliographie.

[221] Marcel Dubois, *France et colonies*, Masson, 1910, p. 233.

[222] *Cf.* Volume 2, Annexe 5, Relevé de vocabulaire : l'Alsace-Lorraine dans les manuels scolaires.

l'Océan[223].

En ces années où le romantisme est une source d'inspiration pour les artistes et les intellectuels français, l'Alsace est la porte par laquelle les idées allemandes parviennent en France.

Pour Michelet, l'Alsace est alors « ce lien entre deux peuples unis, quand même, par tant d'intérêts communs. Hier Strasbourg, à la limite de deux mondes si différents, c'était l'intermédiaire, la bonne conciliatrice entre deux races »[224]. Cette représentation réapparaît après une éclipse, à la fin des années 1880, où Auguste Lalance écrit : « L'Alsace n'est pas un glacis, c'est un pont »[225]. L'idée est ensuite reprise par les mouvements autonomistes alsaciens, au début du XXe siècle. Dans les années 1850, on insiste surtout sur l'aspect intermédiaire de cette région hybride. De langue germanique, le hasard des batailles l'a faite « tomber du côté de la France », au XVIIIe siècle. Aussi, dans les années 1890 encore Ernest Lavisse rappelle combien l'Alsace était une « incertaine région ». Dans *La France de l'Est*, Vidal de la Blache estime que l'Alsace est une région marginale dont la géographie seule ne peut déterminer la vocation. L'histoire doit décider de son orientation.

Ainsi, du point de vue français, c'est la guerre de 1870 qui définit l'identité de l'Alsace et, paradoxalement, l'attache définitivement à la France. Victimes des violences prussiennes, les Alsaciens feraient alors le choix de la France. Selon les publicistes, les bombardements du 26 août 1870 plongent les populations dans la stupeur et détruisent en eux toute admiration de l'Allemagne. Lavisse note avec malice que ce sont les « bons souvenirs » allemands (cathédrale, bibliothèque) qui sont touchés. La presse française publie en nombre des lithographies de la bibliothèque ravagée : la perte d'incunables apparaît comme un crime odieux contre la culture[226]. Le bombardement de Strasbourg, la violence prussienne contre les populations civiles lient définitivement les Alsaciens à

---

[223] Michelet, *Notre France*, *op. cit.*, p. 201.

[224] Michelet, *Ibid.*, p. 200.

[225] Auguste Lalance, *L'alliance franco-allemande, par un Alsacien*, Berger-Levrault, 1888. Protestataire, proche de Gambetta, il doit se réfugier en France en 1887.

[226] *Cf.* illustration ci-contre. E. Schweitzer, *Incendie de la bibliiothèque*, 1870.

la France. Côté français, quelques villes décident, dès septembre 1870, de rendre hommage à Metz et à Strasbourg en donnant leur nom à une rue[227]. Dans ces circonstances, les populations frontalières prennent conscience d'une vocation guerrière. Lavisse exprime, au sujet des Alsaciens, un lieu commun des années 1870-1890 attribuant aux populations régionales une fonction utile à la nation entière. Ils prennent conscience de leur altérité et se font les gardiens fidèles du pays ou, du moins, de sa mémoire. Ainsi, Lavisse écrit au sujet de l'Alsacien :

> - La patrie qu'il a perdue, il l'aimait, autant et plus peut-être qu'un Français de France, car il était un Français de la frontière. Il l'aime d'autant plus qu'il vient de la perdre[228].

L'Alsace est pour lui une figure morale : « - Tu es désignée, lui écrit-il, pour servir de témoin contre l'erreur et pour fournir aux nations qui t'environnent la rançon dont il faut payer ici-bas les progrès de l'humanité »[229]. L'annexion de l'Alsace-Lorraine, contre le vœu des populations, rappelle en effet au monde ce qu'est une nation, un « mariage » pour Michelet, un « plébiscite de chaque jour » pour Renan. Le refus de l'annexion est interprété comme une manifestation d'attachement à la France. Par conséquent, les savants ne voient plus en Alsace que les aspects français.

Ainsi, après 1870, l'Alsace martyre devient la quintessence de la France. Michelet la dit « petite France, plus France que la France ». C'est la France « avec un caractère de bonté généreuse » particulier car son agriculture et son industrie sont riches et parce que ses héros ont « un esprit de paix ». Ardouin-Dumazet est plus catégorique : l'Alsace est, pour lui, une terre celtique, gauloise puis romaine et enfin française.

> - En dépit de la langue allemande, en dépit des efforts de la science germanique, l'Alsace dans ses origines reculées, était terre celtique. Au-delà du Rhin seulement commençait la Germanie ; jusqu'aux invasions qui firent disparaître la puissance romaine, tout ce pays était peuplé de tribus gauloises ; les envahisseurs venus de l'autre côté du fleuve ont pu recouvrir la race primitive sous leur flot et lui imposer un de leurs idiomes, ils ne furent que des conquérants. La terre d'Alsace resta gauloise, et c'est peut-être à des affinités mystérieuses, à ces sentiments confus d'appartenir au même rameau ethnique, qu'il faut attribuer le patriotisme français, que trente-cinq ans de conquête allemande nouvelle n'ont pu détruire, ni

---

[227] *Cf.* volume 2, annexe 1 : les provinces perdues dans les toponymes urbains.

[228] Ernest Lavisse, *La Question d'Alsace dans une âme d'Alsacien*, A. Colin, 1891, p.16 : « Le patriotisme se manifeste par l'amour de l'armée : le service militaire y est élevé à la dignité d'un devoir ».

[229] Ernest Lavisse, La Question d'Alsace dans une âme d'Alsacien, op. cit., p. 51.

même atténuer[230].

Encore en 1910, Marcel Dubois estime que la France a été amputée « de pays qui, par leur position même, par la valeur morale et intellectuelle de leur population, comptaient au nombre des meilleurs enfants de la famille française »[231]. Après 1870, l'Alsace est devenue le cœur de la France, la plus française de ses provinces. Un manuel de géographie des années 1910 illustre parfaitement ce sentiment compliqué : il porte en couverture une carte de France amputée de l'Alsace-Lorraine mais aussi des figures régionales parmi lesquelles on trouve, au centre et de face, l'Alsacienne et la Lorraine. Toutes les autres régions sont tournées vers elles semblant ainsi signifier que les provinces de l'Est ne sont pas oubliées et restent au centre des préoccupations nationales. A côté de cette représentation sentimentale, s'en profile une autre plus utilitariste : l'Alsace et la Lorraine sont les provinces protectrices du territoire. Dubois, par exemple, réaffirme le rôle séculaire de l'Alsace-Lorraine comme avant-garde défensive de la France et particulièrement de Paris. Ainsi, la perte de l'Alsace et de la Lorraine est inadmissible car les deux provinces sont nécessaires à la défense du pays[232].

b - Bastion de l'Est.

Ainsi, dans les années 1870-1880, les milieux républicains insistent sur le rôle des provinces frontières, et en particulier de l'Alsace et de la Lorraine, comme avant-garde défensive du pays. Les populations apparaissent comme courageuses, marquées par une vocation militaire. Mais avec la crise boulangiste et surtout l'affaire Dreyfus, lorsque l'exaltation de la nation devient une idée de droite, cette représentation de l'Alsace se modifie. Elle n'est plus la province protectrice qu'il faut retrouver mais la province menaçante qu'il faut surveiller. Les manuels de géographies présentent ainsi des cartes du système défensif de l'Est où les villes fortifiées de Metz, Thionville et Strasbourg apparaissent comme les avant-postes de l'Allemagne. Les milieux

---

[230] Ardouin-Dumazet, *Voyages en France, les provinces perdues, op. cit.*, p 204.

[231] Marcel Dubois, *France et colonies*, Masson, 1910 p. 225.

[232] *Cf.* illustration en annexe.

nationalistes développent une idée jusque-là restée enfouie dans les rapports militaires. Au début du XXe siècle, on la retrouve dans les manuels scolaires :

> - Avec ses forts détachés et ses vingt mille hommes de garnison, [Strasbourg] est aussi l'un des camps retranchés qui gardent la ligne du Rhin ou qui menacent la France d'invasion en face de la trouée de Nancy, par le col de Saverne[233].

L'Alsace a changé : elle a perdu cent vingt-huit mille de ses habitants qui ont opté pour la France et ont effectivement quitté l'Alsace[234]. Strasbourg semble désormais peuplée de *vieux Allemands,* fonctionnaires et soldats du Reich : quatre cent mille Allemands dont quatre-vingt mille soldats s'installent en Alsace. Avec Maurice Barrès, ce n'est plus l'Alsace mais la Lorraine restée française qui doit assurer « la garde de l'Est »[235]. Dans l'imaginaire national, la frontière de l'Est a donc reculé : elle n'est plus sur le Rhin mais elle suit la cime des Vosges. Par conséquent, à la veille de la Grande Guerre, la revendication des provinces perdues semble s'être s'étiolée. L'image de l'Alsace, ressort du « joujou patriotisme »[236] est bien usée, comme pâlie d'avoir trop servie. Jean-Jacques Becker note qu'en 1914, l'Alsace-Lorraine n'est pas un but de guerre. Il relève dans les rapports d'instituteurs quelques exclamations évoquant la revanche ou le retour de l'Alsace-Lorraine[237]. Mais elles restent très isolées. D'après Jean-Jacques Becker, « le refus de faire la guerre pour les provinces perdues était général, de sorte que la

---

[233] Marcel Dubois, *Ibid.*, p. 234.

[234] Alfred Wahl, Jean-Claude Richez, *L'Alsace entre la France et l'Allemagne (1850-1950)*, Hachette, 1993, p. 246.

[235] Maurice. Barrès, « Le 2 novembre en Lorraine », dans *Amori et dolori sacrum*, 1902 ; « Au service de l'Allemagne » (1905), « Colette Baudoche, histoire d'une jeune fille de Metz » (1908), « La colline inspirée » (1912) dans *Les bastions de l'Est,* R. Laffont, 1994.

[236] Le pamphlet de Remy de Gourmont, « Le joujou patriotisme », paraît en avril 1891 dans le *Mercure de France.* Le 8 décembre 1914, il revient sur ces idées, dans un article intitulé « Alsace-Lorraine » : « J'ai à me reprocher un article où je malmenais, non l'idée de patrie, certes, mais le groupement bruyant qui s'en servait mal à propos et, me semblait-il, indiscrètement. C'était une erreur », dans *Pendant l'orage*, Librairie Edouard Champion, 1915, p. 55-56.

[237] Un père de famille explique à son fils : « Ce que nous voulons, c'est l'Alsace et la Lorraine ». Archives départementales du Gard, 8°, R1, dans J-J. Becker, *1914, Comment les Français sont entrés dans la guerre, op. cit.*, p. 331-332. M. Azou, soldat de la grande guerre, expliquait que ses professeurs du collège de la Providence à Amiens, disaient à leurs élèves âgés de 12 ans qu'ils auraient un jour à combattre pour reprendre l'Alsace et la Lorraine. (Témoignage de M. Alain Azou, professeur d'histoire à Amiens).

question était assoupie ; mais elle subsistait en demi-teinte »[238]. Cette dernière nuance est intéressante : elle indique que l'Alsace-Lorraine est devenue une province mythique. Oubliée dans le quotidien, elle demeure, dans l'imaginaire français, cette *autre France* qui peut revenir un jour dans le giron national. En effet, l'image de l'Alsace-Lorraine a imprégné les esprits dès l'enfance : elle peut se raviver lors des tensions franco-allemandes. Au cours de la guerre, de petits fascicules à couverture rouge sont distribués dans les écoles. Ecrits par des savants, ils mettent en garde contre le pangermanisme : l'Allemagne, nation agressive, semble porter toute la responsabilité des conflits[239]. De manière significative, ces écrits ne font aucune allusion à l'Alsace-Lorraine pour éviter qu'elle n'apparaisse comme un but de guerre français. Encore en novembre 1918, les négociateurs français réclament une frontière qui permette une défense efficace du pays. Ainsi, une note secrète de Ferdinand Foch « sur la frontière d'Alsace-Lorraine » ne réclame pas le retour des provinces perdues mais le retour à la frontière de 1815 où « le Rhin constituait une frontière convenable »[240]. Ainsi, aux yeux des Français, les *Provinces perdues* doivent réintégrer le territoire national parce qu'elles servent à sa défense. Le mythe des provinces perdues s'est doublé de 1890 à 1918 des préoccupations défensives françaises – qui sont essentiellement soutenues par la droite. Les représentations de l'Alsace-Lorraine associent la figure d'une Alsacienne éplorée et celle d'un Prussien menaçant. Dans les imaginaires, l'Alsace-Lorraine demeure cette *autre France* nécessaire à la défense du pays et qui, éventuellement, se languit de la mère-patrie.

c- Une terre étrangère.

Les représentations des campagnes françaises semblent très différentes de ces images de

---

[238] J-J. Becker, *Ibid.*, p. 32.

[239] Charles Andler, *Le pangermanisme – Ses plans d'expansion dans le monde* (1915) ; Ernest Lavisse, Charles Andler, *Pratiques et doctrines allemandes de la guerre (*1915) ; Charles Seignobos, *Du congrès de Vienne à la guerre de 1914* (1915). Charles Andler anime avec Jules Siegfried, la Ligue républicaine d'Alsace-Lorraine pour développer l'esprit républicain dans les territoires recouvrés. Ernest Durkheim, *L'Allemagne au-dessus de tout. La mentalité allemande et la guerre* (1915)... Coll. Musée de l'école de la Cité de Carcassonne.

[240] Archives de l'armée de terre (SHAT), Fonds Clemenceau, conférence de la paix (1918-1919), 6 N 73, dossier 1, Alsace-Lorraine, *Notes secrètes sur la frontière d'Alsace*, 21 novembre 1918.

l'Alsace-Lorraine élaborées dans les milieux citadins. Une enquête administrative menée en 1887 permet en effet d'apercevoir l'opinion des campagnes à travers les rapports des préfets de département. Cette enquête[241] est menée suite aux tensions franco-allemandes nées de l'agitation boulangiste. Le ministre de l'Intérieur demande alors aux préfets d'évaluer, dans l'éventualité d'une guerre, les capacités d'accueil que leurs départements pourraient offrir aux cent mille réfugiés Alsaciens Lorrains qui afflueraient vers la France. Les populations françaises semblent adopter trois attitudes. Certaines manifesteraient un enthousiasme patriotique sans faille. La plupart se montrent au contraire hostiles à l'accueil d'immigrés alsaciens. Enfin, d'autres, plus modérées, envisagent les détails pratiques de l'accueil.

Seuls les habitants de la Dordogne « se feraient une obligation de recueillir et d'héberger tous les Alsaciens Lorrains que des nécessités patriotiques amèneraient au milieu d'eux »[242]. Le préfet de Chartres témoigne également du patriotisme de ses administrés, « les habitants de l'Eure et Loir qui ont fait preuve de patriotisme en 1870, et qui se sont distingués dans les différents combats qui ont eu lieu dans le département, notamment à Châteaudun, accueilleraient avec empressement leurs frères d'Alsace-lorraine »[243]. Pourtant, bien loin du cliché patriotique et revanchard, les Français ne considèrent pas les Alsaciens comme des compatriotes. Ils les distinguent mal des Prussiens dont ils semblent partager la langue. Les Français sont méfiants : ils craignent d'héberger des espions. Ainsi, le préfet d'Indre et Loire décrit de façon très significative, le 27 juillet 1887, « la défiance qui existe actuellement contre les races alsaciennes-lorraines qui viennent dans le pays et que l'on considère généralement

---

[241] Circulaire n°60, intitulée *Immigration éventuelle d'Alsaciens-lorrains*, mention « très confidentielle ». Les réponses des préfets datent de juillet et août 1887 et répondent aux instructions du ministre de l'Intérieur du 9 juillet demandant « un examen des possibilités d'accueil des populations alsaciennes-lorraines en cas de conflit » après une circulaire du 29 juin 1887. Archives nationales, CARAN, Paris, F7 12581 - 12582.

[242] Préfet de la Dordogne, réponse du 3 juillet 1887. Archives nationales, CARAN, Paris, F7 12581 - 12582

[243] Préfet d'Eure et Loir, réponse du 4 juillet 1887. Archives nationales, CARAN, Paris, F7 12581 - 12582

comme des 'espions prussiens' »[244]. Les préfets mettent cette attitude sur le compte de l'ignorance et du manque d'instruction des paysans. Ainsi, en Ile et Vilaine, « la différence dans le langage, dans les moeurs, et aussi le défaut complet d'instruction et d'éducation [des paysans] feraient considérer les immigrés comme des espions prussiens ». De même, les populations du Gard craindraient, selon le préfet, que les Allemands n'espionnent les industries stratégiques de la région sous le masque d'Alsaciens-Lorrains. Pour éviter cela, les préfets de la Dordogne et de l'Oise proposent de munir chaque immigré d'un sauf-conduit ceci afin de « prémunir les populations contre les craintes de l'espionnage ». Ce serait « une garantie pour les habitants et les autorités des villes » ajoute le préfet de l'Oise. Le thème de l'espion, fort fréquent dans ces rapports, est le signe de la prégnance, dix-sept ans après, du souvenir de la guerre et de la défaite qui avait fait naître dans les esprits le mythe de l'espion omniprésent et cause du cataclysme. Cette explication facile et honorable de la défaite a été abondamment exploitée par les littérateurs ou les chansonniers. Ceci peut expliquer que l'image de l'espion soit encore présente dans les campagnes. La crainte de l'espionnage indique aussi que les habitants des provinces perdues sont considérés comme des « étrangers »[245]. La langue est le principal critère de différenciation. Ainsi, le préfet du Finistère indique que « le Breton n'accueille les étrangers qu'avec la plus grande réserve ». Cette remarque se retrouve sous la plume du préfet d'Ille et Vilaine qui constate que le paysan breton « aimerait mieux laisser ses terres en souffrance, plutôt que d'avoir des étrangers sous son toit ». En l'occurrence, l'étranger peut-être originaire du canton ou du département voisin. L'expression signifierait donc que l'idée de territoire national n'est pas encore totalement évidente en Bretagne où « l'idiome local forme une barrière entre les aborigènes et les populations du reste de la France ». Ce rapport reflète donc une France de terroirs cloisonnés et repliés sur eux-mêmes. Mais cela n'exclut pas un vague sentiment d'appartenance nationale. En effet, la peur de l'espion reflète également la conscience d'un danger commun extérieur. Le souvenir de

[244] Ces cantons ont encore en mémoire l'invasion de 1870 et craignent des représailles, en cas de nouvelle occupation, s'ils employaient des travailleurs immigrants.

[245] Le préfet de Saint Brieuc (Côtes du Nord).

la guerre de 1870 et de l'invasion prussienne est encore vif. Il a pesé sur l'ensemble des régions françaises qui ont découvert, à cette occasion, les divers degrés de l'altérité : l'étranger peut venir de la ville ou d'une autre région mais aussi du pays voisin. En 1887, l'école républicaine n'a pas encore fait son œuvre dans les campagnes et n'a pu modifier cette image ambiguë des Alsaciens.

De même, certains préfets expliquent que les difficultés d'accueil seraient accentuées par les différences économiques entre les régions. Le préfet de l'Aveyron considère ainsi que le niveau de vie supérieur des Alsaciens ne faciliterait pas leur accueil dans son département. Selon lui, il serait difficile de trouver à loger femmes et enfants car « les habitations rurales dans l'Aveyron sont plus que modestes » mais il ajoute que « c'est dans les villes qu'il serait plutôt possible de leur trouver une résidence provisoire ; on ne ferait pas appel en vain au patriotisme des municipalités et des habitants ». Finalement, la très grande majorité des préfets[246] constate la faible capacité d'accueil de leurs départements à cause de conditions économiques difficiles dans un contexte rural. Avec un humour involontaire, ils notent que les possibilités d'accueil sont saisonnières : si la guerre éclatait au moment des moissons ou des vendanges, les immigrants trouveraient facilement gîte et travail. La plupart des départements proposent d'accueillir en moyenne deux mille personnes. Ces estimations et l'ensemble des remarques sont finalement peu favorables à l'accueil des Alsaciens-Lorrains. On est bien loin d'un unanime enthousiasme à l'égard des « frères de l'Est ». La plupart des rapports soulignent en fait leur altérité : parlant un autre dialecte, plus riches que la moyenne des Français, les Alsaciens-Lorrains peuvent en outre passer pour des espions. Seul le préfet de la Drôme trouve un point commun entre les habitants de son département et les populations annexées. « Ces derniers, protestants en majeure partie, seraient également dans un pays qui compte un bon nombre de leurs coreligionnaires

[246] Les préfets sont chargés de faire une estimation chiffrée, celles-ci paraissent parfois des plus fantaisistes : alors que le Tarn se propose d'accueillir cinq ou six mille personnes (à condition que « la guerre ait lieu à l'époque des moissons »), le Tarn et Garonne voisin en accueillerait « très bien » cent cinquante.

qui, pour cette raison, seraient peut-être encore plus portés à leur venir en aide et à les employer », écrit-il. Au contraire le préfet des Hautes-Pyrénées souligne un problème « d'incompatibilité religieuse » entre Pyrénéens et Alsaciens. Malgré la solidarité de certains départements, liée à des similitudes religieuses ou à un patriotisme plus vif, il semble que domine une certaine indifférence vis-à-vis du sort des Alsaciens. Ce document abonderait dans le sens d'Eugen Weber lequel présente une population rurale largement repliée sur ses terroirs et étrangère à l'idée de nation. Il cite les observations faites en 1875 par un voyageur américain[247] selon lesquelles les paysans français n'éprouveraient aucun sentiment à l'égard de l'Alsace-Lorraine. Ils ne « savent pas réellement ce que le mot France signifie... Pourquoi se sacrifieraient-ils pour les Alsaciens, qui ont toujours été pour eux comme des étrangers ? »[248]. Si tel est le cas en 1887, c'est que l'école de la République n'a pas encore fait son œuvre. C'est par son biais que les représentations citadines s'infiltrent lentement dans les campagnes. Au terme du processus, l'Alsace-Lorraine est une province à part, sanctuaire du patriotisme français.

B - L'Algérie

Au milieu des années 1880, la revendication de l'Alsace-Lorraine s'apaise dans les milieux républicains dont les aspirations ne se projettent plus vers l'Est mais outre-mer. L'idée de revanche s'étiole, avant d'être récupérée par la droite. La colonisation lancée à ce moment-là par Jules Ferry semble détourner le regard des Français de la ligne bleue des Vosges. C'est la crainte exprimée par Clemenceau qui estime la colonisation coûteuse en hommes et en argent, et en outre elle retarde la revanche et le retour de l'Alsace-Lorraine. Déroulède s'offense : la République propose d'échanger deux de ses enfants contre des domestiques. Une nouvelle représentation projette la France sur l'Afrique où l'Algérie apparaît comme une nouvelle France. La colonie semble se substituer à l'Alsace dans les représentations françaises.

a - Une nouvelle Alsace.

[247] Hamerton, *Round my House*, Boston, 1885, p. 230.

[248] Eugen Weber, *La fin des terroirs*, p. 165.

En fait, on observe une étrange transposition. L'Algérie aurait pour la France le même statut que l'Alsace-Lorraine pour l'Allemagne. Ainsi, Onésime Reclus considère l'Algérie « terre de France »[249] et non colonie. L'expression rappelle singulièrement le nom de *Reichsland*, terre d'Empire, appliqué à l'Alsace-Lorraine. L'Algérie compense t-elle la perte de l'Alsace ? Les deux territoires sont-ils équivalents dans l'imaginaire français ? Monseigneur Lavigerie, évêque d'Alger, semble le penser. En 1871, il incite les « exilés Alsaciens et Lorrains » à s'installer en Algérie qui « est une autre France, aussi française que celle que vous perdez »[250]. Plus loin dans son discours, l'ancien évêque de Nancy préfère l'Algérie à l'Alsace car elle est une promesse de richesse. Elle offre, selon lui, « des terres plus abondantes et plus fertiles que celles que vous avez laissées entre les mains de l'envahisseur »[251]. Ce discours missionnaire veut stimuler l'installation de populations chrétiennes en Algérie ; il indique que dès 1871, l'Algérie représente un espoir de « renouvellement » pour la France défaite. Dans certains milieux coloniaux, elle peut être une compensation avantageuse à la perte de l'Alsace-Lorraine. L'Etat favorise d'ailleurs l'immigration alsacienne et lorraine en offrant des concessions. En 1871, mille cent quatre-vingt-trois familles alsaciennes-lorraines[252] qui avaient optées pour la France, s'installent en Algérie. Une association royaliste, la *Société de protection des Alsaciens et des Lorrains*, prend le relais de Monseigneur Lavigerie et favorise cette colonisation. Elle est d'ailleurs soutenue par le gouvernement puisqu'une note ministérielle signale qu'une subvention de dix mille francs lui a été allouée, en 1895, pour favoriser son œuvre de colonisation[253]. Dirigé par le comte d'Haussonville, le bulletin de l'association[254] fait un compte rendu régulier des « implantations » qu'elle finance en Algérie. Ces colons fondent une « nouvelle Alsace », « transplantent l'Alsace en Algérie ». Dans un manuel scolaire, Marcel Dubois se réjouit que les Alsaciens-

[249] Onésime Reclus, La France, Algérie, Colonies, op. cit., p. 699.

[250] L'archevêque d'Alger, ancien évêque de Nancy, primat de Lorraine, *Discours aux exilés d'Alsace et de Lorraine*, 1871.

[251] Mgr. Lavigerie, *Ibid.*

[252] Denise Bouche, *Histoire de la colonisation française* (1815-1962), Fayard, 1991, p. 152.

[253] Archives du Quai d'Orsay, *dossier Affaires étrangères,* Allemagne, N°52, 1895.

[254] Les bulletins de l'Association de protection des Alsaciens et des Lorrains sont publiés de 1873 à 1923.

Lorrains « [aillent] aux colonies ». C'est pour lui « un des faits les plus importants de la vie matérielle et de la vie morale de la France »[255]. Par ce transfert de population, la colonisation apparaît ici, dix ans avant que Jules Ferry ne lance sa politique coloniale, comme une compensation à la perte de l'Alsace-Lorraine. La colonisation fait partie des projets majeurs de la Troisième République.

b - Une nouvelle France ?

En trente ans, la République dote la France d'un immense empire : onze millions de km² en 1914, près de vingt fois la superficie de la métropole. A partir des années 1880, les manuels de géographie décrivent la France et ses colonies. Est-ce à dire que ces dernières sont intégrées au territoire national ? L'éloignement et la dispersion des colonies sont un obstacle à cela. D'ailleurs avant la Seconde guerre mondiale, les possessions françaises n'ont pas un statut administratif unique et pas de nom en désignant l'ensemble. Le terme d'empire qui rappelait trop Napoléon III, ne s'impose qu'après la Grande guerre. Seule l'Algérie, colonie de peuplement proche, apparaît souvent dans les manuels de géographie comme « l'autre France » ou la « nouvelle France ». Que signifient ces expressions ? Elles peuvent indiquer que l'Algérie est le prolongement de la France. Divisée en trois départements depuis 1852, confiée à des fonctionnaires, elle semble continuer le territoire de la métropole. En 1871, les départements d'Algérie sont confiés au ministère de l'Intérieur alors que les autres colonies dépendent d'un ministère créé *ad hoc*. Pourtant, l'intégration de l'Algérie à la France a des limites. Les expressions ci-dessus mentionnées peuvent aussi bien suggérer l'altérité de l'Algérie. Dans les années 1880, ces deux représentations coexistent.

Si la mer est un obstacle évident à la continuité territoriale, le peuplement peut constituer un lien solide avec la métropole. Depuis 1848, l'Algérie est l'une des rares colonies de peuplement françaises. A partir de 1856, où les naissances l'emportent sur les morts, « la Nouvelle-France est, pour Onésime Reclus, fondée ». Après une période

[255] Marcel Dubois, *La France et ses colonies*, Masson, 1910, p. 233.

de désintérêt sous le Second empire, les installations d'Européens en Algérie reprennent avec vigueur après 1871 où elles sont favorisées par la République. L'aventure algérienne apparaît aussi comme une chance de régénération pour une France amoindrie par la défaite. Selon Onésime Reclus, « la France, fanée en Europe, refleurira peut-être en Afrique »[256]. L'Algérie apparaît comme une « France nouvelle »[257]. Il constate que « trop de Français rêvent encore à la Belgique (...) ; à la frontière du Rhin qui nous donnerait des Allemands » et négligent les colonies. La politique coloniale de Jules Ferry, en 1880-1885, incarne cette idée de régénération. Lorsqu'il donne les mobiles de la colonisation dans un discours à la Chambre des députés[258], il évoque l'économie, le « devoir de civiliser les races inférieures » mais surtout la nécessité de renouveler la puissance française sur le plan international[259]. Vingt ans plus tard, la même idée ressurgie mais, cette fois, sur le plan individuel. Dans les années 1900-1910, l'aventure coloniale apparaît comme une expérience propre à retremper les énergies. C'est l'expérience que tentent, individuellement, des intellectuels tel le petit-fils d'Ernest Renan, Ernest Psichari, qui ressent sous le soleil africain, « l'Appel des armes »[260] au service de l'armée coloniale française.

Cependant, les départements algériens restent à part et ne sont jamais totalement intégrés au territoire national. D'une part parce que les implantations coloniales demeurent fragiles : l'adaptation au climat et la mise en culture de terres en friches sont difficiles. Sur les 1183 familles alsaciennes et lorraines installées en 1871, seulement 387 sont encore sur leur concession vingt ans après. D'autre part, les colons forment une catégorie de population particulière à la fois coupée de la métropole et des populations locales. Les Européens, Français, Espagnols et Italiens, sont une petite minorité. Ils « se fondent dans la nation néo-française[261] » qui représente en 1901, 13 % de la population.

---

[256] Onésime Reclus, *La France, Algérie, Colonies, op. cit.*, p. 592.

[257] Elisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle, op. cit.*, p. 910.

[258] Discours de Jules Ferry à la Chambre des députés, 28 juillet 1885.

[259] Denise Bouche, Histoire de la colonisation française, op. cit., Avant-propos.

[260] *Cf.* Ernest Psichari, *Le voyage du centurion*, 1913.

[261] Onésime Reclus, *La France, Algérie, Colonies, op. cit.*, p. 688.

Par ailleurs, la République pratique sans conviction une politique d'assimilation. L'école est le moyen privilégié pour diffuser dans la population l'idée d'une patrie commune. Mais bien que les lois Jules Ferry soient étendues par décret à l'ensemble de la colonie, les enfants, y compris des colons, sont loin d'être tous scolarisés. L'assimilation se heurte aussi à l'inégalité des statuts : les colons constituent une catégorie privilégiée de la population, surreprésentée à la Chambre des députés. Sur le plan local, ils détiennent tout l'appareil administratif et les postes de commande économique. Les Algériens ne peuvent accéder qu'aux postes et fonctions subalternes. Ils bénéficient d'une justice particulière, définie par le Code de l'indigénat. En outre, « injustice flagrante par rapport à l'islam »[262], ils n'obtiennent pas la citoyenneté française donnée aux Juifs par le décret Crémieux du 24 octobre 1871. Ainsi, les lois valables sur le territoire français ne le sont pas en Algérie. La colonie garde un statut particulier qui l'exclue du territoire national. Aussi, tout au long des années 1876-1901, le pays est agité par des révoltes. Celle de Margueritte, le 26 avril 1901, au cours de laquelle cinq Européens sont tués, frappe particulièrement l'opinion française. L'Algérie demeure une colonie imprévisible. Enfin, elle est également un lieu d'éloignement et de déportation : Biribi[263] est une mythique colonie pénitentiaire que les imaginaires situent vaguement dans un désert nord-africain.

Ainsi, en réalité, plus que prolongement de la France, l'Algérie est une greffe, une terre hybride que la métropole tente de civiliser sans jamais se l'assimiler. Elle est résolument différente. Aussi, Elisée Reclus voit déjà le jour où l'Algérie devenue « l'Empire de l'Afrique du Nord » cessera « de nous obéir ». C'est donc une « nation nouvelle » mise au monde par la France et non une extension du territoire métropolitain qui compenserait la perte de l'Alsace-Lorraine. L'expression *autre France* insiste donc sur l'altérité, la différence et l'éloignement spatial ou temporel. Elle s'applique aussi au Québec qui est, pour Bazin « la France au delà des mers »[264]. Son récit est uniquement

---

[262] Suzanne Citron, *L'histoire de France autrement*, éditions Ouvrières, 1992, p. 199.

[263] Georges Darien, *Biribi*, 1890.

[264] René Bazin, *La douce France*, Plon, 1913, p. 141. Les Canadiens ont gardé le « souvenir de la France » mais ils sont « loyalement soumis à l'Angleterre ». Bazin compare le Québec « à des ceps de

historique et évoque, comme une anecdote sympathique, le français étrange de ces « cousins canadiens ».

Les représentations de la France sont donc d'une grande diversité. Elles ne se limitent pas à la nostalgie de la Gaule ou à la revendication de l'Alsace-Lorraine. Elles projettent la France outre-mer, sur les terres coloniales, mais sans que jamais les colonies n'apparaissent comme une extension de la métropole. Elles sont signes de la vitalité retrouvée mais ces terres lointaines restent résolument autres. Quant à l'Alsace, elle devient une province mythique dont l'image s'est figée en 1870. Plus ou moins discrètement, elle demeure intégrée au territoire français.

4 -Les France

L'autre France, c'est autant l'Alsace perdue que ces colonies nouvellement conquises. Elles ne font pas l'objet de la même affection mais, l'une et l'autre, sont des préoccupations majeures pour la sécurité ou le prestige du territoire national. Concernant la géographie intérieure, le territoire est loin d'être cette masse compacte et unie qu'évoquent les métaphores des géographes. Pourtant, selon les manuels de géographie le territoire se découpe en départements, provinces ou régions naturelles. Ce qui indique une certaine confusion dans la description de l'espace. L'administration centrale est également l'objet de critiques de la part de la population. Aussi, entre 1851 et 1912, au moins vingt-deux projets de partition régionale de la France sont publiés[265]. Enfin, en cette même période surgit une représentation où le Midi, avec des caractéristiques linguistiques, culturelles et climatiques, s'opposerait à un nord plongé dans les brumes mais néanmoins politiquement dominant. Ainsi, le territoire national porterait des France aux caractéristiques linguistiques, culturelles, climatiques différentes voire antagonistes. Un lieu commun oppose ainsi une France du Nord à une France et du Midi.

---

vigne arrachés d'un vignoble et plantés dans un autre ». Sur un autre terroir, le cépage garde tout de même des caractères de la souche mère. p. 145.

[265] Anne-Marie Thiesse, *Ecrire la France, op. cit.*, p. 63.

A - France du Nord et France du Midi

a - Fracture linguistique.

La plupart des historiens et des géographes répercutent cette représentation binaire du territoire. Elisée Reclus l'exprime : « le principal contraste qui se présente dans la population française est celui des gens du Nord et du Midi ». Au Nord s'opposerait en tout point la partie Sud du pays, le Midi. Selon Charles-Olivier Carbonell[266], ce dernier terme, doté d'une majuscule, est une invention du XIXe siècle. C'est en 1835 que le *Dictionnaire de l'Académie française*, influencé par la littérature de voyage, lui donne le sens de région. Charles-Olivier Carbonell ajoute que « le mot Midi renvoie à un observateur extérieur et septentrional » d'où des descriptions comparatives parfois simplistes. Ainsi, constate Onésime Reclus, « nous attachons presque invinciblement l'idée de froid au mot Nord, l'idée de chaleur au mot Sud »[267]. C'est une représentation simpliste puisque les températures océaniques sont plus douces que celles que l'on peut trouver dans le massif pyrénéen. En réalité, cette division repose sur une différence de langue et de population. Les trente-cinq millions de Français « se partagent en deux grands dialectes : la langue d'oc, la langue d'oïl ». Ce dernier dialecte étant « langue du Nord, le français en un mot ».

Pourtant les contrastes linguistiques, sur lesquels repose cette représentation d'une France multiple, s'estompent. Onésime Reclus observe que « la langue d'oc s'en va »[268] alors qu'au milieu du XIXe siècle, le français n'était, dans le midi, « qu'un idiome d'apparat »[269]. Assez rapidement les dialectes du sud « tombent dans la condition de patois, méprisés souvent par ceux même qui les parlent »[270]. Les Reclus observent que la disparition des patois va de pair avec celle des mœurs et costumes de la société paysanne - « Ainsi nos patois s'en vont, et plus vite encore les mœurs, les originalités, les costumes ». Vidal de la Blache constate des différences ethniques qui tendent

---

[266] Charles-Olivier Carbonell, « Midi, histoire d'un mot », *Midi*, n°2, mars 1987, p. 11-24.

[267] Onésime Reclus, *La France, Algérie, Colonies, op. cit.*, p. 387.

[268] Onésime Reclus, *Ibid.*, p. 434.

[269] L'expression est d'Elisée Reclus.

[270] Elisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle, op. cit.*, p. 47.

également à s'effacer. Pour les Anciens, écrit-il, « les Aquitains tenaient des Ibères plus que des Gaulois. Plus de vingt siècles ont contribué à amortir ces différences ; Cependant, elles ne laissent pas de se manifester encore à l'observateur ». Ainsi, le territoire serait en voie d'uniformisation linguistique.

Ce mouvement, selon les géographes, est d'origine septentrionale : « il faut considérer la ligne de divorce d'oïl et d'oc comme une digue irrévocablement crevée par le courant qui vient du Nord »[271]. C'est déjà le cas en 1213, où la bataille de Muret scelle le « mariage violent du Nord et du Midi qui nous a fait la France que nous sommes »[272]. En réalité, les grands changements économiques et sociaux se diffusent en province et dissolvent les particularismes et l'émiettement des terroirs. « Les chemins de fer, la grande ville qui boit les Provinciaux et rejette les Parisiens, l'école communale où tous vont désormais lire, écrire et compter en français, le commerce que nulle meule de pressoir n'égale en écrasement » achèvent d'anéantir les patois d'oc et les autres. Elisée Reclus observe lui aussi le pouvoir assimilateur de la ville : « dans toutes les provinces, les diversités locales sont déjà dominées par la conscience de l'unité supérieure et l'influence des villes ». Les terroirs s'effacent au profit de la nation et de la France. Reclus en explique le processus : « Chaque ville, chaque route même, contribue à l'œuvre de 'francisation' »[273] écrit-il encore.

b - Clichés septentrionaux.

Pourtant, ce bouleversement des campagnes et cet effacement des langues régionales suscitent des mouvements régionalistes qui soulignent le contraste entre le Nord et le Midi. Par ailleurs, des clichés alimentent la suspicion réciproque entre méridionaux et gens du Nord. Elle est alimentée par des écrivains originaires du Midi qui, preuve de leur parfaite intégration parisienne, déversent sur leur province natale les stéréotypes les plus indignes. Le méridional est braillard, paresseux et menteur à l'instar de *Numa*

---

[271] Onésime Reclus, *La France, Algérie, Colonies, op. cit.*, p. 438.

[272] Onésime Reclus, *Ibid.*, p. 438.

[273] Elisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle, op. cit.*, tome 2, p. 48.

Roumestan[274] qui, selon Charles-Olivier Carbonell, « ruisselle de stéréotypes 'racistes' »– Alphonse Daudet utilisant l'expression « race du Midi ». On retrouve ces clichés d'une éloquence méridionale aussi facile que trompeuse dans le monde politique. Les discours de Gambetta comme ceux de Jaurès, marqués de « l'épais verbalisme du Midi »[275], sont suspects et méprisables aux yeux de leurs adversaires conservateurs. Certes, il faut faire la part ici d'exagération littéraires ou polémiques. Ces clichés témoignent cependant de représentations bien ancrées et qui peuvent se réveiller à l'occasion de crises politiques. Ainsi, pour Raymond Poincaré, les « événements du Midi[276] sont des signes d'anarchie spontanée » : les soldats violent la consigne, le pouvoir glisse à la foule... Autant de signaux pré-révolutionnaires[277]. Exprimant la même crainte du désordre et l'accentuant du mépris de la crapule, Clemenceau traite les vignerons d'apaches[278]. Un tract méridional rétorque que « des apaches, dans le Midi, il n'y en a pas »[279]. Clemenceau exprimait bien la difficile adaptation de la paysannerie à une France devenant industrielle. Le terme d'apache renvoie également à la lutte organisée menée par les viticulteurs contre les « sucriers du Nord ». De même, le combat des Félibres apparaît suspect à Onésime Reclus qui les soupçonne de chercher, par l'évocation du passé, à ranimer la haine du Nord. Reproche injuste. Frédéric Mistral a tenu son *Cercle félibrige*, occupé à la rénovation de la littérature occitane, à l'écart de toute compromission politique. Au milieu du siècle, il est séduit par les idées de fédéralisme européen puis, dans les années 1875, par la décentralisation. Néanmoins, cette organisation très structurée n'est guère active. En 1907, lors des manifestations

[274] *Numa Roumestan*, publié par A. Daudet en 1881, est un roman satirique décrivant la carrière politique d'un méridional élu à l'Assemblée nationale puis ministre. Au verbe facile, ses discours sont sans profondeur et ses promesses sans lendemain.

[275] L'expression est de Barrès.

[276] Raymond Poincaré désigne ainsi les manifestations de viticulteurs au cours de la crise viticole de 1907.

[277] Raymond Poincaré, « Discours au banquet de la Fédération des commerçants », 27 septembre 1907, dans *Questions et figures politiques*, Fasquelle, 1907, p. 498.

[278] Les « Apaches » sont les voyous de Ménilmontant, ruraux montés à la ville et mal intégrés, vivant de petits trafics. Le cinéma a reproduit et mythifié la verve et les rites de ce milieu. *Cf. Casque d'or*.

[279] A. D. Aude, 5 M 70, pièce 8 D.

viticoles, Frédéric Mistral refuse de s'engager aux côtés du mouvement alors que l'un des dirigeants, Albert Ferroul, maire de Narbonne, est un sympathisant félibrige[280]. La méfiance d'Onésime Reclus à l'égard des Félibres n'est pas isolée. Au milieu des années 1880, ils éprouvent le besoin de répondre « à ceux qui veulent [les] faire passer pour séparatistes » car pour Frédéric Mistral, « le sentiment de ferveur pour la grande patrie est inséparable de l'amour de la terre natale »[281]. Aussi, les Félibres souhaitent-ils exprimer leurs sentiments patriotiques par des poèmes en occitan. Ils éditent un recueil bilingue vendu *Al proufit des minables de l'Alsacio-Lourreno*[282]. C'est une pratique fréquente puisque Michel Bréal estime que les seules bonnes poésies écrites pendant la guerre de 1870-1871 sur des thèmes nationaux l'ont été en provençal, en breton ou en alsacien[283]. En 1883, les Félibres sont tout à fait dans l'air du temps où le patriotisme républicain s'exprime forcément par une référence aux provinces perdues. L'appendice précise les raisons d'être de ce surprenant ouvrage. Les Félibres veulent « prouver [qu'ils sont] Français ardents, - [qu'ils n'ont] pas du tout oublié [leurs] frères du Nord que l'horrible conquête arracha à la Mère patrie ». Mistral ne fournit pas de vers consacrés à *Estrasbourg* ou chantant *Lou Vièi Rhin* mais se contente de rappeler, dans une lettre, la part que les méridionaux ont pris dans la défense de la patrie. Il cite « le commandant Teyssier, notre brave ami d'Albi » qui s'illustra à Bitche et « le commandant Taillant, du Pont-Saint-Esprit » qui défendit Phalsbourg. Par ces exemples, Mistral signifie que tout comme l'Alsace, le Midi peut fournir de valeureux soldats pour la défense de la mère-patrie. Mistral combat de cette manière le cliché du méridional hâbleur mais peureux, tels Numa Roumestan et Tartarin de Tarascon, diffusé par Alphonse Daudet et reçu par le commandement militaire qui juge les régiments recrutés dans le Sud peu fiables. Surtout, ce document indique que le

---

[280] Philippe Martel, « Le Félibrige », dans *Les lieux de mémoire*, Les France, vol. 2, 1992, p. 566 et svt.

[281] E. Le Roy Ladurie, *Histoire de France des régions, La périphérie française des origines à nos jours*, Seuil, 2001, p. 366.

[282] « Vendu au profit des malheureux d'Alsace-Lorraine », Les Félibres, *Per l'Alsacio-Lourreno (Pour l'Alsace-Lorraine)*, Librairie Maisonneuve (Paris) et Roumanille (Avignon), 1883, 70 pages. A.D. Aude, n° 1551.

[283] Michel Bréal, Lasserre, 1918, p. 161.

patriotisme s'exprime par la référence à l'Alsace-Lorraine devenue un sujet consensuel voire intégrateur. Il réduit toute opposition politique et surtout toute velléité régionaliste ou séparatiste. L'invasion et la perte des provinces de l'Est rappellent combien le territoire national est fragile. Face aux voisins allemands ou anglais, la France est d'un seul tenant.

En outre, le Midi, vu du Nord, suscite les fantasmes les plus contradictoires. Pour *L'Action française,* à la suite de Barrès, le Midi est la région civilisatrice, héritière du monde latin. C'est donc l'avant-garde de la lutte contre le germanisme. A Nîmes, Vaugeois visite « la vieille cité romaine et française »[284]. Au contraire, Gaston Méry, ami de Drumont dont il partage l'antisémitisme virulent, dénonce les classes dirigeantes « pourries par la gangrène latine » et invite à « combattre le Méridional, cet éternel allié des Juifs »[285]. On retrouve cet antisémitisme doublé de racisme méridional sous la plume du médecin nationaliste Maurice Adam. Il voit dans la croisade des Albigeois, « la lutte de la Race celtique contre la Race sémite »[286]. Au delà de cet exemple extrême, le regard septentrional sur le Midi reste empreint de méfiance : peu fiable, mal intégré voire sécessionniste, il serait une menace pour l'unité nationale.

c - Séparatisme méridional ?

La crise viticole de 1907 permet de mesurer cet a priori. Elle révèle un profond malentendu entre le Nord et le Sud ou, plus justement, entre le « pouvoir central » et les « départements fédérés » du Sud (Aude, Hérault, Gard, Pyrénées-Orientales). Clemenceau craint une révolte sécessionniste alors que les manifestants se proclament républicains et légalistes. Malgré la grève de l'impôt et la démission des municipalités, le *Comité de défense viticole* reste dans la légalité républicaine. Il ne défend aucun projet autonomiste et « les motifs invoqués sont uniquement d'ordre économique et basés sur l'inertie et la mauvaise volonté des pouvoirs publics à l'égard de la viticulture

---

[284] Henri Vaugeois, *Notre pays, Voyages d'Action française, op. cit.*, p. 97.

[285] Gaston Méry, *Jean Révolte : Roman de lutte,* Dentu, 1892, p. 67-68.

[286] Maurice Adam, *La tradition celtique et ses adversaires,* Joinville, 1901, p. 60-61. Cf. Christian Amalvi, *De l'art d'accommoder les héros de l'histoire de France..., op.cit.*, p. 81.

méridionale », écrit Marcellin Albert[287]. De même, le mouvement se défend de provoquer le désordre. Marcellin Albert comme Albert Ferroul, insistent sur le calme, la discipline et le sang-froid nécessaires à leur mouvement[288]. « Nous devons marcher sans violence et dans la voie légitime »[289], expliquent-ils à leurs troupes. Ces consignes ne sont pas toujours suivies avec rigueur. Des débordements ont tout de même lieu, d'où peut-être, la fréquence des rappels à l'ordre dans les communiqués de presse du *Comité de défense viticole*. Le 15 juin 1907, l'écharpe tricolore de l'adjoint au maire de Villegly (Aude) est brûlée sur un bûcher de sarments. Le même jour, la mairie de Pennautier (Aude) est saccagée[290]. Ces actes isolés témoignent de la tension ambiante et non d'une révolte sécessionniste.

Au contraire, les départements fédérés prétendent être dans la légitimité : « le Midi bouillonnant réclame justice » et veut « le procès du vin loyal »[291]. Mieux, Jules Marty s'approprie et retourne au « pouvoir central », un terme typiquement septentrional voire centralisateur. Selon lui, le *Comité de défense viticole* mène une « nouvelle croisade » du vin naturel contre ses ennemis, les fraudeurs[292]. Pourtant, cette crise révèle aussi une méfiance profonde à l'égard du pouvoir central, de ce Nord lointain et indifférent. Albert Ferroul constate que « le pouvoir central n'a pas su prévenir la ruine du Midi »[293]. Marcellin Albert regrette « la mauvaise volonté des pouvoirs publics à l'égard de la viticulture méridionale ». Un tract républicain, signé *Le Midi*, dénonce la collusion de « sa majesté l'empereur Clemenceau » avec les « sucriers du nord » pour faire

---

[287] Circulaire du Comité d'Argeliers publiée dans *Le Journal*, 11 juin 1907, A.D. Aude, 5 M 69, pièce n° 181.

[288] *Express du Midi*, 15 juin 1907, A.D. Aude, 5 M 69, n° 192.

[289] Circulaire du Comité d'Argeliers, publiée dans *Le Journal*, 11 juin 1907, A.D. Aude, 5 M 69, pièce n° 181. Jules Marty, Comité de défense viticole, dans *Le Télégramme*, 2 juin 1907, A.D. Aude, 5 M 69, pièce n°22.

[290] *Express du Midi*, 15 juin 1907, A.D. Aude, 5 M 69, n° 192.

[291] Circulaire du Comité d'Argeliers, publiée dans *Le Journal*, 11 juin 1907, A.D. Aude, 5 M 69, pièce n° 181

[292] Jules Marty, Comité de défense viticole, dans le *Télégramme*, 2 juin 1907, A.D. Aude, 5 M 69, pièce n°22.

[293] Manifeste de M. Ferroul, dans *Le Républicain de Narbonne*, 16 juin 1907, A. D. Aude, 5 M 69, n° 197.

« assassiner », « fusiller le Midi »[294]. Le « sanguinaire » Clemenceau réunit, selon ce tract enflammé, les qualités de lady Macbeth, d'Eurostrate et... des Prussiens de 1870. A l'issue de cette crise, résolue tant par la ruse que par la force, un médiocre vol à la roulotte suffit à réveiller des rancœurs. Le *Républicain de Narbonne* fait état, le 14 août 1907, d'un vol commis par un gendarme « tout comme s'il était en pays conquis ». Le journal accuse le gouvernement d'avoir inculqué cet état d'esprit aux troupes, envoyées dans le Midi « pour maintenir l'ordre qui n'a jamais été troublé... ». Selon lui, « ce n'était pas en France qu'on envoyait les soldats, mais en terre étrangère, et dès lors tout butin était légitime »[295]. Ces propos, à l'occasion d'une affaire aussi minime, révèlent une méfiance spontanée envers le pouvoir central, localisé dans un vague *Nord*. Le ton est amer. Cette crise viticole n'est pas l'occasion de provoquer une sécession du Midi - d'ailleurs la crise ne concerne que quatre départements. Elle réclame au contraire une intervention plus informée et plus équilibrée du pouvoir central, une meilleure intégration de ces départements négligés voire méprisés. Elle révèle des failles dans les représentations harmonieuses d'une nation parfaitement unie. La fracture Nord/Sud est la plus présente dans les imaginaires. Les divisions administratives sont censées l'effacer. Pourtant, des années 1880 aux années 1910, elles sont elles-mêmes l'objet de débats et de tentatives de réformes.

B- Divisions administratives.

a- Départements, provinces ou régions naturelles ?

Les ouvrages de géographie sont partagés et recourent à l'un ou l'autre de ces découpages administratif, historique ou géographique pour décrire le pays. Trois circonscriptions se surimposent : la *commune* ; *l'arrondissement*, sous l'autorité du sous-préfet ; le *département* qui dépend d'un préfet. Le canton, aire d'influence d'une ville ou d'un bourg, est une division judiciaire ou électorale. Il n'a pas de personnalité propre.

Les géographes du début du XXe siècle, critiquent vivement la division départementale. Pour Onésime Reclus, les départements ont été tracés « sans soins, nommés sans

[294] A. D. Aude, 5 m 70, pièce 8D.

[295] *Le Républicain de Narbonne*, 14 août 1907, AD Aude, 5 M 70, n° 253.

intelligence ». « Il n'y a rien de naturel, rien de vivant, rien de fatal dans la plupart de ces frontières : elles sont d'ordre administratif et paperassier »[296]. Pierre Foncin, dans sa brochure *Régions et pays*[297], juge les départements anachroniques et estime que la plupart d'entre eux n'ont ni unité historique ni unité naturelle[298]. Malgré les vives critiques dont le département fait l'objet, il n'est pas question de le supprimer. « Tout le monde reconnaît, écrit Henri Mazel, que les départements actuels sont trop petits, trop exclusivistes, parfois trop arbitraires... »[299]. Mais « cette division s'est légitimée depuis quatre ou cinq générations ; elle s'impose à nos mœurs » et il faut donc la conserver car, en outre, elle « tient compte des diversités ». Pour le législateur également, il n'est pas question de modifier les départements car « on risquerait de se heurter à des résistances locales invincibles »[300]. La République fait d'ailleurs du département un maillage essentiel puisqu'il est le cadre de recrutement des maîtres du primaire[301].

Pourtant, les géographes lui préfèrent une autre division plus naturelle et donc plus juste pour décrire les réalités locales. Bien des auteurs à l'instar de Michelet, décrivent la France à travers ses provinces. En effet, les trente-trois provinces d'Ancien régime, mortes depuis quatre-vingts ans, vivent toujours dans la mémoire de la nation. Elles sortent « du fond de l'histoire » alors que les départements « sont de simples fictions qui durent depuis deux ou trois vies d'homme »[302]. Leurs noms restent utiles pour désigner les populations : « quand il a fallu donner un nom aux Français ravis par la Prusse, nous les avons tout naturellement nommés Alsaciens-Lorrains »[303].

---

[296] Onésime Reclus, *La France, Algérie, Colonies, op. cit.*, p. 475.

[297] Pierre Foncin, *Régions et pays*, Librairie Privat, Toulouse, 1903.

[298] « Un inconvénient plus grave des départements est de ne pas correspondre, sauf exception, à des régions naturelles », dans P. Foncin, *Les pays de France*, A. Colin, 1898, p. 22.

[299] Henri Mazel, *Nouvelle organisation de la France, ses avantages et ses difficultés*, imprimerie Nationale, Paris, 1907, 8 p.

[300] Proposition de loi n° 1335, session de 1895, Proposition de loi tendant à la décentralisation administrative de la France en 24 régions administrative, y compris la France et l'Algérie..., présentée par MM. E. Cornudet, Lockroy, Mesureur, Bazille, Lannes de Montebello, Defumade, Lacote, Desfarges, Tardif. A. D. Aude, 10 M 3.

[301] *Cf.* Jean-François Chanet, *L'école républicaine et les petites patries*, Aubier, 1996, 426 pages.

[302] Onésime. Reclus, La France, Algérie, Colonies, op. cit., p. 454.

[303] Reclus, *Ibid.*, p. 453.

En outre, il y a trois cent cinquante à quatre cents pays. Pour Vidal de la Blache et les géographes de l'école française, c'est l'unité naturelle par excellence. Le pays, défini par Lucien Gallois, est une unité climatique et géologique[304]. Il observe les effets du climat ou de la nature du sol sur l'activité et la vie des hommes. Selon le pays, l'habitat se caractérise ainsi par un toit de tuile, d'ardoise ou de chaume. Au plus près de la population, les pays refléteraient les réalités profondes de la France. « Il nous faut un peu voir la France (...) : chez elle, dans ses pays »[305], écrit un politique en tournée. Ces petites patries ont « la beauté commune, l'air de parenté profonde, la physionomie française d'abord de nos villes et de nos villages ». Ainsi, le nom du pays serait la désignation de l'espace par ses habitants même. Il témoignerait de l'ancrage ancien de la population sur son terroir. En réalité, un grand nombre de noms de pays avait disparu du langage au XIXe siècle ; ils sont alors une résurrection savante, due à des juristes ou des clercs de petites villes qui créent un nom régional à partir de celui d'une ville. Aussi, constate Xavier de Planhol, « il est extrêmement probable que l'immense majorité des noms de pays tirés de ceux des villes n'ont jamais eu de résonance dans la mentalité des habitants »[306]. Ainsi, au moment où l'exode rural commence à dépeupler les campagnes françaises, le recours au terme de *pays* exprime la nostalgie de l'enracinement. Il implique également une revalorisation de la paysannerie, gardienne de la continuité territoriale au moment où le peuple urbain est perçu comme dangereux[307]. Il favorise le développement des régionalismes. En outre, ces réflexions sur les diverses divisions territoriales reflètent une France en grand changement. Ainsi, le souci des ministres de l'intérieur, à la fin du siècle, est d'adapter ces divisions territoriales aux changements économiques. Une circulaire[308] datant de 1885 énumère l'augmentation de la population, la création de grands centres industriels ou

[304] Lucien Gallois, Régions naturelles et noms de pays – Etudes sur la région parisienne, A. Colin, 1908.

[305] Henri Vaugeois, Notre patrie, Voyages d'Action française, op. cit., p. 86.

[306] Xavier de Planhol, *Géographie historique de la France,* Fayard, 1988, p. 229.

[307] Ce sont les fameux « apaches », voyous des barrières de Paris.

[308] Projet de modification des circonscriptions administratives - Circulaire « très confidentielle », n° 607, du ministre de l'Intérieur au préfet. A. D. Aude, 10 M 3.

d'agglomérations, de voies ferrées ou même du réseau télégraphique. L'administration élabore des projets de décentralisation, cependant que des juristes, géographes, politiques et écrivains en vue, défendent les principes du régionalisme.

b- Régionalisme ou décentralisation.

A la fin du XIXe siècle, le régionalisme ne remet pas en cause l'unité nationale. Il recherche lui aussi une meilleure organisation territoriale, plus près des réalités locales et des évolutions économiques. Ainsi, la *Fédération régionaliste française,* fondée en 1900 par Charles-Brun, est une institution considérable où l'on trouve des géographes, comme Pierre Poncin, ou Henri Mazel dont les brochures sont édités par l'Imprimerie nationale. C'est cette association qui popularise le mot *régionalisme* resté jusqu'alors un terme technique ou érudit[309]. La Fédération est influencée par les *Programme de Nancy,* signé par Broglie, Jules Simon ou Jules Favre en 1868, qui souhaitait « fortifier la commune, vivifier le canton, supprimer l'arrondissement, élargir le département ». Le programme régionaliste implique de profondes modifications territoriales. Il se démarque ainsi de la décentralisation qui n'est qu'un simple transfert de compétences aux pouvoirs locaux. C'est cette formule que privilégient les pouvoirs publics tout au long des années 1885-1914. Ils cherchent à améliorer les rouages administratifs voire à donner plus d'indépendance aux administrations locales. En 1895, une proposition de loi semble pencher vers la régionalisation puisque elle tend « à la décentralisation administrative de la France en vingt-quatre régions administratives »[310].

Pourtant cette solution suscite la méfiance des pouvoirs publics qui craignent « un essai de fédéralisme cent ans après l'écrasement du fédéralisme par l'immortelle Convention nationale ». De même, la circulaire de 1885 rejette l'idée de reconstituer les anciennes provinces car ce « pourrait être dangereux pour l'unité nationale ». Il propose la

---

[309] Thiebaut Flory, *Le mouvement régionaliste*, PUF, 1966, p. 2. Charles-Brun attribue le mot « régionalisme » à un poète provençal félibrige, M. de Berluc Perussis (1874). Il apparaît en 1892 dans la *Déclaration des Félibres fédéralistes.*

[310] Proposition de loi n° 1335, session de 1895, Proposition de loi tendant à la décentralisation administrative de la France en 24 régions administrative, y compris la France et l'Algérie... op. cit., A. D. Aude, 10 M 3.

création d'un « syndicat de départements, groupés, non d'après leurs vieilles affinités provinciales et traditionnelles, mais en tenant compte du nouveau réseau de voies ferrées ». Cet espace est celui de la « région de corps d'armée »[311]. En 1908, une commission interministérielle de la réorganisation administrative est mise en place. Son rapport général apporte un ton nouveau au débat. Il constate un « malaise administratif » mais admet que la création de nouvelles unités administrative est impossible car ce serait « ajouter une administration supplémentaire » alors que l'on recherche une simplification administrative. Il suggère tout simplement une redistribution des compétences aux divisions territoriales existantes. Mais on ne peut accroître les attributions du département sans compromettre le fonctionnement des grands services publics. Pourtant, il n'est pas question de les supprimer car « la personnalité départementale vit ». Aussi, la réforme porte sur la commune. C'est « la mieux justifiée de nos circonscriptions administratives » car elles « s'appuient à la fois sur les mœurs et sur les lois, (...) elles répondent tout ensemble aux nécessités matérielles et au besoin de solidarité ». On doit favoriser l'épanouissement de la vie communale en donnant de nouveaux pouvoirs aux maires et aux conseils municipaux. Il n'est pas question de donner aux cantons, lesquels sont alors des circonscriptions judiciaires ou électorales, « des attributions, un budget, une personnalité » car cela risquerait d'engendrer des conflits locaux. Finalement ce sont de petites mesures, des adaptations et de micro transferts de compétence.

Changement en 1910. Une circulaire du ministre de l'Intérieur[312] adressée aux Préfets indique qu'il ne saurait être question (...) de rompre les cadres de notre système administratif ; mais dès maintenant, il est possible de superposer à l'organisation départementale une organisation régionale en groupant les départements en raison de

[311] Henri Mazel, au nom de La fédération régionaliste, rejette l'idée d'une division par corps d'armée car elle « n'a rien de régional puisqu'on a voulu, avant tout, avoir des circonscriptions d'à peu près égale population au point de vue du recrutement, et même a un caractère nettement opposé puisqu'on a voulu fondre au creuset national les éléments particularistes ». Ainsi, les provinces les plus individualisées, comme la Bretagne ou la Normandie, sont « dépecées à dessein entre deux ou plusieurs corps d'armée ». Cf. Henri Mazel, *Nouvelle organisation de la France, op. cit.* p. 2.

[312] *Circulaire du ministère de l'Intérieur*, 15 septembre 1910, A.D. Aude, 10 M 4.

l'affinité de leurs intérêts notamment dans le domaine économique ». On envisage même « dans l'intérêt supérieur de l'unité nationale » de remplacer les départements par les régions. Les préfets sont chargés de proposer des groupements de départements. Beaucoup plus révolutionnaire, au sens cosmique du mot, la *Fédération régionaliste*, par la voix d'Henri Mazel, souhaite prendre pour modèle les anciennes provinces et les modifier si elles ne correspondent pas aux régions naturelles. Leur taille doit être homogène. Il parvient à un total de vingt-quatre provinces. Mazel craint que ces régions soient trop petites « maintenant que les chemins de fer ont rétréci tous les pays ». Aussi, il envisage la création de sept « vastes pays (...) qui correspondraient aux grandes divisions géographiques, climatiques, ethnographiques de la France ». Les tenants du régionalisme ou de la décentralisation, observent tous les changements économiques et spatiaux du pays. Ils souhaitent une réorganisation spatiale conforme à ces changements. Le dilemme de la décentralisation ou du régionalisme n'est pas résolu en 1914. Il témoigne de la quête inachevée d'une dimension territoriale adaptée aux évolutions économiques et sociales. La France conserve son caractère centralisé. Une dernière figure exprime à la perfection cet aspect : il s'agit de l'hexagone et de l'idée, qui peut lui être associée, d'un centre géographique.

5 - Figures abstraites

A- La France, figure géométrique.

C'est la dernière figure qui apparaît dans les ouvrages de géographie française. Récente, elle est assez incertaine : combien la France a t-elle de côtés ? Une question aussi simple, en apparence, suscite au moins deux réponses : six ou huit. Elisée Reclus préfère le terme « d'octogone » pour désigner le pourtour du pays. Il le construit à partir d'un méridien « que l'on peut considérer comme un axe idéal, [qui] réunit les deux extrémités saillantes du territoire en passant à travers la capitale et le centre de la figure, et partage la France en deux moitiés presque symétriques »[313]. L'expression,

[313] Elisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle*, *op. cit.*, tome 2, p. 5.

accompagnée d'une figure, apparaît dans les manuels scolaires au cours des années 1885. Théophile Lavallée décrit la France comme un « hexagone irrégulier ».

Le recours à une figure géométrique pour représenter le pays est ancien. Jacques Revel le date de la Renaissance où Gilles le Bouvier, héraut de Charles VII, décrit « ce royaulme est en la manière d'un lausange, car il n'est ni long ni carré »[314]. Le terme a une origine militaire : il renvoie à l'image d'un camp fortifié. L'hexagone est une enceinte sacrée dont les limites ont une valeur symbolique. A l'instar des frontières naturelles, l'hexagone ajoute à sa « faible utilité militaire la valeur magique d'un symbole »[315]. Il naît avec la frontière linéaire qui élimine les enclaves. Ainsi, la France hexagonale, selon Pierre Gaxotte, commence à se dessiner sous Louis XIV et s'achève avec Napoléon III.

L'hexagone est aussi une figure d'équilibre qui ne s'accommode pas de l'expansionnisme. Pour Pierre Chaunu, « pendant vingt ans le bel hexagone fut effacé par les conquêtes révolutionnaires et impériales ». « Il n'a de sens, ajoute t-il, que pour nous, conservateurs libérés du désir de conquérir »[316]. En effet, l'hexagone est une figure de synthèse : pour Ernst-Robert Curtius, par exemple, c'est la rencontre du Nord et du Sud. C'est aussi un masque posé sur des modifications territoriales mal acceptées. Le terme et la figure hexagonale sont utilisés lorsque la France change géographiquement car ils résistent aux variations événementielles. Ainsi, « ébréché en 1871 de l'Alsace et du pays messin, l'hexagone a été reconstitué en 1918 et il a résisté au cataclysme de 1940 ». Pour Alphonse Dupront, « une clarté d'éternité se projetait sur la France »[317] et l'hexagone est la dernière figure utilisée pour l'exprimer.

Cette figure semble résumer toutes les autres : géométrique, elle évoque l'idéal d'équilibre, la masse compacte voire la beauté du jardin à la française ; proche du polygone, elle rappelle la citadelle militaire dont elle a les mêmes angles droits ; enfin,

---

[314] *Cf.* « Livre de la description des pays », dans Jacques Revel, *L'Espace français*, collection histoire de la France, Seuil, 1990, p. 96

[315] Pierre Gaxotte, « L'illusion de l'hexagone », *Revue de Paris*, septembre 1956.

[316] Pierre Chaunu, La France : Histoire de la sensibilité des Français à la France, R. Laffont, 1982, p. 35.

[317] Alphonse Dupront, « Du sentiment national », *La France et les Français, op. cit.*, p. 1455

elle évoque par une figure simple comme un logo, le destin et la personnalité particulière d'un pays. Dans les années 1870-1914, la figure géométrique pourrait avoir une autre utilité. Degré supplémentaire dans l'abstraction, elle évoque la permanence, l'intemporalité de la France. On peut y inclure l'Alsace-Lorraine. Elle est le territoire à son apogée, stabilisé, achevé. Ultime vertu de la figure hexagonale, c'est une image facile à mémoriser, un logo idéal pour manuels scolaires[318].

B- Les centres de la France.

Le seul point remarquable de l'hexagone est son centre. Il est l'axe du pays, son point d'équilibre. En effet, masse assez compacte, la France passe pour avoir un centre géographique. C'est une représentation purement politique et sans fondement géographique. Au début du siècle, elle a déjà un propagateur. Le professeur Edme Mentelle, dans un nouvel ouvrage de géographie, représentait la France sous forme de cercles concentriques autour du Cher. Ce pédagogue « associe peut-être à une séculaire recherche du centre (local, géographique, et non politique ici), voire à un discret géométrisme (comme signe de perfection), les vertus concrètes d'une pédagogie départementale, empirique et mnémotechnique, terrienne et civique à la fois »[319].

Cette représentation n'a pas de vérité géologique. Vidal de la Blache explique clairement que « la structure de la France n'a rien de l'unité homogène qu'on se plaît parfois à lui attribuer. Le Massif Central, par exemple, ne peut-être considéré comme un noyau dur autour duquel se serait formé le reste de la France »[320]. Pourtant, cet ombilic est généralement situé au sud du département du Cher, en pays berrichon. Les opinions divergent quant à sa localisation précise. Onésime Reclus le situe au Belvédère :

> - C'est un coteau du département du Cher, à quatre kilomètres au nord-est de Saint-Amand-Mont-Rond (...) Avant la venue de la Savoie, avant le départ de l'Alsace-Lorraine, on le regardait comme le centre de la France ; il peut encore passer pour tel[321].

---

[318] *Cf. infra* livre troisième, Transmission du territoire, 2- Un coin sombre sur la carte de France, p. 327 et svt.

[319] *Atlas de la Révolution française*, p. 63. Edme Mentelle exerce sa carrière de professeur sous l'Ancien régime. Il est l'auteur de *La géographie enseignée par une méthode nouvelle.*

[320] Vidal de la Blache, *Tableau de la géographie de la France*, p. 29.

[321] O. Reclus, *La France, Algérie, Colonies, op. cit.*, p. 5.

Mais ses mesures sont assez imprécises : « il n'y a même pas quatre cents kilomètres en ligne droite entre le Belvédère et la Manche, l'Atlantique ou la Méditerranée, qui sont les trois mers de notre rivage ». Pourtant, depuis la fin du XVIIIe siècle et les spéculations d'un ingénieur, c'est Bruère-Allichamps qui passait pour centre du pays. On y trouve une borne kilométrique du IIIe siècle, creusée en sarcophage. Pour Jean Giraudoux, « Ce sarcophage debout (...) dans lequel enfant [il se] cachait (...) marque toujours le centre de la France... »[322]. A la fin du XIXe siècle, géographes et mathématiciens posent règles et compas sur un Hexagone en voie de stabilité et déterminent un nouveau centre[323]. Ainsi, l'abbé Théophile Moreux[324] désigne lui le village de Saulzais-le-Potier. Suite à ces calculs, un monument est érigé à la sortie du bourg. En réalité « il y autant de centres de la France que de façon de définir le territoire national : à marée haute ou à marée basse, avec ou sans les îles, avec ou sans les lacs, étangs, estuaires » prévient un responsable de l'I.G.N[325]. De même, pour Michelet, c'est Paris qui représente le centre, voire la « tête » du pays. La capitale est le point de convergence et de fusion de toutes les réalités françaises[326].

En fait, la localisation précise importe moins que l'idée réitérée d'un centre du territoire. Elle renforce l'impression d'un territoire compact, symétrique. En outre, elle signale une profonde unité du territoire. Sur ce sujet, Giraudoux rapporte une anecdote datant de l'incursion française en Alsace, en 1914. Ses compagnons d'armes s'empressent d'inscrire sur une carte la brève reconquête de l'Alsace.

> - Sur la carte ou le pays annexé est en carmin, et la France en blanc, on passe au crayon rouge la France, que l'Alsace conquiert ainsi en une minute. Mon tambour, qui est de Bruère, le petit bourg du Bourbonnais où se dressait autrefois, raconte t-il, le centre de la France, - il y a une colonne carrée faite de deux sarcophages romains trouvés aux environs - se réjouit que

---

[322] Jean Giraudoux, *Armistice à Bordeaux*, 1945.

[323] P. Martinat, « Voyage aux centres de la France », *Le Monde*, 9 sept. 1999, p. 12.

[324] Théophile Moreux (Argent sur Sauldre, 1867-Bourges, 1957) est l'auteur d'une œuvre philosophiques dont on peut citer quelques titres : *D'où venons-nous ? ; Où sommes nous ? ; Qui sommes nous ? ; Où allons nous ?* Il fut également le maître de Georges Bernanos.

[325] Institut de géographie nationale. *Cf.* P. Martinat, « Voyage aux centres de la France », *Le Monde*, 9 sept. 1999, p. 12.

[326] Michelet, *Histoire de France*, livre III.

> Bruère ait repris son rang, l'écrit à sa famille, essaye de l'expliquer au maire avec des ficelles tendues de Dunkerque à Perpignan... le maire ne comprend pas... l'Allemagne n'a pas de centre...[327].

Ainsi, c'est une particularité française que d'attribuer au territoire un centre. Il assure la solidité du territoire qui, malgré des aléas, est appelé à se reconstruire de lui-même. Le centre détermine les frontières, il est l'axe autour duquel le territoire se dispose. De lui émane une force centripète. L'idée d'un centre suggère l'achèvement du territoire.

Cette notion n'est pas seulement géométrique ou géographique. Le centre correspond aussi à un caractère, une mentalité mesurée. Le centre est le point d'équilibre du territoire, les contrastes violents des autres régions n'y existent pas. Ainsi, écrit Giraudoux au sujet du Berry :

> - Je me suis toujours réjoui de ce qu'il y eût au centre de la France, non pas, comme on croit, un Massif Central, mais ce qu'on pourrait appeler un Calme Central, une Placidité centrale, un pays de plaines sans arrogances, de paysages discrets, de rivières peu bavardes[328].

A l'instar du paysage, l'accent est sans grand relief : « C'est grâce à Châteauroux, dit Giraudoux, que j'ai perdu ce violent accent méridional apporté de ma province d'origine (...). Venu d'une terre à aspects et à gestes plus mouvementés, je me sens d'autant mieux l'âme berrichonne que je la porte en supplément »[329]. Les hommes et les monuments sont tout aussi simples : « Il n'est pas jusqu'à l'absence, dans ce centre de la France des noms de batailles trop éclatants, d'architectures trop insolites et aussi, je ne dirai pas de grands hommes, car le Berry a les siens, mais de génies à l'ombre trop accaparante qui ne vous donne un accès plus direct et plus simple aux nécessités du présent »[330]. Le centre, axe du pays, est une région aux traits doux et paisibles. Mais cependant ferme, pour Poincaré[331], et doté de « mâles qualités » : la patience, la persévérance qui sont autant de vertus patriotiques. Ces caractéristiques en font le lieu

---

[327] Jean Giraudoux, Retour d'Alsace, août 1914, Emile-Paul Frères, 1916, p. 39.

[328] Giraudoux, « Chronique littéraire », *Les Feuilles d'Art*, n°3, 15 octobre 1919, p. 115

[329] Giraudoux, *Ibid.*, p. 115.

[330] Jean Giraudoux, Allocution, le 13 juillet 1928, pour la distribution des prix du lycée de Châteauroux, *Journal du département de l'Indre*, 16 juillet 1928.

[331] Raymond Poincaré, « Discours prononcé le 8 octobre 1895 », au nom du gouvernement, à l'occasion de l'inauguration d'un monument commémoratif de 1870 (dont c'est le 25e anniversaire) par la ville du Puy, dans *Idées contemporaines*, Fasquelles, 1906, p. 348 et *svt.*

centripète : « c'est, écrit Poincaré, sur le flanc de vos montagne que s'est jadis allumé le foyer de l'idée patriotique[332]. Plus tard, dans le réseau lentement étendu par les siècles, des provinces françaises, vous avez formé une maille maîtresse, solide et résistante ». Le Velay est une terre d'entente, de fusion entre oc et oïl. Le lieu de la réconciliation des contraires. C'est le lieu moyen, le cœur modeste du territoire où toutes les divergences s'éteignent. Il est la matrice du territoire.

[332] Poincaré flatte son auditoire masculin et fait des habitants du Puy et de la Haute-Loire, les héritiers « des meilleurs attributs de la vieille race gauloise », *Idées politiques*, p. 349.

Le choc de la défaite a provoqué chez les universitaires une intense réflexion sur la notion de territoire. La brusque invasion et la perte d'une province stupéfient les Français habitués à un demi-siècle de paix et de stabilité des frontières[333]. Elle apparaît comme une sombre réédition de 1815 : une rapide invasion suivie d'une occupation assortie d'une lourde indemnité de guerre pesant sur le pays. Mais en 1870, les conséquences sont plus lourdes encore. Il ne s'agit plus de la perte de places fortes mais de l'abandon d'une province française depuis le XVIIe siècle. Napoléon III, en défenseur du droit des nationalités, avait contribué à affermir en France l'idée révolutionnaire d'une association étroite de la nation et de son territoire. Dans ces circonstances, la perte de l'Alsace-Lorraine, devenue tribut de guerre consenti par l'Assemblée nationale, est inacceptable. Elle apparaît comme une inadmissible amputation du territoire sacré de la nation.

Ces idées sont développées dès le mois d'octobre 1870 par des universitaires français qui sont les premiers à contester l'annexion de l'Alsace par le vainqueur. Contre le principe ethnique, avancé par les Prussiens, ils s'appuient sur l'argument du *droit des peuples à disposer d'eux-mêmes*. Une province n'est pas un bien échangeable : peuplée et animée d'une vie propre et des liens anciens, elle ne peut être brusquement arrachée à ses habitudes et attribuée, sans aucune consultation de la population, à un autre Etat. Pour exprimer et transmettre l'idée d'une nation solidaire et d'un territoire indivisible, les historiens, les géographes, les publicistes ont recours à diverses métaphores.

La métaphore de la personne, dont le corps serait le territoire et l'esprit, la nation, renforce l'idée d'une indéfectible adéquation de la nation et de son territoire. Cette figure comme celle du jardin, illustre le lieu commun d'une France aux provinces

[333] L'annexion de Nice et de la Savoie, en 1860, a été le résultat de calmes tractations et elle a été conforme au « vœu des populations » qui ont été consultées par un référendum.

diverses mais unies. Ces figures expriment l'achèvement du territoire : personne ou jardin clos, il a atteint ces limites idéales qui mettent en adéquation la nation et le sol de la patrie. Ces images flatteuses donnent à voir la beauté unique et la richesse du territoire français. Outre le parti pris, ces éloges font d'une amputation territoriale, un crime. Ces qualités françaises, vantées dans les manuels scolaires, permettent de stimuler la fierté nationale et de nourrir l'amour de la patrie.

Cependant, elles expriment une nostalgie car elles ne correspondent plus à la France d'après 1870. Aussi, sont elles complétées par des projections qui sont autant de questionnements sur le devenir du territoire. L'image de la Gaule, figure de pérennité, est une réponse rassurante. Elle fournit aussi la preuve historique que « l'Alsace est française ». De plus, elle montre la pérennité du territoire à travers le temps et les avatars de l'histoire.

Des dissensions internes entre le Nord et le Midi se développent dans les années 1880-1900. Elles montrent que la France centralisée n'est pas encore une représentation mentale bien ancrée dans les mentalités françaises. C'est bien une France des terroirs, décrite par Eugen Weber, qui apparaît dans les textes et l'iconographie. Le maillage administratif est l'objet de débats où ressurgissent des dimensions ancestrales -les pays- mais aussi plus modernes comme les régions basées sur des critères géophysiques. Malgré tout, ces débats ne parviennent pas à briser les figures d'unité. Elles ne sont pas troublées par l'aventure coloniale : l'Algérie, au delà des mers, ne peut prétendre à la continuité territoriale. Une image abstraite permet d'illustrer de manière plus efficace encore, l'unité du territoire : l'hexagone. Figure simplifiée, véritable logo, elle est un résumé de la France : c'est un territoire équilibré, aux lignes épurées. L'idée d'équilibre territorial est renforcée encore par la découverte d'un centre géographique, axe idéal, autour duquel s'ordonne le territoire. Il est non seulement une preuve de perfection géométrique, si ce n'est géographique, mais encore un point d'équilibre linguistique et moral. C'est le lieu sans accent où tous les extrêmes s'effacent. C'est le lieu d'une mentalité modérée entre les extrêmes méridionaux et septentrionaux. En outre, l'hexagone, figure géométrique idéale, a l'avantage de cacher toutes les absences du

territoire réel. Elle permet d'ignorer la perte de l'Alsace-Lorraine perçue comme temporaire. Les représentations du territoire, bâties sur l'absence de l'Alsace-Lorraine, véhiculent l'idée que la France ne parviendra à sa plénitude spatiale qu'avec le retour des provinces perdues. La France, à l'avant-garde des Etats-nations, achève sa construction par la transmission à la population de l'image d'un territoire à reconquérir et à défendre. Les savants ont donné les arguments théorique d'une représentation qui traverse la fin du XIXe siècle : la revanche. En outre, l'épisode de 1870 met un terme à l'expansionnisme européen de la France ; elle le remplace par la colonisation. A ses frontières, la récupération des provinces perdues est l'ultime ambition territoriale. La guerre de 1870, avec ses conséquences, apparaît donc comme un événement fondateur car elle ancre dans la conscience nationale, la nécessaire intégrité du territoire et l'idée de son achèvement.

La défaite a été mise sur le compte de l'ignorance géographique et de l'impréparation des Français. La paix revenue, la population semble curieuse de parcourir et découvrir le pays. Cette aspiration est bien évidemment permise par le développement des moyens de transport qui rendent des catégories de populations plus mobiles. Lors de pèlerinages, voyages touristiques ou épreuves sportives, elles prennent conscience du territoire et en diffusent une représentation cette fois plus populaire. Il ne s'agit plus de figures abstraites survolant le territoire, mais d'une reconnaissance concrète et détaillée du pays. Dans quelle mesure peut-on trouver une concordance entre les représentations abstraites des savants et ces parcours réels aux mobiles prosaïques ?

2EME PARTIE

L'APPRENTISSAGE DU TERRITOIRE : PARCOURS

Le XIXe siècle est marqué par une extraordinaire mobilité géographique. Elle favorise le parcours et la connaissance du territoire. En 1870, l'essentiel du réseau ferré français est construit ; vingt-quatre ans plus tard, le premier salon de l'automobile se tient à Paris. Le train puis l'automobile transforment, étendent et démocratisent des pratiques culturelles anciennes, telles que le pèlerinage ou le voyage touristique. Le début du XXe siècle s'étonne, adopte les inventions techniques et s'enivre de vitesse. Le tour de France automobile puis cycliste ajoute au geste sportif, l'émerveillement du découvreur. Qui jusque là avait parcouru toutes les routes chaotiques de France ? Qui avait relié Paris à Bordeaux en trois étapes ? Le parcours n'est plus celui, lent et isolé, de quelques marcheurs, colporteurs ou compagnons du devoir, mais une course conquérante et moderne. Aussi, le train ou l'auto, nouveaux modes de déplacement, construisent une vision inédite du paysage et du territoire. Cette révolution des transports élargit l'horizon des Français. Elle leur permet de percevoir l'espace à diverses échelles : au delà du village et du canton qui enserrent le quotidien, ils prennent conscience qu'il existe une dimension plus exceptionnelle - la province et le pays.

Ce parcours rapide et complet du territoire est possible à un moment clé de l'histoire nationale. La perte des provinces de l'Est, perçue en 1871 comme une amputation, suscite l'intérêt pour la dimension nationale et fait naître un ensemble de questions sur le territoire et ses limites. La défaite a été mise sur le compte de l'ignorance - notamment géographique - des soldats et des officiers français ; tout comme la victoire prussienne a été celle de l'instituteur. Aussi, la société française, bouleversée par la défaite, bousculée par les découvertes de l'ère industrielle semble avide de découvrir le pays. Des Français de tous les milieux sociaux parcourent le territoire et en font, sur le terrain, l'apprentissage.

Trois types de parcours émergent de cette période historique et permettent d'en capter

les représentations. Le premier est un aller-retour entre la France et les provinces annexées. Effectué par des journalistes et gens de lettres, il construit un stéréotype de l'Alsace-Lorraine. Le second est, d'une certaine manière, le voyage inverse : des provinces perdues vers la France. Il s'agit du pèlerinage des Catholiques alsaciens et lorrains vers Lourdes. Les comptes rendus annuels nous transmettent la représentation catholique du territoire français. Enfin, le dernier parcours du territoire est celui, populaire, sportif – et à priori sans idéologie – du tour de France cycliste. La boucle dessine et popularise dans tous les milieux une image du territoire. Ces trois parcours sont un apprentissage direct du territoire et de ses limites par un groupe important de personnes - voyageurs, cyclistes, pèlerins. En outre, grâce à la presse, à l'imprimerie bon marché et surtout à l'alphabétisation, ces expériences parviennent à un large public.

Ces trois parcours, divers par leurs mobiles et les moyens de déplacement utilisés, ont pourtant un point commun. Ils dessinent la même France au territoire monolithique, uni et cohérent, entamé cependant par la perte de l'Alsace-Lorraine. Gestes de découverte et d'appropriation du territoire, ces parcours sont donc aussi des gestes d'unité et de protection.

De 1871 à 1914, comment le territoire est-il vu et vécu par ces divers arpenteurs ? Quelle place l'Alsace-Lorraine a t-elle dans leurs représentations de la France ? Maintiennent-ils tout au long de cette période cette image d'un territoire uni et solidaire mais amputé ?

CHAPITRE I

RETOUR AUX PROVINCES PERDUES

Entre 1871 et 1914, le voyage en Alsace-Lorraine est une pratique fréquente d'une bourgeoisie principalement parisienne. Il reflète la mode du *sporting* et le développement de l'hygiène en vertu de quoi il est déjà de bon ton d'aller s'aérer en province[334]. Ce tourisme est facilité par le chemin de fer puis l'automobile[335]. Preuve de leur succès, le *Touring club de France*[336], le *Club alpin français* et les premiers guides touristiques, tel le *Guide Joanne*[337], organisent ces séjours.

En outre, l'intérêt pour les *Provinces perdues* est suscité par la récente annexion[338]. La curiosité est avivée par les difficultés d'accès : si ce n'est un territoire interdit, les Français ne peuvent y circuler sans contrôle. Dans les années 1870, la législation est assez libérale : s'ils ont un comportement paisible, aucune difficulté ne doit être faite aux voyageurs. Cependant, leurs hôtes, y compris les hôteliers[339], doivent déclarer leur

---

[334] André Rauch, *Vacances en France de 1830 à nos jours*, Hachette, 1996.

[335] En 1870-1880, les auteurs, à l'instar de Victor Tissot pour son enquête *Au Pays des Milliards*, prennent le train. En 1905, Barrès parcours le pays messin en voiture : son chauffeur lui donne l'occasion de rencontrer le docteur Bucher. Léon Auscher, en 1904, décrit *Le Tourisme en auto. Juste Lobel, Alsacien* écrit par A. Lichtenberger, parcourt lui aussi l'Alsace en automobile tout comme *Les Exilés* de Paul Acker. En 1919, dans *la Revue d'Alsace et de Lorraine*, G. Dietrich et G. Géville décrivent « nos routes ... déroute » sur le trajet « Paris-Strasbourg et retour en automobile ».

[336] Le Touring Club de France est fondé en 1890 pour promouvoir le tourisme en vélo puis en automobile.

[337] « Le guide Joanne », dans Pierre Nora dir., *Les lieux de mémoire*.

[338] Alphonse Daudet commence un récit par cette curiosité : « Maintenant surtout que l'Alsace est murée, il me revient de ce pays perdu toutes mes impressions d'autrefois... », dans « Alsace, Alsace », *l'Evènement*, 26 août 1872. Réed. dans les *Contes du Lundi*.

[339] En 1907, un rapport du chef de la police témoigne que les hôteliers ne respectent pas toujours l'obligation d'inscription des étrangers sur les registres. *Cf.* Archives départementales du Bas-Rhin, AL 69 – 408.

présence à la police[340]. Cette mesure visait à empêcher les Français de séjourner en grand nombre et d'entretenir une résistance locale à la germanisation. A partir de 1887, un permis de séjour est nécessaire à tout Français passant au moins une nuit en pays annexés. Le 22 mai 1888, un arrêté le remplace par l'obligation du passeport. C'est cette fois une sérieuse entrave au voyage des Français et à leur séjour sur place[341]. C'est un sujet sensible et la presse française, notamment destinée aux soldats, se déchaîne. Une caricature montre les nouvelles formalités à la frontière allemande : le passeport ne suffit plus et les gardes frontières impériaux exécutent sur l'innocent voyageur une fouille brutale et absurde[342]. Ces conditions de séjour expliquent la curiosité du lecteur à l'égard des témoignages ramenés d'Alsace-Lorraine ; l'Outre Vosges se parant d'un halo de mystère. « Maintenant surtout que l'Alsace est murée, il me revient de ce pays perdu toutes mes impressions d'autrefois... », écrit Alphonse Daudet[343]. Les relations franco-allemandes pèsent sur la fréquence des voyages en Alsace-Lorraine. Les années 1880, avec l'arrivée de Jules Ferry au gouvernement, correspondent à une période de détente et le nombre de voyageurs en Allemagne double[344]. Les aventures coloniales détournent les Français de l'idée de revanche et le regard sur l'Alsace-Lorraine est apaisé. A la fin des années 1880, les voyages en Alsace sont plus rares. De nouvelles tensions apparaissent entre l'Allemagne et la France avivées par le *général Revanche* au ministère de la guerre, l'affaire Schnæbelé, ou les divers incidents de frontière. Les voyages reprennent à la fin du siècle et ne cessent plus jusqu'en 1914.

Si le voyage n'est pas à la portée de tous, les récits qu'il fait naître sont eux populaires.

---

[340] Conformément à une loi de 1794 transmise aux Kreisdirektore de Basse-Alsace en mai 1879, dans Hélène Barbey-Say, *Le voyage de France en Allemagne de 1871 à 1914*, Presses universitaires de Nancy, 1994, p. 34.

[341] Hélène Barbey-Say, *Ibid.*, p. 41. Elle témoigne d'une volonté de « lutter contre l'influence des Français sur les sentiments germanophobes de la population alsacienne » née « à partir des années quatre-vingts, quand il apparaît nettement que la politique de conciliation a échouée ».

[342] *Cf.* illustration en annexe : Navoin, « A la frontière... », *Le troupier*, 7 juin 1888.

[343] Alphonse Daudet, « Alsace ! Alsace ! », *l'Evènement*, 26 août 1872. Réed. dans les *Contes du Lundi*.

[344] Hélène Barbey-Say, *Ibid.*, p. 14. L'auteur écrit que « la littérature abandonne de plus en plus le thème de l'Alsace-Lorraine... ». Il nous semble au contraire à la fin du siècle plus présent que jamais, le style et le ton ont toutefois changé : moins exacerbés et revanchards, ces écrits intimistes cherchent à donner une image de l'Alsace plus personnelle.

De 1870 à la veille de la Grande Guerre, les récits de voyage envahissent presse et littérature. Le genre est certes ancien : abondamment illustré par les Britanniques au XVIIIe, il est prisé des Romantiques attirés par les mythes et la nature rhénane. Les récits étudiés diffèrent de ceux de la première moitié du XIXe siècle en ce qu'ils rendent compte d'un voyage bref - quelques jours, guère plus d'une semaine contre d'itinérantes et infinies grandes vacances au pas des chevaux. Ces courts séjours explorent une aire plus réduite : à cinq heures de Paris, l'Alsace-Lorraine est une petite région proche et suscitant une curiosité particulière. Selon une pratique remontant au XVIIIe siècle, les écrits étaient des réflexions personnelles et originales d'écrivains, tel Dumas ou Hugo, ou des enquêtes d'historiens comme celles de Tocqueville. Après 1870, nous avons surtout le regard des écrivains journalistes qui rapportent des récits édifiants, publiés sous forme de reportages, essais ou romans. Ces écrits ont la plus large diffusion possible - cependant difficile à quantifier. Ils sont publiés dans les quotidiens[345] ou hebdomadaires[346] qui ont commandé ces articles. Plus tard, ils peuvent être imprimés *in folio* et faire l'objet de nouvelles éditions. Dans les années 1900, presse et éditeurs font appel aux écrivains d'origine alsacienne[347] à titre de spécialistes de la question. Aussi le matériau utilisé dans leurs romans réapparaît dans des articles. Paul Acker puise dans *Les Exilés* pour alimenter un article[348], André Lichtenberger détaille *Juste Lobel, Alsacien* dans « En Alsace »[349], René Bazin fait de même. Ces romans intimistes traduisent les impressions de l'auteur et puisent dans la veine du vérisme. Enfin, on trouve le récit de voyage dans de gros ouvrages de genre encyclopédique. Ces trois supports peuvent toucher le lectorat des écoles, des casernes ou encore des cabinets de lecture et bibliothèques populaires. Les rééditions et la multiplication des supports finissent par faire de l'Alsace-Lorraine un thème classique de la littérature

[345] *Le Gaulois, Le Soir...*

[346] *La revue alsacienne* de Eugène Seinguerlet ; *la Revue nouvelle d'Alsace et de Lorraine...*

[347] Optants et fils d'optants réfugiés à Paris.

[348] Paul Acker, « Au pays d'Alsace », dans Octave Beauchamps, *Le tour de France*, 1911, 3e vol., p. 57 à 84.

[349] André Lichtenberger, *En Alsace*, Les Arts graphiques, 1912. Le roman date de 1911.

populaire. Le voyage dans les provinces perdues, avec ses constantes dans le fond et la forme du récit, devient un genre littéraire spécifique. Le voyage dans l'Est est un parcours à la fois réel et imaginaire. D'abord, le trajet lui-même, reliant Paris à Strasbourg, est une transgression de la frontière. Il permet de maintenir un lien entre la France et les provinces perdues. Ensuite, ce territoire frontière, annexé à l'Allemagne mais « français de cœur », a une image particulière diffusée par les voyageurs. Nourrie des stéréotypes des années de guerre, cette image fait de l'Alsace une province française. Ainsi, au territoire réel, les voyageurs substituent un territoire idéal dont l'Alsace pittoresque est le fleuron. Les récits de voyage, fabriquant et diffusant en France un stéréotype de l'Alsace-Lorraine, maintiennent les *Provinces de l'Est,* dans l'espace imaginaire français. L'Alsace-Lorraine apparaît à la fois comme le sanctuaire de la nation, les voyageurs entrant en Alsace avec le sentiment recueilli du pèlerin, et une province pittoresque.

1 - Les commis voyageurs de la France

La plupart des récits sur l'Alsace-Lorraine émanent de publicistes parisiens[350]. Mais ils font figures de spécialistes de la question en vertu des liens, matériels ou amicaux, qu'ils ont avec les provinces perdues ou leurs habitants. Par leur double lieu de vie, à Paris et en Alsace, mais aussi grâce à leurs amitiés alsaciennes, ils tissent un lien entre la France et L'Alsace-Lorraine. C'est le cas d'Edmond About[351] qui possédait une maison à Saverne et y fait un séjour, dès septembre 1871, pour régler diverses questions liées à l'option de ses enfants. « Lorrain par le hasard de la naissance, écrit Edmond About, Alsacien par mon choix et par résidence de douze années, j'ai vu l'Allemagne confisquer d'un coup mon pays natal et mon pays d'affection, les deux petites villes de Dieuze et de Saverne »[352]. Tous légitiment leurs écrits par une familiarité avec les provinces parcourues. Faute d'ascendant alsacien, une randonnée d'adolescent suffit à

[350] Nous incluons dans cette catégorie les provinciaux « montés à Paris » comme le languedocien Daudet ou les Optants.

[351] Son « Voyage en Alsace » effectué de septembre à novembre 1871, est publié en 1872 dans *Le Soir* puis édité *in folio* en 1875.

[352] Edmond About, *Voyage en Alsace*, Hachette, 1872, p. 13.

Alphonse Daudet pour se fabriquer une attache à l'Est. Jules Claretie évoque des souvenirs de jeunesse : les journées de juillet 1870 où, en compagnie d'Edmond About et d'Albert d'Aunay, ils faisaient leur campagne de « correspondants de guerre ». Enfin, dernière catégorie, des militaires décrivent, à titre de témoins ou de spécialistes, les champs de batailles de 1870.

Ces spécialistes ont pour but de faire découvrir aux lecteurs français une province perdue et d'entretenir, auprès des milieux francophiles alsaciens, l'image de la France. Ainsi, avec ce double objectif, ces écrivains voyageurs, qui effectuent de nombreux aller-retour entre Paris et l'Alsace-Lorraine, sont les commis voyageurs du patriotisme français. Quelques publicistes vont même chercher en Alsace des arguments de revanche. C'est le cas de Victor Tissot ou de Paul Melon[353] - un proche de Juliette Adam, directrice de la *Nouvelle Revue* et pasionaria de la revanche. A la fin des années 1870, de jeunes auteurs souhaitent établir entre la France et l'Alsace-Lorraine un lien moins revendicatif. Ces modérés s'expriment dans la *Revue alsacienne*, un mensuel créé par A. Le Reboullet pour être « un lieu moral entre ceux qui sont restés dans nos chères provinces d'Alsace et de Lorraine et ceux qui les ont quittés »[354]. Les rédacteurs sont « de jeunes Alsaciens »[355] et la revue évite les questions politiques pour « qu'elle puisse passer librement la frontière »[356]. Après une décennie de silence, une rupture se produit dans les récits de voyage avec les écrits de Maurice Barrès sur la Lorraine. Il projette sur le paysage lorrain, qu'il s'approprie, ses sentiments et opinions - tout en écrivant que c'est le paysage qui les lui transmet. Vital Rambaud rappelle combien *Amori et dolori sacrum* fut admiré et salué même par les adversaires de Barrès[357]. A sa suite, paraissent des écrits plus intimistes et moins polémiques d'optants ou fils d'optants. Ils

[353] Paul Melon, « Les Allemands en Alsace-Lorraine, impressions de voyage », *La Nouvelle Revue*, 1er avril 1887, Librairie de la Nouvelle Revue, 1887, 417 pages.

[354] *Revue alsacienne*, numéro 1, novembre 1877, éditorial.

[355] On relève la participation d'Erckmann-Chatrian, Edmond About, Francisque Sarcey, Jules Claretie, Jean Macé, Eugène Seinguerlet, Edouard Schuré, R. Reuss, A. Dollfus, Leconte de Lisle ou encore Charles Bigot.

[356] *Revue alsacienne*, numéro 3, janvier 1878, rubrique « A nos lecteurs ».

[357] Vital Rambaud, Introduction de Maurice Barrès, *Romans et voyages*, collection Bouquins, R. Laffont, 1994, p. 4.

n'empruntent pas totalement le nationalisme de Barrès mais, comme lui, découvrent leurs racines, la personnalité et les particularismes d'une région. Paul Acker, tel son double des *Exilés*[358], redécouvre Colmar et ses origines familiales. Ce retour aux sources a créé un nouveau lien, au delà de l'annexion, entre l'Alsace et la France. De même, René Bazin décrit les dilemmes et déchirements de la famille *Oberlé* dont le fils, Jean, finit par fuir l'Alsace pour la France[359]. Ces écrits, plus précis, distinguent enfin l'Alsace de la Lorraine. Les Alsaciens de Paris ont une vision plus nuancée des provinces de l'Est qu'ils tentent de décrire depuis Strasbourg ou Metz. Quelques auteurs représentent encore le nationalisme des années 1890 : Émile Hinzelin, vindicatif, considère l'Alsace comme la terre maternelle parce que sa « mère y était née »[360]. Par un phénomène de génération ou parce que les déplacements entre la France et ses anciennes provinces sont plus aisés, ces littérateurs font de fréquents voyages. Pour que leurs écrits destinés à un lectorat français soient convaincants, les voyageurs gomment leur identité citadine ou parisienne et semblent, par empathie, se fondre dans les provinces décrites. En réalité, au cours du voyage, ils posent sur l'Alsace un regard français et, dans les milieux alsaciens qu'ils fréquentent, représentent la France et le milieu intellectuel parisien. En outre, malgré le passage du temps et la variété des mobiles affichés par les écrivains voyageurs, leurs récits ont un air de famille car ils sont tous imprégnés d'une impression de pèlerinage.

A- Un pèlerinage patriotique.

En effet, l'Alsace et la Lorraine sont devenues ces provinces perdues, sorte de sanctuaire du patriotisme, que les Français ne semblent aborder qu'avec recueillement et componction. Les voyageurs enquêtent, démontrent ou polémiquent mais tous, à des degrés divers, ont le sentiment d'accomplir un pèlerinage. Jules Claretie dans *Quarante ans après*, annonce dès la préface que « le voyage en Alsace et en Lorraine ressemble à

[358] Paul Acker, fils d'optants, situe l'action de ce roman paru en 1910, à Colmar.

[359] En avril 1901, René Bazin soumet son roman à Pierre Bucher et à deux autres Alsaciens afin qu'ils en vérifient la justesse. Il va même au Donon préparer le scénario de la désertion de Jean Oberlé. Entre octobre et novembre 1901, dix-huit mille exemplaires du livre sont vendus. Cela en fait le principal succès de librairie de l'automne 1901. *Cf.* Gisèle Loth, *Un rêve de France, op. cit.*, p. 82 et svt.

[360] Emile Hinzelin, *Images de France, Régions de l'Est*, Berger-Levrault, 1900, p. 3.

un pèlerinage ». Le mot apparaît dans les ouvrages les plus anodins, tel ce gros livre illustré intitulé *Le tour de France*[361], qui intègre dans l'espace national quatre villes perdues en 1871. L'Alsace, objet de sentiments recueillis, apparaît comme un sanctuaire où sont conservés souvenirs et sentiments français. Les voyageurs transgressent les frontières politiques : l'Alsace demeure dans l'espace français. Tout le voyage a pour objectif de prouver cette continuité territoriale. Ainsi, le pèlerinage est d'abord une quête du passé et un recueillement dans les lieux qui évoquent la France. Eugène Seinguerlet[362] veut ainsi « faire un pèlerinage dans ce qui fut Strasbourg et retrouver, s'il en restait, les traces de ces richesses artistiques et de ses beautés historiques »[363]. Cette recherche n'est pas désintéressée car elle consiste pour les voyageurs à retrouver les traces françaises en Alsace. Un pèlerinage attire Ardouin-Dumazet vers Sessenheim, le village décrit par Goethe, dans la « ville morte de Fort-Louis, qui conserve son nom français au milieu de tant de villages aux vocables germaniques »[364] ; elle fut construite par Vauban et démantelée en 1815. Dans le pays le Bade, à Achern, il va « chercher les souvenirs de Turenne » dont la tombe reste un « domaine français » ; ce chapitre s'intitule : « Un bout de France au delà du Rhin ». Les souvenirs du XVIIIe siècle et la tombe illustrent la nostalgie des terres perdues. En 1902, Philippe Deschamps, un chantre de la revanche, évoque le « pénible pèlerinage [qu'il vient] de faire à travers nos deux belles provinces devenues allemandes[365] ». Il compare le présent prussien de l'Alsace à un passé français idéalisé. Les statues, maintenues en place par les

[361] *Le tour de France, publication nationale illustrée, description pittoresque des sites, vues, monuments, coutumes, mœurs et usages*, imprimerie F. Debons, Paris, 1876, 2 volumes. Il rassemble des articles sur des « sites, vues, monuments... » de la France. Le premier volume contient douze articles décrivant des villes ou des régions de frontière. Paul Arène propose une « promenade dans le Comtat Venaissin et la Provence » jusqu'à « Saint-Rémy et les Baux », Fervacques poursuit la visite par « Nice et ses environs ». Victor Hugo s'intéresse au « littoral français ». On trouve encore des articles sur Lourdes, Lyon et Chenonceaux.

[362] Deux orthographes pour ce nom, Seinguerlet ou Singuerlet, indifféremment trouvées dans les livres.

[363] Eugène Seinguerlet, « Strasbourg », *Le tour de France*, F. Debons, 1876.

[364] Ardouin-Dumazet, *Voyage en France, op. cit.*, p. 261.

[365] Philippe Deschamps, *L'Alsace-Lorraine française quand même ! Trente ans après le rapt*, A. Lemerre, 1903, 303 pages, p. 11.

Allemands[366], évoquent à la fois l'époque française et la fidélité des Alsaciens-Lorrains. Claretie, devant la statue de Kléber, « comme jadis, comme toujours [s'était] là retrouvé en France »[367]. Par ailleurs, elle rappelle « éternellement à Strasbourg, la patrie française ». La statue, témoin du passé, s'adresse à la fois au pèlerin français et au passant alsacien.

Surtout, l'Alsace-Lorraine est devenue un sanctuaire français et un lieu de pèlerinage car elle porte les champs de bataille de 1870. Six ans plus tard, le colonel Duhousset fait « le pieux pèlerinage de la reconnaissance et du souvenir »[368] à Reichshoffen, Woerth et Frœschwiller. Lors d'un semblable voyage, Paul Melon s'étonne du paysage paisible où rien ne rappelle « les horreurs de la guerre ». Il évoque « l'affreuse boucherie » où « tant de vies ont été sacrifiées en vain »[369]. Dans les années 1880, Allemands et Français[370] construisent les premiers monuments aux morts. Cela émane parfois d'initiatives privées. Ainsi, à Mars la Tour, le chanoine Faller a rassemblé des vestiges des champs de bataille, une « défroque de la tuerie » dans ce que Jules Claretie appelle un « musée de débris »[371]. C'est l'occasion de réflexions sur la guerre qui n'est pas condamnée par principe mais parce qu'elle fut perdue par la France et lui coûta une portion du territoire. « Oh ! Quelle tristesse de voir aujourd'hui allemande cette terre arrosée par tant de sang généreux ! »[372], écrit Philippe Deschamps pour qui ce sang versé baptise une terre française. Ardouin-Dumazet fait « le pèlerinage à la terre douloureuse où tant de sang fut répandu, où tant d'héroïsme fut en vain dépensé »[373]. Les nouveaux

---

[366] Ardouin-Dumazet note qu'ils « ont maintenu ces nobles figures de Ney et de Fabert sur la place de Metz, comme ils ont respecté Rapp et Bruat à Colmar, Kléber à Strasbourg », *Voyage en France, les provinces perdues, op. cit.*, p. 284.

[367] Jules Claretie, « Devant la statue de Kléber à Strasbourg », dans *Le Gaulois du dimanche*, 16-17 avril 1910, numéro spécial consacré à l'Alsace.

[368] Colonel Duhousset, « Reichshoffen, Froeschwiller, Woerth », *Le tour de France, op. cit.*, 1876.

[369] Paul Melon, *Les Allemands en Alsace, op. cit.*, p. 39.

[370] Œuvre de l'association du *Souvenir français* chargée de l'édification et de l'entretien des tombes et des monuments aux morts de 1870. Fondée par Xavier Niessen, professeur alsacien immigré en France. Une antenne se constitue à Strasbourg en 1907.

[371] Jules Claretie, *Le Gaulois du dimanche, op. cit.*, page 71.

[372] Philippe Deschamps, *L'Alsace-Lorraine française, op. cit.*, p. 12.

[373] Ardouin-Dumazet, *Voyage en France, op. cit.*, p. 347.

monuments construits au début du XXe siècle à Noisseville et à Wissembourg[374] prennent un sens nouveau. Ils n'évoquent plus seulement le regret des disparus mais donnent aussi aux passants le modèle de leurs vertus morales et civiques. Ainsi, le « panthéon populaire » de Mars la Tour « enseigne comment on meurt pour [la patrie] »[375]. L'Alsace donne la leçon du sacrifice pour la défense du territoire. De plus, les morts donnent aux vivants un devoir de mémoire. Claretie, devant le monument aux morts du Jardin botanique de Strasbourg, constate que « ces pèlerinages sont à la fois attristants et sains (...) Les tombes nous disent 'Souvenez-vous !' »[376]. Elles soufflent aux nouvelles générations un devoir à accomplir : la récupération des provinces perdues. En fait, la défaite est mise sur le compte de la malchance : Paul Acker harangue les Français - « Qu'ils aillent d'abord en pieux pèlerinage sur les champs de bataille où nous avons perdu l'Alsace, et qu'ils y touchent du doigt combien la fortune nous a trahis »[377]. La perte des provinces de l'Est fut donc une malheureuse infortune qu'il convient de réparer. Ce message n'est pas seulement délivré par les publicistes revanchards par profession mais on le trouve aussi dans des textes mesurés, tel celui d'Ardouin-Dumazet. Le pèlerinage est donc le rappel d'une mission : l'Alsace et la Lorraine furent françaises et elle doivent le redevenir pour que les morts de 1870 ne soient pas inutiles.

Enfin, le pèlerinage aux champs de bataille est une reconnaissance, au sens militaire du terme, de la frontière. Les édifices de pierre et de bronze allemands affirment aux yeux des Français « l'orgueil des vainqueurs »[378] et délimitent le territoire du *Reich*. Ces monuments marquent le territoire et sont un signe de possession. Côté français, Mars la

---

[374] Le monument de Noisseville, en Lorraine, est inauguré en 1908 ; celui de Wissembourg est construit l'année suivante.

[375] Jules Claretie, *Le Gaulois du dimanche, op. cit.*

[376] Pour Jules Claretie, Mars la Tour est « un coin de terre où tout Français devrait aller en pèlerinage », *L'Alsace et la Lorraine depuis l'annexion*, Paris, 1874, p. 261.

[377] Paul Acker, « Colmar et ses environs », dans dir. Octave Beauchamp, *Le tour de France, op. cit.*, p. 57-84.

[378] Ardouin-Dumazet, *Voyage en France, op. cit.*, p. 348.

Tour est « la gardienne des tombes » et « la sentinelle de la frontière »[379]. Elle n'est pas une acceptation de la nouvelle frontière mais un appel à la vigilance face à une Allemagne conquérante. Ces messages sont diffusés sur place par les objets cocardiers ou les cartes postales proposées au visiteur. Des photographies représentent l'Alsacienne et la Lorraine unies dans l'attente du retour à la France. Vêtues de leur costume régional, enveloppées dans les plis d'un drapeau tricolore, leur attente est tantôt patriotique, tantôt nostalgique lorsqu'elle se déroule au bord d'un lac[380]. Les images reprennent le discours. Témoin du succès de ces nouveaux lieux de villégiature, Ardouin-Dumazet regrette en 1907, que Frœschwiller soit devenue « une chose touristique ». Il distingue l'état d'esprit du visiteur, simple badaud, de celui du pèlerin respectueux du passé. Pourtant, l'un comme l'autre reçoivent à Mars la Tour ou à Noisseville, l'image des deux provinces « attendant le retour de la France ». Patriotique ou touristique, le pèlerinage est un temps de l'attente. C'est une période transitoire au cours de laquelle on se remémore le passé avec nostalgie. Il contribue également à tisser une continuité physique et mémorielle entre la France et l'Alsace-Lorraine.

Malgré son amitié avec Pierre Bucher et ses séjours au mont Sainte Odile[381], Barrès ne s'aventure pas aussi loin. L'Alsace reste pour lui un horizon qu'il observe, côté lorrain, depuis la colline de Sion-Vaudémont. Le pèlerinage est pour lui avant tout une quête des racines, un retour à sa Lorraine natale où devant lui « s'étale [sa] conscience profonde »[382]. Converti au nationalisme, il consacre en 1894-1904, des récits à la Lorraine et à l'Alsace[383], termes de ses pérégrinations intellectuelles et intimistes et lieux de « l'enracinement »[384]. Le pays natal révèle donc le destin, écrit-il. Aussi Barrès

---

[379] Jules Claretie, *Quarante ans après, impressions d'Alsace et de Lorraine, 1870–1910,* Fasquelles, 1910. Il s'agit d'un recueil d'articles écrits de 1870 à 1910.

[380] *Cf.* illustrations en annexe : Cartes postales, « Mars la Tour ».

[381] Barrès séjourne au mont Sainte-Odile en 1903. Il y rédige *Au service de l'Allemagne*. Odile, la princesse franque, est pour lui le prototype de l'assimilation chrétienne.

[382] Maurice Barrès, *Ibid.*, p. 103.

[383] « Novembre à la campagne », dans *Le Journal*, 6 novembre 1900 et repris en conclusion du recueil *Amori et dolori sacrum*, paru en 1903.

[384] « Dans ma jeunesse, écrit Barrès, j'ai cru la beauté dispersée à travers le monde et principalement sur les régions les plus mystérieuses, mais aujourd'hui j'en trouve l'essentiel sur le visage sans éclat de ma

apprécie t-il les hauteurs d'où observer, solitaire, « tout le secret de la Lorraine ». Pour le découvrir, il se rend en pèlerin sur la colline de Sion-Vaudémont[385]. De cet observatoire, il découvre, « devant ces terres magnifiquement peignées des sillons de la charrue, devant cette multitude de petits champs bombés comme des cuirasses... »[386], une vocation de travail et de guerre mêlées. Le paysage est animé, la plaine a une conscience, la région « une pensée maîtresse » que le voyageur vient recueillir : les voix lorraines soufflent à Barrès la vigilance et incitent à la revanche.

La colline devient ainsi un poste de guetteur d'où on aperçoit les forts de Toul, les crêtes vosgiennes[387]... La nouvelle frontière qui rappelle au promeneur que le destin de la Lorraine fut toujours « de se sacrifier pour que le germanisme (...) ne dénaturât point la civilisation latine »[388]. La Lorraine est donc l'avant-garde catholique de la France. Le mont Sainte Odile où Barrès séjourne en 1903, symbolise à ses yeux, la puissance assimilatrice de la chrétienté puisque Odile, la princesse franque, devient un symbole de la chrétienté. Les collines lorraines ne sont pas un simple poste d'observation mais appellent à la revanche : Philippe, le fils de Maurice Barrès, « connaît très sûrement que sa raison de vivre, c'est la Revanche »[389]. C'est ce que Barrès appelle « notre devoir alsacien ». Par sa méthode « d'enseignement régional », le paysage inspire à Barrès l'amour de la patrie et le sacrifice pour la nation. Le retour en Lorraine n'est finalement pour lui qu'un thème rhétorique pour illustrer ses idées nationalistes.

Totalement imprégnés d'un sentiment de pèlerinage, la plupart des auteurs n'en affirment pas moins que le voyage dans les « provinces de l'Est » est avant tout une enquête. Ils cherchent à savoir sur place si les territoires perdus en 1871 demeurent français de sentiments et d'esprit. Ils se demandent si la revendication française de

---

terre natale », Maurice Barrès, avant-propos, *Amori et dolori sacrum*, janvier 1903, p. 13.

[385] Maurice Barrès, *Les amitiés françaises*, p. 150.

[386] M. Barrès, *Amori et dolori sacrum, op. cit.*, p. 102.

[387] Les textes qui évoquent Sion-Vaudémont, *Le 2 novembre en Alsace, Philippe sur la côte de Vaudémont,* ou *La Colline inspirée*, reprennent les mêmes idées, usent d'expressions similaires.

[388] Maurice Barrès, *Amori et dolori sacrum, op. cit.*, p. 104.

[389] Maurice Barrès, « La musique qui pleure », dans *Les amitiés françaises,* p. 144.

l'Alsace-Lorraine reste légitime.

B- Une enquête nationale

Puisque la conception française de la nation repose sur la volonté des populations, les voyageurs en Alsace enquêtent sur l'état d'esprit des annexés. Edmond About le premier affirme que le but de son enquête est de découvrir « quels sont les sentiments des provinces conquises »[390] qui ont tout pour paraître allemandes aux yeux des Français de l'intérieur[391]. La réponse ne va pas de soi et l'auteur se souvient qu'en 1858, lorsqu'il acheta une maison en Alsace, il s'était heurté à la méfiance de la population envers une famille francophone. Mais, Paris n'étant « pas une patrie », il avait finalement choisi que ses enfants naissent à Saverne et grandissent au milieu de voisins familiers.

En 1877, Victor Tissot[392] ne se préoccupe pas directement des sentiments de la population mais plutôt de la nationalité du territoire. Alors que le chemin de fer l'emporte de Bade à Strasbourg[393], il se propose de répondre à la question : *l'Alsace-Lorraine est-elle allemande ?* Fâcheusement, il y répond avant même d'atteindre cette région. Le voyage est d'abord une méditation et il recourt à l'histoire et à ses traces - les monuments - pour affirmer que « cette contrée connut, dès l'origine, la vie gallo-romaine dans son plus gracieux épanouissement ». Ainsi, la cathédrale de Strasbourg « a été érigée par les premiers rois de la France chrétienne ». Pour le pays messin, c'est la langue qui signale l'identité française. Après quelques pages d'exposé historique et avant même d'entrer dans la province, Tissot conclut que « l'Alsace-Lorraine est foncièrement française par ses traditions, par ses mœurs, par son histoire, et elle veut

---

[390] Edmond About, *Voyage en Alsace*, *op. cit.*, p. 12.

[391] About, *Ibid.*, p. 10. L'expression « France de l'intérieur », daterait de la fin du XVIIe siècle lorsque l'Alsace, pourtant devenue française, payait les mêmes droits de douane que les pays étrangers lorsqu'elle voulait vendre ses produits en vieille France. *Cf.* Matou Schneider, « La patronne de l'Alsace », dans G. Bischoff et *alii.*, *Le mont Sainte-Odile, haut lieu de l'Alsace*, Musées de Strasbourg, Strasbourg, 2002, 317 pages, p. 208.

[392] Victor Tissot, publie son *Voyage aux pays annexés* en 1877. C'est la dernière des trois séries du *Voyage au pays des milliards*.

[393] Victor Tissot, *Voyage aux pays annexés*, *op. cit.*, p. 275. L'enquête de 483 pages est dédiée *Aux Alsaciens-Lorrains* mais seule la troisième et dernière partie concerne l'Alsace-Lorraine. Les deux premiers chapitres décrivent le Hanovre et les pays rhénans « Sous le joug de la Prusse ».

rester française et elle restera française ». Son voyage n'est pas une investigation mais il recherche confirmation de ses opinions. Dix ans plus tard, Paul Melon a le même a priori. Il constate que « beaucoup de publicistes ont écrit sur l'Alsace depuis seize ans (...) et tout en constatant l'inébranlable fidélité des pays annexés, se laissent envahir par un sombre découragement et croient toute résistance inutile ». Ces deux auteurs cherchent seulement à entretenir l'esprit de revanche.

Au début du XXe siècle, la question alsacienne est posée avec plus d'inquiétude encore. « Que vais-je trouver de l'autre côté de la frontière, par delà les cimes bleuâtres ? »[394], se demande le visiteur : « l'attachement des Alsaciens à la France durera-t-il toujours ou, du moins, longtemps encore ? ». Le voyageur prend la mesure du temps écoulé depuis la guerre de 1870 - Trente ans après le rapt[395], Quarante après[396]- et traque l'opinion de la population. Émile Hinzelin, *En Alsace-Lorraine*[397], interroge « les villes et les villages (...), Ce ciel et cette terre » et comprend « de plus en plus la belle et tragique contrée ! Elle m'a dit son secret »[398]. Après avoir parcouru toute l'Alsace et une bonne partie de la Moselle, à laquelle il est le seul à faire une aussi large place, il s'interroge enfin : « Au fond, que pensent et que souhaitent les Alsaciens-Lorrains ? »[399]. Il précise :

> - Nous ne nous occupons ici que des Alsaciens-Lorrains véritables, c'est-à-dire des fils et des petits-fils d'Alsaciens ou de Lorrains, et nullement, sauf exception, des fils d'immigrés qui sont si fiers d'écrire à côté de leur nom ce titre : 'Alsacien Lorrain' ou : 'Né à Strasbourg[400]'.

René Bazin, dans un opuscule de trente pages, prétend dévoiler l'âme alsacienne[401] aux Français. En fait, la « terre d'Alsace » fut « ardemment française » et René Bazin se demande si elle l'est encore : « Dans quel sens et jusqu'à quel point peut-on encore citer l'Alsace lorsqu'on parle des provinces françaises ? ». Plus de trente ans après la perte de

---

[394] Paul Melon, *Les Allemands en Alsace, op. cit.*, p. 2.

[395] Philippe Deschamps, L'Alsace-Lorraine française, Quand même, Trente ans après le rapt, 1903.

[396] Jules Claretie, *L'Alsace quarante ans après, op. cit.* C'est un spécialiste des bilans puisqu'il avait auparavant publié, *L'Alsace, cinq ans après*.

[397] Emile Hinzelin, *En Alsace-Lorraine*, libraire Plon, 1904, 292 pages.

[398] Emile Hinzelin, *Ibid.*, dédicace : « A mes amis d'Alsace-Lorraine ».

[399] Emile Hinzelin, *Ibid.*, p. 231.

[400] Emile Hinzelin, *En Alsace-Lorraine, op. cit.*, p. 231.

[401] René Bazin, « L'âme alsacienne », Maison de la bonne presse, 1903, 30 pages.

ces territoires, c'est une « angoissante » question choisie « d'instinct ». Bazin souhaite cependant la traiter de manière réfléchie, si ce n'est objective : « je la traiterai, j'espère, sans trop céder à la vivacité personnelle de mes regrets... ». Voilà le lecteur prévenu. Une seule source pose la question sans passion. En 1903, Jean Jaurès s'exprimant en faveur « de l'abdication définitive des deux provinces perdues en 1870 », un journal bruxellois commande un reportage[402] sur l'état d'esprit de la population alsacienne à « V., une Alsacienne fixée à Bruxelles ». Elle doit faire le « récit SINCERE, OBJECTIF, ABSOLUMENT IMPARTIAL [*sic*] des impressions qu'elle aurait recueillies après avoir voyagé, regardé, écouté, causé pendant quinze jours ». Le récit débute par une série de questions :

> - La parole de M. Jaurès contresigne t-elle une soumission définitive et absolue des Alsaciens à leur patrie nouvelle ? Ou bien rouvre t-elle une blessure mal guérie ? Quel peut-être l'état d'âme actuel des habitants du *Reichsland* ?

L'enquête doit donc déterminer si l'opinion alsacienne reste favorable à un retour à la France et si, pour cette dernière, la revendication de ce territoire perdu demeure légitime. En réalité, cette enquête est secondaire : elle n'est qu'un prétexte à décrire minutieusement les provinces perdues et à construire, à l'usage des lecteurs français, une image stéréotypée. Cette province jusque là méconnue suscite la curiosité depuis son annexion à l'Allemagne. Aussi son portrait pittoresque, démultiplié et diffusé pendant plus de quarante ans, imprègne les Français d'une vision artificielle des provinces perdues. Ce stéréotype permet de maintenir l'Alsace-Lorraine, perdue pour l'espace géographique, dans l'imaginaire français.

2 - L'Alsace-Lorraine, sanctuaire national

A- Itinéraire francophile.

En premier lieu, ces enquêtes n'ont rien d'objectif ou de systématique puisque leur sujet même est partiellement traité. En effet, les voyageurs consacrent l'essentiel de leurs ouvrages, intitulés *Voyage en Alsace-Lorraine* ou *Voyage en pays annexés*, à l'Alsace. La Lorraine morcelée perd sans doute de sa lisibilité ; une brève visite de Metz, une

[402] « Où on est en Alsace. Voyage d'enquête d'après le discours de M. Jaurès », dans *Le Petit Bleu du Matin*, Bruxelles, 10 février 1903, trois colonnes à la une.

excursion sur les champs de bataille et un aperçu du « pays de Lorraine (...) délicieux au printemps »[403], ne suffisent pas à donner un tableau cohérent de la région. L'Alsace avec ses paysages caractéristiques est plus aisée à décrire. Selon Ardouin-Dumazet, elle enchante « notre goût de pittoresque parfois intempestif » et cela explique que « l'on parle si souvent de l'Alsace en oubliant l'autre province moins belle, moins curieuse par ses costumes et ses usages »[404]. Ensuite, il est singulier d'observer combien ces récits, éloignés de trente ans parfois, se ressemblent, répétant les mêmes poncifs. Sans doute est-ce parce que les visiteurs fréquentent les mêmes endroits. Ardouin-Dumazet l'indique :

> - Par habitude, les Français de passage vont toujours au Broglie (...) la brasserie Adelshofen est le rendez-vous où tous les artistes et littérateurs de notre pays visitant l'Alsace sont attirés par un noyau d'habitués restés fidèles à notre culture et composé d'hommes fort distingués[405].

De même, les voyageurs français parlant rarement l'allemand, leurs enquêtes se limitent aux milieux francophones généralement citadins et bourgeois. Charles Spindler en fait l'observation : « les romans alsaciens de Bazin et de Barrès décrivent les milieux bourgeois. Ignorant l'allemand, ces auteurs n'ont pas eu de rapports directs avec le peuple et ont dû, pour leur documentation, s'en rapporter à un tiers »[406]. En 1899, lorsque René Bazin fait un reportage sur l'Alsace pour le *Journal des Débats*, il se rend à Schiltigheim, chez le très réputé restaurateur Auguste Michel. C'est le lieu de rendez-vous mensuel du milieu artistique et francophile strasbourgeois[407]. Charles Spindler signale une particularité : « on y parlait seulement français ». Bazin y rencontre l'abbé Ferber[408] et Pierre Bucher[409] qui le recommandent à des amis alsaciens de sensibilité

---

[403] Emile Hinzelin, *En Alsace-Lorraine*, Berger-Levrault, 1904, p. 86.

[404] Ardouin-Dumazet, *Voyage en France, les provinces perdues*, tome 1, p. 263.

[405] Ardouin-Dumazet, *Voyages en France, les Provinces perdues, op. cit.*, t. II, p. 51.

[406] Charles Spindler, *L'Alsace pendant la guerre*, librairie Treuttel, 1925, p. 14 (4 août 1914).

[407] Depuis 1896, Auguste Michel, fabricant de foie gras, réunissait ses amis peintres Hornecker, Sattler, Stoskopf, Marzolff, Henri Loux, Léo Schnug mais aussi Seyboth, conservateur du Musée des Rohan...Ces réunions avaient pris le nom de Kunschthafe, « pot des arts ». *Cf.* Gisèle Loth, *Un rêve de France, Pierre Bucher, une passion française au cœur de l'Alsace allemande*, éditions de l'Est, 2000, p. 58.

[408] Rédacteur en chef de *L'Elsaesser*.

[409] Gisèle Loth, *Un rêve de France, op. cit.*, p. 63.

française. Tout naturellement, Bazin décrit l'Alsace à travers eux et ignore les autonomistes ou les ralliés qui avaient un autre point de vue[410]. De même, sur le chemin du mont Sainte-Odile, il y a une halte incontournable à la collégiale de Saint-Léonard où vit l'artiste francophile Charles Spindler. Ainsi orientés par le regard de francophones sinon de francophiles, fréquentant les mêmes milieux, les voyageurs reçoivent tous, peu ou prou, les mêmes impressions. Ainsi, au cours des années 1870-1912, les récits de voyages qu'ils ramènent transmettent des représentations identiques, des clichés. Les voyageurs français finissent par construire et transmettre à leurs concitoyens, une image stéréotypée et artificielle de l'Alsace-Lorraine. Ils prennent bien soin de séparer l'Alsace et la Lorraine puisque c'est l'annexion qui a réuni ces deux entités. Les visiteurs s'intéressent essentiellement à l'Alsace dont ils donnent une image double. Il y a d'abord, l'Alsace des villes marquée par la présence allemande. Les cités sont occupées, opprimées, tristes et grises. À l'Alsace des villes, s'oppose en tout l'Alsace villageoise, nichée dans ses champs, vignobles ou forêts. Les couleurs et la lumière retirées à la description des cités chatoient allègrement dans ces évocations de plein air. L'Alsace des campagnes est le conservatoire des traditions et de la fidélité à la France.

B - Les villes prisonnières.

Les voyageurs suivent généralement le même itinéraire en Alsace. Le train étant le moyen de locomotion le plus utilisé jusqu'au début du XXe siècle, les voyageurs séjournent d'abord dans les principales villes, Strasbourg et Metz ou, dans une moindre mesure, Colmar, Mulhouse et Saverne. Ils repartent par Nancy ou Belfort. Ils décrivent la superposition de trois villes : la ville garnison, la ville nouvelle et la ville médiévale. Leurs récits sont très descriptifs car l'accumulation de détails vise à créer une image marquante pour le lecteur.

a- Villes de garnison.

Ainsi, Strasbourg et Metz, villes de garnison, apparaissent comme des villes occupées et militarisées. Tissot, arrivé de nuit, ne croise que des soldats. De jour, ce « spectacle est

[410] Joseph Harlan Leighton, *René Bazin et l'Alsace*, thèse de doctorat, 1952, p. 13.

encore plus lugubre (...) ». Pourtant, du temps des Français, c'était aussi une ville de garnisons mais l'atmosphère était, autre : « Plus rien de gai, de vivant, de sympathique comme au temps où le troupier gaulois marchait au son du clairon... »[411]. Le parti pris est évident. De même, à Mulhouse le promeneur entend « un pas lourd, un pas d'invasion. Ce sont des soldats allemands qui s'avancent... »[412]. A Metz, les rues sont désertes, mais le « pavé est sonnant de sabres et d'éperons ». Emile Hinzelin constate que « par milliers, les soldats prussiens, bavarois, saxons, hanovriens, affluent dans les rues et sur les routes »[413]. Ardouin-Dumazet est plus mesuré : Strasbourg est une ville riche et active, où l'on voit « beaucoup de foule, assez pour noyer dans les vêtements bourgeois les uniformes nombreux »[414]. C'est le seul écrit français où la Strasbourg allemande est une ville opulente et non la cendrillon de l'Empire. Les cartes postales allemandes montrent les aspects modernes ou industrieux de la ville et non, comme les cartes françaises, la cathédrale et les vieilles rues à colombages. Une carte postale de 1895 commémore l'exposition industrielle et artisanale de Strasbourg : on y voit un hall d'exposition moderne en fer forgé et verre. De même, une simple carte touristique de 1898 est illustrée, outre d'une Alsacienne, du nouveau centre du pouvoir symbolisé par le Palais du Rhin. Cependant, le lecteur français retient l'image peu accueillante et surtout menaçante de villes de garnison dont les rues et cafés sont envahis de soldats.

Les voyageurs sont frappés par les transformations urbaines. Ces travaux semblent encore renforcer l'aspect militarisé des villes. Ils favorisent « l'industrie de la guerre »[415]. Les anciennes fortifications sont détruites pour permettre la construction de « dépôts d'artillerie, de la manutention, de la prison militaire, des hôtels de l'administration du génie, du quartier général, et de la création d'une vaste place

[411] Dans la symbolique militaire et nationaliste, le clairon est caractéristique de l'armée française cependant que les troupes allemandes défilent au son du fifre.

[412] Emile Hinzelin, *Images de France, Régions de l'Est,* Berger-Levrault, 1900, p. 374.

[413] Hinzelin, *Ibid.*, p. 114.

[414] Ardouin-Dumazet, *Les Provinces perdues, op. cit.*, t. II, p . 44.

[415] Victor Tissot, *Voyage aux pays annexés, op. cit.*, p. 302.

d'exercice ». La nouvelle gare de Metz « toute militaire », colossale[416], est « faite pour le débarquement des canons ». Plus loin, le promeneur aperçoit au delà de la porte Serpenoise, « une grande coquine de caserne »[417]. De même, dans la nouvelle gare de Strasbourg, « tout est conçu en vue du rendement militaire, pour le rapide embarquement des troupes[418] ». Tissot s'inquiète de cette ville garnison proche de la frontière et - tout en prétendant que « la surveillance des fortifications est extrêmement rigoureuse »[419] -, il décrit les casemates blindées et l'organisation générale des forts qui entourent Strasbourg.

Les voyageurs observent les mêmes changements à Strasbourg et à Metz. Mais leurs impressions sont plus douloureuses encore dans la ville lorraine. Tissot trouve à Metz un « aspect triste, (une) impression mortuaire ». Ardouin-Dumazet y ressent une « morsure ». C'est « [qu']il n'y a pas de ville plus française que Metz »[420]. Avant 1870, « elle incarnait en quelque sorte la France militaire »[421]. Le Colonel Laussedat écrit que pour les jeunes officiers de l'Ecole d'application dont il était, Metz était la « ville sacro-sainte » avec ses « remparts que nous croyions inexpugnables »[422]. Désormais, les visiteurs sont choqués par les casernes et les militaires allemands car ce serait le signe de l'oppression des populations. Plus grave encore, cette militarisation de l'Alsace est une menace directe pour la France. Les grandes villes alsaciennes et lorraines sont donc essentiellement inquiétantes : fortifiées et munies de garnisons, elles ouvrent une brèche vers Paris et le territoire français.

---

[416] Ardouin-Dumazet, *Voyages en France, les Provinces perdues,* op. cit., p. 267.

[417] Victor Tissot, *Voyage aux pays annexés, op. cit.*, p. 449.

[418] Ardouin-Dumazet, *Voyages en France, les Provinces perdues, op. cit* volume II, p. 42.

[419] Victor Tissot, *Voyage aux pays annexés, op. cit.*, p. 304.

[420] Emile Hinzelin, *En Alsace-Lorraine, op. cit.*, p. 98.

[421] Ardouin-Dumazet, *Voyage en France, les provinces perdues, op. cit.*, volume 1, p. 263.

[422] Colonel Laussedat, *La Délimitation de la frontière franco-allemande,* 1887, Delagrave, 1901, p. 82. Pour Hinzelin, le passé français imprègne encore la ville : « ses fortifications, ses promenades, ses monuments, ses rues étroites, ses hautes maisons que baigne la Moselle, son vaste paysage où flotte une atmosphère ardente de souvenirs, sa grâce, sa gloire, son deuil, tout garde notre pensée, notre foi, notre style, notre accent, notre âme ».

b- La ville nouvelle.

En outre, les villes de l'Est deviennent étrangères au regard des Français heurtés par les constructions nouvelles qui germanisent le décor urbain. Strasbourg, bombardée pendant trois mois, avait subi de nombreuses destructions. Aussi, « on démolit et l'on rebâtit des quartiers entiers » : le faubourg de Pierre détruit en 1870 est « reconstruit systématiquement »[423]. « Les traces du bombardement ne sont plus visibles nulle part » constate Tissot. Les Allemands « façonnent une ville à leur image : droite, sèche, fixe sur l'alignement », regrette t-il. Ne remarquant pas que ce sont là des principes haussmannien, il décrit les « longues et vastes rues » calquées sur le modèle de Berlin qui impriment la marque de « l'occupant ». En outre, ces travaux, d'après le journaliste, pèsent sur la population car ils sont la décision unilatérale et coûteuse d'un fonctionnaire prussien qui, à lui seul, représente la municipalité. Les habitants seraient heurtés par ces constructions nouvelles qui changent leur ville. Cette ville nouvelle est avant tout une marque d'oppression. Pour Emile Hinzelin, « ces édifices allemands : palais, temples, universités, hôtels, malgré leur exorbitante prétention [sont] en réalité médiocres et fragiles »[424]. On retrouve dans ces descriptions les stéréotypes nationaux : le goût allemand est lourd, médiocre et prétentieux. La présence allemande transforme donc les villes qui perdent leur apparence française. Plus que le traité de Francfort, l'urbanisme semble éloigner Strasbourg et Metz de l'espace français.

Au milieu des années 1880, les appréciations sont plus mesurées. La *Revue alsacienne*[425] consacre ainsi un article à « l'agrandissement de la ville de Strasbourg »[426]. Il s'agit d'un simple descriptif des transformations : elles sont fonctionnelles, modernes et nécessaires. Ardouin-Dumazet quant à lui, admire « l'imposante façade de l'Université (...) dont l'ampleur n'exclut pas l'élégance, due au choix heureux du style de la

---

[423] Victor Tissot, *Voyage aux pays annexés, op. cit.*, p. 307.

[424] Emile Hinzelin, *Images de France, op. cit.*, p. 418.

[425] *La Revue alsacienne*, créée en 1877, évite les questions politiques mais les allusions sont évidentes. Le premier numéro s'ouvre sur un article consacré à « la réunion de Mulhouse à la France au XVIIe siècle. On trouve aussi une *Chronique alsacienne* sur les événements qui se déroulent en Alsace, le courrier des immigrants alsaciens en Algérie ou divers articles sur les villes alsaciennes.

[426] *Revue alsacienne*, numéro 5, mars 1878. Article envoyé par un « correspondant anonyme ».

Renaissance ». Selon lui, « il n'est peut-être pas d'université possédant aussi majestueuse apparence »[427]. Dans les années 1905, les commentaires sont devenus élogieux et mesurent bien la portée des transformations. Une Alsacienne voyageant pour le compte d'un journal belge écrit : « Après trente ans, on ne se reconnaît plus dans la capitale de l'Alsace, tant elle a été embellie et agrandie par le recul des remparts (...). On ne peut nier la magnificence de ses quartiers neufs (...) sa bibliothèque majestueuse. Les Alsaciens doivent aux Allemands cette métamorphose de leur capitale. Ils leur en savent gré ». Ainsi, l'abîme devient moins profond entre Alsaciens et vieux Allemands, et « le temps met sa patine sur les âmes »[428]. Le dénigrement systématique et revanchard a cédé du terrain à l'admiration de la voisine Allemagne. Cette évolution est inquiétante du point de vue français : elle signifie que l'Alsace des villes, moderne et industrieuse, tel un îlot à la dérive, s'éloignerait du modèle français pour adopter celui de l'Allemagne.

c- La ville médiévale.

Aussi, les voyageurs français préfèrent décrire la ville médiévale car ils y retrouvent un pittoresque attachant et pacifique. Elle est le cadre idéal d'évocations nostalgiques. Le long du canal, Victor Tissot regrette la destruction de vieilles maisons et de l'antique Guldenthurm, une tour qui fut témoin, au XVIe siècle, de l'alliance des Zurichois et des Strasbourgeois[429]. Selon lui, « on abolit le passé » car il « parlait de liberté ». La *Société alsacienne pour la conservation des monuments historiques* s'efforce de photographier toutes les vieilles demeures, idéalisées dans le souvenir nostalgique du voyageur. Trente ans plus tard, la critique porte sur les restaurations. Acker évoque « le Hoh-Koenigsburg [qui] était la plus belle ruine de l'Alsace » qui a fait l'objet d'une « reconstruction

---

[427] Ardouin-Dumazet, *Voyage en France, les Provinces perdues, op. cit.*, p. 54 : L'Université est « admirablement dotée en professeurs, laboratoires, cliniques, bibliothèques... Plus de la moitié des élèves appartiennent à l'Alsace-Lorraine ».

[428] « Où on est en Alsace. Voyage d'enquête d'après le discours de M. Jaurès », dans *Le Petit Bleu du Matin*, Bruxelles, 10 février 1903, 3 colonnes à la une.

[429] Une anecdote médiévale rapporte ce serment d'entre-aide entre les deux villes rhénanes : en cas de danger, les Zurichois promettaient de venir en aide aux Strasbourgeois avant qu'une bouillie, transportée sur le Rhin, ait eue le temps de refroidir.

pédante »[430]. *La France pittoresque*[431] fait de Strasbourg une description fidèle au titre : elle s'attache aux vieilles rues ou à la *Kammerzell*. Aux yeux des Parisiens, la vieille demeure alsacienne est un résumé de Strasbourg abondamment diffusé à l'occasion de l'exposition universelle de Paris, en 1900[432]. L'ascension jusqu'à la plate-forme de la cathédrale permet aussi une digression convenue sur « la perspective admirable » vers la ville, les Vosges, la Forêt noire et les Alpes. La plupart des auteurs l'accomplissent et sont récompensés par un « merveilleux et grandiose spectacle »[433]. Écœuré par la ville à « l'aspect de prison, de cloaque et de tombeau », Victor Tissot grimpe sur la cathédrale d'où il peut voir les Vosges comme une « ligne de verdure sereine »[434]. Mais le guetteur lui rappelle l'annexion : « cette tour, c'est le grand mât de la ville qui sombre » car « nous sommes ici des naufragés » qui attendent de France « la délivrance ». Les annotations laissées sur le registre de la cathédrale espèrent la revanche dont l'essai fait clairement la promotion. Ces idées déjà quelques peu désuètes sont surtout entretenues dans des cercles restreints. Ainsi, *La France pittoresque* use d'un ton neutre et les informations choisies ne sont teintées d'aucun a priori germanophobe. Gourdault indique que le badois Erwin de Steinbach est le plus célèbre architecte de la cathédrale, qu'il qualifie de chef-d'œuvre du style gothique en Allemagne[435]. Selon Ardouin-Dumazet, c'est « le monument national de la petite patrie »[436]. Finalement, la ville médiévale représente l'identité alsacienne et la période médiévale apparaît comme un temps béni où Strasbourg était une ville libre et autonome.

La superposition strasbourgeoise de plusieurs villes est une représentation tenace et

---

[430] Acker, « Colmar et ses environs », dans dir. Octave Beauchamps, *Le tour de France, op. cit.*, p. 78.

[431] Jules Gourdault, *La France pittoresque*, Administration de l'univers illustré, Paris, s.d., 478 pages. Il rassemble dans une trentaine de chapitres des descriptions de sites naturels ou de monuments de France. Il y a une sorte de classement en zigzag : le livre évoque des villes ou régions du nord-ouest puis de l'est et poursuit la démarche en descendant vers le midi. Il y a ainsi une « échappée de vue sur les Vosges », Belfort et Strasbourg. L'auteur décrit d'abord la « nature et le relief du sol » et adopte un style mesuré pour décrire une Alsace multiple par sa géographie et son histoire.

[432] *Cf.* illustration en annexe. Carte postale, « Restaurant de la maison Kammerzell », 1900.

[433] Charles Spindler et Odratzheim, *L'Alsace pittoresque*, Imprimerie alsacienne, Strasbourg, 1912, p. 6.

[434] Victor Tissot, *Voyage aux pays annexés, op. cit.*, p. 321.

[435] Jules Gourdault, *La France pittoresque, op. cit.*, p. 241.

[436] Ardouin-Dumazet, *Les provinces perdues, op. cit.*, t. II, p. 60.

Hinzelin la reproduit encore au début du XXe siècle :

> - Il y a, dans Strasbourg, une ville ancienne, toute ravissante. Il y a ensuite une très élégante ville française du dix-septième et du dix-huitième siècles. Il y a enfin une nouvelle ville allemande, sans aucun style, mais avec toutes les prétentions[437].

Paul Acker observe ainsi « le vieux Strasbourg [entouré des merveilles de raffinement français] qu'enserre et étouffe le nouveau et horrible Strasbourg »[438]. La ville alsacienne est cernée par la ville allemande : aux yeux des Français, Strasbourg résume le drame de l'annexion. La population alsacienne est invisible et les villes semblent uniquement gardées par des soldats et des fonctionnaires tracassiers. Cette Alsace des villes est oppressante et menaçante aux yeux des Français car ils y observent les progrès de la germanisation. Moderne et dynamique, la ville industrielle ou universitaire est une offense aux yeux des Français car elle est tournée vers l'avenir et rattache plus fermement l'Alsace-Lorraine à l'espace allemand. Elle s'oppose en tout point à l'Alsace des campagnes, l'Alsace profonde, préservée de l'influence allemande et fidèle à la fois à ses coutumes et au passé français. Ce sanctuaire francophile prend, dans les descriptions des voyageurs, l'aspect d'un paradis perdu.

C- L'Alsace des champs ou le paradis perdu

La minutieuse description de la campagne alsacienne est conservatrice et passéiste. Elle s'attache en effet à deux thèmes principaux, les paysages et les traditions, qui permettent d'occulter les transformations économiques ou politiques contemporaines. Aussi, pour le voyageur, la campagne alsacienne a t-elle gardé son caractère profond et le souvenir de la France. La germanisation y est certes moins visible qu'en ville mais surtout, le voyageur sombre dans l'angélisme à la vue du paysage. Ce dernier suscite la verve bucolique des visiteurs qui empruntent au romantisme pour célébrer les Vosges où le paysage « est d'une hautaine élégance. Souples, superbes, généreuses, les montagnes soulèvent au loin leurs flots éternels »[439]. Ils manquent d'originalité et répandent des clichés avec un lyrisme attendu, particulièrement dans la description du

[437] Emile Hinzelin, *En Alsace-Lorraine*, *op. cit.*, p. 60.

[438] Paul Acker, « Colmar et ses environs », dans dir. Octave Beauchamp, *Le tour de France*, *op. cit.*, p. 57-84.

[439] Emile Hinzelin, *En Alsace-Lorraine*, *op. cit.*, p. 18.

fleuve ou des montagnes.

> - L'Alsace est une des terres les plus exquises qu'il y ait sous le ciel. Imaginez le Rhin avec ses teintes de profond émail, le ciel d'une finesse sans cesse variée et pénétrante, les forêts[440]...

Paul Melon en évoque

> - ...Les sites ravissants (...), la montée de Gérardmer à la Schlucht, si belle, si pittoresque à travers les bois de sapins et par-dessus les jolis lacs qu'ils encadrent.

Dans la vallée de Münster, « se cachent des villages propres et coquets (...) une atmosphère calme et sereine plane sur toutes ces demeures, où la cigogne fait son nid ». L'évocation de la beauté du paysage se teinte nécessairement de nostalgie car cette terre idyllique n'est plus française.

Dans ce paysage idéal, les activités se réduisent au détail pittoresque et inoffensif. Gourdeault évoque ainsi les « marcaires (...) et leurs chalets d'été, où ils manipulent le lait et le beurre » ou les « cabanes des bucherons-schlitteurs et des charbonniers ». Il semble décrire les affiches des *Chemins de fer de l'Est* qui, au milieu du XIXe siècle, représentaient des scènes bucoliques de jeunes bûcherons au travail et de rêveuses Alsaciennes. Les voyageurs n'évoquent guère les secteurs économiques importants comme la viticulture, les filatures ou le charbonnage, sans doute parce qu'ils appartiennent désormais à l'espace allemand. L'évocation de la campagne se fixe sur un décor limpide et aseptisé, débarrassé des réalités politiques. Sur cet espace neutre et *dégermanisé*, les écrivains peuvent dessiner leur Alsace idéale.

a- Une terre riche et convoitée.

A l'intention d'une population française largement rurale, ils insistent sur la richesse naturelle de l'Alsace-Lorraine qui en fait un mythique pays de cocagne. Les évocations sont générales et abstraites. L'Alsace est « un beau pays, une terre bénie du ciel, douée d'une nature généreuse »[441], un « joyau parmi les provinces rhénanes »[442], un pays « de

---

[440] Hinzelin, *En Alsace-Lorraine, op. cit.*, p. 234.

[441] Octave Beauchamps place cette citation de Charles Grad dans un avant-propos du *Tour de France, op. cit.*

[442] Charles Spindler, Odratzheim, *L'Alsace pittoresque, op. cit.*, p. 4.

sol fécond et robuste, d'âpre et généreuse sève »[443]. Avec « ses cultures les plus variées », ses « vignes superbes » et les innombrables fruitiers, l'Alsace est restée le « beau jardin » qu'admirait Louis XIV depuis le col de Saverne[444]. « De Belfort à Mulhouse s'étend une contrée, qui est peut-être la plus délicieuse du monde »[445]. Edmond About salue du train, « en ami, les fortes terres rouges » de ce « vieux sol lorrain »[446]. Il traverse ensuite les riches forêts vosgiennes et note au passage que « l'Allemagne nous prend la neuvième partie de notre sol forestier, la sixième pour sa valeur ». Tissot, dont on peut se demander s'il a vraiment effectué le déplacement en Alsace tant son récit est un ramassis de lieux communs, est le seul à ne pas évoquer le paysage. Il remplace cela par une note historique parsemée d'adjectifs terriens : l'opulente Alsace[447], ce pays fertile[448] suscitait dès le haut Moyen Age la convoitise de ses voisins d'outre-Rhin. L'Alsace est riche d'une population industrieuse, c'est une province active, débordante de vie, à voir « ses blés, ses vignes, ses houblons, ses forêts, ses montagnes »[449].

Corollaire de la richesse, le voyageur français est frappé par l'ordre et la bonne tenue des cultures. Autour de Lunéville, About revoit les « jardinets soignés, ratissés, taillés, émondés ». Dès la frontière franchie, une voyageuse s'étonne des gares fleuries et si bien ordonnées selon la « symétrie d'outre-Rhin ». La nature, policée et ordonnée, apparaît idyllique. Les voyageurs font de l'Alsace-Lorraine une sorte de paradis perdu dont l'image devait être prégnante pour la plupart des lecteurs. Seule ombre au tableau, la nature, contrastée, semble porter un sombre pressentiment. Elle offre de « magnifiques aspects, tour à tour charmants et graves, sévères et doux, sauvages et riants... »[450]. L'annexion apparaît dans ces textes comme une calamité naturelle,

---

[443] Emile Hinzelin, *Images de France*, *op. cit.*, p. 7.

[444] Charles Spindler, Odratzheim, *L'Alsace pittoresque*, *op. cit.*, p. 4.

[445] Emile Hinzelin, *Images de France*, *op. cit.*, p. 358.

[446] Edmond About, *Voyage en Alsace*, *op. cit.*, p. 18.

[447] Victor Tissot, *Voyage aux pays annexés*, op. cit., p. 276.

[448] Victor Tissot, *Ibid.*, p. 278.

[449] Emile Hinzelin, *En Alsace-Lorraine*, *op. cit.*, p. 43.

[450] Paul Acker, « Colmar et ses environs », dans dir. O. Beauchamp, *Le tour de France*, *op. cit.*, p. 57-84.

imprévisible et imparable. Alphonse Daudet, dans *Alsace ! Alsace !* [451], évoque une région fertile menacée : un orage saccage un champ de blé ensuite pillé par les oiseaux. La métaphore est claire pour tout lecteur des années 1870[452]. L'occupant, discret dans ces descriptions bucoliques, n'apparaît qu'à travers des panneaux indicateurs où on lit, un comble, des inscriptions allemandes[453]. L'admiration et l'éloge de l'Alsace et de la Lorraine cachent le regret de ces provinces riches et pittoresques[454]. La construction d'un stéréotype est une façon de se réapproprier ces provinces perdues et de les maintenir dans l'imaginaire national, faute de pouvoir les conserver dans l'espace national.

b- L'Alsace pittoresque.

L'image stéréotypée de l'Alsace-Lorraine est alimentée par le pittoresque. Des détails typiques et touchants permettent la rapide identification de la région et sa facile assimilation par le lecteur. Le pittoresque se développe surtout dans la description de l'habitat, des costumes traditionnels et de la faune. L'Alsace se résume donc en quatre mots : colombage, cathédrale, coiffe et cigogne[455]. Les affiches et images publicitaires de la fin du XIXe siècle n'hésitent pas à associer ces quatre attributs. L'arrière-plan comporte le profil de la cathédrale ou de sommets vosgiens, des colombages et des cigognes

---

[451] Alphonse Daudet, « Alsace ! Alsace ! », *Revue alsacienne*, numéro 10, août 1878.

[452] Il la précise : « Chose saisissante » pour le jeune homme qu'il était, un vieil Alsacien regarde douloureusement le désolant spectacle mais le paysan reste calme et résigné, il garde un espoir vague car la terre est fidèle. Pour Paul Acker, l'Alsace soumise à l'administration prussienne est comme « le roitelet chantant dans le buisson (qui) n'échappe pas aux serres de l'oiseau de proie... ».

[453] En gare de Metz, Ardouin-Dumazet est frappé par le changement des noms de villes : « Diedenhofen, Saargemünd, Bolchen, Busendorf, cela veut dire Thionville, Sarreguemines, Boulay, Bouzonville », dans *Les pays annexés, op. cit.*, vol. 1, p. 267. Il note aussi que les rues de Strasbourg portent des noms qui heurtent les oreilles françaises mais du moins, les Strasbourgeois prononcent-ils «'Broglie', à la française ». *Cf.* Ardouin-Dumazet, *Ibid.*, p. 135.

[454] Henri Vaugeois, *Notre pays, Voyages d'Action française, op. cit.*, p. 22-23. Son voyage en Lorraine est un voyage de propagande en faveur de l'Action française. Aussi, il fait appel « aux bons Français » pour « sauver et défendre la France, d'autant plus menacée qu'elle est plus riche et plus belle », *Ibid.*, p. 23. C'est aussi un avertissement. Henri Vaugeois s'arrête en Lorraine au seuil des provinces perdues. Il admire la région industrielle autour de Nancy : « Comme, depuis nos désastres, toutes ces solides richesses françaises ont continué de grossir ! ». Mais, ajoute t-il, le danger est encore plus grand car « quel appât, pour le Prussien qui est en faction là, tout près... ».

[455] Les « 4 C » qui selon, Georges Bishoff, résument l'Alsace dans l'imagerie de Hansi. *Cf.* « Faut-il brûler Hansi ? », *Saisons d'Alsace*, 2, printemps 1999, p. 22-43.

voletant de-ci de-là. Une jeune femme, le visage encadré du nœud légèrement penché, personnalise l'attente douce et patiente. Ses mains sont liées dans une muette prière. L'image publicitaire est attirante : l'Alsace y apparaît comme une riche et attrayante personne et province, offerte à la France[456]. Les lithographies de salon sont elles plus sobres de détails alsatiques. Elles n'en conservent qu'une coiffe discrète et la flèche embrumée de la cathédrale. Mais, sur le mode antique, elles expriment les mêmes nostalgies françaises que les plus criardes cartes publicitaires[457].

Le stéréotype est réducteur, il privilégie le détail vestimentaire ou l'épithète sensée résumer toute la région[458]. Ainsi, la coiffe au large nœud est attribuée à toute l'Alsace alors qu'en réalité on ne la trouvait que « dans l'ancien Pays de Hanau-Lichtenberg (...) puis dans le Kochersberg et dans la région agricole au Sud de Strasbourg »[459]. Ainsi, Paul Acker situe dans un village proche de Colmar une scène où « les petites filles et les femmes s'en allaient deux par deux, le livre de prières à la main, le visage encadré par le grand nœud du bonnet »[460]. Quelques pages plus loin, l'auteur décrit une séance de photographies. Il s'est visiblement inspiré des cartes postales régionales en vogue au début du siècle. Le photographe dirige un couple qui pose en costume : «- Madame, au bord du puits (...) Monsieur Héring (...) vous lui parlez votre chapeau à la main », puis nouvelle pose « adossée à la porte de la maison », enfin une promenade « la main dans la main »[461]. La coiffe, si caractéristique et reconnaissable, devient à elle seule un raccourci pour la province entière. Peu à peu, la signification de la coiffe alsacienne s'élargit : elle devient un double emblème de francophilie - les femmes ornant la coiffe d'une cocarde - et de patriotisme car elle évoque aussi l'idée de revanche. Dans un roman d'Octave Mirbeau, un cafetier breton affairiste suggère donc à la caissière de

---

[456] *Cf.* illustrations en annexe. Affiche et image publicitaire, « l'Alsace ».

[457] *Cf.* illustrations en annexe. Lithographies Villot, « Alsace-Lorraine ».

[458] Robert Frank, « Qu'est ce qu'un stéréotype », dans dir. J-N. Jeanneney, *Une idée fausse est un fait vrai, les stéréotypes nationaux en Europe*, Odile Jacob, 2000, p. 18.

[459] De 1845 à 1860, le nœud s'élargit pour atteindre vers 1925 « une taille démesurée ». *Cf.* G. Klein, *Arts et Traditions populaires d'Alsace*, Alsatia, Colmar, p. 135.

[460] Paul Acker, *Les Exilés*, *op. cit.*, p. 37.

[461] Paul Acker, *Les Exilés*, *op. cit.*, p. 154-155.

porter un costume alsacien car le patriotisme stimule les affaires :

> - Plus je te regarde... dit-il... et plus je me dis que tu n'as pas une tête de Bretonne. Non, tu n'as pas une tête de Bretonne... Tu aurais plutôt une tête d'Alsacienne... Et par le temps qui court... Ça vaut mieux ! Si tu te faisais faire un joli costume d'Alsacienne, hein ? Ça serait un fameux coup d'œil dans le comptoir ? (...) Une Alsacienne bien jolie, bien frusquée, ça enflamme les cœurs, ça excite le patriotisme...[462]

Au début de la guerre, en août 1914, Charles Spindler craint cependant que ses dessins d'Alsaciennes ne plaisent plus :

> - Pauvres Alsaciennes ! Seront-elles encore goûtées après la guerre ? J'ai quelque peine à le croire. Cette Alsace qu'on se dispute aura coûté tant de sang et de larmes que, pour un temps du moins, vainqueurs et vaincus n'auront plus le cœur d'y penser[463].

Finalement, l'Alsacienne en coiffe reflète moins l'identité régionale qu'un aspect du patriotisme français. D'ailleurs, l'image de l'Alsace pittoresque est élaborée à Paris en fonction de modes parisiennes. Les Alsaciens s'approprient, à l'occasion, cette signification patriotique. En novembre 1918, lors de l'entrée des troupes françaises à Strasbourg, Spindler remarque :

> - Dans la rue, les Alsaciennes foisonnent, quelques-unes d'authentiques campagnardes des environs de Strasbourg et de Haguenau, le plus grand nombre des demoiselles travesties dans des costumes de fantaisie[464].

Les Français de l'intérieur ne font pas la différence et ne voient que l'enthousiasme francophile des Alsaciens illustré par le port de la coiffe.

Le village alsacien correspond aussi à une représentation stéréotypée. Il est « si avenant avec sa large rue, ses pignons garnis de lucarnes, sa tour carrée... »[465]. Le long des rues proprettes s'alignent les maisons aux grands toits en pente, à l'air vraiment humain[466] et aux colombages[467]. Dans *Notre Alsace, Notre Lorraine*, Carlos Fischer décrit les petites

---

[462] Octave Mirbeau, *Le Journal d'une femme de chambre*, (mars 1900), Folio, 1995, p. 451.

[463] Charles Spindler, *Journal, 8 août 1914, op. cit.*

[464] Spindler, *Ibid.*, 25 novembre 1918, entrée de Pétain dans Strasbourg.

[465] Description de Zillisheim par Emile Hinzelin, *Images de France, op. cit.*, p. 358.

[466] Paul Acker, « Colmar et ses environs », dans dir. Octave Beauchamp, *Le tour de France, op. cit.*, p. 57-84.

[467] « - Voici une image de l'Alsace catholique dit Reusch à Mme Dolnay ; cette foi, tout ensemble forte, naïve, émouvante, elle est partout dans nos campagnes : tout village vous la montrera. Si je vous ai conduits dans celui-ci, c'est qu'il est le seul où le nœud des femmes a cette belle couleur rouge », dans Paul Acker, *Les Exilés, op. cit.*, p. 148.

villes alsaciennes au « pittoresque sans fanfaronnade »[468]. De ses souvenirs, Hinzelin extirpe le « village aux toits rouges sertis d'arbres verts »[469]. Les lithographies de villages alsaciens reprennent la composition de Strasbourg : au premier plan une villageoise à la coiffe devenue monumentale et derrière-elle, on aperçoit la silhouette d'un clocher. Les colombages et les clochers évoquent un passé médiéval idéalisé où les villes d'Alsace étaient libres. Le village alsacien respire un air de paisible et simple bonheur[470].

La présence de cigognes parachève cette image pittoresque et attachante de l'Alsace. Ces curieux volatiles illustrent l'idée de l'Alsace terre d'élection. En effet, cet oiseau porte-bonheur, coiffe tous les toits d'Alsace mais « on en trouve à peine en Allemagne sur les bords du Rhin »[471]. Symbole pratique, des cigognes blessées et gardées dans une cour n'aspirent qu'à regagner le ciel « - Je vous assure que j'aime ces prisonnières »[472] dit par empathie, un vieil Alsacien à son visiteur français. Les anecdotes autour des cigognes abondent. Bazin rapporte qu'à Strasbourg, vers 1913, on ne compte plus que deux nids car les Allemands, par qui décidément le malheur toujours arrive[473], ont supprimé les marais[474]. L'oiseau emblème et porte-bonheur de l'Alsace, est l'indicateur de son état moral : il abonde dans l'Alsace heureuse de Hansi et disparaît des villes germanisées.

Finalement, l'évocation du paysage et de ces composantes pittoresques a deux fonctions. C'est une entrée en matière qui permet à l'auteur d'exposer discrètement ses sentiments, sa nostalgie de l'Alsace française. Par ailleurs, sa description fabrique, dès

---

[468] Carlos Fischer, « Notre Alsace, notre Lorraine », dans dir. G. Conrad, *Nos provinces par les meilleurs auteurs régionaux*, Paul Duval-Elbeuf, 131 pages.

[469] E. Hinzelin, *Images de France*, *op. cit.*, p. 3.

[470] *Cf.* illustrations en annexe. Cartes publicitaires *Carlobad* et *Der Elsasser*.

[471] J. et F. Régamey, *Au pays des cigognes*, Librairie mondiale, 1907, p. 45.

[472] E. Hinzelin, *Images de France*, *op. cit.*, p. 414.

[473] Odile Gozillon-Fronsacq observe que dans *Mon village* (1920), film de Jean-Porphyre Pinchon inspiré de Hansi, les Allemands sont « les acteurs du bouleversement » d'une histoire régionale, familiale et nationale dramatique. *Cf.* thèse de Doctorat, *Stratégie cinématographique en Alsace (1896-1939)*, Université Marc-Bloch, Strasbourg, 1998.

[474] René Bazin, « La France au delà des Vosges », *La Douce France*, Plon, 1913, p. 132.

1871, un cliché de l'Alsace exportable en France. Le paysage et les habitants pittoresques constituent une image sentimentale des *Provinces perdues*. Le stéréotype « grave une image stable à l'intention de la collectivité qui s'en empare »[475]. Les Français peuvent dès lors s'approprier cette représentation d'une Alsace factice. De cette manière, elle est retranchée du territoire réel et réintégrée dans l'imaginaire national français où elle devient une province idéale, riche et aimable. Aussi, au début du XXe siècle, les cartes postales comme les illustrations de Hansi reprennent-elles ces stéréotypes formés dans les années 1870-1900 et réutilisés ensuite par le cinéma des années 1920. La plupart des films, tournés à Hunspach, montrent par exemple les belles façades d'un village charmant où déambulent des groupes de femmes et d'hommes en costumes traditionnels[476]. Cette image d'une Alsace idyllique reprise sans cesse sur des supports différents a imprégné l'imaginaire français. Si l'Alsace-Lorraine cesse rapidement d'être une revendication politique sérieuse, elle demeure un territoire familier et un vieil attachement sentimental. L'Alsace-Lorraine devient dans l'imaginaire national français une province idéale parée de mille attraits, un paradis perdu.

Les écrivains voyageurs sont en grande partie les auteurs de cet artefact. Leur recherche du pittoresque est conservatrice : elle ne retient que les détails validés par le temps et transmet une image figée. Ils ne veulent voir qu'une Alsace traditionnelle tournée vers le passé. *Le Monde illustré* publie régulièrement des lithographies illustrant les « coutumes de France ». Dans cette série, le journal n'hésite pas, à plusieurs années d'intervalle, à montrer des traditions alsaciennes, telles que la Saint-Nicolas. Vue de France, cette Alsace qui ne change pas d'apparence et conserve ses traditions[477] est une

---

[475] Robert Frank, « Qu'est-ce qu'un stéréotype », dans Jean-Noël Jeanneney, *Une idée fausse est un fait vrai, les stéréotypes nationaux en Europe*, *op. cit.*, p. 20.

[476] Odile Gozillon-Fronsacq, *Stratégie cinématographique en Alsace (1896-1939)*, thèse de Doctorat, Université Marc-Bloch, Strasbourg, 1998.

[477] Comme tous les terroirs, l'Alsace est touchée par la modernité. Les femmes sont ainsi tentées d'abandonner le lourd costume traditionnel au profit de la confection. En 1920, une enquête du *Musée alsacien* note que lors de la fête-dieu de Geispolsheim, une vingtaine de femmes seulement porte le costume traditionnel. Le Musée organise alors un concours du plus beau costume, doté de prix. Il est couronné de succès puisque, l'année suivante, ce sont une centaine de jeunes filles qui portent le costume.

métaphore de l'état d'esprit fidèle de la population. Elle est le miroir de l'âme alsacienne, indéfectiblement liée à la France. En vertu d'un certain déterminisme géographique, les caractéristiques du paysage imprégneraient les mœurs et le caractère alsacien.

Les voyageurs portent sur les provinces de l'Est, un regard de citadin, faussement détaché, se voulant analytique et finalement assez supérieur. Il est en réalité imprégné de préjugés. Peut-être, n'est-ce là qu'un procédé pour mettre en évidence le charme infaillible de la région visitée, qui réduit vite à néant ce léger mépris et le transforme en admiration passionnée. Le récit devient à ce stade moins précis, moins descriptif : le voyageur se laisse aller à communiquer ses impressions, il interprète ce qu'il voit de manière de plus en plus personnelle. La narration prétend suivre le cheminement du promeneur. La première approche est visuelle : le paysage, les toilettes si particulières des femmes, la vie du village. Mais progressivement, le regard cède la place à l'écoute de la population : le voyageur retranscrit les propos nécessairement spontanés, profonds voire émouvants de l'autochtone rencontré par hasard. Ils dévoilent au voyageur une nouvelle dimension du pays. Le visiteur obtient la confirmation de ce que le paysage lui suggérait : une sorte de communion d'âme avec la population et la région.

3 - Les Alsaciens-Lorrains restent français

A – Les Alsaciens résistent à la germanisation.

Le second volet de l'enquête est en réalité une démonstration qui tend à prouver que les Alsaciens et les Lorrains restent français de cœur et d'esprit. Cette fois encore, les voyageurs s'intéressent surtout aux Alsaciens dont le dialecte germanique passe pour une étrangeté aux yeux des Français. Lorsque ceux-ci entendent les Alsaciens parler, ils croient l'Alsace allemande. « Quel drôle de langage ! » s'étonne un jeune Parisien à

Voir le documentaire de O. Gozillon, *La fête-dieu à Geispolsheim*, Balthazar-Production, FR3-Alsace, 25 mai 2002.

Münster - « Tout simplement du français estropié, entremêlé de patois d'Alsace »[478] lui répond t-on. Plus loin, il s'étonne que l'on parle français dans les familles alsaciennes et provoque des réactions « scandalisées et indignées »[479]. La Parisienne *des Exilés,* représentative des Français ignorants, affirme « - Ecoutez-les ; leur dialecte, c'est de l'Allemand »[480]. Mais Paul Deschamps corrige cette impression : « leur patois national (...) pendant deux siècles, a bu la sève de France ». Les auteurs français évitent toute allusion aux racines germaniques de la langue régionale qu'ils rapprochent au contraire du français. L'Alsacien est donc une langue particulière qui, grâce au théâtre, est en passe de devenir classique[481]. La pièce de Stoskopf, *D'r Herr Maire,* rencontre d'ailleurs un grand succès à Paris, en 1903. Ainsi, les voyageurs s'intéressent surtout à l'Alsace car c'est la province qui pourrait passer aux yeux des Français comme la plus assimilable à l'Allemagne.

Ainsi, en dépit d'un dialecte germanique qui faciliterait son assimilation à l'Empire, les visiteurs français veulent démontrer que les Alsaciens résistent à la germanisation[482]. Les Allemands sont tenus à l'écart par la population locale : « pas un [Allemand] ne conversait en public avec un indigène »[483]. À Strasbourg, Tissot note que la société alsacienne déserte les cafés et les hôtels. Dans les brasseries, il y a la table prussienne et la table française car les querelles sont fréquentes. Edmond About et Victor Tissot comparent cette attitude à l'enthousiasme avec lequel les passants accueillaient les troupiers français. La société alsacienne exige ce comportement : « Chacun a l'œil sur ses voisins, le patriotisme est ombrageux dans la bourgeoisie, farouche dans le peuple »[484]. Dans la rue et dans les familles hébergeant un Allemand, le patois a été

---

[478] J. et F. Régamey, *Au pays des cigognes, op. cit.*, p. 8.

[479] J. et F. Régamey, *Ibid.*, p. 25.

[480] Paul Acker, *Les Exilés, op. cit.*, p. 42.

[481] Philippe Deschamps, *L'Alsace-Lorraine quand-même... trente ans après le rapt*, 1902, p. 37.

[482] Bismarck pensait pouvoir « germaniser » l'Alsace en une génération : c'est à dire donner aux enfants, par le biais de l'école, une culture et un attachement national allemands. A ce sujet, voir les travaux de Lionel Metzler, *La germanisation en Lorraine, 1871-1914,* thèse de doctorat en préparation, Université de Metz.

[483] Edmond About, *Voyage en Alsace, op. cit.*, p. 41.

[484] Edmond About, *Voyage en Alsace, op. cit.*, p. 43.

abandonné car « nos vainqueurs le comprennent à moitié »[485] ; « le mot d'ordre est de parler exclusivement la langue nationale [le français], même quand on ne la saurait qu'à moitié ». L'occupant serait traité avec dédain : « nous avons appris, dit un Alsacien, à faire un travail d'abstraction qui supprime pour nous la présence des ennemis ». Au début du XXe siècle, « Les Mulhousiens ne daignent pas même regarder les troupes étrangères qui campent chez eux, chez nous ! »[486]. Les enfants, eux, se moquent et singent les soldats. La population manifesterait ainsi son refus de l'annexion, vécue comme une occupation. Cinq ans plus tard, selon Tissot, « l'attitude de la population alsacienne est restée une protestation de tous les instants »[487] et la haine contre l'Allemand est intense. Jules Claretie note la « fidèle et entêtée mémoire de la population alsacienne ». Il en donne pour preuve le fait que les Allemands inaugurent leurs monuments aux morts dans l'indifférence de la population alsacienne. Il emploie presque les mêmes termes qu'Edmond About : les Allemands sont « supprimés moralement ». L'insistance et la répétition des formules indique que ces visiteurs français recherchent en Alsace la confirmation d'un préjugé : ils voient en Alsace le comportement qu'ils souhaitaient y voir. Ils doivent cependant reconnaître qu'il y a des défections. Certains Alsaciens - l'employé du chemin de fer, le garde forestier, le gardien de la prison de Strasbourg... - ont été pris de défaillance. Ils sont en effet employés par l'administration allemande mais, explique About, ils n'avaient pas les moyens économiques de résister. Malgré ces manifestations anti-allemandes, les voyageurs admettent qu'il est difficile de connaître l'opinion alsacienne car « le vrai peuple alsacien se tait » écrit René Bazin et il faut gagner sa confiance. Ardouin-Dumazet en est conscient :

> - Il me sera difficile sans doute de pénétrer dans la pensée de ce peuple que la compression a rendu méfiant. Il faudrait vivre longtemps au sein de population repliées sur elles-mêmes et

[485] About, *Ibid.*, p. 68.

[486] Emile Hinzelin, *Images de France, op. cit.*, p. 374.

[487] Victor Tissot, *Voyage aux pays annexés, op. cit.*, p. 333. Six ans après l'annexion à l'Allemagne, la digne population alsacienne-lorraine reste fidèle à la France. Pour preuve, il consacre deux chapitres aux « premières protestations contre l'annexion » et aux « protestations des députés Alsaciens-Lorrains ». Cette fois encore il s'agit de rappels et d'informations de seconde main.

> dont on ne saurait dégager nettement l'esprit actuel. Une telle entreprise psychologique ne saurait d'ailleurs se tenter que sur de petits groupes d'hommes se mouvant dans le cadre étroit de la famille. Ainsi firent René Bazin dans *Les Oberlé* et Maurice Barrès[488].

Bazin observe que des Alsaciens soutiennent le parti autonomiste, les députés protestataires ou le mouvement artistique groupé autour de la *Revue alsacienne illustrée* et du *Musée alsacien* du docteur Bucher. La fidélité à la France persiste dans les mœurs populaires : en témoigne le port de la cocarde tricolore ou l'achat d'images patriotiques ainsi que le traditionnel 14 juillet à Belfort ou à Nancy[489]. Une chromolithographie de la fin du siècle fait de ce rendez-vous estival une pratique populaire : le cortège, pavoisé de tricolore, est dense et composite. Enfants, adultes, vieillards, paysans et citadins, toute l'Alsace semble ainsi manifester sa fidélité à la France. Ces gestes épisodiques révèlent une vague francophilie mais ils ne sont pas incompatibles avec la reconnaissance et l'acceptation de l'administration prussienne. Une anecdote illustre, selon la voyageuse du *Petit bleu* de Bruxelles, le changement de comportement de la population : lors de la visite de Guillaume I, sitôt après l'annexion, Strasbourg reçut le vieil empereur les volets clos. Aujourd'hui, chaque visite de Guillaume II suscite la curiosité bienveillante de la foule. En mai 1899, lorsque l'empereur et sa femme se rendent au mont Sainte-Odile, une foule nombreuse les accueille à Rosheim et sur le mont lui-même[490]. « Le temps des manifestations hostiles est passé »[491], écrit la voyageuse. En effet, le jeune empereur veut gagner l'Alsace par les cœurs : il restaure le Haut-Koenigsbourg et abolit la dictature. Cependant, il n'y a pas encore fusion complète entre Alsaciens et vieux Allemands et un mariage mixte serait une mésalliance, tant persiste un « préjugé de race ». Emile Hinzelin conclut de même : il y a « confusion et non fusion ! Alsaciens et Allemands se fréquentent sans s'unir »[492]. Les mentalités sont différentes : « l'Alsacien d'ancienne nationalité française ou ses fils ont

---

[488] Ardouin-Dumazet, *Ibidem*, vol. 1 Haute-Alsace, p. 3.

[489] J et F. Régamey, *Au pays des cigognes*, 1907, p. 15, 34 et 45.

[490] Alphonse Troestler, « La visite de Guillaume ii au mont Sainte-Odile en 1899 », dans G. Bischoff et *alii.*, *Le mont Sainte-Odile, haut lieu de l'Alsace*, *op. cit.*, p. 278.

[491] *Le Petit bleu du matin*, *op. cit.*, Bruxelles, 10 février, 1903.

[492] E. Hinzelin, *En Alsace-Lorraine*, *op. cit.*, p. 290.

une autre façon de penser que les Allemands proprement dit ». Les enquêtes françaises du début du siècle sont réalistes : elles tiennent compte de l'œuvre du temps. « Il y a là une suffisante survivance du passé pour en réveiller brusquement le regret chez les Alsaciens en cas d'événement extraordinaire. Mais elle sera insuffisante pour résister au temps ». Il faudra cependant beaucoup de temps avant que l'Alsacien se sente « délivré de cette sourde angoisse, de ce vague froissement qui est la voix des ancêtres murmurant au fond de l'âme ». Une conclusion barrésienne à cette étude d'opinion cependant très nuancée et présentant avec raison les effets du temps et les progrès de l'intégration de l'Alsace au Reich.

B - Un peuple obstiné et fidèle.

En dépit de l'évolution réelle du pays et de l'opinion - c'est à dire l'adaptation à l'administration prussienne[493] -, les voyageurs veulent prouver à leur lectorat français l'inébranlable fidélité de l'Alsace à la France. Trois raisons sont avancées. D'abord, elle est dans la continuité d'une fidélité historique de l'Alsace à la France[494]. Ensuite, elle est liée aux particularités ethniques des Alsaciens qui les distinguent des Allemands. Enfin, cela correspond au caractère obstiné de l'Alsacien.

L'idée d'un particularisme alsacien apparaît dans les essais patriotiques : il tient à la fois à un caractère et à des traits linguistiques et ethniques spécifiques. Ainsi, au début de son voyage, René Bazin franchit la douane à Avricourt, où il se heurte à la raideur et à la sévérité des employés. Cette entrée en matière est déjà une démonstration : l'accueil alsacien eut été plus chaleureux « car il faut toujours rappeler cette vérité : l'Alsacien et l'Allemand ne sont pas un même peuple ». Ensuite, il établit une carte linguistique de l'Alsace des plus orientée où il distingue les « régions où le français seul est parlé » des régions « où on parle français et allemand » - sans préciser l'importance numérique de chacune des langues. Enfin, il passe totalement sous silence les zones, comme l'Alsace

[493] Les résultats des élections pour le Reichstag servent d'indicateurs de l'état de l'opinion alsacienne et de la force de la protestation contre l'annexion à l'Allemagne. Dès les années 1890, la protestation s'essouffle et l'acceptation de l'intégration dans le Reich est évidente. Alfred Wahl, Jean-Claude Richez, *L'Alsace entre l'Allemagne et la France, 1850-1950*, p. 246-247.

[494] Gourdault rappelle ainsi que Strasbourg s'est réunie à la France en 1682, sur « un vote unanime de ses citoyens ».

bossue, où seul un dialecte germanique est parlé. Surtout il soutient une étrange « vérité géographique » : la plaine d'Alsace « plaine riche au sol rouge (...) n'a pu nourrir un peuple qui ressemblât complètement à ses voisins » qui passent pour plus pauvres. En outre, Bazin observe que 70 % des Alsaciens sont bruns, c'est-à-dire d'ascendance celte, et 30 % seulement sont blonds c'est à dire « germains ». Ainsi, la géographie comme les caractères physiques distinguent l'Alsace et sa population du reste de l'Allemagne. En vertu de cette spécificité alsacienne, si quelques-uns ont accepté la conquête allemande, la plupart s'y sont résignés. Bazin risque même un paradoxe : une notable partie de la population « ignore la France et elle est cependant française » car par « tempérament même, ces Alsaciens ne peuvent s'accommoder de l'Allemagne et des Allemands ». Les conditions naturelles de l'Alsace - géographiques, ethniques voire linguistiques - font des Alsaciens un peuple à part qui ne peut devenir allemand et penche inévitablement du côté de la France. Ce portrait sans nuance de l'Alsacien intégralement francophile est élaboré par des écrivains parisiens, quand bien même revendiqueraient-ils des origines alsaciennes. Cédant aux modes, ils donnent aux Alsaciens des répliques d'un patriotisme de boulevard dont la chanson avait, dès 1871, donnée le ton. Ainsi, la très célèbre et populaire chanson de Villemer et Nazet, « Alsace et Lorraine », destinée d'abord à un public parisien, est une plainte dramatique lancée par les deux provinces qui clament « France à bientôt ! » et disent au vainqueur prussien : « Malgré vous, nous resterons français ».

Le portrait moral de l'Alsacien est complété par un portrait physique tout aussi caricatural :

> - Blond, cheveux en brosse avec la peau très blanche et les yeux bleu clair, il offrait un parfait modèle du pur Alsacien dans sa robuste apparence de franchise, de force et de santé[495].

Paul Acker complète la description par « cette tête carrée, ce front têtu, ce menton volontaire » des paysans alsaciens pleins d'une « noblesse (et d'une) distinction naturelle »[496]. Jules Claretie se rend à Strasbourg à l'*Exposition des Amis des Arts* où il

---

[495] Jeanne et Frédéric Regamey, *Au pays des cigognes, op. cit.*, p. 25.

[496] Paul Acker, *Les Exilés, op. cit.*, p. 44.

observe des portraits. Cela lui permet de renforcer le cliché : « figures calmes et graves, d'un caractère très personnel, continuité d'une race patiente, laborieuse, courageuse à travers les âges ». Ce caractère trouve son accomplissement dans la carrière militaire : l'Alsace donne à la France les meilleurs de ses fils[497]. Aux côtés des Rapp et Kellermann, Colmar envoie ainsi dix sept mille soldats combattre pour la France, en 1792[498]. En 1870 encore, Antoinette Lix commande des troupes franches dans les Vosges. Cette Alsacienne est atypique. Généralement, les femmes, effacées et soumises, ont le rôle de transmettre à la fois les traditions alsaciennes et la fidélité à la France. Le cinéma du début du siècle reprend cette image formée dans la littérature[499]. Mais ce rôle passif a quelque chose d'héroïque puisqu'il sert la France.

C - L'Alsacienne, gardienne de mémoire.

L'Alsacienne est donc aussi déterminée que son mari et comme lui, porte son caractère sur son visage. A Mulhouse, « la physionomie (des femmes) est ferme, l'ossature robuste, le regard droit »[500]. Cette héroïne silencieuse est une beauté douce : « À Strasbourg et dans les environs, la race autochtone paraît fine et vaillante. Les femmes sont jolies : leur sourire montre de belles dents ; d'admirables cheveux rendent leurs fronts très doux »[501]. Le portrait doit suggérer la solidité physique et morale d'une population fidèle. Aussi, l'Alsacienne est patriote dès l'enfance. Dans une nouvelle des Regamey, une fillette déclare ainsi aimer les revues militaires françaises, sort des cocardes tricolores de son trésor puis imite Jeanne d'Arc et écrit une lettre à Guillaume II pour exiger la rétrocession de l'Alsace à la France. Jeanne d'Arc était « Lorraine, c'est un signe. Il faut qu'il y ait une Alsacienne : l'Alsace et la Lorraine, ça va toujours ensemble ». Mais son grand-père la ramène à la raison et au rôle soumis dévolu aux femmes du XIXe siècle : « les femmes cela ne doit pas se mêler de la guerre ». Leur rôle

---

[497] Jules Claretie, « Devant la statue de Kléber à Strasbourg », *Le Gaulois du Dimanche*, 16-17 avril 1913.

[498] Paul Acker, « Colmar et ses environs », dans dir. O. Beauchamp, *Le tour de France, op. cit.*, p. 57-84.

[499] *Cf. Mon Village* (1920), réalisé par J-P. Pinchon, ou *Paix sur le Rhin* (1938), réalisé par Jean Choux d'après un roman de Léon Cerf.

[500] Emile Hinzelin, *Images de France, op. cit.*, p. 371.

[501] Philippe Deschamps, *L'Alsace-Lorraine quand-même... trente ans après le rapt*, 1902, p. 34.

est d'élever leurs fils dans les idées patriotiques[502]. Effectivement, beaucoup d'Alsaciennes transmettent la culture française et des sentiments francophiles, à leurs enfants. C'est l'éducation particulièrement efficace reçue par Charles Stoskopf ou Jean-Jacques Waltz (Hansi) dont les mères furent élèves de Jean Macé[503]. Aujourd'hui encore, la psychanalyste strasbourgeoise Charlotte Herfray raconte que, au début du XXe siècle, sa mère l'obligeait à parler français[504]. L'Alsacienne devient ainsi une figure allégorique, celle de l'attente de la revanche. En 1881, Antonin Mercié sculpte pour la ville de Belfort le groupe allégorique de la défense de la ville *Quand même !* Il figure « une Alsacienne, en costume national, le large nœud de rubans flottant fièrement sur ses cheveux épais, le corsage de velours lacé sur sa taille robuste, le lourd jupon de laine retombant à grands plis sur ses gros souliers de paysanne »[505]. Elle exprime « la douleur contenue », la « résolution tranquille » et le « défi ». C'est une figure de la revanche : elle saisit le fusil du moblot mourant pour continuer, à sa place, le combat. Finalement, la sculpture de pierre ou de bronze illustre parfaitement le rôle dévolu à cette Alsacienne silencieuse et déterminée : elle est devenue un symbole patriotique et le vecteur de la francophilie. Les Français prouvent la solide et intemporelle fidélité de l'Alsace par un caractère stéréotypé, génétique puisqu'il se reflète sur la physionomie des Alsaciens.

Produits par les Français, ces récits de voyage contribuent à créer un stéréotype de l'Alsace-Lorraine et de ses habitants, à l'usage des hexagonaux. La province, belle et riche, est une sorte de paradis perdu artificiel et détaché des réalités politiques. Cette représentation et les stéréotypes rapportés par les écrivains d'Alsace permettent de familiariser les Français avec une province, jusqu'en 1870, assez éloignée de l'imaginaire national. En outre, les voyageurs observent une sorte d'osmose entre le paysage et le caractère alsacien essentiellement fidèle. Ils répandent l'idée que l'Alsace et la Lorraine demeurent des provinces françaises d'esprit et de cœur.

---

[502] J. et F. Régamey, *Au pays des cigognes*, *op. cit.*, p. 117 et 126.

[503] Odile Gozillon-Fronsacq, présentation de *D'r Herr Maire*, Séminaire Cinéma et traditions alsaciennes, Université Marc Bloch, 4 mai 2002.

[504] *Portrait de Charlotte Herfray*, Balthazar production, Auditorium France 3-Alsace, 30 avril 2002.

[505] André Michel, « Le salon alsacien », *Revue alsacienne*, 1881-1882, p. 303-318.

4 - L'Alsace, territoire mythifié à l'usage de la nation

Ces récits de voyages réitérés pendant quarante ans, répandant les mêmes images et idées, finissent par être suspects. Loin d'enquêter sur les réalités de l'Alsace, ils fabriquent une représentation idyllique des provinces perdues et des populations. En fait, l'Alsace-Lorraine apparaît comme une province mythifiée à l'usage des Français. Un mythe sert en effet à la communauté qui le produit.

L'Alsace-Lorraine devient ainsi un thème fédérateur, consensuel. Dans les années 1871-1875, les Républicains l'utilisent pour asseoir leur légitimité. Forts des discours de Gambetta devant l'Assemblée nationale de Bordeaux, ils se présentent comme les défenseurs de l'intégrité du territoire national mis en péril par Napoléon III et amputé par les conservateurs. Dans le même temps, soucieux de rassurer une opinion publique attachée à la paix, ils adoptent un langage prudent - Pensons-y toujours, n'en parlons jamais[506] - où l'Alsace-Lorraine et la revanche ne sont évoquées que par allusions. Les provinces perdues sont néanmoins le motif de fond sur lequel se tisse la réorganisation de l'armée et de l'instruction publique. En 1880, le thème de la revanche n'a plus aucune réalité politique mais l'idée du retour des provinces perdues continue de faire son chemin dans les esprits. L'Alsace-Lorraine est le motif central du nationalisme français. Multiforme et diffus, il est récupéré et exploité, à un moment ou à un autre, par tous les courants de la vie politique. Au début du XXe siècle, au moment où le nationalisme a basculé à droite, ses auteurs agitent la crainte de la germanisation de l'Alsace[507] pour ranimer l'esprit, moribond depuis longtemps, de la revanche et appeler à la cohésion nationale. Paul Melon redoute ainsi « une éclipse de notre prestige, devant le (...) spectacle de luttes intérieures ». Les débats sur la laïcité, en 1903, ont eu des

---

[506] Mot d'Arthur Ranc popularisé par Gambetta dans ses discours : «...le patriotisme, c'est la prudence. Pensons sans cesse à ce que nous avons à faire, mais n'en parlons jamais », Gambetta, *Discours*, tome 3, Charpentier, 1881-1885, discours de Chambery, 24 septembre 1872, p. 48.

[507] « Le nombre de gens en Alsace-Lorraine connaissant le français diminue », écrit Paul Melon, et « comme la langue est le grand véhicule de l'idée, il est incontestable qu'à ce moment-là, un certain pas aurait été fait dans le sens de la germanisation ». « L'école, la caserne l'action administrative » doivent pétrir les cerveaux. Les « Alsaciens n'ont que la force de leurs sentiments » pour demeurer fidèles à la France.

échos en Alsace et surtout en Lorraine catholique. Surtout, la revanche tarde et il est à craindre que « les Alsaciens fatigués d'une attente toujours déçue, ne se laissent entraîner par le courant allemand ».

Ces craintes exprimées par les milieux nationalistes français indiquent bien combien l'Alsace-Lorraine s'est éloignée de l'horizon concret des Français. Bien que depuis 1871, l'Alsace et la Lorraine annexées à l'Allemagne restent décrites dans des monographies sur la France, les Français semblent avoir entériné l'annexion. Pour ranimer l'intérêt national à l'endroit des provinces perdues, les voyageurs décrivent la fidélité sans faille de l'Alsace et son attente de la revanche. Philippe Deschamps transcrit les propos d'un Alsacien désabusé :

> - Chaque année, quelques personnages connus (...) viennent de France et nous disent, à nous, Alsaciens-Lorrains : 'Que considérez-vous comme votre devoir ?' Hélas ! Nous, Alsaciens-Lorrains, nous avons envie de répondre : 'Et vous ? Où en êtes-vous vous-même ? Quel est l'espoir de la France ?'[508]

Motivés par des idées politiques ou par la nostalgie, les auteurs de récits du début du XXe siècle, souhaitent ainsi faire connaître l'Alsace et réactiver le lien entre la France et les *Provinces de l'Est.*

Ardouin-Dumazet, en 1907, veut donc

> - Surtout donner l'aspect des choses [...] En un mot décrire ce pays, le faire aimer pour sa beauté et ses vertus domestiques, le montrer semblable encore aux autres pays de France, malgré la séparation déjà longue[509].

En 1911 encore, Octave Beauchamp édite des monographies régionales rassemblées sous *Le tour de France.* Il s'agit d'édition de luxe, richement illustrées d'aquarelles, gravures voire photos. L'un de ces numéros, rédigé par Paul Acker, décrit « Colmar et ses environs ». L'auteur constate que l'Alsace devient étrangère aux yeux des Français. Aussi, il nie les progrès de la germanisation et réactive à l'usage des Français, les images déjà familières de l'Alsace bucolique :

> - Depuis quelque temps, les Français viennent, très nombreux, en Alsace - c'est très bien ; Ce n'est pas suffisant. Beaucoup, d'abord, ne savent pas voir... et parce qu'ils ont entendu parler

---

[508] Philippe Deschamps, *L'Alsace-Lorraine quand-même... trente ans après le rapt*, 1902, p. 233.

[509] Ardouin-Dumazet, *Voyage aux pays annexés*, volume 1, p. 3.

> le dialecte, ils se persuadent que l'Alsace se germanise. Ils n'ont vu ni la beauté toujours jeune de l'éternelle nature, ni la vieille beauté des vieilles villes. Ils n'ont pas senti la douceur provinciale des mœurs, la bonhomie narquoise des caractères, leur dignité aussi. Ils ont encore moins pénétré, sous les apparences allemandes officielles, la vérité française. Enfin, ils ne connaissent pas l'Alsace[510].

Paul Melon lance l'invite : « Allons dans le pays, apprenons à le connaître et à l'aimer (...), encourageons des sociétés qui s'occupent de ses intérêts ». En outre, la politique nationale doit corriger toute humiliation à l'égard des Alsaciens-Lorrains : par exemple en créant des régiments spéciaux pour eux, alors qu'ils ne peuvent intégrer que la légion étrangère, en naturalisant ceux qui ont combattu pour la Patrie. Enfin, un voyage en Alsace permettrait au Français de comprendre les vrais enjeux. Regamey fait parler un Alsacien :

> - On vous fait croire que la France doit nous reprendre uniquement parce que nous désirons lui faire retour. C'est une des raisons assurément, mais ce n'est pas la principale. La principale c'est que la France a été démembrée, que deux provinces lui ont été ravies (...) les mieux faites pour arrêter l'invasion étrangère. La France, en nous perdant, a perdu sa frontière et sa défense. (...) Stratégiquement, nous lui sommes indispensables, parce que nous sommes un morceau d'elle-même (...) qu'elle doit recouvrer, sous peine de rester blessée, amputée et menacée de nouvelle amputation[511].

L'Alsace n'est plus seulement la région française de cœur mais également un élément défensif indispensable au territoire français. Ainsi la revendication des *Provinces perdues* est renouvelée par l'argument stratégique. Ces auteurs œuvrent pour un rapprochement franco-alsacien. Les Français ont d'ailleurs une mission en Alsace : ils représentent la France et leur moindre action « prend immédiatement une singulière valeur ». Ils doivent donc donner une « séduisante idée de la France » et à leur retour, donner envie de connaître l'Alsace - il faut « qu'ils la fassent aimer, qu'ils luttent pour elle ». L'attitude des annexés a aussi changée. Conformément à la possibilité que laissait le traité de Francfort, certains ont choisi d'opter pour la nationalité française et d'émigrer en France : « nous avons tout vendu, explique un Lorrain à Jules Claretie, tout laissé ; nous avons emporté jusqu'à nos morts pour qu'ils dorment en terre française ». Mais, dans les dernières années du XIXe siècle, les Alsaciens-Lorrains ne

---

[510] Paul Acker, « Colmar », *Le tour de France*, *op. cit.*, p. 74 et svt.

[511] J. et F. Régamey, *Au pays des cigognes*, *op. cit.*, p. 29.

doivent plus fuir la germanisation mais rester et résister sur place. C'est l'idée développée en France par les romans de Maurice Barrès et illustrée, en Alsace, par le *Musée alsacien* ou la *Revue illustrée* de Pierre Bucher et du groupe de Saint-Léonard :

> - Les Alsaciens ont déjà trop émigré depuis la guerre. Leur devoir maintenant est de rester au pays pour y soutenir la résistance contre les Allemands, et pour y perpétrer l'esprit national alsacien[512]

L'enquête des voyageurs évolue donc. Dans les années 1905-1910, il ne s'agit plus d'interroger les sentiments français des Alsaciens mais d'interpeller les Français qui semblent avoir oublié l'Alsace. Ce nouveau travail de description et de transmission de l'Alsace-Lorraine, réutilise les images formées dans les années 1871-1890. Mais il adopte un ton nouveau, dramatique, laissant craindre l'éloignement définitif des provinces perdues. Il laisse entendre que l'Alsace-Lorraine n'est plus dans le paysage mental des Français. En réalité, ces récits inépuisables l'ont, quarante ans durant, gravé dans les esprits. Mais l'image inculquée est celle d'une Alsace-Lorraine mythifiée, idéalisée et fort loin des réalités. Aussi, elle a la prégnance d'une légende et son inconsistance.

Les récits de voyage sont de deux ordres. D'une part, les récits des Français de l'intérieur posent sur l'Alsace-Lorraine le regard de la revanche. Ils ne voient sur place que ce qu'ils désirent trouver : la confirmation de leurs opinions revanchardes alimentées par les images du temps de la guerre. D'autre part, les récits des fils d'optants, s'efforcent d'examiner l'Alsace ou la Lorraine avec plus de nuances. Ces récits, très patriotiques, montrent une province singulière, se tenant sur son quant-à-soi. Pourtant, les conclusions de ces deux types de récits sont identiques : l'Alsace n'oublie pas la France (dans les années 1872-1890) puis la France ne doit pas oublier l'Alsace (1900-1912). Tous tentent de maintenir une continuité mémorielle, si ce n'est territoriale, entre la France et l'Alsace-Lorraine. Le détour touristique permettrait donc d'entretenir en France l'image des provinces perdues.

---

[512] J. et F. Régamey, *Au pays des cigognes*, 1907, p.132.

Les récits de voyage des années 1870-1914, sont la transcription d'un voyage pittoresque et sentimental. Le vocabulaire relève en effet de l'émotionnel. Ardouin-Dumazet termine son récit en disant « au revoir à ce cher pays d'Alsace dont nous conservons un souvenir attendri, plein d'une douceur amère »[513]. Les périples, incluant tous les types de paysages, sont à la fois une découverte et une appropriation de lieux qui émeuvent le visiteur et qu'il prétend comprendre. Le voyage en Alsace permet une transgression de la frontière politique et, par le trajet même du voyage Paris-Alsace, recompose le territoire national. L'Alsace et la Lorraine demeurent des provinces françaises même si quelques récits soulignent des particularismes, une étrangeté presque.

Ces récits contribuent à diffuser en France une image stéréotypée d'une l'Alsace idéale. Elle est une province bucolique, riche et fidèle. Cette image largement folklorique permet à la fois de détacher l'Alsace de l'empire et de l'inscrire dans les mentalités françaises. Les voyageurs, qui ne fréquentent que les milieux francophiles, font aussi un portrait stéréotypé de la population. Repliée sur ses traditions et sur le passé, elle est donc en dehors de toute analyse sociopolitique plus approfondie, unanimement fidèle à la France dont elle attend le retour.

Le *Monde illustré* publie ainsi des séries de dessins illustrant les traditions et coutumes alsaciennes. Elles sont toujours mêlées à l'actualité nationale. La fête de Pâques est par exemple l'occasion pour les Alsaciens de participer à la libération du territoire français auquel ils n'appartiennent plus. De même, les conscrits de 1871 traversent en groupe la frontière pour aller tirer au sort en France. Ces illustrations alimentent sur un mode

[513] Ardouin-Dumazet, *Voyage en France, les Provinces perdues*, t. II, p. 454.

réaliste l'image de l'Alsace francophile. Aussi, durant ces années 1870-1914, coexistent deux Alsace-Lorraine : l'une réelle et l'autre mythique. La première s'éloigne de l'horizon politique réel des Français : l'idée de revanche, si elle a eu quelque réalité, a été abandonnée dès les années 1880 par Gambetta et les Républicains. Récupérée dans les années 1890 par la droite nationaliste, elle n'a été qu'un outil de propagande politique. Au contraire, la seconde image, celle d'une Alsace mythique, imprègne l'inconscient de la nation. Cette image figée et artificielle est un mythe à l'usage des Français : il sert à la cohésion nationale, il est un thème fédérateur.

Finalement, ce sont les événements de 1871 qui baptisent l'Alsace française : par le retentissement politique puis littéraire de l'annexion, les Français prennent en effet conscience de l'existence de ces provinces de l'Est. Les voyages fabriquent une Alsace-Lorraine mythique. De cette manière et en dépit des réalités géopolitiques, les provinces perdues restent intégrées dans la représentation du territoire français.

CHAPITRE II

LE TOUR DE FRANCE MARIAL :

PROTECTION DU TERRITOIRE

Les récits, rapportés des voyages effectués en Alsace par les journalistes, diffusent un stéréotype des provinces perdues. Alors qu'elles sont terres d'Empire depuis 1871, elles sont, par le biais des clichés, réintégrées dans l'imaginaire territorial national. L'Alsace-Lorraine demeure un bout de France au bord du Rhin. Cette représentation est-elle partagée par les populations Alsacienne et Lorraine ? Ont-elles aussi une représentation de la France intégrant l'Alsace et la Moselle annexées ? L'étude du pèlerinage des Alsaciens-Lorrains à Lourdes permet de répondre en partie à la question. Il permet également de découvrir les représentations du territoire élaborées dans les milieux catholiques troublés par la déchristianisation grandissante du pays et les lois de la République laïque. En outre, ce pèlerinage part de la Lorraine, une des régions avec la Bretagne où le catholicisme reste bien ancré. Les pratiques religieuses y sont alors militantes et engagées dans un combat contre le protestantisme voisin.

Le pèlerinage à Lourdes, boucle autour du territoire, définit un espace sacré reliant des sites consacrés à Marie, ainsi élevée au statut de Vierge protectrice :

> - L'itinéraire de la Vierge en France, au XIXe siècle, a eu Paris comme point de départ - et après une étape à La Salette, dans les Alpes - comme point d'arrivée, Lourdes, dans les Pyrénées[514].

Effectuées en train, les étapes sont autant d'occasions pour les pèlerins de prendre conscience de l'unité du pays. Ce sentiment est renforcé par le discours religieux qui

---

[514] Karl-Joris Huysmans, *Foules de Lourdes*, Plon, 1911, p. 28.

illustre chaque halte.

Les comptes rendus du pèlerinage des Lorrains et des Alsaciens à Lourdes de 1888 à 1901[515] constituent une source des plus riches. Les bulletins annuels de trente à cinquante pages, ils atteignent parfois la centaine, sont sobrement intitulés : *La Lorraine et l'Alsace à Lourdes*. La plupart des bulletins sont signés du nom d'un professeur du grand séminaire de Nancy, l'abbé Isidore Noël, qui rend fidèlement compte du nombre de participants, du parcours, des allocutions voire des miracles... avec les précautions d'usage[516]. L'ensemble permet une véritable plongée au cœur de la France catholique annuellement réunie pour un pèlerinage national. Il ne commence pas au pied du Gave mais bien au départ de Nancy, lieu de rassemblement pour le départ en train. Le pèlerinage de mille deux cents kilomètres peut emprunter deux chemins : l'un septentrional passant par Paris et Bordeaux, l'autre par Lyon et Toulouse. Le parcours réel du pays se double d'un cheminement spirituel qui établit les limites et la cohésion de la France catholique. Le pèlerinage des Lorrains à Lourdes apparaît comme un geste d'appropriation du territoire amoindri par la défaite de 1870

Les haltes nécessaires aux correspondances ferroviaires sont aussi des stations soigneusement choisies pour retremper les âmes[517]. Leur signification n'est pas seulement religieuse mais aussi patriotique. Monseigneur Turinaz, dans les années 1890, imprègne ainsi chaque évocation d'un patriotisme enflammé[518]. Le discours des prélats, au cours de ces onze années, est d'une continuité remarquable. Il ancre sans faiblir la Lorraine à l'espace religieux français. Il construit une continuité à la fois religieuse et territoriale entre la France et la Lorraine à l'aide de trois figures : le Sacré-Cœur, Notre-Dame et Jeanne d'Arc. Chacune de ces figures relie solidement la Lorraine

---

[515] A partir de 1901, les pèlerins Alsaciens et Lorrains ne partent plus ensemble.

[516] A partir de 1889, dans un avertissement, l'auteur précise que « miracle » doit être pris au « sens populaire » et n'indique pas les décisions de l'Eglise en la matière.

[517] « Elles ménagent aux âmes une préparation ou un complément des grâces de Lourdes... », *La Lorraine et l'Alsace à Lourdes*, Compte rendu du pèlerinage, 1888, p. 9. *Cf.* tableau statistique ci-contre.

[518] Le toast d'Alger du cardinal Lavigerie et l'encyclique *Au milieu des sollicitudes* (1892) invitent les Catholiques français à se rallier à la République. Les tensions renaissent au début du siècle avec la condamnation du modernisme et puis, en 1905, les lois de séparation de l'Eglise et de l'Etat.

à l'espace religieux français. N'est-ce pas affirmer l'unité de la France catholique malgré la perte des provinces de l'Est et la République laïque ?

1 - Géographie religieuse

A - Etapes expiatoires : le Sacré Cœur

Les deux stations incontournables du pèlerinage vers Lourdes sont Montmartre et Paray le Monial, les deux basiliques consacrées au Sacré Cœur[519]. Pendant vingt-cinq ans, le pèlerinage vers Lourdes fait à ces deux basiliques une halte qui ouvre et termine le voyage. Les Lorrains sont particulièrement attachés à Montmartre car la construction de la basilique du Sacré Cœur a été décidée suite à un vœu national pour la libération du territoire. Population de la frontière frappée par les conséquences du traité de Francfort, de nombreux Lorrains ont contribué à son édification[520]. Jusqu'en 1889, date d'achèvement de la basilique, ils viennent en visiter le chantier[521]. Si les comptes rendus ne mentionnent jamais la division de la Lorraine ou la perte de l'Alsace, la basilique en est un mémorial catholique. En effet, l'invasion et la division de la Lorraine sont perçues par les catholiques comme une punition divine[522]. De même, L'annexion de la Moselle et de l'Alsace à l'Allemagne protestante est vécue comme un véritable drame par les pèlerins. Le culte rendu au Sacré Cœur est donc un geste d'expiation. La même

---

[519] Au XVIIe siècle Marie Marguerite Alcoque reçut la visite d'un Christ lui découvrant son cœur. L'apparition fut ainsi interprétée : l'amour du Christ pour les hommes avait été méprisé (crucifixion) et cela exigeait un acte d'amour réparateur du fidèle. C'est la « consécration » qui consiste à destiner ses prières et sa foi au Christ.

[520] La construction débute en 1875. En récompense aux dons effectués, « les diocèses lorrains ont chacun leur pilier ou leur bénitier ». *Cf.* « Courtes notices sur les sanctuaires français », dans *Manuel du pèlerin Lorrain à Notre Dame de Lourdes*, 11e édition, 1898, imprimé à Saint-Dié, p. 190.

[521] C'est d'ailleurs l'occasion de retrouvailles entre les pèlerins et « de nombreux membres des colonies Lorraines et Alsaciennes de la capitale » qui se sont développées après 1871.

[522] Léon Bloy l'écrit : « décidément Dieu veut punir la France » car il ne « voit plus monter vers lui assez d'encens », dans Léon Bloy, *Sueur de Sang*, 1871, p. 238. La République laïque renforce la culpabilité du pays. La défaite fait même poindre, chez certains spiritualistes, l'idée d'une décadence du pays : « si notre nation se relève de ce désastre, écrit Octave Feuillet, ce sera par une puissante réaction religieuse, autrement ma conviction est qu'elle ne se relèvera jamais », dans Mme Octave Feuillet, *Souvenirs et correspondances*, Calmann-Lévy, 1876, p. 155.

démarche expiatoire est accomplie en l'église de Paray le Monial[523]. Elevée en basilique en 1875, elle attire dès lors une foule de pèlerins. Jean Giraudoux témoigne de sa popularité lorsqu'il décrit les soldats de 1914 portant encore épinglés sur leur capote les médailles du Sacré Cœur distribuées à Paray le Monial[524]. Lorsque dans l'encyclique *Annum Sacrum*[525], Léon XIII consacre le genre humain au Sacré Cœur, il valide un élan de la foi populaire déjà ancien. Outre ces deux visites annuelles, le Sacré Cœur et son message sont aussi évoqués à Issoudun où la Lorraine pénitente et dévouée[526] va se recueillir auprès de la « patronne des désespérés » dans une double recherche de consolation et de pénitence. Vers la fin du siècle, le pèlerinage y fait une nouvelle halte et y retrouve « ces bannières, couvertes d'un voile noir, qu'ils avaient apportées en 1873 et sur lesquelles on lit : « Metz - Strasbourg - L'Alsace-Lorraine en pleurs confie sa cause à Notre Dame du Sacré Cœur »[527]. Le message est explicite : les pèlerins attendent de Dieu une réparation de l'annexion perçue comme une punition. Geste d'expiation, le pèlerinage est aussi la quête d'une protection. Plus importante peut-être, est la figure protectrice de la Vierge.

B - Etapes propitiatoires : Notre Dame

Généralement haut juchée sur les collines de France, tutoyant les nuages, Marie supervise et protège le territoire. Les basiliques et statues qui lui sont consacrées portent toutes ces espérances. Aspect remarquable, la divinité ne se manifeste qu'aux limites, aux franges montagneuses du territoire. A la Salette en 1846 et à Lourdes en 1858, c'est aux termes déshérités du territoire national que la divinité apparaît. La guerre de 1870 et l'invasion du pays suscitent de nouvelles apparitions : la Vierge se montre à Pontmain en 1871, puis au pays basque en 1876. Une Marie patriote annonce, là encore

---

[523] Marie Marguerite Alcoque, mystique du XVIIe, développe le culte du Sacré Coeur destiné à réparer les outrages des prêtres indignes et les péchés du peuple. Elle écrit à Louis XIV afin qu'il l'appose sur l'étendard royal. Le triste destin de la monarchie est interprété comme une punition du refus du roi. « Le culte du Sacré - Cœur devient ainsi en France une déploration publique des crimes collectifs de la nation ». Le culte au Sacré Cœur est notamment rendu à Paray-le Monial, lieu des apparitions de 1675.

[524] Jean Giraudoux, *Retour d'Alsace, août 1914*, Emile Paul Frère, 1916, p. 35.

[525] L'encyclique *Annum Sacrum* est datée du 25 mai 1899.

[526] La Lorraine et l'Alsace à Lourdes, op. cit., 1889, p. 36.

[527] Dans *La Semaine de Bourges*, 18 août 1890.

à un jeune berger, « [qu'] il faut beaucoup prier parce que la France est malheureuse ». Ces apparitions indiquent que l'invasion prussienne est un véritable traumatisme pour la population[528]. Le culte marial est un appel à la protection divine sur le territoire. Cette période donne également un élan nouveau aux pèlerinages de Lourdes[529] et de La Salette qui deviennent internationaux.

Les lieux de culte consacrés à la Vierge rappellent son rôle de protectrice. Ainsi, l'église de Fourvière a été construite suite à un vœu de la population lyonnaise à l'approche des troupes prussiennes. Elle témoigne de l'efficacité protectrice de la Vierge qui éloigna les Prussiens de la capitale des Gaules :

> - Quand l'ennemi ravageait nos frontières et nous enlevait nos provinces, Lyon, menacée, recourut à Marie, Marie étendit sa main protectrice et éloigna l'invasion. Les Lyonnais à leur tour la proclament protectrice de la cité...

L'aspect guerrier de la Vierge est encore plus évident au Puy où son immense statue a été fondue avec le bronze des canons russes pris à Sébastopol. Dans les Pyrénées, le lieu de l'apparition mariale a un passé militaire : Monseigneur Turinaz rappelle le rôle de rempart qu'eût jadis la forteresse de Lourdes. Arrachée par Charlemagne aux Sarrasins, ceux-ci offrirent à Notre Dame du Puy des touffes d'herbe en signe de soumission[530]. Dans les Pyrénées comme au cœur du Massif Central, Marie garde le territoire. Elle semble d'ailleurs éprouver une affection particulière pour la France. A la question « Ce que la France est pour Marie », Monseigneur Turinaz répond « sa nation favorite » puisque elle l'a « privilégiée par dessus toutes les nations de ses visites »[531]. Ce que Marie est pour la France ? Un modèle de générosité, jusqu'au sacrifice[532]. Cette faveur de Marie est la réponse à un commerce divin équitable. Elle est proportionnée à la piété

---

[528] Alain Corbin en explore une conséquence effrayante : le 16 août 1870, un jeune noble est supplicié et brûlé par la population d'un village de Dordogne qui le prend pour un « prussien de l'intérieur ». Alain Corbin, *Le village des cannibales*, Aubier, 1990, 204 pages.

[529] En 1876, est inaugurée la basilique en présence de cent mille pèlerins.

[530] Allocution de Mgr Turinaz à Notre Dame de Fourvière, dans I. Noël, *La Lorraine et l'Alsace à Lourdes en 1888*, p. 22.

[531] Il reprend cette idée à Notre Dame de Fourvière, dans I. Noël, *La Lorraine et l'Alsace à Lourdes en 1888*, p. 39-40 : « La très sainte Vierge et Jeanne aiment la France ».

[532] Noter la simplicité de construction des discours *Lyon : D'où venons-nous, où sommes nous ? Où allons nous ?* Allocution de Mgr Turinaz au Puy, dans Isidore Noël, *Ibid.*

mariale française. Ses lieux de culte sont particulièrement nombreux en Lorraine comme le rappelle Monseigneur Sonnois[533]. De même, dans nombre de villages alsaciens, on trouve encore aujourd'hui, sur le flanc de l'église[534] ou à proximité du cimetière[535], une reproduction en miniature de la grotte de Lourdes avec sa Vierge au voile bleu et Bernadette en prière. Au Puy, Isidore Noël s'émerveille ainsi de ce « monument de la foi française au dogme de l'Immaculée Conception » qu'est la statue de Notre Dame de France juchée sur le mont Corneille[536]. Les vierges épiclèses - Marie du Puy ou Marie de Lourdes - sont les gardiennes du territoire. En 1894, Monseigneur Turinaz reprend cette idée en évoquant « les apparitions de Marie dans notre XIXe siècle, en particulier à Lourdes, et la nouvelle apparition de Jeanne d'Arc à la France qui l'invoque et qu'elle vient secourir »[537]. Avec Jeanne d'Arc, c'est encore curieusement une figure féminine qui est chargée de préserver le territoire. La Vierge est une figure défensive, Jeanne d'Arc est la figure offensive de la France catholique. Elles sont les figures protectrices du territoire français au XIXe siècle.

C- Jeanne d'Arc et la défense du territoire

Les deux figures sont associées car « c'est d'abord du cœur de Marie qu'est venue à l'humble bergère l'inspiration de sauver la France »[538]. Jeanne d'Arc est l'ultime rempart, le courage malgré la blessure :

> - Orléans seule restait debout ; c'était le dernier rempart, c'était l'âme et le cœur de la France et ce cœur semblait être à son dernier battement[539].

Jeanne est, pour l'Eglise, l'enjeu d'un combat contre l'Etat laïque qui tente de

---

[533] « Nous venons des frontières de l'Est, où l'on pleure sur les ruines de la patrie; nous venons du pays du Bon Père de Mattaincourt et de celui de Jeanne d'Arc, la noble lorraine qui sauva la France; de cette terre de Lorraine si féconde en sanctuaires dédiés à la mère de Dieu », dans Isidore Noël, *Ibid.*

[534] Eglise catholique de Saint Nabor (Bas-Rhin).

[535] Cimetière de Molsheim, église de Boersh (Bas-Rhin).

[536] Allocution de Mgr Turinaz à Notre Dame de Fourvière, dans Isidore Noël, *La Lorraine et l'Alsace à Lourdes en 1888*, p. 20.

[537] Isidore Noël, *La Lorraine et l'Alsace à Lourdes en 1894*, p. 47.

[538] Allocution de Mgr Turinaz à Notre Dame de Fourvière, dans I. Noël, *La Lorraine et l'Alsace à Lourdes en 1888*, p. 39. « La Vierge Immaculée, en apparaissant ici, a le visage tourné vers Paris, vers notre chère Lorraine !... L'héroïne de Domrémy appelle aussi la Fille aînée de l'Eglise », p. 40.

[539] Isidore Noël, *La Lorraine et l'Alsace à Lourdes en 1894*, p. 48.

s'approprier Jeanne la patriote. Aussi le bulletin des pèlerins célèbre la femme soldat :

> - Ô Vierge Immaculée, ô Notre Dame de Lourdes, ô Jeanne, guerrière et martyre, Jeanne la libératrice et la rédemptrice de la France (...) faites rayonner et resplendir la flamme du patriotisme[540]

Jeanne d'Arc inspire une double mission : relever le pays de l'annexion et de la République. Les deux malheurs sont liés. En 1888, Isidore Noël appelle à l'unité des Français :

> - Répondons à l'appel de Marie et de Jeanne d'Arc par l'union de tous sur cette terre de France (...). Au lendemain de nos désastres, dans une province[541] que je ne nommerai pas mais que tous vos cœurs nommeront, un maître d'école imposé par le vainqueur, avait effacé la France de la carte de l'Europe[542]...

Jeanne d'Arc symbolise donc deux vertus, le courage et l'unité, nécessaires au relèvement du pays. Le pèlerinage est un geste de rachat et d'expiation (Sacré Cœur) : il implore la protection du territoire (Notre Dame) et ressoude l'unité spirituelle et morale des populations (Jeanne d'Arc). Par ailleurs, le pèlerinage est un cheminement réel du pays. Ce parcours en construit l'unité spirituelle et morale.

2- Geste d'unité du territoire

A - Unité historique et spirituelle

Le pèlerinage est un cheminement dont les stations sont liées par l'histoire et la foi. Il fabrique le territoire de la France catholique et en démontre la cohérence et l'unité. Un jeu de références historiques, religieuses et géographiques associe les différents sites entre eux, les renvoie tous à la Lorraine et renforce ainsi le sentiment de familiarité du pèlerin avec tous les sites de la France religieuse. En 1890, le père Jonquez rappelle en chaire les liens historiques et mystiques qui existent entre la Lorraine et Montmartre qui est en effet « la terre des souvenirs »[543]. Il rappelle qu'en ce lieu Charles IV signa le traité du 6 février 1662 qui livrait la Lorraine à la France - « A cette place même, la Lorraine

[540] Isidore Noël, *La Lorraine et l'Alsace à Lourdes*, p. 14, 1888.

[541] Ce terme devient exclusif pour l'Alsace-Lorraine ; il n'est plus utilisé pour les autres régions de France.

[542] Isidore Noël, *La Lorraine et l'Alsace à Lourdes*, p. 14, 1888.

[543] Alphonse Dupront note d'ailleurs que le pèlerinage est une commémoration de l'épiphanie.

est devenue française », s'enthousiasme le prélat. Il souligne les coïncidences de l'histoire pour y voir la main de la Providence : « ... nous voyons le temple de la réparation nationale s'élever sur l'emplacement même de l'abbaye qui vit signer le traité ». Le lien n'est pas seulement historique, il est essentiellement mystique[544] et moral. Au Puy, par exemple, les Lorrains rencontrent une population proche d'eux : « Nous ne tardons pas à nous apercevoir que nous sommes entrés sur une terre qui sait unir, comme toujours, le patriotisme le plus ardent à la foi la plus vive » écrit Isidore Noël en 1888. Les discours tendent à imprégner les pèlerins et la population locale d'un sentiment de fraternité. Il semble que l'on cherche à ancrer solidement dans la France catholique, cette Lorraine divisée et fragilisée. Pour ce faire, elle est de plus en plus associée à la figure de Jeanne d'Arc.

A la fin des années 1880, la référence à Jeanne d'Arc permet d'établir une connivence spirituelle et géographique ancienne entre la Lorraine et les autres lieux de la France religieuse. Les prélats rappellent le parcours de la guerrière pour prouver l'ancienneté du geste pèlerin et pour en légitimer les étapes. A Montmartre, « la vierge lorraine était venue s'agenouiller, elle aussi, sur le mont des martyrs »[545]. Au Puy, le passage de Jeanne est plus aléatoire. Monseigneur Turinaz trouve un expédient : la mère de Jeanne d'Arc, mandatée par sa fille, vint au Puy assister au jubilé de 1429. Par ce biais, la colline parisienne et l'auvergnate sont liées à la Lorraine, historiquement, spirituellement et par le parcours pèlerin. Pour ancrer la Lorraine dans le territoire français, il faut la mêler aux références historiques ou religieuses locales. Le lien entre régions resserre l'unité de la patrie. Monseigneur Turinaz parvient ainsi à établir une relation directe entre la Lorraine et le Poitou grâce à un parallèle entre Jeanne et Radegonde, la sainte locale. Ainsi « Sainte Radegonde [est] honorée comme la Mère de la patrie française [546] » parce

[544] La *Semaine religieuse de Velay*, 28 août 1892, dans Abbé I. Noël, *La Lorraine et l'Alsace à Lourdes en 1892.* Dans le Velay encore, l'histoire médiévale établit un cousinage mystique et historique avec la Lorraine : en effet, « les noms d'Adhémar de Monteil, de saint Louis, de Charles VII et de la bonne Lorraine ne suffisent-ils pas à donner à la basilique du mont Anis un caractère spécial qui fait de ce sanctuaire une des gloires de la patrie ? ».

[545] Abbé I. Noël, *La Lorraine et l'Alsace à Lourdes en 1890*, p. 14.

[546] Isidore Noël, *La Lorraine et l'Alsace à Lourdes en 1894*, p. 11. Il ajoute : « Elle mérite cet honneur et

qu'elle intervint « d'une façon efficace près des princes, pour prévenir ou arrêter les guerres et les divisions »[547]. Cette action n'est pas sans rappeler celle de Jeanne « qui, elle aussi, comme Radegonde, eut, sept cent ans après, une grande mission à remplir sur notre Patrie ». Le prélat souligne enfin clairement le rapport entre le Poitou et la Lorraine et les deux figures religieuses : « Cette mission, c'est à Poitiers que Radegonde la termina ; c'est à Poitiers aussi que l'héroïque vierge de mer l'a commencée »[548]. La boucle est faite. Le discours religieux établit une continuité spirituelle entre les différentes régions françaises. Les prélats tracent un espace religieux cohérent dont toutes les étapes sont liées. Ce projet soutient toute l'organisation du pèlerinage des Lorrains et des Alsaciens. Une allocution de Monseigneur Sonnois en révèle l'importance : « Vous savez maintenant quels souvenirs rattachent la Lorraine à Montmartre ; vous n'oublierez jamais »[549], dit-il aux pèlerins.

Par leur cheminement et par le geste du pèlerinage, les pèlerins eux-mêmes construisent l'unité territoriale de la France catholique. Le pèlerinage restaure l'unité brisée de la Lorraine. En effet, le groupe mêle trois populations différentes : populations de Moselle et d'Alsace annexées, populations de Meurthe et Moselle et des Vosges restées françaises. La Lorraine fractionnée par le traité de Francfort, retrouve, le temps du pèlerinage, son unité.

B - La Lorraine catholique et française

a- L'unité retrouvée de la Lorraine

Le titre du compte rendu du *pèlerinage des Lorrains et des Alsaciens à Lourdes* est lui seul significatif : tous les habitants des deux régions semblent se déplacer unanimement à Lourdes. Nancéens et Messins sont confondus dans l'expression « les Lorrains ». Les fractionnements religieux sont aussi oubliés que les divisions géopolitiques. Le nom du pèlerinage omet totalement l'annexion et la partition de la Lorraine. De même, les

quelles provinces sont plus tenues à le lui rendre que les nôtres ? ».

[547] Isidore Noël, *Ibid.*, p. 12

[548] Isidore Noël, *Ibid.*, p. 13.

[549] Isidore Noël, *La Lorraine et l'Alsace à Lourdes en 1890*, p. 15.

Lorrains sont mentionnés les premiers. Ils sont certes les plus nombreux[550] mais c'est aussi une façon de s'éloigner de l'appellation officielle du *Reichsland* qui place l'Alsace en premier. Le pèlerinage, parti de Lorraine, semble donc un double geste d'unité régionale et nationale.

Les Alsaciens apparaissent peu. Ils constituent pourtant une fidèle minorité. Le bulletin est rédigé par un Lorrain et les prélats sont originaires de Saint-Dié ou de Nancy. Le groupe des Alsaciens n'est évoqué qu'une fois en onze ans :

> - Un chant voilé nous arrive du fond du wagon ; il tient le milieu entre la cantilène espagnole et la rêverie orientale ; ses accents doux, mélancoliques et suaves nous rappellent un chœur de *la Rédemption* de Gounod ; seulement, c'est de l'allemand, non pas comme on le parle en Prusse, mais comme on le chante en Alsace. La langue des captives diffère absolument de celle du geôlier, c'est naturel[551].

Le vocabulaire et les évocations relèvent du cliché. De même, l'allusion teintée d'espérance de Monseigneur Sonnois est un lieu commun déjà vieilli en 1890 : il adresse à tous ses vœux « mais surtout à nos frères d'Alsace, séparés de nous un instant »[552]. La Lorraine et l'Alsace sont réunies dans une image devenue un stéréotype depuis 1870. Ainsi, Isidore Noël se représente « la Lorraine tenant l'Alsace par la main, et s'en allant comme deux orphelines, le cœur encore bien gros, les yeux encore bien rouges, mais déjà brillants et fixés sur l'avenir... »[553]. L'association des deux régions n'apparaît qu'aux temps forts du pèlerinage – la procession à la grotte de Lourdes est l'un d'eux. Le rituel décrit date de 1888 mais il devait être renouvelé tous les ans :

> - L'étendard flotte sur la grille du saint rocher, offrant aux regards tantôt la virginale figure de Jeanne la voyante, tantôt ses armes entourées des écussons de nos villes de Nancy, de Saint-Dié, de Verdun, de Metz, de Strasbourg, avec cet exergue : *La Lorraine et l'Alsace à Notre Dame de Lourdes.* De nombreuses bannières, notamment celles d'Alsace et de Metz couvertes d'un crêpe, forment un encadrement saisissant[554].

---

[550] *Cf.* graphique ci-contre répertoriant le nombre de pèlerins par provenance (Est français, Metz, Alsace).

[551] Abbé I. Noël, *La Lorraine et l'Alsace à Lourdes en 1890*, p. 21. Avec leur fichu de nuit, elles ont « la tête serrée d'un foulard comme les femmes de Sion », toujours ce besoin de ressemblance et d'unité des populations.

[552] Abbé I. Noël, La Lorraine et l'Alsace à Lourdes en 1890, p. 31.

[553] Isidore Noël, *Ibid.*, p. 6.

[554] Isidore Noël, *La Lorraine et l'Alsace à Lourdes,* 1888, p. 37. Les personnages de Zola, dans *Lourdes*, remarquent la bannière de l'Alsace qui est la plus finement brodée.

La bannière est bénie par Monseigneur Turinaz :

> - elle porte la formule des « étendards de guerre : *Pro vexillo bellico* (...) N'est-ce pas du reste de tous les étendards celui qui devrait être porté le premier sur nos frontières, en cas de besoin?

Ces manifestations renforcent, aux yeux des populations locales, l'image de régions de l'Est martyres. Pourtant, les Lorrains, Mosellans et habitants de la Meurthe confondus, se séparent de plus en plus des Alsaciens. A la fin du siècle, les Lorrains abordent un signe distinctif. D'abord, en 1890, les infirmières et les brancardiers portent « la croix de Lorraine sur la poitrine pour bouclier »[555]. Puis, deux ans plus tard, le Vicaire général remet à l'ensemble des pèlerins : « comme [leur] insigne distinctif une croix de Lorraine, agrafée de Jeanne d'Arc. Cet insigne sera pour [eux] tout ensemble le symbole et l'exemple des dispositions de foi, de confiance et de mortification continuelle qui doivent (les) animer »[556]. Les Alsaciens portaient-ils aussi ce double symbole lorrain ? Plus loin, il est encore fait mention de cet insigne fièrement arboré :

> - L'image aimée de notre héroïne Lorraine, cette image dont le reflet brille si noblement sur notre croix rouge, disait à tous d'où nous venions et qui nous étions. Ce sera notre privilège partout où nous passerons[557].

Jeanne d'Arc devient donc le signe de reconnaissance des Lorrains. Pour eux, elle est Jeanne la chrétienne et la patriote[558]. Etroitement associée à leur identité, elle figure sur la bannière qu'ils déposent à Lourdes[559]. Alors que les Lorrains s'affirment et se rendent visibles en tant que groupe régional, les résumés donnent de l'Alsace une image de plus en plus floue. Conformément au stéréotype, en deuil, l'Alsace attend patiemment et dignement[560]. Les femmes résument les vertus et le courage moral de tous les Alsaciens : « Je les peindrai, écrit le chroniqueur, comme je les ai rencontrées jadis sur le chemin de Sion et tout récemment à mer, toujours voilées d'un crêpe, mais toujours vaillantes

---

[555] Isidore Noël, *La Lorraine et l'Alsace à Lourdes*, 1890, p. 31.

[556] Isidore Noël, *La Lorraine et l'Alsace à Lourdes*, 1892, p. 12.

[557] Isidore Noël, *Ibid.*, p. 21.

[558] Isidore Noël, *La Lorraine et l'Alsace à Lourdes* 1894, p. 46

[559] « La bannière de Jeanne d'Arc, la *Bonne Lorraine,* la libératrice de notre patrie », dans Isidore Noël, *La Lorraine et l'Alsace à Lourdes en 1888*, p. 25.

[560] Jean-Jacques Henner et son Alsacienne en deuil qui « attend »; les gravures des livres de lecture montrant des orphelines en coiffe.

en leur foi, portant leur espérance comme un flambeau »[561]. Jamais les Messines ne sont décrites de cette façon. Le cliché éloigne encore les Alsaciens du reste des pèlerins.

Tous sont pourtant réunis dans une exigence commune. Eprouvés par l'invasion et l'annexion, ils attendent de la France une reconnaissance. Pour Isidore Noël, le pèlerinage lorrain « n'est pas une armée comme le pèlerinage national, mais un simple groupe »[562] uni par une souffrance commune qui appelle le respect. Aussi « je rangerais, écrit Isidore Noël, toute la France, se découvrant avec respect sur leur passage, puis les présentant elle-même à la Vierge de Lourdes »[563]. A partir de 1900, le pèlerinage devient « indépendant de tout autre pèlerinage, soit de France, soit d'Alsace »[564]. Cette année-là, le pèlerinage est mené par Henri Collin[565] pour qui la Lorraine est le dernier refuge de la foi et de la nation. La Lorraine catholique et patriote est désormais seule et réalise seule le pèlerinage. Les clercs lorrains, omettant les Alsaciens, cherchent surtout à recréer l'unité des Mosellans et des Lorrains restés français. Ils y parviennent en les associant à Jeanne d'Arc et en leur donnant une mission spirituelle : être le fer de lance de la France catholique. Par la même occasion, ils ancrent l'ensemble de la Lorraine à la France. Les populations françaises ont-elles la même vision de leurs hôtes lorrains ?

b- Les Lorrains, frères de la frontière.

Les comptes rendus témoignent d'un accueil généralement chaleureux dans les villes étapes. L'Alsace et la Lorraine apparaissent comme des provinces particulières. A Lourdes comme ailleurs, « la Lorraine et l'Alsace sont vraiment bien aimées », ses « envoyés ont été accueillis partout avec des vivats enthousiastes »[566]. Il y a des manifestations amicales lors du passage du train - sans doute signalé par une

---

[561] Isidore Noël, *La Lorraine et l'Alsace à Lourdes en 1890*, p. 6.

[562] Isidore Noël, *Ibid.*, p. 5.

[563] Isidore Noël, *Ibid.*, p. 6.

[564] Ainsi s'exprime le vicaire général Karst.

[565] Henri Collin est directeur du journal *Le Lorrain* (1883) dans lequel il développe le thème du particularisme lorrain qui permet de résister à la fois à la germanisation et à la sécularisation de la société. *Cf.* François Roth, *Itinéraires d'annexés*, p. 121 et svt.

[566] Isidore Noël, *La Lorraine et l'Alsace à Lourdes*, 1888, p. 24.

inscription ou une bannière[567] :

> - Aux barrières de la voie ferrée se pressent des foules accourues pour nous saluer au passage, et mêlent aux cris de « vivent les pèlerins », ceux de « vive l'Alsace », « vive la Lorraine »; aux fenêtres des maisons et des usines se montrent des ouvriers qui agitent leur mouchoir[568]...

Il y a pourtant une exception à ces manifestations de sympathie : dans le Cantal, les pèlerins reçoivent « deux insultes, chose inouïe depuis des années ; il est vrai que les premiers insulteurs sont des enfants, et le dernier un instituteur, fruits les uns et les autres de l'école laïcisée, sans doute »[569]. Mais les injures, comme le confirment les explications d'Isidore Noël, s'adressent aux pèlerins sans considération de leur origine régionale.

Les pèlerins sont donc bien accueillis et cela en vertu de leur origine frontalière. Au Puy, la population manifeste « ses vives sympathies aux confrères qui lui venaient des pays frontières». Monseigneur Turinaz[570] est à court de vocabulaire pour qualifier, ce « foyer de patriotique ardeur », cet « accueil patriotique », ces « manifestations religieuses et patriotiques »[571]. Les Lorrains sont en effet des pèlerins particuliers : la dimension religieuse de leur démarche se double d'un aspect patriotique. La guerre récente que tous ont en mémoire - les mettant en quelque sorte dans l'actualité - a montré qu'ils étaient aux premières lignes. Aussi la *Semaine religieuse de Velay*, datée du 28 août 1892, salue « ces frères de la frontière ». Plus explicite encore la *Semaine de l'archidiocèse* écrit combien les Toulousains sont « désireux de saluer les nobles enfants de l'Est qui gardent nos frontières »[572]. Dans une France sur la défensive, la Lorraine apparaît comme la région protectrice du territoire. Les Lorrains sont donc aux avant-postes face à la menace allemande. Leur accueil dans les régions françaises se teinte de

---

[567] Plus simplement on peut imaginer que les fidèles sont prévenus - 2 ou 3 trains se suivent à quelques heures d'intervalle - et répandent l'identité des pèlerins. Pierre Sansot évoque les « haies d'honneur » qui, après la seconde guerre mondiale, se formaient encore lors du passage du train. Soixante ans auparavant, l'émerveillement devait être plus neuf encore. Pierre Sansot, *Chemins au vent*, Payot, 2000.

[568] Isidore Noël, *La Lorraine et l'Alsace à Lourdes en 1888*, p. 14.

[569] Isidore Noël, *Ibid.*, p. 21

[570] *Cf.* également Ch-Fr. Turinaz, *Discours patriotiques*, Nancy, 1900 ainsi que la thèse de M-C Pierre, *Les Idées politiques de Mgr. Turinaz*, Nancy, 1982.

[571] Isidore Noël, *La Lorraine et l'Alsace à Lourdes*, 1888, p. 16.

[572] Isidore Noël, *La Lorraine et l'Alsace à Lourdes*, 1892, p. 58.

reconnaissance et d'émotion. La Lorraine amputée apparaît comme la province sacrifiée en 1870. Le supérieur des Chapelains de Paray le Monial, fidèle à sa fonction, emploie une autre métaphore : les Lorrains sont « les nobles mutilés du côté entr'ouvert de la France »[573], une allusion à la fois christique et conjoncturelle. Par un hommage à la fois religieux et patriotique, les Lorrains sont identifiés au cœur du Sacré Cœur et à celui de la France.

Un degré d'abstraction plus grand les représente en « frères de Jeanne d'Arc »[574]. C'est d'ailleurs le discours officiel à partir de 1892 puisque « il est impossible de se trouver en présence des habitants des Vosges sans voir se dresser devant l'imagination la grande figure de Jeanne d'Arc. C'est vous qui avez donné à la France sa libératrice »[575]. « Ces fils courageux de la Lorraine et de l'Alsace »[576] ont des vertus militaires qui correspondent bien à leur situation géographique. Le parrainage de Jeanne et de Godefroy de Bouillon[577] est guerrier. Jeanne la Lorraine donne l'exemple du sacrifice du soldat. La redécouverte de Jeanne, et de son message[578], est une « résurrection »[579] . La défense du territoire national est au cœur de la référence à Jeanne d'Arc. Ses arrières petits cousins sont prêts à reprendre les armes car :

- La frontière lorraine est de toutes la plus exposée aux menaces de l'invasion, et nous sommes disposés à protéger nos frères, en faisant à l'étranger, s'il le faut, un rempart de nos

---

[573] M. Gillot dans Isidore Noël, *La Lorraine et l'Alsace à Lourdes* 1888, p. 47.

[574] C'est l'expression qu'Isidore Noël surprend dans la bouche d'une parisienne montrant les pèlerins à son fils, dans *La Lorraine et l'Alsace à Lourdes en 1892*, p. 21.

[575] Son « patriotisme allumé au foyer le plus pur de la religion. Les ennemis de Dieu ont beau faire, ils ne réussiront pas à s'approprier la vierge lorraine »... toujours le même thème, « Jeanne d'Arc sauva la France pour la conserver à Jésus-Christ ». Isidore Noël, *Ibid.*, p. 59.

[576] La Semaine de Bourges, 1889, p. 37.

[577] « Nous venons du pays de Godefroy de Bouillon et de Jeanne d'Arc » dit Monseigneur Turinaz, 1894, p. 47.

[578] « *Je rêve de relever le sang de France et de chasser l'étranger...* disait Jeanne d'Arc, Oh ! Comme il est relevé ce sang de France, ce sang versé par l'héroïsme, ce sang de nos soldats versé dans la lamentable et dernière guerre », Isidore Noël, *Ibid.*, p. 51

[579] Son adulation semble d'origine populaire : en 1888, « une multitude immense tressaillit alors du plus pur patriotisme à la vue d'un étendard de Jeanne d'Arc qu'ils déposèrent comme un ex-voto aux pieds de Notre-Dame ». Mais rapidement, le culte est organisé par le clergé : « On avait résolu de célébrer l'anniversaire de cette mémorable journée », Isidore Noël, *La Lorraine et l'Alsace à Lourdes, 1889*, p. 14 - 15.

corps[580].

Impressionné par l'accueil de Lourdes, ce pays lui aussi des marges, Monseigneur Turinaz sait trouver les mots de générosité, voire de sacrifice bien conforme à l'enseignement de Marie et du Sacré Cœur tel qu'il le définissait dans un discours au Puy[581]: Les Pyrénées d'un côté, les Lorrains de l'autre, voilà la France protégée. Dans la société catholique française, la Lorraine est donc perçue comme l'avant-garde d'une armée de croyants et de patriotes. Ils ont un double combat à mener contre l'Allemagne voisine protestante et contre la République païenne. De cette manière, l'Eglise reprend à son compte les représentations patriotiques issues de la guerre de 1870 et répandues par l'école républicaine.

3 - La protection du territoire

Le pèlerinage, geste propitiatoire, s'arrête dans les lieux hautement symboliques de la défense du territoire. C'est du moins le sens donné par le discours religieux. Montmartre, Poitiers, Le Puy, Lourdes, Fourvière, tours de guet et refuges, ont connu des épisodes d'invasion et de résistance. Le parcours religieux reliant chacune de ces étapes établit à la fois l'unité d'un territoire et sa protection. Dans les provinces, le pèlerinage fait étape dans les sanctuaires consacrés aux saints locaux qui sont aussi des saints protecteurs. A deux pas de la nouvelle frontière, le mont Sainte Odile est l'un des principaux. De l'autre côté des Vosges, Domrémy est une autre tour de guet. Jeanne d'Arc, après 1870, est le modèle du soldat toujours en lutte contre l'invasion. Péguy en retient l'image : « Celui qui ne rend pas une place peut être tant républicain qu'il voudra, tant laïque qu'il voudra. Il n'en sera pas moins petit cousin de Jeanne d'Arc »[582]. Sous ce patronage, les paisibles collines de Domrémy doublent la frontière proche. Lorsqu'une souscription permet l'édification d'une basilique nationale[583], le site devient une tour de guet à la fois militaire et mystique. Elle répond au testament de

[580] Isidore Noël, *La Lorraine et l'Alsace à Lourdes*, 1888, p. 21.

[581] Isidore Noël, *Ibid.*, p. 19.

[582] *Cf.* Péguy, « L'Argent suite », *Cahiers de la Quinzaine*, 1913.

[583] La Troisième République met en place un Etat laïque mais profite de l'esprit religieux pour élaborer une religion séculière, celle de la nation, enseignée par l'école.

Jeanne qui souhaitait « qu'on élève des chapelles où on prie pour les soldats morts au service de la Patrie »[584]. Ces trophées modernes marquent le territoire. Entre 1885 et 1910[585], Jeanne est un enjeu entre l'Eglise et la République[586] : une nouvelle géographie nationale s'élabore autour d'une même figure mais avec des attributs différents. A Rouen, on trouve une Jeanne d'Arc catholique[587]. A Nancy, en 1890 et à Reims, en 1896, elle est statufiée en soldat. Le sculpteur toulousain Antonin Mercié multiplie les statues équestres. Sanctuaires anciens ou redécouverts, Sainte Odile et Domrémy sont les bornes religieuses de la nouvelle frontière.

Des bornes frontières de différents types contribuent à l'identification populaire du territoire. Au XIXe siècle, un marquage religieux s'appuie sur des lieux de culte régulièrement visités par des groupes de croyants. Le pèlerinage est « une vie et une épreuve de l'espace » écrit Alphonse Dupront[588]. Accompli en train, il ne passe pas par les villes principales mais par des sites religieux situés parfois dans des régions reculées. Il est donc un moyen privilégié de connaissance du territoire. Le pèlerin part ainsi à la rencontre de la France des terroirs. Dans les années 1880-1900, le pèlerinage catholique a une signification patriotique.

Flaubert, frappé par le spectacle de l'invasion prussienne, annonçait à Georges Sand une ère nouvelle et navrante : « On sera utilitaire, militaire, américain et catholique. Très catholique ! Vous verrez ! La guerre de Prusse termine la Révolution française et la détruit »[589]. De manière abrupte, il décrivait en ces temps d'incertitude un renouveau

---

[584] Isidore Noël, *La Lorraine et l'Alsace à Lourdes*, 1894, p. 51.

[585] Les lois Combes provoquent de nouvelles tensions avec l'Eglise. Cette dernière se réapproprie Jeanne d'Arc par une béatification.

[586] En 1920, sa Canonisation par Benoît XV est un compromis avec la République laquelle par un vote unanime de la Chambre des députés a instituée une « fête de Jeanne d'Arc, fête du patriotisme ». Elle devient cette fois le symbole des territoires recouvrés.

[587] Au grand dam du journal républicain l'*Estafette* : « Oui, l'Eglise veut reprendre Jeanne d'Arc ! Après l'avoir emprisonnée, accusée, torturée, souillée, condamnée, brûlée vive, elle prétend la canoniser... le Parlement laissera t-il ainsi enlever au culte de l'humanité cette figure immaculée et qui personnifie si glorieusement l'amour de la France ? », 12 septembre 1910.

[588] Alphonse Dupront, *Du Sacré. Croisades et pèlerinages. Images et langages*, Gallimard, 1987, p. 369.

[589] Gustave Flaubert, *Correspondance*, lettre n° 205, datée du 27 novembre 1870, Gallimard, 1998, p. 582.

des pratiques religieuses. Le discours religieux, polymorphe, imprègne aussi la République laïque cependant que l'Eglise use des ressorts du patriotisme. Monseigneur Turinaz lui donne la priorité sur le pèlerinage religieux ou miraculeux[590]. A la quête spirituelle se mêle une inspiration patriotique évidente. Dans une France divisée, le pèlerinage est la recherche de l'unité de la religion et de la nation. Son sens change à partir de 1900 où le pèlerinage ne concerne que la Lorraine. Il prend un sens à la fois plus mystique et plus populaire - une large place est ainsi faite aux « miracles ». Les discours patriotiques ont cédé la place aux discours anti-Républicains. Le pèlerinage se replie désormais sur la petite patrie, décrite comme une avant-garde catholique.

Alphonse Dupront observe dans le pèlerinage une idée de « détachement, éloignement physique et mentalement rupture d'avec l'habituel »[591]. Ces conditions rendent le pèlerin plus perméable au discours des clercs. De même, le voyage, les rencontres et le but mystique contribuent à établir une atmosphère particulière qui rend les esprits plus sensibles à ce qu'ils rencontrent - villes et paysages. Les pèlerins ramènent des récits chez eux. Dans ce sens, le pèlerinage est un apprentissage du territoire : « C'est l'épreuve de l'espace qui fera le pèlerin »[592]. A l'époque contemporaine, le train en atténue la difficulté et révèle d'autres aspects du pèlerinage. Il permet de faire des stations régulières, il suggère la cohérence d'un territoire - parcouru par le chemin de fer - et la cohésion de cet espace marqué par une foi commune. Le pèlerinage n'est plus vraiment une épreuve initiatique - comme l'est *Le Tour de la France par deux enfants* qui lui, est effectué la plupart du temps à pied - puisque le parcours est connu. Ce n'est pas non plus une « victoire sur une réalité physique », mais c'est la reconnaissance d'un territoire.

Le pèlerinage construit l'unité de la France catholique. L'Alsace et la Lorraine annexées sont intégrées dans l'espace religieux français. Malgré la distance géographique, les

[590] Ce n'est pas le cas de Mgr Sonnois, évêque de Saint-Dié, dont la préoccupation majeure est de dénoncer le « naturalisme » ambiant et de prédire la chute des régimes impies.

[591] Dupront, *Du Sacré. Croisades et pèlerinages. Images et langages*, Gallimard, 1987, p. 373

[592] Dupront, *Du Sacré. Croisades et pèlerinages. Images et langages*, Gallimard, 1987, p. 374

différentes « stations » sont réunies par une histoire et une foi communes renouvelées par le pèlerin. L'acte pèlerin est une « quête tendue de sacralisation qui doit, à quelque degré que ce soit, prendre des aspects volontaristes, mieux encore des aspects héroïques. Pèlerinage et lieu sacré s'inscrivent dans une dramatique d'accomplissement dont les protagonistes existentiels demeurent l'homme en son acte pèlerin, l'espace, réalités et puissances sacrales enfin »[593]. Cet acte est lié à l'achèvement de la nation. Placé sous le patronage de la Vierge, le pèlerinage des Lorrains et des Alsaciens suit un parcours dont les stations sont autant de sites propitiatoires et protecteurs. L'épiclèse mariale - Lourdes, Sion, La Salette - témoigne de son ubiquité protectrice. La présence multipliée de la divinité éponyme créé aussi une unité de la nation à laquelle l'Alsace-Lorraine reste rattachée.

[593] Alphonse Dupront, *Du Sacré. Croisades et pèlerinages. Images et langages, op. cit.*, p. 373.

CHAPITRE III

LE TOUR DE FRANCE CYCLISTE :

CONQUETE DU TERRITOIRE

> « L'espace est un doute : il me faut sans cesse le marquer, le désigner, il n'est jamais à moi,... il faut sans cesse que j'en fasse la conquête ». Georges Perec, *Espèces d'espaces.*

Les voyageurs dans le *Reichsland* édifient des stéréotypes qui, diffusés en France, maintiennent des provinces perdues devenues idylliques, dans l'espace territorial français. Le parcours renouvelé Paris-Strasbourg créé un lien entre la France et l'Alsace. De même, les pèlerins Alsaciens Lorrains ignorent l'annexion à l'Allemagne et rattachent les provinces de l'Est à l'espace religieux français. Leur parcours trace un territoire national mis sous la protection du divin. Ces deux types de parcours élaborent une représentation consciente et engagée de l'Alsace-Lorraine et de la France. Il est intéressant de les confronter avec un parcours apparemment détaché des préoccupations idéologiques : le tour de France cycliste. Cette épreuve inédite en 1903 est une boucle autour du pays. Plus tardive que les autres parcours, le tour semble refléter une autre représentation du territoire, plus concrète, et apparemment dégagée des clichés patriotiques.

Au début du XXe siècle, le tour de France cycliste est en effet une nouvelle manière de parcourir le territoire. Henri Desgrange, directeur du quotidien sportif *L'Auto* et cycliste passionné[594], a une idée de génie lorsqu'il lance cette aventure cycliste en 1903. Depuis presque un siècle, empêché seulement par les deux guerres, se tient ce rendez-vous annuel. Stimulée par l'exemple britannique, la France du début du siècle s'invente des traditions sportives dont le tour de France reste la plus populaire. L'ampleur du projet,

---

[594] H. Desgrange avait établi le record du monde de l'heure (35,325 km) en 1893.

son originalité, ses ambitions chaque année renouvelées, lui donnent vite l'allure d'un monument - monument mobile, dynamique et vivant en un temps qui confinait aux lugubres stèles du souvenir de 1870.

L'épreuve affirme des ambitions sportives que doublent d'implicites visées pédagogiques : le cyclisme doit forger, au physique et au moral, un Français nouveau. Le tour de France est à la fois un parcours et un apprentissage du territoire. La population apprend la géographie à travers les étapes de l'épreuve sportive. Cette épreuve annuelle, populaire est donc un moyen d'appréhender, jusqu'à la première guerre mondiale, l'image que les Français se faisaient du territoire national. Non pas la définition scientifique des géographes, non plus la perception des écrivains transmise dans leurs romans ou essais, mais la connaissance et les représentations que la population dans son ensemble pouvait avoir des contours de la France, des réalités géographiques du pays. La popularité du tour de France fait de lui un outil d'étude des mentalités. A travers les comptes rendus du journal *L'Auto*, de 1903 à 1913, il est possible de percevoir une représentation du territoire : celle des organisateurs et des journalistes mais aussi celle du public posté sur les routes du tour. Elle est ensuite diffusée dans l'ensemble de la population par les articles de *L'Auto*. Dans cette représentation du territoire, les références à l'Alsace-Lorraine sont peu nombreuses. Pourtant la perte des provinces de l'Est pèse sur la nature même de l'épreuve, bien que le journal se défende de toute pensée politique. Tout le vocabulaire utilisé dessine en effet une France combative et soucieuse de reconnaître et maîtriser son espace et ses frontières.

1 - Un itinéraire au plus près des frontières

A - Vers les villes du Sud

L'épreuve sportive est intimement liée à la géographie nationale : le tour, éditions après éditions, épouse au mieux les contours du pays. Pourtant cette évolution reflète moins un projet qu'une nécessité publicitaire. En effet, les deux premiers tours de France, en

1903 et 1904, relient les principales villes françaises[595] en six étapes. Henri Desgrange s'était inspiré des courses *Paris-Marseille* et *Paris-Bordeaux* que son journal avait organisé les deux années précédentes. Mais, celles-ci, malgré l'immense carte tendue sur la façade de *L'Auto* permettant de suivre les tribulations des concurrents, n'avaient suscité qu'une excitation limitée[596]. C'est poussé à la surenchère par le journal concurrent, *le Vélo*[597], que Desgrange et Géo Lefebvre ont l'idée géniale d'une boucle autour du pays[598]. Cette innovation amène en grande partie le succès de l'épreuve.

Six villes étapes représentent déjà une gageure pour une « randonnée » d'environ deux mille cinq cents kilomètres à laquelle *L'Auto* n'ose encore trop croire. Ses comptes rendus au cours des trois premières années n'occupent que le tiers droit de la première page et une place plus réduite en page intérieure[599]. Les populations ne sont pas toutes accueillantes[600] et des malveillants jettent même des clous sur le passage des cyclistes. Mais de la prudence de ton et de pagination, il ne faudrait pas déduire la modestie des objectifs que Desgrange, pragmatique, expose au fil des étapes. L'essentiel des premiers parcours se déroule sur les routes du Sud. A l'origine de son étonnant projet, Henri Desgrange évoque son enthousiasme pour « le Midi dynamique » et ses « nombreuses courses locales ». Il ajoute :

- C'est pour cette partie de la France [qu'il s'est] surtout décidé au tour de France, c'est pour

---

[595] *Cf.* Carte ci-contre. Boucle Paris-Lyon-Marseille-Toulouse-Bordeaux-Nantes-Paris ; principales villes selon le critère population. G. Vigarello remarque que ces six villes-étapes originelles sont celles traditionnelles des tours de France des compagnons du devoir. *Cf. Les lieux de mémoire,* III, « le tour de France », p. 885. Pour un résumé des étapes et des principales innovations, *cf.* volume 2, annexe 6.

[596] Eugen Weber, *Fin de Siècle*, p. 256.

[597] *Le Vélo,* journal de P. Giffard - lequel avait pris position en faveur de Dreyfus- avec un tirage de 80 000 exemplaires en 1900, était le premier titre de la presse sportive. Son rival, *L'Auto,* est fondé en 1901 par le marquis de Dion et ses amis nationalistes et anti-dreyfusard, parmi lesquels Michelin. Le tour de France est une offensive publicitaire réussie puisqu'en 1903, les ventes de *L'Auto* passent de 30 à 65 000 exemplaires. *Cf.* P. Boury, *La France du tour,* chapitre 3.

[598] Cette idée appartiendrait à Géo Lefèvre. *Cf.* Serge Laget, *La Saga du tour de France*, Gallimard, 1990.

[599] Les articles consacrés au tour de France sont cernés par de grands articles consacrés aux courses automobiles (nouveauté à la mode) et aux épreuves d'athlétisme et de natation -dont la fameuse traversée de Paris à la nage.

[600] Les coureurs « contraints de rouler la nuit, étaient souvent assaillis de coups de gourdin (...). Dans la campagne de Nîmes, on trouva la route barricadée par des paysans qui engagèrent une bataille rangée avec les champions », Antoine Blondin, *Sur le tour de France*, Hachette, 1977, p. 24.

cette brave population du Midi que *L'Auto* a voulu faire plus grand qu'il n'avait jamais été fait[601].

L'argument est donc apparemment sportif : le Midi apprécie le sport et l'organisation de la nouvelle épreuve est facilitée par la présence de nombreuses amicales et clubs locaux. Mais Desgrange évoque une autre raison : le Sud se laisse estivalement gagner par la torpeur. Le tour de France a pour mission de la secouer[602]. Desgrange alimente la représentation d'une France double où le Midi nonchalant s'oppose à un Nord laborieux. Le tour de France a la mission d'atténuer le contraste. Desgrange ne peut « résister au plaisir d'aller les voir (ces populations du Midi) et de resserrer par le tour de France les liens qui nous unissent à elles ! »[603]. Presque par inadvertance, le directeur du journal, pourtant soucieux d'afficher des mobiles uniquement sportifs, donne à la première édition du tour une autre raison d'être. Il s'insurge contre le rôle de Paris : la capitale est une « énorme pieuvre » attirant tout à elle. L'ambition affirmée du quotidien serait donc de corriger ce déséquilibre territorial et d'entamer le monopole parisien en matière de sport.

B- Toujours une plus grande boucle.

Dès les premières années, l'objectif sans cesse réaffirmé du journal est de perfectionner l'épreuve : en améliorant le règlement[604] et surtout en prolongeant le parcours. Le nombre de villes étapes double presque en 1905. Le parcours est allongé de cinq cents kilomètres avec des étapes étirées aux extrémités du territoire : Nancy, Besançon et Grenoble à l'Est ; Rennes et Caen à l'Ouest. Le tour s'élargit et les villes méridionales perdent leur prédominance[605]. En 1906, la répartition des villes étapes couvre mieux l'ensemble du territoire avec au Nord, l'étape lilloise. Au retour, l'épreuve longe la côte atlantique dès le pays Basque et Bayonne. Le tour explore les provinces les plus

---

[601] *L'Auto,* 7 juillet 1903.

[602] Et de fait, constatait Desgranges, au passage du tour, « des villes mortes au sport s'éveillent », *L'Auto,* 7 juillet 1903.

[603] *L'Auto*, H. Desgrange, 1er juillet 1903.

[604] Le règlement est l'obsession des organisateurs. En 1924, Albert. Londres, ironise sur les absurdités auxquelles il soumet *Les Forçats de la route.*

[605] *Cf.* cartes en annexe : l'évolution du tour, 1903-1919.

étrangères au sport cycliste : la Bretagne parcourue jusqu'à Brest puis l'extrémité du Cotentin où « nous poussons une pointe dans une région où les courses sont presque totalement inconnues... »[606]. Venus du Midi accessible et connu - civilisateur écrirait Barrès -, les « routiers » vont « fouler de leurs pneus » ces provinces aux limites de la France, à la périphérie géographique et morale de l'intérêt pour le sport. Décidément prêt à toutes les audaces, frôlant les limites du pays, le tour les franchit en 1906 lors d'une « brève incursion en Alsace-Lorraine », un « virage » et un passage à Metz au cours de l'étape Longwy-Nancy. Après les premières années d'essai et la liaison des principales villes de province, le tour part à la rencontre des régions.

Ainsi, chaque année et chaque nouveau parcours légitime un peu plus le nom de l'épreuve. En attendant 1919 et le retour des *Provinces perdues*, le tour de France atteint son extension maximale en 1911 avec quinze étapes et 5344 kilomètres parcourus. Desgrange l'affirmait :

> - Le parcours est, cette neuvième année, définitif. Il suffit de jeter les yeux sur la carte de France pour se rendre compte qu'il est désormais impossible d'allonger le parcours de l'épreuve[607].

L'épreuve sportive est devenue une boucle autour du pays. Au cours des années, elle va longer au plus près les frontières jusqu'à les transgresser en Alsace et en Lorraine.

C- Longer les frontières.

Les premières épreuves suivaient une boucle réduite, au parcours intérieur. A partir de 1907, le tour va sur les routes de montagne, au Sud et à l'Est du pays. Le but clairement affiché est d'aller au plus près des frontières. Aussi, la première escalade est celle, en 1905, du Ballon d'Alsace. Ce choix s'explique sans doute par la présence de nombreux clubs vélocipédiques dans la région, ce qui facilite l'organisation de l'épreuve. Mais en outre, la frontière d'Alsace étant récente, elle suscite un intérêt certain. Cette étape à suspens, illustrée par les exploits de Pothier, reste longtemps l'une des plus attendues du tour. En 1907, le tour s'attaque aux Alpes avec l'ascension du col de Porte. Il fait

---

[606] Henri Desgranges, *L'Auto*, 1911.

[607] Henri Desgrange, « Note liminaire », *L'Auto*, 2 juillet 1911.

ensuite, en 1910, connaissance avec les terribles cols pyrénéens[608] : Aubisque et Tourmalet entrent dans l'histoire du tour et la mémoire géographico-sportive des Français. L'année suivante découvre un col alpin d'emblée érigé en mythe : le Galibier. « Là sur les rampes formidables des Vosges, du Jura, des Alpes ou des Pyrénées », le tour devient une épopée, une « bataille homérique » où l'homme affronte la nature et sa propre machine. Desgrange « transforme ses coureurs en champions et ses champions en héros »[609] dont le public suit avidement les exploits dans la presse et sur les routes ou dans les villes étapes.

Les routiers du tour longent également les quatre façades maritimes : la mer du nord d'abord vers Dunkerque, la Méditerranée ensuite et, à partir de Bayonne, les organisateurs leur font « réaliser ce tour de force invraisemblable de remonter toute la côte de l'Océan, de Bayonne à Brest, en deux étapes seulement »; et pour finir la Manche : ils se rendent « à l'extrémité du Cotentin à Cherbourg, et de Cherbourg, [ils vont] au Havre d'où, enfin, [ils rentrent] à Paris par Dieppe comme si la route directe n'était pas assez longue, ni assez dure pour éprouver l'énergie et la qualité de nos routiers ». Cette fois, le tour a véritablement l'allure d'une circumnavigation, d'un voyage le long des limites de la France. Boucle autour du pays, le tour effectue une reconnaissance des bordures physiques, naturelles du pays. Les étapes sont l'occasion de décrire les paysages; les réalités politiques, par exemple les frontières, sont rarement évoquées si ce n'est lorsque le règlement l'exige. Paysages et géopolitique sont liés dans l'esprit des rédacteurs[610] : la ligne de crête des Alpes ou des Pyrénées marquant la frontière. Au vertige de la grimpe s'ajoute celui de côtoyer l'ailleurs. Mais l'intérêt pour les frontières politiques apparaît plus tard, en 1911, lorsque le tour n'est plus autorisé à les transgresser en passant par l'Allemagne.

Le souci de longer les frontières était plusieurs fois expliqué dans la présentation du

---

[608] Il faut lire l'épique reconnaissance du parcours par A. Steines, correspondant local du journal, dans A. Blondin, *Sur le tour de France, op. cit.*, p. 25.

[609] Geoffrey Nicholsen, *The Great Bike Race*, Londres, 1977, p. 53.

[610] *L'Auto*, 17 juillet 1912, Au Canet, le correspondant admire « cet incomparable tableau : les Pyrénées et la frontière d'Espagne » confondues.

nouveau parcours de 1911. Desgrange, se consolant de l'abandon du détour messin, écrit : « mais si nous ne passons plus la frontière deux fois, par contre, nous la côtoyons continuellement». Il ajoute plus loin que l'on « peut presque affirmer que nous avons fixé notre choix sur les routes situées aux confins de notre beau pays ». Pourtant, dans les Alpes même, le parcours n'est pas totalement satisfaisant car « les routes ne vont pas plus près de la frontière, et, au grand regret de l'organisateur de l'épreuve monstre, nous redescendons ensuite sur Grenoble ». Les organisateurs amènent les sportifs, le public et les lecteurs du journal, à une reconnaissance concrète et physique de la frontière qui semble parfois mal connue. Le doute s'exprime d'abord dans l'imprécision et l'embarras des termes utilisés : en 1906, l'étape Dunkerque-Longwy emmène la course « aux confins de la limite française ». Quel sens donner à cette expression confuse de Desgrange qui perd là sa précision de juriste doublé d'un journaliste ? Le tour longe une frontière qui semble peu évidente. Le principal problème géographique se posant à *L'Auto* est celui de l'Alsace-Lorraine. Le journal se défend de faire de la politique, il est même discret sur son appréciation des provinces annexées à l'Allemagne. Ces hésitations prennent un relief parfois particulier. De 1903 à 1913, le regard vers les Vosges semble bien changeant.

En 1906, à l'occasion du passage du tour à Metz, le journal consacre une rubrique au *Passage des frontières*. Dans l'article du 5 juillet la perception des limites nationales parait claire :

> - Les concurrents devront demain passer en Allemagne. En effet, ils vont faire un virage aux portes même de Metz. Pour l'entrée chez nos voisins, nulle difficulté.

En l'occurrence, il n'y a pas de sentimentalisme patriotique ni de nostalgie ambiguë : l'article évoque la collaboration « admirable » de la douane et de la gendarmerie allemande[611] ; il remercie le président de la région Lorraine, le « sportsman » comte de Zeppelin. Le tour fait étape à « Metz, ville allemande ». Pourtant le lendemain, le ton des articles change : Metz est une étape « émouvante ». La représentation des limites s'est aussi modifiée. Elle devient plus floue : Desgrange évoque les « confins » et non

[611] « La douane allemande a bien voulu laisser le passage libre (Sainte-Marie- aux chênes) à tous les coureurs sur simples vérification de leur dossard », *L'Auto*, juillet 1906.

plus la « frontière-point de passage ». De même, il n'est plus question de France ou d'Allemagne mais « notre course traversa une partie de l'Alsace-Lorraine, puisque c'est en pleine ville de Metz que s'opérera le virage pour revenir sur Nancy ». La dimension régionale permet de passer sous silence l'annexion.

A partir de 1911, le tour ne passe plus par l'Alsace-Lorraine, faute d'autorisation. Alors qu'un nouveau statut a donné l'année précédente, plus d'autonomie à l'Alsace-Lorraine, *L'Auto* semble se détourner des provinces perdues qui avaient jusque là été conservées dans la boucle nationale. Les Français nostalgiques de la « pleureuse Alsace » sont déçus par l'attitude des autonomistes alsaciens assez satisfaits de la nouvelle constitution. On trouve dans *L'Auto* des commentaires inédits et amers concernant l'accueil des Messins : « A Longwy, juge le journaliste, nous sommes en France, et bien en France, et nous y sommes reçus avec autrement d'enthousiasme qu'autrefois à Metz... »[612]. Ces propos sont manifestement injustes à l'égard de la population messine - civile, militaire, lorraine ou allemande - confondue en 1906 dans un même enthousiasme. Alors, selon le journal, l'engouement le disputait à l'émotion car le public et les organisateurs sont touchés par les souvenirs de 1870. L'Alsace-Lorraine demeure un territoire particulier :

> - Il nous reste, écrivait l'envoyé spécial, une impression ineffaçable. Il faut avoir entendu les acclamations des braves gens qui, au passage, reconnaissaient en nous des délégués officiels d'un journal français. Il faut avoir reçu l'ovation qui nous salua au contrôle de Metz pour s'en rendre compte. Ajoutez à l'explosion de cette joie enthousiaste, la tristesse de tous les souvenirs évoqués par les innombrables tertres, tumulus et monuments funéraires qui, dans les plaines par nous traversées, rappellent les sombres journées de Gravelotte, Saint-Privat, Reichshoffen pour glorifier la mémoire des milliers de braves gens tombés là, et vous comprendrez quel caractère tout spécial avait cette courte incursion en Alsace dans des circonstances aussi spéciales[613].

Le 6 juillet 1909, l'article était encore très amical : « nous savons par expérience, écrit le journaliste, que les Messins sont sportifs à l'excès. Nous trouvons chaque année, de l'autre côté de la frontière, une réception dont nous sommes heureux et fiers. Et c'est pourquoi d'ailleurs nous n'hésitons pas une seconde, chaque année, à retourner aux

---

[612] *L'Auto*, 1 juillet 1912.

[613] *L'Auto*, 8 juillet 1906.

pays annexés ». Les cyclistes trouvent un bon accueil sur les routes de Moselle : « nos cracks y sont ovationnés autant qu'en France ». Les journalistes de *L'Auto*, soucieux pourtant de neutralité, laissent échapper au détour d'une phrase une émotion particulière. Ainsi, le 8 juillet 1909, ils rapportent le geste patriotique de la *Lorraine sportive*, société qui participe à l'organisation de l'étape. Elle fait scandale en présentant un concert où « pour la première fois depuis 1870, les messins entendirent le son du clairon ». Dans le langage musical de l'époque, le clairon est français et le fifre est allemand. Bien que Desgrange se défende de toute allusion politique, le revirement de 1912 concernant l'Alsace-Lorraine indique bien que cette province garde aux yeux des Français une place particulière, sensibilisée par la guerre de 1870. Suite à un incident diplomatique, le ton de Desgrange change comme sa perception de Metz jusque là appréciée comme une ville sportive[614].

Les frontières alpines ou pyrénéennes sont elles moins sensibles. Après la Belgique, le Luxembourg, l'Allemagne et la Suisse, c'est la frontière italienne que le tour, guetteur populaire, s'en va reconnaître depuis Nice d'où « nous partons vers la frontière italienne, nous grimpons à Sospel pour redescendre la Tourbie... ». *L'Auto* rappelle que les massifs correspondent aux frontières. Lors d'un repos au Canet, le panorama offre au correspondant du journal, la vision de la mer admirable avec au fond « cet

[614] En 1919, l'enthousiasme des journalistes est revenu lorsqu'ils annoncent le retour des cyclistes sur les routes alsaciennes : « - L'action va se passer à l'Est, bien plus à l'Est ! et même tellement à l'Est, qu'on se demande si c'est bien vrai, si on ne rêve pas, si c'est bien exact que c'est de Strasbourg, situé à quelques centaines de mètres du Rhin, à Metz, (...) que nos routiers vont avoir à se rendre à l'occasion de la 13e étape ! » *Cf. L'Auto*, 22 juillet 1919.Le parcours emprunte la route des souvenirs militaires : « - Les champs de bataille de l'autre guerre dont nous avons vengé les morts... : Wissembourg, vision de la charge héroïque de nos cuirassiers ; Woerth, Forbach de sinistre mémoire : Morsbach, Saint-Avold, au cimetière immortalisé par Neuville ! ». Emporté par l'élan patriotique et par des souvenirs déjà lointains, le journaliste confond Saint-Privat et Saint-Avold. C'est signe que, près de cinquante ans après l'annexion de l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne, le souvenir précis des événements de 1870 s'est atténué. Le retour de l'Alsace à la France est perçu comme une reconquête. A lire *L'Auto*, ce sont les routiers du tour de France qui ont accompli cette geste mémorable de la reconquête : « - C'est l'étape de la victoire que nous allons voir se disputer demain et que les Alsaciens-Lorrains, plus que jamais nos frères vont acclamer avec tout l'enthousiasme qu'on leur connaît ». La victoire sportive d'étape est un rappel de la victoire militaire ; mais l'histoire du tour était elle-même celle d'une victoire morale et physique annoncée. Les routiers du tour arrivent en vainqueurs et l'apparition de ces chevaliers modernes foulant « de leurs pneus vainqueurs les excellentes routes d'Alsace » devait être tellement saisissante que Desgrange reprend, deux pages plus loin, cette lyrique évocation « on comprend, écrit-il, l'émotion que nous avons tous éprouvé à fouler de nos pédales et de nos roues le sol de l'Alsace reconquise » *cf. L'Auto*, 23 juillet 1919.

incomparable tableau : les Pyrénées et la frontière d'Espagne »[615]. Cet intérêt pour la frontière naturelle s'explique, dans un contexte d'antagonisme avec l'Allemagne et l'Angleterre, par le fait qu'elle semble protéger le territoire. Frontière sauvage, escarpée, la montagne met à l'abri. Desgrange file la métaphore guerrière, pour qui la côte de Laffrey et le col Bayard sont « deux énormes remparts »[616]. Ce sentiment de sécurité est renforcé par les difficultés que les sportifs rencontrent pour franchir ces cols. Leur échec était jubilatoire pour les spectateurs, pour les journalistes : la nature présente un obstacle presque infranchissable. L'exploit est aussi celui de la nature vertigineuse, de la montagne protectrice. La performance de son vainqueur est saluée parce qu'elle est exceptionnelle et douloureuse : même et surtout franchi, le col démontre sa terrible dureté[617]. Le journal souligne l'aisance et la nonchalance de Petit-Breton parce qu'elles confinent à l'héroïsme. L'épreuve sportive permet de vérifier la solidité des frontières et donc la sécurité du territoire. Ce chemin des cimes et des limites ; tant sportives que géographiques, est sans doute convaincant puisqu'il est repris à l'identique l'année suivante.

Le tour de France s'est appliqué à frôler les limites du territoire, à longer la frontière. Au delà du jeu et de la gageure sportive qu'est l'escalade des grands cols, ce parcours reflète un état d'esprit : les véloces arpenteurs du tour partent à la découverte des frontières, ils en mesurent la longueur, en testent, peut-être, la fiabilité. Inquiète vérification ou enthousiaste confrontation, le tour témoigne des préoccupations d'une population prenant conscience des limites de l'Etat-nation. Le tour de France est aussi un moyen par lequel les Français « apprennent » leur pays directement sur les routes de l'épreuve ou à travers les articles du journal.

2 - A la rencontre de la France

Arpentant la France au rythme des vélos, les envoyés spéciaux de *L'Auto* transmettent leurs impressions sur les épreuves décrites comme des batailles ; l'homme luttant avec

---

[615] *L'Auto*, correspondant, 17 juillet 1912.

[616] *L'Auto*, H. Desgrange, 16 juillet 1906.

[617] *Cf.* G. Vigarello, « Le tour de France », dans *Les Lieux de mémoire*.

sa machine contre les éléments[618]. Les résumés des étapes ne s'encombrent pas d'une description touristique des paysages et les cartes sont peu nombreuses. Mais les énumérations des difficultés sportives tracent de la géographie locale un portrait marquant. Elles font un portrait de la France et de ses régions à travers ses particularités topographiques.

Par cette découverte de sites locaux, des rampes alpines dont on n'ignore pas un précipice, aux noms des principales places des villes étapes, le tour de France semble chaque année reprendre - avec une présentation et un phrasé identique - un catalogue systématique mais superficiel des sites traversés. Quelle est finalement l'image laissée ? Le premier constat est peut-être qu'en conformité avec la représentation classique, la France est diverse, multiple par ses régions.

A- Découverte des Provinces

a- Figures de villes.

Les commentaires sur les lieux de passage sont parfois émaillés de références historiques. Une phrase lapidaire caractérise les lieux. Ce sont généralement les petites villes étapes qui ont droit à ce traitement: le ton peut-être guerrier : - « Belfort, la ville héroïque »[619] ; le commentaire fait la synthèse : - « La Rochelle, notre grand port »[620] , qualificatif déjà accordé à Dunkerque. Les soirées festives identifient les villes étapes de manière moins lapidaires ; c'est-là le moment véritablement populaire du tour : au café central où est établi le contrôle, les routiers cessent d'être les missionnaires de *L'Auto* pour se requinquer[621] en compagnie des badauds. Dans l'Est, la musique, comme le décor, prend des allures martiales[622]. A Toulouse ou Perpignan, c'est plutôt la liesse. Le

---

[618] La métaphore guerrière est une constante dans les commentaires sportifs jusqu'à trouver son aboutissement en 1919 où la « bataille » s'est muée en « victoire » ou « conquête ».

[619] *L'Auto*, 6 juillet 1910.

[620] *L'Auto*, 21 juillet 1910.

[621] Repas gargantuesques et cigarettes. *L'Auto* s'offusque de ce que Aucouturier fume ses « dix cigarettes par jour, même sur sa machine »- font parti d'un régime plus ébouriffé que celui des générations évoquées par Blondin, qui recourent aux « amères hosties de la confiance en soi ».

[622] A Metz, les couleurs ont tendance à changer : le sombre des douaniers et gens d'armes allemands à la mode en 1906, est remplacé par le bleu horizon en 1919, couleur, et *L'Auto* ne cache pas sa satisfaction, qui semble mieux s'accorder aux pages jaunes du journal sportif.

tour est parfois intégré au programme des festivités municipales comme à Perpignan où le maire en fait un temps fort de la célébration du 14 juillet. La note historique ou le comportement festif caractérisent les villes mais ne les distinguent pas ; elles ont un air de famille et le tour prend souvent l'allure d'une tournée de cousinage. L'épreuve sportive construit et diffuse une représentation uniformisée du territoire national.

b- Caractère des sites.

En dehors des villes, la plupart des étapes sont illustrées par une épreuve particulièrement redoutable attachée à un site. La difficulté de l'étape marque les esprits et inculque une représentation de ces régions parfois lointaines. Le Ballon d'Alsace devient ainsi dès les premières années un lieu mythique du tour. Ses neuf kilomètres d'ascension deviennent vite légendaires, ainsi que ses virages dangereux et ses précipices :

> - Le ballon d'Alsace ! On a tout dit, lorsqu'on a écrit ces deux mots, et ils rappellent trop de souvenirs enthousiasmants, trop de jolis exploits pour qu'il soit utile d'insister longuement sur son compte. Le ballon d'Alsace! Tout le monde le connaît de réputation maintenant[623].

Il permet d'affirmer la supériorité de Pothier et d'attacher le nom de « cet homme au cœur de bouledogue » à l'escalade de cette route ardue. Quelques années plus tard, le ballon est supplanté par les cols alpins ou pyrénéens, plus difficiles. Chaque parcours doit susciter une attente, créer une surenchère sportive. Ainsi dans les Alpes, au massif de la Chartreuse, les cyclistes peuvent donner la mesure exacte de leurs moyens. Mais en 1911, il est abandonné « parce que nous le trouvons trop facile pour eux » alors que le col Laffrey est maintenu car « de l'avis de tous les routiers les huit kilomètres de la fameuse rampe comptent parmi les plus difficiles de France à parcourir; peut-être est-ce pour cette simple raison que nous avons décidé de les maintenir »[624]. La géographie scientifique hiérarchise les massifs selon leur âge, la géographie populaire les classe en fonction de leur difficulté sportive. Le Galibier, le Tourmalet, le col d'Aspin... quelques kilomètres de pentes raides qui permettent d'identifier une montagne, de localiser un

---

[623] *L'Auto*, 8 juillet 1909.

[624] *L'Auto*,, 19 février 1912.

massif français.[625] La description topographique et la difficulté sportive insèrent le site à la géographie nationale. Pierre Sansot témoigne de l'efficacité du procédé : pour le jeune méridional qu'il était, le ballon d'Alsace paraissait « un étrange caprice de la terre », un exotisme qui bornait un angle du pays[626]. La boucle, renouant chaque année avec ces lieux, enseigne la topographie nationale. En fait, villes et sites caractérisent une étape mais ne distinguent jamais une région. L'étape n'est jamais séparée du parcours national, ce que rappellent, en 1908 et 1909, de petites cartes de France hebdomadaires relevant « le chemin déjà parcouru » et « ce qu'il reste à faire ». L'atmosphère de liesse apportée par le tour dans les provinces les plus reculées contribue à les rattacher à l'espace national ; à leur rappeler du moins son existence. Il apporte aussi « le modernisme, et fait mieux connaître la France aux Français »[627] résume Eugen Weber.

B- Régions climatiques et flou régional.

L'épreuve sportive est assimilatrice : elle gomme les différences et réunit les régions dans un parcours national. Ainsi, le journal ne disserte jamais sur les identités régionales, ne décrit jamais -si ce n'est au détour d'une étape, une allusion à la « Bretagne bretonnante »- les particularismes encore forts en ce début de siècle[628]. Les populations constituent un même public : partout, il se presse aux étapes, il est unanimement enthousiaste. Le public parisien est privilégié : il est le seul à célébrer la grande messe sportive dans un lieu clos : le vélodrome du Parc des Princes. Ainsi, villes, sites ou populations ne sont pas des critères d'identification. D'ailleurs, plutôt que de description, il faudrait parler d'évocation de régions prises dans un sens très large: le Midi, la Bretagne, le Nord. Ce point de vue lointain et globalisant fabrique des clichés. Le premier est celui de la beauté : sous juillet, les étapes traversent des régions comme des jardins, « régions françaises qui peuvent compter parmi les plus belles et les

---

[625] Selon la sociologue A. Wandscher, la difficulté des épreuves de montagne contribue à la popularité du tour de France, y compris dans les pays voisins. *Rencontres transfrontalières*, Strasbourg, 15 octobre 1999.

[626] « Le tour de France », *Cahiers Français de pédagogie*, 1989. Cité par P. Boury, *La France du tour*, L'Harmattan, 1997.

[627] Eugen Weber, *Fin de siècle*, *op. cit.*, p. 260.

[628] Eugen Weber, *La fin des terroirs*, *op. cit.*

plus richés. Les plus enthousiastes aussi et les moins glacées en manifestations sportives ». Un adjectif résume les aspects géographiques et culturels d'une région. Le tour est alors un « drame ayant eu pour décor les horizons les plus divers de notre belle France : les cités laborieuses du Nord, les prés verdoyants ou neigeux des Vosges, des Alpes et des Pyrénées ; la douce Méditerranée et le vaste Océan, l'austère Armorique et la riante Normandie »[629].

Le climat modèle le paysage et logiquement, semble t-il, la vie et l'attitude des populations. La description est anthropomorphique : le « doux », le « riant » et « l'austère » peuvent aussi bien se rapporter à une région qu'à ses habitants. L'absence de description précise, le flou des évocations donnent de la France une image uniforme. Sans caractéristique vraiment saillante, les régions ont accompli leur intégration au territoire national. L'évocation du climat renforce cette impression : il découpe la France en larges quartiers sans nuances - le Sud est méditerranéen, l'Ouest océanique - qui ne permettent pas une identification précise des régions. Le climat a une autre utilité : il rajoute aux difficultés de l'épreuve sportive. Le tour 1909, gagné par Faber, resta célèbre par ses conditions climatiques épouvantables[630]. A l'épreuve des muscles, s'ajoute les rigueurs du temps : « les nuits les plus froides et les plus noires, les vents les plus violents et les plus atroces »[631]. En fait une région se définit par la résistance topographique ou climatique qu'elle présente aux cyclistes. De cela témoignent les titres du journal : *A travers les Alpes neigeuses* ou *Pyrénées, encore un parcours terrible*, annonçant une nature rebelle. Même les étapes de grand plat ne permettent d'échapper à l'épreuve : l'ennemi n'est plus l'altitude mais la distance. Les cyclistes doivent alors « réaliser ce tour de force invraisemblable de remonter toute la côte de l'Océan, de Bayonne à Brest, en deux étapes seulement ». Ainsi, les régions françaises sont à conquérir, elles offrent

[629] *L'Auto*, 7 juillet 1912.

[630] *L'Auto*, 9 juillet 1909, « L'arrivée à Belfort ». Henri Desgrange signale la crue de la Savoureuse et des températures négatives au Ballon d'Alsace... les valeureux menacent même d'abandonner et on soupçonne Lapize, remis de force sur son vélo à Nancy, de se cacher dans une auberge.

[631] *L'Auto*, 19 juillet 1903. Chaque année, des portes de Nîmes à celles de Toulouse, le cers menace d'emporter cyclistes et bicyclettes. La violence du vent est aussi pénible que le dur soleil provençal ou le froid alpin.

toutes une résistance particulière à l'effort des sportifs - seule l'Alsace-Lorraine retrouvée en 1919 semble n'être qu'une promenade, « une marche triomphale ». L'effort sportif semble mesurer, jauger la portion de territoire qui fait la France ; l'épreuve équivaut à une appropriation de l'espace par ces Français nouveau modèle - un modèle que *L'Auto* veut démocratiser.

L'Auto, tour après tour, reprend inlassablement les mêmes images et évocations des paysages rencontrés. Le journal utilise abondamment la technique du rappel historique des tours, étapes ou vainqueurs précédents par le biais de cartes, graphiques, croquis ou photographies[632]. Il faut souligner l'efficacité de ce processus de répétition : les étapes variant peu après 1910, elles devaient donc être connues des lecteurs. L'image laissée est celle d'une France aux paysages variés dont le parcours cycliste démontre l'unité et la cohérence géographique. En effet, « la route par [les cyclistes] parcourue est un lien qui délimite et trace la France autant que l'épreuve sportive »[633]. Seulement lorsqu'il s'agit de l'Est du pays, le commentaire devient inconstant, plein de revirements. Le tour de France, soulignant année après année les limites du pays, participe à la construction d'une image unitaire de la France.

3- Le tour construit la France :

L'organisation du tour établit une habile dramaturgie qui semble respecter tous les canons du genre : la cohérence du spectacle sportif réside dans l'unité du lieu parcouru en trois estivales semaines, grâce aux cyclistes héroïques et aux non moins courageux suiveurs, sous l'œil du public.

A- Un théâtre national.

Les paysages et les villes étapes construisent la continuité du territoire. Durant la boucle, écrit Desgrange, « il nous est donné un mois durant de parcourir notre chère France » dont il énumère les trois dénominateurs communs. D'abord les villes

---

[632] *Cf.* illustrations en annexe.

[633] P. Boury, *La France du tour, op. cit.*

présentées comme autant de haltes[634] qui permettent au tour de se « reposer dans toutes ses belles cités du Nord, de l'Est, du Midi et de l'Ouest ». Après l'intendance, importe le « décor » : le plus impressionnant est celui de la montagne qui donne à « admirer les sites sauvages ». Les noms des cols des Vosges, du Jura, des Alpes aux Pyrénées, changent mais les mêmes difficultés et les mêmes efforts se renouvellent. La montagne ceinture le pays et le tour, longeant ses pics et précipices, s'assure de sa continuité. Enfin, le dernier dénominateur commun des régions françaises est la mer : le tour permet de « visiter successivement la Côte d'Azur, la Côte d'Argent et la Côte d'Emeraude »[635]. La diversité régionale n'est que le motif d'un canevas unique qui dessine la France. Hormis quelques incursions en Allemagne, Suisse ou Italie et Espagne, le tour ne déroge guère à son appellation : il se déroule sur le théâtre national. Il en constitue la scène ; seule une ville est mise à part, au chœur du théâtre et c'est Paris. A l'origine du tour de France, Desgrange s'agaçait de Paris décrit comme « l'énorme pieuvre dont les tentacules attirent tout à elle, dont le pouvoir despotique n'admet pas le partage »[636]. Mais sous le discours apparemment provincialiste, cette envie d'aller voir « ces belles régions françaises », apparaît au fur et à mesure des étapes et des articles, l'imparable réalité : le tour de France est une boucle ayant Paris pour sommet et couronnement - ville de départ et ville d'arrivée, « but » auquel tendent tous les efforts des cyclistes, toute l'attention du public. Paris, origine et terme de « la plus terrible boucle qu'on ait jamais imaginé »[637]. Sous la plume des rédacteurs de *L'Auto*, le tour est décrit comme « un drame vécu dont les héros ont réellement souffert et finalement triomphé. Drame ayant eu pour décor les horizons les plus divers de notre belle France »[638].

L'ultime scène est jouée dans un amphithéâtre : celui du vélodrome du parc des Princes où les coureurs « pénétreront tout à coup dans l'immense cirque, lumineux et

[634].La comparaison avec un tour royal s'impose.

[635] *L'Auto*, 2 juillet 1911.

[636] *L'Auto*, 1 juillet 1903.

[637] *L'Auto*,5 juillet 1903.

[638] *L'Auto*, 27 juillet 1912, Epilogue,

enthousiaste, lorsque pour la première fois de leur vie, ils seront eux aussi salués en triomphateurs par la foule des Parisiens ! ». La grande boucle s'achève par une symbolique circonvolution dans le vélodrome parisien. L'arrivée triomphale est l'instant de la synthèse pour les cyclistes comme pour le public :

> - Ces grandes villes étapes, Lyon, Marseille, Toulouse, Bordeaux et Nantes, qui leur semblèrent si loin les unes des autres, seront soudain, en leur esprit, réunies à Paris qu'ils avaient quitté au sud et qu'ils vont retrouver à l'ouest[639].

Les coureurs font en eux la synthèse des paysages aperçus. Les missionnaires de retour et le public forment au parc des Princes « une réunion nationale ». Origine et fin de l'aventure, Paris est le lieu où le tour prend son sens.

> - Des milliers et des milliers de spectateurs au Parc des Princes, acclament ces hommes qui ont offert au public de toute la France, un spectacle jusqu'ici unique dans l'histoire du sport.

Le tour de France est un spectacle cohérent, une dramaturgie lentement construite dans les colonnes du journal. Son succès pose question. Les réponses sont à découvrir dans les objectifs idéologiques des organisateurs, dans le texte du drame mis en scène par *L'Auto*.

B- L'unité du territoire.

Le tour est en effet un moyen populaire et efficace de transmettre le sentiment d'unité et de cohésion du territoire. A son endroit, le public partage en effet un seul et même enthousiasme. Citadin ou paysan, enfants et adultes, tous semblent s'intéresser au tour. L'intérêt est le même dans toutes les régions et il n'y a « pas un coin où [le tour] ne fasse accourir d'innombrables populations, où il n'excite le plus vif enthousiasme ». Cet intérêt transcende les différences régionales : à la « joie profonde et sans cesse renouvelée » des organisateurs, ils entendent « sur le passage de nos routiers crier *Bravo !* dans tous les dialectes français, depuis le flamand du Nord jusqu'au breton de Quimper en passant par le provençal de Marseille et le basque de Bayonne »[640]. Ce qui est en soi une performance linguistique. De la Bretagne à la Provence et aux Vosges, le public semble toujours présent sur le parcours. Les articles passent sous silence les

---

[639] *L'Auto*, Géo Lefèvre, « la Réunion d'arrivée du tour de France », 19 juillet 1903.

[640] *L'Auto*, 2 juillet 1911.

instants où le public est absent : lors des départs nocturnes par exemple. Le tour doit être en permanence une fête publique. Géo Lefèvre, en juillet 1903, fait le bilan et écrit que « la France a été pendant trois semaines comme encerclée d'enthousiasme ». C'est donc un grand événement à la fois sportif et national car le tour se déplace et va à la rencontre des Français. A travers les cyclistes et leurs origines régionales, les diverses provinces sont visibles. Engagés dans la même épreuve sportive, ils sont une métaphore de l'unité du territoire. Pourtant, le tour de France est aussi l'occasion d'explosion pour le « chauvinisme local » - ce que *L'Auto* condamne fermement. Quelques villes acclament, aident le local de l'étape et font obstruction aux autres concurrents. Le risque est grand pour le tour de se laisser déborder par cet enthousiasme dévoyé.

Desgrange le constate :

> - Je ne crois pas que jamais épreuve sportive ait déchaîné à l'égal du tour de France un pareil débordement de chauvinisme local. Voilà quelque quinze ans que nous nous évertuons à convaincre les foules que le sport n'a pas de patrie, et je commence à croire que nos efforts furent tous faits en pure perte[641].

Chaque ville ou pays, supportait son routier de manière peu *fair-play* : Lens soupçonne *L'Auto* de tricherie lorsque Aucouturier ne gagne pas l'étape, Toulouse fait pression sur Géo Lefèvre pour que Gauban arrive le premier à l'étape. Ces violences menacent l'épreuve dont la raison d'être est le parcours national. Celui-ci doit être l'objet de l'intérêt de tous les Français pendant trois semaines. Ces réflexes chauvins doivent être remplacés par une admiration plus haute. C'est l'objet de toute une pédagogie répétée inlassablement chaque année.

C- Le sport à l'usage de la nation.

Par ailleurs, le tour de France a pour ambition de régénérer le Français, abattu par la défaite de 1870, et de le préparer, physiquement et moralement, à une nouvelle guerre. Il se présente comme une école de courage[642] qui montre à tous « quel invraisemblable effort peut accomplir sur sa fine machine d'acier un homme bien entraîné, bien préparé, merveilleusement sain grâce à la pratique des sports, et doué d'un moral que rien ne

---

[641] *L'Auto*, 18 juillet 1903, « Chauvinisme local », article de H. Desgrange.

[642] *Cf.* Rédaction publiée par *L'Auto* signe d'une alliance pédagogique informelle entre le sport et l'école dont ce texte témoigne du succès.

saurait ébranler ». Le cycliste doit être à la hauteur de l'épreuve qui consiste en une reconnaissance et une appropriation du territoire. D'où le vocabulaire guerrier qui émaille les articles de *L'Auto* : le sport cycliste est une conquête de l'espace. De même, le tour de France est une entreprise de modernisation du pays : il apporte dans les campagnes profondes des idées et des pratiques nouvelles. Il contribue ainsi à une uniformisation des loisirs dans l'ensemble du territoire. Selon la phraséologie de Desgrange, ses routiers sont « d'inconscients et rudes semeurs d'énergie »[643], à la « mission analogue à celle des troubadours du Moyen-âge ». Ils sont en fait pour Desgrange ses « porte paroles dans la France entière... ». Le tour de France est pour lui l'occasion d'illustrer sa métaphore de la tête et des jambes[644] : le message de *L'Auto* est transmis à la France par le mollet héroïque. Le journal explique :

> - Dans le hameau le plus calme, dans la plus oubliée des chaumières, ils [les cyclistes] vont jeter le principe de la vie nouvelle, apprendre ou rappeler que nos conditions d'existence se modifient chaque jour et introduire un peu plus de vitalité moderne parmi la somnolence qui guette les très vieilles choses comme elle guette les très vieilles gens[645].

Le sport renouvelle donc l'esprit national : il est à la fois une conquête de l'espace et de soi. En 1919, *L'Auto* célèbre avant tout sa propre victoire car il a préparé les Français dès 1903. Cette année marque pour le journal « le triomphe du muscle français, de la volonté française, de la furie française sur la barbarie boche !... »[646]. Le triomphe n'est guère modeste et l'étape Strasbourg-Metz est l'occasion d'un défilé de la victoire, ou d'une geste sportive de la conquête dont les populations alsaciennes et lorraines doivent être les témoins enthousiastes. La métaphore héroïque puis guerrière illustre l'épopée nationale et sportive.

---

[643] *L'Auto*, 1 juillet 7903, Une semaine plus tard, toujours « inconscients », ils sont les « messagers du progrès ».

[644] Desgrange est en effet l'auteur d'un essai, *La tête et les jambes* (1894), dont le titre est passé à la postérité. *Cf.* Philippe Gaboriau, *Le tour de France et le vélo, Histoire sociale d'une épopée contemporaine*, *op. cit.*, chapitre 1.

[645] *L'Auto*, 9 juillet 1903.

[646] *L'Auto*, 22 juillet 1919.

Le tour dessine une France idéale, à l'abri de ses montagnes, protégée par la mer, avec des contours idéaux aux dimensions parfaites : cinq mille cinq cent cinquante kilomètres. Abstraction encore trop mathématique, le terme d'hexagone n'apparaît pas dans *L'Auto*. Le tour de France parcourt une France réelle, concrète qui s'inscrit dans la fatigue de ses routiers. La richesse de l'épreuve sportive vient du fait qu'elle associe ces deux dimensions de la France : abstraites et réelles. L'école a également pu propager l'enthousiasme pour cette épreuve. Il n'est qu'à lire le sujet de rédaction proposé dans un petit village des Pyrénées Orientales ou, plus tard, le concours scolaire manqué d'Antoine Blondin qui consacrait sa rédaction au tour de France. Le premier témoigne de la popularité de l'épreuve cycliste pour laquelle les villageois, prévenus par les journaux, se rassemblent dès « 3 heures du matin » en une foule qui semble nombreuse. L'écolier catalan en retire une leçon de courage et des notions de géographie assez vagues : « Maury est très éloigné du lieu d'où l'on part »[647]. Par sa vocation itinérante, l'impact du tour de France dépasse en tout cas le cercle des lecteurs de *L'Auto*. Populaire et répétée, l'épreuve propage l'image du territoire national. Divers par ses provinces, ce territoire est aussi profondément un et cohérent. Le tour de France cycliste illustre les figures diffusées par les ouvrages d'histoire et de géographie : la France est un jardin. Les frontières apparaissent surtout comme des obstacles - maritimes ou montagneux - difficiles à franchir et protégeant efficacement le territoire. La frontière de l'Est apparaît comme une marge incertaine. L'Alsace-Lorraine a une image floue et changeante jusqu'en 1914. Après la guerre, elle est intégrée dans le territoire national et dans le tour cycliste avec un enthousiasme conquérant. L'épreuve

[647] *Cf.* en annexe, la rédaction de François Coumes, écolier de Maury (Pyrénées-Orientales), publiée par *l'Auto*, le 20 juillet 1910.

sportive fait participer les publics provinciaux à la définition du territoire : à la fois hôtes et spectateurs du tour, l'aventure nationale vient frapper à leur porte. L'implication des populations explique sans doute le succès de l'épreuve, elle fut sa fortune.

Au début du XXe siècle, la Lorraine et l'Alsace catholiques sont amarrées au reste de la France par le discours théologique comme par le geste pèlerin. Le pèlerinage, qui est une boucle autour du pays, est une reconnaissance et un geste de protection du territoire français. Si les motifs et les étapes sont différents, le tour de France cycliste atteint le même résultat. Au rythme des vélos et des efforts sportifs, les participants, le public et les lecteurs de *l'Auto* découvrent concrètement, étape par étape, la géographie nationale. Les deux circuits sont aussi des gestes d'unité car les étapes n'ont de sens qu'à travers le parcours national. Ces divers cheminements reflètent une France unie qui masque la brèche de l'Alsace-Lorraine et des particularismes régionaux. Ils effacent la France des terroirs. *L'Auto* condamne ainsi fermement le chauvinisme qui consiste à célébrer, voire aider, le cycliste du cru au détriment de ses adversaires. De même, les spécificités régionales ne sont jamais décrites. Les villes reçoivent un bref qualificatif qui résume leur utilité pour l'ensemble du pays. Au contraire, *L'Auto* insiste sur ce qui unit les différentes régions et en fait des parentes. La démarche est inverse dans la geste catholique : les prélats accompagnateurs mettent dans le creuset commun de la foi toutes les pratiques et croyances locales. Radegonde à Poitiers et Jeanne d'Arc à Domrémy représentent le même amour et la même défense de la France envahie. Quant à Marie, ses statues locales sont le reflet d'une foi et d'une fonction protectrice identique et démultipliée sur l'ensemble du territoire.

Pour le tour cycliste comme pour le pèlerinage à Lourdes, les seules stations remarquables sont les étapes de montagne. L'intérêt sportif mène en effet les cyclistes sur les routes des Vosges, des Pyrénées puis des Alpes. Aux marges du territoire, elles sont une reconnaissance de la frontière mais aussi un test de fiabilité : ces cols ardus qui mettent en peine les sportifs, protègent le territoire. De même, les statues mariales sont

édifiées en hauteur : cette position assoit le rôle de protectrice, à la fois locale et nationale, de Marie. C'est bien dans un but propitiatoire que les pèlerins de l'Est, durement frappés par la division de leur province, viennent s'y recueillir. Cet intérêt pour la montagne reflète des préoccupations patriotiques : sa meilleure connaissance répond à la fois à un dessein géographique et militaire. Le perfectionnement physique et moral des cyclistes et la quête spirituelle des pèlerins vont de pair avec la reconnaissance des limites du territoire. Le tour de France cycliste prolonge une mode montagnarde lancée par les alpinistes et les randonneurs du Club alpin français, fondé en 1874, et qui se popularise tout au long des années 1900.

Les voyageurs en Alsace contribuent également à rétablir l'unité brisée de la France. Ils ne font pas une boucle mais un aller-retour régulier entre Paris et Strasbourg et ce voyage contribue à maintenir un lien physique avec les provinces perdues. Le cliché de l'Alsace pittoresque est ainsi élaboré depuis Paris et diffusé à partir des modes parisiennes dans le reste du pays. Alors que les caractéristiques régionales des provinces françaises tendent à s'effacer sous l'effet de « la fin des terroirs », l'Alsace est la seule province dont le costume et les traditions sont à ce point exaltées. Ses coutumes, particularités linguistiques ou monuments sont évoqués et décrits avec force détails. Cette exception interroge. En réalité, le détour folklorique et pittoresque est une façon d'identifier la province, de rappeler sa fidélité aux traditions et de populariser son image en France. L'importation du cliché en France permet donc de maintenir les provinces perdues dans l'imaginaire national.

Ces trois parcours ont été choisis parce que, novateurs et populaires, ils sont typiques de leur temps. Les mobiles sont différents mais le résultat est le même : ils explorent et popularisent la même France. Une France unie, sur la défensive, à la recherche de ses frontières et où le souvenir de l'Alsace-Lorraine reste prégnant.

Les représentations populaires reprennent quelques images savantes. Les articles de *L'Auto*, les récits des voyageurs et les compte rendus de pèlerinage célèbrent une France belle et diverse comme un jardin. Elle est identifiée à une personne. Les parcours sont divers mais la conclusion est unique : le territoire national, riche de diversité, est d'un

seul tenant. L'Alsace-Lorraine est cette province perdue qui doit, un jour ou l'autre, revenir dans le giron national. Théorisé et parcouru, le territoire national est aussi un objet de pédagogie. Il est enseigné et transmis à toutes les générations de Français. Cette pédagogie n'est pas seulement contenue dans les manuels scolaires mais également dans le paysage quotidien du citadin, inscrite dans les noms de rues ou dans les statues. Le territoire, ainsi présent sur de multiples supports, invite à un type de comportement : il n'est pas un objet neutre, il doit être aimé, défendu ou protégé.

3EME PARTIE

TRANSMISSION ET PEDAGOGIE DU TERRITOIRE

Une communauté façonne les représentations qui lui permettent d'exister et de se projeter dans l'avenir. Après la défaite de 1870 et dans un contexte d'instabilité politique, la nation doit élaborer des représentations qui compensent l'occupation et « l'amputation » du territoire. Ainsi, des définitions anciennes, et jusque là secondaires, sont réactualisées : la France a un territoire intemporel et indestructible car déterminé par la géographie et l'histoire. Il s'y ajoute l'idée de « provinces perdues », territoire mythique qui devient l'objet d'un culte empreint de nostalgie. Dans le même temps, l'opinion publique de la fin du XIXe siècle vit dans la crainte d'une nouvelle invasion venue de l'Est ou d'Angleterre[648]. La mentalité française conjugue donc à ces craintes obsidionales, la conviction d'un territoire prédestiné.

Ces représentations imprègnent progressivement l'ensemble de la population et sont transmises aux générations nouvelles. C'est la dernière phase de vie d'une représentation collective : après son élaboration à partir d'un événement clé, elle se diffuse et déjà se transforme. Le territoire, théorisé et parcouru, est donc enseigné. Comment ce territoire est-il transmis ? Quelle est la pédagogie mise en œuvre pour le rendre familier à l'ensemble de la population ?

L'école de la Troisième République a bien sûr un rôle majeur. Elle a recours à l'illustration - sous forme de dessins, de cartes ou plus tard de photographies - pour imprégner les esprits et y graver la géographie nationale. Il y a d'autres vecteurs de

[648] Les romans d'anticipation des écrivains militaires envisagent des invasions de toutes sortes. Le colonel Driant, alias Capitaine Danrit, signe *L'invasion noire* (1895) ; *L'invasion jaune* (1904) et *La guerre de demain* (1886-1895) où les Allemands essuient défaites sur défaites. Le colonel Royet décrit, en 1904, *La patrie en danger* et met en scène une guerre entre la France et l'Allemagne.

mémoire moins attendus. C'est le cas des noms de rues et des réclames publicitaires qui imprègnent le paysage urbain et le quotidien des citadins. Eux aussi transmettent l'idée d'un territoire un et indivisible où l'Alsace-Lorraine conserve sa place.

Tout au long de cette période, il semble que l'Alsace-Lorraine soit devenue un instrument mémoriel permettant de transmettre l'idée d'intégrité du territoire. L'identité du pays vaincu se reconstruit en effet sur la représentation de provinces perdues à retrouver un jour. Ce retour est, entre 1871 et 1914, de plus en plus hypothétique et de moins en moins vraisemblable pour une grande partie de la population. Néanmoins, l'idée n'est jamais totalement abandonnée car elle sert l'unité nationale.

CHAPITRE I

LES PROVINCES PERDUES

DANS LE PAYSAGE URBAIN

« L'appellation des rues est un sujet extrêmement complexe, et souvent même épineux, à propos duquel on pourrait écrire plusieurs ouvrages ». Georges Perec, *Espèces d'espaces.*

Dans le quotidien, le territoire avec ses villes et ses régions, s'inscrit sur les plaques de rues. Le cheminement des rues de Toulouse répète ainsi sans cesse le souvenir des provinces perdues. Au cœur de la cité gasconne, les toponymes construisent une surprenante géographie et guident les pas du promeneur à travers la France de l'Est. L'axe principal, la *rue Alsace-Lorraine* - coupée par la *rue de Metz*[649] - mène *au boulevard de Strasbourg*, lui-même voisin d'une *place de Belfort.*

L'exemple de Toulouse n'est pas exceptionnel. Selon un relevé établi par *France Télécom*, il y aurait aujourd'hui en France trois cent sept rues, avenues, impasses ou places *Alsace-Lorraine*. Inscrire ainsi l'Alsace-Lorraine dans le paysage urbain créé un véritable parcours du souvenir alsacien-lorrain. Comme ces cartes scolaires où l'Alsace Moselle apparaissait en violet, les noms de rues sont un moyen d'inscrire dans l'esprit des Français la nostalgie d'un territoire perdu et le sentiment que sa reconquête est nécessaire[650]. Ainsi, entre 1870 et 1899, soixante villes au rang de préfectures ont au

---

[649] Dans la capitale du radicalisme de 1870 à 1914, l'ancienne rue Transversale, principale artère qui rejoint le Pont Neuf, est baptisée rue de Metz en 1873. Cf. plan en annexe.

[650] Nous avons sélectionné les quatre vingt sept villes préfectures de la France de 1914. Il y avait alors au moins trois villes sous-préfectures par département, soit au total près de trois cents villes. Nous n'en avons retenu que vingt-neuf suivant un critère complémentaire de population. En effet, lorsque Cahors, dans le Lot, n'a pas de rue rappelant l'Alsace-Moselle, il semble vain d'en espérer trouver à Figeac ou Gourdon... Cette logique a des limites puisque d'obscures bourgades comme Couëron en Loire-

moins une rue faisant une référence explicite et vérifiée à l'aide des registres municipaux, aux territoires perdus en 1871. Il s'agit de deux villes préfectures sur trois. L'ensemble des populations concernées représente 4,5 millions de personnes. On ne compte que cinq références antérieures à 1870[651]. Il y a donc dans la France de la Troisième République, une volonté d'inscrire l'Alsace-Lorraine dans le paysage citadin.

Les maires et conseils municipaux en sont directement responsables. En effet, « c'est au Maire qu'il appartient de déterminer par un arrêté les noms de rues, places et autres parties de la voie publique »[652]. Le ministère de l'Intérieur, via le préfet, se préoccupe peu de ce sujet sinon pour rappeler, à l'occasion, que l'on ne doit pas attribuer le nom d'une personne vivante à une rue. Le maire du Havre est ainsi invité à supprimer de son agglomération le nom de *Faidherbe*; il le remplace aussitôt par celui de *Belfort*[653]. Ce sont donc les maires et conseillers municipaux qui décident du nom des rues.

Dans les petites cités rurales, les dénominations sont parfois spontanées et « passées dans l'usage mais [elles] n'ont pas été soumises à l'approbation de l'autorité supérieure »[654]. Tôt ou tard, à l'occasion d'un changement de municipalité, l'autorité finit par régulariser la situation : elle officialise les noms d'usage, stoppe les changements de noms intempestifs et baptise les rues nouvelles[655]. Ainsi à Pau un passage privé apparaît sur un plan de 1866 sans qu'à cette époque un nom lui soit attribué. En 1888, les habitants de ce *passage d'Alsace* demandent que leur rue soit prise en charge par la ville[656]. Une délibération du 27 septembre 1904 classe cette voie dans la voirie urbaine et lui donna officiellement le nom de *rue d'Alsace*. Parfois, les noms de

---

Atlantique, peuvent s'enorgueillir d'une rue Alsace-Lorraine... mais elles sont généralement plus tardives (1918).

[651] *Cf.* tableau, volume 2, annexe 1. Paris a des boulevards de Strasbourg et de Metz datant de 1863, situés logiquement dans le quartier de la gare de l'Est.

[652] La législation en matière de dénomination des rues est définie par deux circulaires du ministre de l'Intérieur datant du 2 octobre 1815 et du 3 août 1841. *L'Indépendant*, Pau, 13 octobre 1876.

[653] Ch. Vesque, *Histoire des rues du Havre*, Fécamp, 1876, p. 897.

[654] *L'Indépendant*, Pau, 13 octobre 1876.

[655] *L'Indépendant*, Pau, 13 octobre 1876.

[656] Information fournie par Christine Juliat, conservatrice des Archives municipales de Pau, courrier du 31 mars 1998. *Cf.* volume 2, annexe 4 : influence des Alsaciens-Lorrains dans les dénominations.

rues résultent d'un usage spontané et sont confirmés par l'administration municipale.

1- Chronologie des toponymes

A- Unanime hommage aux villes martyres (automne 1870).

Une chronologie précise des dénominations peut être établie. Dans les années 1870-1873, la mode est aux *rues de Strasbourg* et de *Metz*. Il y a déjà quelques *rues d'Alsace* et de *Lorraine*. Leur nombre grandit surtout dans les années 1880 puis, elles sont remplacées par les *rues d'Alsace-Lorraine*. A chacune de ces périodes, le nom renvoie à une signification précise.

Dès le mois de septembre 1870, les noms de Metz et Strasbourg baptisent les nouveaux boulevards de la France désolée. Depuis le 9 août, Strasbourg, la plus grande ville de la France de l'Est[657], est assiégée par les troupes du général Werder. Les bombardements du 18 au 22 août détruisent le Temple Neuf, touchent la cathédrale, réduisent en cendres la bibliothèque et soulèvent l'indignation des Parisiens. Dans les journaux à un sou, « Strasbourg, [est] la ville héroïque ». Le 28 septembre 1870, elle capitule. C'est la première grande défaite de la République. Elle est suivie, un mois plus tard, par la capitulation de « Metz l'invincible, le boulevard de la France ». Avant que la capitale alsacienne ne se rende, Toulon[658], Albi[659] et Besançon lui ont dédié une rue. Par la suite, l'hommage est plus désolé encore comme à Mâcon qui veut « honorer et perpétuer le souvenir de l'héroïque défense de la ville de Strasbourg contre l'armée prussienne qui a envahi et souillé le sol sacré de la France »[660]. Lille[661] consacre une rue et une place à Strasbourg, une autre à Colmar. Sous le choc de la guerre, Conservateurs et Républicains agissent de la même manière. Après la chute de l'Empire, dans les campagnes, la plupart des maires élus en août 1870, sont maintenus et les conservateurs

[657] Quatre-vingt mille habitants, *cf.* François Roth, *La guerre de 1870*, Fayard, p. 102.

[658] Toulon. Commission municipale d'Eugène Audémar et Vincent Gaëtan. Archives municipales, délibération du 14 septembre 1870.

[659] Albi. Archives départementales, délibération du 21 septembre 1870.

[660] Conseil municipal de Mâcon, délibération du 13 octobre 1870.

[661] Sous le mandat du républicain modéré Catel-Beghin. Il complète son action en 1872, par un boulevard d'Alsace, de Lorraine, de Metz et de Strasbourg, une rue de Mulhouse et de Toul.

ménagés. Par contre, dans les principales villes, des commissions municipales républicaines sont nommées. A partir du mois d'avril 1871, les maires des villes de moins de vingt mille habitants - la moitié des préfectures - sont élus par les Conseils municipaux. Les premières dénominations se référant aux provinces perdues sont donc attribuées, dans un contexte d'invasion, par les municipalités républicaines des grandes villes ou conservatrices de la France rurale. Dès le 1er octobre, le maire bonapartiste de Castres, Alquier-Bouffard, rend lui aussi hommage à Strasbourg. Au cours de ces deux mois de doutes, la dénomination répond à un mobile affectif : elle est un geste de compassion à l'endroit des villes martyres de la guerre franco-prussienne.

B - La République a le monopole des rues.

Cependant, cet hommage n'est pas sans arrière-pensées politiques. La Troisième République est née le 4 septembre 1870 de la défaite impériale : le souvenir du vaincu s'efface et la marque du nouveau pouvoir s'inscrit dans le paysage des Français. Dans son Rapport de l'an II à la Convention, l'abbé Grégoire écrivait déjà que lorsqu'on « reconstruit un gouvernement à neuf, (...) on doit tout républicaniser. Le patriotisme commande un changement de dénomination ». Les nouvelles municipalités républicaines s'activent. Le 10 septembre, au Havre, le vieux républicain Ulysse Guillemard[662] supprime « les noms évoquant l'Empire » et remplace la moitié d'entre eux par des noms de villes alsaciennes et lorraines : Strasbourg, Metz, Toul, Phalsbourg. « La rue Bonaparte s'appellera désormais rue de Lorraine » indique le compte rendu de séance[663]. Même procédé à Nantes[664] et à Caen où, le 19 septembre, la *rue de l'Impératrice*[665] reçoit « immédiatement » le nom de *rue de Strasbourg*[666]. A Besançon[667], le

[662] Sous-préfet en 1848.

[663] Ch. Vesque, *Histoire des rues du Havre*, Fécamp, 1876, p. 896.

[664] Cette grande voie fut créée en 1867 et « le 12 septembre 1870 on lui donnait le nom destiné à rappeler le souvenir de la vaillante cité qui nous fut arrachée en 1871 ». Le Maire par intérim est alors René Waldeck-Rousseau, ancien député à l'Assemblée Nationale Constituante. *Nos rues de Nantes*, Archives municipales, cote BG in 8°719. p. 360.

[665] Nommée ainsi depuis 1858. « L'emploi du nom de rue de l'Impératrice-Eugénie (attestée en 1860) ou de rue de l'Impératrice (attestée en 1866) ne semble pas avoir fait l'objet d'une décision officielle », dans Gouhier, Caen, 1986, p. 256.

[666] Extrait des délibérations du Conseil municipal, registre n° 128, 19 septembre 1870, p. 301.

quai Napoléon devient le *quai de Strasbourg*. Mâcon, plus sévère encore, lance l'opprobre sur « un des serviteurs du régime impérial qui s'est effondré honteusement après la lâche capitulation de Sedan que l'histoire flétrira à tout jamais »[668]. Aussi, le nom de *Strasbourg* remplace celui de *La Gueronnière*, « promoteur de la transformation des quartiers de la préfecture ». Ce dernier perd la rue qu'il a tracée. Le territoire est au cœur de ce geste politique. En effet, les Républicains, auxquels le pouvoir est échu suite à la capitulation de Napoléon III, construisent leur légitimité sur un sursaut défensif et sur l'intégrité du territoire. La substitution des toponymes a un double sens : elle efface l'Empire qui lègue un territoire envahi et affirme la République, pour laquelle l'Alsace et la Lorraine demeurent le territoire national. Ce mouvement se poursuit l'année suivante à Bourges où la *rue Napoléon III*, percée quelques années auparavant derrière la cathédrale, devient *rue de Strasbourg*[669]. Grenoble, enfin, extirpe le souvenir de tous les napoléonides et d'abord du premier d'entre eux. La *rue Napoléon*, ainsi nommée parce que l'empereur de retour de l'île d'Elbe l'avait empruntée, devient plus banalement *rue de Strasbourg*[670]. Ces substitutions répétées témoignent de la nécessité, pour les Républicains, d'établir leur légitimité sur la défense du territoire. Dans le même temps, l'Empire est discrédité parce qu'il n'a pas su assumer cette fonction. Baptiser, c'est rendre un hommage ; débaptiser, c'est vouloir oublier. Un seul geste efface l'Empire et inscrit la République dans les rues de France. Ces rues de Strasbourg gravent dans le paysage citadin à la fois la défaite impériale et l'affirmation d'une espérance républicaine. La République née dans la débâcle militaire en assume l'héritage pesant.

2- Conserver l'Alsace-Lorraine

A- L'Alsace-Lorraine inscrite dans la géographie urbaine

Le 27 février 1871, l'Assemblée nationale réunie à Bordeaux en une « séance tragique »

[667] Le maire, Louis Joseph Fernier, est un républicain modéré.

[668] Archives municipales de Mâcon, *Délibérations municipales*, registre 1867-1872, séance du 13 octobre 1870, p. 235. Pour le texte intégral, *cf.* volume 2, annexe 3.

[669] Décision prise par une délibération du Conseil municipal daté du 15 juillet 1871.

[670] Sous le mandat du maire républicain radical Ernest Calvat.

accepte les préliminaires de paix signés par Thiers : les départements du Haut-Rhin, du Bas-Rhin et une partie de la Moselle sont abandonnés au vainqueur. Dès lors apparaît l'expression *Alsace-Lorraine* pour désigner cet ensemble. Quelques villes commencent à utiliser le nom des régions perdues. A Bordeaux d'abord, on trouve un *cours d'Alsace* et *de Lorraine*[671]. Les deux régions sont généralement bien distinguées et baptisent des rues parallèles[672], voisines ou parfois successives. A Cannes, il y a une *rue d'Alsace* vers 1872[673]. Le *boulevard de Lorraine*, plus tardif, date de 1878. Saint-Dié, alors administrée par le maire conservateur Charles-Nicolas Gachotte, rend hommage à sa voisine Alsace. Egalement proche, Dôle[674] est la première ville où, en 1874, une rue réunit les deux régions de l'Est dans l'appellation *Alsace-Lorraine*. Nombre de maires désignés par le gouvernement de l'Ordre moral, nomment des rues ou places de *Strasbourg*. C'est le cas à Niort[675], à Alençon[676] et à Bordeaux où le vicomte Jean de Pelleport-Burète inaugure le 11 mai 1874, une *rue de Metz* et une *rue de Strasbourg*.

Mais c'est surtout à partir des années 1880 que les rues alsaciennes-lorraines se propagent en France. A cela, il y a une explication politique : la républicanisation des municipalités[677]. Les maires républicains nouvellement élus prennent marquent du sceau de leur opinion le paysage quotidien de leurs administrés. Par les noms de rues, ils commencent par rendre un hommage marqué à l'Alsace-Lorraine. De 1870 à 1913, cent quarante rues sont ainsi dédiées à l'Est : 21 % d'entre-elles l'ont été entre 1880 et 1885. Ce mouvement indique que la République s'implante en France en associant son image à celle de l'Alsace-Lorraine. C'est rappeler que les Républicains ont été les principaux défenseurs de l'intégrité du territoire.

---

[671] Décision du 7 août 1871, sous le mandat du républicain Emile Fourcand.

[672] *Cf.* volume 2, annexe 2, plan de Mézières.

[673] Le maire est M. Méro.

[674] Jacques Duhamel C.D.F,

[675] Le maire conservateur Joseph Monnet fait nommer une place et une rue Strasbourg, en 1872.

[676] En 1875, un arrêté municipal signé d'Adolphe Tixier créé un *boulevard de Strasbourg*. L'évocation se veut peut-être une référence indirecte à Thiers, le « libérateur du territoire ».

[677] Depuis 1882, maires et conseillers municipaux des chefs-lieux de cantons sont élus au suffrage universel masculin. En 1881, la révolution municipale ne concède que dix mille municipalités sur trente-cinq mille à la droite. En 1884 est votée la loi générale sur l'organisation municipale.

Pourtant, au cours de cette période, il semble que le souvenir des provinces perdues commence déjà à se figer. L'évocation obéit à une rhétorique inaugurée en 1870. Elle est en passe de devenir un classique des manuels scolaires élaborés en ces débuts de l'école publique obligatoire. A Beauvais, en 1882, on trouve une *rue Alsace* « en souvenir de cette malheureuse et patriotique province que les revers de la guerre de 1870 nous ont arrachée ». La prose municipale reflète l'iconographie devenue très populaire des deux sœurs éplorées. La rue de Lorraine y est « voisine de celle d'Alsace, comme le sont les deux provinces sœurs qui gémissent d'être séparées de la mère patrie »[678]. De consonance proche, la *rue de Touraine* fit les frais de l'évocation patriotique. Les usagers en furent sans doute peu troublés. En fait, il semble que cette mode a essaimé d'abord des grandes villes, pour gagner ensuite les villes moyennes de la France des terroirs. A Millau, en 1880, une rue nouvelle du quartier de la gare « exprime le regret de tous les Français pour la perte d'une partie de notre territoire »[679]. Ces préfectures ont achevé la construction de la gare, des grandes avenues et des nouveaux quartiers. Le cas est significatif à Carcassonne où les *rues Alsace, Strasbourg, Lorraine, Belfort, Metz,* apparaissent dans le quartier récent du Palais - « Afin de perpétuer le nom de la province française passée sous la domination allemande en 1870 »[680]. Une explication politique ? Ces années correspondent, à l'échelle locale, à un élan de rénovation républicaine opportuniste. Selon Maurice Agulhon, « la 'républicanisation du décor' n'a pas été une entreprise systématique et générale des gouvernants (le plus souvent républicains modérés) mais le résultat des influences locales de ceux des républicains radicaux qui étaient partisans d'une laïcité de combat... »[681]. En ces années 1880, la

678 Compte rendu des séances du Conseil municipal de la ville de Beauvais, séance du 27 mars 1882, voirie urbaine, changement de noms, rapport de la commission. Propositions adoptées lors de la séance du 2 juin 1882. Le maire en place est le républicain Claude Hubert Simon.

679 Archives municipales CREA, Millau.

680 Ce qui est oublier un peu prestement l'Assemblée de Bordeaux, en 1871. *Registre municipal,* juillet 1883. Depuis janvier 1883, le maire nommé est le républicain Fédou. La municipalité est républicaine depuis 1878 (maire : Marcou).

681 Maurice Agulhon, *Histoire vagabonde, I, Ethnologie et politique dans la France contemporaine,* Gallimard, 1988, p. 307.

dénomination répond à une volonté pédagogique. En effet, « Aujourd'hui, lorsqu'une voie nouvelle est à désigner, l'Administration municipale saisit presque toujours cette occasion pour rappeler aux générations à venir le nom d'un compatriote illustre ou celui d'un citoyen utile, et quelquefois encore un fait historique contemporain »[682]. Aussi les noms génériques de *Place du marché* ou de *l'Hôtel de ville* sont remplacés par des dénominations moins prosaïques.

B - Des provinces mythifiées (1891-1899).

Pendant la crise boulangiste peu de dénominations se réfèrent aux provinces de l'Est. On en relève deux séries seulement, à Rennes[683] et à Lille où Emile Paclot inaugure son mandat, le 15 novembre 1889, par une série de dénominations sans ambiguïté : une *place de Lorraine*, une *rue de Metz* et une *rue de Strasbourg*. Après cette phase d'exaltation patriotique et le passage du nationalisme à droite, une nouvelle phase de dénominations commence dans les années 1890. Alors que dans un premier temps, les dénominations *Alsace* et *Lorraine* étaient bien distinctes, à la fin du siècle celle d'*Alsace-Lorraine* devient plus fréquente. L'exemple de Grenoble[684] illustre cette évolution. En 1870, à peine nommée, la Commission administrative spéciale[685] donne le nom *Alsace* à une petite rue du centre. Six ans plus tard, on trouve une *rue de Lorraine* dans le quartier Notre-Dame. Finalement, en 1883, l'avenue menant à la gare est baptisée *Alsace-Lorraine*. Elle est distincte des deux autres rues. Le processus se répète à Lyon : on trouve une *rue d'Alsace* en 1878[686] ; elle devient *rue d'Alsace-Lorraine* sous le mandat d'Edouard Herriot, en 1908[687].

---

682 Extrait des délibérations du conseil municipal de Rouen, 31 mars 1882.

683 A Rennes, en 1882, le maire est le Républicain E. Le Bastard. Son conseil décide d'un boulevard de Metz et d'un boulevard de Strasbourg.

684 Paul Dreyfus, *les Rues de Grenoble*, Glénat. s. d.

685 La commission grenobloise est présidée par le républicain, maire de 1848, Adolphe Anthoard.

686 Nom attribué le 19 novembre 1878. *Cf.* Maurice Vanario, *Les Rues de Lyon*, éditions lyonnaises d'Art et d'Histoire, p. 13.

687 Nom attribué le 16 mars 1908.

Les noms se propagent des centres urbains et essaiment dans la France des terroirs. A la fin du siècle, les petites villes entreprennent à leur tour d'importants travaux d'urbanisme. C'est l'occasion pour nombre d'entres-elles de donner des noms à des rues restées jusque-là anonymes. Le cas se présente à Ussel où, en 1897, on trouve parmi les vingt-neuf dénominations adoptées en bloc par le Conseil municipal une *rue* et une *place d'Alsace-Lorraine*[688]. Dans d'autres villes de Corrèze s'opèrent à la même période des changements de dénomination. A Brive, l'ancienne *rue des Casernes* devient, sans intention belliqueuse, *avenue d'Alsace-Lorraine*[689]. Le registre des délibérations précise :

> - Le conseil municipal, en réunissant les noms d'Alsace-Lorraine et de Thiers dans un quartier où existait déjà celui de Gambetta, estimait faire une heureuse association d'idées.

L'Alsace-Lorraine rappelait « à notre chère patrie une blessure au cœur, un souvenir de nos deux provinces prisonnières de guerre »[690]. De même, la route Nationale qui traverse Tulle prend le même nom. Toujours dans la région, à Limoges, on trouve une rue Alsace-Lorraine[691] en 1898. Cet exemple de diffusion départementale se répète à la même période en Haute-Saône. On trouve une *rue d'Alsace-Lorraine* à Lure - elle n'existe plus aujourd'hui -, à Vesoul[692]; A Gray, par contre, les deux régions sont encore distinguées. Le nom se propage également par usage spontané. En effet, à Pau, le *boulevard de Lorraine* suit le *boulevard d'Alsace* selon la délibération datant de 1876. A la fin du siècle, par habitude, c'est devenu le *boulevard d'Alsace-Lorraine*[693]. Le cas est

---

688 Le maire est M-E. Brindel, radical de droite. *Cf.* Archives communales d'Ussel, Délibérations 1897, f. 244v-245.

689 Délibération du 4 octobre 1892, Archives départementales de la Corrèze.

690 J-P. Lartigue, J. Watson, *Brive-la-Gaillarde, Histoire et dictionnaire des noms de rues*, Lucien Souny, 1990, p. 22. Dénomination effectuée au début du second mandat du maire « républicain sincère et convaincu », Bernard Cyprien Chouzenoux qui, au cours de son premier mandat, aménagea sa ville, perçant une vingtaine de rues et prolongeant les boulevards extérieurs.

691 A Limoges, la rue Alsace-Lorraine date du 14 novembre 1898. Elle est décidée sous le mandat du socialiste Emile Labussière. Une rue de Metz et une rue de Strasbourg sont attestées en 1909 mais elles ne semblent pas avoir fait l'objet d'une délibération.

692 La rue date de 1901, sous le mandat du maire républicain modéré, M. Grillon.

693 Information fournie par Christine Juliat, conservatrice des Archives municipales de Pau, courrier du 31 mars 1998.

identique à Reims où l'usage accole les noms des deux rues qui se suivent. L'expression « Alsace-Lorraine » ne correspond à aucune réalité géographique ou culturelle. Dans les noms de rues, est-elle l'association patriotique et éplorée des deux « régions martyres » ? ou bien la traduction du nom du *Reichsland* ? L'annexion a réuni trois départements et la traduction par les Français du nom allemand *Elsass-Lothringen* vaudrait reconnaissance voire acceptation tacite de l'annexion. Cette hypothèse est à discuter. Toutefois, au cours des trente années suivant l'annexion, les relations concrètes et régulières attachant les Français aux régions de l'Est s'estompent, les références deviennent imprécises. Peu à peu, ils ont recours à ce terme général, plus vague. Vue de France, l'Alsace-Lorraine, n'est pas un ensemble territorial cohérent : elle réunit deux régions qui se tournaient le dos selon l'expression de Paul Vidal de la Blache. L'Alsace domine toutefois le couple peut-être parce qu'elle est un espace géographique plus vaste dont la culture est plus différenciée et repérable, à l'instar des Alsaciennes aux coiffes monumentales. Contre la géographie physique, la mémoire nationale invente un nouvel espace. Un mythe territorial s'élabore. Il a pour support le nom même d'Alsace-Lorraine. L'usage d'une expression aussi longue dans les dénominations est déjà surprenant. C'est devenu une image mentale qui s'imprime presque inconsciemment sur les réalités locales. C'est dire la force du poncif national. Il perd peu à peu de sa vigueur. A la fin du siècle, il ne s'agit plus que d'un « hommage » rendu à un « souvenir ». L'hommage a désormais un aspect de rituel dépassionné. A Bourg en Bresse, le conseil municipal juge « utile et bon de rappeler dans notre cité le doux souvenir de nos provinces perdues momentanément »[694]. Utile, c'est donc que le souvenir s'estompe et ses contours devenus flous, font d'une guerre et d'une annexion un souvenir « doux ». L'adjectif indique bien que ce ne sont plus les événements guerriers que l'on a en mémoire mais bien le poncif de l'Alsace mythifiée. Ce sont les paisibles villages et les femmes en coiffe qui peuvent passer pour un doux souvenir de livres de lectures et non plus d'actualité nationale. L'idée de revanche, galvaudée dans les années 1880, est tout de même contenue dans le terme de « momentanément ». Mais

[694] *Cf.* texte intégral, volume 2, annexe 3, Délibérations municipales.

c'est l'impression d'une « séparation longue déjà d'un quart de siècle » qui domine sur l'appel à la réparation.

En somme, la dénomination est un témoignage de « la vive et toujours durable affection que tous nous avons au cœur pour l'Alsace et la Lorraine ». A l'échelle locale, c'est aussi un acte fondateur car cette « artère qui deviendra la principale de la ville » va ouvrir « une ère nouvelle, favorable (...) aux intérêts » de Bourg. L'espérance est étendue aux frères d'Alsace :

> - Puisse l'idée qui nous anime amener aussi pour les chères provinces arrachées à la mère patrie un avenir réparateur de l'injustice. En attendant les jours heureux où le Droit aura primé la force, nous consacrerons notre volonté de ne rien oublier et nous manifesterons nos espérances en décorant notre principale rue du doux nom d'Alsace-Lorraine[695].

Pourtant l'appellation n'est pas tout à fait neutre, et si elle fait encore vibrer la fibre patriotique ce n'est plus celle des Républicains. L'évocation « serait en même temps un légitime hommage rendu à un souvenir cher à tous les bons Français ». L'évocation des provinces perdues, thème initialement républicain, est désormais passé à droite. A Dijon, au contraire la rue Alsace-Lorraine est débaptisée en 1899 pour ne laisser qu'une rue de Lorraine.

3- L'impact de la dénomination

A- Des mémoires marquées.

Ce grand travail de dénomination accompli en trente ans, de 1870 à 1900, correspond aux grandes phases de transformation des villes. Dans la plupart des villes de provinces, de nouveaux quartiers sont construits. Ils abritent généralement les administrations, la préfecture et les négoces. Ils sont la façade resplendissante de la ville nouvelle. A Toulouse, la toute récente percée et principale artère commerçante reçoit le nom de rue de Metz[696]. Un support tout neuf s'offre ainsi à l'affichage public : les plaques de rues. A la rencontre d'une phase de transformation de la ville et d'une

---

695 Séance du Conseil municipal de Bourg-en-Bresse du 28 avril 1896, présidée par le maire républicain Jean-Marie Verne Rapport de la Commission de la Percée lu en séance par M. Loiseau, *Registre des délibérations*, 1896, pièce n°59.

696 Même constat à Bourg en Bresse : c'est la principale artère de la ville qui reçoit le nom d'Alsace-Lorraine. *Cf.* volume 2, annexe 3.

idéologisation de la société, ces voies modernes, celles du commerce ou de la promenade, reçoivent le baptême des provinces perdues. Ces rues déclamatoires parviennent à respecter le mot d'ordre de Gambetta, « y penser toujours, n'en parler jamais », et l'ambiguïté qui en découle pèse sur tout le demi-siècle.

Il est difficile de juger de l'impact des dénominations sur l'opinion publique. Mais l'importance du milieu linguistique dans lequel nous évoluons ne peut être niée : Daniel Milo lui attribue des « effets idéologiques incalculables »[697]. Ces dénominations ont pu contribuer à fabriquer une mémoire affective, sensible en tout cas aux provinces de l'Est qui ne peuvent être considérées comme les autres. Une mémoire vive, malgré soi... Jean-Paul Sartre, né en 1905, élevé par un grand-père alsacien et germaniste, se sentait imprégné par « l'agressivité nationale et l'esprit de revanche (qui) faisaient de tous les enfants des vengeurs ». Il se disait « marqué » - insistant sur l'aspect inconscient et subi de ce phénomène. Le reste mérite d'être évoqué :

> - Dans mon cœur sans haine, les forces collectives se transformèrent (...). Mon idéalisme épique compensera jusqu'à ma mort un affront que je n'ai pas subi, une honte dont je n'ai pas souffert, la perte de deux provinces qui nous sont revenues depuis longtemps[698].

L'école donne un sens à cette sensibilité automatique aux provinces perdues. L'instituteur fait usage de la pédagogie du connu pour que l'enfant s'approprie et intériorise un concept. Par exemple, l'amour de la patrie est comparé à l'amour filial. Les noms de rues, de même, créent une familiarité, une proximité avec des zones géographiques désormais étrangères.

B- Mémoire locale et mémoire nationale.

L'évocation des provinces de l'Est est parfois associée à une référence locale. On rend hommage à un enfant du pays ou à un personnage important en même temps qu'aux provinces perdues. Ainsi, à Angers, on trouve une rue *Alsace-Lorraine* « en souvenir des provinces perdues et de Monseigneur Freppel, évêque d'Angers, alsacien »[699]. Pendant

---

[697] *Cf.* Daniel Milo, *Les lieux de mémoire, op. cit.*

[698] Jean-Paul Sartre, *Les mots*, Gallimard, 1964, p. 96.

[699] A Angers, la rue Alsace-Lorraine date du 15 mars 1871, sous le mandat du maire républicain, Alexis Maillé. On trouve, à la même date, une place de Lorraine.

la guerre franco-prussienne, c'est une façon de témoigner de l'engagement de la ville au service de la patrie. Il y a, à Albi, une *rue de Bitche* parce qu'un Albigeois, le colonel L.-C. Teyssier a défendu la place[700]. De même, trois batteries de mobiles ont été levées à Toulouse. Le fait d'arme dont la ville garde la mémoire est le siège de Belfort. Durant les cent six jours de siège, les mobiles de la Garonne auraient soutenu le moral de la population en chantant tout le répertoire occitan de Toulouse. Plusieurs lieux de la ville rendent hommage à ces enfants du pays : d'abord le monument de la *Défense de Belfort*, au cimetière de Terre Cabade, ensuite la rue et la place de Belfort, à partir de 1873, situées dans le quartier de la gare[701]. Les cités méridionales avec en avant-garde leurs mobiles, se placent dans une geste qui évoque la levée en masse de l'An II. A Tarbes, une bigourdane console deux fillettes, l'Alsace et la Lorraine, cependant que son mari, en béret et armé par la France, va réparer l'injustice. Ce monument illustre à merveille l'unité de la nation : du Nord au Sud, les régions sont solidaires et unies dans la patrie française.

Le lien entre la cité et les provinces perdues est parfois des plus chantournés. A Clermont-Ferrand, on trouve à côté des rues *d'Alsace*, de *Metz* et de *Strasbourg*, une *rue de Colmar* « ainsi nommé (...) à cause des souffrances que la région alsacienne a subies pendant la guerre de 1870. Elle est aussi la patrie du sculpteur Bartholdi, auteur du Vercingétorix installé place de Jaude »[702]. Le lien peut toutefois être plus solide : la Dordogne a recueilli les populations alsaciennes réfugiées. Pierre Saumade, maire de Périgueux de 1890 à 1909, ajoute aux classiques rues de *Metz*, *Strasbourg* et *d'Alsace-Lorraine* une plus originale *rue des Alsaciens*[703]. Le sens du local a des limites puisque

---

700 A Bitche, le souvenir est plus direct encore avec la rue Teyssier, *Registre des délibérations municipales*, 6 août 1870.

701 La place de Belfort, devenue depuis les années 1880 le lieu d'exercice des souteneurs et des prostituées, a pour les Toulousains une connotation plus grivoise que patriotique.

702 Louis Passelaigue, *Histoire des rues de Clermont et Montferrand*, Edition de Borée, 1997, p. 45. Ces rues datent vraisemblablement de 1871, à la suite de changements de noms. Toutes ces rues sont d'ailleurs situées dans le quartier de la gare (Bardoux, Alliance républicaine).

703 *Registre des délibérations municipales*, 15 mars 1891. Georges Saumade est maire depuis 1890.

Cahors[704], la ville de Gambetta, n'a pas de rue évoquant l'Est. Il est vrai que ce n'était alors qu'un gros bourg rural.

Enfin, on trouve souvent à l'origine de la dénomination, des Alsaciens ou des Mosellans repliés vers la France après 1870. Ils influencent la toponymie locale et c'est pour eux une façon de transférer dans leur ville d'adoption, le souvenir du *Heimat*, de la petite patrie. Ainsi, un conseiller municipal alsacien mosellan est souvent à l'origine des dénominations. Les Alsaciens et les Lorrains sont pour une bonne part responsables de l'entretien du souvenir des provinces perdues en France[705]. A Toulouse, un Lorrain, M. Joly, est cité parmi les conseillers municipaux. En mars 1886, des voies nouvelles sont ouvertes au Havre. On y trouve non seulement une *rue de Thionville*[706] mais aussi les rues de *Gravelotte, Colmar, Moselle* et *Mulhouse*. Paul Marion, maire à la suite de l'Alsacien Jules Siegfried, démissionnaire car élu député, a t-il voulu rendre hommage à son prédécesseur ? À Melun, Wichard, le président de *l'Association melunaise des Alsaciens-Lorrains*, est adjoint au maire. A sa demande, un quai est baptisé *Alsace-Lorraine*. Il fait appel à l'émulation municipale en faisant « remarquer que depuis qu'une partie de nos provinces nous ont été violemment arrachées, toutes les villes de France ont considéré comme un devoir de rappeler le souvenir de ces parties de la patrie démembrée en donnant le nom d'Alsace-Lorraine à une place, une rue, un boulevard. Il s'étonne et regrette que Melun dont le patriotisme est bien connu, n'ait rien fait d'analogue et propose de donner le nom de quai d'Alsace Lorraine à la partie du quai d'Almont comprise entre le Pont aux fruits et le boulevard Gambetta »[707]. Ne méconnaissant pas la force des habitudes, l'auteur précise que « la promenade d'Almont continuera à porter ce nom et rien ne sera changé dans les habitudes locales ».

---

704 On peut encore voir à Cahors une vieille épicerie portant le nom de Gambetta.

705 L'association du « Souvenir français » consacrée à l'entretien des tombes de 1870 a été fondée par un Alsacien et un Lorrain.

706 Au Havre, la rue de Thionville est ainsi nommée « en souvenir d'une des malheureuses cités que la funeste guerre de 1870-1871 nous a enlevées et dont les habitants conservent religieusement le culte de la patrie perdue ».

707 Extrait des délibérations du Conseil municipal de Melun, 22 mai 1886.

La proposition est adoptée. Heureuse coïncidence, Charles Wever[708], le président de *l'Alsacienne-Lorraine de Seine et Marne,* habite ce quai. En Polynésie, deux conseillers municipaux ont des noms alsaciens : M. Brault-Hartmann, premier adjoint, et son collègue G. Spitz. Le premier a des origines alsaciennes certaines puisqu'on trouve dans la presse locale une publicité, datant de 1886, pour le *Restaurant d'Alsace* tenue par Léonce Brault et sa femme, une Alsacienne[709]. Sous leur influence et par une ironie du Conseil municipal, la *rue du rempart de l'Est* devient la *rue Alsace-Lorraine*[710]. Parmi les nouvelles dénominations, une *rue des Vétérans de 1870,* un *Square Gambetta,* une rue *Paul Déroulède* ou encore une *rue Général de Castelnau* évoquent l'actualité politique des années 1870 - 1885.

Dans la plupart des villes du Nord, de l'Est et dans la région parisienne, vivent de fortes communautés d'Alsaciens et de Lorrains. C'est le cas à Mâcon, Saint-Dié, Reims ... Leur présence peut expliquer les noms de rues. Ainsi, « les Alsaciens Lorrains repliés sur Melun et la Seine et Marne sont nombreux et influents »[711] ; ils y ont retrouvé cinquante-sept Cuirassiers compatriotes qui optèrent pour la nationalité française lors de leur garnison, en 1871-1872. A Reims, l'immigration des Alsaciens Lorrains entre 1871 et 1872 a été évaluée entre quatre mille et cinq mille personnes[712]. On trouve dans la ville une *rue de Thionville* et une *rue de Mulhouse,* dès 1873.

Après l'annexion, de nombreux filateurs de Guebwiller se sont installés à Montbéliard. L'un d'eux, Jules Bourcart, aménagea des logements locatifs pour son personnel. Situées dans le quartier de la Prairie, traversé par le chemin de fer, les rues portent les noms évocateurs de *Colmar, Guebwiller, Mulhouse.* Aucune délibération municipale ne porte

---

708 Charles Wever, né dans la Meurthe, est professeur au collège de Melun depuis 1883. *Cf.* H. Clayette, *Melun pas à pas, op. cit. Cf.* volume 2, annexe 4.

709 Le Conseil municipal, au cours de la séance du 5 août 1921, vote des changements de dénominations. *Cf.* volume 2, annexe 4.

710 Le Conseil municipal, au cours de la séance du 5 août 1921, vote des changements de dénominations. *Cf.* Arlette Pannetier, *Ibid.*

711 J. Et H. Clayette, *Melun pas à pas, op. cit.*

712 Henri Jadart, *Travaux de l'Académie Nationale de Reims,* 1881.

trace de ces dénominations mais elles existent sur le plan de 1896[713]. Ce même quartier s'enrichit progressivement de rues évoquant des héros militaires tel Kléber. Des immigrés se sont également installés dans le Sud, à Tarbes, à proximité de l'Arsenal. A Biarritz, une *rue d'Alsace* apparaît au début du XXe siècle pour remercier messieurs Stoehling et Shlumberger, « deux généreux donateurs alsaciens qui permirent la construction d'une école maternelle ». Les noms de rues reflètent aussi l'histoire individuelle. Ils témoignent du rôle non négligeable des Optants ou des Alsaciens et des Lorrains réfugiés ou installés depuis longtemps en France. Ils sont devenus les gardiens de la mémoire alsacienne lorraine en France. C'est le cas également des industriels d'origine alsacienne installés en France. Ceux-ci utilisent la figure de l'Alsacienne comme image de leur produit. On la retrouve sur les paquets de biscuits *L'Alsacienne*[714] ou sur les sachets de levures chimiques *Alsa*[715]. Les célèbres sachets roses de levure sont ornés, depuis 1897 et jusqu'à nos jours, d'une Alsacienne en coiffe, quelque peu hiératique, un gougelhof à la main. *Ancel* est également une marque alsacienne, ornée à l'origine d'un profil d'Alsacienne. C'est la figure unique de l'Alsacienne et, éventuellement, la cigogne qui servent à identifier ces différentes marques pâtissières. Rares sont les marques associées à ce point à une région, aucunes aussi célèbres du moins[716]. Le nom et l'image de ces produits témoignent de l'attachement de ces familles à leur région d'origine. Elles relèvent aussi d'une stratégie commerciale : depuis 1870, les Français ont été sensibilisés à l'Alsace. La région évoque automatiquement des

---

[713] Fichier des noms de rues des Archives municipales de Monbéliard. Le *Souvenir français* a également été actif dans la ville, théâtre d'opérations pendant la guerre franco-prussienne. En 1893, un monument, à la « mémoire de nos braves de l'armée de l'Est », est érigé dans le cimetière communal du Mont-Christ : l'inscription est édifiante : « A eux l'immortalité ; A nous le souvenir ! A nous l'espérance » ; un autre, construit en 1906-1912, orne le square du Souvenir, rue de Belfort. Dans les communes voisines on trouve dix autres monuments aux morts de 1870, réalisé par le sculpteur A. Bloch.

[714] Les biscuits *L'Alsacienne* sont fabriqués à Paris, à partir de 1904, par une famille originaire de Mulhouse. Cette « gaufre d'Alsace » dont les paquets sont ornés d'une belle Alsacienne deviennent vite populaires.

[715] *Alsa* est une entreprise fondée à Igney-Avricourt par un pâtissier alsacien, Emile Moench. Au début du XIXe siècle, l'entreprise s'installe à Nancy.

[716] D'autres produits émergeant à cette période choisissent une identification enfantine, c'est le cas des chocolats *Menier*, ou exotique pour *Banania.*

souvenirs de l'école élémentaire. Rappelant l'enfance, l'Alsace est en quelque sorte la madeleine de Proust des Français du début du siècle.

C- L'Alsace-Lorraine, récurrence publicitaire.

Tout comme les noms de rues, le phénomène publicitaire, naissant au XIXe siècle, marque le paysage des villes. La réclame s'affiche en polychromie ou en plaque émaillée. L'Alsace, représentée par une femme en coiffe, est là encore une image des plus fréquentes. Cet usage nouveau multiplie encore la présence des provinces perdues en France. En outre, il témoigne du fait que l'Alsace-Lorraine est une représentation déjà bien ancrée dans les esprits. La réclame utilise en effet des images qui sont spontanément reconnues et sympathiques au public. Elle reflète aussi, avec humour, l'actualité et les préoccupations nationales. Ainsi, pour vanter les vertus d'un baume soignant les cors, le *Spécifique Victorieux*[717], le dessinateur imagine une scène à la frontière franco-allemande où grâce au *Spécifique*, l'armée française prend sa revanche. C'est aussi vers la frontière franco-allemande que les dirigeants européens de la Triple-Alliance, juchés sur des bicyclettes *Barré*[718], se dirigent. Y a t-il là aussi un jeu de mot sur le nom du produit par rapport à une frontière fermée, en 1907, suite aux tensions marocaines ? Ainsi, les provinces perdues sont présentes sur des supports où on ne les attendrait guère. Présence évidente ou effacée, l'image de l'Alsace-Lorraine demeure dans l'esprit des Français. Ainsi, en 1895, un négociant du Gers profite de l'Alliance franco-russe et des accords commerciaux qui en ont résulté[719] pour lancer « *Le Moscovite*, l'armagnac du couronnement[720] » à l'occasion du couronnement de Nicolas II[721]. Les enjeux militaires et diplomatiques sont évidents sur l'image : au premier plan,

[717] C'est le nom du pharmacien de Dordogne fabriquant le produit...Image publicitaire datant de 1903. Fond de la bibliothèque Forney, image n° 173906, dim. 101x130 cm, imp. Mazerand, (Cirey, Meurthe et Moselle).

[718] Edouard VII, Nicolas II et le président Fallières sur cycles Barré se portent à la rencontre de Guillaume II, Affiche de Courtois, 1907, format 125 x 160 cm, bib. Forney, E 198297. *Cf.* en annexe, cahier des illustrations.

[719] J. et A. Dupuy sont « fournisseurs de S. M. L'Empereur de Russie ».

[720] « La Moscovite », 1895, bibliothèque Forney, n° 214817, dim. 156 x 117 cm. Imp. Lemercier (Paris). *Cf.* en annexe, cahier des illustrations.

[721] Le couronnement de Nicolas II eut lieu le 1 novembre 1894.

un officier français trinque avec son homologue russe. Détail intéressant, la serveuse est, à l'arrière-plan, une discrète Alsacienne identifiable à sa coiffe[722].

Finalement, la toponymie urbaine réintègre l'Alsace-Lorraine dans le territoire français. L'annexion est niée ou du moins contournée. Disparaissant de la carte de France, elle est inscrite dans le paysage urbain dès 1871 et jusqu'au seuil de la Grande guerre. L'enquête révèle que l'Alsace-Lorraine, d'abord regrettée et revendiquée, s'efface progressivement des objectifs nationaux réalistes. Mais, inscrite sur les plaques de rues ou dans les réclames, elle n'en demeure pas moins présente dans le quotidien des citadins. C'est cette présence, discrète et silencieuse mais continue, qui compte car elle imprègne les mentalités françaises. Elle renvoie l'image d'un territoire national incomplet.

L'efficacité de ce message n'est pas négligeable car il s'affiche dans les rues principales et sur de nombreux produits. La province, reconstruisant son centre plus tardivement que Paris, fait preuve de modernité en plaçant les nouveaux noms honorifiques dans le centre. Maurice Agulhon, observant la « ville sculptée »[723] du XIXe siècle, avait justement remarqué « la politisation massive et intime de la province française ». Les dénominations en ont été un étonnant vecteur.

[722] En 1918, Boutigny imagine que c'est au Dubonnet que les Alsaciens saluent l'arrivée des soldats Français en Alsace. Panneau publicitaire cartonné, ill. Boutigny, Dubonnet, vers 1918, bibliothèque Forney, n° 215494, dim. 47 x 36 cm. *Cf.* en annexe, cahier des illustrations.

[723] Maurice Agulhon, *Histoire vagabonde, tome I, op. cit.*

CHAPITRE II

LE TERRITOIRE DANS LA LITTERATURE

ET LA PEINTURE MILITAIRE

Les noms de rues renvoient à une France urbaine dynamique, s'appropriant symboliquement les provinces perdues. Le territoire est reconstruit dans la topographie urbaine. Mais cette image doit être complétée par une autre plus tourmentée. En effet, la littérature transmet une tout autre représentation du territoire : menacé, envahi, il est avant tout fragile. Ainsi, de 1871 à 1892, abondent dans la littérature les récits et romans consacrés à la guerre franco-prussienne. Présent dans les écrits naturalistes, ils s'éloignent des écrits patriotiques et cherchent à donner une expression valable du passé. Ces écrits ont alors valeur de témoignage. En outre, les scènes de détail d'Alphonse Daudet, prises sur le vif, montrent la guerre du côté des petits, enfants ou humbles. La plupart des auteurs furent témoins ou acteurs de la guerre. Alphonse Daudet ou le jeune Maupassant se sont engagés dans la garde nationale, à Paris. Le premier raconte cette expérience dans des chroniques, publiées dans la presse et reprises dans les *Lettres à un absent*[724] ; dans des récits rassemblés dans *Les contes du lundi*[725] et *Robert Helmont*[726]. En 1880, lors des *Soirées de Médan*, Guy de Maupassant fait son entrée dans le monde des Lettres, avec des récits de la guerre de 1870. Ce choix ne n'explique pas seulement par le désir de rompre avec le style

---

[724] Ses chroniques et récits sont publiés à partir de l'été 1871 dans *le Soir, l'Evénement* ou le *Figaro*. Les *Lettres à un absent* sont publiés en recueil en novembre 1871.

[725] *Les contes du lundi* sont pour la première fois publiés en recueil en mars 1873.

[726] *Robert Helmont*, juillet 1874.

revanchard, il reflète aussi d'anciennes préoccupations, voire des obsessions[727]. Claude Digeon estime que la guerre n'a pour ces auteurs qu'une place secondaire, celle de souvenirs constituant un réservoir d'histoires[728]. Pourtant, ce thème est trop récurrent tout au long de notre période d'étude pour n'être qu'une toile de fond. Pour Zola, qui ne vit la guerre que de loin, elle est à l'origine d'une longue réflexion menée tout au long du cycle des Rougon-Macquart : « Il n'y a plus à cacher ni à excuser nos défaites. Il faut les expliquer et en expliquer la terrible leçon »[729]. Pour cela, en 1891, il rassemble une impressionnante documentation, effectue des voyages sur les champs de bataille et écrit *La débâcle*[730], le dénouement des Rougon-Macquart. Dans tous ces textes, la guerre est décrite avec réalisme[731]. Ils n'expriment pas la simple « horreur peureuse de la guerre »[732]. Ils utilisent, comme contexte ou au cœur de l'histoire, un aspect particulier de la guerre : l'invasion du pays. Ils décrivent l'émergence d'une représentation nouvelle, celle d'un territoire fragilisé.

1 - Le territoire fragile

A- La débâcle.

Les textes décrivent soigneusement les différentes phases de la défaite. Ils construisent une dramaturgie et en fixent le scénario dans les mémoires. La première phase, la plus déroutante, est celle de *la débâcle*. Maupassant évoque le reflux des soldats français, à Rouen, le 5 septembre 1870, « la grande débâcle d'un peuple habitué à vaincre et désastreusement battu... »[733]. Léon Bloy voit « la débâcle inouïe du grand peuple des

---

[727] Selon H. Lecomte de Noüy, « Maupassant intime », *La grande Revue*, 10 avril 1913, les images de la guerre renaissent intactes, terrifiantes, dans des cauchemars récurrents dont il s'éveille transi d'angoisse.

[728] Claude Digeon, La crise allemande de la pensée française, op. cit., p. 261 et svt.

[729] E. Zola, *La Débâcle*, 1892, Pocket, 1993, préface, p. 6.

[730] *La débâcle* est publiée en feuilletons dans *La Vie populaire*, à partir du 21 juin 1892.

[731] Il y a matière à comparer ces écrits à ceux de 1914-1918. Les combattants - écrivains de 1870 adoptent la forme de la nouvelle ou du roman mais le fond du récit est réaliste. « Ceux de 14 » utilisent le roman ou l'écrit autobiographique mais, tout en revendiquant le témoignage, leurs écrits contiennent bien des « erreurs ». Par exemple, l'image de la terre des tranchées inondée de sang, chez Barbusse. *Cf.* Norton-Cru, *Du témoignage*, 1923.

[732] Claude Digeon, La crise allemande de la pensée française, op. cit., p. 268.

[733] Maupassant, *Boule de suif*, Press-Pocket, p. 29

Invaincus »[734]. Ainsi, le choc est rude car il touche un peuple se nourrissant encore du mythe de la grandeur napoléonienne. Aussi la débâcle est un « châtiment nécessaire » car elle débarrasse l'esprit français des oripeaux de l'époque impériale : la vanité, l'arbitraire et l'égoïsme[735].

Zola décrit avec la plus grande minutie cette *Débâcle* inédite dans l'histoire du territoire français. Ce sont d'abord des marches épuisantes et inutiles, des bivouacs désorganisés, l'attente vaine de la rencontre avec l'ennemi, enfin des combats à l'issue incertaine puis les ordres de retraites inexplicables. L'armée se décompose sous l'effet de ces marches et contre marches incompréhensibles, d'ordres contradictoires[736]. Sous la plume de Zola, la débâcle est une défaite sans combat, l'armée se délite, contournée par l'adversaire dont l'arme la plus redoutable est la désinformation. Il décrit une nouvelle forme de guerre où l'issue des batailles importe moins que l'état moral des adversaires. La débâcle est donc à la fois le repli désordonné des armées et l'effondrement du système et de l'époque impériale. La peinture militaire reflète une tout autre image : le bivouac du d'Edouard Detaille peint dans *Le Rêve* (1888), est parfaitement ordonné[737]. De même, son armée est *En Retraite* (1873) et non en pleine débâcle, ce qui suggère le bon ordre de la manœuvre porté sur la toile. La scène représente l'épuisement des hommes et des chevaux, dans un décor hivernal qui évoque la retraite de Russie ; mais la longue colonne de soldats où chacun a conservé son fusil, reste ordonnée. L'imagerie Vagné de Pont-à-Mousson illustre une série de protège-cahiers avec le thème de l'invasion allemande. L'armée de l'Est « obligée, par un rigoureux hiver, de battre en retraite », apparaît très digne et organisée. De même, obligés à la « reddition de Strasbourg » les soldats français sont tristes mais restent fiers et combatifs. Même

[734] Léon Bloy, *Sueur de sang*, 1871, p. 245.

[735] Claude Digeon, *Ibid.*, p. 279.

[736] E. Zola, *La Débâcle*, *op. cit.*, p. 151 et suivantes.

[737] François Robichon a étudié la popularité de ce tableau : repris au théâtre par Jules Mary (1890, 1897 et 1905) ; il est mis en paroles et musique sous le titre « Le rêve passe » (1900) ; il est édité en carte postale à partir de 1902 ; on le retrouve ensuite sur les boites de plumes Sergent-Major ; il est également édité en puzzle (1910). Enfin, on peut ajouter qu'il inspire encore Hansi en 1917. François Robichon, *La peinture militaire française de 1871 à 1914*, thèse de doctorat, Paris IV, 1997, 389 pages. *Cf.* volume 2, annexe 7.

défaits, les soldats sont héroïques : ensommeillés, ils font le rêve collectif de la *Grande Armée* ; au combat, ils défendent avec acharnement leur dernier retranchement, aussi modeste et peu stratégique soit-il : *Le cimetière de Saint-Privat* (1881) ; *La porte de Longboyau* (1879) ; une simple maison jusqu'aux *Dernières cartouches* (1873). La défense est d'autant plus désespérée que l'ennemi demeure invisible. Seuls les murs lézardés et les portes arrachées témoignent de leur présence et de la violence de l'affrontement. *La charge de Reichshoffen* - par Aimé Morot, (1889) - ne laisse aucune place aux Prussiens : de la droite à la gauche du tableau, les troupes françaises se lancent dans la bataille. Ces représentations restent académiques mais elles rejoignent la littérature et le sentiment général sur un point. L'ardeur des troupes françaises est restée intacte donc la défaite ne peut s'expliquer que par la déferlante des troupes ennemis, innombrables mais invisibles : l'invasion.

B - L'invasion.

Dans les romans et nouvelles, phase brève, l'invasion est l'irruption de l'armée ennemie sur le territoire après qu'elle a débordé les lignes de défense. Comme le vieux colonel Jouve[738], soldat du Premier Empire, « les paysans ne croyaient pas à l'invasion », écrit Alphonse Daudet. Elle devient réelle à leurs yeux lorsque apparaissent les éclaireurs de l'armée ennemie, les célèbres Uhlans. Ils donnent à la population le signal de la fuite : « Dans le pays, des hommes allaient, frappant de porte en porte : 'Les uhlans ! Les uhlans ! Sauvez-vous !' Vite, vite, on s'est levé, on a attelé la charrette, habillé les enfants à moitié endormis, et l'on s'est sauvé par la traverse avec quelques voisins »[739]. En 1870 comme en 1815, l'armée ennemie devient maîtresse du pays sous le regard médusé et incrédule des habitants. Anonyme, c'est une « masse noire », des « flots envahisseurs » entrant dans la ville par trois portes différentes, écrit Maupassant, et se rejoignant sur la place de Rouen. On peut imaginer que le même scénario est reproduit dans la plupart des villes du nord de la Loire. L'invasion ne peut être contrée ou détournée : elle est aveugle et toute-puissante. Elle est une infection galopante et incurable pour certains

[738] Daudet, « Le siège de Berlin », dans *Le Soir*, 18 juillet 1871.

[739] Alphonse Daudet, *Ibid.*, p. 75.

pamphlétaires catholiques qui, tel Léon Bloy, y voient encore une guerre de religion : « Les Prussiens envahissant la France, c'est la lèpre protestante par-dessus notre ulcère de cartésianisme »[740]. Aussi, les habitants « avaient l'affolement que donnent les grands cataclysmes, les grands bouleversements ». Pour Maupassant, une « armée glorieuse » est un fléau à l'instar d'un « tremblement de terre » ou d'un « fleuve débordé »[741]. Dans un autre texte, *Un duel*, Maupassant reprend cette image d'un fléau face auquel l'homme est impuissant :

> - On voyait les soldats allemands le long des routes, au bord des champs, debout au coin des barrières, ou causant devant les cafés. Ils couvraient la terre comme les sauterelles d'Afrique[742].

Les destructions matérielles sont peu nombreuses. Elles résultent des combats - lors de *L'attaque du moulin*, de Zola - ou de vengeances pendant l'occupation du pays. Maupassant se demande : « Quoi de plus triste qu'une maison morte, avec son squelette debout, triste, délabré, sinistre ? »[743]. Plus haut, il rend visite à un ami qui fait reconstruire son château « détruit par les Prussiens ». D'un train, on aperçoit « les plaines ruinées et les hameaux incendiés »[744]. L'invasion du territoire apparaît comme la catastrophe suprême. Les populations civiles ne sont pas épargnées puisque, à l'instar des Alsaciens et des Lorrains, elles doivent subir des bombardements. L'invasion est donc synonyme de fuite pour les populations qui, à l'instar des Strasbourgeois, empilent leurs biens dans des charrettes et fuient la ville[745]. L'iconographie comme les descriptions expliquent le traumatisme de la défaite de 1870 en France et la mentalité obsidionale développée par la suite.

Ensuite, l'atmosphère extraordinaire de l'invasion disparaît rapidement et *l'occupation* commence. Pour la population, elle signifie loger et nourrir les soldats. La vie ordinaire

---

[740] Léon Bloy, *Lettre à un prêtre* (fin 1870), Recueil de textes, éd. A. Béguin 1943, p. 235. Plus loin (p. 246), il évoque les « hérétiques prussiens ». La guerre franco-prussienne prend les dimensions d'une « croisade ».

[741] Maupassant, *Boule de Suif*, Press Pocket, p. 30.

[742] Maupassant, « Un duel » dans *Boule de suif et autres récits de guerre*, 14 août 1883, Pocket, p. 145.

[743] Maupassant, « La mère Sauvage », dans *Boule de Suif*, p. 153.

[744] Maupassant, « Un Duel » dans *Boule de suif et autres récits de guerre*, *op. cit.* p. 143.

[745] *Cf.* illustration en annexe. Lithographie, F. Reinhard, « Strasbourg après le bombardement, 1870 ».

semble reprendre son cours malgré leur présence.

> - Devant les portes des maisons restées debout, des soldats prussiens, coiffés du casque noir à la pointe de cuivre, fumaient leur pipe, à cheval sur des chaises. D'autres travaillaient ou causaient comme s'ils eussent fait partie des familles[746].

Sans l'inquiétant casque à pointe, l'image serait des plus paisibles. A la campagne, on observe même « une entente cordiale entre vainqueurs et vaincus ». Mais à la ville, l'atmosphère est plus étrange, « étrangère » écrit Maupassant, « intolérable, comme une odeur répandue... l'odeur de l'invasion »[747] apportée par « des régiments entiers [manœuvrant] sur les places »[748]. La présence des troupes ennemies stupéfie, mais elle n'apparaît pas horrible. Il n'y a pas, dans ces écrits, de scène de massacre ou de pillage collectifs. L'armée prussienne semble disciplinée. Pourtant, les écrivains suggèrent l'horreur de l'invasion dans de petites anecdotes montrant la confrontation de soldats et de petites gens. Des lithographies en désignent les conséquences : les populations fuient les bombardements et l'avancée des troupes ennemies. La mémoire reste imprégnée par l'occupation : en 1887, les habitants d'Eure et Loir sont réticents à l'idée de recevoir des Alsaciens qu'ils prennent pour des espions prussiens, et craignent les exactions qui suivraient une nouvelle invasion[749].

2 - La nation inébranlable

A – Le peuple face au conquérant.

L'invasion est un fléau car il met la population à la merci de la soldatesque et de ses violences. Maupassant décrit ainsi la « goujaterie naturelle au soldat vainqueur »[750]. Les officiers sont plus brutaux encore que les soldats. L'officier de *Boule de Suif* comme celui de *Mademoiselle Fifi* est un personnage pervers jouissant à détruire les sentiments comme les objets les plus raffinés. « Des bonshommes de Saxe et des magots de Chine, des ivoires anciens et des verres de Venise » finissent en mille morceaux parce que des

---

[746] Maupassant, « Un duel », *Ibid.*, p. 143.

[747] Maupassant, *Boule de suif*, *Ibid.*, p. 31.

[748] Maupassant, « Un duel », *Ibid.*, p. 143.

[749] *Cf.* p. 100, Circulaire n°60, intitulée *Immigration éventuelle d'Alsaciens- Lorrains*, 1887. Archives nationales, CARAN, Paris, F7 12581 - 12582.

[750] Maupassant, *Boule de suif*, *op. cit.*, p. 53.

officiers oisifs sont « travaillés par le besoin de détruire »[751]. Les écrivains n'ont pas de parti pris national et ils font des officiers français un portrait tout aussi méprisable. Alphonse Daudet, dans *La partie de billard*[752], met en scène la légèreté et pour tout dire la bêtise criminelle d'un maréchal français jouant au billard, en pleine déroute. Le récit illustre la responsabilité des officiers français dans la défaite et l'invasion. Ces officiers napoléoniens n'ont pas su protéger le territoire de l'invasion car ils appartiennent à une époque révolue de gloire et de conquête.

Par contre, les simples soldats sont fidèles et tenaces. Ils sont les vrais remparts du pays. Ainsi, le *Porte-drapeau* de Daudet est un vieux sergent fier de tenir un lambeau de drapeau, cette « loque tricolore », qui représente le pays et lui donne confiance dans la victoire. A Metz, il est le seul à garder espoir et Daudet oppose cette attitude fière à celle, ambiguë, de Bazaine. La brillante société militaire du Second Empire est morte à Sedan avec la capitulation de l'Empereur. L'admiration que l'on avait pour les officiers chamarrés[753] a cédé la place, suite à leur incapacité à protéger le pays, à la méfiance et au mépris. Daudet et Maupassant critiquent le chauvinisme défini comme d'absurdes fanfaronnades. On les entend sur les boulevards comme dans la loge de Emile de Girardin. Daudet se moque de ces Tarasconnais qui s'organisent en Francs Tireurs puis en Gardes Nationaux et finalement ne quittent pas leur ville du Midi. Il fait de « tarasconnade », un adverbe ironique. *Chauvin* passe par divers états d'âme : d'abord exagérément optimiste et exalté, il s'inquiète après les batailles de Wissembourg et Forbach et leurs lots de fausses nouvelles qu'il commente bêtement. Il se terre pendant la Commune et meurt fusillé à la fois par les Communards et les Versaillais. Pour Daudet, Chauvin est victime « de nos guerres civiles », « c'était le dernier des Français ». Ainsi, le chauvinisme est aussi émouvant parce qu'il exprime un attachement spontané, même s'il est stupide, pour le pays. Dans une situation d'invasion, cet attachement retrouve sa grandeur.

---

[751] Maupassant, « Mademoiselle Fifi », dans *Boule de suif et autres récits de guerre*, p. 85.

[752] Alphonse Daudet, *Les contes du lundi, op. cit.*, p. 63.

[753] Lire par exemple la nouvelle de Maupassant, *Le lit 29*.

Après l'invasion, seule la population combat encore les troupes prussiennes. Elle est la dernière à défendre le pays. Elle est généralement soumise et docile, mais elle a des picotements de la conscience. La résistance est parfois seulement symbolique : les habitants d'Uville refusent, avec leur curé, de faire sonner la cloche et prennent cela pour un acte de résistance aussi héroïque que celui de Strasbourg[754]. Un riche marchand « regardait avec une terreur irritée ces hommes armés et barbus installés comme chez eux sur la terre de France »[755]. En même temps que du patriotisme, il ressent « cet instinct nouveau de prudence qui ne nous a plus quittés »[756]. Aussi les actes de bravoure paraissent involontaires, accidentels. Dans la plupart des récits, c'est exaspérées par l'ennemi que de petites gens osent l'affronter[757]. Les acteurs de ces récits sont des Parisiens gouailleurs, des paysans madrés ou des prostituées patriotes. Bélisaire, un brave cafetier parisien, tue presque par mégarde un Prussien qui dormait dans sa maison de campagne. Les *Deux amis*, pêcheurs imprudents des bords de Seine, sont capturés, mais ne trahissent pas le mot d'ordre permettant de franchir les avant-postes français. Meurtriers ou victimes, ces citadins font preuve de légèreté pourtant, *in extremis*, ils sont patriotes : ils restent fidèles à leurs attachements, à leur amour de la petite patrie résumé par un faubourg de Paris ou une chaumière paysanne.

Le patriotisme est comparé à l'amour d'un père ou d'une mère pour ses enfants. Dans les campagnes, l'affrontement avec l'occupant est plus tragique encore. Pourtant, « les paysans n'ont guère les haines patriotiques ; Cela n'appartient qu'aux classes supérieures »[758]. Ainsi, la Mère Sauvage « aimait bien (...) ses quatre ennemis » qu'elle loge. Elle les tue lorsqu'elle apprend la mort de son fils, accomplissant ainsi un acte « d'héroïsme atroce »[759]. Le Père Milon, accueillant des soldats avec flegme, les

[754] Maupassant, *Mademoiselle Fifi*, mars 1882, p. 81.

[755] Maupassant, « Un duel », dans *Boule de suif et autres récits de guerre*, p. 145.

[756] Maupassant, « Un duel », dans *Boule de suif et autres récits de guerre*, p. 145.

[757] Dans *Un duel*, un brave gros bonhomme tue dans un duel au pistolet un officier prussien qui l'avait injurié.

[758] Maupassant, *La mère Sauvage*, mars 1884, p. 154.

[759] Maupassant, *Ibid.*, p. 159.

assassine poussé par la cupidité et l'amour filial[760]. Les paysans agissent par vengeance personnelle mais semblent de cette manière manifester un obscur patriotisme. Il ne s'agit pas d'un patriotisme de boulevard mais d'un instinct profond poussant à protéger, défendre ou venger les siens. Ces actes illustrent une définition archaïque, originelle du patriotisme aux aspects barbares. Le petit peuple peut ainsi se montrer aussi cruel que l'envahisseur. *Saint-Antoine*, paysan madré, engraisse son « cochon » de Prussien. Le Normand force le soldat à boire avec lui et, autour de la bouteille, « c'était une lutte, une bataille, une revanche »[761]. Il le tue finalement d'une manière atroce, le « frappant comme un forcené », et joignant la couardise à la bestialité, il fait condamner un innocent. Ces deux histoires sanguinaires, où deux paysans égorgent les soldats comme le cochon, étêtent et éventrent sont d'une violence crue. En même temps que l'horreur de la guerre, elles illustrent les situations extrêmes dans lesquelles l'individu est placé par l'invasion.

Les prostituées sont souvent mises en scènes par Maupassant car, dit-il, elles sont par profession au contact de l'envahisseur. Elles sont patriotes par sentimentalisme. *Boule de suif* bien sûr mais aussi les prostituées de *Mademoiselle Fifi* ou du *Lit 29*, demeurent fidèles à leurs pays. Les Prussiens « n'auront pas les femmes de France » dit Rachel avant de tuer l'officier et de trouver refuge dans le clocher, le dernier refuge du patriotisme pour le pays. Soldats, citadins, paysans ou prostituées représentent le peuple et différents aspects de l'attachement au pays. Il s'agit pour Daudet comme Maupassant d'un patriotisme sans fanfaronnade. Il est avant tout une fidélité au sol, au petit pays. L'invasion exalte l'attachement au local et permet d'ancrer dans la population le sentiment national. La nation n'est plus une valeur lointaine et abstraite mais un territoire abritant les activités et la vie quotidienne.

B- Le choix des Alsaciens.

C'est également une question de fidélité qu'évoque Alphonse Daudet, dans *La dernière*

[760] Maupassant, *Le père Milon*, 22 mai 1883, p. 129. Le père Milon « haïssait les Prussiens d'une haine sournoise et acharnée de paysan cupide et patriote aussi » qui venge par des meurtres la mort de son père et de son fils.

[761] Maupassant, *Saint-Antoine*, 3 avril 1883, p. 110.

classe[762]. La langue n'est pas le seul critère de la nationalité : les Alsaciens prétendent être Français, mais ne savent ni écrire ni parler le français. Pourtant, au delà de la question linguistique, l'affection des villageois et des enfants pour le vieil instituteur reflète leur attachement à la France. A lire Daudet, la plupart des Alsaciens préfèrent quitter leur région pour rester fidèle à la France. Une lithographie de 1871 illustre le déchirement de l'option[763]. Toute une famille alsacienne traverse la frontière à pied, leurs biens sur une charrette, pour s'installer définitivement en France. L'image donne l'impression d'un départ massif des Alsaciens. C'est d'ailleurs la teneur du cauchemar du *Juge de Colmar*. Installé sur une hauteur : « [Il] voit venir à lui un cortège lugubre et interminable, tout le peuple d'Alsace qui s'est donné rendez-vous à cette passe des Vosges pour émigrer solennellement »[764]. Ces chariots à claire-voie dispersent « au vent de la route la sainte poussière des foyers ». Ils avancent avec peine « comme si le sol s'attachait aux roues, comme si ces parcelles de terre sèche restées aux herses, aux charrues, aux pioches, aux râteaux, rendant la charge plus lourde encore, faisait de ce départ un déracinement »[765]. « L'Alsace entière est partie » sous le regard du juge qui a prêté serment à Berlin car il aime trop son rond de cuir. Il rêve de son enterrement et dans la foule n'aperçoit que des soldats et magistrats prussiens (...). La terre qu'on lui jette dessus et qu'il trouve si froide est de la terre prussienne, hélas ! »[766]. Il a honte d'être resté en Alsace devenue allemande. Dès 1871, Daudet illustre le dilemme insoluble qui se présente aux Alsaciens : la fidélité à la petite ou à la grande patrie. Ces représentations pathétiques sont peu réalistes. Seules les familles déjà partiellement implantées en Lorraine, à Paris ou en Franche-Comté, ont réellement opté pour la

[762] Les premiers récits furent publiés dans *Le Soir* puis dans *l'Evénement*, dans les numéros sortant le lundi soir. Ces textes paraissent dans la presse à partir de février 1871. *Les contes du lundi* font l'objet d'un premier recueil en mars 1873.

[763] *Cf.* illustration en annexe. D. Verden, « Famille alsacienne émigrant en France ». Le traité de Francfort permettait aux populations alsaciennes et lorraines d'opter pour la nationalité française avant le 30 septembre 1872. La déclaration d'option devait être suivie d'une émigration effective vers la France. A. Wahl estime qu'il y eut 132 239 optants.

[764] Alphonse Daudet, « La vision du juge de Colmar », *Les contes du lundi*, p. 21, paru dans *Le Soir*, 3 octobre 1871.

[765] Alphonse Daudet, *Ibidem*, p. 22.

[766] Alphonse Daudet, *Ibidem*, p. 24.

France. L'émigration concerne la bourgeoisie industrielle plutôt que la paysannerie ou la noblesse foncière. Cette représentation, forgée autour de l'option des Alsaciens, indique surtout qu'aux yeux des Français, le sentiment national est indissociable du sol, du territoire. Jusqu'à la fin du XIXe siècle, les écrits nationalistes incitent les Alsaciens à l'émigration. C'est le véritable signe, pour eux, de l'attachement à la France. Cette représentation fait de la petite patrie une subalterne de la nation. Par la suite, ces deux entités ne sont plus opposées. Au contraire, Maurice Barrès comme Pierre Bucher incitent les Alsaciens à rester en Alsace car ils y maintiennent l'esprit français. De fait, la transmission de l'idée de territoire national n'est plus incompatible avec l'attachement à la petite patrie[767]. Au contraire, cette dernière permet de mieux rentre sensible et concrète l'idée nationale.

Dans la littérature des années 1880-1990, l'invasion est à la fois un cauchemar récent et une menace permanente. Elle met les populations à l'épreuve et renforce leur patriotisme. Un roman de Jules Verne met en scène ces deux thèmes : la crainte permanente d'une nouvelle invasion allemande et la fidélité alsacienne à la France.

C - L'invasion, roman d'anticipation.

Les *500 millions de la Bégum,* paru en 1879, est un roman à part. L'invasion et la guerre ne sont pas les misères du passé, décrites avec un souci de réalisme par Daudet ou Maupassant, mais une menace pesante dans le cadre d'une fantasmagorie enlevée. La trame du roman est simple et les allusions à l'actualité transparentes.

Un Français et son vague cousin allemand héritent d'une richissime et mystérieuse Bégum. Chacun d'eux construit un projet à son image. Le premier, ce « bon docteur Sarrasin », dont l'orient du nom ajoute une agréable saveur d'exotisme à cette rude céréale finalement bien du terroir, est un savant parisien originaire de Bar-le-Duc. La géographie a tout logiquement une grande importance pour ce grand voyageur de l'imaginaire que fut Jules Verne. Ce savant lorrain est épaulé par un jeune Alsacien, Marcel Bruckmann[768]. Ce dernier est « l'un de ces champions vaillants et avisés que

[767] Cf. Jean-François Chanet, *L'école républicaine et les petites patries,* Aubier, 1996, 426 pages.

[768] « Les malheurs de la France, la séparation de l'Alsace et de la Lorraine, avaient imprimé au caractère

l'Alsace a coutume d'envoyer combattre dans la grande lutte parisienne ». Le héros réunit intelligence, volonté, courage, énergie et pondération. Le second héritier est le professeur Schultze de l'université d'Iéna, possesseur « d'une très jolie pendule de Barbedienne »[769], éternel mangeur de saucisses aux choux[770] et auteur d'un mémoire résolvant la question *Pourquoi tous les Français sont-ils atteints à des degrés différents de dégénérescences héréditaires*. Les caricatures de l'année terrible sont là, intactes, dans la présentation du Prussien. Par le caractère et l'esprit, le Français et l'Allemand sont donc antagonistes. Leurs projets sont tout aussi opposés. Sur une terre du Nouveau monde, chacun édifie donc sa cité idéale dont il faut, au passage, saluer la toponymie recherchée. *France Ville* est ainsi conçue selon les règles les plus modernes de la construction et des normes d'hygiène aussi salutaires que novatrices. L'idée quant à elle n'est pas nouvelle depuis Robert Owen, le « bon patron » de *New Harmony*, et surtout Victor Considérant et ses phalanstères texans. *France ville* est donc une petite cité riante et ordonnée, un échantillon d'une France idéale. Par opposition, l'esprit walkyriesque du cousin allemand anime une *Cité de l'acier* où l'on construit des armes terribles, tels ces obus d'acide carbonique, destinées à détruire la paisible *France ville* d'abord et le reste du monde ensuite. Ainsi, face à l'œuvre de progrès, l'œuvre de mort déploie sa menace. *Stahlstadt* rassemble des techniciens et des ouvriers habiles tels qu'on en trouve dans la Ruhr. Le paysage même oppose les deux villes pourtant voisines. *Stahlstadt* est une usine de métal implantée dans un cirque rocheux, traversé par une rivière souterraine. C'est un paysage chaotique, dantesque : le fer et le feu de l'usine infernale trouvent un cadre naturel approprié, un monde minéral sec et hostile. Le paysage naturel de *France ville* est lui beaucoup plus souriant : la rivière est cette fois visible et suggère un cadre de vie paisible. Chaque pavillon s'orne d'un jardin à la fois utile et esthétique.

---

de Marcel une maturité toute virile », *Les 500 millions de la Bégum*, p. 17-18.

[769] Dans les récits de guerre jusqu'aux images de Hansi, le Prussien, et plus souvent le Badois, est représenté en pilleur de pendules. *Cf. supra.*

[770] L'héroïque alsacien, espionnant le *Professor* pour la bonne cause, accomplit, entre autres actes de bravoure, l'exploit de partager sans broncher le lourd repas prussien.

Sous les grotesques du roman semblent ainsi se figer les figures du préjugé : non pas ce que les Français pensent de l'Allemagne mais les images qui s'imposent à eux, modelées par les lectures, les discours, les conversations, et qui se surimposent à la raison comme un masque. Les protagonistes de l'histoire deviennent véritablement des types : comme l'*Avare* ou le *Médecin* de Molière, la littérature née de la guerre de 1870 a crée *le Prussien, l'Alsacien, l'Universitaire* français voire la *Nonchalance* française - ce « mal français », décrit par Zola et qui coûta la défaite. On retrouve ces figures, parfaitement résumées, dans *Les 500 millions de la Bégum.* On y trouve aussi l'image de la France, réduite à la taille d'une cité, encerclée et menacée par un voisin hostile. Une seconde lecture révèle une trame plus discrète, celle des craintes et espérances d'un projet républicain en train de s'installer en France. Tout comme la République, la société progressiste de *France Ville* est menacée par le conservatisme ou le militarisme - ces canons de la *Cité de l'Acier* pouvant à tout moment ruiner l'utopie. Le roman utilise l'atmosphère de craintes et d'espérances politiques propre à l'année 1879. Il est le reflet d'une préoccupation intense de la décennie 1870-1880, au moment même où la question coloniale est débattue, celle de l'identité et de la géographie nationale. Sur une terre vierge du Nouveau monde l'implantation de la quintessence de la France moderne est-elle possible ? C'est la question qui traverse tout le roman. La réponse semble longtemps négative car cette France nouvelle voisine encore avec de vieux antagonismes destructeurs. L'esprit allemand et l'esprit français sont encore voisins pour le pire. Cependant, la France devrait triompher finalement car elle est animée de bons sentiments et des idées de progrès.

La littérature des années 1870-1914 est marquée par la guerre et l'invasion qui développent dans la société française une mentalité obsidionale. La débâcle de l'armée et la rapide avancée de l'ennemi stupéfient la population. Le mythe napoléonien s'écroule : dans les romans, les officiers autrefois adulés, ont de piètres figures d'incapables. Ils appartiennent au passé[771]. Les vainqueurs sont au contraire menés par

[771] Chez Zola et Daudet, les officiers sont bien décatis. En 1910, Péguy songe à Trochu et à ses défaites de Froeschwiller et de Sedan lorsqu'il écrit : « Mettre, laisser de jeunes troupes sous de vieux chefs, la

une génération nouvelle, méprisable, elle, pour sa cruauté et sa brutalité. Les romans se sont appropriés et ont concentré sur les figures militaires, les représentations de l'Allemagne nouvelle que développaient Renan, Taine et Fustel de Coulanges, en 1870. Face à l'invasion, renaît le réflexe de 1792 : la patrie est défendue, en vain, par une levée en masse de gardes nationaux. Finalement, les petites gens sont, dans ces romans, le dernier rempart du territoire. Ces récits illustrent la fragilité et l'insécurité du territoire envahi. Ils témoignent d'un état d'esprit répandu dans la France du nord-est : l'invasion est une catastrophe et une menace permanente.

formule même du désastre », dans *L'Argent Suite*, p. 965.

La littérature comme l'iconographie reflètent une France sur la défensive où le sentiment dominant est celui d'une menace permanente. Le territoire, mal protégé par des frontières parfois fragiles, peut être la proie de voisins belliqueux et expansionnistes. L'iconographie représente fréquemment la frontière. C'est l'épiderme qui définit et protège la nation. En 1873, la libération du territoire par les troupes allemandes est un événement joyeux, un soulagement, illustré par l'imagerie d'Epinal. Le traité de Francfort avait imposé une indemnité de cinq milliards de francs-or et, en l'attente du règlement, le maintien des troupes allemandes dans les régions envahies. Thiers, cherchant à accélérer l'évacuation du territoire, obtient un paiement anticipé. L'emprunt lancé en France, et auquel les provinces perdues elles-mêmes participent[772], couvre rapidement l'indemnité et, à l'automne 1873, les dernières troupes allemandes évacuent le territoire. Une image d'Epinal célèbre l'événement qui apparaît comme une véritable libération. C'est l'occasion pour l'imagerie d'expliquer la frontière : c'est un lieu précis, marqué d'un poteau aux couleurs des deux nations et gardé par des gendarmes. Cette frontière peut aussi être un dangereux lieu d'affrontement. La légende de l'image d'Epinal rappelle ainsi la présence de la tombe d'un soldat mort en 1870. De même, la représentation de la frontière est changeante : tantôt le poteau frontière porte la mention France/Allemagne, tantôt la mention France/Alsace. Dans le dernier cas, la frontière issue des traités de 1871 n'est pas reconnue. Elle est donc un espace de contestation, un champ de bataille éventuel. Le souvenir de l'Alsace-Lorraine reste présent pour rappeler les effets d'une défaite et les réalités d'une amputation du territoire. Même lorsque la réclame évoque l'Alsace-Lorraine avec humour, elle signifie aussi que ce sujet grave ne cesse de peser sur les relations internationales et oriente la

[772] *Cf.* en annexe, illustration : « La quête des œufs dans un village, au profit de la délivrance du territoire », *Le Monde illustré*, 6 avril 1872.

politique extérieure de la France. Aussi, ce traumatisme de l'invasion a t-il des répercutions, dans les années 1880-1914, sur la façon dont le territoire est enseigné à l'école. Les manuels scolaires des années 1880-1914 décrivent les frontières et multiplient les cartes de France. De cette façon, les enfants reçoivent une figuration simple du territoire. Les contours du pays suggèrent l'unité et l'identité du territoire mises à mal par la défaite de 1870. L'enseignement du territoire est un miroir de la nation et de son état d'esprit. Les frontières issues du Traité de Francfort sont-elles acceptées ? Comment sont-elles enseignées à l'école et quelle valeur leur accorde t-on ? Pour le découvrir, il faut confronter les textes sur la frontière, tantôt circonspects et tantôt patriotes, aux cartes de France et aux lectures enfantines. Cet enseignement révèle un pays sur la défensive dans lequel les enfants ont un rôle à jouer.

CHAPITRE III

LE TERRITOIRE ENSEIGNE A L'ECOLE

1 - La frontière dans les manuels scolaires

La frontière est un trait de plume né de la main des diplomates puis des cartographes. Dans l'esprit d'un chancelier ambitieux ou d'un ministre, elle a l'apparence de villes de garnisons. En temps de guerre, la frontière reprend son sens originel de ligne de front, zone de contact entre deux armées. Elle est mouvante puisqu'elle est transgressée au gré des offensives et des replis. Elle devient tangible et fixe en temps de paix. Les commissaires chargés de la délimitation la tracent de leur pas, lui donnent les noms des villages, cols, ruisseaux qu'elle longe ou traverse. Bornes et poteaux matérialisent la frontière et deviennent sur le terrain le reflet du liseré des cartes diplomatiques. Mais ces empreintes sont fragiles. Dans les années 1885, les incidents de frontières entre la France et l'Allemagne sont fréquents. Le cabinet du ministre des Affaires extérieures en attribue la cause à l'insuffisance « des signes de démarcation» souvent recouverts par la végétation[773]. A grande échelle, la frontière vécue est donc sans cesse transgressée par les hommes, effacée par la nature. Les douaniers et les soldats doivent la garder. Ainsi, la frontière ne devient imperméable que lorsqu'elle se grave dans les esprits. C'est la mission de l'école entre 1870 et 1914.

[773] Suite à l'un de ces incidents, le directeur du cercle de Molsheim souhaite ainsi que les Français prennent en charge les frais pour dégager le fossé de démarcation et établir un sentier le long de la ligne frontière. Archives du Quai d'Orsay, *Affaires diverses*, Allemagne, volume 35.

Comment un peuple intériorise t-il les contours d'un territoire ? Comment naît en lui ce sentiment d'une frontière qui, parfois lointaine, le distingue d'un autre peuple ? Quelle signification donne t-il à la frontière ? Un début de réponse est possible grâce aux manuels scolaires de la Troisième République dont l'un des buts est précisément d'enseigner le territoire. La définition scolaire de la frontière est partie miroir, partie matrice de la perception populaire.

Le manuel de géographie écrit par Pierre Foncin[774], est particulièrement riche d'informations. Inspecteur général de 1882 à 1911, ce proche de Paul Bert a pendant trente ans, dominé l'enseignement de la géographie scolaire en France. Pierre Foncin est un intime de la famille d'Alfred Fouillée[775]. Aussi, sa conception de la géographie aurait, selon Mona Ozouf[776], influencé le *best-seller* scolaire que fut *Le tour de la France par deux enfants*. L'exemplaire consulté date de 1887, année de vives tensions franco-allemandes, seize années après la perte de l'Alsace-Lorraine. Cinq ans après les lois scolaires, ce manuel confronté à neuf autres ouvrages, nous donne à voir la frontière enseignée. Il reflète aussi l'état d'esprit d'une nation.

A- Fragilité des frontières.

Un demi-siècle de stabilité territoriale en France métropolitaine, ne doit pas aujourd'hui faire oublier que par le passé les modifications de frontières étaient fréquentes. Entre 1815 et 1871, le tracé de la frontière de l'Est change trois fois[777]. Aussi à la fin du XIXe siècle, tout manuel de géographie contient un paragraphe historique consacré à la

---

[774] Numa Broc, « Histoire de la géographie et nationalisme sous la Troisième République », *Information historique*, 1970, p. 21 à 26.

[775] La famille du philosophe républicain Alfred Fouillée fut une « ruche pédagogique » selon Claude Rivals, « Les marques républicaines dans l'iconographie des tours de la France et de l'Europe, de G. Bruno », dans dir. Maurice Agulhon, *Cultures et folklores républicains*, éd. du CTHS, 1995, p. 403-450. Sa femme Augustine Fouillée (auteur sous le pseudonyme de G. Bruno, du *tour de la France par deux enfants*) et son beau-fils Jean-Marie Guyau rédigèrent les premiers grands manuels « de lecture et d'instruction morale et civique ». *Cf.* aussi V. Vellerut, *Nice historique*, janvier-mars 1968, concernant les liens entre Pierre Foncin et les Fouillée.

[776] Pierre et Mona Ozouf, « Le tour de la France par deux enfants, petit livre rouge de la République », dans *Les lieux de mémoire, op. cit.*, p. 283.

[777] François Roth, *Encyclopédie illustrée de la Lorraine, l'époque contemporaine*, Serpenoise - Presses universitaires de Nancy, 1989, 270 pages, article « frontières ».

formation du territoire. Contrairement à l'idée reçue, il ne décrit pas seulement la formation fatale du territoire, l'élargissement du *pré carré des rois* jusqu'à atteindre tranquillement les limites naturelles et fixes du pays. Pierre Foncin comme la plupart des auteurs insiste sur les variations des frontières au cours de l'histoire.

Pierre Foncin écrit :

> - Un moment, la Révolution acquit toute la rive gauche du Rhin : le premier Empire ne sut pas la garder, et les traités de 1815 nous ramenèrent en arrière des limites de 1789, en nous enlevant Bouillon, Saarlouis, Saarbruck et Landau. Enfin, le second Empire nous a fait perdre l'Alsace, moins Belfort et le nord-est de la Lorraine[778].

Le vocabulaire en termes de pertes et gains sous-entend la fragilité des frontières et les aléas d'une histoire incertaine.

Le géographe décrit les différents processus de formation de la frontière : elle peut naître d'une entente pacifique entre Etats[779] mais plus souvent, elle résulte de la conquête[780]. Une fois ce préalable aux allures d'avertissement posé, une définition est donnée : les frontières sont des lignes conventionnelles issues d'un rapport de force. Ainsi, la frontière qui « nous sépare de la Belgique et de l'Allemagne n'est qu'une limite de pure convention ». Sous l'apparente neutralité perce l'inquiétude car, depuis 1870, dans une France militairement défaite et diplomatiquement isolée, règne un climat d'insécurité. Pierre Foncin estime que « l'équilibre politique du monde a été rarement moins stable qu'aujourd'hui »[781]. Le discours sur la frontière relève donc d'un esprit sur

---

[778] Pierre Foncin, *La troisième année de géographie, Les cinq parties du monde*, 3e Armand Colin, Paris, 1887, p. 33.

[779] Un manuel évoque l'histoire récente, la cession de la Savoie et du comté de Nice à la France, comme exemple de frontière négociée. Il cite Cavour : « La France (...) a exposé au gouvernement du roi qu'il n'était pas convenable que le royaume de Sardaigne (...) conservât cette ligne de frontières fixées par l'Europe entre les deux pays par les traités de 1815. Le gouvernement français demanda en conséquence, à titre de rectification de frontières, la cession de nos provinces situées au-delà des Alpes ». La citation témoigne de l'entente des deux gouvernements et l'accord des populations concernées. *Cf.* C. Raffy, *Enseignement secondaire spécial*, Privat, p. 369 - 370

[780] La conquête prépare la « réunion » des provinces ou villes médiévales à la France : ainsi « depuis Louis X, la Champagne avait été province frontière. La conquête de Metz, Toul et Verdun, sous Henri II, prépara la réunion à la France de la Lorraine et de l'Alsace », écrit P. Foncin, *La troisième année de géographie*, p. 33.

[781] « Les Etats européens sont malheureusement encore aujourd'hui en état perpétuel de guerre ouverte ou latente, et ils ont toutes sortes de moyens ou d'occasion de s'entre-détruire... », dans P. Foncin, *La troisième année de géographie, Les cinq parties du monde, op. cit.*, p. 35

la défensive, encore marqué par l'invasion de 1870. La *ligne bleue des Vosges* monopolise l'attention et forge la définition donnée à la frontière. Une expression telle que celle de frontières naturelles a une acception liée à ce contexte.

B- La frontière naturelle expliquée aux enfants.

Cette expression courante est ambiguë si ce n'est absurde. En effet, « il n'y a pas de frontières dans la nature » où les transitions sont fluides[782]. Les ouvrages scolaires utilisent pourtant fréquemment le terme mais d'une manière souvent embarrassée. Ils ne sont affirmatifs que dans un cas : les frontières sont naturelles lorsqu'elles côtoient la mer ou l'océan - un manuel compte ainsi trois frontières maritimes « et conséquemment naturelles »[783]. Les montagnes sont des limites naturelles déjà moins évidentes. Foncin écrit :

> - La France n'a vraiment de frontières naturelles que dans les Pyrénées, les Alpes et le Jura (...). Quant à la frontière des Vosges, où le col de Schirmeck ne nous appartient même pas, elle ne saurait remplacer la limite naturelle du Rhin...

Le géographe ignore l'aspect réel de la frontière issue des accords de 1871 puisqu'elle est établie au col de Saales et non à Schirmeck. Malgré son inexactitude, cette phrase éclaire le sens donné à l'expression de frontière naturelle. Si une frontière était qualifiée de « naturelle » lorsqu'elle correspond à un élément géophysique remarquable, un relief serait préférable à un fleuve parce qu'il peut présenter un obstacle. Or ce n'est pas le cas dans les ouvrages scolaires qui ont la tacite nostalgie du Rhin[784]. En fait, les montagnes ne sont pas toujours qualifiées de limites naturelles parce que le choix des cimes résulte finalement d'un accord[785], comme dans les Alpes ou les Pyrénées, ou bien il est la

---

[782] Christopher Pollmann, « La frontière : horizon indépassable de l'humanité ou pouvoir objectivé ? », *Revue du droit public*, n° 2, 1999, p. 488.

[783] F.F. *Géographie nationale : France et colonies*, Cours spécial pour l'enseignement secondaire moderne, Librairie Poussielgue, Paris, 1891, préfacé par l'Institut catholique de Paris.

[784] Le fleuve correspond à une ancienne limite : « Le Rhin, ancienne limite de la Gaule, est considéré comme la frontière naturelle de la France au Nord-Est ». Dans Lemonier-Schrader, *Ibidem*, 1894, p. 25.

[785] L. Grégoire, *Géographie de la France et de ses possessions coloniales*, Garnier, 1883, p. 4-5 : si la « frontière de Suisse » est « en grande partie formée par les plus hautes cimes du Jura, puis par le lac de Genève », elle est « tracée presque arbitrairement entre la Dranse savoisienne et la Dranse valaisienne jusqu'aux grandes Alpes ». Là encore la frontière est une convention entre Etats qui choisissent les cimes comme limite par commodité, lorsqu'il n'y a pas d'enjeu plus important.

condition du vainqueur comme dans les Vosges.

Ainsi, une frontière n'est pas dite *naturelle* en référence directe à la topographie mais bien en fonction de sa valeur stratégique. Elle est *naturelle* lorsque le terrain sur lequel elle est tracée permet d'assurer une bonne défense du territoire. Ainsi, la frontière de l'Est qui laisse Paris sans défense « n'est point naturelle », selon Pierre Foncin. En effet, L'annexion de l'Alsace-Lorraine laisse une « plaie béante » qui ouvre aux armées malintentionnées un boulevard jusqu'à Paris[786]. Foncin remarque que la « faiblesse de la frontière du Nord-Est » est dramatique « dans un Etat où tous les services publics sont aussi fortement centralisés qu'en France »[787]. Les manuels se préoccupent peu des autres frontières : les Pyrénées et les Alpes sont décrites comme de « sûrs remparts » tout comme les frontières maritimes - cela malgré les tensions, considérées comme passagères, avec l'Angleterre ou l'Italie. Une fois la fonction de la frontière définie, reste à déterminer la représentation que les auteurs se font de la frontière : pour eux, est-elle une ligne ou une zone ?

a- La frontière est une suite de redoutes.

Il ressort de ce qui précède que la frontière est un espace militarisé, une ligne défensive constituée de places fortes, de camps retranchés qui impriment l'emprise de l'Etat sur le territoire. Les manuels contiennent une carte de France représentant ce dispositif[788], elle est complétée par une carte du *Système de défense de la frontière nord-est.* Pour l'Allemagne également, l'Alsace-Lorraine est selon Foncin, reprenant l'argument de Bismarck en 1871, un « glacis (...) contre une tentative de revanche[789] (on y a dépensé

---

[786] Le Colonel Laussedat, membre de la Commission de délimitation, regrette l'abandon des cols de Saales et du Donon qui sont « désormais de dangereuses trouées dans deux parties très accessibles des Vosges ». *Cf.* Laussedat, *La délimitation de la frontière franco-allemande, Souvenirs et impressions*, Delagrave, 1887-1901, p. 31.

[787] « La capitale est le point que les ennemis cherchent toujours à atteindre et qu'il faut défendre à tout prix. Or, depuis 1871, Paris est plus rapproché des frontières du Nord-Est qu'il ne l'a jamais été, et ces limites ne sont point naturelles », *cf.* P. Foncin, *La troisième année de géographie, Les Cinq parties du monde*, 3e éd. Armand Colin, Paris, 1887, p. 35.

[788] P. Foncin, « Carte militaire, forteresses, régions de corps d'armée », dans *Troisième année de géographie*, 1888, p. 21 et p. 24. *Cf.* ci-contre.

[789] Or la perte de ces territoires est justement l'argument majeur des revanchards. Ernest Renan mettait à

plus de cinq cents millions en travaux militaires) ». Ainsi, le long du liseré vert de 1871 où l'on prévient une nouvelle invasion, la frontière est bien cette limite linéaire, physiquement marquée par les fortifications et les poteaux frontières. Véritable image d'Epinal, les poteaux frontières sont représentés sur tous les supports possibles, du calendrier à l'affiche publicitaire. Pendant les années 1880-1890, ils sont la cible de malveillances minimisées par les fonctionnaires du Quai d'Orsay. Cela prouve du moins que la frontière est une ligne tangible et parfois dérangeante. Le régime des passeports, brièvement instauré de 1887 à 1891, rappelle aussi cette réalité[790]. Les ouvrages scolaires énumèrent les villages, monts ou cours d'eau que la frontière suit ou traverse. Elle est donc une ligne précise qui porte des noms de lieux. Cependant, cette frontière « imposée par la force » est contestée. Les manuels impriment sur cette frontière officielle - ligne nette et tranchée - l'image d'une frontière différente, plus floue, mais qui correspondrait mieux aux aspirations nationales.

b- Une zone de contact entre deux armées.

Sauf lorsqu'ils évoquent 1871 et la perte des départements de l'Est, les manuels ne précisent jamais que l'Alsace fait partie de l'Allemagne[791]. Le recours à la dimension régionale permet de l'éviter. Le manuel Lemonier-Schrader de 1894 explique ainsi que « les Vosges s'étendent entre la France et l'Alsace »... Ce qui distingue cette dernière de la France et en fait un territoire détaché, autonome. La chancellerie fait de même puisqu'elle emploie l'expression « territoire d'Alsace-Lorraine »[792]. Dans une prose naïve, le manuel Ferrand explique les limites du territoire aux plus jeunes :

> - Et si nous marchons bien longtemps (...) jusqu'à la fin (ou frontière) de notre territoire... après cela ce n'est plus notre pays (...) Au nord-est, nous passerions de France en Alsace-Lorraine : c'est encore un peu la France ; les habitants sont français, ils sont nos frères : mais ils sont forcés d'obéir aux Allemands. Ils sont étrangers en Allemagne et pourtant sont comptés comme Allemands. Plus loin c'est l'Allemagne[793].

---

ce sujet Bismarck en garde, dès septembre 1870.

[790] *Cf.* Archives du Quai d'Orsay, *Affaires diverses*, Allemagne, 1880-1890.

[791] *Cf. infra*, chapitre sur la carte de France.

[792] Archives du Quai d'Orsay, *Affaires diverses,* Allemagne, dossiers 1871-1914.

[793] Ferrand, *Manuel de Géographie*, Paris, avant 1914, p. 18.

Dans cet extrait, l'auteur montre les plus grandes difficultés à déterminer l'identité des provinces perdues. Il est représentatif d'un discours scolaire très répandu. Ne voulant considérer l'Alsace-Lorraine comme allemande mais ne pouvant la désigner comme française, ces extraits entretiennent le doute sur la frontière de l'Est. Ce territoire, s'étendant des Vosges au Rhin, est couvert des brumes de la mythologie nationale : les limites de la nation et celles du territoire n'y coïncident pas. Le territoire disputé devient la frontière même, un enjeu entre deux nations, le rivage des aspirations nationales.

Dans le même temps, la frontière militaire subit la même mutation : de ligne elle devient zone. En 1883, l'apparition des poudres brisantes rend les fortifications obsolètes[794]. Dès lors, la frontière n'est plus une barrière militaire mais une zone plus large, aux limites floues. L'Alsace-Lorraine est « une région de transition, un terrain de combat entre les peuples allemand et français »[795]. Et l'on découvre que, pour les deux pays, l'Alsace-Lorraine est au mieux une zone défensive à la périphérie du territoire, le limes du Haut-Moyen Age, au pire : un champ de bataille potentiel.

c- La frontière humaine.

En l'absence de rempart naturel ou militaire tangible, la frontière la plus solide est finalement celle des hommes. Les manuels évoquent le service militaire à travers des exemples ou cas pratiques. Ils sont assez discrets et ne mentionnent pas l'ampleur des effectifs de la couverture aux frontières. Les populations civiles sont plus volontiers mises à contribution. Les manuels n'hésitent pas à décrire une frontière ethnographique. Les populations font corps avec le territoire qu'elles habitent depuis des générations. C'est particulièrement le cas pour les populations frontalières et pour celles des montagnes :

> - La richesse produisant trop souvent l'amour du bien-être affaiblit le patriotisme : aussi les populations pauvres des montagnes sont-elles partout, d'accord en cela avec la configuration de leur pays, les derniers remparts de la patrie aux jours des invasions, et ce sont elles qui résistent le mieux aux innovations généralement malsaines des centres populeux que le luxe a

[794] J. Doïse, M. Vaisse, *Diplomatie et outil militaire, 1871-1969*, Imprimerie nationale, 1987, 566 pages.

[795] P. Foncin, La *troisième année de géographie, op. cit.*, 1888, p. 63.

énervé[796].

Les hommes sont les meilleurs gardiens du territoire et leur origine régionale détermine ce rôle. L'idée était déjà exprimée par Michelet. L'idée est courante. On la retrouve dans un autre manuel scolaire :

> - Le Dauphinois est brave et jaloux de son indépendance : il a l'intelligence vive, l'esprit fin et avisé. Il fait aux étrangers les honneurs de son beau pays avec une politesse et une courtoisie charmantes, qui lui procurent d'ailleurs de sérieux bénéfices. Il est, avec son voisin le Savoyard, un des plus sûrs et des plus solides gardiens de la frontière française[797].

Une illustration représentant les « types français » met en scène cette représentation en mêlant les origines régionales et les professions. Les unes et les autres ne sont pas distribuées au hasard mais organisées selon une logique géographique et semble t-il, des fonctions nationales. Les pêcheurs sont avec les Normands et les Bretons sur le côté gauche de la frise et donc vers l'ouest du pays. Toutes les professions militaires sont massées à droite du dessin, à l'Est du pays semblant garder la frontière franco-allemande. Les Alsaciens ont encore là une place particulière : alors qu'ils ne devraient même pas y figurer, ils sont au centre du dessin en compagnie d'autres « types régionaux ». La situation régionale comme la profession a donc une utilité pour le pays entier. Les populations frontalières ont des caractéristiques particulièrement utiles pour la nation. Elisée Reclus expose l'exemple des populations lorraines dont il fait un type :

> - Les Lorrains se distinguent des hommes de race allemande par leur tête courte et presque ronde. Ils constituent une forte race. La plupart des hommes sont d'une taille supérieure à la moyenne ; aussi sont-ils fort appréciés dans les armées, non seulement, il est vrai, à cause de leur solidité physique, mais encore à cause de leur courage et de la facilité avec laquelle ils se plient à la discipline[798].

Les caractéristiques physiques des Lorrains sont ici utilisées de deux manières : d'abord pour rejeter une quelconque ressemblance avec leurs voisins de l'Est, pour affirmer ensuite leur rôle de gardiens de la frontière en vertu d'une sorte de vocation

---

[796] F.F, *Géographie nationale : France et colonies, Cours spécial pour l'enseignement secondaire moderne*, Librairie Poussielgue, Paris, 1891, préfacé par l'Institut catholique de Paris, p. 163.

[797] L. Lanier, C. Rogeaux, A. Laborde, *Cours de géographie méthodique, La France et ses colonies*, à l'usage de l'enseignement primaire, Belin, 1922, p. 60.

[798] F.F. *Géographie nationale : France et colonies, Cours spécial pour l'enseignement secondaire moderne*, Librairie Poussielgue, Paris, 1891, préfacé par l'Institut catholique de Paris, p. 163.

physiologique et morale. De même, au sujet de l'Alsace, la fidélité des populations est l'argument le plus récurrent pour s'élever contre l'annexion[799]. En 1910 encore, Marcel Dubois estime que « le souvenir et l'imminence de grands périls font de la Champagne comme de la Lorraine, une région d'avant-garde »[800]. Elles constituent un glacis protecteur pour Paris et l'intérieur du territoire :

> - En arrière des pays que nous avons perdus, Lorraine, Champagne et Bourgogne ont assez souvent senti le contact de l'étranger pour soutenir sans peine, en l'absence de la province d'avant-garde qu'on a perdue, leur rôle de vigilance guerrière...

En effet,

> - Si la Lorraine française est à proximité des menaces de Metz et de Strasbourg, la Bourgogne et la Franche-Comté peuvent avoir à souffrir des irruptions venues de la trouée de Belfort. Il y a donc là un grand glacis situé en avant des plaines riches de la France intérieure.

Les habitants de ces régions sont honorés pour leur rôle, éventuel, d'avant-garde défensive. Les pèlerins lorrains en déplacement vers Lourdes sont particulièrement choyés, dans les villes étapes, pour leur origine géographique. Plus rare est la préoccupation exprimée par Pierre Foncin. Il est inquiet de la faiblesse démographique de la France aggravée encore par l'immigration :

> - Non seulement la population de la France augmente très lentement, mais une grande partie de son faible accroissement tient à l'immigration des étrangers et non à l'excédent des naissances sur les décès. (...) C'est là un véritable danger pour la nationalité française, surtout dans les départements frontières, où les étrangers pourraient un jour se trouver en plus grand nombre que les Français[801].

Il faudrait en déduire que l'amour de la patrie, petite ou grande, serait héréditaire si ce n'est ethnique. Il est en tout cas lié, selon Foncin, à une occupation ancienne du sol. Ces descriptions et considérations reflètent une conception nouvelle de la nation et du territoire. La définition de la frontière donnée par la Révolution est combinée avec la définition allemande mise en avant en 1870 : la frontière est une fracture ethnographique. Les peuples définissent la nationalité du territoire qu'ils occupent.

d- Poésie de la frontière.

---

[799] *Cf. supra* chapitre « Le voyage en Alsace – Opinion des Alsaciens ».

[800] M. Dubois, *La France et ses colonies*, Hachette, 1910, p. 225.

[801] P. Foncin, *Troisième année de géographie*, 1888, p. 36.

Lorsque l'inquiétude se tait, les manuels scolaires, dans ce style qui leur est si particulier, célèbrent la beauté du territoire. L'éloge est tel qu'une atteinte aux frontières paraîtrait un sacrilège. Les frontières de France sont alors l'épiderme d'un corps parfait. Il déploie la métaphore classique de l'équilibre des formes conjuguée toutefois - le rédacteur du manuel cite Elisée Reclus - avec un certain idéalisme européen :

> - La France a presque la forme d'un corps dont l'Espagne et l'Italie seraient les jambes, la Belgique et la Hollande, la tête. C'est du moins un tronc solide bien appuyé aux Alpes et aux Pyrénées ; gracieux parce que la courbe de ses hanches lui ôte toute roideur ; large de poitrine, car cette poitrine allait hier encore de Brest à Strasbourg ; bien dégagé, car de deux côtés la mer lui ouvre l'espace et lui donne de l'aisance[802].

La grâce et l'équilibre résultent d'une géométrie parfaite. La métaphore indique que c'est bien l'intérieur du territoire qui commande et organise les limites : les frontières n'ont de sens qu'en référence au centre. L'expression *France de l'intérieur*[803] parait justement refléter avec l'ironie qui caractérise les Alsaciens, cette conception du territoire transmise par les manuels de la Troisième République et apportée en 1918 par les Français qui administrent l'Alsace recouvrée.

La frontière - parfois fragile et instable - sert à la défense du territoire, elle est une ligne contestée et une zone revendiquée ; Voilà en résumé ce qu'indique l'analyse des ouvrages scolaires. Les frontières d'Etat issues du traité de Francfort ne sont pas acceptées par les manuels de géographie. Ils détournent le sens courant des expressions et font prévaloir leur conception de la frontière sur les réalités étatiques. Fidèles à une tradition française issue de la Révolution, ils prétendent qu'elle doit refléter le *droit des peuples à disposer d'eux-mêmes*. Ainsi, conclut Pierre Foncin « les seules frontières équitables et vraiment naturelles résulteraient d'un libre accord entre les peuples ». Mais les auteurs ne sont pas dupes de cet idéalisme puisqu'ils s'inquiètent avant tout de la sécurité du territoire, donc de frontières inviolables. Selon eux, cette aspiration légitime est anéantie par « la frontière découverte de l'Est ». En l'occurrence, chaque Français doit être prêt à la défense du territoire car chacun en est la plus sûre des

---

[802] E. Kleine, *Les richesses de la France*, Librairie Ducrocq, 1877, p. 1

[803] L'expression « France de l'intérieur » apparaît au XVIIe siècle, lorsque l'Alsace, pourtant française, devait payer des droits de douane pour vendre ses produits en vieille France.

frontières. Cette leçon est atténuée au début du siècle mais, si on ignore dans quelle mesure elle a été intériorisée, elle a tout de même formé la génération du feu, celle qui connut les tranchées de 14-18.

2- Un coin sombre sur la carte de France

Le texte sur la frontière est illustré par de nombreuses cartes de France. Elles complètent le discours : l'image permettant d'aller plus loin que les mots. Les manuels contestent les frontières issues du Traité de Francfort parce qu'elles ne garantissent pas la sécurité du territoire. Les cartes dépassent cette idée : elles rattachent l'Alsace-Lorraine à la France. En effet, dans la plupart des manuels scolaires, sur les cartes publicitaires[804] ou les cartes murales, les provinces perdues sont d'une couleur particulière, mauve ou grise, et paraissent faire toujours partie de la France. C'est le cas de la *Carte de France des chemins de fer*, offerte en cadeau par les principales maisons de commerce de Rouen. Elle date de 1881 et, dix ans après l'annexion par la Prusse, l'Alsace et la Moselle sont en couleur à l'instar des départements français, alors que le reste de l'Europe est en blanc.

Quelle signification donner à cette représentation ? Elle pourrait passer pour vindicative et suggérer une récupération des provinces perdues. Elle peut être l'expression d'un doute sur la représentation cartographique du territoire et la réintégration de l'Alsace-

[804] *Cf.* illustration en annexe. La publicité est aussi pédagogique. En effet, dès le XIXe siècle, on incite à l'achat par de menus cadeaux ajoutés au produit : images ou calendriers. Le thème régional est très fréquent ainsi que les cartes de géographie ou les scènes historiques. De cette façon, la publicité contribue à la diffusion de l'image du territoire. La chocolaterie monastique d'Aiguebelle dans la Drôme (en 1914, c'est le huitième chocolat français, derrière Menier, Poulain, Guérin-Boutron, Nestlé, Suchard, Delespaul-Havez et Potin) a fait éditer, depuis 1885, plus de trois cents séries d'images ce qui représenterait en tout sept mille images. Certaines séries ont été tirées à deux cents ou trois cents mille exemplaires, ce qui représente une diffusion considérable. Le chocolat est particulièrement distribué ans le Sud Est et le Languedoc, l'Ouest et le Centre de la France. La plupart des chromolithographies sont imprimées à Paris par des éditeurs spécialisés. On les retrouve ensuite sous différentes marques. A la fin du XIXe siècle, la chocolaterie offre une série consacrée à « La France à travers les siècles ». Dix huit images, de « La Gaule indépendante » à « la France actuelle », portent des cartes de France et des dessins résumant les faits marquants de l'époque. Au dos, un texte explique la carte : « Depuis la funeste guerre de 1870 qui nous fit perdre l'Alsace et une partie de la Lorraine, la France ne comprend plus que quatre vingt six départements. Mais de grandes et florissantes colonies ont augmenté son patrimoine ». *La France à travers les siècles*, Editions de la chocolaterie d'Aiguebelle, n° 18 ; *La France actuelle*, Fond du musée des Arts et traditions populaires.

Lorraine à la carte de France ne serait qu'un hommage nostalgique. Une polémique, trouvée dans un journal patriote, donne un début de réponse. *L'Alsacien-Lorrain*, hebdomadaire proche de la *Ligue des Patriotes* rapporte que le gouvernement impérial finit par être agacé par ce mode de représentation. Sous le titre *La nouvelle carte de France*, le journal annonce que, à la demande des Allemands :

> - Le gouvernement français vient de faire défense aux éditeurs de publier désormais des cartes de notre Patrie indiquant les provinces cédées à l'Allemagne avec une teinte spéciale[805].

D'abord, Paul Leser, rédacteur de l'article, dénonce l'illusion pacifiste et ouvrière, voire « communarde », qu'il détecte derrière la décision du gouvernement français. Il explique ensuite, sans que cela soit son principal propos, cette façon de représenter la France.

En premier lieu la carte, pédagogique, montrait aux enfants les conséquences de la défaite. Leser le regrette : « On n'apprendra plus à nos petits écoliers, écrit-il, l'histoire de nos désastres... ». Ensuite, la carte porte l'histoire et la culture commune née sur un espace. Chaque nom de lieu doit évoquer cet héritage. La carte serait tronquée si l'on supprimait l'Alsace-Lorraine car ce serait fausser l'histoire.

Paul Leser, envisageant ce cas, annonce :

> - On enseignera [aux écoliers] que leur terre natale va de Brest à Nancy, que la Marseillaise a été composée dans une ville allemande et que le grand Kléber est né sur les confins d'une province de la Confédération germanique.

Aussi, la carte de France, conservant l'Alsace et la Moselle, transmettrait l'unité et la permanence de la nation malgré la défaite.

Enfin, la carte de géographie suggère une mission à accomplir. Leser regrette que les instituteurs français ne puissent plus désigner aux enfants « ce coin noir (...) à l'extrémité Est de la carte [qui] indique la place que ces deux provinces fidèles occupaient jadis et que nous leur garderons jusqu'au jour de la délivrance ».

Ainsi, figurer l'Alsace sur la carte, serait soutenir un projet de reconquête. La revanche est, en 1881, plus que jamais au programme des journaux patriotes et, plus

---

805 *L'Alsacien-Lorrain*, 20 décembre 1882, article du rédacteur en chef, Paul Leser.

discrètement, des manuels scolaires. En réalité, cela ne fait pas d'elle un projet sérieux et crédible pour la population. Personne n'est dupe : la revanche permet au pays de se reconstruire après la défaite. Elle est un mythe fondateur[806]. La présence de ce coin noir[807] sur la carte de France est avant tout un appel, réaliste et conscient, à la vigilance. C'est une politique de prudence envers l'Allemagne dont on craint une nouvelle invasion. Le journaliste imagine les instituteurs allemands bientôt à l'œuvre :

> - Les pédagogues prussiens, bavarois, saxons, badois et wurtembergeois reconstitueront d'après une carte teintée en couleurs variées, le Saint empire germanique et montreront à leurs élèves le chemin de la Franche-Comté, de la Bourgogne, de la Flandre.

Dans les mains de l'adversaire, la carte est un outil d'orientation voire d'invasion. Les récits de la guerre de 1870 rapportent l'errance des troupes françaises, égarées sans carte. Dans les Ardennes, un colonel se rappelle avec désespoir, que « dès la déclaration de guerre, on avait distribué à tous les soldats des cartes d'Allemagne, tandis que pas un, certainement, ne possédait une carte de France »[808]. Les officiers français en sont réduits à demander leur chemin aux paysans rencontrés. En réalité, ils disposaient d'une carte des « routes conduisant au Rhin », à raison « d'un exemplaire par deux officiers au dessous du grade de capitaine »[809]. Ce qui est peu, mais plus que l'indigence complète décrite par les écrivains. Toujours selon la littérature, l'adversaire est au contraire équipé des cartes tracées par les espions envoyés en Alsace avant 1870. Les caricaturistes utilisent aussi la carte de France, mais pour illustrer la crainte d'une nouvelle invasion. Un dessin satirique de 1891 dénonce les méfaits de la presse reptilienne[810] avec un crapaud bavant sur la carte de France... plus précisément à l'Est. Sur un dessin plus ancien, un soldat au casque à pointe repasse l'Est de la France au bleu de Prusse. La carte doit suggérer combien le territoire français est vulnérable. Chaque tension diplomatique franco-prussienne est perçue comme un danger pour le

---

[806] Cf. L. Turetti, *Les Français et la mémoire de la défaite : du mythe de la Revanche au culte des provinces perdues*, Mémoire de DEA, UTM, 1994.

[807] *Cf.* volume 2, annexe 7, iconographie.

[808] Zola, *La Débâcle, op. cit.*, p. 102 et Maupassant, *Les Soirées de Médan, op. cit.*

[809] Groskost, *Alsace, guerre de 1870*, 1870, coll. BNU Strasbourg, Carte n° 18917.

[810] Les Français désignent par le terme de « presse reptilienne », l'ensemble des journaux allemands stipendiés par Bismarck et ses successeurs pour diffuser des informations orientées.

territoire national. Ainsi la permanence de l'Alsace et de la Moselle sur les cartes de France n'appelle pas à la revanche mais plutôt à la vigilance[811]. A titre d'avertissement et dans le cadre de cette bataille des cartes, les nationalistes de la Ligue des patriotes et de *l'Alsacien-Lorrain*, publient un plan de l'Est, tiré d'un atlas allemand, où la Bourgogne et les Flandres apparaissent comme une nouvelle revendication allemande. La manœuvre apparaît comme une provocation nationaliste puisqu'il s'agirait en réalité d'une carte historique des anciennes provinces du saint empire germanique. La présence de l'Alsace-Lorraine sur les cartes de France est un rappel des légèretés passées qui ont entrainé la perte de ces territoires. Par ailleurs, n'indique t-elle pas un doute tenace sur l'unité du territoire national ?

A- Place historique de l'Alsace-Lorraine.

De manière logique, jusqu'en 1914, l'Alsace-Lorraine est présente sur les cartes historiques des anciennes provinces des manuels de géographie[812]. Mais le texte accompagnant les cartes va plus loin. L'association puis l'agrégation des différentes provinces est présentée comme un processus historique fatal[813]. Cette idée est renforcée par la carte des départements issus de la Révolution. La France redécoupée acquiert alors son unité définitive. Dans l'édition de 1914, un texte jacobin précise :

> - La France de 1790 constitua une seule patrie dont chaque circonscription n'avait d'existence que par sa place dans l'ensemble (...) Chaque département est relié uniquement à Paris[814].

Ce raisonnement poussé jusqu'à son terme suggère que la perte des trois départements de l'Est est inacceptable pour la Nation. Elle est surtout périlleuse pour les

---

[811] Dans le déclenchement de la Grande Guerre, il faut tenir compte de cette ancienne imprégnation des esprits dans les années 1880. Les jeunes gens alors formés sur les bancs de la Publique sont, en 1914, devenus des adultes aux postes clefs de la société. Leurs anciennes craintes, bues avec le lait de l'enfance, se sont réveillées à l'occasion des crises marocaines. Péguy devient patriote à cette occasion : « Nous sommes depuis 1905 à ce régime que l'événement même est suspendu. Nous cumulons la crise de la guerre et la durée de la paix »... Il se sent « constamment chargé pour la guerre, au sens où un fusil est chargé... », dans *l'Argent suite*, 27 avril 1913, p. 993.

[812] Lemonier-Schrader-Dubois, *Cours supérieur de géographie*, Hachette, 1894, « France ancienne provinces ».

[813] En contradiction avec l'apprentissage des frontières, présentées comme mouvantes, *cf. supra.*

[814] Atlas Schrader-Gallouedec, *La France, enseignement primaire supérieur*, Hachette, 1914.

départements perdus[815].

B- Des représentations ambiguës.

Dans les cartes générales des manuels Lemonier-Schrader, la représentation de la Moselle, du Bas-Rhin et du Haut-Rhin est ambiguë : les trois départements ne sont pas intégrés à la France, mais ils sont détachés de l'Allemagne. Les cartes techniques entretiennent cette confusion territoriale et cartographique. On trouve dans le manuel Lemonier-Schrader de 1900, une carte des *Grands réseaux des chemins de fer français* sur laquelle Mulhouse, Strasbourg et Metz sont localisées. Au-dessus, le texte cite les lignes étrangères : par exemple « la ligne de Lille et de Belgique par Amiens » mais aussi la « ligne de Strasbourg et d'Allemagne par Nancy». Ces légendes trompeuses laissent croire que Strasbourg, comme Lille, est en France. Une carte plus générale des *Communications*[816] distingue clairement la Lorraine et l'Alsace de l'Allemagne. Les cartes aux objectifs pratiques sont utilisées, plus clairement que les cartes politiques, pour insinuer un doute sur la place de l'Alsace et de la Lorraine. C'est le cas par exemple d'une *Carte des bassins et cours d'eau*[817]. Les Bassins sont coloriés de couleurs vives, les pays voisins sont laissés en blanc et l'Alsace et la Lorraine sont grises. Le mot *Allemagne* est soigneusement inscrit au-delà de la Sarre. Ce mode de représentation n'est pas justifié par le sujet puisque tout le bassin du Rhin est en territoire étranger. Le gris, dix-sept ans après l'annexion, a bien la couleur du deuil : c'est la couleur d'une absence remarquable. On note un vide plus discret lorsque les manuels citent les quatre grands fleuves français dont deux, précise t-on, prennent source dans un pays voisin. A cette liste manque le Rhin qui fait parti, depuis le XVIIIe siècle, des figures allégoriques ornant lithographies et fontaines parisiennes[818]. L'Alsace-Lorraine est donc un territoire

---

[815] *Cf.* Chapitre sur le voyage en Alsace : l'Alsace-Lorraine est décrite comme une région martyre, souffrant de la séparation d'avec la mère patrie. *Cf.* aussi iconographie : J-J Henner, « Elle attend ».

[816] *Cf.* page précédente. Lemonier-Schrader, *Cours moyen de géographie*, Hachette, 1900, p. 24. L'édition précédente, celle de 1894, confondait l'Alsace-Lorraine avec l'Allemagne.

[817] Cf.en annexe : Pierre Foncin, La *troisième année de géographie, les cinq parties du monde, Leçons en regard des cartes*, Armand Colin, 1888.

[818] Par exemple, la *Fontaine des cinq fleuves* face à la B.N Richelieu.

mis à part[819]. Il n'est pas considéré comme étranger et rattaché à l'Allemagne voisine. La presse française franchit parfois le pas et rattache discrètement l'Alsace à la France. Marine M'Sili rapporte qu'en 1875 un infanticide commis à Strasbourg est proposé à la rubrique « département » du *Petit Marseillais*[820]. « Classement malheureux, imputable à des habitudes éditoriales encore vivaces ? ou manière insidieuse de refuser une réalité douloureuse ? », se demande l'auteur, qui penche finalement vers la seconde proposition. Pourtant, à la fin du siècle, l'Alsace-Lorraine ne peut plus être aussi clairement rattachée à la France. Elle prend alors un statut bizarre, tel un territoire de l'entre-deux. En cette période où les Etats-Nations s'efforcent de former des ensembles cohérents, lisibles sur une carte, l'Alsace-Lorraine est, vue de France, une anomalie territoriale. C'est un micro-territoire comme Andorre ou Monaco ou une de ces enclaves que l'on trouve encore sur les marges frontières des pays d'Europe. Détail significatif, sur une carte des départements de 1881[821], les provinces de l'Est sont du même vert bouteille que la principauté d'Andorre. Cette anomalie géographique est un autre argument pour les partisans de la revanche. Pour le moins, cette représentation indique que l'école n'enseigne pas sans réserve la France issue de la guerre de 1870. La carte montrée aux enfants est ambiguë ; elle transmet un doute.

En fait, la perte de l'Alsace-Lorraine pose un problème de représentation du territoire français. Sans ces trois départements, le territoire national est incomplet. Par ailleurs, le mythe de la revanche suspend l'avenir. Ainsi, la géographie du pays n'est pas définitive. Une figuration plus abstraite de la France, l'hexagone ne permet-elle pas de

---

[819] Même remarque concernant les cartes publicitaires. Dans une série de cartes publicitaires consacrées aux régions françaises, Ricqlès offre une carte de « l'Alsace-Lorraine ». C'est la première ambiguïté. Un pointillé entoure le *Reichsland* dans lequel les noms des villes sont en français. Le même pointillé le sépare de l'Allemagne comme si c'était un pays distinct, alors qu'à l'Ouest, le mot France n'apparaît pas – on s'est contenté d'inscrire le nom des départements voisins. La représentation incite à croire que l'Alsace-Lorraine fait partie de la France. Dernière fausseté, le mot « Lorraine » recouvre la seule Moselle. Ce n'est donc pas une carte représentant la province historique de Lorraine. La Meurthe-et-Moselle est cependant coloriée mais bien séparée de la Moselle par un liseré. Cette carte, d'avant 1918, montre bien toute l'ambiguïté des représentations françaises : le *Reichsland* est détaché de l'Allemagne et on lui ajoute la Meurthe et Moselle pour lui redonner l'apparence d'une province française.

[820] Marine M'Sili, Histoire des faits divers en République (1870-1992), Une approche de la laïcisation de la providence, thèse de doctorat, Aix, 1997, p. 235.

[821] Manuel Lemonier-Schrader, *Cours moyen de géographie, op. cit.*, 1881.

contourner ce doute, de donner du pays une image de permanence ?

C- L'hexagone : logo scolaire.

Après 1870, les manuels scolaires popularisent l'hexagone : « Dans ses grands traits [la France] présente la forme d'une figure géométrique de *six côtés* ou *hexagone* »[822]. L'idée est certes ancienne mais il semble que ce soit la défaite de 1870 qui remette à jour et inculque l'hexagone. L'expression accompagnée d'une figure, apparaît dans les manuels scolaires au cours des années 1885. Théophile Lavallée décrit la France comme un « hexagone irrégulier ». En premier lieu, *hexagone* est un terme militaire[823] désignant un ouvrage de défense. L'expression étendue à la dimension du pays fait du territoire une forteresse. C'est là une image réconfortante pour une population qui a connu l'invasion de 1870. D'ailleurs, graphiquement, les contours de l'hexagone figurent la muraille d'un camp militaire : ils protègent le territoire. Il est d'ailleurs remarquable qu'aux origines de cette représentation, l'hexagone n'est jamais seul. Il ne suffit pas, comme ce sera le cas à partir des années 1960, à évoquer la France[824]. Les contours réels du pays sont inscrits dans l'hexagone. Le croquis contient deux tracés : l'un intégrant l'Alsace et la Lorraine, l'autre l'excluant[825]. Dans un autre manuel, le cartographe a choisi une autre figuration. Elle est aussi ambivalente que la première. Un hexagone encadre la France sans l'Alsace et la Moselle mais celles-ci sont clairement dessinées. C'est le cas également dans la *Géographie nationale*[826] éditée pour les collèges catholiques. C'est une première explication à l'usage de cette figure dans les manuels.

En second lieu, l'hexagone est, par définition, une figure géométrique équilibrée. Elle suggère que le territoire l'est aussi : la France hexagonale est bien proportionnée : mille kilomètres du Nord au Sud et neuf cents kilomètres d'Est en Ouest. Ces mesures

---

822 Lemonier-Schrader-Dubois, *Ibid.*, 1900, p. 5. Les mots sont aussi en italiques dans le texte original.

823 Hexagone « désigne (1651) un polygone à six côtés et, par analogie (1690) un ouvrage de fortification composé de six bastions », Alain Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Robert, 2000.

824 Popularisé par les manuels scolaires, l'hexagone ne devient une évidence et un lieu commun journalistique que dans les années 1950.

825 Manuel Lemonier-Schrader, *Cours moyen de géographie* Hachette, 1900, p. 5.

826 F.F, *Géographie nationale, France et colonies, Cours spécial pour l'enseignement secondaire moderne*, Librairie Ch. Poussielgue, 1901.

donnent une image de stabilité et de permanence du territoire malgré « la désastreuse guerre de 1870 ». Avant cela, « la France était plus grande et comprenait l'Alsace et une partie de la Lorraine, qui lui ont été enlevées par les Allemands ». De fait, elle est « un peu plus petite que l'Allemagne depuis 1871 »[827]. L'équilibre kilométrique de la France est certes perturbé par l'amputation territoriale mais la figure géométrique parvient à cacher cela. Cette figure a été parfaitement assimilée par les générations formées sur ces manuels. L'hexagone s'est lentement surimposé sur la carte de France parce qu'il est la métaphore d'un territoire achevé.

Les manuels de géographie ont un rôle majeur dans la formation de l'imaginaire national. Ils s'ouvrent tous sur un chapitre de géographie historique présentant la formation du territoire. Si l'économie prend de plus en plus de place dans ces ouvrages au début du XXe siècle, la géomorphologie reste très présente. La géographie est la discipline reine que les Français ont convoquée pour réagir à la défaite de 1870. Les Allemands avaient eux fait appel à l'histoire pour justifier l'annexion. La géographie associe l'étude des activités présentes (activités économiques, colonisation), à celle de l'intemporel (géomorphologie). La carte est un média privilégié : les préfaces en rappellent l'importance pour fixer les imaginaires des enfants.

La pédagogie basée sur la carte de France est complétée par la littérature enfantine. Ces lectures, à l'instar du *Tour de la France par deux enfants*, sont des découvertes de la France pas à pas. Elles illustrent un autre mode de transmission du territoire : par le récit, la mémoire, l'évocation du souvenir. Au fil des rencontres et des conversations, les enfants découvrent la patrie et son histoire récente. Ces lectures agissent aussi par le pathos puisque leur point de départ est l'invasion de 1870. Plus directes que les manuels scolaires, ces lectures donnent le modèle d'un comportement patriote.

[827] Une édition postérieure, destinée aux plus grands, contient un texte et une figuration plus nuancés. « Avant 1871, la France possédait l'Alsace et la Lorraine tout entière » est-il sobrement écrit.

3- Les tours de la France par des enfants

« La littérature née de 1870 est en grande partie destinée aux enfants parce que les adultes veulent régénérer la France, et lui donner des soldats-citoyens »[828], explique Claude Digeon. Cette volonté de régénération est développée par Renan dans sa *Réforme intellectuelle et morale*. L'usage abondant de la carte de France après 1870 est une réponse à la perte de l'Alsace-Lorraine. En effet, la défaite est expliquée par le fait que les générations adultes en 1870 n'ont pas été bien formées par l'école : elles ont perdu la guerre parce qu'elles connaissaient mal leur pays. Ainsi, les écrivains expliquent que les militaires, ignorant les cartes de géographie, sont incapables de défendre la frontière. Dans *La débâcle* de Zola, un officier constate qu'on ne lui a donné que des cartes d'Allemagne. Jules Claretie met en scène un vieux colonel méprisant les cartes d'Etat-major et expliquant que, pour trouver son chemin, il suffit « d'offrir un bout de pain à un paysan »[829]. Erckmann et Chatrian, comme la plupart des écrivains, détectent une défaillance de l'école. Pour eux, les officiers « sortis de l'école des Jésuites » sont responsables de la défaite[830]. La littérature travaille, avec l'école républicaine, à la formation des enfants. Elle invite à une meilleure connaissance du territoire. Elle est proposée sous forme de parcours par la littérature enfantine.

Le *Tour de la France par deux enfants* écrit par madame Fouillée[831], en est le modèle. Edité sous le pseudonyme de G. Bruno en 1877, ce premier livre a eu un succès éditorial inégalé[832]. Il est vite un classique des bibliothèques scolaires et familiales. Ce précurseur abondamment étudié a fondé un genre. Dans les années 1880-1895, de nombreux livres de lectures enfantines narrent les tribulations d'enfants à travers la France. La trame des

---

[828] Claude Digeon, *La crise allemande de la pensée française*, PUF, 1959, p. 54.

[829] Jules Claretie, *Récits d'Alsace, Lectures pour la jeunesse*, 1880, p. 30.

[830] Claude Digeon, *La crise allemande de la pensée française, op. cit.*, p. 171.

[831] Femme d'Alfred Fouillée, Augustine Tuillerie est la mère de Jean-Marie Guyau, lui aussi auteur de manuels de « Lecture et d'instruction morale et civique ». Jacques et Mona Ozouf présentent en détail cette « ruche pédagogique », Jacques et Mona Ozouf, « Le tour de la France..., le petit livre rouge de la République », dans *Les Lieux de mémoire, S*ous la direction de P. Nora, vol. I, *la République*, p. 291 - 321.

[832] La diffusion est étudiée par Aimé Dupuy, « Les livres de lecture de G. Bruno », *Revue d'histoire économique et sociale*, n°2, 1958.

récits et les visées pédagogiques sont en tous points semblables à celles de G. Bruno. Leurs différents auteurs ont bien des points communs. En effet, la littérature enfantine est le domaine réservé des femmes[833]. Mesdames Constant Amaro, Eudoxie Dupuis ou Alfred Fouillée appartiennent à la bourgeoisie proche des cercles républicains. Les récits inspirés du *Tour de la France par deux enfants*, ont une présentation qui indique combien le genre s'est, entre 1877 et 1885, institutionnalisé. Alors que le livre de G. Bruno, de petit format, est un livre de poche avant l'heure, les *Tours* suivants sont imprimés dans de volumineux livres rouges, dorés sur tranche, récompenses des élèves méritants. Ils se multiplient dans les années 1880 lorsque l'école de la République veut donner plus de solennité à l'instruction. Le modèle est celui des belles collections que l'imprimeur Pierre-Jules Hetzel[834] avait développées dans les années 1860, popularisant Jules Verne et Erckmann-Chatrian. Ami et parfois associé de Jean Macé, il était le fournisseur des bibliothèques populaires et scolaires[835]. Remis par l'école, le maire ou l'inspecteur d'Académie, ces lourds ouvrages gagnent en solennité. Anne-Marie Thiesse observe d'ailleurs que les livres de prix sont les seuls ouvrages que l'on trouve chez les classes populaires. Elle transcrit le témoignage d'une femme née en 1899 : « On n'achetait jamais de livres ; on n'avait pas de bibliothèque à la maison, il y avait juste mes livres de prix »[836]. La valeur de ses ouvrages est aussi symbolique : c'est celle de l'excellence. Aussi, il est significatif que l'école de la République adopte comme livre de récompense des tours de France enfantins. Ces ouvrages bénéficient d'une recommandation officielle et donc d'un réseau de vente. Le *Tour de France d'un jeune parisien* est ainsi

[833] Parmi les auteurs de la littérature populaire du XIXe, on trouve généralement des journalistes et des militaires. Ces derniers ont développé le roman d'anticipation. Parmi ces auteurs, on peut citer les généraux Douhet et Brialmont ou encore le prolixe Capitaine Danrit, pseudonyme du colonel Driant. Député nationaliste de Nancy et auteur de la *Guerre souterraine* ; il commande les mille trois cents chasseurs qui, le 25-26 février 1916, défendent le bois des Caures à Verdun, avec eux il y trouve la mort. Il a été l'un des promoteurs de la croix de guerre. *Cf. L'Illustration*, premier trimestre 1915.

[834] C. Robin, *Un éditeur et son siècle*, ACL, 1988, 366 p. ; A. Parménie et C. Bonnier de la Chapelle, *Histoire d'un éditeur et de ses auteurs, P-J Hetzel*, Albin-Michel, 1953, 671 pages.

[835] Les bibliothèques populaires sont crées par un arrêté du 1er juin 1862. Pour la période 1860 - 1880, Arlette Boulogne compte de vingt à cent mille bibliothèques populaires, dans C. Robin, *Un éditeur et son siècle*, *op. cit.*, p. 256.

[836] A-M Thiesse, *Le roman du quotidien, Lecteurs et lectures populaires à la Belle Epoque*, Seuil, 2000, p. 63.

édité par la *Librairie d'Education nationale*. Les *Récits d'une Lorraine*[837] sont précédés d'un avant-propos renseignant sur les réseaux de distribution. L 'ouvrage est « adopté par la commission du ministère de l'instruction publique pour les bibliothèques de quartiers et les prix des lycées et collèges de garçons et de filles ; par la ville de Paris pour les distributions de prix à ses écoles ; médaille d'honneur de la société d'encouragement au bien ». Ce type d'ouvrages est donc destiné à l'ensemble des enfants et adolescents scolarisés, sans différence d'âge ou de sexe.

Récompense pour un travail exemplaire, les récits qu'ils livrent sont édifiants. Le thème patriotique est l'un des plus fréquents. Ces livres illustrés[838] contiennent une volumineuse épopée enfantine ou une compilation de nouvelles. Dans ces contes d'un nouveau genre, les Prussiens ont remplacé les sorcières et le vieux zouave joue les bonnes fées[839]. Ces histoires, avant tout pédagogiques, transmettent des connaissances sur le territoire. Chaque description de paysage évoque un aspect familier aux enfants parce qu'elle reprend les exemples des manuels scolaires. Il s'agit donc d'une pédagogie pratique fondée sur les expériences d'enfants parcourant le pays. Ces livres de lecture sont déjà une approche de la vie active.

Ils sont un mode de transmission du territoire complémentaire des manuels. Les récits superposent trois temps : un rappel du passé avec la date fondatrice de 1870 ; le temps du récit est au présent ; enfin ils projettent leurs jeunes lecteurs dans l'avenir.

A- Pédagogie du territoire.

Tous ces récits tentent de transmettre l'attachement au territoire, l'amour de la patrie. Pour cela, les auteurs ont recours au pathétique, à la dramatisation du destin de la nation. Jean-Marie Guyau insistait, dans son ouvrage *Education et hérédité*[840], sur la nécessité d'apprendre par l'affectif. Sa mère et ses imitatrices appliquent ce principe :

---

[837] M. des Moulins, *Les Récits d'une Lorraine*, préface de Jean Macé, 5e édition, 1894, 286 pages.

[838] Les illustrations des livres de G. Bruno et « l'inscription des images dans la mémoire nationale » ont été étudiées par Claude Rivals. Il note qu'elles relèvent d'une pédagogie républicaine « raisonnée et systématique ».

[839] *Cf.* Constant Amero, *Le tour de France d'un petit Parisien*, Flammarion, 1885. Le jeune héros du récit est recueilli par un vieux zouave.

[840] Jean-Marie Guyau, *Education et hérédité*, Alcan, 1889.

leurs récits s'inscrivent dans la veine pathétique. Ils débutent tous par l'évocation dramatisée et manichéenne de la défaite de 1870 : le territoire est montré menacé, envahi et mutilé par des hordes brutales de soldats.

Mais la population française se montre à la hauteur de ce contexte tragique où l'Alsace et la Lorraine envahies sont le cœur de la France. Les simples soldats sont héroïques, les populations fidèles et vaillantes, les enfants intrépides[841]. Des figures sont esquissées : la vieille paysanne pieuse, la jeune messine mourant de chagrin[842]. Les personnages secondaires sont d'humbles ouvriers, mineurs ou paysans. Cette discrète allusion à l'origine sociale facilite l'identification du lecteur - jeune rural, le plus souvent - aux personnages. Il peut aussi s'identifier au héros. Il s'agit d'un jeune garçon qui perd, à cause de l'invasion, sa famille et sa maison. Orphelin de ses affections premières et naturelles, arraché par la guerre à sa terre natale, il gagne par miracle l'outre Vosges, la France. Cette situation tragique doit inspirer de la pitié au lecteur.

En outre, les héros inspirent de la sympathie voire de l'admiration car ils se montrent à la hauteur de leur difficile situation. Bernard et Savinien[843], Jean Risler[844] ou Julien et André[845], livrés à eux-mêmes par les malheurs de la guerre, font preuve de bon sens et de calme[846]. Les personnages français ont de la profondeur alors que l'ennemi est indistinct, noyé dans la masse d'envahisseurs innombrables, cruels et barbares. Il s'agit de « hordes faméliques (qui) couvrent et saccagent un tiers du territoire », semblables à une « nuée de sauterelles »[847]. Le lecteur ne peut qu'éprouver de la compassion pour les

---

[841] C.E. Matthis, *Nos Petits braves*, Bibliothèque instructive, 1889, p. 8

[842] M. des Moulins, *Les Récits d'une Lorraine,* Collection Picard, Librairie d'éducation nationale, préface Jean Macé, 1894, 186 pages. L'idée est reprise par M. Barrès dans *Colette Baudoche*.

[843] Bernard et Savinien sont les héros de Eudoxie Dupuis, *La France en Zigzag*, Delagrave, 1881.

[844] Jean Risler, dont le nom a des sonorités alsaciennes, est le personnage décrit par Mme Constant Amero, *Le tour de France d'un petit parisien, op. cit.*

[845] Julien et André sont les héros de G. Bruno, *Le tour de la France par deux enfants*, Belin, 1877, 312 pages.

[846] Il n'est qu'à citer des titres d'ouvrages : C.E. Matthis, *Nos petits braves* ou du même auteur : *Les héros de l'avenir...* Comme dans les *Récits d'une Lorraine*, ces enfants-héros sont souvent des filles.

[847] C.E. Matthis, *Nos petits braves*, Jouvet, 1889, p. 10 ; Plus loin, l'auteur expose les mobiles de l'invasion : « haine, envie, orgueil, ambitions, sont les mobiles de leurs expéditions sanglantes », p. 24. Comparaison que l'on retrouve chez Maupassant, *cf. supra.*

Français infortunés et du mépris à l'égard de vainqueurs cruels. Orgueil des vaincus, la guerre et la défaite apparaissent comme un coup du sort inédit et injuste. Les recueils contiennent de « simples et *touchantes* histoires de ce pays, de braves, et de braves gens, *souillés à l'improviste* par l'invasion, et se débattant en désespérés contre un *impitoyable* ennemi »[848]. Le sentiment d'injustice, à cet âge où l'on y est particulièrement sensible, ravive l'intérêt pour l'histoire et la sympathie pour les Français humiliés. L'empathie à l'endroit des Français vaincus et la révolte suscite l'intérêt et prépare le lecteur à recevoir un enseignement. Tous les ressorts techniques sont utilisés pour imprégner sa mémoire. D'abord, celui de la répétition. Ainsi, les cartes publicitaires données aux familles rappellent la leçon de géographie apprise à l'école. Ensuite, le livre de lecture utilise la mémoire orale à laquelle le jeune lecteur peut aussi faire appel dans un contexte familial.

B- Usage de la mémoire orale.

Les livres de lecture renseignent sur la transmission de la mémoire. Ils parviennent même à utiliser la mémoire orale. Ainsi, les enfants trouvent un fragment d'obus dans la campagne orléanaise et c'est l'occasion d'une conversation avec un paysan qui explique que : « l'on a brûlé bien de la poudre de nos côtés pendant la guerre de 1870 ». La terre comme le territoire dans son ensemble, garde les traces de la guerre. Il est significatif que ce soit un paysan qui en transmette la mémoire aux deux enfants. Il se présente comme un témoin du passé et pique la fierté des enfants pour mieux solliciter leur attention :

- Cela a été un triste temps ; ceux qui en ont été témoins ne l'oublieront pas ; mais vous êtes trop jeunes pour savoir ce que je veux dire.

Le paysan rencontré par hasard, tout comme les grands-parents, généralement chargés de la garde des enfants, assument une fonction éducative. Aussi, le plus jeune peut-il rassurer le paysan orléanais : le souvenir de la guerre de 1870 lui a déjà été transmis par sa grand-mère.

- J'en ai tant entendu parler, à ma grand-mère surtout. Elle ne cessait de plaindre la France et

[848] Jean Macé, préface des *Récits d'une Lorraine*.

nos pauvres soldats[849].

La transmission de la mémoire se fait aussi à travers les noms de rues. Un paysan raconte aux enfants que « les habitants [de Châteaudun] se sont comportés vaillamment ; aussi, pour perpétuer le souvenir de leur belle conduite, on a donné le nom de leur ville à une rue de Paris ». Comme dans un trompe-l'œil, apparaît ici l'un des modes républicains de commémoration des plus fréquents, dans les années 1870-1914.

Enfin, ces livres de lecture résument les connaissances géographiques indispensables à tout jeune Français. Ils reprennent l'enseignement des manuels de géographie. C'est le cas, en particulier dans la *France en zigzag* : l'instituteur donne en viatique aux enfants un objet à la fois utile et émouvant, une carte de France[850]. Elle sert bien sûr à l'orientation mais aussi elle est un support aux commentaires géographiques faits au cours du voyage. Le chapitre suivant enseigne « comment on s'oriente » et « l'orientation de nuit ». Ces connaissances sont rappelées ou complétées au cours d'un chapitre ultérieur. Cette technique de mémorisation par la répétition utilise aussi les illustrations. Claude Rivals remarque aussi que l'appareil iconographique n'illustre pas seulement le texte mais peut s'y substituer et devient ainsi « répétiteur ou moniteur grâce à l'enseignement par l'image qui le rend accessible à cette immense partie de la nation trop âgée pour fréquenter l'Ecole »[851]. Dans ce cas, pour les enfants comme pour leurs parents, l'image est également une méthode mnémotechnique basée sur la reprise du texte[852]. Enfin, l'illustration comme le principe d'un tour de France contribuent à rendre l'ouvrage attrayant : c'est la promesse d'un changement de paysage et d'activité à chaque chapitre, de nouvelles rencontres[853]. L'histoire est également rendue prégnante par le suspens créé autour de la figure du père et de sa recherche. Le plaisir

[849] Eudoxie Dupuis, *la France en zigzag*, *op. cit.*, p. 21.

[850] Eudoxie Dupuis, *Ibid.*, chapitre 4.

[851] Claude Rivals, « Les marques républicaines dans l'iconographie des tours de la France et de l'Europe de G. Bruno, dans M. Agulhon dir., *Cultures et folklores républicains*, CTHS, 1995, 498 p.

[852] « Il y a deux types d'inculcations, écrit Claude Rivals : - l'affirmation, la répétition, le matraquage qui nous rappellent les catéchismes dogmatiques, religieux et politiques, et - la suggestion qui opère 'en creux', par défaut... », dans M. Agulhon, *Ibid.*

[853] Le principe n'est pas nouveau : sous l'Empire, Hetzel créait le *Magazine d'Education et de Récréation.*

de la lecture se double de son utilité. Ces ouvrages contiennent un enseignement à la fois géographique et moral.

Ces livres de lecture usent d'une pédagogie par l'exemple. Dans *Le Tour de France en zigzag*, le plus jeune veut devenir paysan et l'aîné, instituteur. Lors des rencontres et des discussions, ils ont des réactions différentes. Le cadet est impulsif mais l'aîné raisonne. Leurs opinions contradictoires apportent la discussion. De même, les personnages historiques sont donnés en exemple. Les questions posées orientent les représentations des élèves.

C- La France, pas à pas.

La seconde partie de ces histoires prend place quelques années après l'invasion qui n'est plus évoquée que de manière tacite. Dans un récit narré au présent, l'intérêt se fixe sur les tribulations de jeunes héros, marcheurs et voyageurs, à la découverte de la France et d'eux-mêmes. A une époque où on ne voyage pas sans motif, le mobile est impérieux : les enfants courageux sont à la recherche de leur père[854]. Celui-ci est particulièrement mobile, les coups du sort et la lenteur des communications amènent les enfants à parcourir en tout sens la France avant de le retrouver. Bernard et Savinien poursuivent un père insaisissable, mineur à mer puis au Creusot. Des quiproquos et des erreurs d'aiguillage sont prétextes à un véritable tour de France[855].

a- La France et ses pays.

Le périple permet de découvrir la France pas à pas, en détail. Il s'agit d'une « épreuve physique de l'espace », selon l'expression de Mona Ozouf[856]. Pour transmettre les notions abstraites de patrie et de territoire, les pédagogues utilisent les connaissances empiriques des enfants. Par exemple, le sentiment national est comparé à l'amour

[854] Les enfants recherchent aussi un oncle, portant le même prénom que le père des deux héros mort au cours de l'invasion. La quête a un aspect symbolique : les orphelins d'un père et d'une terre vont trouver, à l'issue du voyage, une mère : la France.

[855] Eudoxie Dupuis, *La France en zigzag, op. cit.*, 1881.

[856] Jacques et Mona Ozouf, « Le tour de la France..., le petit livre rouge de la République », dans *les Lieux de mémoire, op. cit.*, p. 280.

filial[857]. Ainsi, le territoire est une transposition élargie du paysage local et l'amour de la patrie est comparable à l'attachement au petit pays. Parcourir pas à pas la France, à la suite des héros des livres de lecture, donne aux jeunes lecteurs la mesure du pays et une idée plus claire de la géographie nationale. Zigzag ou tour, ce voyage littéraire, conformément à une représentation assez centralisée du pays, a souvent Paris pour point de départ puis découvre les provinces[858], leurs caractéristiques et leur histoire. Ce tableau de la diversité française est compatible avec l'enseignement de la nation. Anne-Marie Thiesse démontre que la pédagogie républicaine s'appuie sur le « petit pays » pour transmettre la nation[859]. C'est d'ailleurs la teneur du discours de Jules Ferry lors du congrès des Sociétés savantes, en 1882. Il rappelle que la connaissance de la petite patrie permet l'amour de la Patrie[860].

Dans d'autres récits, le voyage commence en Alsace-Lorraine, à Phalsbourg ou à Niderhoff. La pédagogie du territoire peut donc commencer par le cœur du pays qu'est Paris ou par la périphérie : cette frontière, encore sensible, qu'est l'Alsace-Lorraine. Conformément au parcours traditionnel des compagnons du devoir, le voyage décrit un mouvement circulaire d'Est en Ouest, de la périphérie au Centre[861]. Le circuit se dirige vers le Nord puis la Normandie et la Bretagne, le Pays nantais, la Loire, descend vers le Sud en passant par le Centre puis retrouve Bordeaux et suit la Garonne et le canal du Midi. Il longe le littoral jusqu'à Marseille et remonte la vallée du Rhône en faisant une halte à Lyon et en Savoie. Jacques et Mona Ozouf avaient bien décrit l'importance de la géographie dans la pédagogie d'Augustine Fouillée, la « mémoire topographique » étant plus prégnante que la mémoire historique. C'est « l'évidence physique du

---

[857] Hervé Barelli, L'école *primaire comme instrument d'intégration du comté de Nice à la France* (1860-1914), thèse d'histoire, Nice, 1991, p. 33.

[858] Terme préféré à celui de département. Ceux-ci sont peut-être trop nombreux pour un récit itinérant.

[859] A-M. Thiesse, *Ils apprenaient la France,* MSH, 1997 ; J-F. Chanet, *L'école républicaine et les petites patries,* Aubier, 1996.

[860] Discours de Jules Ferry au congrés des Sociétés savantes, 15 avril 1882. *Cf.* B. Dancel, *Enseigner l'hsitoire à l'école publique de la troisième République*, PUF, 1996, 243 pages.

[861] Jacques et Mona Ozouf, « Le tour de la France..., le petit livre rouge de la République », dans *Les Lieux de mémoire, op.cit.*, p. 280.

territoire (qui) fonde l'épique »[862]. L'histoire fournit des illustrations régionales. Chaque récit est placé dans un cadre géographique méticuleusement décrit : il permet de visiter la Bretagne, Paris, la Lorraine, les Vosges. Le commentaire pédagogique ajoute que « le Finistère doit son nom à sa situation à l'extrémité occidentale du territoire français »[863]. Ce parcours permet de situer chaque région sur la carte de France. Les provinces perdues en 1870 posent bien évidemment problème.

b- Les provinces perdues.

Les provinces perdues sont des terres d'initiation : c'est en partant d'elles que les enfants découvrent la France. La transgression de la nouvelle frontière permet aux enfants de comprendre ce qu'est la patrie. Pourtant, les territoires annexés par l'Allemagne ne sont pas étudiés en détail comme c'est le cas pour d'autres régions. Dans *le Tour de la France par deux enfants,* l'évocation des provinces perdues est prudemment évitée. La Meurthe-et-Moselle est respectueusement parcourue, comme on entre dans une chambre de convalescent, sur la pointe des pieds. *Le Tour de France en zigzag* évite aussi les *Provinces Perdues,* mais des rencontres permettent de d'évoquer les Vosges ou la Meurthe-et-Moselle. Alors que les deux enfants sont en Bretagne, une enfant, carte à l'appui, leur décrit les Vosges comme :

> - ... Un bien joli pays (...) aux cimes arrondies en forme de ballons (...) Autrefois, ajoute t-elle, avant la guerre de 1870, qui a eu lieu quand j'étais encore toute petite, les Vosges appartenaient tout entières à la France, et l'Alsace aussi était française. Maintenant ces montagnes servent de frontière entre la France et l'Allemagne, et l'Alsace est devenue allemande. Papa ne parle jamais de ce changement-là sans un grand chagrin[864].

L'évocation est pudique, elle n'en a que plus de poids : les belles provinces de l'Est sont une incommensurable perte, objets de grands regrets. Leur souvenir demeure pourtant partout présent à l'intérieur de la France. Augustine Fouillée utilise ce procédé d'évocation : André, son jeune héros, fait référence à Phalsbourg chaque fois qu'il voit un ouvrage Vauban ou observe, à Lyon, les avantages d'implanter une ville sur une

---

[862] Jacques et Mona Ozouf, *Ibid.*, p. 283.

[863] C.E. Matthis, *Nos Petits Braves*, p. 61. « L'héroïsme de Jeanne », « l'héroïsme de Anne »... sont des titres de chapitre.

[864] Eudoxie Dupuis, *Le tour de France en Zigzag, op. cit.*, p. 121.

colline[865]. Les Provinces perdues pèsent comme une reproche tenace sur les Français : c'est parce qu'ils méconnaissaient la géographie de leur pays qu'ils n'ont pas pu repousser l'invasion de 1870. L'apprentissage de la géographie nationale est désormais une sorte de devoir de mémoire à l'égard de l'Alsace-Lorraine.

Cependant, une génération après l'annexion, ce qui importe aux yeux des Républicains positivistes est le présent, l'activité et le dynamisme du pays. Aussi, le parcours permet d'évoquer l'économie de chaque région. Lorsque Jean Fisler retourne en Lorraine française, vers 1877, il insiste sur le développement industriel de Nancy où des entreprises alsaciennes et mosellanes se sont installées depuis l'annexion[866]. Cette dernière fait à peine l'objet d'une allusion. Au cours de la description de Nancy, un auteur mentionne « l'exode de toute une population abandonnant le sol natal pour conserver le nom de français ».

Les récits donnent l'image d'un pays industrieux où l'on trouve des filatures (Rouen, dans la Seine, à Lyon ou Aubusson) ou bien une riche industrie de la porcelaine à Limoges[867]. Dans le même but, les trajets des enfants par canaux ou chemins de fer[868] permettent de suggérer la modernité et le dynamisme du pays. Dans la France des terroirs, l'agriculture est largement évoquée. Les livres de lecture donnent des informations techniques sur les céréales (houblon, lin, colza), les sols ou encore les modes de culture. Les enfants rencontrent un naturaliste et font avec lui la découverte de la faune et de la flore méditerranéenne. Pourtant, les villes importantes restent les points nodaux du récit. L'auteur nous entraîne à la découverte des monuments remarquables, des industries particulières et signale les faits d'histoire et les personnages illustres, tous « fils de leur ville et de la grande patrie »[869]. Dunkerque, Lille - qui a « bien mérité de la patrie »[870] - ou Brest ont un passé militaire glorieux. Une

[865] Jacques et Mona Ozouf, « Le tour de la France… », dans *Les Lieux de mémoire*, *op. cit.*, p. 287.

[866] Constant Amero, *Le tour de France d'un petit Parisien*, *op. cit.*, p. 479 et p. 482.

[867] Eudoxie Dupuis, *La France en zigzag*, *op. cit.*, chapitres 6 et 8.

[868] Chapitres 8 et 9 : La locomotive ; Canal du Midi ; Le fonctionnement d'une écluse.

[869] Claude Rivals, dans M. Agulhon dir., *Cultures et folklores républicains*, *op. cit.*

[870] Cl. Rivals, *Ibid.*, p. 77.

« colonne rappelle, à Dunkerque, la belle défense de la ville contre les Autrichiens en 1792 ». Ainsi, le parcours de la France permet aux enfants de constater sa diversité mais également la cohésion de l'ensemble. Les lectures illustrent la définition de la nation comme une réunion de petits pays rassemblés par l'idée commune de la patrie. Aussi chaque Français, à commencer par les plus jeunes, doit être un bon citoyen. C'est le volet moral de ces livres de lecture.

c- Les enfants au service de la patrie.

La guerre de 1870 est devenue pour les Français une guerre de défense contre un ennemi qui n'est pas nommé. Napoléon III et sa réponse à la dépêche d'Ems sont oubliés. Cette interprétation correspond au discours tenu par le *Gouvernement de la défense nationale*, dès septembre 1870, selon lequel l'Empire défait, la Prusse n'avait plus de raison de poursuivre une guerre contre la France et la République. Dès lors, la Prusse devient l'agresseur. Dans ce contexte, la formation des bataillons de gardes nationaux correspond, dans la ligne de 1792, à la levée en masse pour la défense de la patrie. Les livres de lecture républicains se font l'écho de cette représentation.

4 - Vertus civiques et morale patriotique

Les livres de lecture célèbrent le courage ordinaire des humbles Français plongés dans la guerre. La principale qualité des combattants est la ténacité malgré le nombre des ennemis : « Nous étions parvenus à reprendre Orléans (...). Ils étaient revenus en si grand nombre que nous avions perdu tous nos avantages »[871]. Le paysan évoque ces souvenirs avec modestie : « - Dame ! J'ai fait de mon mieux, comme les autres. Quand la patrie est attaquée, il faut la défendre ; tout ce qu'on regrette, c'est de n'avoir pas réussi ». C'est une façon de suggérer que le comportement du temps de guerre est le reflet du courage nécessaire à la vie ordinaire. De manière efficace, l'auteur associe morale du travail et courage physique. Comme Cincinnatus, les humbles abandonnent leur labeur pour défendre la patrie avec l'abnégation dont ils font usage au quotidien. Ainsi, après la capitulation de Sedan, souligne le manuel républicain, « il y avait encore

[871] E. Dupuis, *Le tour de France en zigzag*, op. cit., p. 25.

en France bien des gens de cœur qui ne désespéraient pas ». La résistance s'organise sur le plateau de Langres où d'anciens zouaves et de simples paysans se font franc - tireurs[872]. Pour les enfants placés sous ce modèle, la défense de la patrie doit être une évidence :

> - Quoique la guerre soit une triste chose, ajouta le laboureur, on est quelquefois forcé de l'entreprendre. Si cela arrive quand vous serez en âge de porter les armes, mes enfants, comportez-vous comme tout bon citoyen doit le faire. En attendant, travaillez et soyez honnêtes : ce sera encore servir votre pays.

Il s'agit d'une pédagogie par l'exemple : le modèle courageux des anciens doit être imité. Parmi les soldats de l'histoire de France, Hoche est donné en exemple car il commence sa carrière comme simple soldat, et demeure travailleur et humain.

> - Il joignait aux qualités d'un grand général le caractère le plus généreux. La guerre civile s'étant déclarée en Vendée et en Bretagne, Hoche y fut envoyé et se montra aussi habile qu'humain. Il termina la guerre en pacifiant, comme on dit, le pays[873].

Loin de l'image belliqueuse que les Prussiens, marqués par les souvenirs napoléoniens, ont voulu propager, la France et ses généraux sont attachés à la paix. La guerre n'est que de défense ou de pacification. Dans ce panthéon républicain, à côté du peuple idéalisé, il y a les figures héroïques mythiques. Jeanne d'Arc est, de cette attitude morale, le modèle parfait. Parmi les figures héroïco-historiques, elle est la plus présente[874]. Sa condition de « bergère de Lorraine », à « l'existence simple et modeste », facilite l'identification... c'est une héroïne pour les petits à l'âme grande. Elle est le modèle de l'esprit de sacrifice. En effet,

> - Ce qui fait la beauté d'une action, explique t-on, c'est qu'elle est désintéressée. Jeanne Darc[875] (...) n'a pas pensé un instant à elle-même ; elle n'a songé qu'à la France qui avait besoin d'elle, et elle lui a sacrifié sa vie sans hésiter. Croîs-tu qu'elle t'inspirerait autant de sympathie, d'amour et de respect si elle avait été payée de ses efforts par des richesses et des honneurs, au lieu de l'être par une mort affreuse ? (Question - *Que pensez vous de ceux qui se sacrifient pour les autres* ?)[876].

---

[872] Constant Amero, *Le tour de France d'un petit parisien*, p. 7

[873] Constant Amero, *Le tour de France d'un petit parisien*, op. cit., p. 175.

[874] Constant Amero, *Ibid.* Jeanne d'Arc est rencontrée trois fois dans le récit : son évocation est attachée à la visite d'Orléans, de Tours et de Domrémy. Chapitre IX - La Statue d'une héroïne, p. 20 et svt.

[875] Nous avons conservé l'orthographe du livre de lecture.

[876] La suite est tout aussi édifiante : « Jeanne Darc a montré ce que peuvent l'abnégation et le courage

Ainsi que l'illustre Jeanne d'Arc, le patriotisme est un attachement désintéressé. Dans *Le tour de France en zigzag*, l'amour de la patrie n'est pas un poncif agressif ou insistant ; C'est une évidence, un pendant naturel de la morale d'honnêteté et d'industrie présentée dans le livre. La question du patriotisme est directement évoquée à l'occasion de la rencontre d'un petit Savoyard. La Savoie étant française depuis une trentaine d'années, l'exemple, pour les plus informés, peut être une illustration de la nation à la française : une libre adhésion et non une annexion brutale. Cependant, le pays mentionné est la petite région, celle dont l'amour s'harmonise avec celui de la France.

> -Vous aimez bien votre pays, dit Bernard, je le devine.
>
> - Sans doute. Est-ce que ce n'est pas naturel ?
>
> - Oh! Si. Il y a même un poète qui a exprimé cette pensée dans ce vers :
>
> A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !
>
> - C'est donc cela, fit à son tour Savinien, que quoique j'aie visité de bien beaux endroits (...) je sens que j'aurai beaucoup de plaisir à me retrouver en Sologne. Et pourtant les villages qu'on y voit sont laids et pauvres; les champs ne sont pas toujours bien cultivés... [877].

La question est tout de même discutée au sujet de l'Alsace-Lorraine, Barrès n'ayant pas encore célébré ceux qui ont maintenu l'esprit français. Amaro est touchée par « l'exode de toute une population abandonnant le sol natal pour conserver le nom de français »[878]. L'amour de la France doit donc être plus fort que celui éprouvé pour la petite patrie.

Ces tours de France enfantins sont des voyages initiatiques. Dans *la France en zigzag*, l'aîné des deux enfants voyageurs veut devenir instituteur : le voyage est l'occasion pour lui d'instruire son frère (et le lecteur) par l'observation. Les enfants énumèrent les industries, traditions, langues et usages. Au contact de la population, ils s'initient aux règles du comportement. Au terme de cet hexagonal voyage d'étude - qui est une

---

unis au patriotisme le plus ardent. Une faible jeune fille a réussi là où avaient échoué les capitaines les plus braves et les plus habiles. Elle a su faire passer dans l'âme des chefs et des soldats les sentiments qui animaient la sienne ; elle leur a soufflé son enthousiasme. Ce n'est pas par les armes qu'elle a vaincu, c'est par le cœur ». « Le dévouement de Jeanne Darc lui a coûté bien cher, mais il n'a pas été inutile (...). Elle a donné le bon exemple à tous, et maintenant encore elle répand sur notre pays les rayons d'une gloire sans tache et dont nous pouvons tous nous enorgueillir ». C. Amero, *Ibid.*, p. 131.

[877] E. Dupuis, *La France en zigzag, op. cit.*, p. 321.

[878] C. Amero, *Le tour de France d'un petit Parisien, op. cit.*, p. 482.

relecture du voyage européen et humaniste des étudiants du XVIe siècle -, ils retrouvent leur père au moment où ils sont presque adultes. En l'absence de leur mère, c'est la nation elle-même qui a formé ses enfants courageux et maîtres de leur destin. Cette pédagogie de la nation est bâtie sur l'idée que l'on aime ce que l'on connaît. En outre, les enfants ont un devoir envers ce territoire national perçu dans sa globalité et devenu familier. En l'absence de frontières sûres à l'Est, leur rôle est de défendre ce pays fragile et menacé. Le territoire est montré et enseigné comme quelque chose de concret et de proche.

La défaite de 1870 est un traumatisme national amplifié par la crainte d'une nouvelle invasion. Un sentiment d'insécurité territoriale se répand dans le pays. La frontière de l'Est est perçue comme fragile parce qu'elle ne permet pas, comme les autres, une défense efficace du pays. Dans ces circonstances, l'idée se développe que la meilleure frontière est ethnique : la population animée de sentiments patriotiques est le dernier rempart du territoire. Aussi, la transmission et l'apprentissage du territoire deviennent-ils une priorité nationale. Le territoire s'affiche donc sur de multiples supports. Les plus évidents sont les manuels scolaires et leurs cartes de géographie. La pédagogie républicaine a consisté à étendre à l'ensemble du pays l'attachement éprouvé pour sa « petite patrie ». L'Alsace-Lorraine, devenue une province mythique attirant les sympathies, a permis de dépasser les particularismes locaux et de fédérer les Français autour de l'idée de l'intégrité du territoire. Les noms de rues ont été une manière de réinscrire l'Alsace-Lorraine dans le paysage urbain français et de contester la perte des provinces de l'Est. A mesure que ses réalités s'estompent, le mythe se fige dans les petites villes de France. De 1870 à 1914, les références toponymiques aux provinces perdues ne tombent jamais en désuétude. Au contraire, elles se répandent progressivement sur tout le territoire depuis les métropoles régionales jusqu'aux petites cités rurales. Ces dénominations sont généralement attribuées aux voies principales ou bien aux rues prestigieuses du centre bordant les lieux de l'autorité : mairie, palais de

justice ou préfecture. Leur impact en était renforcé. Les toponymes entretiennent une sensibilité automatique aux provinces perdues. La publicité confirme la prégnance du mythe alsacien qu'elle utilise parce qu'il est évocateur. Elle indique également que l'Alsace-Lorraine ne quitte jamais vraiment l'actualité nationale. De même, les provinces perdues sont discrètement maintenues dans les cartes de France et dans la figure, plus discrète encore, de l'hexagone. La revanche, c'est à dire une guerre pour récupérer ces « provinces perdues », n'a jamais été un programme politique réaliste. Elle a surtout été un appel à la vigilance face à l'Allemagne jugée menaçante.

L'Alsace-Lorraine devient donc au cours des années 1870 à 1914 un motif pédagogique efficace car elle illustre, à travers une population mythifiée, la force du sentiment national et l'unité nécessaire du territoire. En outre, l'apprentissage de la géographie nationale est une sorte de devoir de mémoire envers l'Alsace-Lorraine sacrifiée à la paix. Le territoire est surtout symbolisé, dans l'iconographie, par ses poteaux frontières et les militaires qui les gardent. L'humour masque la crainte permanente de l'invasion. Finalement, l'annexion de l'Alsace-Lorraine marque pour un demi-siècle, les représentations françaises du territoire national. Il est perçu comme fragile et menacé. L'invasion est ainsi un thème de littérature ou un sujet pictural abondamment illustré. Les limites naturelles étant peu efficaces, l'armée débordée, la meilleure défense du territoire est assurée par la population même qui, presque par accident, accomplie des actes de bravoure face à l'envahisseur.

Cette pédagogie est encore plus clairement transmise par les manuels scolaires. Ils enseignent la géographie du pays et exposent la variation des frontières au cours du temps, révélant que les frontières naturelles sont fragiles. Aussi, les seules gardiennes du territoire et de ses limites sont-elles les populations mêmes. Particulièrement, les habitants des frontières qui, à la solidité physique allient des qualités morales de constance et de fidélité. Le message est clair : les enfants des écoles doivent se préparer à être les défenseurs de la patrie. Le modèle alsacien est là encore abondamment utilisé à travers l'exemple des fougueux généraux et des fidèles annexés. Ainsi, tout Français doit connaître son pays, intérioriser ses contours, l'aimer et le défendre. C'est à la fois le

message de la pédagogie républicaine et la tendance générale dans les mentalités françaises de la fin du XIXe siècle où l'internationalisme et le pacifisme apparaissent comme de douces illusions.

CONCLUSION

L'ALSACE-LORRAINE, MYTHE INTEGRATEUR

Un mythe fondateur est un récit didactique à la fois révélateur des origines et porteur d'images mobilisatrices. Il dicte des conduites et des attitudes qui assurent la cohésion du groupe[879]. Entre 1870 et 1914, l'Alsace et la Lorraine, perçues comme des « provinces perdues », deviennent un mythe à l'usage de la République. Ce processus se déclenche en 1870-1871 sous l'effet d'un triple choc : la défaite, l'invasion puis l'annexion à l'Allemagne d'une portion du territoire français. L'année terrible apparaît alors comme une réédition inacceptable de 1815. D'emblée les principaux savants réagissent et opposent au vainqueur les arguments du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et surtout de l'inaliénabilité de la nation. Ils fournissent en réalité les arguments de la revanche et créent ainsi les racines de ce mythe fondateur de la Troisième République. Parvenus au pouvoir suite à une défaillance de l'Empire, héritant d'un territoire envahi et d'une assemblée nationale conservatrice, les Républicains doivent s'imposer et pérenniser leur régime. Dans ces circonstances, la perte de l'Alsace-Lorraine devient naturellement un motif patriotique consensuel, fédérateur et intégrateur. Paradoxalement, cette perte territoriale, remettant le territoire au centre des préoccupations nationales, a contribué à accélérer l'achèvement de l'Etat nation. D'abord, en stimulant le mouvement d'intégration des provinces françaises à la nation, et ensuite en facilitant la popularisation de l'image et de l'idée de territoire national.

Instrument affectif, l'Alsace-Lorraine, largement mythifiée au cours des années, appelle inconsciemment tout un corpus d'images émouvantes. A l'Alsace-Lorraine réelle, les Français substituent rapidement une province mythique, folklorisée et

[879] Gérard de Puymège, *Chauvin, le soldat-laboureur*, Gallimard, 1993, p. 288.

totalement francophile. Cette dernière représentation est née dans les milieux culturels parisiens alimentés par les nostalgies des optants ou des Alsaciens de lointaines origines. Ensuite, elle est largement diffusée dans les villes françaises. L'Alsace-Lorraine réelle, tournée vers les réalités politiques et économiques allemandes, semble largement méconnue des Français et notamment de la France paysanne. Mais le cliché des provinces perdues, présent dans les manuels scolaires, les réclames ou les noms de rues, imprègne durablement les esprits. Détachée du territoire, l'Alsace et la Lorraine sont ainsi maintenues dans les imaginaires français[880].

L'Alsace-Lorraine mythifiée en « provinces perdues » est d'un usage interne aux Français. Elle sert de motif de relèvement au pays secoué par l'effondrement de l'Empire et la défaite. Pourtant, les revendications françaises prennent prétexte de l'opinion publique alsacienne. Ainsi, de 1870 à 1895, le retour de l'Alsace-Lorraine est souhaité pour des motifs « idéalistes » : les Alsaciens et les Lorrains sont Français de cœur et doivent pour cela revenir dans leur nation. L'iconographie pathétique fait de l'Alsace et de la Lorraine deux prisonnières éplorées mais courageuses qui, à l'ombre de la cathédrale de Strasbourg, gardent leur fidélité et leur confiance dans une France chevaleresque et libératrice. Une affiche publicitaire de la fin du XIXe siècle n'hésite pas à user de l'anachronisme pour faire de l'antagonisme franco-allemand une donnée intemporelle. Aussi, au début du siècle, ce sentimentalisme n'a t-il plus court parmi les nouvelles générations et des raisons stratégiques sont mises en avant : l'Alsace-Lorraine est nécessaire à la défense du territoire national. En outre, la revanche permettrait de mettre fin à l'expansionnisme de la pieuvre germanique. En réalité, la revanche n'a jamais été un projet politique. Elle a été pour les fondateurs de la République une façon de se démarquer des conservateurs qui, en 1871, avaient ratifié l'abandon de l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne. Elle est en outre un thème

[880] Après la Grande Guerre, lorsque l'Alsace et la Moselle sont à nouveau administrées par la France, l'enthousiasme des premiers jours cède rapidemment la place à des malentendus et des désillusions. Encombrés par les clichés et les idées reçues des années 1870-1914, les fonctionnaires français ne comprennent pas les réalités locales alsaciennes.

mobilisateur utilisé pour stimuler la reconstruction du pays et engager sa modernisation. Aux yeux de Gambetta ou de Jules Ferry, le thème de la revanche était largement métaphorique et signifiait avant tout le relèvement du pays et la fin de son isolement européen. Pourtant, l'idée de revanche impliquait au moins un devoir de mémoire à l'égard de l'Alsace-Lorraine, perçue comme la principale victime de la défaite. D'où le corpus d'images et de références aux provinces perdues. L'Alsace-Lorraine a donc durant trente ans imprégné les esprits et nourrit toute une culture populaire dont les chansons, les cartes postales et la littérature donnent des fragments. Aussi peut-on dire que tout Français a été, entre 1870 et 1914, sensibilisé à l'Alsace-Lorraine. Si au début du XXe siècle, l'Alsace-Lorraine, relativement « oubliée » par les jeunes générations, ne semble plus être une préoccupation nationale, une petite crise internationale suffit à la remettre au premier plan. Le coup de Tanger (1905) et la crise d'Agadir (1912) font refleurir le thème de la revanche et les vieilles images des provinces perdues.

Ce mythe partagé des provinces perdues a assuré la cohésion nationale, il a servi de lien à l'unité nationale. Il a facilité l'intégration des provinces et leur fusion dans la grande nation. Emmanuel Le Roy Ladurie remarque ainsi que le « XIXe siècle, c'est l'époque où les régions périphériques sont très largement soumises ou du moins soudées au centre »[881]. En effet, la perte de l'Alsace-Lorraine est perçue comme une déchirure et une mise en péril du territoire national. Les traités de 1871 établissent une faille à l'Est et alimentent la peur d'une nouvelle invasion.

Face à des voisins menaçants, la France doit donc présenter une nation unie et cohérente. Aussi, la République entreprend t-elle un grand mouvement d'intégration des provinces grâce à l'instrument de l'école et à l'image des provinces perdues. La carte de France montre ainsi la solidarité du territoire qui associe différentes régions. Elle présente le pays comme une évidence géographique, cerné par des mers, un océan et des massifs montagneux. La seule faille de cet écrin naturel est la frontière de l'Est. C'est une brèche dans l'harmonie géographique de la nation. Cette fragile et

[881] E. Le Roy Ladurie, *Histoire de France des régions*, Seuil, 2001, p. 357.

mouvante frontière conventionnelle franco-allemande devient donc une leçon de l'histoire. Les Français revendiquent donc à l'Est une frontière naturelle : c'est à dire une limite appuyée sur un obstacle géographique évident - si ce n'est insurmontable - favorisant la défense du territoire. Plus que l'Alsace, c'est le Rhin qui alimente les secrètes aspirations françaises. Dans un contexte où l'Allemagne représente une menace permanente, se répand l'idée que les hommes sont les seuls garants des frontières. Ainsi la connaissance, l'amour et la défense de la patrie doivent être, à la fin du XIXe siècle, intériorisés par chaque écolier. C'est donc la popularisation de l'idée de frontière qui permet de diffuser la notion de territoire. La périphérie, les contours du pays donnent à voir l'unité nationale.

En outre, la perte des provinces de l'Est est un drame qui touche la nation entière et doit susciter l'unité nationale. Dans ce contexte, l'intégration des régions à la patrie s'accélère et s'efforce de correspondre aux métaphores savantes comparant la France à un jardin ou une personne. L'unité profonde de la France apparaît comme préétablie, antédiluvienne. Les réalités du XIXe siècle doivent donc s'efforcer de rejoindre ce destin. Une France immémoriale a pour ancienne incarnation la Gaule. Ainsi, le territoire national préexiste à l'histoire et à tout peuplement. La géographie est le terreau, le substrat de la nation. Toute division ou toute perte territoriale ne peut donc être que temporaire. Dans le cadre de cette œuvre d'unification, les forces centrifuges sont fustigées. Les Félibres, comme tout mouvement régionaliste, sont ainsi accusés à tort de séparatisme. Les particularismes régionaux et les folklores sont considérés comme passéistes. Ils ne sont célébrés que dans le cas de l'Alsace-Lorraine parce que le folklore - diffusé en France par les optants - y apparaît francophile. De même, les périodes historiques troubles et les guerres civiles sont négligés des manuels d'histoire, au profit des rois et des héros qui ont fait la France. La Révolution fait aussi parti des moments clefs de la nation parce qu'elle parachève l'œuvre unificatrice des rois et propage des valeurs, si ce n'est universelles, à partager par tous les Français. L'unité nationale et l'image de la France sont également popularisées par de nouvelles pratiques permises par le progrès

technique. L'automobile, le train ou le vélo rendent possible des périples tout autour du pays. Les Français élargissent leur horizon, découvrent de nouvelles régions et font l'expérience directe de la frontière. Le tour de France cycliste est ainsi une reconnaissance de la géographie réelle du pays et une épreuve des frontières. De même le pèlerinage à Lourdes est à la fois un périple à travers la France catholique et un geste de protection du territoire. Tous ces parcours font de l'Alsace-Lorraine une province à part, un sanctuaire de la nation où puiser les efforts de la reconstruction.

Ainsi, le territoire ne semble pouvoir retrouver son unité et ses frontières légitimes qu'avec le retour des provinces perdues. Craignant une nouvelle invasion, les Français revendiquent une frontière de l'Est plus sûre. L'école a le rôle le plus important : elle reprend les images véhiculées par différents supports et donne de la France une image cohérente. Belle et riche contrée, elle est menacée par d'avides voisins et une frontière de l'Est découverte. Aussi, les écoliers doivent-ils connaître et aimer leur pays pour être en mesure, un jour, de le défendre. C'est le terme d'une pédagogie et de représentations nées de la défaite de 1870 et de la perte de l'Alsace-Lorraine. Entre 1870 et 1914, l'image de la carte de France et l'idée de territoire national se sont imposées à l'ensemble des Français. La France, jusque là entité lointaine aux yeux des Français, était devenue une réalité concrète et familière incarnée dans les cartes scolaires. Cette lente imprégnation explique la mobilisation sans heurt d'août 1914 et la longue résistance des soldats des tranchés. Au début du XXe siècle, un dessin allégorique illustre l'unité enfin retrouvée du pays : la France est à nouveau l'horizon rayonnant de Strasbourg et de l'Alsace. Le territoire national retrouve son amplitude avec le retour des provinces perdues. L'idée de nation trouvait alors son achèvement dans l'intériorisation de l'image d'un territoire stabilisé.

INDEX

About, 109, 110, 117, 129, 136, 137
Acker, 106, 108, 111, 114, 125, 126, 127, 129, 130, 131, 132, 136, 140, 141, 144, 145
Adam, 87, 110
Agulhon, 24, 58, 200, 211, 229, 251, 255
Albert, 62, 86, 88
Alquier-Bouffard, 197
Amalvi, 23, 58, 59, 64, 87
Amero, 248, 255, 257, 258
Ardouin-Dumazet, 61, 70, 71, 112, 113, 114, 115, 120, 122, 123, 124, 125, 126, 130, 137, 138, 144, 147
Arminius, 65
Arndt, 67
Aucouturier, 177, 184
Aunay, 110
Balzac, 17
Barbey-Say, 107
Barrau, 14, 52, 56
Barrès, 35, 72, 85, 87, 106, 110, 115, 116, 120, 138, 146, 171, 249, 258
Bazaine, 218
Bazin, 53, 81, 108, 111, 118, 120, 121, 133, 137, 138, 139
Beauchamps, 108, 128
Beaumont, 65
Becker, 20, 72, 73
Bert, 229
Bishoff, 130
Bismarck, 30, 31, 37, 39, 41, 136, 232, 233
Blondin, 169, 172, 177, 186
Bloy, 41, 57, 151, 213, 214, 216
Bougier, 45, 52, 66
Bouillon, 62, 162, 230
Bourcart, 208
Boury, 169, 179, 181
Braudel, 11
Brault-Hartmann, 208
Bruno, 58, 229, 246, 248, 249, 251
Bucher, 106, 111, 115, 120, 138, 146
Burgondes, 14
Capet, 14, 56
Carbonell, 83, 85
Cavour, 15, 230
César, 58, 59, 60, 63
Cham, 50
Chanet, 253
Charles VII, 95, 156
Charles-Brun, 92
Chaunu, 95
Cincinnatus, 256
Citron, 13, 56, 81
Clarétie, 110, 111, 113, 114, 115, 118, 137, 140, 141, 145, 246
Clemenceau, 18, 88
Cloots, 62
Clovis, 14, 56
CONSIDERANT, 223
Curtius, 54, 95
Danrit, 192, 247
Daudet, 41, 42, 85, 106, 107, 109, 110, 130, 212, 215, 218, 220, 221, 222, 224
Denfert-Rochereau, 35
Déroulède, 77, 208
Deschamps, 112, 113, 118, 136, 141, 144
Desgrange, 167, 169, 170, 171, 172, 173, 175, 176, 180, 181, 184, 185
Digeon, 49, 213, 214, 246
Drumont, 87
Dubois, 44, 56, 68, 71, 72, 78, 79, 236, 241, 244
Dufrenoy, 65
Duhousset, 113
Dumas, 22, 63, 108
Dupront, 12, 13, 60, 95, 155, 164, 165, 166
Dupuis, 247, 249, 251, 252, 254, 255, 256, 258
Eliade, 24
Eurostrate, 89
Faber, 180
Faller, 113
Favre, 31, 41, 92
Febvre, 13, 45, 56, 66, 67
Félibres, 19, 86, 92
Ferroul, 86, 88
Ferry, 23, 77, 79, 80, 81, 107
Feuillet, 151
Foncin, 44, 45, 52, 90, 229, 230, 231, 232, 234, 236, 237, 242
Foucault, 21
Fouillée, 58, 229, 246, 253
Frank, 131, 134
Fustel de Coulanges, 21, 29, 32, 34, 35, 36, 37, 38, 40, 41, 42, 225
Gachotte, 199
Gallois, 91
Gambetta, 36, 69, 85, 143, 148, 202, 205, 207, 208
Gauban, 184
Gaxotte, 95
Géo Lefèvre, 169, 183, 184
Gilles le Bouvier, 95
Girardin, 218
Giraudoux, 97, 98, 152
Gobineau, 55, 57
Godechot, 33, 35, 62
Gounod, 158
Gourdault, 126, 139
Gourdeault, 128
Gozillon-Fronsacq, 133, 134, 142
Grégoire, 56, 60, 62, 197, 231
Grimm, 17
Guillaume I, 138
Guillaume II, 141, 210
Guillemard, 197
Guyau, 229, 246, 248
Hansi, 54, 130, 133, 134, 142, 223
Haussonville, 78
Herfray, 142
Herriot, 201
Hersart de La Villemarqué, 17
Hetzel, 42, 61, 247, 251
Hinzelin, 111, 118, 120, 122, 123, 124, 127, 128, 129, 132, 133, 137, 138, 141
Hoche, 257
Hugo, 22, 63, 108, 112
Huysmans, 149
Jaurès, 85, 119, 125

Jeanne d'Arc, 11, 14, 48, 141, 150, 154, 155, 156, 159, 160, 162, 163, 164, 257, 258
Jeanneney, 131, 134
Joly, 207
Jonquez, 155
Jullian, 55, 56, 59
Kellerman, 35
Kellermann, 141
Kléber, 35, 113, 141, 209, 239
Kühlwetter, 30
Laget, 169
Lalance, 69
Lavallée, 60, 61, 65, 95, 244
Lavigerie, 78, 150
Lavisse, 12, 13, 14, 24, 39, 41, 42, 56, 66, 69, 70, 73
Le Reboullet, 110
Lefebvre, 169
Lemonier, 44, 56, 60, 68, 231, 233, 241, 242, 243, 244
Leser, 239
Levasseur, 44, 45, 51, 52, 53
Lichtenberger, 106, 108
Littré, 12
Lix, 141
Londres, 170
Longnon, 55, 56, 57, 59
Lönnrot, 17
Louis XI, 14
LOUIS XIII, 14
Louis XIV, 14, 32, 35, 54, 95, 129, 152
Macé, 110, 142, 247, 248, 249, 250
Marty, 88
Maupassant, 41, 42, 212, 213, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 222, 240, 249
Mazel, 90, 92, 93, 94
Melon, 110, 113, 118, 128, 143, 145
Mentelle, 96
Mérimée, 17, 22
Méry, 87
Mgr Freppel, 205
Mgr Lavigerie, 78
Michel, 56, 58, 120, 142, 247
Michelet, 11, 21, 32, 35, 38, 45, 46, 47, 48, 49, 51, 61, 68, 69, 70, 90, 235
Milo, 205
Mirbeau, 131, 132
Mistral, 19, 85
Mommsen, 30, 32, 34, 35, 36
Monod, 38, 39, 40
Moreux, 97
Napoléon III, 15, 22, 29, 31, 32, 79, 95, 143, 198, 256
Nicholsen, 172
Nicolas II, 210
Noël, 23, 150, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164
Nordman, 20, 66
Oberlé, 111, 138
Owen, 223
Ozouf, 23, 229, 246, 252, 253, 254, 255
Péguy, 11, 163, 224, 241
Pelleport-Burète, 199
Perec, 167, 194
Petit-Breton, 176
Philippe Auguste, 11
Pinchon, 133, 141
Pitollel, 50
Planhol, 20, 91
Platon, 38
Poincaré, 85, 98, 99
Polyclète, 51
Pothier, 171, 178
Proudhon, 19
Rambaud, 110
Ranc, 143
Rapp, 113, 141
Rausch, 106
Reclus Elisée, 44, 51, 52, 53, 58, 65, 66, 80, 83, 84, 94
Reclus Onésime, 51, 52, 53, 60, 78, 79, 80, 83, 89, 90, 96
Regamey, 140, 141, 145
Régamey, 133, 136, 138, 142, 145, 146
Renan, 11, 21, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 37, 38, 39, 40, 41, 44, 57, 65, 70, 80, 225, 232, 246
Revel, 95
Roth, 160, 196, 229
Royet, 192
Sainte Radegonde, 156
Sartre, 205
Schnaebelé, 20, 107
Schrader, 44, 56, 60, 68, 231, 233, 241, 242, 243, 244
Sieburg, 54
Siegfried, 73, 207
Simon, 66, 92, 200
Sonnois, 154, 157, 158, 165
Spindler, 120, 126, 128, 129, 132
Steinbach, 126
Stendhal, 17, 22
Stoskopf, 120, 136, 142
Strabon, 13, 50, 59, 60
Strauss, 29, 30
Taillant, 86
Taine, 11, 29, 31, 32, 33, 34, 37, 39, 44, 57, 225
Teyssier, 86, 206
Thiesse, 18, 19, 82, 247, 253
Tissot, 106, 110, 117, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 129, 136, 137
Tocqueville, 108
Turenne, 112
Turinaz, 150, 153, 154, 156, 159, 161, 162, 163, 165
Vaugeois, 59, 64, 87, 91, 130
Vercingétorix, 58, 206
Verne, 42, 61, 204, 222, 247
Vidal de la Blache, 12, 23, 24, 45, 46, 47, 48, 53, 55, 57, 59, 69, 83, 91, 96, 203
Vigarello, 169, 176
Wahl, 36, 67, 72, 139
Weber, 18, 57, 169, 179
Werder, 196
Wever, 208
Wichard, 207
Winpffen, 31, 41
Zeppelin, 173
Zola, 158, 213, 214, 216, 224, 240, 246

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION GENERALE - LE TERRITOIRE NATIONAL 2

1 - Construction du territoire national 13
2 - Une intégration territoriale achevée ? 17
3 - Mentalités françaises entre 1870 et 1914 20

1ERE PARTIE - REPRESENTATIONS DU TERRITOIRE 26

CHAPITRE I - DEFENSE DU TERRITOIRE 29
1 – Refus de l'amputation territoriale 30
2 - Le territoire, corps de la nation 33
A - L'opinion publique baptise le territoire. 34
B - L'opinion alsacienne. 35
C - Le Territoire, un et indivisible. 36
3 - Le territoire sanctuaire 39
A - Le territoire à découvert. 39
B - La revanche : un territoire à recouvrer. 42
CHAPITRE II- FIGURES DU TERRITOIRE 44
1- Figures d'unité 46
A - « La France est une personne ». 46
B - La France est un jardin. 50
2 - Figures projetées 55
A - La France, figure d'éternité. 55
a - Pérennité du territoire. 55
b - La France, effigie du peuple. 57
B - La France, reflet de la Gaule 59
a - Des frontières naturelles. 60
b - Le Rhin, frontière de la France. 61
c – Une frontière culturelle. 64
3 - L'autre France. 67
A - L'Alsace-Lorraine. 67
a - Le cœur de la France. 68
b - Bastion de l'Est. 71
c- Une terre étrangère. 73
B - L'Algérie 77
a - Une nouvelle Alsace. 77
b - Une nouvelle France ? 79
4 -Les France 82
A - France du Nord et France du Midi 83
a - Fracture linguistique. 83
b - Clichés septentrionaux. 84
c - Séparatisme méridional ? 87
B- Divisions administratives. 89
a- Départements, provinces ou régions naturelles ? 89
b- Régionalisme ou décentralisation. 92
5 - Figures abstraites 94
A- La France, figure géométrique. 94
B- Les centres de la France. 96

2EME PARTIE- L'APPRENTISSAGE DU TERRITOIRE : PARCOURS 103

CHAPITRE I - RETOUR AUX PROVINCES PERDUES 106
1 - Les commis voyageurs de la France 109
A- Un pèlerinage patriotique. 111
B- Une enquête nationale 117
2 - L'Alsace-Lorraine, sanctuaire national 119
A- Itinéraire francophile. 119
B - Les villes prisonnières. 121
a- Villes de garnison. 121
b- La ville nouvelle. 124
c- La ville médiévale. 125
C- L'Alsace des champs ou le paradis perdu 127
a- Une terre riche et convoitée. 128
b- L'Alsace pittoresque. 130
3 - Les Alsaciens-Lorrains restent français 135
A – Les Alsaciens résistent à la germanisation. 135
B - Un peuple obstiné et fidèle. 139
C - L'Alsacienne, gardienne de mémoire. 141
4 - L'Alsace, territoire mythifié à l'usage de la nation 143
CHAPITRE II - LE TOUR DE FRANCE MARIAL : PROTECTION DU TERRITOIRE 149
1 - Géographie religieuse 151
A - Etapes expiatoires : le Sacré Cœur 151
B - Etapes propitiatoires : Notre Dame 152
C- Jeanne d'Arc et la défense du territoire 154
2- Geste d'unité du territoire 155
A - Unité historique et spirituelle 155
B - La Lorraine catholique et française 157
a- L'unité retrouvée de la Lorraine 157
b- Les Lorrains, frères de la frontière. 160
3 - La protection du territoire 163
CHAPITRE III - LE TOUR DE FRANCE CYCLISTE : CONQUETE DU TERRITOIRE 167
1 - Un itinéraire au plus près des frontières 168
A - Vers les villes du Sud 168
B- Toujours une plus grande boucle. 170
C- Longer les frontières. 171
2 - A la rencontre de la France 176
A- Découverte des Provinces 177
a- Figures de villes. 177
b- Caractère des sites. 178
B- Régions climatiques et flou régional. 179
3- Le tour construit la France : 181
A- Un théâtre national. 181
B- L'unité du territoire. 183
C- Le sport à l'usage de la nation. 184

3EME PARTIE - TRANSMISSION ET PEDAGOGIE DU TERRITOIRE 191

CHAPITRE I - LES PROVINCES PERDUES DANS LE PAYSAGE URBAIN 194
1- Chronologie des toponymes 196
A- Unanime hommage aux villes martyres (automne 1870). 196
B - La République a le monopole des rues. 197

2- Conserver l'Alsace-Lorraine 198
A- L'Alsace-Lorraine inscrite dans la géographie urbaine 198
B - Des provinces mythifiées (1891-1899). 201
3- L'impact de la dénomination 204
A- Des mémoires marquées. 204
B- Mémoire locale et mémoire nationale. 205
C- L'Alsace-Lorraine, récurrence publicitaire. 210
CHAPITRE II - LE TERRITOIRE DANS LA LITTERATURE ET LA PEINTURE MILITAIRE 212
1 - Le territoire fragile 213
A- La débâcle. 213
B - L'invasion. 215
2 - La nation inébranlable 217
A – Le peuple face au conquérant. 217
B- Le choix des Alsaciens. 220
C – L'invasion, roman d'anticipation. 222
CHAPITRE III - LE TERRITOIRE ENSEIGNE A L'ECOLE 228
1 - La frontière dans les manuels scolaires 228
A- Fragilité des frontières. 229
B- La frontière naturelle expliquée aux enfants. 231
a- La frontière est une suite de redoutes. 232
b- Une zone de contact entre deux armées. 233
c- La frontière humaine. 234
d- Poésie de la frontière. 236
2- Un coin sombre sur la carte de France 238
A- Place historique de l'Alsace-Lorraine. 241
B- Des représentations ambiguës. 242
C- L'hexagone : logo scolaire. 244
3- Les tours de la France par des enfants 246
A- Pédagogie du territoire. 248
B- Usage de la mémoire orale. 250
C- La France, pas à pas. 252
a- La France et ses pays. 252
b- Les provinces perdues. 254
c- Les enfants au service de la patrie. 256
4 - Vertus civiques et morale patriotique 256

CONCLUSION - L'ALSACE-LORRAINE, MYTHE INTEGRATEUR 262

INDEX 268

LES FRANÇAIS ET LE TERRITOIRE NATIONAL
1870 – 1914

Place et importance des provinces perdues dans ces représentations

(Volume 2 – Sources et bibliographies)



Thèse de doctorat présentée par Laurence TURETTI
sous la direction de Monsieur le professeur Alfred WAHL
janvier 2003

Université de Metz - Faculté des Sciences humaines et Arts - Département d'Histoire

LES FRANÇAIS ET LE TERRITOIRE NATIONAL
1870 – 1914

Sources, bibliographies, iconographie



Dessin de Tomi Ungerer : « J'ai dessiné cette carte de France en cours de géographie pendant l'Occupation. Il manque l'Alsace. Après la guerre, j'ai dessiné une carte de l'Allemagne et là aussi, il manquait l'Alsace. C'est la preuve définitive que l'Alsace n'existe pas ».

Source : « 1900-2000, Strasbourg et l'Alsace, les images d'un siècle avec Tomi Ungerer », *Le Nouvel Observateur*, 21-27 décembre 2000.

Avertissement

La plupart des ouvrages mentionnés dans les sources imprimées et dans la bibliographie ont été édités à Paris. Le lieu d'édition n'est donc mentionné que lorsqu'il échappe à cette règle.

SOMMAIRE

ARCHIVES	279
SOURCES ICONOGRAPHIQUES	291
SOURCES IMPRIMEES	302
BIBLIOGRAPHIE	336
ANNEXES	364
CAHIER DES ILLUSTRATIONS	381
TABLE DES MATIERES	450

ARCHIVES

ARCHIVES NATIONALES

ARCHIVES DU MINISTERE DES AFFAIRES ETRANGERES

SERVICE HISTORIQUE DE L'ARMEE DE TERRE

ARCHIVES DEPARTEMENTALES

(AUDE, BAS-RHIN, HAUTE-GARONNE, PARIS)

ARCHIVES NATIONALES

Série F - Police Générale

- **F/7/12 566** - Relations avec l'Allemagne (1876 - 1886).

  Documents classés chronologiquement. Rapports des commissaires spéciaux dont les plus intéressants et les plus soignés sont ceux de Schnaebelé. Ils fournissent des renseignements sur l'attitude des populations alsaciennes et lorraines vis-à-vis des autorités allemandes et de minutieux comptes rendus (et traductions) d'articles de journaux allemand (notamment la *Gazette de Cologne* et la *Gazette de l'Allemagne du Nord*) ou du journal de la présidence en Lorraine, *Die Lothringen Zeitung*. L'information semble souvent recueillie de façon fortuite. Contient une correspondance Waldeck-Rousseau / Challemel-Lacour concernant des incidents de frontières.

- **F/7/12 449** - La Ligue des Patriotes - La Ligue de la Patrie française.

  Statuts, listes de membres...

- **F/7/12 581** et **F/7/12 582** - Réponse des préfets à une demande « très confidentielle » du ministre de l'intérieur sur les « possibilité d'accueil de leur département d'émigrés alsaciens et lorrains », enquête effectuée au cours de l'été 1887.

  Carton essentiel car il esquisse un portrait de l'état d'esprit des populations françaises et des préfets vis-à-vis des « *frères* », « *compatriotes* » ou « *étrangers* » d'Alsace-Lorraine.

- **F/18 419** - Dossiers des journaux.

  Carton classé d'après l'ordre alphabétique des noms de journaux. Dossiers concernant la *Revue Alsacienne*, la *République française*...

- **F/18 571** et **F/18 572** - Diverses affaires de presse.

  Affaires classées chronologiquement : la première cote concerne les années 1863 - 1874, la seconde les années 1884 - 1895.

- **F/18 2365** - Journaux et ouvrages saisis et poursuivis, 1870 - 1912.

Série AP - Archives Personnelles

- **87/AP 1, 2, 3 et 7** - Papiers Jules Simon.

  Volumineuse correspondance classée par ordre alphabétique où l'on trouve dix lettres de Juliette Adam (datées de 1870 - 1887), douze lettres d'Emmanuel Arago, de Challemel-Lacour, Gambetta...

- **113/AP 3** - Papiers Nefftzer.

Correspondance dont certaines pièces concernent l'Alsace-Lorraine : lettres de Juliette Adam, Hebrard, Taine, d'une *Union philantropique des Alsaciens et Lorrains...*

- **276/AP** - Papiers Scheurer-Kestner

Correspondance reçue après 1870 et concernant « la question d'Alsace-Lorraine » (175 pièces). Lettres de Tachard, P. Leson, V. Ehrsan et Grosjean. Un dossier « Grad » qui contient les lettres de Lalance, J. Dollfus, Grad. Lettres de Gambetta (1874 - 1879).

- **401/AP 3 à 20** - Correspondances

Lettres de Dollfuss, Drumont, A. Ernst, général Hervé, J. Reinach, A. Sorel, E. Weill...

- **401/AP 21** - Politique générale. Activité de la *Ligue des Patriotes. Le Drapeau* (1882 - 1912). Manifestations diverses et propagande de la ligue.

- **401/AP 28** - Relations avec la Presse

Avec la presse parisienne (1869 - 1913) : *Le Figaro, La Nouvelle Revue, La Patrie, Le Patriote, Le Petit Pioupiou, La République française...*

Avec la Presse de l'Alsace annexée.

- **401/AP/ 29** - Littérature :

Correspondance générale et relation avec les éditeurs Lévy, Colin, Delagrave.

- **401/AP 31** - Associations et manifestations diverses

Conférences; Commissions d'éducation militaire (1882); Comité pour l'érection de statuts de soldats (1889-1909); Culte de Jeanne d'Arc (1883-1913).

MINISTERE DES AFFAIRES ETRANGERES

Commission des Pyrénées - 1851 - 1930.

- Sous série 1851 - 1894

Commission créée par un échange de lettres, entre le 30 mai et le 19 juillet 1875, pour régler les problèmes frontaliers entre la France et l'Espagne.

- Sous série Fonds Callier, volume 15. (Camille - Antoine Callier, général de division).

1867, Acte final de la délimitation des Pyrénées. Abornement en exécution du Traité des Limites signé à Bayonne, le 22 mai 1866.

Ce dossier permet de connaître avec précision la façon dont, sur le terrain, est marquée la frontière.

- Fonds Callier, volume 8 : les enclaves : Llivia, Ile des Faisans.

Fonds des limites - Italie.

- Correspondance (1811 - 1818) du Ministre des relations extérieures du Royaume d'Italie sur la notion de « limites naturelles », « confins ».

- Sous série 406 : 1888 - 1903, Délimitation de la frontière France / Suisse du Mont Dolent au lac Léman.

- Procès-verbal de reconnaissance de la frontière franco-suisse, entre le Valais et la Haute - Savoie (25 décembre 1888).

- Procès-verbal d'abornement suite à la convention du 20 juin 1891 (1903).

Fonds Mémoire et documents – Italie.

- Savoie, volume 37 (1580 - 1894). Neutralité de la Savoie : lettre du Général Beaufort sur la nouvelle frontière (pièce 34).

- Volume 39 (P8104 - microfilm). Enquêtes et rapports sur l'opinion publique en Savoie. Protocole d'accord, traité du 21 mars 1860 entre la France et la Sardaigne.

- Savoie et Nice, volume 40 (1861 – 1865). Documents émanant de la préfecture des Alpes - Maritimes à Nice, signalant un *parti italianissime.*

- Savoie et Nice, volume 43 (1860 – 1864). Délimitation entre la France et le Piémont ; Mission Galimier - Smet. Contient le document 249 : Extrait du

Procès-verbal du Consul général des Alpes maritimes sur le recul des frontières (28 août 1863).

Fonds des limites - volume 7 - P 12 209.

- 1746 1839 - Mémoires sur les limites françaises (principes généraux).
- Mémoire sur l'opinion d'établissement des limites du royaume par le chevalier de Bouneval, (22 avril 1746).
- Papiers des limites en général (29 novembre 1825) : sur la Sarre.
- Bureau des limites (23 août 1838) : Notes sur les traités de 1814 - 1815.

Papiers de la guerre de 1870 - 1871, volume 53.

- 1873, Délimitation de la nouvelle frontière.
- Révision de la carte de France (22 février 1873).

Affaires diverses politiques - Allemagne - Volume 19 – 1877.

- Revue de presse et rapports sur la propagande allemande en Suisse et en Italie au sujet de l'Alsace - Lorraine.
- Surveillance des forêts frontalières et des incidents de frontières.

Affaires diverses politiques - Allemagne - Volume 35 et 40.

- Bornes frontières : incidents de frontières de 1886 à 1888.
- 1890 : incidents de frontières.
- Entretien des tombes militaires par le *Souvenir français*.
- Délimitation franco-allemande en 1890.

Affaires diverses Allemagne - Volume 52 (année 1895).

Divers comptes rendus de presse française et allemande sur :

- Les manœuvres en Alsace (1895).

-La *Société de protection des Alsaciens-Lorrains ; L'Association patriotique des Alsaciens-Lorrains de province.*

- La fête du 14 juillet à Belfort.

- *L'Union vélocipédique de France en Alsace-Lorraine* (elle subie des perquisitions par crainte d'un « complot contre la sécurité de l'Empire » du fait « des rapports suivis avec l'autorité militaire (française) ».

- Correspondance du Consulat de France à Riga adressée à Gabriel Hanotaux : elle annonce une campagne de presse allemande en Russie tendant à démontrer que « l'Alsace - Lorraine satisfaite ne demande qu'à rester allemande ».

Fonds Léon Gambetta.

- Fonds nominatif n° 79, Don J. Reinach.

61 volumes en grande partie consacrés à la période 1970 - 1871.

- A la Bibliothèque Nationale, Département des Manuscrits, Papiers J. Reinach : Correspondance de L. Gambetta.

Fonds E. Spuller (1835 - 1896).

Fonds nominatif n° 164.
Deux cartons contenant la correspondance avec les ambassades (1880 - 1890).

Fonds Challemel-Lacour (1827 - 1896).

Fonds nominatif n° 44.
1880 - 1882, Ambassade à Londres.

ARCHIVES DE L'ARMEE DE TERRE

7 N 1853 - Etat Major de l'Armée, 3e bureau, frontière des Vosges (1876 - 1886).

Dossier 6 : L'ensemble du dossier révèle une intense période d'information sur la frontière des Vosges. De multiples relevés et rapports sont faits en vue d'élaborer un plan défensif.

- *Tableau des routes et chemins de toute nature existant dans les Vosges depuis le col du Bonhomme jusqu'au Donon*, décembre 1876, 60 pages.

- *Rapport sur une reconnaissance de la côte Virine et des environs d'Epinal*, 9 décembre 1878, 102 pages.

- *Mémoire sur la frontière ~~desVosges de~~ l'Est*, par M. Baudot, capitaine d'Etat - Major, juin 1879.

- *Reconnaissance exécutée entre les Vosges et la Moselle en vue d'une campagne offensive*, par le Général de Miribel, 1879, 53 pages.

- *Rapport d'ensemble - Massif des Vosges*, 100 feuillets.

- *Mémoire sur une reconnaissance faite dans les Vosges* (cartes et tableaux), 1880.

- *Renseignement sur les Vosges alsaciennes*, 1882.

- *Etude de géographie militaire - les Vosges*, 14 mars 1886, 50 pages. (Répertoire des routes, chemins, cols, crêtes, défilés, contient une carte).

7 N 97 - Etat Major de l'Armée, 1er bureau, organisation de la mobilisation (1881-1882).

- Mouvement de troupes vers l'Est à exécuter en cas de guerre (16 février 1882).

- Tableau des transports ; troupes du génie ; train des équipages vers Toul, Verdun, Langres, Dijon, Soissons.

1 N 9 - Procès Verbaux du Conseil supérieur de la guerre, Emile Loubet (1903-1904).

- A l'ordre du jour des sujets qui révèlent les conceptions défensives des frontières : *Défense des côtes* (7 mars 1903) ; *Déclassement d'ouvrages de fortification des Pyrénées* (30 janvier 1904).

- Des débats plus anecdotiques sur la *Création d'unités cyclistes* ; la *Suppression de la lance dans les régiments de dragons* (idée abandonnée car les Allemands ont au contraire renforcée cette arme) ; les *Mitrailleuses attribuées aux chasseurs des Alpes et des Vosges* (7 juin 1905).

6 N 73 - Fonds Clemenceau, conférence de la paix (1918 - 1919).

Dossier 1 : Alsace-Lorraine. *Notes secrètes sur la frontière d'Alsace* - Lorraine : Raisons historiques et morales ; Raisons stratégiques, économiques et politiques. Dossier intéressant car il révèle la conception de la frontière en cours dans les milieux politiques et militaires.

Dossier 2 : La frontière du Rhin.
Début de revendication de la Sarre et protestations allemandes. Lente élaboration d'une argumentation pour justifier aux yeux des alliés l'élargissement de la frontière de l'Est (la revendication de la Sarre). Elle s'appuie sur une *Analyse du mémoire de M. Haskins* (mars 1919) professeur de Harvard et expert de la délégation américaine. L'ensemble du dossier révèle le processus de prise de décision ministérielle.

La ligne du Rhin : réticences britanniques et arguments français : Conversation de Lloyd George et Foch (1er décembre 1918); Entretien de Paul Cambon avec Lord Curzon (2 avril 1919).

L'état d'esprit en Alsace d'après la presse alsacienne : le départ des Allemands risque de dépeupler Strasbourg et de créer une crise économique. Il faut donc inciter les Français des régions dévastées à s'établir en Alsace. La principale conclusion est qu'il faut développer le tourisme. La consigne a été communiquée à la presse puisque *Le Matin* comme *La revue d'Alsace et de Lorraine,* sous la plume de Maurice Barrès, font largement la promotion du tourisme et de l'industrie en Alsace.

Note sur la valeur stratégique des rivières, 14 avril 1919, 7 pages. Un bilan sur l'intérêt de la Somme, de l'Aisne et de la Marne lors des « évènements de 1918 ».

16 N 1602 - 3e bureau - Service des Alsaciens - Lorrains.

- Une série de *Récits de guerre alsaciens - lorrains,* tendant à prouver leur indéfectible fidélité à la France.

- Dossier 7 : Ensemble de 17 feuillets aux titres divers mais tous ont pour but de prouver les liens de la France et de l'Alsace - Lorraine :
1. Nos droits historiques sur l'Alsace - Lorraine ;
6. Germanisation de l'Alsace ;
7. L'université française de Strasbourg ;
8. L'opinion de Gladstone sur l'Alsace - Lorraine en 1870.
15. Anecdotes édifiantes.
17. Mutineries et désertions.

ARCHIVES DEPARTEMENTALES DE L'AUDE

5 M 9, Rapports mensuels du préfet (1890-1894-1896).

5 M 51, Opinion publique concernant le conflit contre la Prusse. Manifestations à l'occasion des 4 septembre 1871 et 1872.

5 M 52, Voyage du président du conseil dans le département (9 août 1884) ; Opinion publique : réactions à l'attentat contre le président Carnot.

5 M 69, Crise viticole (1907).

Tract « A sa majesté Napoléon Clemenceau » ; Coupures de presse ; télégrammes et rapports du préfet au ministre de l'Intérieur.

5 M 70, Crise viticole (1907).

Mutinerie du 100e de ligne à Narbonne, Rapport du Commissariat spécial des chemins de fer ; Coupures de presse ; Communiqués de presse du Comité d'action viticole.

5 M 117, Circulaires des ministres de la Guerre et de l'Intérieur concernant les monuments commémoratifs. Extraits du Journal officiel.

5 M 137, *Te Deum* d'action de grâce à l'occasion de la réunion de Nice et de la Savoie à la France (1860).

10 M 3, Projets de modification des circonscriptions administratives, décentralisation (1885).

10 M 4, Projet de découpage de la France en régions économiques (1908).

ARCHIVES DEPARTEMENTALES DU BAS-RHIN

Fonds du gouvernement d'Alsace-Lorraine*.

- 87/AL 120 - Opposition politique (1871 - 1886).

- 87/AL 3289 - Menées hostiles contre les militaires et fonctionnaires allemands, état d'esprit des populations (janvier/août 1872).

- 87/AL 3161 - idem, concerne notamment Wolfisheim (1870 - 1872).

- 87/AL 1034 - Incidents avec la France, usage du français dans la correspondance privée (1871-1910), résistance civile aux Allemands : troubles et sabotages, numéro de série: 11 à 19.

- Surveillance générale (n°SN 1197 à 1210).

Série 69/AL - Associations (1871 - 1886) *.

* Ces documents sont en langue allemande et généralement en écriture gothique.

ARCHIVES PREFECTORALES DE LA HAUTE-GARONNE

Don Rémusat.

- 5 S 179 G : Lettres 1871 - 1873

- 5 S 181 1 : Affaires étrangères, 1871 - 1872, Correspondance semi-officielle avec l'Allemagne, Lettres de députés, ministres, ambassadeurs.

- 5 S181.-5 : Lettres semi-officielles, Nancy, 1872 - 1873.

Don Armand Duportal.

- 5 S 480, 481, 482, 483, 484 : Correspondance sur la Commune et la guerre, Rapport sur la Garde Nationale, Camp des volontaires à Toulouse, Rapport sur les élections de 1871...

- 5 S 499 : Lettres de Gambetta (1868 - 1882).

ARCHIVES DEPARTEMENTALES ET COMMUNALES DE PARIS

VM 98- Edifices municipaux

VM92 - Statues et fontaines

VM92-1 - Projets de monuments (Desaix et Ranc)

Monuments commémoratifs (« Bataille de Bazeilles », « Au poilu »)

Entretien des statues et monuments (inscriptions commémoratives)

VM92-7 Monuments et statues - 1884-1941.

VR 39 - Proposition d'inscription, 1879-1919.

Procès verbaux des séances du Comité des Inscriptions parisiennes.

Comité fondé le 26 août 1879, selon un courrier du préfet, pour « conserver les souvenirs locaux ». Membres : Henri Martin, Jules Cousin (bibliothécaire), Adolphe Joanne, Auguste Longnon (Archives nationales). Siège à l'Institut d'histoire, de géographie, d'économie urbaine de Paris (IIIe).

1889 - Proposition d'un administré adressée au Préfet de la Seine, « l'instruction étant à l'ordre du jour », il suggère des plaques de rues résumant « les principaux faits historiques de notre France ». Les plaques émaillées remplacent les plaques de marbres à partir de 1879.

22 mai 1884 - Le comité est préoccupé par l'ajout d'une notice historique à chaque nom de rue pour « instruire la population », cela est utile pour « l'éducation nationale et les étrangers ».

Liste des rues concernées : la plupart sont des noms de personnages (soldats, écrivains et scientifiques), seulement 4 noms d'évènements dont trois de batailles: Eylau, Iéna, Magenta et « Quatre Septembre ».

1891 - Monuments religieux et militaires à autographier.

VR 75 – Subventions.

Monuments aux morts :
1899 - Subvention de 100f pour un monument « aux victimes du devoir et aux soldats morts pour la patrie » de Levallois-Perret.
1900 - Saint-Denis, monument pour ses enfants « morts pour la patrie ».
1906 - Monument aux francs-tireurs des Ternes

Monuments aux Alsaciens-Lorrains :
26 juin 1901 - Une note signale un monument « aux Alsaciens-Lorrains morts pour la France en 1870 »
15 janvier 1903 - « Souscription patriotique » pour l'érection à Bry-sur-Marne d'un monument au sergent Hoff pour les exploits accomplis en 1870. Projet « exclusivement patriotique sans aucun caractère politique ».

Monuments aux éducateurs de la nation :
1898 - Monument Jean Macé.
1897 - Monument Jean Duruy

VR 241 Exposition au Petit Palais.

- **1925,** Les paysagistes français de Poussin à Corot cf. Gazette des Arts, 1925.
- Novembre 1916-décembre 1917, le vandalisme allemand : « Exposition d'objets d'art mutilées ou provenant des régions dévastées par l'ennemi » (ex. Gerberviller-la-Martyre, Meurthe et Moselle.

VR 263 - Expositions en France.

- 8-9-10 décembre 1918 : 1er voyage officiel en Alsace-Lorraine de René Weiss, chef du cabinet du président du conseil municipal de Paris... à l'occasion de l'exposition spéciale de la ville de Paris à Metz (Pavillon de l'Esplanade). Oeuvres de J.-L. Lefort datant du début du siècle : « La porte des Allemands », « Le pont des Roches », « Le kaiser en Saint Daniel enchaîné sur un pilier de la cathédrale », « Monument des poilus à l'entrée des Français », érigé à la place de celui de Guillaume II.

- 1919 : Exposition de Strasbourg. Contient essentiellement des tableaux paysagers (Alsace-Lorraine et Strasbourg). Truffault (Cathédrales de Colmar, Strasbourg, Mulhouse, inscription : « Vive la France ») ; Bernier (paysages) ; Detaille (Salle du budget) ; Puvis de Chavannes (l'été).

Mr Dausset (Commissaire des expositions) se déclare favorable « aux manifestations d'union patriotique (...) suivies et consacrées par une étroite entente économique avec les provinces reconquises » (*Bulletin municipal officiel*, 15 avril 1919, page 1383).

- 1920, Exposition de Metz : Metz demande à la ville de Paris, les œuvres dont elle a fait l'acquisition lors des derniers salons. « Grande tâche essentiellement française » selon le directeur de l'instruction publique de Moselle qui précise qu'il est un parisien originaire d'une famille messine (un 'revenant').

- 1922, Exposition des architectes français à la direction de l'architecture et des beaux-Arts d'Alsace et de Lorraine, au Palais du Rhin (Strasbourg). Prêt gratuit des documents par Paris, à la demande de la direction alsacienne.

Lettre de M. Danis (directeur de l'architecture et des Beaux-arts) au Commissaire général de la République française en Alsace : cette exposition est « destinée à rappeler au public des trois départements recouvrés, les exemples et souvenirs de l'école française depuis le XVIIIe siècle». Le Musée Carnavalet fournit gravures et lavis. (Lettre du 23 mars 1922).

Décret du 27 août 1921 : création de l'école régionale d'architecture (rameau de l'école nationale des Beaux Arts). L'exposition inaugure l'école.

SOURCES ICONOGRAPHIQUES

FONDS ICONOGRAPHIQUE DE LA BIBLIOTHEQUE FORNEY

ICONOTHEQUE DES ARTS ET TRADITIONS POPULAIRES

CABINET DES ESTAMPES DE LA BIBLIOTHEQUE NATIONALE

CABINET DES ESTAMPES ET DESSINS DE STRASBOURG

BIBLIOTHEQUES NATIONALE ET UNIVERSITAIRE DE STRASBOURG

BIBLIOTHEQUE FORNEY

- Collections d'Affiches publicitaires et Calendriers (Diapositives)

Actualité politique et allusions à l'Alsace-Lorraine

SD	Anonyme	*L'Alsace*	57605
vers 1880	Chemin de fer	d'Alsace et de Lorraine, signée G., imprimerie d'Alsace, Strasbourg.	
1887	Stations balnéaires	Chemins de fer de l'Est : Paris, Londres, Reims, Nancy	214939
1895	La Moscovite (Armagnac)	*Armagnac du couronnement.* (A l'occasion du rapprochement franco-russe : un officier russe et un officier français portent un toast. A l'arrière plan, la serveuse est une Alsacienne) 156x117	n° 214817
1896	La Victorieuse (teinture)	Une Alsacienne rubiconde fait joyeusement sa lessive, Publicité de la *Société Générale Aubenas,* Ardèche, 85x66.	215211
vers 1895	La Revanche (périodique)	« Ici on lit La Revanche », carte d'Europe sur laquelle s'étale la pieuvre prussienne / alliance franco-russe.	214894
fin XIXe	Le Chevalier de Lancy (roman)	« Lire dans la France », Publicité pour le roman de J. Lermina, *Le Chevalier de Lancy.* Au prix d'un anachronisme, ce chevalier en habits du XVIIIe siècle s'élance pour délivrer une Alsacienne et une Lorraine visiblement en détresse.	214793
1903	Le Spécifique Victorieux (baume pharmaceutique)	A la frontière franco-allemande, un baume anti-cors comme équipement stratégique, *pharmacie Eymet* (Dordogne)	173906
1918	Dubonnet (Apéritif)	Couple d'Alsaciens saluant l'arrivée des troupes françaises en Alsace.	215494
1918	B. Grognuz	*L'Alsace libérée.*	214566

Emprunt national

1917		Deuxième emprunt de défense nationale : village au loin, soldat au premier plan	
1917		Troisième emprunt : « Rendre Strasbourg à la France » et image de la rue de la cathédrale pavoisée. 4e emprunt : le munster au loin.	
1914-1918	Emprunt de défense nationale	Soldats en marche. Devant la France de rude, défilé de français déposant leur argent - BN Estampes microfilm.	Dessins au crayon noir. Affiches
1920	Hansi	Emprunt national (« Faites comme eux, allez à la Banque d'Alsace et de Lorraine »)	Musée de La Poste

France / hexagone

1879	H. Clerget	*La France*, journal du soir.	216649
1879		V. Duruy, *Histoire de France*, Grasset, 1879.	56824
1881	Calendrier	*Carte de France en couleur*, édition M. Hauteur Rouen, 74 x 99, 1880.	214810
1899	Chemin de fer de l'Ouest	Hexagone et lithographie des villes, 108 x 200.	63093
1910	JACQUES André	1860-1910 - Cinquantième anniversaire de la réunion de la Savoie à la France.	85788

Thème militaire

Année	Support ou *marque*	Illustrations	Cote
1890	*Folies Rambuteau*	La bataille de Reichshoffen, format : 59 x 49.	
1892	Calendrier	Armée en marche	175463
1893	Calendriers	Arrivée de la classe; scènes de chambrée en 1895.	175521 et 175615
1893	Calendriers	La toilette de la troupe, le repas, format : 50 x	175547

		38.	
1893	Calendriers *Grand magasin de Nouveauté*	Lyon, Saint Etienne, Paris : revue d'armes à l'arsenal de Toulon.	175571 ou 14315
1894	Calendrier *Fil de Lin Extra*	L'arrivée de la classe. Dix illustrations sur un thème militaire, imp. Champenois, format : 51x42.	175513 ou 14225
1894	Calendrier	La soupe des soldats.	175664
1896	Calendrier	Musique militaire.	175703
1896	*Job*	Militaires en manœuvre.	175747 et 48
1909	*Dabos*	Cie Cycliste de la garde républicaine. Publicité de la Manufacture des armes de St Etienne, bicyclette « Svelte », 130 x 193.	196497

Almanach :

Année	Illustrateur	Titre de l'Almanach	Cote
1889	Flameng	*Almanach du drapeau*, « le livre qui doit être dans toutes les familles et dans le sac du soldat ».	173153
1889	Regamey	*Almanach national de France*, 42e année.	215970
1892	P. Comba	*Annuaire illustré de l'armée française.*	41376

- Collections de Cartes Postales

Les cartes postales sont rangées par albums thématiques (Folklore Alsace ; Est-Dordogne ; Fantaisie -militaire). Il y a un classeur entier pour l'Alsace alors que la Lorraine est inclue dans le classeur « Est-Bourgogne-Champagne-Basse Vosges ».

Quelques cartes postales datent d'avant 1918 (cf. album : une alsacienne et une Lorraine, à Mars la Tour et au bord d'un lac). La plupart des cartes postales folkloriques datent d'après 1918, elles sont imprimées en Alsace (Braun et Donach, Haut-Rhin).

Dans les années 1890-1900, les titres sont en français. Les thèmes les plus fréquents sont l'Alsacienne à sa fenêtre, des scènes villageoises (dont des fêtes traditionnelles), des enfants, des intérieurs.

A partir de 1904-1908, les images, coloriées, sont directement touristiques : « Gruss aus dem Elsass ». Elles présentent des aspects modernes de l'Alsace comme, par exemple, le percement du grand souterrain de Loetschberg (le 31 mars 1911) ou les quartiers allemands du nouveau Strasbourg (carte de 1910 éditée par S. Bächer-Cassel).

Fantaisie - guerre

- « La bas, tu les vois bien, ils veulent notre France, arme ton fusil, courage, confiance », La France défendue par deux enfants, édité par la Chambre syndicale française, 1916.
- « Français, voici ce que tu défends », une famille sur un fond de carte de France incluant aussi l'Alsace-Lorraine, éditions Lorraine.
- « Une Alsacienne pleure son petit-fils : l'enfant avait un an » (« son dernier jouet : un fusil planté sur sa tombe »), Dessin Delena, Caricature d'art, Paris.
- « Hommage aux vainqueurs : réunion de l'Alsace à la France », une Alsacienne remet les clefs à la France, Lithographie A. Claude, imprimerie Drussel, Strasbourg, 1919.
- « Mobilisé chez les Allemands », « Il est parti en France » (dit la famille au gendarme allemand alors que le réfractaire est caché dans la meule de foin), série Lorraine en couleur, sans nom d'éditeur, bilingue français/allemand.
- « L'Alsace en 1871 », L. Cairol, Montpellier, photo retravaillée.
- « Alsace, la France est ta mère. Elle te dit crois et espère », L. Cairol, Montpellier, photo retravaillée.

Jusqu'à la fin de la grande guerre, l'Alsacienne photographiée est une jeune femme à marier. Pendant la même période, l'image publicitaire privilégie le dessin et une Alsacienne en femme mure et active. Hansi exploite le premier le filon enfantin qui s'épanouie dans les années 1950-70 avec les petites alsaciennes de Morvan... L'Alsacienne est alors une enfant.

ICONOTHEQUE DES ARTS ET TRADITIONS POPULAIRES

- Couvertures de Cahiers - Protèges cahiers

Les couvertures de dimension 240 x 368 portent sur leur face une lithographie en couleur représentant pour la plupart une scène morale ou religieuse ; Le dos porte une carte départementale, une carte de France ou d'Europe. L'iconographie associe la morale domestique et la géographie locale ou nationale. Sur ces cartes, les frontières nationales ou départementales sont signalées par des tirets identiques. Les lignes de crêtes sont mises en valeur.

• Imprimerie Wentzel, Wissembourg (Bas - Rhin), vers 1870.

FACE	DOS Carte representée	COTE C 5 341 - - -
Le triomphe de l'archer vainqueur	Pas - de - Calais	397
Le bon pasteur	Meuse	396
La marchande de fruits italienne	Moselle	383
Saint - Pierre retiré des eaux	Meurthe	385
Il dort (mère et enfant)	Meurthe	387
Jésus apparaît à Marie-Madelaine	Meurthe	391
Remerciez vos parents de leurs soins affectueux	Jura	388
Le pêcheur napolitain	Morbihan	390
L'ange - gardien et les deux enfants	Cote d'Or	392
Le repas du petit chien	Allier	393
Napoléon et Marie - Louise, scène familiale	Saône et Loire	395
La promenade (la mère et l'enfant)	Aveyron	381
Ascension de Notre Seigneur	Corse	389
Zouaves en tirailleurs	France	394
Sentinelles perdues	Europe	384

• Imprimerie Marcel Vagné à Pont - à - Mousson (Meurthe et Moselle) (1890 - 1902).

Les couvertures de dimension 240 x 368 portent sur leur face une lithographie en couleur et sur le dos une notice explicative assez détaillée. L'imprimerie a édité plusieurs séries :

- Les mots historiques

CAMBRONNE à Waterloo : « La garde meurt et ne se rend pas »
MAC MAHON prenant Malakoff : « J'y suis, j'y reste »
DAUMESNIL à Vincennes : « Je vous rendrai la place quand vous m'aurez rendu ma jambe »...

- Les relations franco-russes - cotes B 75 73 3. 1 et 2

Le Czar à bord du Marengo en 1891.
Loubet à Saint Petersbourg, le 22 mai 1902.
Loubet à Brest, le 14 mai 1902.

- La conquête coloniale - cote B 71 9 17 à 34

Série la France au Dahomey (17 à 18)

Série la France au Soudan
Entrevue de M. Binger et Samory
Prise de Diena (20)
Rencontre de MM. Mizon et de Brazza (21)
Prise de Kabara (22)

Série La France à Madagascar :
Monsieur le Myre Devillers à Tananarive (30)
Débarquement du général Duchesne à Majunga (31)
Prise de Marovoay (32)
Poudrière de Farafate (33)
Marche de la colonne volante (34)

- « Notre armée en campagne : comment l'on se battrait demain ».

Ces textes et images d'anticipation envisagent l'hypothèse d'une attaque allemande et présentent les alliés potentiels de la France (Grande - Bretagne et Russie). Le matériel, sa modernité et son efficacité, est détaillé (fusil Lebel, canon de 75...).

- L'invasion allemande

En 16 images, cette série propose dans un strict ordre chronologique, les principales batailles et évènements de la guerre de 1870.

2/8/1870	Bataille de Sarrebrück	18 oct.	Défense de Châteaudun
4 août	Bataille de Wissembourg	18 oct.	Siège de Metz
6 août	Charge de Reichshoffen	9 nov.	Victoire de Coulmier
16 août	Bataille de Gravelotte		Episode du siège de Paris : le rationnement
18 août	Défense de Saint - Privat	2/01/71	Bataille de Bapaume
1 sept.	Massacre des habitants de Bazeille par les Bavarois	19 janv.	Bataille de Buzenval
2 sept	Capitulation de Sedan		Denfert-Rochereau refuse de capituler
28 sept.	Reddition de Strasbourg		Retraite de l'armée de l'Est.

◆ Imprimerie Etival-Bichelberger (Vosges)

Série de 10 images sur protèges - cahiers représentant la Mission Marchand (Fachoda) - Cote C 63 144 61

- Zinconographies coloriées au pochoir

Il s'agit cette fois d'images de plus grand format (180 x 120), imprimées sur une feuille ne portant qu'un titre et éventuellement une courte légende. C'est l'image caractéristique de l'imprimerie Pellerin, à Epinal.

◆ Imprimerie Pellerin à Epinal (Vosges)

- Conflit avec le Siam - cote C 982 3 242
- Bataille au Tonkin - C 982 3 247
- Entrée de la colonne du Lieutenant - colonel à Tombouctou C 982 3 330
- « Evacuation complète du territoire français par les Prussiens », (vers 1873). Lithographie en couleur, 284 x 378. Une explication visuelle et textuelle de la frontière. C 53 86 1171
- E. Phosty, *Numéro de conscrit*, « Ne nous oubliez pas ! La France n'oublie pas ! », Alsace - Lorraine (230 x 250), lithographie coloriée, C 61 20 194.

Représentations de l'Alsace - Lorraine

Les images sont issues de différents ateliers. Elles représentent généralement une Alsacienne en coiffe.

- Deuil et souvenir :

- *L'Alsace et la Lorraine*, image commémorative, Imprimerie Pellerin (Epinal), 180 x 120, B EST 38 29 13.
- *La France et les deux provinces perdues*, chronolithographie alsacienne issue d'un atelier clandestin, 295 x 165, B 3 EST 44 10 2.
- Villot, *Alsace - Lorraine - Souvenirs*, édition V. Gosselin à Paris, imprimerie Gadola à Lyon, lithogravure sépia, 553 x 360 D4 50 39 1251
- Villot, *Alsace - Lorraine - Regrets*, édition V. Gosselin à Paris, imprimerie Gadola à Lyon, lithogravure sépia 553 x 360 D4 50 39 1252.
- *Alsaciennes*, série issue de l'imprimerie Haguenthal à Pont-à-Mousson, 419 x 275, C 53 41 105, C4 50 39 1253 et C4 50 39 994
- Toutencrins, *Un incident de frontière, août 1891*, dans Le Balai, journal antiprussien de Charles Mordacq, 505 x 328, Chromolithographie, C 4 50 39 12 87

- Folklore alsacien :

- Cuny del Moller, *Les fêtes de Pâques en Alsace : la quête des oeufs dans un village au profit de la délivrance du territoire*, 270 x 375, dans le Monde illustré, 6 avril 1872, C 67 60 318 ou C 61 15 23.
- Kauffmann, Janet, Daudemarde, *Alsace - Lorraine : les conscrits de la vallée de Saint Amarin traversant ... au col de Bremont ... pour venir tirer au sort en France*, 200 x 236, 1872, B 63 117 44.
- Kauffmann, Charles Baude, *Moeurs alsacienne : La Saint - Nicolas, Les célibataires offrent des schnekle aux jeunes filles, Arrivée de Saint - Nicolas et de Hans Trapp dans une famille, Les vieux garçons fêtent le célibat*, 376 x 278, dans Le Journal illustré, 1er janvier 1878, C 67 60 335.
- F. Lix, Barbant, *Coutumes de France : la Saint - Antoine dans une petite ville d'Alsace; La fête des charcutiers*, 357 x 255, Le Monde illustré, 22 janvier 1870, page 52, C 67 60 404.
- Fr. Flameng, *Baptême en Basse - Alsace*, 1890 - 1891, cuivre, 320 x 460, C 68 32 60.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE - CARTES ET PLANS

- « Rêve germanique. La France en 1861 (selon les vœux des Allemands) », lithographie E. Lemaître, Strasbourg, coll. BNF-Cartes et plans, Paris, GE D 14825.
- *Annales de Géographie*, n° 134, t. 25, planche III, Augmentation ou réduction de la population en Alsace-Lorraine, par canton de 1871 à 1911, 1/800 000, éd. A. Colin, 1916.
- *Principaux foyers industriels d'Alsace et de Lorraine*, échelle 1/500 000, R. Bolzé, Paris (410x520), 1919.
- *Planchettes d'Alsace-Lorraine au 1/20 000*, d'après des relevés topographiques allemands, Services géographiques de l'Armée (140 feuillets). 1885-1925 (Ge BB 184).
- H. Opperman, *Kertz der Provinz Elsass und Deutsch Lothringen*. 1872, (Ge B 2433).
- M. Kiepert, Schulwandkarte des Deutschen Reichlandes E-L, 1/80 000. 1874 - (Ge CC 2413).
- Special Karte der R. E-L nach amtlichen Quellen bearbeitet von JL Algermissen, 1/200 000, G. Lang, Metz, 1878.
- Wandkarte von E-L , H. Wagner, 1/200 000, Strasbourg, R. Schultz, 1885.

- Cartes E. de Martonne (20 planches), Ge C 3548.

1-Frontière française du Nord et de l'Est, Grand format, 1794, 1801, 1814, 1815, 1871.
2-Frontière nord de l'Alsace, 1814-1815, Entre Bitche et le Rhin/Lauterbourg, petit format.
3-Carte physique de la Sarre, 1/200 000.
4- Frontière Lorraine 1814-1815 (Petit format).
5- (Moyen format), bassin houiller de Sarrebruck, 1/100 000
6- Répartition de la population dans le bassin houiller de Sarrebrück, 1910-1911, 1/600 000
7-Frontière de la région de la Sarre, 1814-1815
8-Région, minière de Lorraine et du Luxembourg, 1/200 000
9- Bassins houillers et mines de fer, 1/600 000, région lorraine et rhénane.
10-18- Circulation commerciale sur le Rhin (1/200 000) ; Batellerie par nationalité (en fait Etats allemands) (1900-1912) ; Courants de charbon, minerais, fer et acier, céréales; mouvement commercial des ports rhénans (Strasbourg petit port mais importance de Mannheim et surtout de Duisbourg)
19- Mouvement commerciaux sur les voies d'eau d'Alsace-Lorraine.
20- Frontière et organisation défensive après 1815 et après 1870, 2 cartes au 1/500 000

CABINET DES ESTAMPES ET DESSINS DE STRASBOURG

- « Alsace-Lorraine. Expulsion par la police allemande des religieux du couvent des Trois-Epis. 1. La police allemande signifiant aux religieux qu'ils aient à quitter le couvent - 2. Départ des religieux - 3. La séparation sur la frontière française », bois gravé d'après des dessins de P. Kauffmann, 31,5 x 21,8 cm, publié dans Le Monde Illustré, 1870, coll. Cabinet des Estampes et des Dessins de Strasbourg, photo N. Fussler, inv. 77-98-0915.
- Couverture de partition musicale, Villemer et H. Nazet, « Alsace et Lorraine. Chant national dédié aux villes de Metz et Strasbourg », 28,4 x 28 cm, éd. Eveillard et Jacquot, Paris, s. d., coll. Cabinet des Estampes et des Dessins de Strasbourg, Photo N. Fussler, EV 7-38.
- F. Reinhard, « Strasbourg après le bombardement, 1870 », photo J. Greiner, Bischwiller, coll. Cabinet des Estampes et des Dessins de Strasbourg, photo N. Fussler.
- D. Verden, « Famille alsacienne émigrant en France », vers 1871, bois gravé d'après un dessin de A. Lamy, format 21,2 x 31,7 cm, coll. Cabinet des Estampes et des Dessins de Strasbourg, photo N. Fussler, inv. CE XXVIII-130.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE ET UNIVERSITAIRE DE STRASBOURG

- Navoin, « A la frontière d'Alsace-Lorraine. Nouvelles formalités », *Le Troupier*, 7 juin 1888, couverture, coll. et photo BNU Strasbourg, ALS AE 407.
- Lithographie F. Wentzel (?), « Pèlerinage alsacien en France : le 14 juillet à la frontière », vers 1890, 29x38 cm, coll. et photo BNU Strasbourg, ALS AE 401.
- Dessin allégorique anonyme, « Strasbourg, l'Alsace et la France », vers 1900, coll. et photo BNU Strasbourg.

SOURCES IMPRIMEES

DISCOURS

CORRESPONDANCES

MEMOIRES

ESSAIS SUR L'ALSACE-LORRAINE

PRESSE

HISTOIRES

MANUELS SCOLAIRES

RECITS DE VOYAGE ET GUIDES

CARTES

LITTERATURE

SOURCES IMPRIMEES

DISCOURS

CORRESPONDANCES

MEMOIRES

ESSAIS SUR L'ALSACE-LORRAINE

PRESSE

HISTOIRES

MANUELS SCOLAIRES

RECITS DE VOYAGE ET GUIDES

CARTES

LITTERATURE

DISCOURS

BARRES Maurice, « Contre Zola », Discours prononcé le 19 mars 1908 à la Chambre des députés, contre la translation de ses cendres au Panthéon, *Bulletin de la Ligue des patriotes,* 1908, 6 pages.

CHARDON Henri, *Souvenirs de 1900,* Librairie Perrin, 46 pages. (Sur la préparation de l'exposition universelle).

FERRY Jules, *Discours et Opinions,* Notes et Commentaires par P. Robiquet, A. Colin, 1893, 7 tomes.

GAMBETTA Léon, *Discours et Plaidoyers Politiques,* Notes et Commentaires par J. Reinach ; t. I - 14 Novembre 1868 - 4 Septembre 1871 ; t. II - 19 Janvier 1871 - 24 Juillet 1872.

GRAD Charles, *Délégation d'Alsace. Discours prononcés pendant la session de 1879,* Strasbourg, 1880.

LALANCE, CLEMENCEAU, *Discours prononcés à l'inauguration du monument Scheurer-Kestner,* Jardins du Luxembourg, 11 février 1908, Berger-Levrault, Paris-Nancy, 1910, 32 pages.

LEVY I., « Adieu à l'Alsace », sermon prononcé au temple israélite de Colmar, Sandoz et Fischbacher, 1872.

MEYER DR. J., « L'idée et le culte de la patrie en Alsace », Conférence du 18 juin 1922 à la réunion de la *Ligue française de Kayserberg,* Colmar, Imprimerie du Nouveau-Rhin, 1922.

POINCARE Raymond, *Questions et figures politiques,* Fasquelle, 1907, 504 pages.

POINCARE Raymond, *Idées contemporaines,* Charpentier, 1906, 407 pages. Cf. Discours prononcé le 24 oct. 1895 à l'occasion du centenaire de l'Institut de France ; à l'inauguration du monument commémoratif du Puy ; à la distribution des prix du Collège de Commercy...

PUISSIEUX Louis, « Un mot d'espoir pour l'Alsace-Lorraine », *allocution à l'Association des anciens élèves de l'école normale de la Seine,* le 6 nov. 1886, Imprimerie Wattier, Paris, 1887.

SPULLER J-E., *Discours prononcé à l'inauguration du Monument élevé à la Gloire de Gambetta,* place du Carroussel, le 13 juillet 1888, Quantin, 1888.

SPULLER J-E., *Discours sur la « Tradition Républicaine »,* prononcé à l'Association Nationale Républicaine le 29 juin 1893, Editions de l'A.N.R, 1893.

Sermon, « Nos devoirs envers la France", *Discours prononcé à*

l'Oratoire de Strasbourg, le 5 février 1871, Dépôt des Traités, 1871.

CORRESPONDANCES

COURBET Gustave, *Lettre à l'armée allemande et aux artistes allemands*, lue à l'Athénée, 29 octobre 1870, 15 pages.

FERRY Jules, *Lettres, 1846-1893*, Calmann-Lévy, 1914, 591 pages.

FLAUBERT Gustave, *Correspondance*, quatrième série, 1869-1880, Bibliothèque Charpentier, 1917, Gallimard, 1998, 850 pages.

GAMBETTA Léon, *Lettres, 1868 - 1882*, recueillies et annotées par D. Halévy et E. Pillias, Grasset, 1938.

GRAD Charles, *Lettres d'un bourgeois sur la politique en Alsace-Lorraine*, Mulhouse, 1881.

RENAN Ernest, *Lettres à un ami d'Allemagne*, Calmann-Levy, 1879, 12 pages.

RUDRAUF Charles, *Le Drame de la mauvaise frontière. Lettre d'un Alsacien, 1914-1916*, Préface de Lucien Aaron (pseud. Georges Delahache), 1924, 117 pages.

SOREL Albert, « Correspondance, 1870-1871 », *Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1912-1er janvier 1913.

TAINE Hippolyte, *Sa vie et sa correspondance*, t. II : Le critique et le philosophe (1853 - 1870) ; t. III : L'Historien (1870 -1875), Hachette, 1904-1905.

MEMOIRES

ADAM Juliette, (née Juliette LAMBER) *Mes souvenirs (1902 - 1910)*, t. V : Mes angoisses et nos luttes (1871 - 1873), 1907, 407 pages ; t. VI : Nos amitiés politiques avant l'abandon de la Revanche, 1908, 476 pages ; t. VII : Après l'abandon de la Revanche, A. Lemerre, 1919, 436 pages.

DOLLFUS Auguste, *Souvenirs anecdotiques et personnels des années 1870, 1871 et 1872*, Bader, Mulhouse, 1895, 118 pages.

DOUSSAINT Léopold, *Souvenirs anecdotiques de la guerre de 1870-71*, 2 tomes, Librairie Centrale des Publications populaires, 1885.

ENGELHARD Maurice *Souvenirs d'Alsace : Chasse, pêche, industrie, légende*, Berger - Levrault, Paris, 1883, 283 pages.

FREYCINET Charles, *Souvenirs 1848 - 1911*, Librairie Delagrave, 3e éd. 1912,

2 tomes.

GOBLET René, « Souvenirs de ma vie politique », *Revue politique et parlementaire*, 35e année, n° 408, 10 nov. 1918, p. 177-197. (Auteur fonctionnaire au ministère de l'Intérieur en 1882).

HANOTAUX Gabriel, *Mon Temps, La Troisième République, Gambetta et Jules Ferry*, Plon, 1938, tome 2.

HOHENLOHE-SCHILLINGSFUERST, *Mémoires du prince Clovis de Hohenlohe*, t. II L'unité allemande et la guerre de 1870 ; t. III Le gouvernement d'Alsace-Lorraine, Louis Conard, 1909, 503 pages.

HUSSER Philippe, *Un instituteur alsacien entre France et Allemagne*. journal 1914 - 1951, préface Alfred Wahl, Hachette-La Nuée Bleue, 1989, p. 6-121. (1ere partie 1914-1918).

LALANCE Auguste, *Mes Souvenirs : 1880 - 1914*, Préface par E. Lavisse, Berger-Levrault, Nancy, 1914.

LAUSSEDAT colonel, *La délimitation de la frontière franco-allemande. Souvenirs et impressions*, Charles Delagrave, 1887, éd. 1901, 219 pages. (Par l'ingénieur militaire qui a participé à la commission de délimitation. Hostile à Thiers et à Favre, présente ses efforts pour garder Raon à la France).

LAVISSE Ernest, *Souvenirs*, 7e éd. Calman-levy, 1912, 219 pages. (Lavisse évoque des souvenirs de jeunesse).

POINCARE Raymond, *Au service de la France. Le lendemain d'Agadir, 1912*, Plon, Paris, 1926, 391 pages.

RANC Arthur, *Souvenirs et correspondance, 1831-1908*, Cornely, 1913, 528 pages. (Concerne essentiellement la politique intérieure de la Troisième République, scènes de la conquête du pouvoir).

REDSLOB Robert, *Sous le regard de la cathédrale, Souvenirs du vieux Strasbourg*, Sutter, 1957, 178 pages.

ROUX A. *Mon journal : 1865-1879*, Firmin-Didot, Mesnil sur l'Istrée, 1896.

SCHEURER – KESTNER Auguste, *Souvenirs de Jeunesse*, Fasquelle, 1905, 340 pages.

SCHNEEGANS Auguste, *Memoiren. Ein Beitrag zur Geschichte des Elsasses in der Übergangszeit*, Berlin, 1904.

SPINDLER Charles, *L'Alsace pendant la guerre*, Treuttel, Strasbourg, 1925, 763 pages.

THIERS Adolphe, *Notes et souvenirs (1870-1873)*, Paris, s.e., 1903. (Voyage diplomatique, armistice, présidence de la République).

WETTERLE Emile, *Les Coulisses du Reichstag : seize années de vie parlementaire en Alsace*, Brossard, 1918, 240 pages.

Un Alsacien... *Amour ou patrie. Souvenirs d'Alsace*, 3e éd. Sandoz et Fischbacher, 1872. (Sous forme de correspondance commentée de l'année de guerre, cet « Alsacien » anonyme veut démontrer que l'Alsace n'oublie pas la France).

ESSAIS SUR L'ALSACE-LORRAINE

Ecrits de l'année 1870-1871

- Ouvrages

GOBINEAU Arthur, *Ce qui est arrivé à la France en 1870*, Etudes gobiniennes, Klincksieck, 1970.

MONOD Gabriel, *Allemands et Français. Souvenirs de Campagne : Metz, Sedan, La Loire*, Sandoz et Fischbacher, 1872, 172 pages.

RENAN Ernest, *La Réforme intellectuelle et morale*, Lévy frères, 1871, 341 pages.

- Articles

FUSTEL DE COULANGES N. « Questions contemporaines », *Questions historiques*, 2e éd. Hachette, 1923.

LAVISSE Ernest, "L'invasion allemande dans les départements du nord de la France", *Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1871, p. 46-79.

MICHELET Jules, « La France devant l'Europe », *Oeuvres Complètes*, tome XX, 1866 -1871, Flammarion 1987, p. 603-710.

MONOD Gabriel, "Du progrès des Etudes historiques en France depuis le XVIe siècle", *Revue Historique*, t. I, janvier 1876, p. 5-38.

TAINE HIPPOLYTE, « L'Opinion publique en Allemagne et les conditions de la paix », daté du 9 octobre 1870, *Essai de Critique et d'Histoire*, 1882.

Ecrits des années 1872-1914

AARON Lucien, (pseud. Georges DELAHACHE) — *L'Exode : de Bischwiller à Elbeuf, Phalsbourg, Mulhouse, Belfort, Metz, Alsaciens d'Algérie*, Hachette, 1914.

Anonyme, — *Das Elsass im Exil. Aus meinem Tagebuch von 1870*, Nancy, 1887.

Anonyme, — *Les Prussiens en Alsace*, Paris, 1874.

BARTHELEMY Hippolyte (capitaine), — *La Question d'Alsace-Lorraine. Comment elles redeviendront françaises*, A. Lévy, 1887, 127 pages.

DESMOULINS Auguste, — *Neutralisation de l'Alsace et de la Lorraine*, Mémoire présenté le 7 septembre 1884 à l'Assemblée générale de la Ligue internationale de la Paix, Librairie d'éducation laïque, Paris, 1887, 47 pages.

DUHEM Jules, — *Vue générale sur la question d'Alsace-Lorraine*, Brossard, 1918, 137 pages. (Contient une carte).

DUMONT Albert, — *L'Administration et la propagande prussiennes en Alsace*, Didier, 1871, 200 pages.

ELSTEIN G. d', — *L'Alsace-Lorraine sous la domination allemande*, Th. Olmer, 1877, 350 pages.

GILLOUIN René, — *Trois crises : Le Malaise alsacien. La Querelle de l'Action française. Le Nouveau ralliement*, Grasset, 1929.

GOYAU G. — *L'idée de patrie et l'humanitarisme 1866 -1901*, Paris, s. e., 1902.

GRAD Charles, — *Considérations sur les finances et l'administration de l'Alsace-Lorraine sous le régime allemand*, Noiriel, Strasbourg, Germer-Baillière, Paris, 1877, 574 pages.

GRAD Charles, — *Heimatskunde, Schilderungen aus dem Elsass über Land und Leute von Ch. G.*, J.-B. Jung, Colmar, 1878.

GRAD Charles, — *À travers l'Alsace et la Lorraine*, Hachette, 1884, volume in-4° avec figures et cartes.

GRAD Charles, *L'Alsace, le pays et ses habitants,* Hachette, Paris, 1889, 1016 pages, avec figures et planches.

GRISER abbé, *Programme des Catholiques de l'Alsace-Lorraine devant l'annexion,* Strasbourg, 1871.

DARTEIN F. de, (pseudonyme : Jean HEIMWEH) *Pensons-y et parlons-en,* Colin, 1891, 47 pages. (F. de Dartein est un fonctionnaire français d'origine alsacienne).

DARTEIN F. de, *La Question d'Alsace,* Hachette, 1889, 253 pages.

DARTEIN F. de, *L'Alsace-Lorraine et la Paix, la Dépêche d'Ems,* A. Colin, 1894, 119 pages.

DARTEIN F. de, *Allemagne, France et Alsace-Lorraine,* A. Colin, 1899, 47 pages.

HERVE Gustave, *L'Alsace-Lorraine,* 1913. (Proposition de quatre solutions pour régler le problème de l'annexion).

IGNOTISSIMUS, *Une Voix d'Alsace,* A. Colin, s. d. (avant 1905).

JACOT abbé, *Vingt ans après : 1871-1893,* Trübner, Strabourg, 1894.

KAEPPELIN R. *L'Alsace à travers les âges,* Librairie Fischbacher, Paris, s. d., 367 pages.

LALANCE Auguste, *L'Alliance franco-allemande par un Alsacien,* Berger-Levrault, Paris-Nancy, 1888.

LAURENT M, NORARD Ph, MARCEREAU A. *La Paix armée et le problème d'Alsace dans l'opinion des nouvelles générations françaises,* 1914

LAVISSE Ernest, *La Question d'Alsace-Lorraine dans une âme d'alsacien,* A. Colin, 2e éd. 1891, 52 pages.

LAVISSE Ernest, *Essais sur l'Allemagne impériale,* Hachette, 1888, 347 pages.

LEROY Maxime, *L'Alsace-Lorraine : porte de France, porte d'Allemagne,* Librairie Ollendorff, Paris, 1913, 278 pages.

LICHTENBERGER Frédéric, *L'Alsace pendant et après la guerre,* Sandoz et Fischbacher, 1873, 44 pages. (Conférence faite à Paris)

LICHTENBERGER Frédéric, *L'Alsace en deuil*, Treuttel et Wurtz, Strasbourg, 1871, 15 pages. (Sermon prononcé à l'église Saint Nicolas de Strasbourg, le 26 novembre 1871).

BLONDET Emile, (pseudonyme : Paul MAHALIN) *Les Allemands chez nous, Metz, Strasbourg*, Paris, L. Boulanger, 1885, 367 pages.

MOCH Gaston Capitaine, (pseud. : PATIENS) *L'Alsace-Lorraine devant l'Europe. Essai de politique positive*, Ollendorff, Paris, 1894, 585 pages. (Avec cartes et figures).

PILANT Paul, *Essai sur le sentiment français en Alsace ; Comment il s'est formé ; Comment il s'est maintenu*, Brossard, 1918, 136 pages.

POTEMONT M. (pseud. : A.-P. MARTIAL) *Les Prussiens chez nous*, 1871, Eaux-fortes et distiques, imprimerie Cadart, 1876. (12 planches avec texte gravé).

PROST Auguste, *La Lorraine et l'Allemagne, introduction à la Lorraine illustrée*, Berger-Levrault, 1885, 37 pages.

PRUVOT Charles, *Au Service de l'Alsace*, Editions de La Pensée, Paris, 1905, 24 pages. (L'ouvrage, dédié à Emile Strauss, porte en exergue une citation d'Erckmann-Chatrian et se termine sur une « première contribution à une bibliothèque néo-alsatique »... ce qui est le plus intéressant avec ce titre en référence à Barrès).

RANC Arthur, *De Bordeaux à Versailles, l'Assemblée de 1871 et la République*, G. Decaux, 1977, 402 pages.

RAPPOLSTEIN A. de, *L'Alsace-Lorraine, 1870-1884*, Berheim, Bâle, 1884.

SEINGUERLET Eugène, *L'Ecole alsacienne*, Berger-Levrault, Paris, 1885, 11 pages.

« Strasbourg », article du *Tour de France*, Librairie illustrée, p. 83-153.

SCHNEEGANS Auguste, (Pseud. : ALSATICUS) *Pro Domo*, Fischbach, Strasbourg, 1878, 52 pages.

SCHNEEGANS Auguste, (Pseud. : ALSATICUS) *Aus dem Elsass : Züstande, Stimmungen und Erwartungen im neuen Reichsland*, Leipzig, 1875.

SCHURE Edouard, *L'Alsace française. Rêves et combats*, Paris, 1916. (« l'Alsace avertisseuse de la France »)

SCHURE Edouard, *L'Alsace et les prétentions prussiennes. Réponse d'un Alsacien aux Allemands*, F. Richard, Genève, 1871, 59 pages.

SIEBECKER Edouard, *L'Alsace, Récits historiques d'un patriote*, F. Polo, 1873. (24 récits des « origines gauloises de l'Alsace » à l'héroïque arrivée de l'envoyé du Gouvernement de Défense nationale en Strasbourg assiégée : l'Alsace attachée à la liberté et à la mère-patrie tout au long de son histoire).

TEUTSCH E. *Notes pour servir à l'histoire de l'annexion de l'Alsace-Lorraine. Les derniers députés élus sous le régime français et les premiers députés choisis sous le régime allemand, 1871-1874*, Paris, 1893.

VERON Eugène, *La Troisième invasion*, Delagrave, 1876-1877, 2 volumes illustrés des eaux-fortes d'Auguste Lançon.

WALDTEUFEL Ed. *Mémoire pour la rétrocession de l'Alsace-Lorraine adressé à S.M. l'Empereur et Roi Guillaume II*, Perrin, 1893, 296 pages.

WETTERLE Emile, *Ce qu'était l'Alsace-Lorraine et ce qu'elle sera*, Neuf Conférences, Edition française illustrée, Paris, 1915, 316 pages.

WEISS Jean-Jcq. *Au pays du Rhin*, Charpentier, Paris, 1886, 337 pages.

WITZ Charles, *La Vraie ligue d'Alsace par un Alsacien*, C. Detloff, Mulhouse, 1871, 20 pages.

WORMS Emile, *Une association douanière franco-allemande avec restitution de l'Alsace-Lorraine*, Dentu, 1888, 31 pages.

ZWINGELSTEIN André, *L'Alsace et la Lorraine, terres de France*, préface d'Henri Bordeaux, Alsatia, Paris, 1940, 221 pages. « La Lorraine, marche de l'Est ».

- Articles

AARON Lucien, (pseud. G. DELAHACHE) « Alsace-Lorraine, la carte au liseré vert », *Cahiers de la Quinzaine*, 4e cahier de la 11e série, 1909, 232 pages.

BARRÈS Maurice, « Une nouvelle position du problème alsacien-lorrain », conférence de la « Patrie Française », décembre 1899, *Science et doctrine du nationalisme*, Plon, 1925, t. II, livre 3eme, 40 pages.

FLEURENT J. « L'idée de patrie en Alsace », *Revue politique et parlementaire*, 14e année, t. LI, Ier trimestre 1907, p. 324 - 345.

FUSTEL DE COULANGES N. « L'Alsace est-elle allemande ou française ? Réponse à M. Mommsen », 27 octobre 1870, *Questions contemporaines*, Dentu, 1870.

GAILLY DE TAURINES Ch. « La Protestation de l'Alsace-Lorraine en 1874 », *Revue des deux Mondes*, n°45, 1918.

GERSCHEL J. « La Loge 'Alsace-Lorraine' », *La Revue alsacienne*, mars 1882, Berger-Levrault, 1882.

GRAD Charles, « Une Province perdue », *Le Correspondant*, 1879.

LICHTENBERGER Frédéric, « Le Protestantisme et la guerre de 1870 », *Revue chrétienne*, 5 juillet 1871, Ch. Meyrueis, 1871, 40 pages.

PFISTER Charles, « La Limite de la langue française et de la langue allemande en Alsace-Lorraine : considérations historiques », *Bulletin de la société de géographie de l'Est*, Nancy, Berger-Levrault, 1890, 44 pages.

SCHEURER-KESTNER Auguste, « Les Représentants de l'Alsace et de la Lorraine à l'Assemblée nationale de Bordeaux », Revue alsacienne, mai 1887, Berger-Levrault, 22 pages.

SCHEURER-KESTNER Auguste, « De l'option pour la nationalité française », *Société de Protection des Alsaciens et des Lorrains demeurés Français*, Paris, 1872.

Essais juridiques

ARNOULD J. *De l'option des Alsaciens-Lorrains pour la nationalité française*, s. e., Paris, 1879, 8 pages.

HEPP Eugène, *Du Droit d'option des Alsaciens-Lorrains pour la nationalité française*, Sandoz et Fischbacher, 1872, 168 pages.

LEBLEU Xavier, *Le Landesausschuss d'Alsace-Lorraine*, thèse de doctorat politique, Paris, 1910.

RODIERE M. *Des droits de la France sur la Lorraine et l'Alsace d'après le droit des gens*, Mémoire lu à l'Académie de Législation, Toulouse, 1871.

ROBINET DE CLERY, *Question concernant la nationalité des habitants de l'Alsace-Lorraine*, 1875, 68 pages.

SPIRE Maurice, *La Condition des Alsaciens-Lorrains du point de vue de la nationalité*, Imprimerie nancéienne, Nancy, 1879, 201 pages.

CHRONIQUES ET PRESSE

Chroniques

GIRARDIN Emile, *Grandeur et Déclin de la France*, Questions des années 1874 et 1875, Plon, 1876, 768 pages.

VALLES Jules, « L'histoire à la Sorbonne et au Collège de France », *Le Réveil*, décembre 1881.

VALLES Jules, « Michelet », *Le Réveil*, 17 janvier 1882.

VALLES Jules, « Gambetta », *Le Réveil*, 8 janvier 1883. *Oeuvres Complètes*, tome 2, Gallimard-La Pléiade, 1990.

ZOLA Emile, « Lettres de Bordeaux » (13 février 1871-15 mars 1871), « Lettres de Versailles » (22 mars 1871-5 août 1872), *Chroniques et Polémiques, La République en marche*, Fasquelle, 1969.

- Presse

L'Alsacien - Lorrain, hebdomadaire républicain proche de la *Ligue des patriotes*, 1880-1903.
Courrier alsacien-lorrain, Successeur du précédent, 1904 - 1906.
Revue d'Alsace, 1871, Colmar
Les Annales de l'Est, 1887, Nancy
La Revue nouvelle d'Alsace-Lorraine, 1880, Colmar
La Nouvelle revue d'Alsace-Lorraine, 1881, Strasbourg
Journal d'Alsace, Schneegans et Fischbach
La presse d'Alsace-Lorraine, 1880
L'Union, 1880

Le courrier du Bas-Rhin.

- Rapports d'associations, comptes-rendus :

La Ligue d'Alsace, 1871-1874, dirigée par Auguste Lalance.

L'Association générale d'Alsace-Lorraine puis *d'Alsace et de Lorraine* (Organisation de rencontres pour les Alsaciens de Paris, notamment autour de l'arbre de Noël), 1873-1919, dirigée par F. Alcan.

Société de protection des Alsaciens et des Lorrains, 1873-1923, dirigée par le comte d'Haussonville.

Rapport du pèlerinage des Alsaciens-Lorrains à Lourdes.

Rapports de la Société Alsacienne-Lorraine de New-York, (fondée en 1872).
Rapports de l'Alsacienne et Lorraine de Lyon, 222e société de secours mutuels fondée en 1872, imp. Schneider, Lyon, 1877.

- Almanachs :

Hachette, 1894-1897-99-1900.
Almanach patriotique des sociétés de tir et de gymnastique, 1883.
Almanach du drapeau.

- Presse de loisir :

L'auto, Journal du tour de France cycliste. *Cf.* les numéros de 1906-1911 : le Tour dans le *Reichsland,* 1903-1919.
La vie au grand air - cf. E. Mousset n° spécial sur le Tour de France, 1903.
Les Vosges, bulletin du Club Vosgien.

HISTOIRES

Histoire diplomatique

ANGEBERG Comte d', (pseudonyme collectif) — *Recueil des traités, conventions, actes, notes, capitulations et pièces diplomatiques concernant la guerre franco-allemande,* Amyot, Bibliothèque diplomatique, 1873, 5 volumes in-8°.

SOREL Albert, — *Histoire Diplomatique de la guerre entre la France et l'Allemagne,* Plon, 1875, 2 volumes.

VALFREY Jules, — *Histoire du traité de Francfort et de la libération du territoire français,* Paris, 1874 - 1875, Amyot, 2 volumes.

Histoire du territoire

Aux Quatre coins de chez nous, imprimerie J. Dumoulin, Paris, 190 pages.

AUDENELLE Jean, — *Essai statistique sur les frontières du Nord-Est de la France,* éditions Truchy à Paris, Librairie Husson, Metz, 1827, 196 pages. (L'auteur est un « employé des douanes » qui souhaite produire un ouvrage utile aux industriels comme aux militaires).

AUERBACH Bertrand, — *Le Plateau lorrain. Essai de géographie régionale,* Berger-Levrault, Paris, 1893, 359 pages.

CHARLES-BRUN Jean, — *Le Régionalisme,* Boud et Cie, Paris, 1911, 289 pages.

BRUNHES Jean, VALLAUX Camille — *La Géographie de l'histoire, géographie de la paix et de la guerre sur terre et sur mer,* Librairie Félix Alcan, Paris, 1921, 716 pages.

FEVRE Joseph, HAUSER Henri, — *Régions et pays de France,* Alcan, 1909, 516 pages. (Le but des auteurs est de vulgariser l'approche géographique de Vidal de la Blache et des Annales de géographie. De fait, l'étude du territoire est faite à travers 13 régions « naturelles »).

FONCIN Pierre, — *Les Pays de France. Projet de fédéralisme administratif,* Paris, A. Colin, 1894, 187 pages.

GALLOIS Lucien, — *Régions naturelles et noms de pays. Etude sur la région parisienne,* A. Colin, 1908, 356 pages.

HAUSER Henri — *Les Régions économiques,* Numéro Spécial, 'Le fait de la semaine', librairie Grasset, Paris, 1918, 75 pages. Préface du ministre de l'industrie M. Clémentel.

JULLIAN Camille, — *De la Gaule à la France. Nos origines historiques,* Hachette, 1922, 256 pages.

LONGNON Auguste, — *Les Noms de lieux de la France,* Leçons professées au collège de France en décembre 1889, présentées par Camille Jullian, H. Champion, 1920.

LONGNON Auguste, — *La Formation de l'unité française,* Leçons professées au collège de France en 1889 - 1890, présentées par Camille Jullian, A. Picard, 1922.

MICHELET Jules, — *Introduction à l'histoire universelle. Le tableau de la France,* réédité sous le titre *Notre France,* 1886, A. Colin, 1901, 315 pages. Introduction historique et nationaliste de Mme Michelet.

RATZEL Friedrich, — *Géographie politique,* 1897, Economica, 1988, 385 pages.

ROLLAND DE DENUS André, — *Les Anciennes provinces de France. Etude étymologique sur leurs noms et celui de leurs habitants,* Librairie historique des provinces Emile Lechevalier, Paris, 1885, 294 pages. (L'éditeur édite également les poèmes - qui concilient région et nation - de Jacques Rougé cf. bibliographie « littérature »).

ROUGEMONT Arthur de, — *La France, Notes d'un Américain recueillies et mises en ordre,* New-York, The writer's publishing, 1886, 177 pages.

SEIGNOBOS Charles, — *Histoire sincère de la nation française. Essai d'une histoire de l'évolution du peuple français,* Rieder, 1933, 522 pages.

SIEGFRIED André, — *Tableau politique de la France de l'Ouest sous la Troisième République,* A. Colin, 1913.

TAINE Hippolyte, — *Origines de la France contemporaine,* 1875, 3 volumes, Hachette, 1904.

TAINE Hippolyte, — *Derniers essais de critique et d'histoire,* 1889, Hachette, 1923, 358 pages.

VAN GENNEP Arnold, — *Traité comparatif des nationalités,* Payot, 1921, Editions du CTHS, 1995, ch. 7 et 8, « Le Problème des frontières », 228 pages.

Fédération intellectuelle... *Le Centre Ouest de la France, Encyclopédie régionale illustrée,* par la Fédération intellectuelle et économique du Centre Ouest de la France, avec la collaboration de 128 universitaires poitevins dont G. Reboul et Henri Clouzot, Librairie Occitania, Poitiers, 1926, 568 pages.

-Articles

DEMANGEON Albert, « La France », t. 2, vol 10, *Géographie universelle,* dir. Paul Vidal de la Blache, Hachette, 1927.

GALLOIS Lucien, « Les Noms de pays », *Annales de géographie,* n°97, A. Colin, 1909, p. 1-12.

LAROUSSE Pierre « Frontière », *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle,* Lacour, Nîmes, 1990, réimpression de l'édition de 1866-1876.

LESCOEUR Charles, « La Division et l'organisation du territoire français », *Zeitschrift für Französische und englische Unterricht (1902 - 1910),* Librairie Weidmann, Berlin, 1910, 230 pages.

MAZEL Henri « Nouvelle organisation territoriale de la France, Ses avantages et ses difficultés », *Bulletin des sciences économiques et sociales du Comité des travaux historiques et scientifiques,* Imprimerie nationale, Paris, 1907, 8 pages. (L'auteur est membre de la Fédération régionaliste française).

VIDAL DE LA BLACHE Paul, « Les Divisions fondamentale du sol français », dans *Bulletin littéraire,* n° 2, 1888-89.

VIDAL DE LA BLACHE « Les Divisions territoriales de la France », dans C. Bloch, *La Nouvelle formation territoriale de la France,* 1913.

VIDAL DE LA BLACHE Paul, CAMENA D'ALMEIDA Pierre, « La France », dans *L'Europe,* livre 4, Paris, A. Colin, 1894.

RECLUS Elysée, « La France », dans *La Nouvelle géographie universelle,* tome 2, 1877.

Histoire du Rhin

DARTEIN Fernand, (pseud. : Jean HEIMWEH) *La Guerre et la frontière du Rhin,* A. Colin, 1895, 115 pages.

FARCY Camille *Le Rhin, français,* A. Quantin, 1880, 299 pages.

FEBVRE Lucien, *L'Alsace et la Suisse à travers les siècles*, Imprimerie Le Roux, Publication de la société savante de l'Alsace et de la région de l'Est, Strasbourg, 1952, 504 pages.

FEBVRE, DEMANGEON, *Le Rhin, problèmes d'histoire et d'économie*, A. Colin, 1935, 304 pages.

LAVISSE Ernest, *L'Alsace-Lorraine et la frontière du nord-est*, Travaux du Comité d'Etudes, 1918.

SAGNAC PHILIPPE, *L'Esprit public dans les pays rhénans de 1789 à 1814*, Travaux du Comité d'Etudes, Présentés par Ernest Lavisse, Imprimerie nationale, 1918, 20 pages.

VIDAL DE LA BLACHE PAUL, *La France de l'Est, Lorraine-Alsace*, 1917, Hérodote-La découverte, présentation Yves Lacoste, 1994, 285 pages.

- Article

SOREL Albert, « Révolution et Rive gauche du Rhin », dans *La Revue historique*, janvier 1882, p. 273-322.

ECOLE ET ENSEIGNEMENT

Rapports et études

BOURGEOIS Emile, *L'enseignement secondaire selon le vœu de la France,* Marescq, 1900, 141 pages.

BUISSON Ferdinand, *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire,* Hachette, 1882-1893, 5 volumes.

FERNEUIL TH. *La réforme de l'enseignement public en France,* Hachette, 1881, 338 pages.

GREARD Octave, *Education et instruction,* Hachette, 1887, 4 volumes, (tome 2 : Enseignement secondaire).

HAUSER Henri, *La patrie, la guerre et la paix à l'école,* Cornely, 1905, 90 pages.

LAVISSE Ernest, *A propos de nos écoles,* A. Colin, 1895, 250 pages.

LEYGUES G. *L'école et la vie,* 4e éd. Calman-Lévy, 1903, 407 pages. (Bonne synthèse des politiques scolaires successives ; comparaisons avec les autres pays d'Europe)

LORRAIN Paul, *Tableau de l'instruction primaire en France d'après les rapports de 490 inspecteurs,* Hachette, 1837, 407 pages.

PINLOCHE A. *L'enseignement secondaire en Allemagne d'après les documents officiels,* librairie Delagrave, 1901.

- Articles

FOUILLEE Alfred Mme, « L'enseignement du point de vue national », *Revue internationale de l'enseignement,* XXI, p. 217-234.

GRANIER DE CASSAGNAC Adolphe, « Etat de l'instruction primaire en France. Discours ». Séance du corps législatif du 17 juin 1865, *Moniteur universel,* 18 juin 1865, imprimerie E. Panckoucke, 1865, 37 pages.

Manuels scolaires

Manuels et précis de géographie

BLANCHARD Raoul, FAUCHER Daniel, *Cours de géographie. L'Europe et les grands pays du monde,* Librairie Gedalge, 1924.

BOUGIER Louis, *Précis de géographie physique, politique et militaire,* à l'usage des candidats aux Ecoles militaires et aux deux Baccalauréats, Germer Baillière, 1882, 820 pages.

CHAMPION Paul, *Manuel de géographie descriptive, historique et sociale de la France et des colonies,* H. Champion, 1896, 424 pages. (Description par département).

DEMANGEON Albert, FRANÇOIS, *Géographie de la France,* Hachette, 1938, 180 pages.

DUBOIS Marcel, *La France et ses colonies,* Classe de 1er, 6e éd. Masson, 1910, 420 pages.

DUBOIS Marcel, SIEURIN Ernest, *Cartes d'étude pour servir à l'enseignement de l'histoire et de la géographie,* Masson, 1912.

DUBOIS Marcel, SIEURIN Ernest, *Cours de Géographie des écoles primaires supérieures, 3e année, Le monde et le rôle de la France,* Conformément aux programmes de 1909, Masson, 1913.

F.F. *Géographie nationale : France et colonies, cours spécial pour l'enseignement secondaire moderne,* Librairie Poussielgue, Paris, 1891.

FERRAND L-H. *Simples entretiens sur la géographie,* Cours élémentaire des Ecoles primaires, Cornély, s. d.

FONCIN Pierre, *La Troisième année de géographie, Leçons en regard des cartes, Les Cinq parties du monde,* Armand Colin, 3e éd. 1887, 303 pages.

FONCIN Pierre, *L'Année préparatoire de géographie, Cours élémentaire,* A. Colin, 1875, 40 pages. (Pierre Foncin est le Président de l'Alliance française pour la propagation de la langue française dans nos colonies et à l'étranger).

GALLOUEDEC Louis, MAURETTE Fernand, *Cours abrégés de géographie, enseignement primaire supérieur,* Hachette, 1922, 130 pages.

Cours de géographie, Cours moyen, Hachette, 1923.

GREGOIRE Louis, *Cours de géographie générale comprenant la géographie physique et politique. Les Cinq parties du monde et spécialement celle de la France,* Conforme aux programmes officiels de 1880, Garnier, 1881, 647 pages.

LANIER Lucien, ROGEAUX C., LABORDE A. *Cours de géographie méthodique,* Belin, 1909, 32 pages.

LANIER Lucien, ROGEAUX C., LABORDE A. — *Cours de géographie méthodique, La France et ses colonies, à l'usage de l'enseignement primaire,* Belin, 1922, 120 pages.

LEMONNIER, SCHRADER, DUBOIS, — *Eléments de géographie. Géographie des cinq parties du monde,* Hachette, 1894 et 1911.

LEMONNIER, SCHRADER, DUBOIS, — *Eléments de géographie. Géographie de la France,* Cours moyen, Hachette, 1900.

LEMOINE A., MARLOT A., — *La géographie enseignée par les yeux,* Cours élémentaire 1ère année, Librairie Le Soudier, sans date, avant 1918.

LEVASSEUR Emile, — *Géographie de la France et de ses colonies,* Cours moyen, 8e éd. Ch. Delagrave, 1880, 153 pages.

RECLUS Onésime, — *France, Algérie et colonies,* Hachette, 1880, 802 pages, 120 illustrations.

SIEURIN E. — *Cartes d'étude pour servir à l'enseignement de l'histoire et de la géographie,* Masson, 1920.

Atlas et dictionnaires de géographie

F.I.C (Fédération des Institutions Chrétiennes, Action protestante) — *Atlas de Géographie physique et politique à l'usage des écoles chrétiennes des frères,* Enseignement primaire, Procure générale des frères, Paris, 1879.

RECLUS Elysée, — *Nouvelle géographie universelle; La terre et les hommes,* Hachette, 1876, tome 2 (La France). (Découpage géographique et non politique : le tome 1, *L'Europe méridionale,* décrit la Corse avec l'Italie, la Grèce et la Turquie d'Europe…).

SCHRADER François, — *Atlas de géographie moderne,* Hachette, 1909, contient 64 cartes générales et 600 détaillées.

SCHRADER, GALLOUEDEC — *Atlas classique, enseignement classique supérieur première année. La France,* Hachette, 1914.

VIVIEN DE SAINT MARTIN Louis, — *Nouveau dictionnaire de géographie universelle,* 9 volumes, Hachette, 1890. (Notices par ordre alphabétique de lieux géographiques uniquement. Pas de concepts).

VUILLEMIN Alexandre, *La France et ses colonies,* Atlas illustré de 105 cartes, Rédigé d'après des documents officiels et les cartes du dépôt de la Guerre, des Ponts et Chaussés et de la Marine, Librairie J. Migeon, 1884. (1 page de notice et 1 page/carte par département ; Paris ; les colonies ; les départements du Bas et du Haut-Rhin et de la Moselle y figurent aussi sous la mention "Avant 1870").

- Articles

VIDAL DE LA BLACHE Paul, « La géopolitique. Sur F. Ratzel », *Annales de géographie,* 1898, p. 97 et svt.

Manuels d'histoire

AMMAN A., COUTANT Ernest-Charles, *Cours normal d'histoire,* Fernand Nathan, 1886.

ANSCOMBRE J. *Mon mémento d'histoire,* fin d'étude primaire, St Germain en Laye, Chez l'auteur, 1957, 52 pages. (Les faits d'armes français, bien que malheureux, de la guerre de 1870 occupent une plus grande place que la conséquence « L'Alsace et le nord de la Lorraine (...) enlevées à la France »).

AUGE CL., PETIT M. *Histoire de France en Images à l'usage des tout petits,* Larousse, Paris, s. d.

AULARD A., DEBIDOUR A *Histoire de France, Cours moyen,* Cornély, 1894.

AULARD Alphonse, DEBIDOUR Antonin, *L'histoire nationale, Récits familiers sur les plus grands personnages et les faits historiques,* Cours élémentaires, Cornély, 1894.

BESSEIGE P., LYONNET A. *Petite histoire de France,* Cours élémentaire, Librairie Istra, Strasbourg-Paris, 1931. (Sur la couverture : un sigle orné de la cathédrale et une petite alsacienne tresse la guirlande de l'histoire).

BLANCHET Désiré, *Histoire de France,* 2e année, Belin, 1884 et 1893. (Grande sobriété de ton : « L'Assemblée nationale due céder à l'Allemagne, l'Alsace **et la** Lorraine » ; Carte p. 243 « l'Alsace et la Lorraine »).

BLANCHET Désiré, *Histoire générale,* Cours supérieur, Belin, 1921.

BOUNIOL, BEHR *Cours moyen et supérieur d'histoire de France,* Certificat d'étude, Librairie de la Nouvelle édition, 1909.

CAZES Emilien, *Histoire,* Cours des écoles primaires élémentaires, Cours supérieur, librairie Delagrave, 1898, 30 volumes.

CHANTREL J. *Histoire contemporaine,* Complément de l'Histoire de France et du cours d'Histoire universelle, 17e éd. Putois-Cretté, 1882.

DUCOUDRAY Gustave, *Cent récits d'histoire de France,* Hachette, 5e édition, illustré de lithographie, 1887, 102 feuillets.

DUCOUDRAY Gustave, *Leçons complètes d'histoire de France,* Certificat d'étude primaire, 12 éd. Hachette, 1897.

FRITSCH F-E. *Histoire nationale et régionale à l'usage des écoles primaires d'Alsace et de Lorraine,* Librairie Union, Colmar, 1931, 144 pages.

GAUTHIER, DESCHAMPS *Petits tableaux d'histoire de France par l'image,* Classes enfantines, Hachette, 1907.

GAUTHIER, DESCHAMPS *Histoire de France,* Cours moyen, Hachette, 1908.

LOMONT, CARON, POUX, *Histoire rationnelle de la nation française,* Cours complémentaire, Librairie d'éducation nationale A. Picard, 1910, 426 pages.

MOUSTIER M.D, *Histoire de France élémentaire,* Librairie André, Paris, 1908. (Illustrations abondantes).

POMOT, BESSEIGE *Petite histoire du peuple français,* PUF, 1928.

RAFFY C. *Grands faits de l'histoire de France depuis 1789,* Enseignement secondaire spécial, 3e année, Privat, Toulouse, 1870.

RAMBAUD Alfred, *Petite histoire de la civilisation française,* classes élémentaires, 7e éd. A. Colin, 1901, 325 pages.

SIEBECKER Édouard, *L'Alsace, Récits historiques d'un patriote,* Polo, 1873, 396 pages. (25 récits « des origines gauloises de l'Alsace » à l'héroïque prise de fonction du préfet du Gouvernement provisoire de Défense nationale, en 1870. Récit de l'indéfectible attachement de l'Alsace à la Mère-patrie et à la Liberté).

VOGT Henri *Histoire de France vivante,* Cours moyen et supérieur, Montaigne, 1923. (Nombreuses illustrations).

Livres de lecture :

AMERO Constant Mme, *Le Tour de France d'un petit parisien,* illustrations J. Férat, Librairie Marpon-Flammarion, 1885, 795 p.

AMERO Constant Mme, *Au soleil d'Alsace,* Ch. Delagrave, 7e édition, illustrations A. Fraipont, J. Girardet, J. Geoffroy, Paris, 1898, 189 pages.

BIGOT Charles, *Le Petit Français,* Weill et Maurice, 1883, 194 pages. (Par un auteur gambettiste, critique à *La Revue bleue*).

CHALAMET Antoine, *Jean Felber, histoire d'une famille alsacienne,* Picard, 1891. (Le livre existe en plusieurs éditions destinées spécifiquement aux différents départements).

DRIANT Colonel, (pseudonyme : Capitaine DANRIT) *La Guerre souterraine, Robinsons souterrains,* Flammarion, Paris, 1915, 351 pages.

DUPUIS Eudoxie *La France en Zigzag,* Livre de lecture courante à l'usage de toutes les écoles, Delagrave, 1881, 356 pages.

FOUILLEE Alfred Mme (pseudonyme : G. BRUNO) *Le Tour de France par deux enfants, devoir, patrie, livre de lecture courante,* Belin, 1877, 312 pages. (Il devient *Le tour de la France par deux enfants,* à partir de l'édition de 1951).

FOUILLEE Alfred Mme (pseudonyme : G. BRUNO) *Les enfants de Marcel. Devoir, patrie. Livre de lecture courante,* Belin, 1901, 458 pages.

FRITSCH F-E. *Le doux parler de France,* élèves de 12-14 ans, 2e éditions, Union-Librairie, Colmar, 1936, 300 p. (Poésie, « La carte de France »).

JOST Guillaume, LEFORT E., *Récits patriotiques, livre de lecture courante à l'usage des écoliers qui veulent devenir de bons Français,* Hachette, 1892, 283 pages, 34 gravures et 5 cartes.

LAIR Alphonse, *Le patriotisme français,* 55 gravures, Bibliothèque instructive, Jouvet, 248 pages.

LAVISSE Emile, *Tu seras soldat, Récits et leçons d'éducation militaire,* 1887, A. Colin, 317 pages.

LAVISSE Ernest, (pseud. : Pierre LALOI) *Manuel d'histoire pour le primaire,* Hachette, première mouture parue en 1876 et édité dans sa forme définitive en 1884.

LAVISSE Ernest, (pseud. : Pierre LALOI) *Manuel d'instruction morale et civique,* A. Colin, 1888, 690 pages.

LEPAGE Auguste, *Nos frontières perdues. Formation du territoire français,* 50 gravures bois, Bibliothèque instructive, Jouvet, 1886, 236 pages.

LESER Charles, *Nos fils sous les armes,* dessins de Job et Carey, Librairie d'éducation nationale, 662 pages. s.d. (Chapitre IV, description de la frontière de l'Est et de la mobilisation de 1887).

MATTHIS Charles-Emile, *Nos petits braves,* textes et dessins de l'auteur, Jouvet et Cie, 151 pages, 1889. (Trois histoires distinctes d'enfants héroïques, la première « le pont de Fontenoy » concerne la guerre de 1870).

MATTHIS Charles-Emile, *Les héros de l'avenir,* Bibliothèque instructive, in-8 illustré et broché, cartonné toile rouge, relié or, Jouvet, 1886, 128 pages.

MOULINS M. des, *Les récits d'une Lorraine,* Collection Picard, Librairie d'éducation nationale, préface Jean Macé, 1894, 186 pages.

POULBOT Louis, *La vieille patriote,* Bibliothèque d'éducation récréative, Librairie d'Education nationale, Picard et Kaan, 1899, 135 pages, 35 gravures.

RECITS DE VOYAGE

Les tours de France

AMERO Constant Mme, *Le Tour de France d'un petit parisien,* ill. J. Férat, Librairie Marpon-Flammarion, 1885, 795 pages.

BONNEFONT Gaston, *Le voyage en zigzag de deux jeunes Français en France,* M. Dreyfous, 1889, 504 pages (nouvelle édition Picard et Kaan, 1898).

CHMIELENSKI Constant, (pseud. : Constant de TOURS) *Voyage d'un petit Parisien de Paris à la mer,* L. H. May, Paris, 1898, 293 pages.

COURSELLES Paul, DELORME Sixte, *En route avec l'oncle Mistral,* Ducrocq, 1900, 358 pages.

FOUILLEE Alfred Mme (pseud. G. Bruno) *Le Tour de France par deux enfants, devoir, patrie, livre de lecture courante,* Belin, 1877, 312 pages. (Il devient *Le tour de la France par deux enfants,* à partir de l'édition de 1951).

TAILLARD Constant, *Les jeunes voyageurs ou lettres sur les départements,* E. Le Doux, 6 volumes, 1821.

Voyage en France

BAZIN René, *La douce France,* Plon, 1913, 290 pages et 32 illustrations et documents photographiques.

BOLAND Henri, *Zigzags en France,* Hachette, 1905, 329 pages.

BOLAND Henri, *Nouveaux zigzags en France,* Hachette, 1907, 357 pages. (Auteur du guide Joanne *Pyrénées,* 1910).

BRIAULT *Les Pyrénées et l'Auvergne à Bicyclette,* Librairie Selleret, Chartres, 1895, 213 pages.

BUFFETEAU E. *A travers les Alpes en auto. Scènes de la vie automobile* (13-22 juillet 1911), Imprimerie Ronteix, Périgueux, 1912, 108 pages.

DAUDET Alphonse, *Premier voyage, premier mensonge, souvenirs de mon enfance,* Flammarion, Paris, 1900, 214 pages.

GOCHET Alexis - M. *La France pittoresque de l'Est. Histoire et géographie des provinces d'Alsace - Lorraine, Franche - Comté, Bourgogne, Nivernais, Bourbonnais, Lyonnais, Savoie, Dauphiné et des départements qu'elles ont formé,* Alfred Mame, 1898, 367 pages.

GOURDAULT Jules, *La France pittoresque,* Paris, Hachette, 1893, 478 pages, 370 gravures.

GOURDAULT Jules, *Voyage à travers la France,* album photos, 1894-1895.

GOURDAULT Jules, *Voyage en Extrême-Orient, Allemagne et France,* Album, 1895-1896.

HUYSMANS Karl-Joris, *Les foules de Lourdes,* P. V. Stock, 1906, 314 pages.

KLEINE Emile, *Les richesses de la France,* Librairie Ducrocq, Paris, 1877, 552 pages. (Livre de prix).

KLEINE Emile, *Voyage en France et en Suisse,* album, collection Sirot, 1884.

LENOIR Albert, *Inventaire général des richesses de la France,* Archives du musée des monuments français, Plon, 1883, 459 pages.

MADELIN Louis dir., *La France immortelle,* Hachette, Paris, 1946, 396 pages.

MARTIN Maurice *Voyage à Bordeaux par trois vélocipédistes, itinéraire du touriste,* Aux bureaux du *Véloce-Sport,* Bordeaux, 1890, 182 pages. (L'auteur est rédacteur au journal *La petite Gironde*).

MONNIER Jules, *Notre belle patrie, sites pittoresques de la France,* Hachette, 1889, 320 pages.

RECLUS Onésime *Atlas pittoresque de la France,* Attinger, 3 volumes, 624, 656 et 640 pages, Paris, 1909. (Une description par département).

TASTU Amable Mme, *Voyage en France,* Mame, Tours, 1881, 620 pages (1ere éd. 1846).

VAUGEOIS HENRI *Notre Pays. Figures de France. Voyages d'Action française.* Nouvelle Librairie Nationale, 1926, 260 pages.

ZOLA Emile, *Lourdes*, Fasquelle, 1906.

Monographies

BEAUCHAMP Octave, *Le Tour de France*, Strasbourg, 1913, Publication du Tour de France, 164 pages. Publié en 3 fascicules : « Strasbourg autrefois » (avant 1870) ; « Strasbourg hier » (1870-1871), « Strasbourg aujourd'hui.

CONRAD G, *Nos provinces par les meilleurs auteurs régionaux, Pays d'Alsace et de Lorraine*, Paul Duval, Elbeuf, s. d, 131 pages, volumineux in-4

GOURDAULT Jules, *La France pittoresque*, Paris, Hachette, 1893, 478 pages, 370 gravures.

HUGO Abel, *La France pittoresque*, Delloye, Paris, 1835, 3 volumes. (Description départementale).

VERNE Jules, *Géographie illustrée de la France et de ses colonies*, géographie générale par Th. Lavallée, Hetzel, 1868, 2 volumes. (Description départementale)

VOISE E, *Notre belle France, monuments, curiosités et sites pittoresques*, A. Taride, s. d.

- Articles

MAUPASSANT Guy de, « En Bretagne », *La Nouvelle Revue*, 1er janvier 1884, Œuvres complètes, tome 8, Louis Conard, 1908.

MIRBEAU Octave, « Sac au dos », dans *Le Gaulois*, 25-31 juillet 1884, L'Echoppe, Paris, 1991.

Ouvrage collectif, « Les provinces de France décrites par leurs grands hommes », dans le *Supplément des Annales politiques et littéraires*, L. Vinsonau, Paris, 1903, 40 pages.

Voyages en Alsace

Récits et essais

ABOUT Edmond, *Alsace, 1871-1872*, Hachette, 1872, 8e éd. 1897. (Récit de deux voyages à Saverne en septembre 1871 et 1872. Dédicace : « A mon fils pour qu'il se souvienne »).

ARDOUIN-DUMAZET, *Voyage en France, Les provinces perdues*, Berger-Levrault, 1910. 3 volumes : Haute-Alsace, Basse-Alsace et Lorraine.

BADEL E, *A travers la Lorraine, excursions et souvenirs (6 décembre 1898)*, Nancy, A. Crépin-Leblond, 1899, 352 pages.

BAZIN René, *L'Ame alsacienne*, Maison de la bonne presse, 1903, 30 pages.

BOUHELIER LEPELLETIER de Edmond, *Au pays conquis. Notes sur l'Alsace-Lorraine*, Paris, 1904, 316 pages. (Par l'auteur de *Fanfan la Tulipe*, 1897).

BOUROUX P-A. *Le voyage de Poincaré en Alsace-Lorraine*, 1919.

BOUTEILLE D. *Un pèlerinage patriotique en Alsace-Lorraine*, Clermont, 1912

CARRIERE Henri, *Dans les Vosges*, Martin frères, Châlons-sur-Marne, 1910, 73 pages.

Les Vosges, l'Alsace, Sainte-Odile, Matot-Braine, Reims, 1914, 96 pages.

CLARETIE Jules, *Cinq ans après. L'Alsace et la Lorraine depuis l'annexion*, G. Decaux, 1876, 372 pages. Ce récit d'un « pèlerinage en Alsace » est dédié au peintre alsacien Jean-Jacques Henner. (Contre la menace prussienne, il faut abandonner les utopies humanitaristes et cultiver la haine).

CLARETIE Jules, *Quarante ans après. Impressions d'Alsace et de Lorraine*, Fasquelle, 1910, 266 pages. (Le séjour en Alsace est l'occasion d'un aller-retour 1870-1910).

DELVAU Alfred, *Du pont des Arts au pont de Kehl (Reisebilder d'un Parisien)*, A. Faure, 1866, 344 pages.

DESCHAMPS Philippe, *A travers les pays encore annexés, Pensons-y toujours! Oublier ? jamais!*, A. Lemerre, Paris, 1891, 114 pages.

DESCHAMPS Philippe, *L'Alsace-Lorraine française Quand même, trente ans après le rapt*, A. Lemerre, Paris, 1902, 303 pages. (La couverture, tricolore, porte en photo une Alsacienne et une Lorraine et un résumé des opinions de l'auteur : « 1871 : pensons-y toujours, le sol est Allemand ! 1902 : Oublier ? Jamais ! Les cœurs sont français »).

DUCROCQ Georges, *La blessure mal fermée : notes d'un voyageur en Alsace-Lorraine*, Plon - Nourrit, s. d., 204 pages.

DURAND H, *Excursion en Suisse et en Alsace-Lorraine, du 9 au 25 août 1895*, Lille, 1895.

GAUVIN Jean, *En Alsace*, Société français d'impression, Poitiers, 1912, 16 pages.

HALLAYS A, *En flânant à travers l'Alsace*, Perrin et Cie, Paris, 1911, 342 pages.

HINZELIN Emile, *Images de France, Régions de l'Est*, Berger-Levrault, Paris, 1900, 421 pages. Dédié à Paul Deschanel.

HINZELIN Emile, *En Alsace-Lorraine*, Plon, Paris, 1904, 290 pages. Dédicace : « A mes amis d'Alsace-Lorraine, à ceux de là-bas, à ceux d'ici ».

HOUDEBINE Timothée-L. (abbé), *Au pays des cigognes, impressions et souvenirs de voyage*, Angers, Sirandeau, 1907, 83 pages.

LICHTENBERGER André, *En Alsace*, Les arts graphiques, Paris, 1912, 118 pages.

MELON Paul, *Les Allemands en Alsace-Lorraine, Impressions de voyage*, Librairie de la Nouvelle Revue, 1887, 47 pages. 1ere publication dans la *Nouvelle Revue*, le 1er avril 1887.

DUROT Laure, (pseud. : ROEHRICH Ernest Mme), *A travers notre Alsace*, Fischbacher, Paris, 1894, 244 pages.

TISSOT Victor, *Voyages aux pays annexés*, Dentu, 20e éd. 1875, Paris, 489 pages.

TRIBOUILLARD Joseph, *Une excursion en Lorraine, en Alsace et dans les Vosges par les chemins de fer de l'Est*, Megard, 1914.

VERRET Sylvain (abbé), *Sensations d'Alsace, de Forêt-Noire, de Suisse*, Malines et Godenne, 1903, 328 pages.

VILMER A. *A travers l'Alsace. Quinze jours à pied sur le versant alsacien des Vosges*, Dijon, 1913.

WEISS Jean-Jacques, *Au Pays du Rhin : Metz, Hambourg, Francfort, Strasbourg et l'Alsace*, Charpentier et Cie, Paris, 1886, 333 pages.

- Articles

AARON Lucien (pseud. Delahache Georges), « Alsace-Lorraine, La carte au liseré vert », *Cahiers de la Quinzaine*, 4e cahier de la 11e série, Paris, 1909, 232 pages.

ACKER Paul, « Au pays d'Alsace, Colmar et ses environs », Extrait du *Tour de France*, volume V, Paris, 1911, 26 pages.

BIGOT Léon, « Metz, la Lorraine, récit de voyage », dans *Le Voltaire*, Paris, 1904, 47 pages.

DAUDET Alphonse, « Alsace, Alsace! », *La Revue alsacienne*, 1878, 3 pages. (Récit d'un voyage sac au dos à travers l'Alsace et les Vosges, en 1866, en compagnie d'Alfred Delvau).

LACOUR-GAYET Georges, « En Alsace-Lorraine », *La Nouvelle Revue*, 1er avril 1909, Saint-Brieuc, 16 pages.

MARMIER X. « En Alsace », *Revue britannique*, Paris, avril 1884, 19 pages.

ROUGE JACQUES « Vision Lorraine », Le Terroir et les Rêves, Poésies, Emile Lechevalier, 1909, p. 119.

Albums

BARRES Maurice, *Album photo*, 48 vues de France. Cabinet des Estampes, B.N.F, mention « album ayant appartenu à Maurice Barrès ».

BOUROUX P-A. *Aux frontières d'Alsace*, 8 eaux-fortes, Paris, Editions du Nouvel Essor, 1918

BULLOZ J-E, *L'Alsace*, Imprimerie administrative, Melun, 1912, 16 pages (16 vues).

GOETZELT Charles, *Le village alsacien*, 20 dessins, Strasbourg, 1945.

SPINDLER Charles, *L'Alsace pittoresque*, Imprimerie alsacienne, Strasbourg, 1912, 50 planches, textes d'Odratzheim.

WALTZ Jean-Jacques (peusd. : HANSI) *L'Alsace heureuse : la grande pitié du pays d'Alsace et son grand bonheur raconté aux petits enfants par l'oncle Hansi, Avec quelques images tristes et beaucoup d'images gaies*, Floury, 8 décembre 1919, 64 pages.

WALTZ Jean-Jacques *Le voyage d'Enka en Alsace française*, Floury, 1921.

Romans

ACKER Paul, *Le soldat Bernard,* Plon, 1909, 303 pages.

ACKER Paul, *Les exilés,* Plon, Paris, 1911, 293 pages. (Dédicace : « A mon père qui repose dans la terre d'Alsace ». Le roman décrit le voyage de Claude Héring à travers l'Alsace et son séjour à Colmar, sa ville natale).

ACKER Paul, *Le beau jardin,* Plon, 1912, 303 pages.

BARRES Maurice, « Le deux novembre en Lorraine », dans *Amori et dolori sacrum* (1902); *Les amitiés françaises* (1903) ; « Au service de l'Allemagne » (1904-1905), « Colette Baudoche, histoire d'une jeune fille de Metz » (1908-1909), dans *Les bastions de l'Est* ; « La colline inspirée » (1912-1913), dans *Romans et voyages,* Collection Bouquins, Robert Laffont, 1994, 1160 pages.

BAZIN René, *Les Oberlé,* Calmann-Lévy, 1901, 396 pages.

CLARETIE Jules, *La frontière,* Dentu, 1894, 166 pages.

ERCKMANN Emile, CHATRIAN Alexandre, *Histoire du plébiscite* [du 8 mai 1871], J. Lindauer, München, 1897, 120 pages.

ERCKMANN Emile, CHATRIAN Alexandre, *Le brigadier Frédéric, Histoire d'un Français chassé par les Allemands,* J. Hetzel, 1874, 265 pages.

ERCKMANN Emile, CHATRIAN Alexandre, *Le banni, roman patriotique,* J. Hetzel, 3e édition, 1882, 315 pages.

ERCKMANN Emile, CHATRIAN Alexandre, *Alsaciens et Vosgiens d'autrefois,* imprimerie J. Hetzel, 319 pages.

LICHTENBERGER André, *Juste Lobel, Alsacien,* Plon-Nourrit, 1911, 295 pages.

REGAMEY Jeanne et Frédéric, *Au pays des cigognes,* La librairie mondiale, Littérature enfantine, 1907, in-8, 291 pages. Dédicace : « à nos fils ».

ROUHIER Maurice, *Coeurs d'Alsace, Roman alsacien,* La Plume française, Paris, 1906, 236 pages.

VERNE Jules, *Les 500 millions de la Begum,* Hetzel, 1879, Le livre de poche, 1994, 241 pages.

VAN BEVER Ad. *L'Alsace vue par les écrivains et les artistes : recueil de textes,* Louis Michaud, Paris, 1926, 410 pages. (Contient aussi un guide pratique des curiosités).

Guides

GUIDE « L'Allemagne et le Luxembourg », *Guide gratuit de touristes,* publié par la Société d'initiative de Metz pour favoriser le mouvement des étrangers à Metz, E-D. Wirtz, Metz, 1904.

BAEDECKER Karl, *Les Bords du Rhin de la frontière Suisse à la frontière de Hollande,* Manuel du voyageur, 1896, 368 pages.

JOANNE Adolphe, MOLERI Hippolyte, *De Paris à Strasbourg, à Metz, à Reims et à Epinal,* 301pages, Reliure du Ministère de l'Instruction publique, 1872.

JOANNE P., HEQUET G., *De Paris à Mulhouse et à Bâle,* 1875.

JOANNE Adolphe-Laurent, *La France,* Hachette, 1875, 726 pages.

JOANNE Adolphe-Laurent, *La France ; De Paris à la Manche, De Paris au Midi, De Paris aux Pyrénées,* Guides bleus, 4 volumes, 1920-1921.

JOANNE Adolphe-Laurent, *Vosges, Alsace et Ardennes,* Hachette, 1876, 317 pages.

JOANNE Adolphe-Laurent, *Les Vosges, Alsace et Lorraine,* Hachette, 1885, 351 pages.

JOANNE Adolphe-Laurent, *Les Vosges, Lorraine, Alsace,* Hachette, 1914, 532 pages.

JOUSSET Pierre, *L'Allemagne contemporaine illustrée,* Larousse, 1902. (Contient une description de l'Alsace, p. 99 à 122).

SAINT-PAUL Anthyme, *Itinéraire général de la France, Vosges, Alsace et Forêt noire,* collection des Guides Joanne, Hachette, 1905, 396 pages.

Guides SNCF *Alsace et Lorraine,* préface d' André Lichtenberger, Paris, 1938.

CARTES

Cartes scolaires

BERTHAUT Henri colonel, *La Carte de France. Etude historique,* 1750-1898, Imprimerie du Service géographique, 1899, 2 volumes.

CORTAMBERT Eugène, *Carte de France des départements,* Andriveau-Goyon, 1872.

DELAGRAVE Charles, *Cartes murales scolaires,* A. Lesot, 1899.

La Géographie au tableau noir, carte politique, collection Toutey, éditions J. Brilon, 1905. Carte sur support papier noir, neutre (une autre s'intéresse aux chemins de fer). L'Alsace-Lorraine est distinguée à la fois de la France et de l'Allemagne (+++ frontières nationales ; ... limites départementales).

GAULTIER J, *Carte politique de la France à l'usage de l'enseignement,* Logerot, 1870.

MINARD Charles-Joseph, *Des tableaux, graphiques et des cartes figuratives,* imp. Thunot, 1862, 8 pages.

VUILLEMIN André *Carte élémentaire à l'usage des écoles privées, anciennes provinces et départements,* 1870.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN Louis, *Atlas universel de géographie,* Hachette, s.d., dir. François Schrader, p. 15-86.

Cartes de l'Est dans la presse et les revues spécialisées

AARON Lucien (pseud. G. Delahache), « La carte au liseré vert », dans *Les Cahiers de la Quinzaine,* 4e Cahier de la 11e série, 1909.

CORTAMBERT M, *Densité des forces intellectuelles de la France : Distribution par département des personnages célèbres,* 1879.

LAGNEAU Gustave docteur, « Carte ethnographique de la France », *Revue d'Anthropologie,* G. Masson, 1879, 2e série.

LAPPARENT Albert, « La carte de France », *Le Correspondant,* imp. L. de Soye, 1893, 24 pages.

LEMAITRE E, *Projet de démembrement de la France : le rêve germanique,* lithographie imprimée à Strasbourg, 1861.

VIDAL DE LA BLACHE Paul, « Carte d'Alsace-Lorraine au 1/800 000 », Armand Colin, *Supplément de la Revue des Deux Mondes,* 1er février 1891.

« Voies ferrées et quais de débarquements allemands sur Nancy », *Supplément du Temps,* Berger-Levrault, mai 1897.

« Augmentation ou baisse de la population en Alsace-Lorraine par canton de 1871 à 1911 », n° 134, t. 25, planche III, 1/800 000, *Annales de Géographie,* A. Colin, 1916.

Cartes militaires et diplomatiques

DELAGRAVE Charles, Cartes frontières de l'Est, entre 1871 et 1919, (2 cartes) 1/320 000

LEMERCIER — *Carte de la frontière du Nord-Est. Frontière de 1870 et frontière antérieure,* (cette dernière est mise en valeur par le grisé topographique qui néglige totalement l'outre-Rhin.) 1/320 000 publié par le dépôt de la guerre, 1872.

MARTONNE Emmanuel, — Cartes historiques, économiques et militaires des frontières de l'est, 1792-1918, 22 planches.

PETIT J-P, — *Alsace et Lorraine,* Situation politique et administrative en 1914. Limites départementales avant 1814; l'Alsace féodale ; Limites des langues.

VECTEURS DE MEMOIRE

Littérature : guerre de 1870 et invasion

BLOY Léon, — *Sueurs de sang, 1870-1871,* Dentu, 1893, 358 pages.

DARIEN Georges, — *Bas les coeurs ! 1870-1871,* A. Savine, 1889, 336 pages.

DAUDET Alphonse, — *Les contes du Lundi,* Lemerre, 1873, 258 pages.

DEROULEDE Paul, — *Feuilles de route : des bois de Ferrières à la forteresse de Breslau,* F. Juven, 1871, 319 pages.

DEROULEDE Paul, — *Chants du soldat,* Poésies, Lévy, 1872, 120 pages.

DEROULEDE Paul, — *Nouveaux chants du soldat,* Lévy, 1875.

MAUPASSANT Guy, — *Melle Fifi, Nouveaux contes,* V. Havard, 1883, 320 pages.

MARGUERITTE Paul et Victor, — *Une époque,* 3 tomes : La Commune, Le Désastre, Les Tronçons du glaive, Plon, 1898, 633, 507 et 536 pages.

PEGUY Charles, — *Oeuvres en prose complètes,* 3 tomes (Notre Patrie; Notre Royaume de France; Clio : Dialogue de l'Histoire et de l'Ame païenne), Gallimard, 1992.

ZOLA Emile, — *La débâcle,* paraît en feuilleton dans *La Vie populaire,* 21 février - 21 juillet 1892, en volume chez Charpentier-Fasquelle, 1892, nouvelle édition Pocket, 1993, 635 pages.

Folklore alsacien

TUEFFERD Paul-Edmond, — *Récits et légendes d'Alsace,* Berger-Levrault, 1884, 71 pages, dessins H. Ganier.

VILLEMER Louis - G (paroles), — *Chansons d'Alsace - Lorraine,* préface d'Arthur Ranc, Flammarion, 1885, 142 pages, paroles Lucien Delormel.

LEROY DE SAINTE CROIX — *L'Alsace en fête, Strasbourg, 1880.* (Description de fêtes et cérémonies).

LEROY DE SAINTE CROIX François, — *L'Alsacien qui rit, boit, chante et danse,* Hagemann, Strasbourg, 1880, 272 pages.

WECKERLIN J - B, — *Chansons populaires de l'Alsace,* Collection Les littératures populaires de toutes les nations, Maisonneuve et Cie, Paris, 1883, 2 volumes, 334 pages.

Chansonniers compagnonniques

GABORIAU A. — *Recueil de chansons compagnonniques,* Editions du Pélican, 1996, 56 pages.

MARFAING A. - LACROUX ED. — « Chansons compagnonniques », dans *Folklore,* tome XX, n° 1 - 1967.

Chansonnier des compagnons du Devoir, Librairie du Compagnonnage, Paris, 1996, 280 pages.

Peinture nationaliste

BEAUMETZ Henri, — *La brigade Lapasset brûlant ses drapeaux, 26 août 1870,* 1882.

DETAILLE E. — *En retraite,* 1873.

Le rêve, 1888.

Nos vainqueurs, 1872.

DEDARD Eugène, — *En éclaireur, décembre 1870,* 1876.

MOROT Aymé, — *La bataille de Reichshoffen,* 1887

La charge de Reichshoffen, 1889.

NEUVILLE A. — *Les dernières cartouches, défense d'une maison cernée par l'ennemi,* 1873

Le cimetière de Saint-Privat, 1881.

ROLL Alfred, — *Halte-là !* , 1875.

BIBLIOGRAPHIE

HISTOIRE GENERALE

HISTOIRE DU TERRITOIRE

HISTOIRE DE L'ECOLE

HISTOIRE DES REPRESENTATIONS

OUTILS ET CONCEPTS

HISTOIRE GENERALE

Histoire de la Troisième République

BECKER Jean-Jacques, *1914, Comment les Français sont entrés dans la guerre,* Presses de la Fondation des sciences politiques, 1977, 637 pages.

BERSTEIN Serge, RUDELLE Odile dir. *Le modèle républicain,* P.U.F, 1992, 432 pages.

BOUCHE Denise, *Histoire de la colonisation française (1815-1962),* tome 2, Fayard, 1991, 607 pages.

CARON François, *La France des patriotes, 1879 - 1918,* Fayard, 1985, 665 pages.

CHARLE Christophe, *Les élites de la République : 1880-1900,* Fayard, 1987, 556 pages.

CHARLE Christophe, *Les hauts fonctionnaires en France au XIXe siècle.* Choix de textes, Julliard, 1980, 268 pages.

CHOLVY Gérard dir. *Sport, culture et religion. Les patronages catholiques (1898 - 1998),* Actes du colloque de Brest, sept. 1998, Centre de Recherche Bretonne et Celtique, Brest, 1999, 383 pages.

CHOLVY Gérard, HILAIRE Y-M. dir. *Histoire religieuse de la France, géographie, XIXe - XXe siècle,* Privat, 2000, 255 pages.

DOISE Jean, VAÏSSE Maurice, *Diplomatie et outil militaire, 1871-1969,* Imprimerie Nationale, 1987, 566 pages.

DIGEON Claude, *La crise allemande de la pensée française,* P.U.F, 1959, 568 pages.

EL GAMMAL Jean, *Recherches sur le poids du passé dans la vie politique française de 1885 à 1900,* thèse de doctorat en histoire, Université Paris X, 1990.

GARRIGUES Jean, *Le boulangisme,* P.U.F, 1992, 127 pages.

GIRARDET Raoul, *La société militaire de 1815 à nos jours,* Perrin, 1998, 341 pages.

GIRARDET Raoul, *L'idée coloniale en France de 1871 à 1962*, La Table ronde, 1972, Nouvelle édition pluriel 1998, 337 pages.

GOUAULT J. *Comment la France est devenue républicaine. Elections générales et partielles de l'Assemblée nationales 1870 - 1875*, Cahiers FNSP n° 62, A. Colin, 1954.

GRUBE J. *Bismarcks Politik in Europa und Übersee : seine „Annäherung" an Frankreich im Urteil der PariserPresse, 1883 - 1885*, Bern, 1975.

HALEVY Daniel, *La fin des notables*, Grasset, 1930, 302 pages.

HANOTAUX Gabriel, *Histoire de la France contemporaine (1871-1900)*, Combet, 1908, 4 volumes.

KOSCHWITZ Ernst, *Les Français avant, pendant et après la guerre de 1870*, 1937.

LAVISSE Ernest, *Histoire de France contemporaine depuis la Révolution jusqu'à la paix de 1919*, tome VIII : L'évolution de la IIIe République, Hachette, 1921.

MAYEUR Jean-Marie, *Les débuts de la IIIe République : 1871 - 1898*, Le Seuil, 1973, 252 pages.

MAYEUR Jean-Marie, *La vie politique sous la IIIe République*, Le Seuil, 1984, 449 pages.

MOSSE George-L., *De la Grande Guerre au totalitarisme, la brutalisation des sociétés européennes*, Hachette, 1999, 291pages.

NICOLET Claude, *L'idée républicaine en France*, Gallimard, 1982, 528 pages.

RECLUS Maurice, *La IIIe République de 1870 à 1918*, Fayard, 1945, 312 pages.

RUDELLE Odile, *La République absolue. Aux origines de l'instabilité constitutionnelle de la France républicaine, 1870-1889*, Publications de la Sorbonne, 1982, 327 pages.

WEBER Eugen, *Fin de siècle. La France à la fin du XIXe siècle*, Grasset, 1986, 359 pages.

- Article

SANSON Rosamonde, « La République en représentation. A propos des voyages en province des Présidents de la République », dans *La France démocratique*, Mélanges offerts à Maurice

Agulhon, dir. Christophe Charle, publications de la Sorbonne, 1998, p. 371 -378.

Biographies

ANTONMATTEI Pierre, *Léon Gambetta, héraut de la République,* Michalon, 1999, 608 pages.

BARRAL Pierre, *Les fondateurs de la IIIe République,* collection U, A. Colin, 1968, 360 pages. (Cf. les textes de Gambetta sur la Défense Nationale).

BARRAL Pierre, *Jules Ferry, une volonté pour la République,* collection Regards, Presses Universitaires de Nancy, Editions Serpenoise, 1985, 175 pages.

BLOCH Maurice, *Trois éducateurs alsaciens : J. Willm, J. Macé, A. Nefftzer,* Hachette, 1911, 241 pages.

BURY J.P.T, *Gambetta défenseur du territoire (1870 - 1871),* Bibliothèque d'histoire politique nationale et navale, 1937.

CETTY Henri (abbé) *Un Alsacien. Vie et œuvre de Charles Grad,* Colmar, 1892, 320 pages.

CHARLE Christophe, *Les élites de la République, 1880-1900,* Fayard, 1987, 556 pages.

DIGEON Claude, *Notes sur le « Journal » de Michelet (années 1870-1874),* Annales Universitatis Saraviensis, Saarbrücken, 1959.

ESTEBE Jean, *Les ministres de la République, 1871-1914,* thèse de doctorat d'histoire, Université Toulouse-le-Mirail, 1978, 894 pages.

FURET François dir. *Jules Ferry fondateur de la République,* Actes du colloque de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1985.

GALLI Henri, *Gambetta et l'Alsace-Lorraine,* Plon 1911, 325pages.

JOLY Bertrand, *Paul Déroulède, 1846-1914,* thèse de doctorat d'histoire, Paris IV-Sorbonne, 1996, 4 volumes.

KLEIN Félicien, *L'évêque de Metz. Vie de Mgr Dupont-des-Loges, 1804-1886,* Paris, 1899.

LOTH Gisèle, *Un rêve de France. Pierre Bucher, une passion française au cœur de l'Alsace allemande,* Editions de l'Est, Strasbourg, 2000, 350 pages.

RECLUS Maurice, *Jules Favre (1809 - 1880), Essai de biographie historique et morale,* Thèse de la faculté de Lettres de Toulouse, Hachette, 1912.

REINACH Joseph, *Léon Gambetta. Discours et plaidoyers choisis, notice biographique,* G. Charpentier, 1883, 430 pages.

RUDELLE Odile, *Jules Ferry, Œuvres choisies,* Imprimerie nationale, 1996, 2 volumes, 508 et 518 pages.

STERNHELL Zeev, *Maurice Barrès et le nationalisme français,* Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques, 1972, Editions Complexes, Bruxelles, 1985.

THARAUD Jean, *La Vie et la mort de Paul Déroulède,* 1914, Plon, rééd. 1925.

VAJDA Sarah, *Maurice Barrès,* Flammarion, 2000, 437 pages.

-Articles

KLEIN Félicien, « Metz et son évêque après l'annexion », *Le Correspondant,* n° 196, 1899.

SOREL J. « La Vocation historique d'A. Sorel », *Revue Hommes et Mondes,* décembre 1950, p. 475 - 490.

Nation, nationalisme, nationalité

ANDERSON Benedict, *L'imaginaire national,* La Découverte, 1996, 212 pages.

BARRAL Pierre, *L'esprit lorrain. Cet accent singulier du nationalisme français,* Presses universitaires de Nancy, Nancy, 1989, 191pages.

BEAUNE Colette, *Naissance de la nation France,* Gallimard, 1985, 431 pages.

BENDA Julien, *Esquisse d'une histoire des Français dans leur volonté d'être*

une nation, Gallimard, 1932, 272 pages.

CABANEL Patrick, *La question nationale au XIXe siècle*, La Découverte, 1997, 121 pages.

CHAUNU Pierre, *La France. Histoire de la sensibilité des Français à la France*, Hachette, 1983, 447 pages.

FRANÇOIS E., SIEGRIST H. et VOGEL J. dir. *Nation und Emotion, Deutschland und Frankreich im Vergleich*, Vandenhoeck und Ruprecht, Göttingen, 1995.

GALLO Max, *L'amour de la France expliqué à mon fils*, Le Seuil, 1999, 62 pages.

GELLNER Ernest, *Nations and Nationalism*, Oxford, 1983, Payot, 1989, 208 pages.

GIRARDET Raoul, *Le Nationalisme français, anthologie, 1871-1914*, Armand Colin, 1966, Point-Seuil, 1983, 275 pages.

GUILLEMIN Henri, *Nationalistes et nationaux, 1870-1940*, Gallimard, 1974, 476 pages.

HERMET GUY, *Histoire des nations et du nationalisme en Europe*, Le Seuil, 1996, 305 pages.

HOBSBAWM Eric, *Nations et nationalismes depuis 1780*, Gallimard, 1992, 371 pages.

JEISMANN Michaël, *La patrie de l'ennemi. La notion d'ennemi national et la représentation de la nation en Allemagne et en France de 1792 à 1918*, CNRS, 1997, 334 pages.

NGUYEN Victor, *Aux origines de l'Action française. Intelligence et politique à l'aube du XXe siècle*, Fayard, 1991, 958 pages.

ORY Pascal, dir. *Nouvelle histoire des idées politiques*, Hachette, 1987, 643 pages.

RIOUX Jean-Pierre, *Nationalisme et conservatisme, la Ligue de la Patrie française, 1899-1904*, Beauchesne, 1977, 117 pages.

THIESSE Anne-Marie, *La création des identités nationales, Europe XVIIIe-XIXe siècle*, Point - Seuil, 1999, 307 pages.

WEBER Eugen, *La fin des terroirs. La modernisation de la France rurale 1870 - 1914*, Fayard, 1983. *Cf.* ch. 7, « La France une et indivisible ».

WEIL Patrick, *Qu'est-ce qu'un Français ? Histoire de la nationalité française depuis la Révolution*, Grasset, 2002, 401 pages.

- Articles

DUPRONT Alphonse, « Du sentiment national », dans *La France et les Français*, Encyclopédie de la Pléiade, dir. M. François, p. 1423 - 1473, 1972.

GIRARDET Raoul, « Autour de l'idéologie nationaliste : perspectives de recherche », *Revue française des Sciences Politiques*, n°III, juin 1965, p. 423 - 445.

MAUSS Marcel, « La Nation », *Année Sociologique*, 3e Série, 1953-1954, p. 5-68.

Histoire de l'Alsace-Lorraine

CHANTRIOT Emile, *La Lorraine sous l'occupation allemande, mars 1871- septembre 1873*, Berger-Levrault, 1922.

CRAIG J. *A mission for German learning : the University of Strasbourg and Alsatian society, 1870 - 1918*, Stanford University, décembre 1972.

CURTIUS Friedrich, *Deutsche Briefe und Elsässische Erinnerungen*, Huber, Francfort, 1920, 249 pages.

DOLLINGER Philippe, *Histoire de l'Alsace*, Privat, Toulouse, 2001, 526 pages.

DREYFUS F. - Georges, *Histoire de l'Alsace*, Hachette, 1979, 422 pages.

DUHEM Jules. *La question d'Alsace-Lorraine de 1871 à 1914*, Paris, 1917.

FICHTER Ch. *René Schickele et l'Alsace jusqu'en 1914*, mémoire de maîtrise, Strasbourg, 1978.

HACQUARD Georges, *Histoire d'une institution française : l'école libre alsacienne*, tome 1 : Naissance 1871 - 1891, Pauvert, 1982, 356 pages.

HIMLY François-J. *Chronologie de la Basse-Alsace, Ier-XXe siècle, Strasbourg,* 1972. (Contient une liste des fonctionnaires...).

IGERSHEIM François, *L'Alsace des notables, 1870-1914. La bourgeoisie et le peuple alsacien,* B. F. Editions, Strasbourg, 1981, 318 pages.

IGERSHEIM François, *Gouvernements et partis politiques en Alsace, 1871-1895,* thèse de doctorat en histoire.

LEPSIUS E.-R. *Die Elsass-Lothringische Optionsfrage,* Halle, 1913.

L'HUILLIER François dir. *L'Alsace en 1870 -1871,* collectif de la faculté des Lettres de Strasbourg, 1971.

LIVET Georges, RAPP Francis, *Histoire de Strasbourg,* Privat, Toulouse, 1987, 528 pages.

MAYEUR Jean-Marie, *Autonomie et politique en Alsace. La Constitution de 1911,* A. Colin, 1970.

PHILIPPS E. *Le défi alsacien,* Strasbourg, Chez l'auteur, 1922.

RAPP Francis, *Histoire de l'Alsace,* Mars et Mercure, Wettolsheim, 1977. *Cf.* A. Wahl, « L'Alsace contemporaine ».

RASCH G. *Die Prussen in Elsass-Lothringen,* Braunschweig, 1874.

ROTH François, *La Lorraine annexée. Etude sur la Présidence de Lorraine dans l'Empire Allemand (1870-1918),* thèse de doctorat de l'Université de Nancy II, 1976.

ROTH François, *Encyclopédie illustrée de la Lorraine, l'époque contemporaine,* Serpenoise - Presses universitaires de Nancy, 1989, 270 pages.

SILVERMAN Dan P. *Reluctant Union : Alsace-Lorraine and imperial Germany 1871 -1918,* Pensylvania State University Press, 1972.

SOELL H-D. *Die sozialdemokratische Arbeiterbewegung im Reichsland Elsass-Lothringen 1871 - 1918,* Heidelberg, 1963, thèse dactilographiée.

ZIND Pierre, *Elsass-Lothringen - Alsace-Lorraine : une nation interdite 1870 - 1940,* Copernic, 1978. (Histoire autonomiste de l'autonomisme alsacien).

WAHL Alfred, *Confession et comportement dans les campagnes d'Alsace et de Bade, 1871-1939*, Coprur, Strasbourg, 1981, 2 volumes, 1263 pages.

WAHL Alfred, *L'Option et l'émigration des Alsaciens-Lorrains, 1871-1872*, Thèse abrégée, Ophrys, 1974, 276 pages. (L'auteur estime le nombre total d'optants à 125 000 personnes soit 8 % de la population alsacienne. Il distingue une zone privilégiée de l'option au sud d'une ligne Molsheim-Erstein).

- Articles

BISCHOFF Georges, « L'invention de l'Alsace », *Saisons d'Alsace*, n° 119, 1993.

GOLDSCHMIDT H. « Aus den Papieren des Grafen Wilhelm Bismarck. Bismarck und Edwin von Manteuffel», *Elsass-Lothringisches Jahrbuch*, n° 15, 1936, p. 133-182.

LEVY P. « La Lutte pour l'Allemand en Alsace et en Lorraine, de 1870 à 1918, d'après des documents officiels », *Mercure de France*, n° 154, 1922.

L'HUILLIER FRANÇOIS, « L'Alsace dans le Reichsland, 1871-1918 », dans *Histoire de l'Alsace*, sous la direction de Philippe Dollinger, tome I, p. 433-461, tome II (documents), p. 417-444, Privat, 1972.

REUSS R. « Chroniques strasbourgeoises de juillet à août 1870 », *Recherches et doctrines*, Société savante d'Alsace et des régions de l'Est, Strasbourg, 1971.

HISTOIRE DU TERRITOIRE

Formation du territoire

ALLIES Paul, *L'invention du territoire*, Presses Universitaires de Grenoble, 1980, 184 pages.

BRAUDEL Fernand, *L'identité de la France. Espace et histoire*, tome 1, Arthaud, 1986, Flammarion, 1990, 405 pages.

FIERRO - DOMENECH Alfred, *Le pré carré. Géographie historique de la France*, Robert Laffont, 1986, 325 pages.

GODECHOT Jacques, *La Grande Nation. L'expansion révolutionnaire de la France dans le monde de 1789 à 1799*, 1957, Aubier, 1983, 541 pages.

HOERNER Jean - Marie, *Géopolitique des territoires : de l'espace approprié à la suprématie des Etats-nations*, Presses Universitaires de Perpignan, 1996, 341 pages.

JARRY Eugène, *Provinces et pays de France, essai de géographie historique*, Librairie Ch. Poisson, 1950, 361 pages.

LE BRAS Hervé, TODD Emmanuel, *L'invention de la France, Atlas anthropologique et politique*, Hachette-Pluriel, 1981, 511 pages.

LE ROY LADURIE Emmanuel, *Histoire de France des régions. La Périphérie française des origines à nos jours*, Le Seuil, 2001, 427 pages.

NORA Pierre, dir. *Les Lieux de Mémoire : La Nation*, tome II, Gallimard, 1986.

OZOUF-MARIGNIER Marie, *La formation des départements : la représentation du territoire français à la fin du XVIIIe siècle*, EHESS, 1992, 365 pages.

PLANOHL Xavier de, *Géographie historique de la France*, Fayard, 1988, 635 pages.

REVEL Jacques, BURGUIERE André, dir. *L'espace français*, Collection Histoire de la France, Le Seuil, 1990.

-Article

LOT Ferdinand, « La formation de l'unité française », *Revue des deux mondes*, 1950, p. 256-278 et 418-435.

Régions, provinces

BURGUIERE André, *Bretons de Plozévet*, Flammarion, 1978, 395 pages.

ARRIGHI Paul, *Histoire de la Corse*, Privat, 1990, 456 pages.

CHOLVY Gérard, dir. *Histoire du Languedoc de 1900 à nos jours*, Privat, Toulouse, 1980, 412 pages.

COLLECTIF, *Histoire de la Bretagne et des pays celtiques*, (tome 4, 1789-1914), Skol Vreizh, Commission histoire, Morlaix, 1989, 280 pages.

CREMADEILLS Jacques, dir. *L'Aude de la préhistoire à nos jours*, Bordessoules, Saint Jean d'Angély, 1989, 430 pages.

FLORY Thiébaut, *Le mouvement régionaliste français, sources et développement*, P.U.F, 1966, 131 pages.

FREMONT Armand, *Portrait de la France, villes et régions*, Flammarion, 2001, 782 pages.

GUICHONNET Paul, *Histoire de l'annexion de la Savoie à la France*, La Fontaine de Siloé, Montmélian, 1999, 352 pages.

GUICHONNET Paul, dir. *Nouvelle histoire de la Savoie*, Privat, Toulouse, 1996, 366 pages.

GUILLET François, *Naissance de la Normandie. Genèse et épanouissement d'une image régionale en France, 1750-1850*, Thèse de doctorat, Caen, Annales de Normandie, 2000.

LACOSTE Yves, *Géopolitiques des régions françaises, France du Sud-Est, France occidentale, France septentrionale*, Fayard, 1987, 3 volumes, 1150, 1372 et 1114 pages.

LE ROY LADURIE E, *Histoire de France des régions. La périphérie française, des origines à nos jours*, Le Seuil, 2001, 427 pages.

THIESSE Anne-Marie, *Ecrire la France, le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle Epoque et la Libération*, PUF, 1991, 314 pages.

- Articles

AMALVI Christian, « Recherche sur les fondements et les interprétations historiographiques du mythe des deux France », *Etudes d'historiographie*, sous la direction de Lucian Boia, Université de Bucarest, Faculté d'histoire et de philosophie, Bucarest, 1985, p. 193-216.

CARBONELL CH-O. « Midi, histoire d'un mot », Revue *Midi*, n° 2, mars 1987, p. 11-24.

CHARTIER Roger, « Les deux France. Histoire d'une géographie », *Cahiers d'histoire*, 1979.

SPECKLIN Robert, « Les Régions françaises dans la littérature allemande (1870-1945) », *Bulletin de la section de géographie*, tome LXXXIV, année 1979, Comité des travaux historiques et scientifiques, Paris, 1981, p. 117-161.

Frontières

AYÇOBERRY Pierre, FERRO Marc dir., *Une histoire du Rhin*, Ramsay, 1981, 459 pages.

DESPLAT Christian dir. *Frontières*, Comité des travaux historiques et scientifiques, CTHS, 2002, 374 pages.

DION Roger, *Les frontières de la France*, Hachette, 1947. (p. 59-70 : Les rôles contradictoires du Rhin ; p. 90-97 : La conquête des « frontières naturelles »).

FOMBARON Jean-Claude, *Histoire d'une frontière, La ligne bleue des Vosges de 1871 à 1918*, Collection Parc naturel régional des ballons des Vosges, n°1, 1997, 51 pages.

FOUCHER Michel, *Fronts et frontières : un tour du monde géopolitique*, Fayard, 1991, 691 pages. (1ere partie essentielle, histoire du concept de frontière.)

GUICHONNET Paul, *Géographie des frontières*, P.U.F, 1974, 223 pages.

LE LANNOU Maurice, *Les régions géographiques de la France. Les frontières de la France*, Paris, 1921.

NORDMANN Daniel, *Frontières de France. De l'espace au territoire, XVIe - XIXe siècle*, Gallimard, Paris, 1998, 644 pages.

SAHLINS Peter, *Frontières et identités nationales. La France et l'Espagne dans les Pyrénées depuis le XVIIe siècle*, Belin, 1996, 415 pages.

- Articles

DUROSELLE Jean-Baptiste « Les frontières. Vision historique », *Relations internationales*, n° 63 et 64, 1990, p. 229-242.

FOUCHER Michel, « Les Géographes et les frontières », *Hérodote* n°33, 1994.

GOTTMANN M. « Géopolitique », *Encyclopédie de la Pléiade*, t. 1, Gallimard, Paris, 1988.

JAUFFRET J-C, « La défense des frontière et l'organisation des forces de couverture, 1874-1895 », *Revue Historique*, octobre 1988, p. 359 - 379.

LACOSTE Yves, « De la géopolitique », *Frontières et limites*, Centre Georges

Pompidou, 1991, 202 pages, p. 13-38.

LARCAN A., « Austrasie, Lotharingie, Lorraine ou France de l'Est ? », *La Lorraine, la France, l'Europe,* Messene, 1996, p. 9-30.

NORDMANN Daniel, « La frontière », dans *Les lieux de mémoire,* tome 2, La nation, Gallimard-Quarto, 1997.

POLLMANN Christopher, « La frontière : horizon indépassable de l'humanité ou pouvoir objectivé ? », *Revue du droit public,* n° 2, 1999, p. 481 - 499.

RICHEZ Jean-Claude, « La ville frontière. Généalogie des espaces et topologie des mémoires », *Revue des Sciences Sociales de la France de l'Est,* n° 19, 1991 - 92.

ROTH François, « La frontière franco-allemande, 1871-1918 », *Annales de l'Est,* n°1, 1992, pages 35 - 53.

ROTH François, « La fracture de 1870 », *La Lorraine, la France, l'Europe,* Messene, 1996, pages 58-67.

VIDAL DE LA BLACHE Paul, « Tableau géographique de la France », dir. E. Lavisse, *Histoire de France,* t. I, Hachette, 1905.

Invasion et Défaite - le territoire menacé

Colloque, *Metz et le problème des territoires annexés, 1871 - 1873,* Metz, 6-8 novembre 1970, Editions SMEI, Metz, 1972.

DIGEON Claude, *La crise allemande de la pensée française, 1870 - 1914,* thèse de doctorat, PUF, 1959 et 1992, 568 pages.

GUILLEMIN Henri, *Les origines de la commune,* tome 3 : « La capitulation (1871) », collection La suite des temps, Gallimard, 1973, 410 pages.

LE BRAS Hervé, *Le sol et le sang, théories de l'invasion au XXe siècle,* Editions de l'Aube, 1994 et 1999, 119 pages.

MAY G. *L'occupation du territoire français à la suite de la guerre de 1870-1871,* Mémoires de l'Académie de Stanislas, Nancy, 1907-1908.

MORHT Michel, *Les intellectuels devant la défaite de 1870,* Corrêa, 1942. (Un intellectuel face à la défaite de 1940).

CARROL E.-M., *French Public Opinion and Foreign affairs (1870-1914),* New - York, 1931.

CONTAMINE Henri, *La Revanche, 1871-1914,* Berger-Levrault, 1957.

-Articles

SIMONIN Anne, « 1815 en 1945, Les formes littéraires de la défaite », *Revue Vingtième Siècle,* n° 59, juillet 1998, p. 48 - 61.

WAHL Alfred, « La vie au quotidien dans l'Alsace annexée », *Historia,* numéro spécial : « 1870, Enquête sur une guerre perdue d'avance », n° 58, avril 1999.

Hexagone

GAXOTTE Pierre, « Hexagone », *Revue de Paris,* septembre 1956.

RONGE Peter, « Zur Semiotik der Vorstellung von Frankreich als "hexagone" », Semiotische Berichte, jg. 11, feb. 1987, p. 179 -207.

SMITH Nathaniel - B, « The idea of French hexagon », *French historical Studies,* 6 (2), Automne 1969, pages 139 - 155.

WEBER Eugen, « L'hexagone », *Lieux de Mémoire,* direction Pierre Nora, Gallimard-Quarto, 1997, p. 1171-1190.

HISTOIRE DE L'ECOLE

Histoire de l'enseignement

AMALVI Christian, *L'histoire pour tous : la vulgarisation historique en France d'Augustin Thierry à Ernest Lavisse, 1814-1914*, thèse pour le doctorat d'Etat, Montpellier, 1994, 900 pages.

AMALVI Christian, *De l'art et la manière d'accommoder les héros de l'histoire de France de Vercingétorix à la Révolution*, Albin Michel, 1988, 473 pages.

BARELLI HERVE *L'école primaire comme instrument d'intégration du Comté de Nice dans la France (1860-1914)*, Thèse de doctorat en histoire, Nice, 1991, 817 pages.

BERNARD Cl. *L'enseignement de l'histoire en France au XIXe selon les directives du Ministre de l'instruction publique*, thèse de doctorat en histoire, Paris VIII, 1976.

CABANEL Patrick, *La République du certificat d'études. Histoire et anthropologie d'un examen, XIXe – XXe siècles*, Belin, 2002, 319 pages.

CITRON Suzanne, *Le mythe national. L'histoire de France en question*, Editions Ouvrières, 1987, 318 pages. Cf. ch. 9 : « Deux France, une seule historiographie ».

CHARTIER Anne- Marie, HEBRARD Jean dir. *Discours sur la lecture, 1880-1980*, Bibliothèque publique d'information, Centre Georges Pompidou, 1989, 525 pages.

CHOPPIN Alain, CLINKSPOOR Martine, *Les manuels scolaires en France, textes officiels, 1791-1992*, Institut national de recherche pédagogique, 1993, 591 pages.

DANCEL Brigitte, *Enseigner l'histoire à l'école primaire de la IIIe République*, P.U.F, 1996, 243 pages.

LEFORT Isabelle, *La lettre et l'esprit : géographie scolaire et géographie savante en France, 1870 - 1970*, CNRS, 1992, 257 pages.

OZOUF Mona, *L'école, l'Eglise et la République, 1871-1914,* Le Seuil, 1992, 259 pages.

OZOUF Jacques et Mona, *La République des instituteurs,* Gallimard, 1992, 386 pages.

PARIAS Louis-Antoine dir. *Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France,* G. V. Labat, 1981-82, 4 volumes.

SANSOT Pierre, *La France sensible,* Champ Vallon, 1985, 255 pages.

SANSOT Pierre, *Cahiers d'Enfrance,* Champ Vallon, 1989, 214 pages.

- Articles

COLLOQUE « Les manuels scolaires », Actes du colloque organisé par le Musée aubois de l'histoire de l'éducation de Troyes *(1986), Cahiers aubois d'histoire de l'éducation,* n°10, Troyes, 1988.

DUPUY A. « La guerre de 1870 et les manuels scolaires de la Troisième », *Le Monde,* 3 sept. 1970.

NORA Pierre, « Ernest Lavisse, son rôle dans la formation du sentiment national », *Revue historique,* juillet-septembre 1952.

OZOUF Mona, « Le thème du patriotisme dans les manuels scolaires », *Mouvement social,* 1964.

Enseigner l'espace

CHANET Jean-François, *L'école républicaine et les petites patries,* Aubier, 1996, 426 pages.

OZOUF Mona, *L'école de la France. Essais sur la Révolution, l'utopie et l'enseignement,* Gallimard, 1984, 415 pages. (Perception de l'espace national, p. 27-54).

THIESSE Anne - Marie, *Ils apprenaient la France, l'exaltation des régions dans le discours patriotique,* Editions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 1997, 130 pages.

- Articles

BROC Numa, « Histoire de la géographie et nationalisme sous la IIIe », *Information Historique*, 1970.

BROC Numa, « Patriotisme, régionalisme et géographie, Pierre Foncin - 1841-1916 », *Information Historique*, n ° 1, 1976.

Ecoles géographiques

BERDOULAY Vincent, *La formation de l'école française de géographie, 1870-1914*, Comité des travaux historiques et scientifiques, 1981, 245 pages.

BROC Numa, *Regards sur la géographie française de la Renaissance à nos jours*, tome 1, P. U. de Perpignan, 1984, p. 169-300.

MEYNIE A, *Histoire de la pensée géographique en France*, 1969.

Cartographie

DURANTHON Marc, *La carte de France, son histoire, 1678-1978*, Solas, 1978, 63 pages.

PACHA Béatrice, MIRAN Ludovic, *Cartes et plans imprimés de 1864 à 1815*, Collections des bibliothèques municipales de la région Centre, BNF, 1996, 336 pages.

PELLETIER Monique, OZANNE Henriette, *Portraits de la France, les cartes témoins de l'histoire*, Hachette/BNF, 1995, 295 pages.

- Articles

CHAMBOREDON J-C, « Cartes, désignations territoriales, sens commun géographique : les 'noms de pays' selon Lucien Gallois », dans *Etudes rurales*, n°109, 1988, p. 5-55.

JACOB Christian, « Le contour et la limite : pour une approche philosophique des cartes géographiques », *Frontières et limites*, Centre Georges Pompidou, 1991, p. 143 - 168.

HISTOIRE DES REPRESENTATIONS

Mythographie

BACZKO Bronislaw, *Les imaginaires sociaux. Mémoires et espoirs collectifs,* Payot, 1984, 242 pages.

CARBONELL Ch-O, RIVES Jean, dir. *Mythes et politique,* Centre d'Etude et de recherche sur la mythographie politique, Presses de l'IEP, 1990, 311 pages.

CITRON Suzanne, *Le mythe national. L'histoire de France en question,* Editions Ouvrières, 1987, 318 pages.

DROZ Jacques, *Les causes de la première guerre mondiale : essai d'historiographie,* Le Seuil, 1973, 186 pages.

GIRARDET Raoul, *Mythes et mythologies politiques,* Seuil, 1990, 210 pages.

HARTOG François, *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre,* Gallimard, 1980, 387 pages. (Cf. chapitre 3 : 'Frontière et altérité' ; Seconde partie : 'Hérodote, rhapsode et arpenteur').

JEANNENEY Jean-Noël, *Une idée fausse est un fait vrai. Les stéréotypes nationaux en Europe,* colloque de l'association Europartenaire, Odile Jacob, 2000, 229 pages.

FINLEY Moses I., *Mythes, mémoires, histoire,* Flammarion, 1981, 270 pages.

RESZLER André, *Mythes politiques modernes,* P.U.F, 1981, 230 pages.

ZELDIN Théodore, *Histoire des passions françaises,* 1848-1945, Payot, 1994. 2 volumes, 1277 et 1018 pages.

- Articles

AMALVI Christian, « Recherche sur les fondements et les interprétations historiographiques du mythe des deux France », dans *Etudes d'historiographie* sous la direction de Lucian Boia, Bucarest, Université de Bucarest, Faculté d'histoire et de philosophie, 1985, p. 193-216.

CHARTIER Roger, « Les deux France : histoire d'une géographie », *Cahiers d'histoire,* t. XXIII, 1978, p. 393-415.

EL GAMMAL Jean, « L'utilisation électorale du passé : 1885 - 1898 », *Revue historique,* t. 265, 1981, p. 103-130.

SANSOT Pierre, « La France : un fait d'imagination ? » Nation et imaginaire, *Cahiers internationaux de sociologie,* vol.

LXXXIV, 1988, p. 135-149.

Presse et littérature

Histoire de la presse

ALBERT Pierre, *Histoire de la Presse politique nationale au début de la IIIe République (1871-1879)*, 2 tomes, thèse Paris IV, 1977.

ALBERT, BELLANGER, GODECHOT, dir. *Histoire générale de la presse française*, tome 3, *1871-1940*, P.U.F, 1972, 687 pages.

HIRTZ Colette, *L'Est-républicain, 1889-1914, Naissance et développement d'un grand quotidien régional*, Presses universitaires de Grenoble, Gap, 1973, 175 p.

MARCHAND M., *L'image de l'Alsace-Lorraine dans la presse de Nancy*, D.E.S, Nancy, 1967.

M'SILI Marine, *Histoire des faits divers en République, 1870-1992, Une approche de la laïcisation de la providence*, Thèse de doctorat en histoire, Aix, 1997, 390 pages.

ROTH François, *Le temps des journaux. Presse et cultures nationales en Lorraine mosellane, 1860-1940*, Editions Serpenoise, Presses universitaires de Nancy, 1983, 275 pages.

THIESSE Anne-Marie, *Le roman du quotidien. Lecteurs et lectures populaires à la Belle Epoque*, Seuil, 2000, 283 pages.

Littérature

BELLESSORT André, *Les intellectuels français et l'avènement de la IIIe République (1871-1875)*, Grasset, 1931

FINCK A, *La Littérature alsacienne au XXe siècle*, Strasbourg, Salde, 1990, 387 pages.

- Articles

BORRELLY M-Th, « L'image de l'Alsace-Lorraine à travers quelques œuvres littéraires françaises (1871-1914) », *Travaux et Recherches*, 1973/1 du CRRI de l'Université de Metz. (Intéressant article qui fournit quelques références de romans).

WITT-GUIZOT F., « Le roman et l'histoire. L'Alsace dans le roman français », *Revue des Deux-Mondes*, t. 59, nov. 1930, p. 819-839. (très général).

Parcours

Voyage et tourisme

AUSCHER Léon, *Le tourisme en automobile*, Dunod, 1904, 463 pages.

BARBEY-SAY Hélène, *Le voyage de France en Allemagne de 1871 à 1914*, Presses universitaires de Nancy, 1994, 412 pages.

CORBIN Alain dir., *L'avènement des loisirs (1850-1960)*, Flammarion, 2001, 466 pages.

GOULEMONT J-M., LIDSKY P. et MASSEAU D., *Le voyage en France. Anthologie des voyageurs français et étrangers en France (1815–1914)*, Robert Laffont, 1997, 1282 pages.

GREGORY Alexis, *L'age d'or du voyage (1880-1939)*, Société nouvelle des Editions du Chêne, 1990, 219 pages.

RAUCH André, *Vacances en France de 1830 à nos jours*, Hachette, 1996, 279 pages.

RAUCH André, *Vacances et pratiques corporelles. La naissance des morales du dépaysement*, PUF, 1988, 191 pages.

- Article

BERTHO-LAVENIR Catherine, « L'invention du monument historique », *48-14, Revue du musée d'Orsay*, été 1992.

Perception du paysage

BEGUIN François, *Le paysage*, Dominos-Flammarion, 1995, 123 pages.

PITTE Jean-Robert, *Histoire du paysage français*, t. II, le profane : du XVIe siècle à nos jours, Tallandier, collection Pluriel, 1983, 184 pages.

PEREC Georges, *Espèces d'espaces*, Galilée, 1974, 125 pages.

WEIL Simone, *L'enracinement. Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain*, Gallimard, 1949, 249 pages.

- Articles

BLOCH - RAYMOND Annie, « Paysages et frontières. L'invention du pittoresque ou l'art de transgresser les frontières entre la France et l'Allemagne », *Xoana, Images et sciences sociales*, n°5, 1997, p. 81-95.

GROSSER Thomas, « Perception du paysage chez les voyageurs allemands en France », *Revue germanique internationale*, juillet 1997, p.

31-46.

MOUSNIER Roland, « Comment les Français voyaient la France », *Revue XVIIe siècle*, 1955.

PETIT Françoise - E, « Paysages au pluriel : pour une approche ethnographique des paysages », dans *Xoana, Images et sciences sociales*, n°5, 1997, p. 163-165.

RICHEZ Jean-Claude, « La ville frontière : généalogie des espaces et typologies des mémoires », *Revue des Sciences sociales de la France de l'Est*, 1991-1992, n°19, p. 27-37.

Tour de France cycliste

GABORIAU Philippe, *Le Tour de France et le vélo. Histoire sociale d'une épopée contemporaine*, L'Harmattan, 1995, 217 pages.

BLONDIN Antoine, *Sur le Tour de France*, Mazarine, 1979, 112 pages

BLONDIN Antoine, *Tours de France. Chroniques intégrales de l'Equipe, 1954-1982*, La Table ronde, 2001, 941 pages.

BOURY Paul, *La France du Tour. Le Tour de France, un espace sportif à géographie variable*, L'Harmattan, 1997, 445 pages.

LAGET Serge, *La saga du Tour de France*, Gallimard-La Découverte, 1990, 176 pages.

LONDRES Albert, *Les forçats de la route*, 1924, Arléa 1996, 61 pages. (D'après les articles parus dans le journal *Le Matin*).

- Article

VIGARELLO Georges, « Le Tour de France », *Les lieux de mémoire*, tome 2-Traditions, 1992.

Pèlerinage

DUPRONT A. *Du sacré. Croisades et pèlerinages. Images et langages*, Gallimard, 1987, 541 pages.

Imagerie civique, emblèmes

AGULHON Maurice, *Histoire vagabonde. Idéologie et politique dans la France du XIXe*, tome 1, Ethnologie et politique dans la France contemporaine, Gallimard, 1988, 318 pages. (*Cf.* chapitres : «Imagerie civique et décor urbain » ;

« Statuomanie et histoire »).

AGULHON Maurice, *Cultures et folklores républicains,* Actes du colloque, « Les marques républicaines dans la culture populaire en France », CTHS, 1995, 498 pages.

AGULHON Maurice, *L'imaginaire des nations,* Colloque européen de Bordeaux, P.U. Bordeaux, 1991.

AGULHON Maurice, *Marianne au combat : l'imagerie et la symbolique républicaine de 1782 à 1880,* Flammarion, 1979, 251 pages.

AGULHON Maurice, *Marianne au pouvoir : 1880 - 1914,* Flammarion, 1989, 447 pages.

CORBIN Alain, *Le village des « cannibales »,* Aubier, 1990, 204 pages.

DEBRAY Régis, *L'Etat séducteur. Les révolutions médiologiques du pouvoir,* Gallimard, Paris, 1993, 202 pages.

GOUDINEAU Ch. *Par Toutatis la belle querelle ! Que reste-t-il de la Gaule ?* Le Seuil, 2002, 182 pages.

PASTOUREAU Michel, *Les emblèmes de la France,* Bonneton, 1998, 223 pages.

REYNIE Dominique, *le triomphe de l'opinion publique. L'espace public français du XVIe au XXe siècle,* Odile Jacob, Paris, 1998, 357 pages.

SAINT - HILAIRE Patrick, *Le coq,* Philippe Lebaud, collection Les Symboles, 1995, 153 pages.

- Articles

AGULHON Maurice, « Le mythe gaulois », Astérix, un mythe et ses figures, *Ethnologie française,* XXVIII, 1998, n°3.

ALBERT Jean-Pierre, « Saintes et héroïnes de France entre Eglise et République », *Terrain,* 30 mars 1998.

BEAUNE Colette, « Le coq gaulois », *L'Histoire,* 1987, n°96.

BERTRAND Régis, «Les ardeurs commémoratives de Charles de Villeneuve-Bargemont, préfet des Bouches-du-Rhône de 1815 à 1829 », *La France démocratique,* Mélanges offerts à Maurice Agulhon, dir. Ch. Charle, publications de la Sorbonne, 1998. p. 313-318.

Noms de rues

BARRAL Marcel, *Noms de rues à Montpellier,* Espace Sud, 1989, 406 pages.

BIGET Jean-Louis, *Histoire d'Albi,* Privat, Toulouse, 2000, 360 pages.

BLES Adrien, *Dictionnaire historique des rues de Marseille,* Jeanne Laffitte, Marseille, 1989, 441 pages.

BOVE J-P. *Tarbes pas à pas, Son histoire à travers ses rues,* Horvath, 1982, 191 pages.

FAUQUEUX Charles, *Rues et places de Beauvais,* Imprimerie centrale administrative, 1949.

GRAS Pierre, *Histoire de Dijon,* Privat, Toulouse, 1987, 432 pages.

MURAT Bernard, *Le passeur de mémoire. Histoire des maires de Brive-la-Gaillarde,* Les Trois épis, 1997, 272 pages.

PASSELAIGUE Louis, *Histoire des rues de Clermont et Montferrand,* Borée, Clermont-Ferrand, 1997.

RIBA Léon, *Carcassonne, ses places et ses rues : leur nom, leur histoire,* Carcassonne, 1951.

SALIES Pierre, *Dictionnaire des rues de Toulouse,* Milan Editions, 1989, 582 pages.

VANARIO Maurice, *Les rues de Lyon à travers les siècles (14e-20e),* Lyonnaises d'art et d'histoire, 283 pages.

VESQUE CH. *Histoire des rues du Havre,* J. Brenier, St Pierre de Salerne, 1980, 2 volumes, 911 pages.

- Articles

Collectif, « Les rues de Nouméa », Publication de la *Société d'Etudes historiques de Nouvelle-Calédonie,* n° 40, Nouméa, 1988.

MILO Daniel, « Le nom des rues », dir. P. Nora, *Les Lieux de mémoire,* tome II la nation, vol. 3, Gallimard, Paris, 1986, p. 283 - 315.

Imagerie populaire

CARBIER-VERNILLAT France, *Histoire de France par les chansons, tome VIII (1871 - 1918),* Gallimard, 1961. (Recueil de partitions et textes de chansons populaires, commentaires très succincts).

LERCH Dominique, *Imagerie populaire en Alsace et en France de l'Est,* Presses Universitaires de Nancy, 1992, 327 pages.

LERCH Dominique, *L'imagerie Wetzel de Wissembourg au XIXe siècle, imagerie et société,* Librairie Istra, Strasbourg, 1982, 333 pages.

MARTIN Denis, *Images d'Epinal,* Réunion des Musées nationaux, 1997, 250 pages.

ROBICHON François, *La peinture militaire française de 1871 à 1914,* thèse de doctorat en Lettres, Paris 4, 1997, 389 pages.

- Articles

LERCH Dominique, « Du colportage à l'errance. Le colportage en Alsace au XIXe siècle », *Revue d'Alsace*, 1987.

RIVALS Claude, « Les marques républicaines dans l'iconographie des 'Tours de la France et de l'Europe' de G. Bruno, dans dir. Maurice Agulhon, Colloque, *Cultures et folklores républicains*, CTHS, 1995, p. 403 - 450.

ROTH François, « Nation, armée et politique à travers les images d'Epinal, 1860-1914 », *Annales de l'Est*, n° 3, 1980, p. 195 - 214.

Cartes Postales

ARMAND Paul-Noël, *Histoire de la carte postale illustrée*, Herblay, 1987, 66 pages.

BETTEGA Victor, *Catalogue des chromos et images de la chocolaterie d'Aiguebelle (Drôme)*, édité par la Mairie de Donzère, Grenoble, 1992, 224 pages.

FORISSIER Béatrix, *25 ans d'activité à travers la carte postale, 1889-1914*, L'Amateur, 1976, 159 pages.

GUYONNET Georges, *La carte postale illustrée, son histoire, sa valeur documentaire*, Editions des Syndicats français de la carte postale, s. d, 47 pages.

HAMM Patrick, *L'Alsace fait sa pub*, Ronald Hirlé, Strasbourg, 1998, 130 pages.

PERREAU Robert, *Les cartes postales de Hansi*, Alsatia, Colmar, 1978, 90 pages.

ROSSEL André, *La première grande guerre par les yeux et par l'image, 1870-1871*, tome 2, Editions Les yeux ouverts, 1971. (des images qui concernent essentiellement la Commune mais intéressant pour l'avant-propos).

- Article

BISCHOFF Georges, « Faut-il brûler Hansi ? », *Saisons d'Alsace*, Strasbourg, mars 1999, p. 22 - 44.

Affiches

Anonyme, *Recueil d'affiches françaises de la guerre 1914-1918*, in folio 85 planches.

Anonyme, *L'art de l'affiche*, documentation du Musée de la publicité, 1984.

BONFILS Robert, *Images symboliques de la grande Guerre gravées sur bois*, préface de Georges Clemenceau, 7 planches, 1916.

GHOZLAND Freddy, *Un siècle de réclames alimentaires*, Milan, 1999, 356 pages.

Caricature et image satirique

DUCATEL Paul, *Histoire de la IIIe République à travers la presse satirique*, tome 4 et 5.

JEISMANN Michael *La patrie de l'ennemi. La notion d'ennemi national et la représentation de la nation en Allemagne et en France, de 1792 à 1918*, CNRS, 1997, 334 pages.

RAGON Michel, *Les maîtres du dessin satirique en France de 1830 à nos jours*, P. Horay, 1972, 80 feuillets.

RESHEF Ouriel, *Guerre, mythes et caricature. Au berceau d'une mentalité française*, Presses de la FNSP, 1984, 230 pages.

CONCEPTS ET OUTILS

Historiographie

BLOCH Marc, *Apologie pour l'Histoire ou métier d'historien*, 1952, rééd. A. Colin, 1993, 290 pages.

BRAUDEL Fernand, *Ecrits sur l'histoire*, Athaud, 1990, 307 pages.

CARBONELL Charles-Olivier, *Histoire et historiens. Une mutation idéologique des historiens français, 1865-1885*, Privat, 1976, 605 pages.

CERTEAU Michel, *L'écriture de l'histoire*, Gallimard, 1978, 358 pages.

CHAUNU Pierre, *Pour l'Histoire*, Perrin, 1984, 428 pages.

DOSSE François, *L'histoire en miettes : des Annales à la Nouvelle Histoire*, La Découverte, 1987.

FEBVRE Lucien, *Combats pour l'histoire*, A. Colin, 1953, Pocket, 1995, 455 pages.

FERRO Marc, *L'histoire sous surveillance. Science et conscience de l'histoire*, Calmann-Levy, 1985, 216 pages.

FUSTEL DE COULANGES Numa, *Questions historiques*, « De la manière d'écrire l'Histoire », 2e éd. Hachette, 1923.

HARZOG P. *Fustel de Coulanges, les historiens du XIXe*, A. Colin, 1993.

JOUTARD Philippe, *Ces voix qui nous viennent du passé*, Hachette, 1983, 268 pages.

LEFEBVRE Georges, *La naissance de l'historiographie moderne*, Flammarion, 1971, 348 pages.

LEFEBVRE Georges, *Réflexions sur l'histoire*, préface d'Albert Soboul, Maspero, 1978, 282 pages.

LE GOFF Jacques, *Histoire et mémoire*, Gallimard, 1988, 409 pages.

LE GOFF Jacques dir., *Faire de l'histoire*, t. I - Nouveaux Problèmes, t. II Nouvelles Approches, t. III Nouveaux Objets, Gallimard, 1974.

LE ROY-LADURIE Emmanuel, *Le territoire de l'historien*, Gallimard, 2 tomes, 1973 et 1978, 542 et 449 pages.

MICHELET Jules, *Histoire et philosophie. Introduction à l'Histoire universelle : Vico, Luther.* Introduction par Albert Sorel, Calmann-Levy, 1900.

MICHELET Jules, *Oeuvres Choisies de Jean-Baptiste Vico*, « Principes de la philosophie de l'Histoire », traduits de la Scienza nuova

(1725), Flammarion, s. d.

MARROU Henri-Irénée, *De la connaissance historique,* Le Seuil, Point-histoire, 1975, 318 pages.

MOMIGLIANO Arnoldo, *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne,* Gallimard, 1983, 482 pages.

PALMADE Guy-P, Préface à *L'Histoire sincère de la Nation française* par Ch. Seignobos, PUF, 1969.

REVEL Jacques, BURGUIERE andré, Préface à *L'Histoire de la France,* Hachette, tome I.

REVEL Jacques, BURGUIERE André, Conférence du 10 février 1994, Librairie *Ombres Blanches,* Toulouse.

SEIGNOBOS -LANGLOIS *Introduction aux études historiques,* Hachette, 1898, rééd. Kimé 1992.

TAINE Hippolyte, Préface à *Essai de Critique et d'Histoire,* 1882.

VEYNE Paul, *Comment on écrit l'histoire,* Le Seuil, 1971, rééd. 1996, 438 pages.

WEISS Jean-Jacques, *Essais sur l'histoire et la littérature française,* Calmann-Lévy, 1865, rééd. 1891.

Outils de recherche

- *Les Archives Nationales,* sous la direction de J. Favier, Etat Général des fonds : * tome IV, *fonds divers,* (1980) ; * tome II, *1789 - 1940* (1978).

- *Bibliographie alsacienne,* volume annuel depuis 1918 et bulletin trimestriel depuis 1985.

- *Bibliographie annuelle de l'histoire de France du Ve au XXe siècle,* éditée par le Comité français des Sciences historiques (1989, 1990, 1991, 1992).

- *Bibliographie Lorraine, Annales de l'Est,* publiées par la faculté des lettres de Nancy, Berger-Levrault.

- *Catalogue de la section alsacienne et lorraine,* t. 2 et 3, Strasbourg, 1912 - 1929.

- *Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque Nationale,* édité par le Ministère de l'instruction publique et des Beaux-Arts, Paris, Imprimerie Nationale.

- *Guide des Archives de la Moselle,* par J. Colnat, Metz, 1971.

- *Guide Bibliographique de la littérature française de 1800 à 1906,* par H. P. Thieme, Paris, Leipzig, H. Welter éditeur, 1907.

- *Etat des inventaires des archives départementales, communales et hospitalières, au 1er janvier 1983,* Direction des Archives de France, Paris, Archives Nationales, 1984, 2 tomes.

- *Répertoire numérique des fonds du gouvernement d'Alsace-Lorraine.*

- *Répertoire des travaux historiques,* édité par le Ministère de l'Instruction publique et des cultes, 1ere année 1882, Paris, Imprimerie nationale. (Il contient l'analyse des publications parues en France et à l'étranger sur l'histoire, les monuments et la langue de la France).

ANNEXES

1-LES PROVINCES PERDUES DANS LES TOPONYMES URBAINS

2-PLANS DE VILLE

3 ET 4- DELIBERATIONS MUNICIPALES (EXTRAITS)

5-TABLEAU – L'ALSACE-LORRAINE DANS 9 MANUELS SCOLAIRES

6-TABLEAU – LES PRINCIPALES ETAPES DU TOUR DE FRANCE CYCLISTE

7-CAHIER DES ILLUSTRATIONS.

VILLE	DENOMINATION	DATE DENOMINATION	MAIRE	TYPE DE VOIE	ANCIENNE DENOMINATION
Agen	Les Mobiles			monument	Place de la Préfecture
Agen	Strasbourg			rue	
Agen	Alsace-Lorraine			rue	
Aix*					
Ajaccio*					
Albi	Bitche	12 avril 1871	Cavalié Angély	rue	
Albi	Strasbourg	21 septembre 1871	Cavalié Angély	rue	
Albi	Metz	14 février 1874	Cassan Germain	rue	
Albi	Alsace-Lorraine	14 février 1874	Cassan Germain	boulevard	
Alençon	Strasbourg	10 juin 1875	Tixier Adolphe	boulevard	
Amiens	Metz	1595		rue	
Amiens	Alsace-Lorraine	28 mai 1884	Fiquet Alphonse	boulevard	
Amiens	Strasbourg	28 mai 1884	Fiquet Alphonse	boulevard	
Angers	Alsace	15 mars 1871	Maillé Alexis	rue	
Angers	Lorraine	15 mars 1871	Maillé Alexis	place	
Angers	Strasbourg	24 février 1883	Guitton Jules	rue	
Angoulême	Alsace-Lorraine	29 novembre 1883	Bellamy Henri	boulevard	
Annecy*					
Arras	Lorraine			rue	
Arras	Strasbourg			boulevard	
Arras	Alsace	vers 1960		rue	
Aurillac*					
Avignon	Alsace	inconnue		rue	
Avignon	Metz	inconnue		boulevard	
Avignon	Colmar	inconnue		boulevard	
Avignon	Strasbourg	inconnue		boulevard	
Auxerre	Alsace	1960			Quartier résidentiel
Bar le duc	Alsace	1970			Quartier périphérique
Basse-Terre*					
Bastia*					
Bayonne	Alsace-Lorraine			boulevard	
Beaune	Lorraine	29 mars 1878	Poidevin Joseph	rue	
Beaune	Alsace	29 mars 1878	Poidevin Joseph	rue	
Beauvais	Alsace	22 août 1882	Roussel Claude	rue	Rue du Curé
Beauvais	Lorraine	22 août 1882	Roussel Claude	rue	Rue de Touraine
Belfort	Strasbourg	inconnue			
Belfort	Metz	inconnue			
Besançon	Strasbourg	1870	Fernier Joseph	quai	Quai Napoléon
Besançon	Lorraine	1884	Delavelle Victor	rue	
Besançon	Alsace	1885	Delavelle Victor	rue	Rue du Clos Saint Paul
Biarritz	Alsace	1908	Forsans	rue	
Blois	Alsace-Lorraine	9 novembre 1949	Callenge René	rue	Nouveau quartier / provinces fr.
Blois	Lorraine	1918		statue	
Bordeaux	Alsace-Lorraine	7 août 1871	Fourcand Emile	cours	
Bordeaux	Metz	11 mai 1874	Pelleport Charles	rue	
Bordeaux	Strasbourg	11 mai 1874	Pelleport Charles	rue	
Bordeaux	Colmar	8 mars 1884	Daney Alfred	rue	
Bordeaux	Mulhouse	2 septembre 1885	Daney Alfred	rue	
Bourges	Strasbourg	15 juillet 1871	Devoucoux Philippe	rue	Rue Napoléon III
Bourg en Bresse	Alsace-Lorraine	28 avril 1896	Verne Jean-Marie	avenue	Nouvelle percée en centre ville
Brest	Alsace-Lorraine	17 août 1911		rue	Commune de Saint Pierre Quilbignc
Brest	Strasbourg	25 octobre 1948		place	
Brest	Metz	25 octobre 1948		place	
Brive	Alsace-Lorraine	4 octobre 1892	Chouzenoux Bertrand	avenue	le des Casernes.

(Informations recueillies auprès des archives municipales ou départementales).

Caen	Strasbourg	19 septembre 1870	Roulland François	rue	Rue Eugénie ou rue de l'Impératrice.
Caen	Alsace	1964			Quartier périphérique
Cahors*					
Calais	Strasbourg	15 novembre 1889	Paclot Emile	rue	
Calais	Metz	15 novembre 1889	Paclot Emile	rue	
Calais	Lorraine	15 novembre 1889	Paclot Emile	place	
Calais	Thionville	12 août 1891		rue	Section du chemin militaire.
Calais	Alsace	1919	Morieux Charles	place	
Cambrai	Alsace-Lorraine				
Cannes	Alsace	1872	Méro	boulevard	
Cannes	Lorraine	21 mai 1878	Cazagnaire E.	boulevard	
Cannes	Metz	30 octobre 1922	Capron A.	rue	
Carcassonne	Strasbourg	7 juillet 1883	Fédou Gaston	rue	Rue Neuve Saint Vincent
Carcassonne	Alsace	7 juillet 1883	Fédou Gaston	rue	Rue des Tripiers
Carcassonne	Metz	7 juillet 1883	Fédou Gaston	rue	Quartier des Quatre Chemins
Carcassonne	Belfort	7 juillet 1883	Fédou Gaston	rue	
Carcassonne	Lorraine	7 juillet 1883	Fédou Gaston	rue	Rue Sainte Cécile
Carmaux*					
Castres	Strasbourg	1 octobre 1870	Alquier-Bouffard	rue	Rebaptisée le 26 janvier 1952.
Castres	Metz	11 mai 1882	Galtier	rue	
Castres	Alsace-Lorraine	27 septembre 1894	Germa	boulevard	Rebaptisée le 26 janvier 1952.
Chambéry	Alsace-Lorraine	28 mai 1946	Marcet François	avenue	
Chartres	Alsace-Lorraine	1 mai 1910	Fessard Georges	avenue	
Châteauroux	Alsace-Lorraine	26 novembre 1918	Courtin Ernest	place	Devient place Germereau en 1963.
Châteauroux	Strasbourg	26 novembre 1918	Courtin Ernest	rue	Rue de Fonds
Châteauroux	Metz	26 novembre 1918	Courtin Ernest	rue	Rue du Parc
Chaumont	Alsace	2 septembre 1913	Lisse François	rue	
Chaumont	Lorraine	5 avril 1956	Masson Jean	rue	
Clermont	Metz	1871	Bardoux	rue	
Clermont	Colmar	1871	Bardoux	rue	
Clermont	Alsace	1871	Bardoux	rue	Quartier de la gare.
Clermont	Strasbourg	1871	Bardoux	rue	
Clermont	guerre de 1870			ıonument	
Digne*					
Dijon	Alsace	10 février 1925	Gérard Gaston	rue	
Dijon	Strasbourg	20 août 1883	Robelin Louis	boulevard	
Dijon	Metz	20 août 1883	Robelin Louis	rue	
Dijon	Colmar	20 août 1883	Robelin Louis	rue	
Dijon	Mulhouse	20 août 1883	Robelin Louis	rue	
Dijon	Belfort	1895	Bordet François	quai	
Dijon	Lorraine	1899	Morin-Gacon Auguste	rue	Rue Alsace-Lorraine
Dôle	Alsace-Lorraine	1974	Duhamel Jacques	rue	
Evreux	Alsace	1955	Mandle Armand	rue	
Evreux	Strasbourg	1955	Mandle Armand	rue	
Gap	Alsace-Lorraine	1922	Berhe Louis	place	Centre
Grasse*					
Gray	Alsace	Inconnue		rue	
Gray	Lorraine	Inconnue		rue	
Grenoble	Alsace	1870	Anthoard Adolphe	rue	Centre
Grenoble	Strasbourg	1871	Calvat Edouart	rue	Chemin de la Croix-Rouge
Grenoble	Lorraine	1876	Gache Auguste	rue	Rue des Nonnes
Grenoble	Metz	1883	Rey Edouard	place	
Grenoble	Alsace-Lorraine	1883	Rey Edouard	avenue	

(Informations recueillies auprès des archives municipales ou départementales).

Guéret*					
La Roche/ Yon	Lorraine	24 novembre 1894	Guillemé Stéphane	rue	
La Roche/ Yon	Alsace	24 novembre 1894	Guillemé Stéphane	rue	
La Rochelle	Alsace-Lorraine	1899	d'Orbigny Albert	rue	
La Rochelle	Metz	1919	Decout R.	avenue	
La Rochelle	Rhin	1932	Vielieux Léonce	rue	
Laval	Strasbourg	1870	Toutain Charles	rue	
Le Havre	Metz	11 septembre 1870	Guillemard Ulysse	rue	Rue de l'Empereur
Le Havre	Lorraine	11 septembre 1870	Guillemard Ulysse	rue	Rue Bonaparte
Le Havre	Toul	11 septembre 1870	Guillemard Ulysse	rue	Rue de l'Impératrice
Le Havre	Phalsbourg	11 septembre 1870	Guillemard Ulysse	rue	Rue du Prince-Jérôme
Le Havre	Thionville	17 mars 1886	Siegfried Jules	rue	
Le Havre	Gravelotte	31 mars 1886	Marion Paul	rue	
Le Havre	Colmar	31 mars 1886	Marion Paul	rue	
Le Mans	Alsace	23 juin 1875	Rubillard	rue	
Le Mans	Lorraine	11 décembre 1885	Cordelet	rue	
Le Mans	Strasbourg	12 février 1897		rue	
Le Mans	Mulhouse	12 février 1897			
Le Puy en V.*					
Lille	Colmar	1870	Catel-Beghin	rue	
Lille	Lorraine	1872	Catel-Beghin	boulevard	
Lille	Metz	1872	Catel-Beghin	boulevard	
Lille	Alsace	1872	Catel-Beghin	boulevard	
Lille	Strasbourg	1872	Catel-Beghin	boulevard/place	
Lille	Mulhouse	1872	Catel-Beghin	rue	
Limoges	Alsace-Lorraine	14 novembre 1898	Labussière Emile	rue	
Limoges	Metz	1909	Chénieux François	rue	
Limoges	Strasbourg	1909	Chénieux François	rue	
Lorient	Alsace-Lorraine	Inconnue		rue	
Lure	Alsace-Lorraine	Inconnue		rue	Aujourd'hui rue Marsot
Lyon	Alsace	19 novembre 1878		rue	Rue des Deux-Angles
Lyon	Alsace-Lorraine	16 mars 1908	Herriot Edouard	rue	Rue d'Alsace.
Mâcon	Strasbourg	13 octobre 1870	Ferret Jean-Baptiste	rue	Rue de la Guéronnière.
Marseille		6 septembre 1907		monument	
Meaux*					
Menton*					
Melun	Alsace-Lorraine	22 mai 1886	Dancel Ernest	quai	Quai d'Almont
Melun	Aux mobiles de 70	2 juin 1901		monument	
Mézières	Alsace	1885		rue	
Mézières	Lorraine	1885		rue	
Millau	Strasbourg	1877	Lacroix Eugène	rue	Quartier de la Gare
Millau	Alsace-Lorraine	1880	Abric Ernest	rue	Quartier de la Gare
Mont de Marsan	Alsace-Lorraine	14 avril 1899	Candau Ferdinand		
Montbéliard	Colmar	après 1870		rue	Quartier ouvrier de la Prairie
Montbéliard	Guebwiller	Usage spontané		rue	
Montbéliard	Mulhouse	Usage spontané		rue	
Montbéliard				monument	Consacré au morts de 1870-1871
Montmorillon*					
Montpellier	Strasbourg	28 mai 1881	Laissac A.	rue	Devient rue Carlancas en 1909.
Montpellier	Lorraine	28 janvier 1888	Laissac	rue	Ancienne voie privée
Montpellier	Strasbourg	6 octobre 1891	Laissac A.	boulevard	Le rond-point devient place Carnot.
Montpellier	Strasbourg	22 novembre 1900	Vernière M.	place	Quartier de la gare
Moulins	Alsace-Lorraine	1883	Villé Alphonse	avenue	
Nantes	Alsace	1871	Waldeck-Rousseau	avenue	

(Informations recueillies auprès des archives municipales ou départementales).

Nantes	Metz	1871	Waldeck-Rousseau	rue	
Nantes	Lorraine	1871	Waldeck-Rousseau	rue	
Nantes	Nancy	1871	Waldeck-Rousseau	rue	
Nantes	Strasbourg	12 septembre 1870	Waldeck-Rousseau	rue	Rue de l'Impératrice
Narbonne	Alsace	1882		quai	
Narbonne	Lorraine	1882		quai	
Narbonne	Strasbourg	1882		rue	
Nevers	Alsace-Lorraine	31 mai 1899		rue	
Nice	Lorraine	31 décembre 1913	Goiran François	rue et jardin	
Nice	Alsace	1924	Gautier Pierre	avenue	Voie privée.
Nîmes	Metz	30 septembre 1924	Vallongue	rue	
Nîmes	Strasbourg	23 avril 1934	Royer Hubert	rue	
Niort	Strasbourg	1872	Monnet Joseph	rue et place	
Niort	Alsace-Lorraine	1921	Marot Emile	rue	
Nouméa	Rhin	9 septembre 1971	Laroque Roger	rue	
Nouméa	Metz	15 décembre 1933	Jeannin Pierre	rue	Rue de Sydney
Nouméa	Strasbourg	15 décembre 1933	Jeannin Pierre	rue	Rue d'Adélaïde
Orléans	Alsace-Lorraine	25 février 1895	Rabourdin-Grivot	rue	Quartier de la Gare
Pamiers	Alsace-Lorraine	1921		boulevard	
Papeete	Alsace-Lorraine	1889			
Papeete	Alsace-Lorraine	5 août 1921	Brault Léonce	boulevard	Rue du Rempart de l'Est
Papeete	Vétérans de 1870	5 août 1921	Brault Léonce	rue	Rue de la Glacière
Paris	Alsace	27 juillet 1868			
Paris	autre	25 septembre 1879			
Paris	Metz	1904			
Paris	Strasbourg	1852		boulevard	
Paris	Lorraine	20 juillet 1868		rue	
Paris	Alsace-Lorraine				
Parthenay	Alsace-Lorraine	29 août 1876		boulevard	
Pau	Alsace	6 juillet 1876	Monpezat Aristide	boulevard	Chemin du Nord.
Pau	Lorraine	6 juillet 1876	Monpezat Aristide	boulevard	Chemin du Nord.
Pau	Alsace	1888		passage	Voie privée classée dans la voirie en 19
Périgueux	Metz	28 février 1890	Saumade Georges	rue	
Périgueux	Alsace-Lorraine	15 mars 1891	Saumade Georges		
Périgueux	Strasbourg	28 février 1890	Saumade Georges		
Périgueux	Combattants	10 octobre 1909	Saumade Georges	monument	
Perpignan	Alsace-Lorraine	1892	Galté Joseph		
Pointe/Ptr	Alsace-Lorraine	Inconnue			
Poitiers	Alsace-Lorraine	28 juin 1895	Servant Georges		Centre
Quimper	Lorraine	1968	Goraguer Léon		
Quimper	Alsace	1968	Goraguer Léon		
Reims	Strasbourg	1869	Dauphinot Jean		
Reims	Alsace-Lorraine	1872	Diancavet Victor		
Reims	Thionville	1873	Diancavet Victor		
Reims	Metz	1874	Diancavet Victor		
Rennes	Metz	1886	Le Bastard E.	boulevard	
Rennes	Strasbourg	1886	Le Bastard E.	boulevard	
Rennes	Alsace	1966	Fréville		
Rennes	Lorraine	1966	Fréville		
Rodez	Alsace-Lorraine	31 mars 1882			
Rouen	Alsace-Lorraine	31 mars 1882	Ricard Louis		Rue Tuvache
Saumur	Alsace-Lorraine				
Saumur	Strasbourg	Inconnue		boulevard	
Soissons	Metz	Inconnue		boulevard	
Soissons	Alsace-Lorraine	Inconnue			

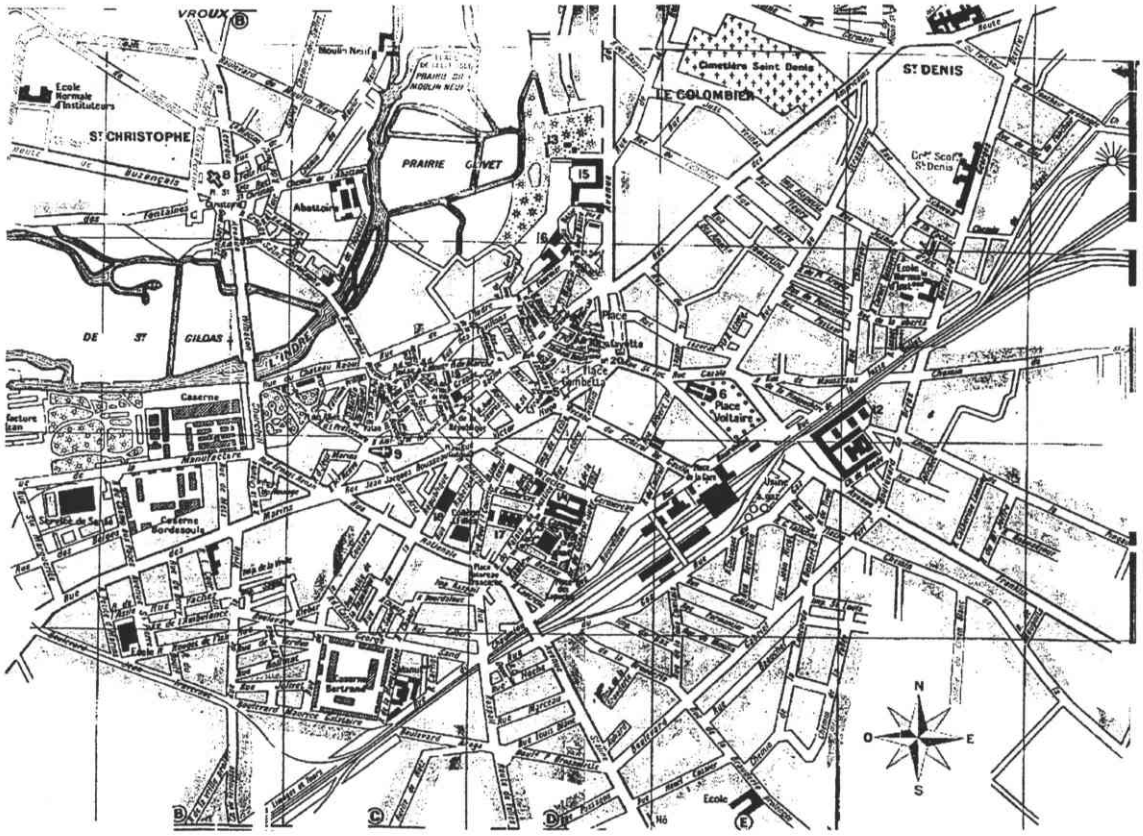
(Informations recueillies auprès des archives municipales ou départementales).

Soissons	autre	14 novembre 1918		
St Brieuc	Alsace-Lorraine	27 février 1920	Waron Armand	
St Denis	Lorraine			
St Dié	Alsace	14 février 1909	Gachotte Charles-N.	
St Etienne	Alsace-Lorraine	19 avril 1945	Muller Henri	
Tarbes	Alsace	Usage spontané		impasse
Tarbes	Alsacienne	1887		monument
Tarbes	Alsace-Lorraine	6 mars 1901	Magnoac Georges	avenue
Toulon	Alsace-Lorraine	23 septembre 1927	Monsieur Claude	rue
Toulon	Strasbourg	14 septembre 1870	Audeman Eugène	boulevard
Toulouse	Metz	26 novembre 1872	Castelbou	
Toulouse	Alsace-Lorraine	26 novembre 1872	Castelbou	rue
Toulouse	Belfort	1873		place
Toulouse	Strasbourg	1873		boulevard
Tours	Alsace	29 octobre 1886	Fournier Albert	
Tours	Metz	30 mars 1883	Charpentier Jules	rue
Tours	Strasbourg	9 avril 1897	Pic Paris Eugène	rue
Troyes	Alsace-Lorraine	inconnue	Plard	avenue
Tulle	Alsace-Lorraine	inconnue		rue puis avenue
Ussel	Alsace-Lorraine	18 juillet 1897	Brindel Marie-Etienne	rue et place
Valence	Strasbourg	1880	Belat Joseph	rue
Valence	Alsace	1880	Belat Joseph	boulevard
Vannes	Metz	27 décembre 1918	Priou M.	rue
Vannes	Strasbourg	27 décembre 1918	Priou M.	rue
Verdun	Alsace-Lorraine	1937	Thiebaut Gaston	avenue
Verdun	Metz	1937	Thiebaut Gaston	avenue
Vesoul	Alsace-Lorraine	4 juillet 1901	Grillon	

* Ville n'ayant pas de rue ou de monument en référence aux provinces perdues.

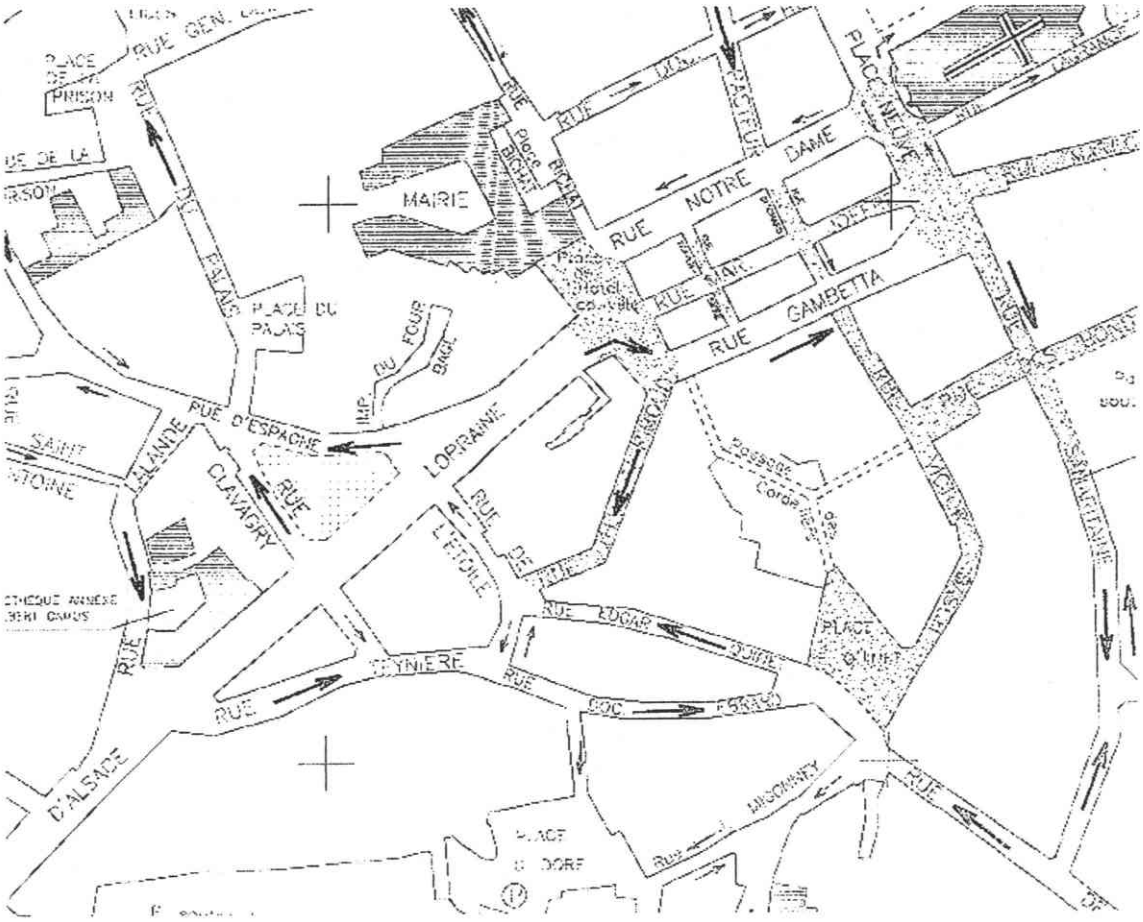
(Informations recueillies auprès des archives municipales ou départementales).

Annexe 2 – PLANS DE VILLE – Situation des rues dédiées aux provinces perdues



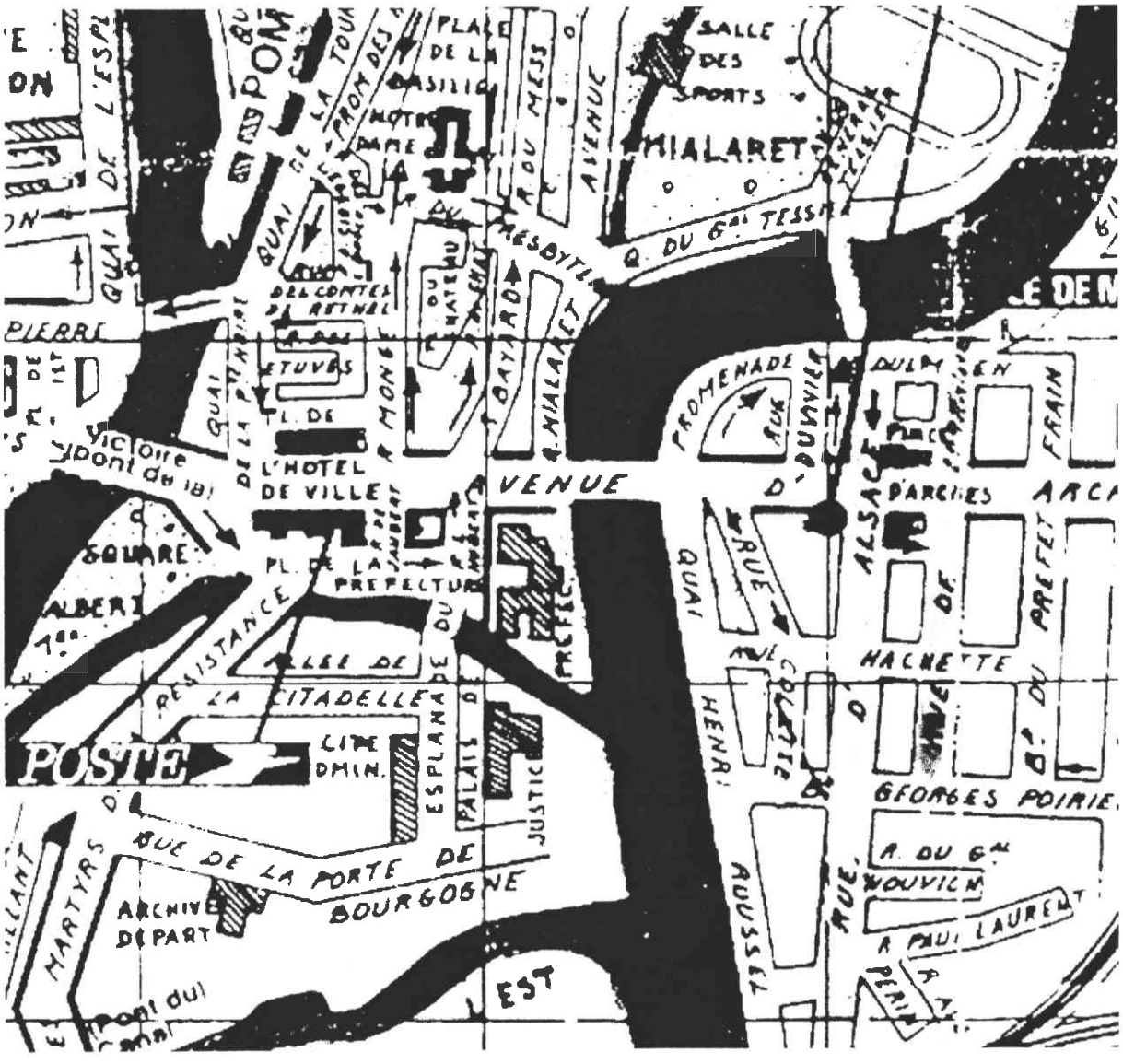
1- Plan de Châteauroux – Rue de Strasbourg, rue de Metz, place d'Alsace-Lorraine.

Annexe 2 – PLANS DE VILLE – Situation des rues dédiées aux provinces perdues



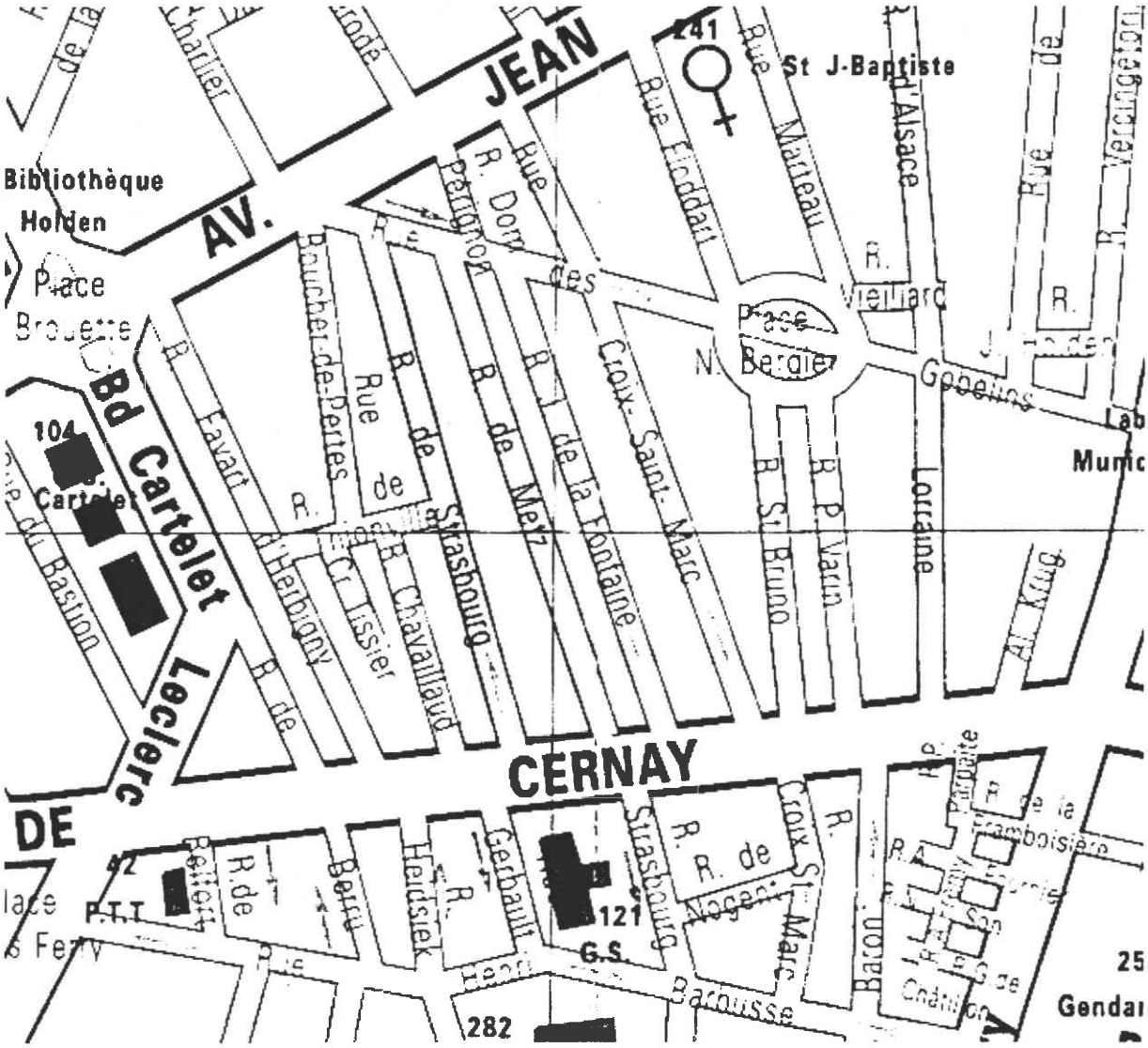
2- <u>Plan de Bourg en Bresse</u> – Avenue d'Alsace-Lorraine (1896).

Annexe 2 – PLANS DE VILLE – Situation des rues dédiées aux provinces perdues



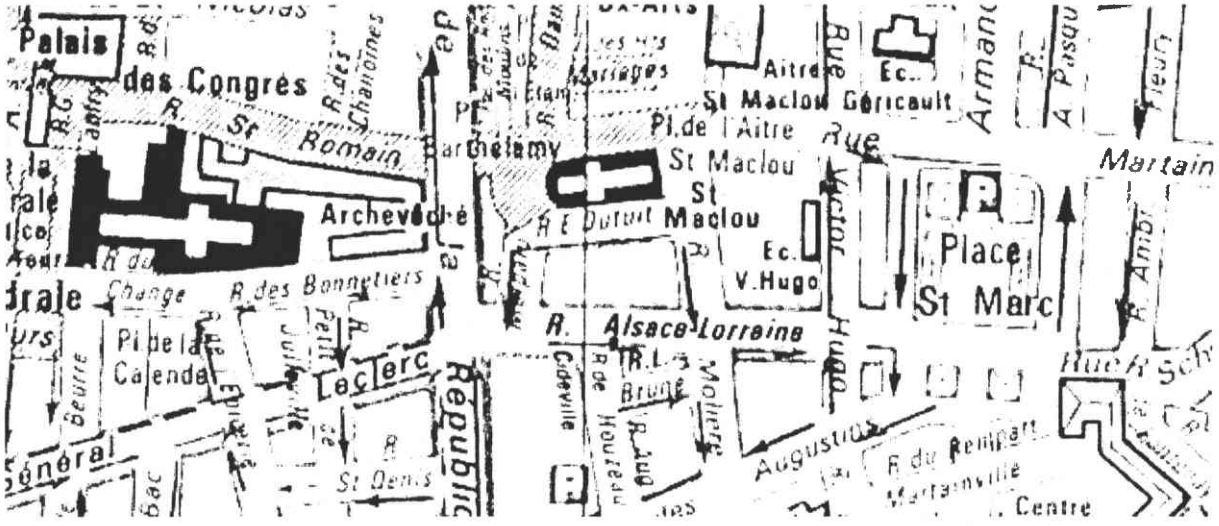
3- Plan Mézières – Rue d'Alsace, rue de Lorraine (1885).

Annexe 2 – PLANS DE VILLE – Situation des rues dédiées aux provinces perdues



4- Plan de Reims, Rue de Strasbourg, rue de Metz, rue d'Alsace-Lorraine (1872-1874).

Annexe 2 – PLANS DE VILLE – Situation des rues dédiées aux provinces perdues



5- Plan de Rouen, Rue d'Alsace-Lorraine (1882).

Annexe 3 – DELIBERATIONS MUNICIPALES – Evolution des dénominations (1870-1945).

Extrait 1 – Mâcon, Saône et Loire. Délibérations du conseil municipal, séance du 13 octobre 1870, *Rue de la Gueronnière, changement de son nom en celui de rue de Strasbourg.* Registre 1867-1872, page 235.

« Considérant que pour honorer et perpétuer le souvenir de l'héroïque défense de la ville de Strasbourg contre l'armée prussienne qui a envahi et souillé le sol sacré de la France, il convient de donner le nom de *rue de Strasbourg* à la *rue de la Gueronnière,* dont le nom rappelle, il est vrai, un des promoteurs de la transformation des quartiers de la Préfecture, mais qui était un des serviteurs du régime impérial qui s'est effondré honteusement après la lâche capitulation de Sedan que l'histoire flétrira à tout jamais, décide que la *rue de la Gueronnière* portera le nom de *rue de Strasbourg* ».

Extrait 2 – Beauvais, Oise. Délibérations du conseil municipal, séance du 27 mars 1882. *Voirie urbaine, changement de noms de certaines rues, rapport de la commission.*

Rue du Curé – Nom proposé : rue d'Alsace.
« La *rue du Curé,* qui prit son nom du presbytère de la paroisse de la Madeleine, porterait la dénomination de *rue d'Alsace* en souvenir de cette malheureuse et patriotique province que les revers de la guerre de 1870 nous ont arrachée ».

Rue de Touraine – Nom proposé : rue de Lorraine.
« Pour des motifs analogues, et guidée par les mêmes sentiments de patriotisme, votre commission propose de donner à la *rue de Touraine,* le nom de *rue de Lorraine,* voisine de celle d'Alsace, comme le sont les deux provinces sœurs qui gémissent d'être séparées de la mère patrie ».

Propositions adoptées lors de la séance du 2 juin 1882.

Annexe 3 – DELIBERATIONS MUNICIPALES – Evolution des dénominations (1870-1945).

Extrait 3 - Bourg en Bresse, Ain. Délibérations du conseil municipal, séance du 28 avril 1896. *Voirie, noms à donner à la percée et à diverses rues. Rapport de la commission.*

« Messieurs,

Votre commission spéciale s'est réunie sous la présidence de M. le Maire à l'Hôtel de Ville le 18 avril dernier.

Elle avait à rechercher de quel nom il conviendrait de désigner la nouvelle percée qui relie aujourd'hui la place de l'Hôtel de Ville à l'avenue Baudin. Cette artère qui deviendra la principale de la ville devrait, à l'opinion de votre commission recevoir une dénomination ralliant tous les suffrages et qui serait en même temps un légitime hommage rendu à un souvenir cher à tous les bons français. C'est sous l'inspiration de ces sentiments que votre commission a décidé à l'unanimité, sur la proposition de notre collègue Mermod, que la nouvelle percée recevrait la dénomination de *Avenue d'Alsace-Lorraine.* Il nous a paru à tous en effet qu'il était utile et bon de rappeler dans notre cité le doux souvenir de nos provinces perdues - momentanément, que cette désignation aurait pour elle l'approbation unanime de tous nos concitoyens et témoignerait bien après une séparation longue déjà d'un quart de siècle, la vive et toujours durable affection que tous nous avons au cœur pour l'Alsace et la Lorraine. La création de l' *Avenue d'Alsace-Lorraine* va ouvrir pour Bourg une ère nouvelle, favorable nous l'espérons, aux intérêts de la ville que nous aimons. Puisse l'idée qui nous anime amener aussi pour les chères provinces arrachées à la mère patrie un avenir réparateur de l'injustice. En attendant le jour heureux où le droit aura primé la force, nous consacrerons notre volonté de ne rien oublier et nous manifesterons nos espérances en décorant notre principale rue du doux nom d'Alsace-Lorraine ».

Annexe 3 – DELIBERATIONS MUNICIPALES – Evolution des dénominations (1870-1945).

Extrait 4 – Châteauroux, Indre. Délibérations du conseil municipal, séance du 26 novembre 1918. *Dénomination de rues et place publiques. Extrait des débats.*

M. Boussac : « Strasbourg est la capitale de l'Alsace, c'est une ville de travail, son nom est tout indiqué pour une rue essentiellement ouvrière comme la rue de Fonds. »

M. Boussac : « Alsace-Lorraine, mots symboliques. Le temple de la justice, entouré par l'Alsace-Lorraine absente depuis 48 ans, c'est bien la justice immanente de Gambetta. Cela nous rappelle également ces paroles de Louis Blanc à l'assemblée de Bordeaux en 1871 au moment de la discussion du traité de Francfort : *Il n'a ici-bas de durable que la justice*... Il avait raison.

Après cette discussion, le conseil, conformément aux conclusions du rapport de la commission des finances et des travaux publics, décide, à l'unanimité, de donner à la *place du Palais de justice*, le nom de *place Alsace-Lorraine.*

M. Nivet : « Un certain nombre des habitants du quartier des marins m'ont fait part de leur désir de voir donner le nom de *rue de Metz* à la *rue du Parc.* Beaucoup m'ont dit : *on fait tout pour les autres quartiers et rien pour le nôtre.* Je suis tout à fait d'avis de donner satisfaction à ce quartier, d'autant plus qu'en le faisant nous réparerons un oubli. Nous avons en effet donné le nom de *rue de Strasbourg* à une rue de notre ville. Il est juste d'en faire autant pour Metz.

Le conseil adoptant la proposition de M. Nivet décide à l'unanimité de donner à la *rue du Parc,* le nom de *rue de Metz.*

Extrait 5 – Saint Etienne, Loire. Délibérations du conseil municipal. Séance du 19 avril 1945. *Voirie, dénomination de voies publiques.*

« M. le Maire lit l'exposé suivant :

Contrairement à la plupart des grandes villes de notre pays, la cité stéphanoise n'a pas de voie publique qui ait reçu le nom des deux provinces des marches de l'Est, si chères au cœur des Français.

Nous vous proposons, pour marquer leur nouveau retour au sein de notre patrie de décider de donner le nom de *rue d'Alsace-Lorraine,* à la *rue de la Comédie* ».

Annexe 4 – DELIBERATIONS MUNICIPALES – Influence alsacienne ou lorraine dans les dénominations.

1 - Extrait - Melun, Seine et Marne. Délibérations du conseil municipal, séance du 22 mai 1886. *Substitution du nom de quai d' Alsace-Lorraine à une partie du quai d'Almont.*

« A propos de ce changement de nom, M. Wichard fait remarquer que depuis qu'une partie de nos provinces nous ont été violemment arrachées, toutes les villes de France, ont considéré comme un devoir de rappeler le souvenir de ces parties de la patrie démembrée en donnant le nom d'Alsace-Lorraine à une place, une rue ou un boulevard. Il s'étonne et regrette que Melun dont le patriotisme est bien connu, n'ai rien fait d'analogue et propose de donner le nom de *quai d'Alsace-Lorraine* à la partie du *quai d'Almont* comprise entre le *pont aux Fruits* et le *boulevard Gambetta.* La *promenade d'Almont* continuera à porter ce nom et rien ne sera changé dans les habitudes locales ».

2 - Notice - Melun.

De nombreux Alsaciens et Lorrains se sont installés en Seine et Marne. Parmi eux, le « père Meyer », influent professeur d'éducation physique à l'Ecole normale et organisateur des bataillons scolaires (1880-1890) ; Charles Wever, président de *l'Alsacienne-Lorraine de Seine et Marne* et son ami Wichard, président de *l'Association melunaise des Alsaciens-Lorrains* et adjoint au maire. Sous leur influence, le quai où réside Charles Wever prend le nom de *quai d'Alsace-Lorraine...*

3 - Notice - Pau.

Rue d'Alsace - En 1888, les habitants de ce passage, dit *passage d'Alsace,* demandèrent que leur rue, jusque là voie privée, soit prise en charge par la ville. Une délibération du 27 septembre 1904 classa cette voie dans la voirie urbaine et lui donna officiellement le nom de *rue d'Alsace.* Une impasse débouchant dans l'ancien *passage d'Alsace* était appelée : *impasse Messin.* Cette dénomination a été officiellement confirmée dans une délibération municipale, le 23 mai 1919. Ces noms d'usage peuvent signaler la présence d'habitants originaires des provinces de l'Est comme c'était le cas à Montbéliard où les ouvriers des filatures, émigrés du Haut-Rhin, donnent à leurs rues les noms de Mulhouse, Guebwiller ou Colmar. De même, à Tarbes, la rue Alsace-Lorraine attribuée en 1901, est l'occasion de rappeler la présence de nombreux Alsaciens-Lorrains dans le quartier de l'Arsenal.

Annexe 4 – DELIBERATIONS MUNICIPALES – Influence alsacienne ou lorraine dans les dénominations.

4 - Transmission d'une mémoire familiale. Papeete, Polynésie française.

Lors la séance du 5 août 1921, le conseil municipal de Papeete, sur le rapport d'une commission spéciale composée de :

Léonce BRAULT, premier adjoint,
G. BRAMBRIDGE, deuxième adjoint
et G. SPITZ, conseiller municipal,

adopte des changements de noms. La rue du *Rempart de l'Est* devient *Boulevard d'Alsace-Lorraine* ; on trouve aussi une *rue des Vétérans de 1870, un square Gambetta* et une rue *Paul Déroulède.*

Si l'on ne peut être sûr que G. Spitz est d'origine alsacienne, une publicité le confirme pour Léonce Brault.

Le 7 septembre 1886, le *Messager de Tahiti* publie l'annonce suivante :

Restaurant d'Alsace
Boulevard d'Alsace à Papeete
Chez monsieur Brault-Hartmann
Bière artisanale

Annexe 5 – RELEVE D'EXPRESSIONS – L'Alsace-Lorraine dans 9 manuels scolaires (1876-1910).

France	Alsace et Lorraine				La revanche
Amputée Mutilée Blessure	**Retranchées Arrachées**	**Enlevées Ravies Prises**	**Perdues**	**Annexées à l'Allemagne**	
	Grégoire (1883)	Grégoire (1876)			
Kleine (1877)	Kleine (1877)				
	Reclus O. (1880)	Reclus O. (1880)	Reclus O. (1880)	Reclus O. (1880)	Reclus O. (1880)
			Esseryc (1886)	Esseryc (1886)	Esseryc (1886)
Foncin (1887)	Foncin (1887)	Foncin (1887)	Foncin (1887)	Foncin (1887)	Foncin (1887)
		Lemonier-Schrader (1898)			
		Ferrand (1900)			
Dubois (1910)	Dubois (1910)				

Annexe 6 – TABLEAU – Les étapes du tour de France cycliste (1903-1913).

	1903 et 1904	1905	1906	1907
Etapes	6 étapes : Paris, Lyon, Marseille, Bordeaux, Nantes, Paris.	11 étapes : Paris, Nancy, Besançon, Grenoble, Toulon, Nîmes, Toulouse, Bordeaux, La Rochelle, Rennes, Caen, Paris	13 étapes : Lille, Nancy, Dijon, Grenoble, Marseille, Toulouse, Bayonne, Bordeaux, Nantes, Brest, Caen.	14 étapes : Roubaix, Metz, Belfort, Lyon, Grenoble, Nice, Toulouse, Bayonne, Bordeaux, Nantes, Brest, Caen
Etape remarquable		Vosges (ballon d'Alsace)	1ère étape à Metz	Alpes (col de Porte)
	2500 km	3000 km		
Nombre de candidats au départ	60	60	75	92
Vainqueur	M. Garin	L Trousselier	Pottier	Petit-Breton
	1910	**1911**	**1912**	**1913**
Etapes	14 étapes Engagements régionaux (1908) Equipes nationales (1909)	15 étapes : Dunkerque, Longwy, Belfort, Chamonix, Grenoble, Nice, Marseille, Perpignan, Luchon, Bayonne, La Rochelle, Brest, Cherbourg, Le Havre.		
Etape remarquable	Pyrénées (Aubisque, Tourmalet)	Le Galibier	Course par équipes, classement par nationalité.	Changement de sens : le tour part vers l'Ouest.
		5344 km		
Nombre de candidats au départ	84	84	134	92
Vainqueur	G. Garrigou	G. Garrigou	O. Defraye	P. Thys

CAHIER DES ILLUSTRATIONS

- Lemonier, Schrader, « Chapitre VII- France administrative et carte de la formation territoriale de la France », *Cours supérieur de géographie*, Hachette, 1911, page 127. ▪ 388
- « Alsace-Lorraine. Expulsion par la police allemande des religieux du couvent des Trois-Epis. 1. La police allemande signifiant aux religieux qu'ils aient à quitter le couvent – 2. Départ des religieux – 3. La séparation sur la frontière française », bois gravé d'après des dessins de P. Kauffmann, 31,5 x 21,8 cm, publié dans *Le Monde Illustré*, 1870, coll. Cabinet des Estampes et des Dessins de Strasbourg, photo N. Fussler, inv. 77-98-0915. ▪ 389
- Pilotell, « L'exécutif », *La Caricature,* février 1871, collec. BNF Paris. ▪ 390
- Cham, « Tu vois, mon enfant… », *Le Charivari*, 25 février 1871, collec. BNF Paris. ▪ 391
- P. Amelot, « Le vainqueur et ses lauriers », Musée Carnavalet, Paris. ▪ 392
- Cham, « Ils auront beau emporter les pendules, ils n'empêcheront pas l'heure de la vengeance de sonner », Le Charivari, 10 janvier 1871, Musée Carnavalet, Paris. ▪ 393
- Hansi, « Armée allemande, soldat du régiment du kronprinz (tenue de combat) », Carte postale, imp. Klein et Cie, Epinal, 1915, collec. Bibliothèque Forney, Paris ▪ 394

  Hansi, « Le grand bonheur de 1915 », Chromolithographie, imp. Klein et Cie, Epinal, 1915, collec. Bibliothèque Forney, Paris
- « Rêve germanique. La France en 1861 (selon les vœux des Allemands) », lithographie E. Lemaître, Strasbourg, coll. BNF-Cartes et plans, Paris, GE D 14825. ▪ 395
- Marcus Allart, *Nos frontières morales et politiques*, Librairie générale, Paris, 1872, page de garde. ▪ 396
- Schweitzer Emile, « Incendie de la bibliothèque de la ville de Strasbourg, la nuit du 24 août 1870 », 1896, 31,4 x 21,7 cm, coll. Cabinet des Estampes et des Dessins de Strasbourg, Inv. 77-985-0-364. ▪ 397
- Paul Kaeppelin, *Géographie, cours moyen*, Hatier, Paris, s. d., couverture. ▪ 398
- Les Félibres, *Per l'Alsacio-Lourreno (Pour l'Alsace-Lorraine),* Maisonneuve, Paris, Roumanille, Avignon, 1883, 75 pages. ▪ 399
- Tract anonyme, « A sa majesté l'empereur Napoléon Clemenceau », 1907, Archives départementales de l'Aude, Crise viticole, 5M70-8D. ▪ 400
- Navoin, « A la frontière d'Alsace-Lorraine. Nouvelles formalités », *Le Troupier,* 7 juin 1888, couverture, coll. et photo BNU Strasbourg, ALS AE 407. ▪ 401
- 1- Carte postale, « Mars la Tour, L'Alsacienne et la Lorraine », édition Alsacienne des Arts, Strasbourg, s. d., Bibliothèque Forney, Paris ▪ 402

  2- Carte postale, « Alsacienne et Lorraine », G.A.B., s. d. Bibliothèque Forney, Paris.

- 1- Carte postale, « Strassburger Industrie und Gewerbe Aus-stellung » (Exposition industrielle et artisanale de Strasbourg), imp. Bruno Buerger, Leipzig, 1895. ▪ 403

  2- Carte postale, « Gruss aus Strassburg » (Bises de Strasbourg), imp. Ottmar Zieher, Munich, 1898, Bibliothèque Forney, Paris.

- Carte postale publicitaire, Henri Loux, « Restaurant de la maison Kammerzell », Exposition universelle de Paris, 1900. ▪ 404

- 1-Affiche, « L'Alsace », 98 x 65 cm, s. d. coll. bibliothèque Forney, Paris. ▪ 405

  2-Chronolithographie, image publicitaire *Chicorée Arlatte et Cie* (Cambrai), « L'Alsace », 18,5 x 12,5 cm, imp. Courbe-Rouzet, Dole, 1890, Musée des Arts et Traditions populaires.

- 1-Lithographie, « Alsace-Lorraine. Regrets », imp. V. Gosselin, Paris, s. d., Musée des Arts et Traditions populaires ▪ 406

  2- Lithographie, « Alsace-Lorraine. Souvenirs », imp. V. Gosselin, Paris, s. d., Musée des Arts et Traditions populaires

- 1- Carte publicitaire *Der Elsasser,* Charles Greiner, « Im Elsass –En Alsace – Odilienberg – Mont Ste Odile », Strasbourg, 1913. ▪ 407

  2- Carte publicitaire *Carolabad* (Ribeauvillé), dessin attribué à Charles Greiner, « Gruss aus Carolabad », 1900.

- 1-« Mœurs alsaciennes. La Saint-Nicolas. Célibataires offrant des schneckle aux jeunes filles. Arrivée de Saint Nicolas et de Hans Trapp… », dessin de Kauffmann d'après les croquis de Henri Maurer, gravure Charles Baude, 35 x 25 cm, *Le Journal illustré*, 1er janvier 1878, coll. Musée national des Arts et Traditions populaires, Paris, C-67-60-335. ▪ 408

  2-« Coutumes de France. La Saint-Antoine dans une petite ville d'Alsace, fête des charcutiers », 1872, dessin de F. Lix, 35 x 25 cm, *Le Monde illustré*, 12 janvier 1870, page 52, coll. Musée national des Arts et Traditions populaires, Paris, C-67-60-404.

- Lithographie F. Wentzel (?), « Pèlerinage alsacien en France : le 14 juillet à la frontière », vers 1890, 29x38 cm, coll. et photo BNU Strasbourg, ALS AE 401. ▪ 409

- Couverture de partition musicale, Villemer et H. Nazet, « Alsace et Lorraine. Chant national dédié aux villes de Metz et Strasbourg », 28,4 x 28 cm, éd. Eveillard et Jacquot, Paris, s. d., coll. Cabinet des Estampes et des Dessins de Strasbourg, Photo N. Fussler, EV 7-38. ▪ 410

- « Quand même !», Sculpture d'Antonin Mercié, place d'Armes de Belfort. ▪ 411

- 1-« Alsace-Lorraine. Conscrits de la vallée de Saint-Amarin traversant la nouvelle frontière au col de Brémont pour venir tirer au sort en France », 1872, dessin de M. Jamet, d'après le croquis de M. P. Kauffmann, 20 x 23,6 cm, coll. Musée national des Arts et Traditions populaires, Paris, B-63-117-44

  2-Moller, Cuny, « Les fêtes de Pâques en Alsace. La quête des œufs dans un village, au profit de la délivrance du territoire », d'après le croquis de M. Kauffmann, 27 x 37,5 cm, *Le Monde illustré*, 6 avril 1872, coll. Musée national des Arts et Traditions populaires, Paris, C-67-60-318. ▪ 412
- « Statistique des 25 premiers pèlerinages du Diocèse de Saint-Dié à Notre-Dame de Lourdes, 1876-1901. Sanctuaires visités », *La Lorraine et l'Alsace à Lourdes*, 1901. ▪ 413
- Graphique. Pèlerins des frontières à Lourdes, 1876-1901. ▪ 414
- Carte de France. Itinéraire du premier tour de France organisé par *l'Auto*, du 1er au 19 juillet 1903. ▪ 415
- Evolution du tracé du tour de France de 1903 à 1919. Source : P. Boury, *La France du tour*, p. 108. ▪ 416
- Carte de France. Itinéraire du tour de France, *L'Auto*, 8 juillet 1907. ▪ 417
- Résumé de la troisième étape du tour de France et photographie du ballon d'Alsace, *L'Auto*, 6 juillet 1911. ▪ 418
- Cartes de France et portraits de Petit-Breton, vainqueurs des tours de France 1907 et 1908, *L'Auto*, 6 août 1907 et 8 août 1908. ▪ 419
- « Autour du Tour. Composition scolaire », *L'Auto*, juillet 1910. ▪ 420
- Plan de Toulouse. Les percées et voies nouvelles du XIXe siècle. Source : J-L. Pinol, *Atlas historique des villes de France*, Hachette, 1996. ▪ 421
- Carte postale. Toulouse : angle des rues de Metz et des Marchands, vers 1890. Source : J.-L. Pinol, *Atlas historique des villes de France*, Hachette, 1996. ▪ 422
- 1- Monument aux morts de Tarbes (Hautes-Pyrénées), « Aux enfants des Hautes-Pyrénées morts pour la patrie », mis en place en 1901 (délibération municipale du 6 mars 1901), entouré d'obus après la première guerre mondiale.

  2- Dans les années trente, le monument aux morts est enlevé de la place centrale de Tarbes et installé sur des allées latérales (actuelle avenue du général Leclerc). Le monument est aussi modifié. Aspect général actuel et détail, Photo C. Vincent. ▪ 423
- 1- Affiche publicitaire *Pharmacien Victorieux* (Eymet, Dordogne), « Ils n'ont pas le Spécifique Victorieux », 101 x 130 cm, imp. Mazerand, Cirey (Meurthe et Moselle), 1903, coll. Bibliothèque Forney, Paris, EST 17-3906.

  2- Affiche publicitaire *Cycles Barré*, « Edouard VII, Nicolas II et le président Fallières, sur cycles Barré, rencontrent Guillaume II à la frontière franco-allemande », 125 x 160 cm, affiche de Courtois, 1907, coll. Bibliothèque Forney, Paris, E 198-297. ▪ 424

- 1- Affiche publicitaire *Société Générale* (Aubenas, Ardèche), « La Victorieuse, poudre alsacienne », 85 x 66 cm, imp. Charles Verneau, Paris, 1896, coll. Bibliothèque Forney, Paris, 215-211.

  2- Affiche publicitaire *J. et A. Dupuy* (Condom, Gers), « Le Moscovite, Armagnac du couronnement », 156 x 117 cm, imp. Lemercier, Paris, 1895, coll. Bibliothèque Forney, Paris, 214-817. ▪ 425

- 1-Protège-cahier, série les batailles célèbres, *L'invasion allemande, Guerre de 1870-1871*, « Retraite de l'armée de l'Est », imp. Louis Vagné, imagerie de Pont-à-Mousson, s. d., coll. Musée national des Arts et Traditions populaires, Paris.

  2- Protège-cahier, série les batailles célèbres, *L'invasion allemande, Guerre de 1870-1871*, « Reddition de Strasbourg, 28 septembre 1870 », imp. Louis Vagné, imagerie de Pont-à-Mousson, s. d., coll. Musée national des Arts et Traditions populaires, Paris ▪ 426

- Gustave Ducoudray, « L'invasion de 1814 », *Cent récits d'histoire de France*, Hachette, 1887. ▪ 427

- F. Reinhard, « Strasbourg après le bombardement, 1870 », photo J. Greiner, Bischwiller, coll. Cabinet des Estampes et des Dessins de Strasbourg, photo N. Fussler. ▪ 428

- D. Verden, « Famille alsacienne émigrant en France », vers 1871, bois gravé d'après un dessin de A. Lamy, format 21,2 x 31,7 cm, coll. Cabinet des Estampes et des Dessins de Strasbourg, photo N. Fussler, inv. CE XXVIII-130. ▪ 429

- Lithographie en couleur, « Evacuation complète et définitive du territoire français par les Prussiens », 284 x 378 cm, imp. Pellerin et Cie, Epinal, 1873, coll. Musée national des Arts et Traditions populaires, Paris, C-5386-1171. ▪ 430

- Chromolithographie, Toutencrins, « Un incident de frontière, août 1891 », 505 x 328 cm, *Journal anti-prussien Le Balai*, 1891, coll. Musée national des Arts et Traditions populaires, C4-5039-1287. ▪ 431

- Pierre Foncin, « France. Système de défense de la frontière du Nord-Est », *La troisième année de géographie*, Armand Colin, 1988, page 21, coll. Musée de l'école, Carcasonne. ▪ 432

- Pierre Foncin, « fig. 25 - Types français », *Les cinq parties du monde. Cours moyen de géographie,* Armand Colin, 1887, page 102, coll. Musée de l'école, Carcassonne. ▪ 433

- 1- Calendrier publicitaire 1881 et carte de France, « Carte générale de France, chemins de fer, offerte par les principales maisons de commerce de Rouen », 76 x 99, imp. M. Hauteur, 1880, coll. Bibliothèque Forney, Paris, 214-810.

  2- Paul Leser, « La nouvelle carte de France », Extrait de *l'Alsacien-Lorrain*, 10 décembre 1882, n°71. ▪ 434

- Cartes publicitaires Chocolaterie d'Aiguebelle (Drôme), série « La France à travers les siècles », 18 cartes, format 5 x 8 cm, recto : carte de France et image ; verso : texte historique et références publicitaires, coll. Musée national des Arts et Traditions populaires, Paris, AIG-241- images 1 à 18. ▪ 435
- 1- Dessin satirique, « L'Alsace et la Lorraine repeintes au bleu de Prusse », *l'Eclipse*, 1871, photo Jourdes-Edimages, Paris. ▪ 436
- 2- Dessin satirique, Gilbert Martin, « La presse reptilienne », *Don Quichotte*, 7 mars 1891, coll. BNF, Paris.
- 1- « Une carte allemande en 1882 », extraite de *L'atlas élémentaire* Hermann Habernicht, Gotha, 1882, publié par La Ligue des patriotes. ▪ 437

  2- Paul Leser, « Un nouvel accès de revanche », *L'Alsacien-Lorrain*, octobre 1882.
- Lemonier, Schrader, Dubois, « Grands réseaux des chemins de fer français », *Cours supérieur de géographie*, Hachette, 1894, page 77. ▪ 438
- Pierre Foncin, « Carte de France. Hydrographie, bassins et cours d'eau », *Les cinq parties du monde. Cours moyen de géographie*, Armand Colin, 1887, page 7, coll. Musée de l'école, Carcassonne. ▪ 439
- Lemonier, Schrader, Dubois, « Carte de France. Communications», *Cours moyen de géographie*, Hachette, 1900, page 24. Coll. Musée de l'école, Carcassonne. ▪ 440
- 1- Lemonier, Schrader, Dubois, « La France. Situation, limites, étendue, aspect général», *Cours moyen de géographie*, Hachette, 1900, page 5, coll. Musée de l'école, Carcassonne. ▪ 441

  2- Lemonier, Schrader, « La France. Formes et limites», *Cours supérieur de géographie. Les cinq parties du monde,* Hachette, 1911, page 97, coll. Musée de l'école, Carcassonne.
- 1- F.F, « La France, configuration, superficie, hexagone », *Géographie nationale, France et colonie,* manuel destiné à l'enseignement catholique, Librairie Charles Poussielgue, 1901, coll. Musée de l'école, Carcassonne. ▪ 442

  2- Eysséric, « Chapitre premier, aperçu général et hexagone », *Géographie de la France*, éditions Charles Delagrave, 1886, coll. Musée de l'école, Carcassonne.
- Itinéraires didactiques au XIXe siècle. Source : Xavier de Planhol, *Géographie historique de la France*, 1986, p. 335. ▪ 443
- 1- Carte publicitaire *Biscuits Pernot*, série Anciennes provinces françaises, « L'Alsace », imp. H. Laas et E. Pécaud, Paris, vers 1885, 36 cartes, format 10 x 6,8 cm, recto et verso, coll. Musée national des Arts et Traditions populaires, Paris, LA-19-995-1-869-1. ▪ 444
- 2- Carte publicitaire *Liebig,* « Alsace », vers 1885, coll. Musée national des Arts et Traditions populaires, Paris, 60-22-372-602.
- 3- Carte publicitaire *Ricqlès*, « Carte d'Alsace-Lorraine et de la Lorraine restée française », imp. Bognard, Paris, vers 1885, coll. Musée national des Arts et Traditions populaires, Paris, 995-1-2771-2.
- 1-Affiche publicitaire *La Revanche*, 69 x 40 cm, imp. Emile Lévy, Paris, s. d., vers 1895, coll. Bibliothèque Forney, Paris, 214894. ▪ 445
- 2-Affiche publicitaire *La France*, Jules Lermina, « Le chevalier de

Lancy », 132 x 97 cm, imp. Charles Lévy, s. d., fin XIXe, coll. Bibliothèque Forney, Paris, 214793.

- Dessin allégorique anonyme, « Strasbourg, l'Alsace et la France », vers 1900, coll. et photo BNU Strasbourg. ▪ 446

VII

FRANCE ADMINISTRATIVE

. Unité territoriale de la France.

). **Formation territoriale de la ıce.** — La France forme un ensem- ›hysique bien défini. Toutefois, les ›es régions qui forment son territoire été réunies qu'à la longue, à la suite cissitudes diverses.
France a mis plusieurs siècles à réa- ›on unité territoriale.

). **Les anciennes provinces.** — . la Révolution de 1789, le territoire France était divisé en 32 gouverne- › ou provinces (Corse non comprise). ›rovinces différaient par l'étendue et la population. Leur organisation et droits n'étaient pas les mêmes.
.s le territoire de la plupart de ces nces correspondait à une région natu- ayant le même sol, le même climat, êmes ressources. Tous les habitants y nt le même genre de vie et les mêmes :s.
›si, dans l'usage, la division en pro- s a subsisté. Il est donc bon de con- › les noms des provinces.

l. **Tableau des provinces.** — ›3 provinces de la France étaient :

.U NORD	La *Flandre*, capitale *Lille*;
	L'*Artois*, cap. *Arras*;
	La *Picardie*, cap. *Amiens*;
	L'*Ile de France*, cap. *Paris*.
A L'EST	La *Champagne*, cap. *Troyes*;
	La *Lorraine*, cap. *Nancy*;
	L'*Alsace*, cap. *Strasbourg*;
	La *Franche-Comté*, cap. *Besançon*;
	La *Bourgogne*, cap. *Dijon*.
J SUD-EST	Le *Lyonnais*, cap. *Lyon*;
	Le *Dauphiné*, cap. *Grenoble*;
	La *Provence*, cap. *Aix*;
	La *Corse*, cap. *Bastia*;
	Le *Roussillon*, cap. *Perpignan*;
	Le *Languedoc*, cap. *Toulouse*.
SUD-OUEST	Le *Comté de Foix*, cap. *Foix*;
	Le *Béarn* et la *Navarre*, cap. *Pau*;
	La *Guyenne* et la *Gascogne*, cap. *Bordeaux*.
. L'OUEST	L'*Angoumois*, cap. *Angoulême*;
	L'*Aunis* et la *Saintonge*, cap. la *Rochelle* et *Saintes*;
	Le *Poitou*, cap. *Poitiers*;
	La *Bretagne*, cap. *Rennes*;
	La *Normandie*, cap. *Rouen*;
	Le *Maine*, cap. *Le Mans*;
	L'*Anjou*, cap. *Angers*;
	La *Touraine*, cap. *Tours*.
6° AU CENTRE	Le *Limousin*, cap. *Limoges*;
	L'*Auvergne*, cap. *Clermont*;
	La *Marche*, cap. *Guéret*;
	Le *Bourbonnais*, cap. *Moulins*;
	Le *Berry*, cap. *Bourges*;
	Le *Nivernais*, cap. *Nevers*;
	L'*Orléanais*, cap. *Orléans*.

Depuis la suppression des provinces, la France a acquis la ***Savoie*** et le ***Comté de Nice*** : elle a perdu l'Alsace et une partie de la Lorraine.

552 — 1re Lecture : **Comment s'est formé le territoire français?** — La France ne s'est pas formée d'un coup : elle a mis 7 siècles à grouper les différents territoires qui la constituent.

Au XIe siècle, à l'avènement des premiers Capétiens, le domaine royal, premier noyau de l'état français, ne comprenait que le centre du bassin de Paris, c'est-à-dire *l'Ile-de-France* et *l'Orléanais*; le reste formait des fiefs indépendants, nominalement vassaux du domaine royal.

Peu à peu les rois de France arrondirent leur domaine. Au XIIIe siècle, ils acquirent la *Champagne* et le *comté de Toulouse*. Puis, au XVe siècle, grâce au résultat final de la guerre de Cent Ans, ils réunirent définitivement à la couronne la plus grande partie des domaines que l'Angleterre possédait sur le continent : *Guyenne*, *Poitou*, *Anjou*, *Normandie*; un peu plus tard ils acquéraient la *Picardie* et la *Bourgogne*. Au XVIe siècle, ils gagnaient la *Bretagne*, à la suite d'un important mariage.

L'unité territoriale de la France s'acheva au XVIIe et au XVIIIe siècle par l'acquisition de provinces plus excentriques : *Bresse*, *Artois*, *Roussillon*, *Flandre*, *Franche-Comté*, *Alsace*, *Lorraine*, acquises presque toutes à la suite de guerres.

Au XIXe siècle même le territoire de la France s'est modifié à différentes reprises : il s'est augmenté en 1860 de la *Savoie* et du *comté de Nice*, mais il a été diminué en 1871

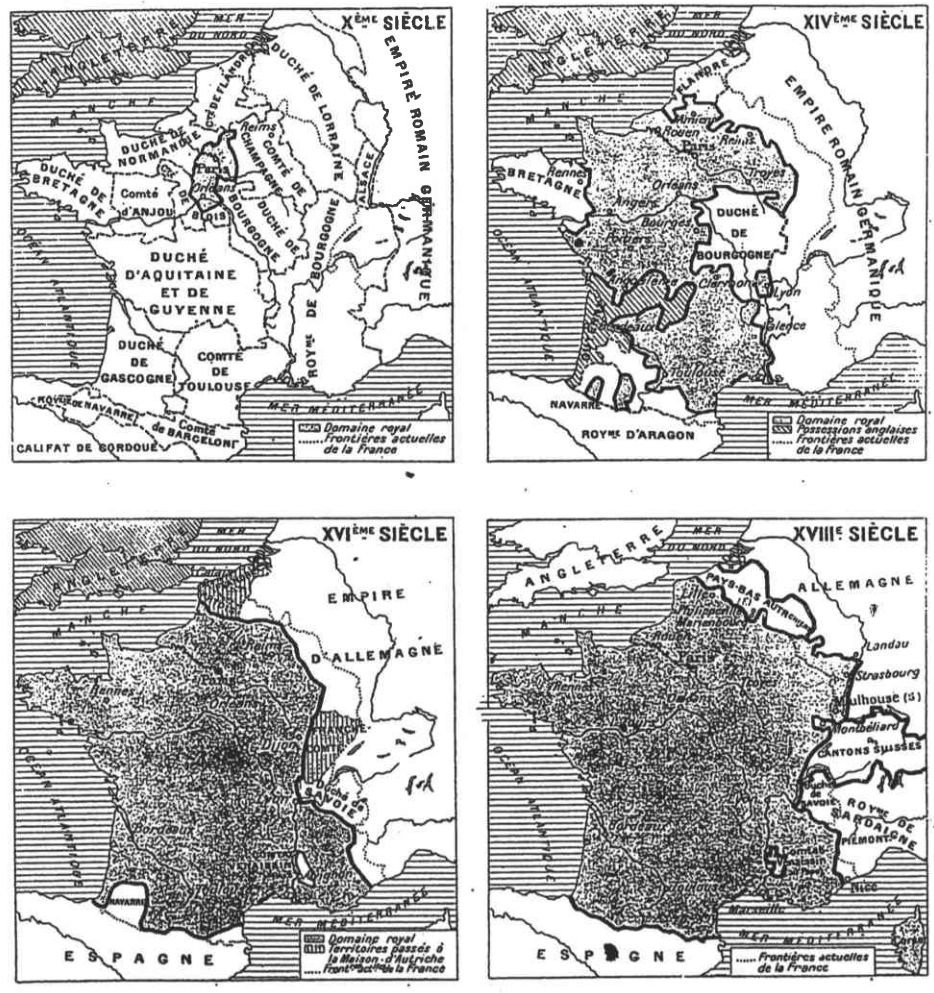
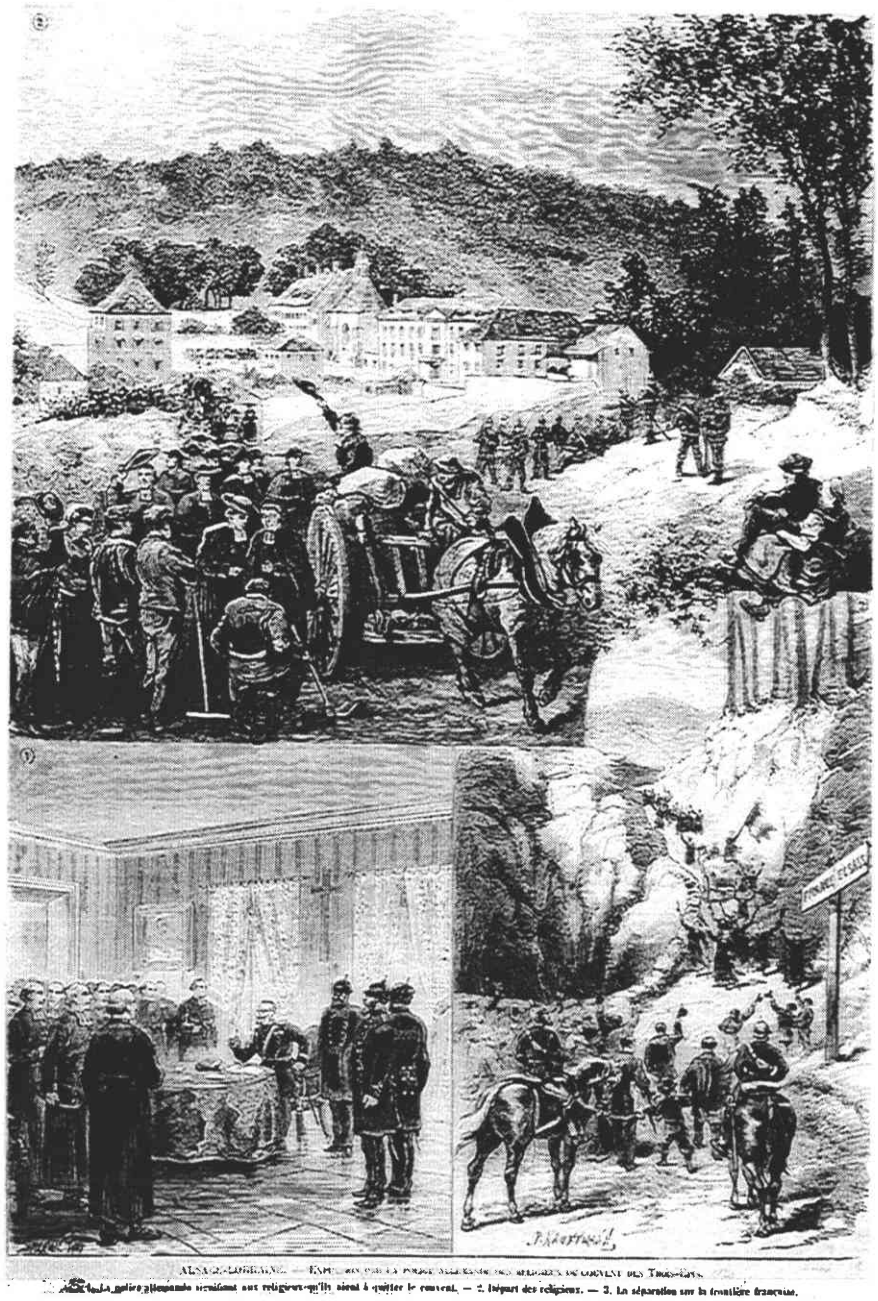


Fig. 338-339-340-341. — FORMATION TERRITORIALE DE LA FRANCE.

La France, c'est l'ancien domaine des ducs de France graduellement étendu. Au Xe siècle, quand les ducs de France deviennent rois avec Hugues-Capet, la France ne comprend que le centre du bassin de Paris, c'est-à-dire l'Ile de France et l'Orléanais. Au XIIIe siècle, avant la guerre de Cent Ans, la France, déjà bien accrue, comprend les grandes provinces du pourtour, Normandie, Champagne, Dauphiné, Languedoc, et presquetoutes celles de l'intérieur. Au XVIe siècle, la Bourgogne et la Bretagne sont venues s'ajouter aux provinces précédemment acquises. En 178 , la Flandre, l'Artois, l'Alsace, la Lorraine, la Franche-Comté et le Roussillon avaient été réunis à leur tour. Sous la Révolution et sous l'Empire, la France s'étendit un moment jusqu'à ses frontières naturelles, c'est-à-dire presqu'aux frontières de l'ancienne Gaule, Océan, Pyrénées, Méditerranée, Alpes et Rhin.

14*

Lemonier, Schrader, « Chapitre VII- France administrative et carte de la formation territoriale de la France », *Cours supérieur de géographie*, Hachette, 1911, page 127.



« Alsace-Lorraine. Expulsion par la police allemande des religieux du couvent des Trois-Epis. 1. La police allemande signifiant aux religieux qu'ils aient à quitter le couvent – 2. Départ des religieux – 3. La séparation sur la frontière française », bois gravé d'après des dessins de P. Kauffmann, 31,5 x 21,8 cm, publié dans *Le Monde Illustré*, 1870, coll. Cabinet des Estampes et des Dessins de Strasbourg, photo N. Fussler, inv. 77-98-0915.

La CARICATURE n'a pas paru pendant l'occupation de Paris par les troupes allemandes.

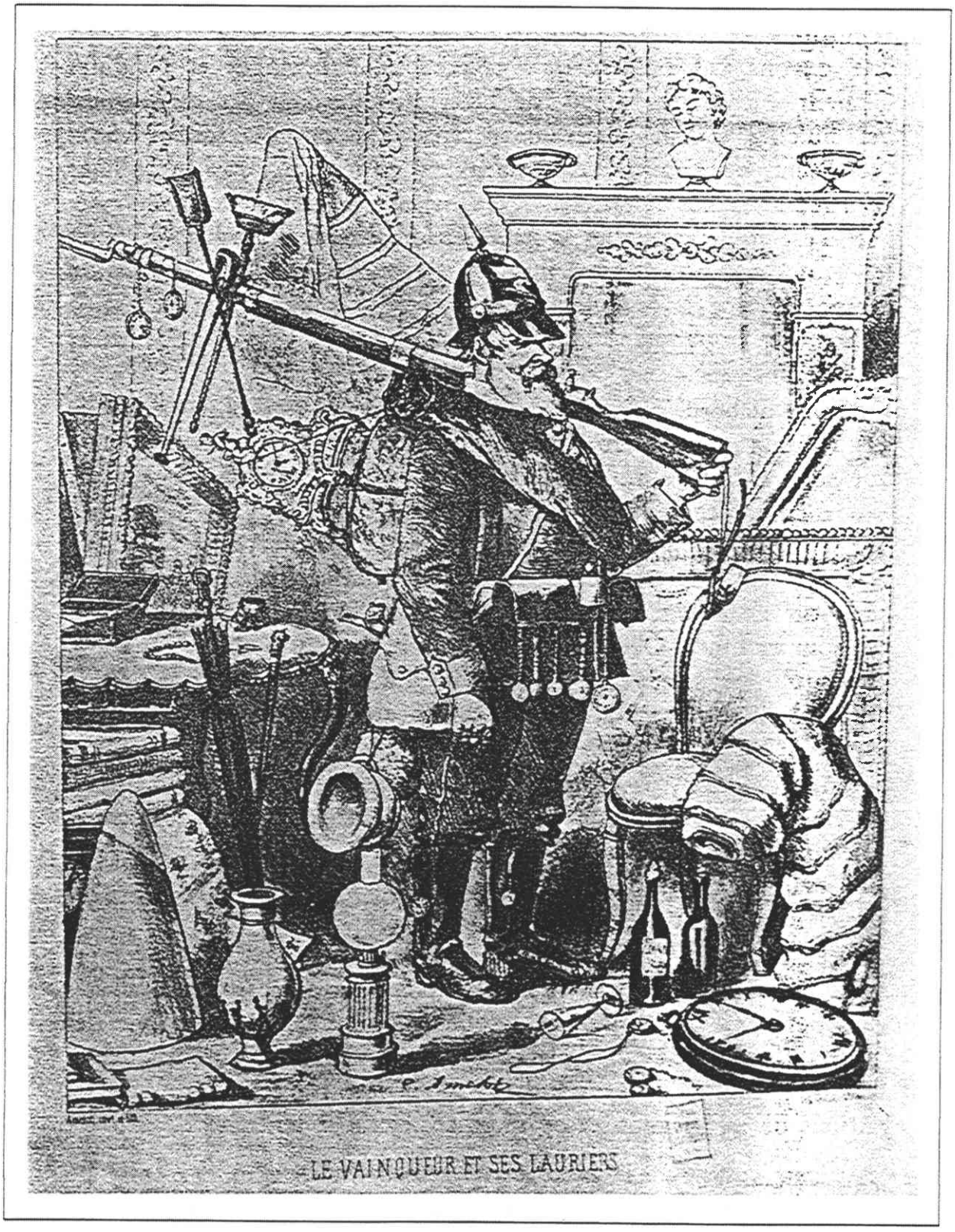
10 c. **LA CARICATURE** 10 c.

L'EXÉCUTIF

Pilotell, « L'exécutif », *La Caricature*, février 1871, coll. BNF, Cabinet des Estampes, Paris, 51-9-1526.



Cham, « Tu vois, mon enfant, ce sera à toi à fermer ces blessures », *Le Charivari*, 25 février 1871, coll. BNF, Cabinet des Estampes, Paris.



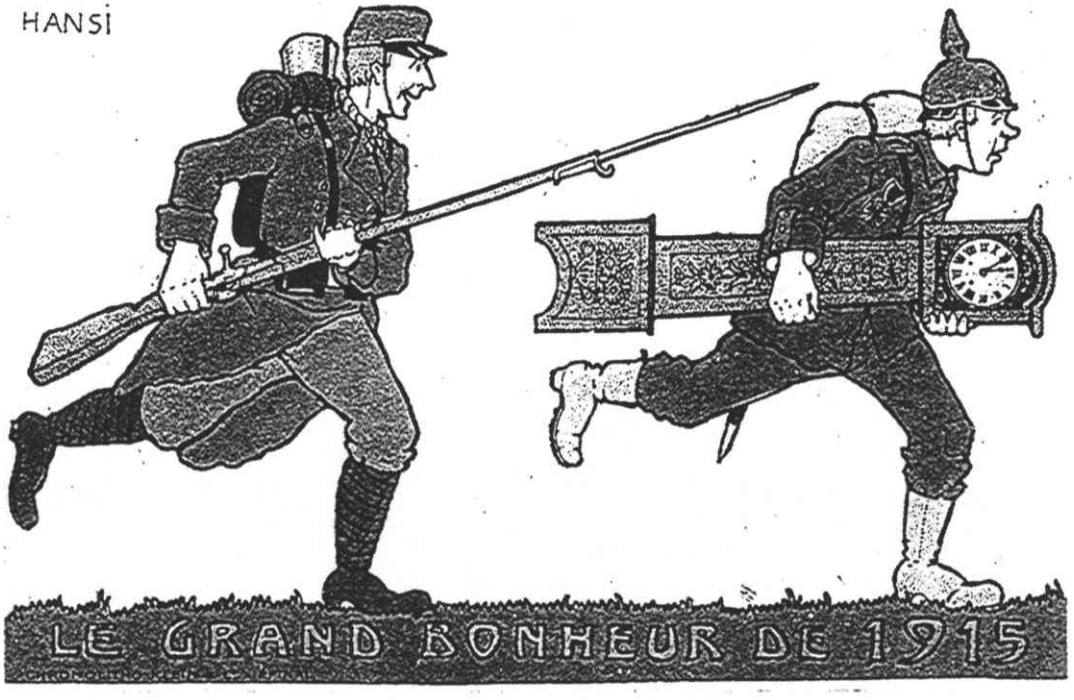
P. Amelot, « Le vainqueur et ses lauriers », s. d., Musée Carnavalet, Paris.



Cham, « Ils auront beau emporter les pendules, ils n'empêcheront pas l'heure de la vengeance de sonner », *Le Charivari*, 10 janvier 1871, Musée Carnavalet, Paris.



1- Hansi, « Armée allemande, soldat du régiment du kronprinz (tenue de combat) », Carte postale, imp. Klein et Cie, Epinal, 1915, coll. Bibliothèque Forney, Paris.



2- Hansi, « Le grand bonheur de 1915 », Chronolithographie, imp. Klein et Cie, Epinal, 1915, coll. Bibliothèque Forney, Paris.



« Rêve germanique. La France en 1861 (selon les vœux des Allemands) », lithographie E. Lemaître, Strasbourg, coll. BNF-Cartes et plans, Paris, GE D 14825.

NOS FRONTIÈRES

MORALES ET POLITIQUES

DIEU ET PATRIE

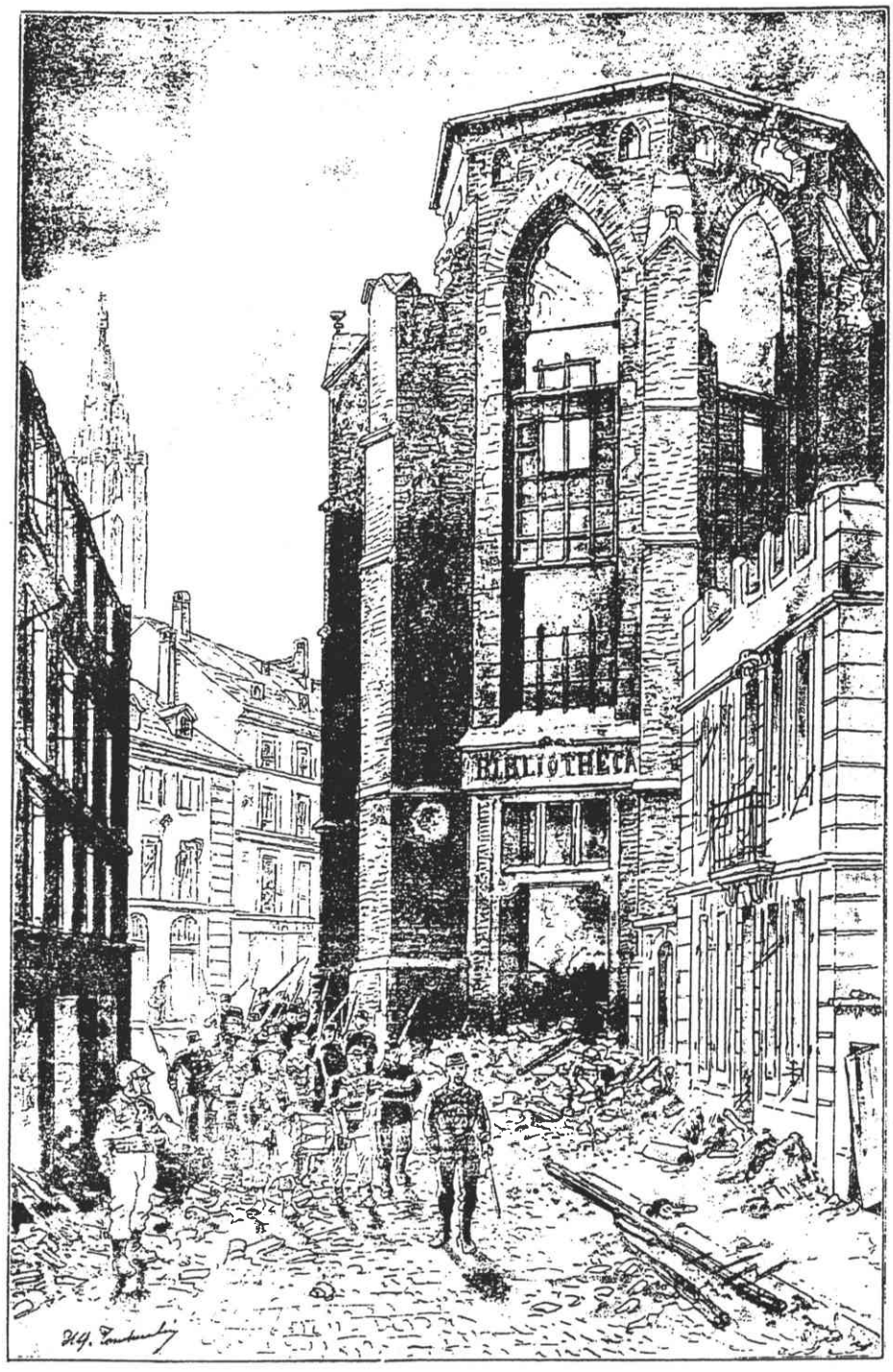


12

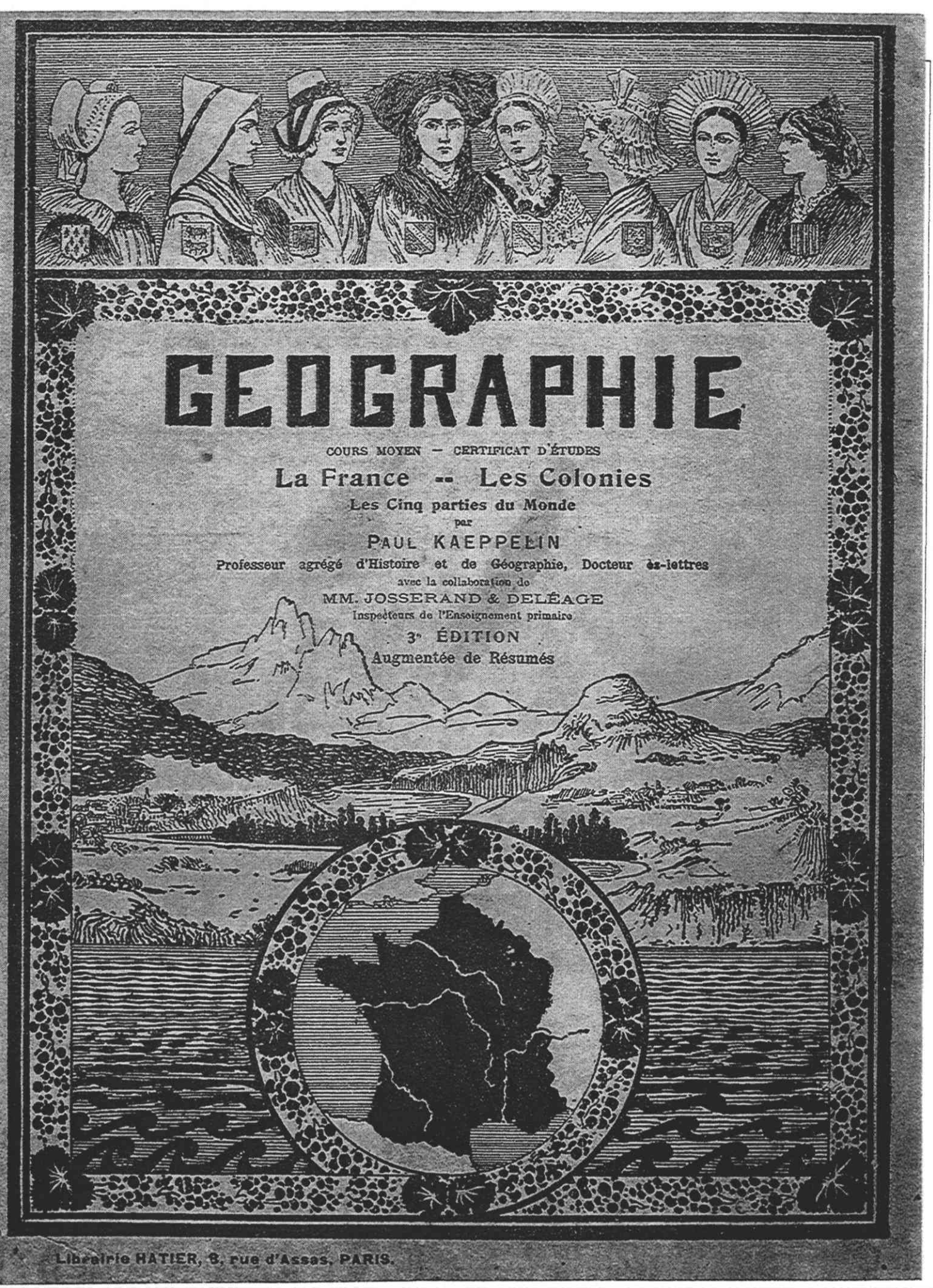
MARCUS ALLART

PARIS
LIBRAIRIE GÉNÉRALE
Dépôt central des Éditeurs
BOULEVARD HAUSSMANN, 72, ET RUE DU HAVRE
—
1872
Tous droits réservés.

Marcus Allart, *Nos frontières morales et politiques*, Librairie générale, Paris, 1872, page de garde, coll. BNU, Strasbourg.



Schweitzer Emile, « Incendie de la bibliothèque de la ville de Strasbourg, la nuit du 24 août 1870 », 1896, 31,4 x 21,7 cm, coll. Cabinet des Estampes et des Dessins de Strasbourg, Inv. 77-985-0-364.



Paul Kaeppelin, *Géographie*, cours moyen, Hatier, Paris, s. d., couverture.
Coll. Musée de l'école, Carcassonne.

LES FÉLIBRES 1551

PER

L'ALSACIO-LOURRENO

(POUR L'ALSACE-LORRAINE) 1551

MANADET

DE VERSES FRANCESES, LENGODOUCIANS E PROUVENÇALS

Dambe la traduccieu franceso al dejoubs,

UN SALUT DE CHARLES E PAUL LESER,

FÉLIBRES ALSACIANS,

MAI UNO LETRO DE FREDERI MISTRAL

E SEGUIT D'UN AJUSTIÈ

Se vend al proufit
des minables de l'Alsacio-Lourreno

PRETS : 2 FRANCS 50 C.

PARIS
MAISONNEUVE ET Cie
25, QUAI VOLTAIRE, 25

AVIGNOUN
J. ROUMANILLE
CARRIERO SANT-AGRICOL

M DCCC LXXXIII

Les Félibres, *Per l'Alsacio-Lourreno (Pour l'Alsace-Lorraine)*, Maisonneuve, Paris, Roumanille, Avignon, 1883, 75 pages, Archives départementales de l'Aude, Carcassonne, recueil de poésies 1551.

DÉPARTEMENT DE L'AUDE
PROPRIÉTÉ PUBLIQUE
(Aude)

Tala

A. Sa Majesté l'empereur Napoléon Clémenceau

Sire

Combien t'ont ils donné les sucriers du Nord pour nous faire assassiner? Des millions à coup sûr, car tu n'y vas pas de main morte. Ah! ah! tu vas pouvoir mettre du beurre dans tes épinards et de la graisse dans ton potage. Attention il sentira le sang humain.

Oui maintenant c'est bien fini, tu as renié tous les principes et puisque tu es Napoléon Clémenceau de fait tu n'as qu'à attendre le 2 Décembre pour que les 327 cochons vendus qui ont approuvé tes assassinats consacrent officiellement ton titre d'Empereur.

S'il y en a qui protestent tu n'auras qu'à dire que ce sont des apaches et à garnir la cartouchière de tes soldats. Apaches! tu oses nous traiter d'apaches! l'apache c'est toi. Apprends pour ton gouverne que des apaches, dans le Midi, il n'y en a pas, il n'y en a qu'à Paris. Tu en es maintenant le chef et le jour de ton couronnement tu pourras prendre le titre de Napoléon Clémenço empereur des sucriers et général en chef des apaches.

Malheureux! Comment oses tu voir encore la lumière du Soleil, tu es maintenant couvert de honte et d'opprobe par la France républicaine. Tu es inondé du sang de tes victimes. Aie le courage de réparer ta faute, lave ce sang avec le tien ou les spectres viendront te suivre nuit et jour, et tu auras beau comme lady Macbeth quand elle voyait l'image de Banco crier allez vous en, allez vous en, ils te poursuivront sans relâche. — Eurostrate incendia le temple de Diane à Ephèse pour rendre son nom immortel. On peut l'excuser, il était fou. Tu as voulu que le tien passe aussi à la postérité, tu fais fusiller le Midi.

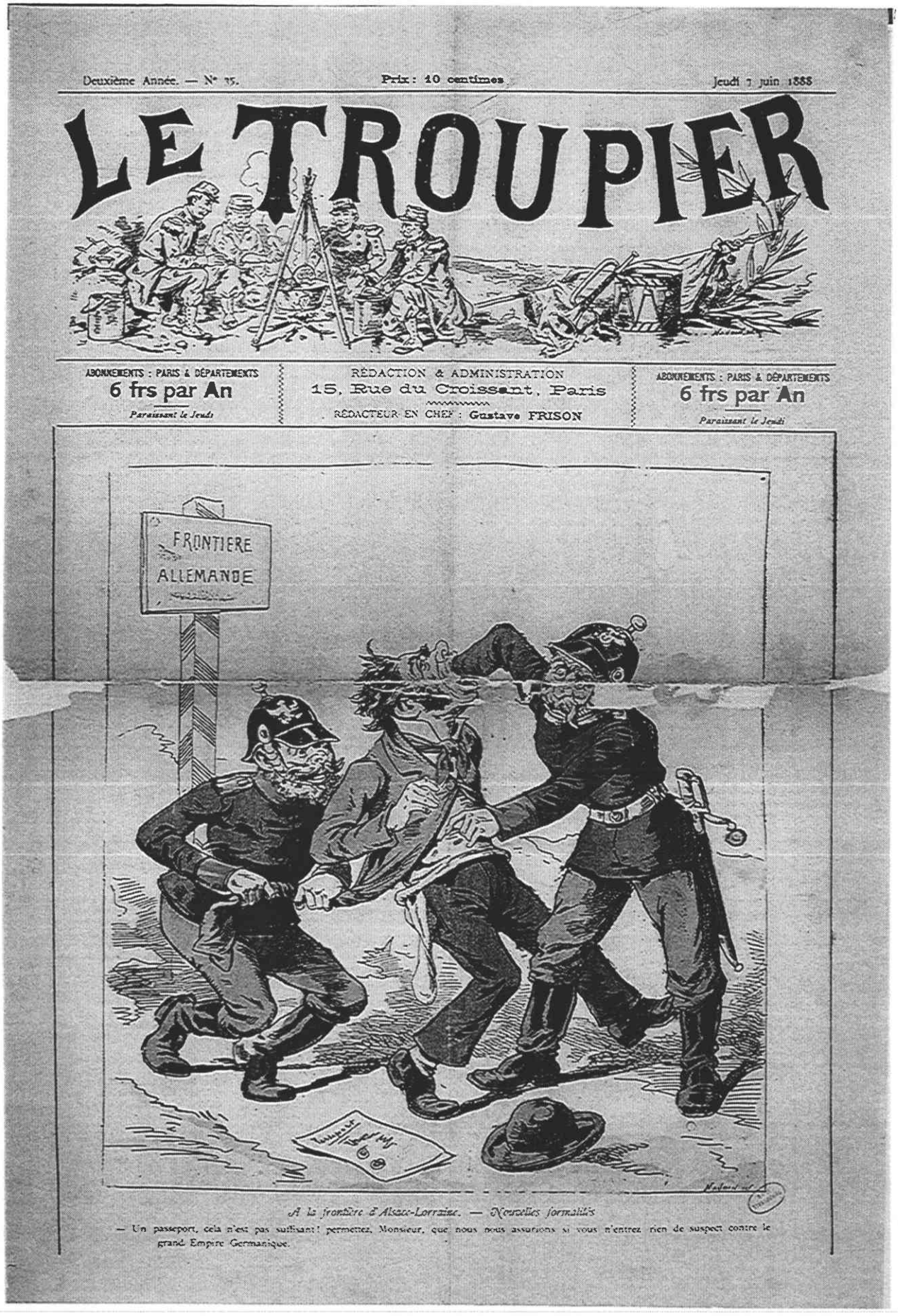
Eh bien! sois satisfait, Vois dans l'histoire de notre pays ce qu'a fait au 20e siècle un ministre républicain, ils sauront qu'il n'a que renouvelé l'axiome que [illegible] démontré les Prussiens en 1870: La force prime le droit.

Quoique ça tu ne feras pas courber nos fronts, nous marcherons toujours la tête haute. Tu ne peux plus en faire autant et malgré tout le respect que l'on doit à un Sire, (il est vrai que tu es un triste Sire) nous crions tous comme Cambronne

Le Midi meurt et ne se rend pas.

Le Midi

Tract anonyme, « A sa majesté l'empereur Napoléon Clémenceau », 1907, Archives départementales de l'Aude, Crise viticole, 5M70-8D.



Navoin, « A la frontière d'Alsace-Lorraine. Nouvelles formalités », *Le Troupier*, 7 juin 1888, couverture, coll. et photo BNU Strasbourg, ALS AE 407.

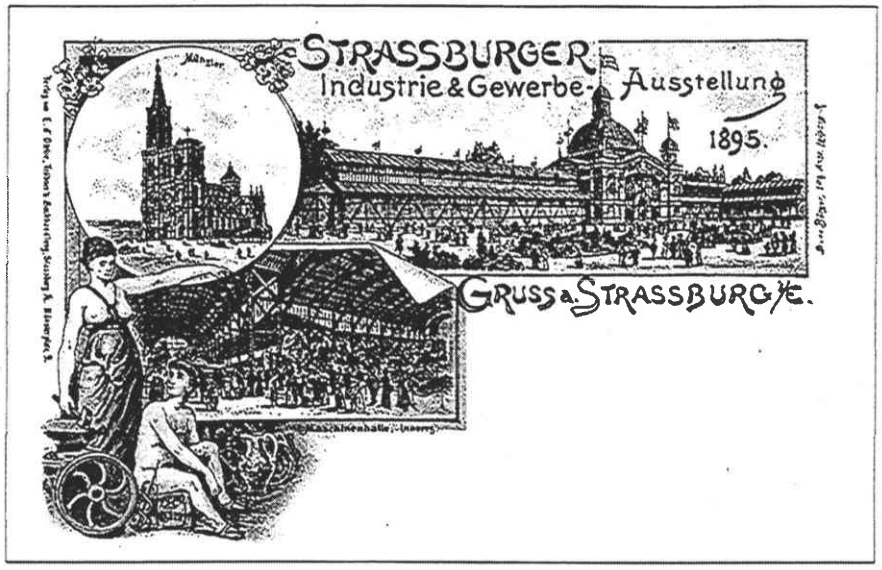
1- Carte postale, « Mars la Tour, L'Alsacienne et la Lorraine », édition Alsacienne des Arts, Strasbourg, s. d., Bibliothèque Forney, Paris.



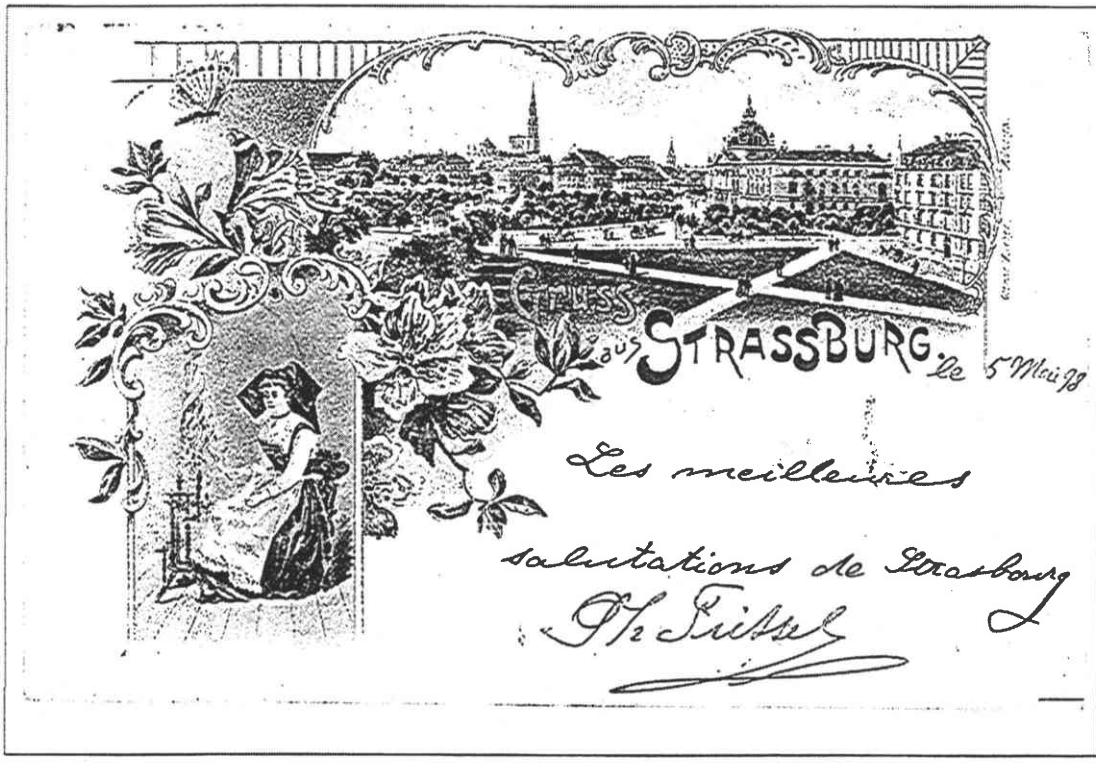
2- Carte postale, « Alsacienne et Lorraine », G.A.B., s. d. Bibliothèque Forney, Paris.



1- Carte postale, « Strassburger Industrie und Gewerbe Ausstellung » (Exposition industrielle et artisanale de Strasbourg), imp. Bruno Buerger, Leipzig, 1895.



2- Carte postale, « Gruss aus Strassburg » (Bises de Strasbourg), imp. Ottmar Zieher, Munich, 1898, Bibliothèque Forney, Paris.



Carte postale publicitaire, Henri Loux, « Restaurant de la maison Kammerzell », Exposition universelle de Paris, 1900.





1- Affiche, « L'Alsace », 98 x 65 cm, s. d. coll. Bibliothèque Forney, Paris, 57.605



2- Chronolithographie, image publicitaire *Chicorée Arlatte et Cie* (Cambrai), « L'Alsace », 18,5 x 12,5 cm, imp. Courbe-Rouzet, Dole, 1890, coll. Musée national des Arts et Traditions populaires, Paris, 995.1.195.1



1- Lithographie, Villot, « Alsace-Lorraine. Souvenirs », 550 x 360 cm, imp. V. Gosselin, Paris, s. d., coll. Musée national des Arts et Traditions populaires, Paris, D4-5039-1251.



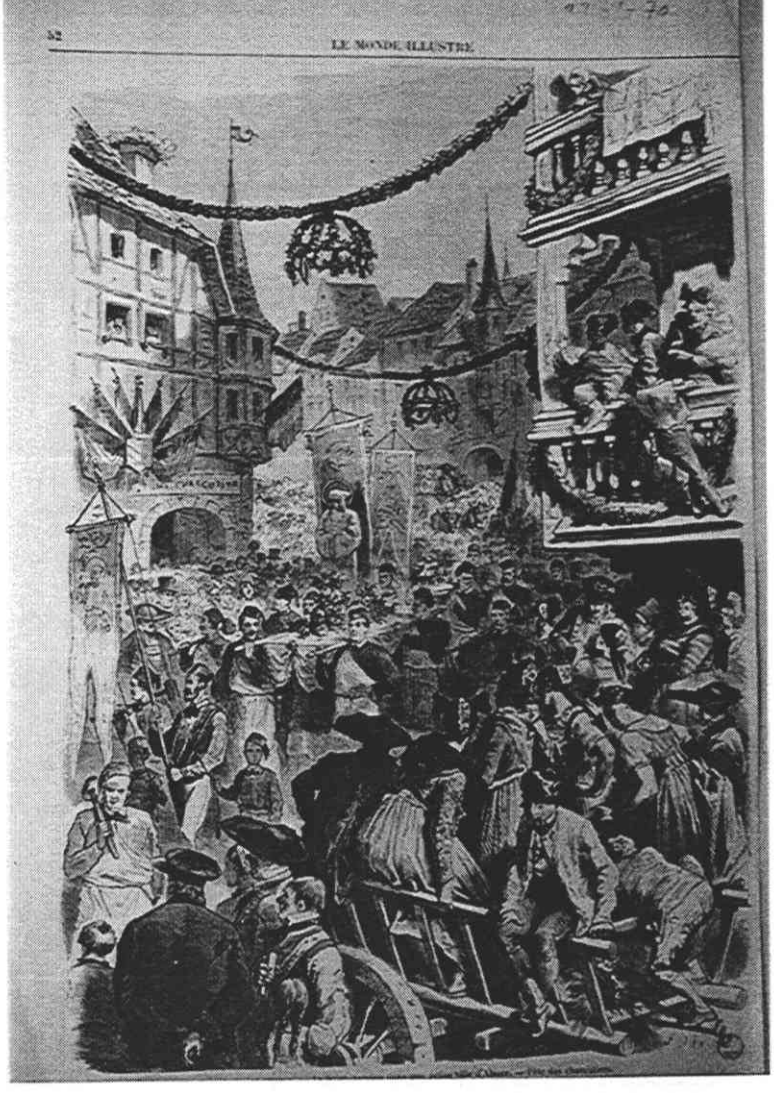
2- Lithographie, Villot, « Alsace-Lorraine. Regrets », 550 x 360 cm, imp. V. Gosselin, Paris, s. d., coll. Musée national des Arts et Traditions populaires, Paris, D4-5039-1252.

1- Carte publicitaire *Der Elsasser,* Charles Greiner, « Im Elsass – En Alsace. Odilienberg – Mont Ste Odile », Strasbourg, 1913.

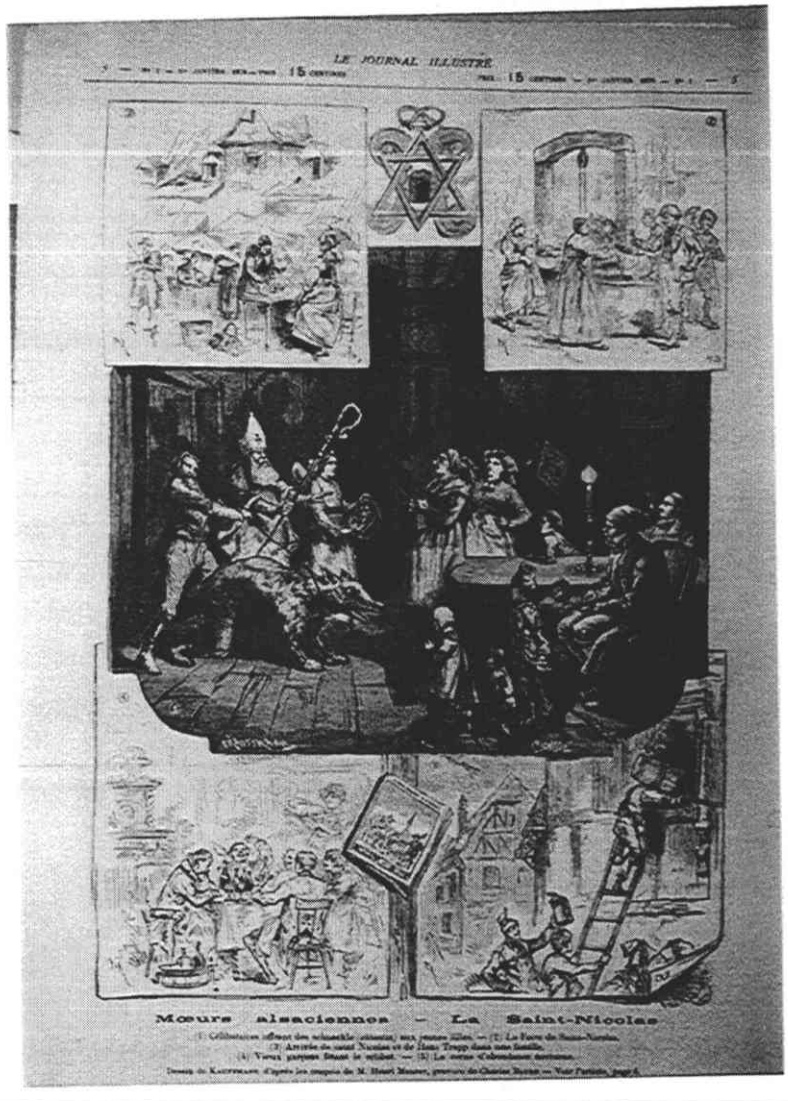


2- Carte publicitaire *Carolabad* (Ribeauvillé), dessin attribué à Charles Greiner, « Gruss aus Carolabad », 1900.

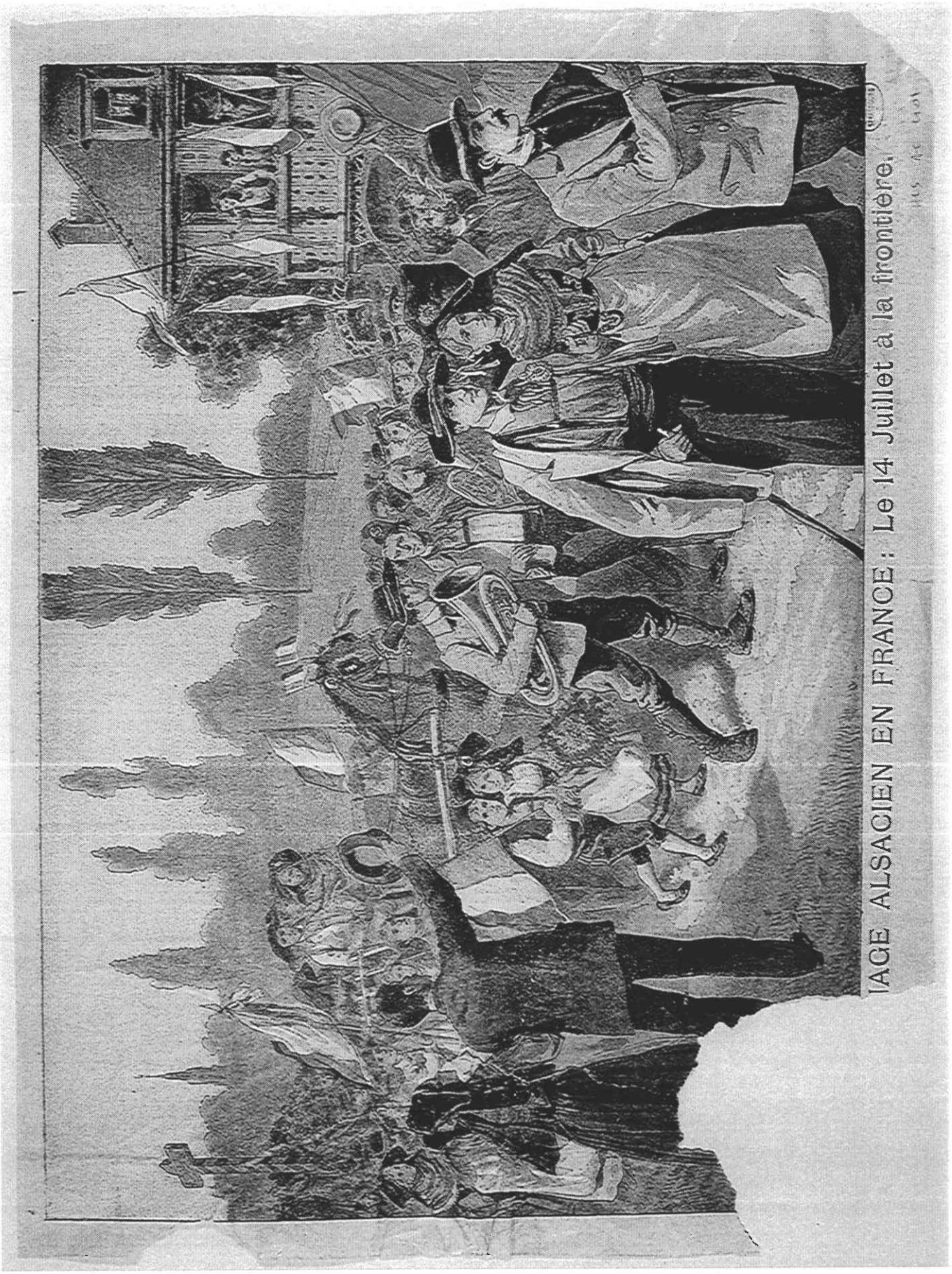




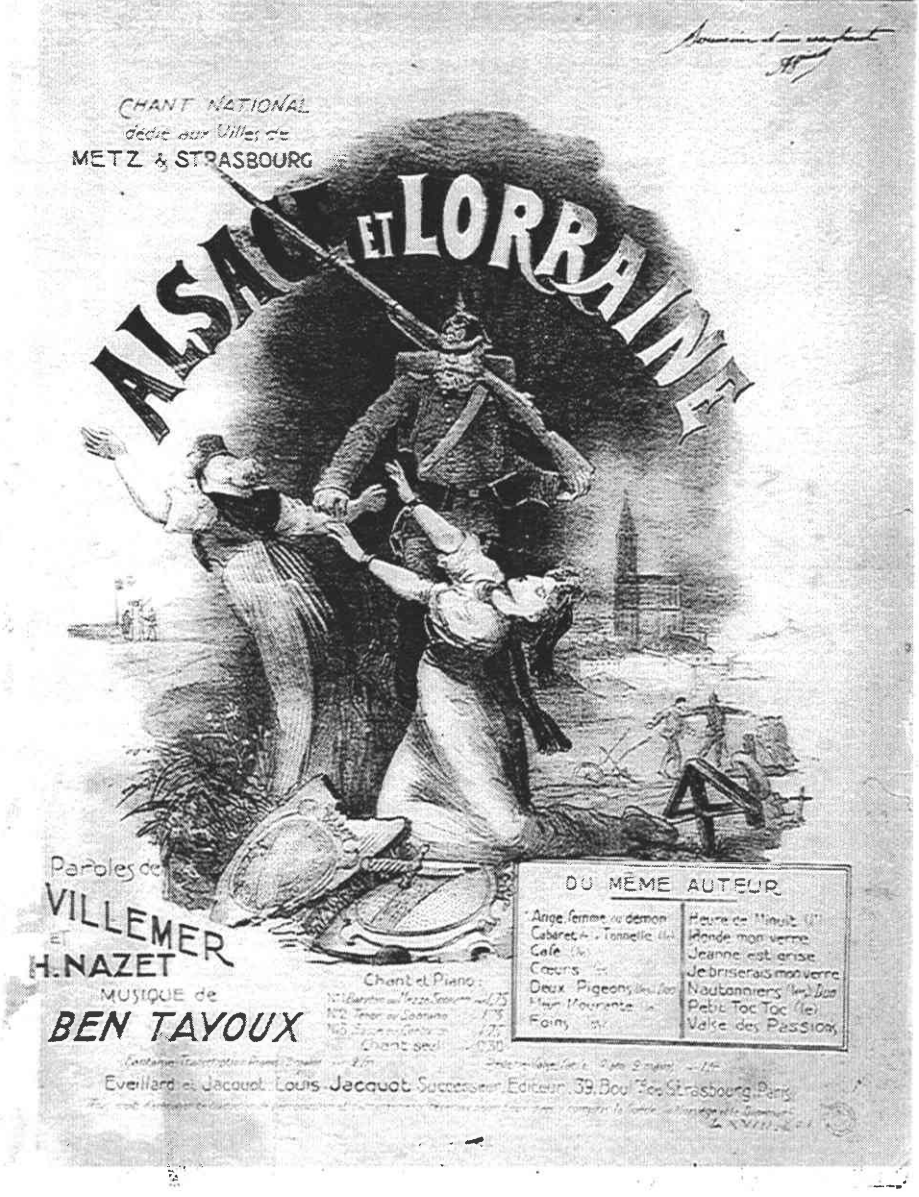
1- « Coutumes de France. La Saint-Antoine dans une petite ville d'Alsace, fête des charcutiers », 1872, dessin de F. Lix, 35 x 25 cm, *Le Monde illustré*, 12 janvier 1870, page 52, coll. Musée national des Arts et Traditions populaires, Paris, C-67-60-404.



2- « Mœurs alsaciennes. La Saint-Nicolas. Célibataires offrant des schneckle aux jeunes filles. Arrivée de Saint Nicolas et de Hans Trapp... », dessin de Kauffmann d'après les croquis de Henri Maurer, gravure Charles Baude, 35 x 25 cm, *Le Journal illustré*, 1er janvier 1878, coll. Musée national des Arts et Traditions populaires, Paris, C-67-60-335.



Lithographie F. Wentzel (?), « Pèlerinage alsacien en France : le 14 juillet à la frontière », vers 1890, 29x38 cm, coll. et photo BNU Strasbourg, ALS AE 401.



1- Couverture de partition musicale, Villemer et H. Nazet, « Alsace et Lorraine. Chant national dédié aux villes de Metz et Strasbourg », 28,4 x 28 cm, éd. Eveillard et Jacquot, Paris, s. d., coll. Cabinet des Estampes et des Dessins de Strasbourg, Photo N. Fussler, EV 7-38.

France à bientôt ! Car la sainte espérance
Emplit nos cœurs en te disant Adieu.
En attendant l'heure de la délivrance,
Pour l'avenir… nous allons prier Dieu.
Nos monuments où flotte leur bannière
Semblent porter le deuil de ton drapeau.
France, entends-tu la dernière prière
De tes enfants couchés dans leur tombeau ?

Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine,
Et, malgré vous, nous resterons Français.
Vous avez pu germaniser la plaine,
Mais notre cœur, vous ne l'aurez jamais.

Et quoi ! Nos fils quitteraient leur chaumière
Et s'en iraient grossir vos régiments !
Pour égorger la France, notre mère,
Vous armeriez le bras de ses enfants !

Ah ! Vous pouvez leur confier des armes,
C'est contre vous qu'elles serviront,
Le jour où, l as de voir couler nos larmes,
Pour nous venger, leurs bras se lèveront.

(*Refrain*)

Ah ! Jusqu'au jour où, drapeau tricolore,
Tu flotteras sur nos murs exilés,
Frères étouffons la haine qui dévore
Et fait bondir nos cœurs inconsolés.
Mais le grand jour où la France meurtrie
Reformera nos nouveaux bataillons
Au cri sauveur jeté par la patrie,
Hommes, enfants, femmes nous répondrons…

(*Refrain*).

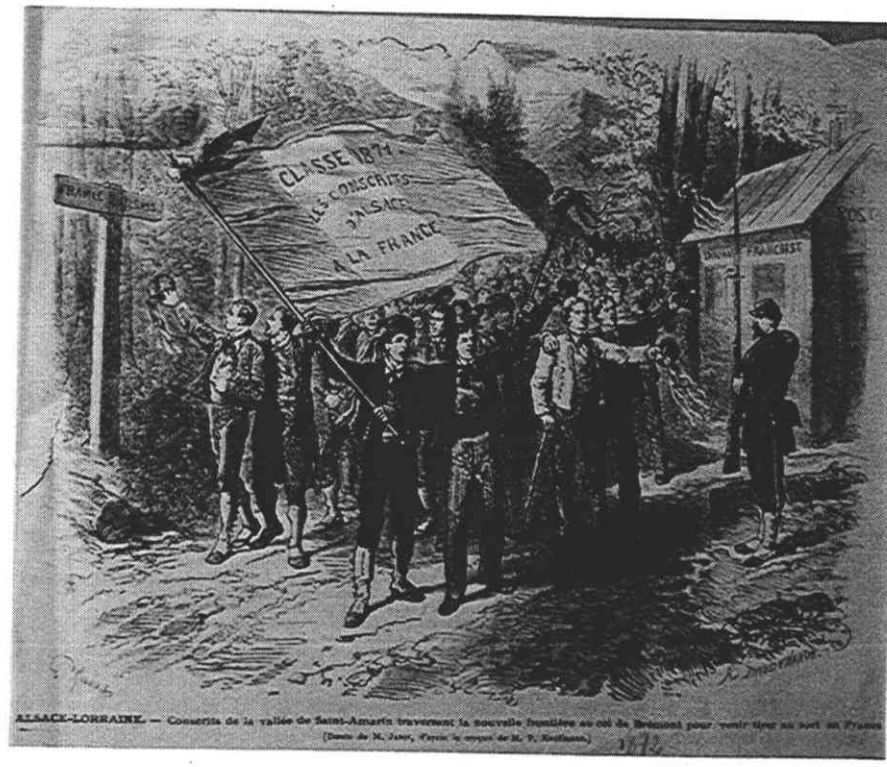
2-« Alsace et Lorraine », paroles de Villemer et H. Nazet, chanté à l'Opéra comique, à l'Eldorado et aux Ambassadeurs.



Négatif Schmidt.

« QUAND MÈME ». Groupe de A. Mercié, sur la place d'Armes.

1- « Alsace-Lorraine. Conscrits de la vallée de Saint-Amarin traversant la nouvelle frontière au col de Brémont pour venir tirer au sort en France », 1872, dessin de M. Jamet, d'après le croquis de M. P. Kauffmann, 20 x 23,6 cm, coll. Musée national des Arts et Traditions populaires, Paris, B-63-117-44



2- Moller, Cuny, « Les fêtes de Pâques en Alsace. La quête des œufs dans un village, au profit de la délivrance du territoire », d'après le croquis de M. Kauffmann, 27 x 37,5 cm, *Le Monde illustré*, 6 avril 1872, coll. Musée national des Arts et Traditions populaires, Paris, C-67-60-318.

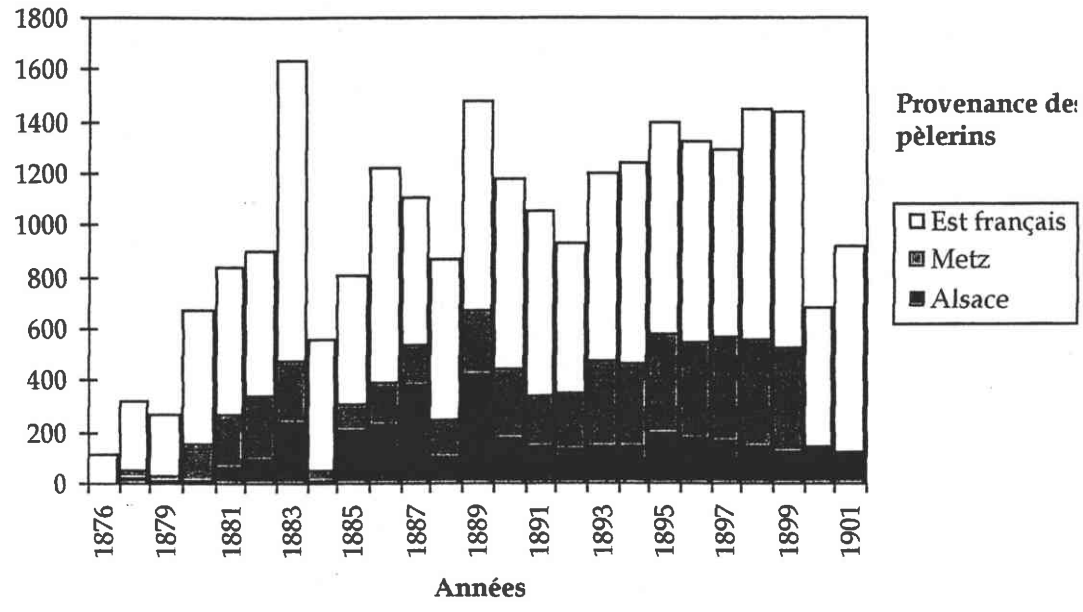


Statistique des 25 premiers Pèlerinages du Diocèse de Saint-Dié à Notre-Dame de Lourdes

ANNÉES	SANCTUAIRES VISITÉS A L'ALLER OU AU RETOUR	CONTINGENTS FOURNIS PAR							Nombre total des Pèlerins	PRÉSIDAIT
		Saint Dié	Nancy	Metz	l'Alsace	Langres		Verdun		
1876	*Aller* : Notre-Dame des Victoires, Saint Suaire de Cadouin.....	101	6	4	»	»	»	»	111	»
	Retour : Saint-Sernin de Toulouse, Pibrac.....									
1877	*A.* Notre-Dame de Fourvière.....	202	63	28	23	»	»	6	322	»
	R. Saint-Sernin, Paray-le-Monial.....									
1879	*A.* N.-D. des Victoires, Sainte-Radegonde à Poitiers.....	205	39	19	7	»	»	»	270	»
	R. Montmartre.....									
1880	*A.* Notre-Dame des Victoires, Montmartre, Issoudun.....	354	126	141	15	»	»	39	675	»
	R. Paray-le-Monial.....									
1881	*A.* Mattaincourt, Paray-le-Monial.....	305	228	200	67	»	»	40	840	»
	R. Montmartre, Notre-Dame des Victoires.....									
1882	*A.* Notre-Dame des Victoires, Montmartre, Sainte-Radegonde.....	210	310	250	90	»	»	40	900	»
	R. Paray-le-Monial, Mattaincourt.....									
1883	*A.* Mattaincourt, Paray-le-Monial.....	360	100	240	240	160	Châlons 140	90	1630	»
	R. Saint-Martin à Tours, Paris.....									
1884	*A.* Notre-Dame des Victoires, Montmartre, Tours.....	180	190	35	15	90	»	50	560	»
	R. Paray-le-Monial, Mattaincourt.....									
1885	*A.* Notre-Dame des Victoires, Montmartre.....	240	200	110	205	»	»	50	805	»
	R. Saint-Sernin, Paray-le-Monial, Mattaincourt.....									
1886	*A.* Notre-Dame des Victoires, Montmartre.....	270	270	170	225	»	»	290	1225	Mgr Gonindard
	R. Notre-Dame de Fourvière, Paray-le-Monial, Mattaincourt.....									
1887	*A.* Mattaincourt, Paray-le-Monial, Notre-Dame du Puy.....	187	184	157	382	118	Vesoul »	75	1103	»
	R. Notre-Dame des Victoires, Montmartre.....									
1888	*A.* Notre-Dame de Fourvière, Notre-Dame du Puy.....	203	290	140	104	105	»	30	872	Mgr Turinaz
	R. Paray-le-Monial, Mattaincourt.....									
1889	*A.* Mattaincourt, Paray-le-Monial, Notre-Dame du Port à Clermont	235	220	250	420	228	58	69	1480	Id.
	R. Notre-Dame du Sacré-Cœur à Issoudun, Paris.....									
1890	*A.* Notre-Dame des Victoires, Montmartre.....	282	275	270	172	136	43	»	1178	Mgr Sonnois
	R. Saint-Sernin, Notre-Dame du Port, Paray-le-Monial.....									
1891	*A.* Domremy, Paris, Tours.....	226	336	205	141	75	75	»	1058	Mgr Turinaz
	R. Toulouse, Notre-Dame de Fourvière, Paray, Mattaincourt.....									
1892	*A.* Notre-Dame des Victoires, Montmartre.....	258	316	226	130	»	»	»	930	Mgr Sonnois
	R. Saint-Sernin, Notre-Dame du Puy, Paray, Mattaincourt.....									
1893	*A.* Notre-Dame des Victoires, Montmartre, Notre-Dame de Chartres	300	300	330	150	60	60	»	1200	Mgr Foucault
	R. Brive, Paray-le-Monial, Mattaincourt.....									
1894	*A.* Paris, Poitiers et Ligugé.....	250	338	346	150	107	78	»	1239	Mgr Turinaz
	R. Brive, Paray-le-Monial, Mattaincourt.....									
1895	*A.* Paris, Notre-Dame de Chartres.....	322	348	380	200	110	40	»	1400	Mgr Foucault
	R. Brive, Paray-le-Monial, Mattaincourt.....									
1896	*A.* Reims, Notre-Dame des Victoires, Montmartre.....	260	361	373	172	76	82	»	1324	Mgr Turinaz
	R. Cette, Notre-Dame de Fourvière, Paray-le-Monial, Mattaincourt									
1897	*A.* Paris, Saint-Martin à Tours.....	234	322	404	170	84	76	»	1290	Mgr Foucault
	R. Brive, Paray-le-Monial, Mattaincourt.....									
1898	*A.* Montmartre, Notre-Dame des Victoires.....	239	466	404	150	83	106	»	1428	Mgr Turinaz
	R. Notre-Dame de Fourvière, Paray-le-Monial, Mattaincourt.....									
1899	*A.* Paray-le-Monial, Notre-Dame de Rocamadour.....	286	439	405	124	104	77	»	1435	Mgr Foucault
	R. Notre-Dame de Chartres, Paris.....									
1900	*A.* Paray-le-Monial, Brive.....	316	»	»	142	142	80	»	680	Id.
	R. Notre-Dame des Victoires, Montmartre.....									
1901	*A.* Notre-Dame des Victoires, Montmartre.....	463	»	»	119	232	108	»	922	Id.
	R. Notre-Dame de Fourvière, Paray-le-Monial, Mattaincourt.....									
	Total.....	0488							24877	

« Statistique des 25 premiers pèlerinage du Diocèse de Saint-Dié à Notre-Dame de Lourdes », *La Lorraine et l'Alsace à Lourdes*, 1901.

Pèlerins des frontières à Lourdes (1877 - 1901)

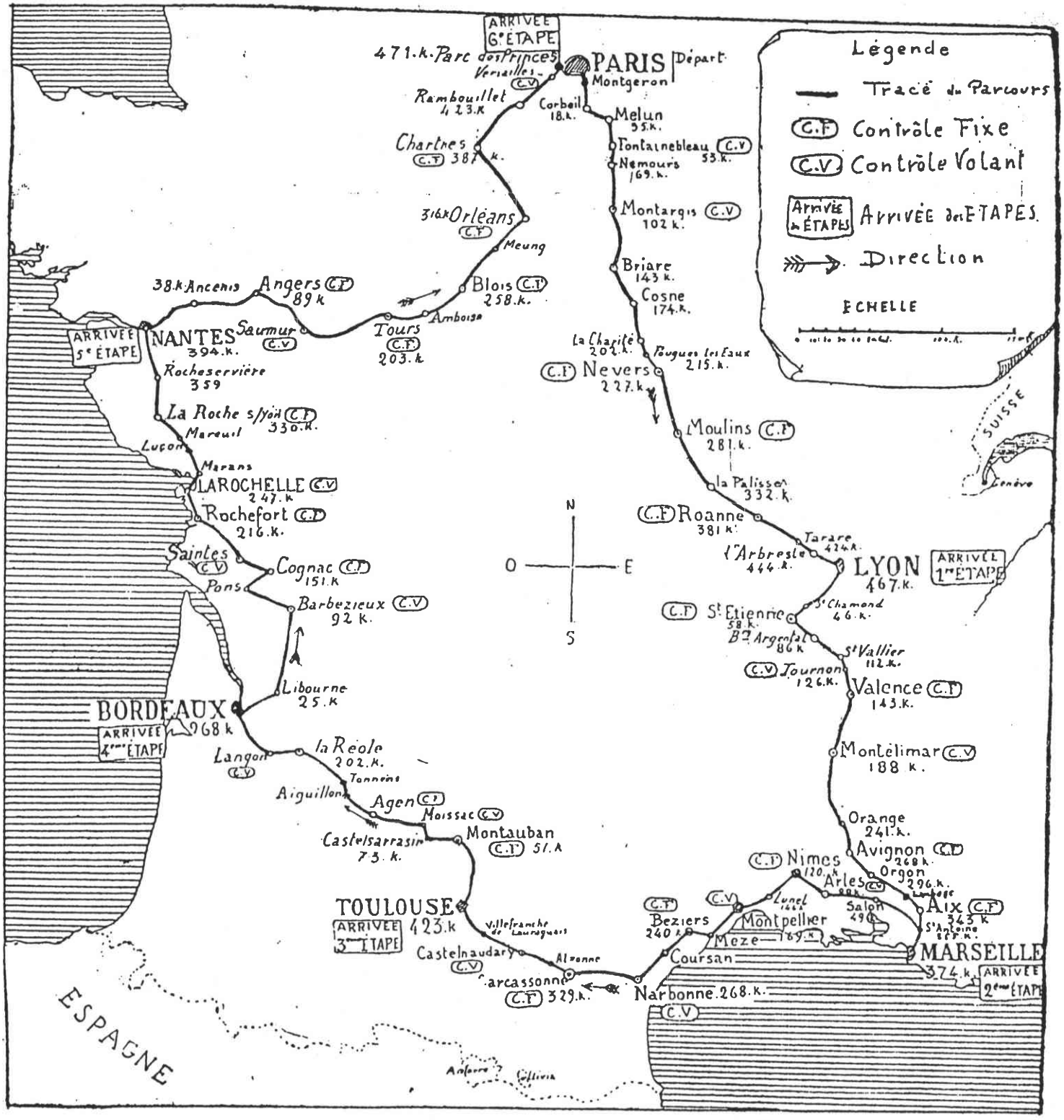


Sous le titre *Est français* sont groupés « les contingents fournis par Saint Dié, Nancy et Verdun », selon l'expression employée par Isidore Noël. Certaines années, on compte également des pèlerins de Langres, Vesoul et Châlons.

Après deux années d'essai et une année d'interruption, le pèlerinage devient régulier à partir de 1879. Il réunit plus de 600 personnes à partir de 1880. Dès lors pendant vingt ans environ un millier de personnes partent chaque année de Nancy pour ce pèlerinage des Alsaciens-Lorrains à Lourdes. En 1883, le nombre des pèlerins atteint le chiffre record de 1630 personnes.

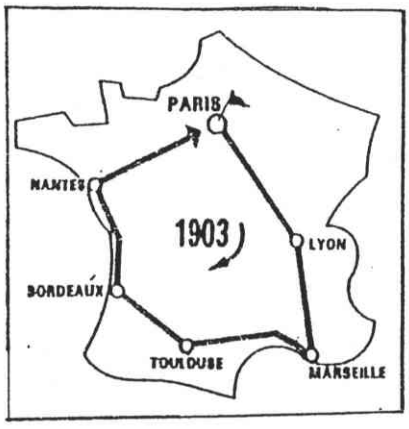
La part des pèlerins venant des territoires annexés à l'Allemagne varie de 29 % à 49 % du nombre total de pèlerins, de 1881 à 1899. En moyenne, pendant cette période ils représentent un peu plus du tiers des pèlerins au départ de Nancy. Le chiffre n'est pas négligeable. Il y a deux années exceptionnelles, 1884 et 1893, où leur participation est très faible (moins de 10 % des pèlerins).

A partir de 1900, l'organisation du pèlerinage change et ne permet plus une étude suivie. Pour des raisons liées aux tarifs des chemins de fer, le pèlerinage de l'Est se scinde : Nancy et Metz organisent un convoi commun, les pèlerins de Saint Dié et d'Alsace partent ensemble.



Carte de France. Itinéraire du premier tour de France organisé par L'Auto du 1er au 19 juillet 1903

L'Auto, 1er juillet 1903









L'EVOLUTION DU TRACE DU TOUR DE FRANCE DE 1903 A 1919
du tour du Massif Central au tour de la France

(source : P. Boury, *La France du Tour*, page 108.)



L'Itinéraire du Tour de France

Trois favoris. — En haut : L. Georget. — Au milieu : Van Houwaert. — En bas : Garrigou

Carte de France, « L'itinéraire du tour de France »

L'Auto, 8 juillet 1907

LA TROISIÈME ÉTAPE

LONGWY-BELFORT

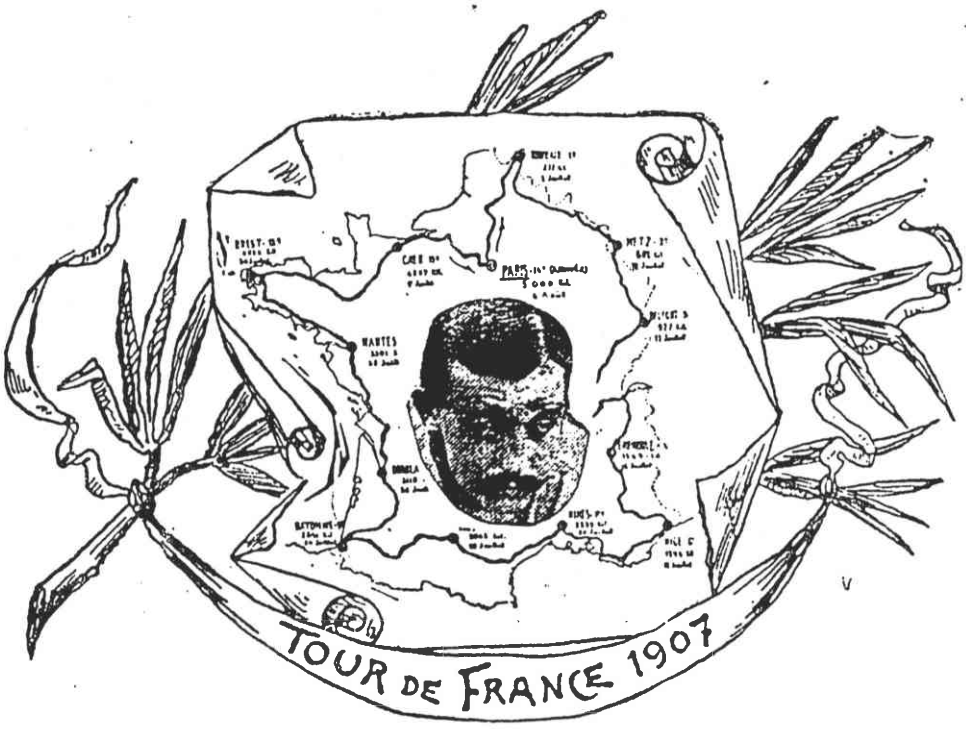
331 kilomètres. — 6 juillet

Les concurrents du Tour de France sont partis, ce matin, pour Belfort. — L'escalade du Ballon d'Alsace nous permet de prévoir une lutte magnifique. — Qui succédera à Pottier, Garrigou, François Faber, Emile Georget, et passera en tête devant le monument Pottier?



BALLON d'ALSACE
Une Borne-frontière

Résumé de la troisième étape du tour de France et photographie du ballon d'Alsace, *L'Auto journal,* 6 juillet 1911.



PETIT-BRETON
Le vainqueur de la grande épreuve, premier du classement général et premier des machines poinçonnées.

Cartes de France et portraits de Petit-Breton, vainqueur des tours de France 1907 et 1908, *L'Auto*, 6 août 1907 et 8 août 1908.



LA COURSE ET L'HOMME

AUTOUR DU TOUR

Délicate attention

A l'occasion du passage du Tour de France à Maury, de très sportifs instituteurs ont eut la bonne idée de faire faire à leurs élèves, une composition française, ayant comme sujet la grande randonnée.

Nous sommes heureux de pouvoir reproduire ici même la composition du jeune François Coumès, âgé de douze ans, ainsi que l'illustration dont il accompagna son récit, réellement très amusant, très vécu.

COUMES
François
âgé de 12 ans
Ecole de garçons
de Maury
(Pyr. Orientales)

COMPOSITION FRANCAISE

Le Tour de France cycliste

Des coureurs cyclistes du Tour de France ont traversé hier votre village. - Vous avez assisté à leur passage. - Décrivez ce que vous avez vu. - Réflexions. - Illustrez.

DEVELOPPEMENT

On sait qu'à présent des cyclistes font le Tour de France, et comme mon village, Maury, est très éloigné du lieu où l'on part, ce n'est que mercredi 16 juillet, que les journaux ont annoncé leur arrivée.

Il y avait quelques jours que cela se savait, ce qui avertit tous les villageois de leur arrivée subite et matinale. A 3 heures du matin, déjà, la rue était en mouvement ; quand je fus arrivé sur la route où devaient passer les coureurs, les bords de la route étaient garnis de curieux.

On voyait de grandes automobiles contenant des médecins faisant un tapage infernal et marquant aussi l'arrivée des champions : à chaque instant on en voyait qui passaient, avec une rapidité extraordinaire, portant des petits drapeaux à l'avant. Enfin au loin, un nuage de poussière s'éleva, au même instant la foule cria, comme si c'était une seule personne : «les voici». En effet, le regard permit de distinguer au loin une colonne de bicyclettes avançant peu à peu : les coureurs furent bientôt devant nous. Les gens regardaient derrière le dos des vaillants cyclistes, pour regarder le numéro, qui servait à connaître leur nom : ce fut celui du premier que l'on regarda : «C'est le numéro 31, s'écrièrent les curieux, c'est Faber ! il est premier !». Ensuite, on vit ceux qui le suivaient, ils étaient courbés sur leurs légères bicyclettes, sans doute pour éviter la poussière : leurs cuisses et leurs jambes étaient noires, brûlées par le soleil.

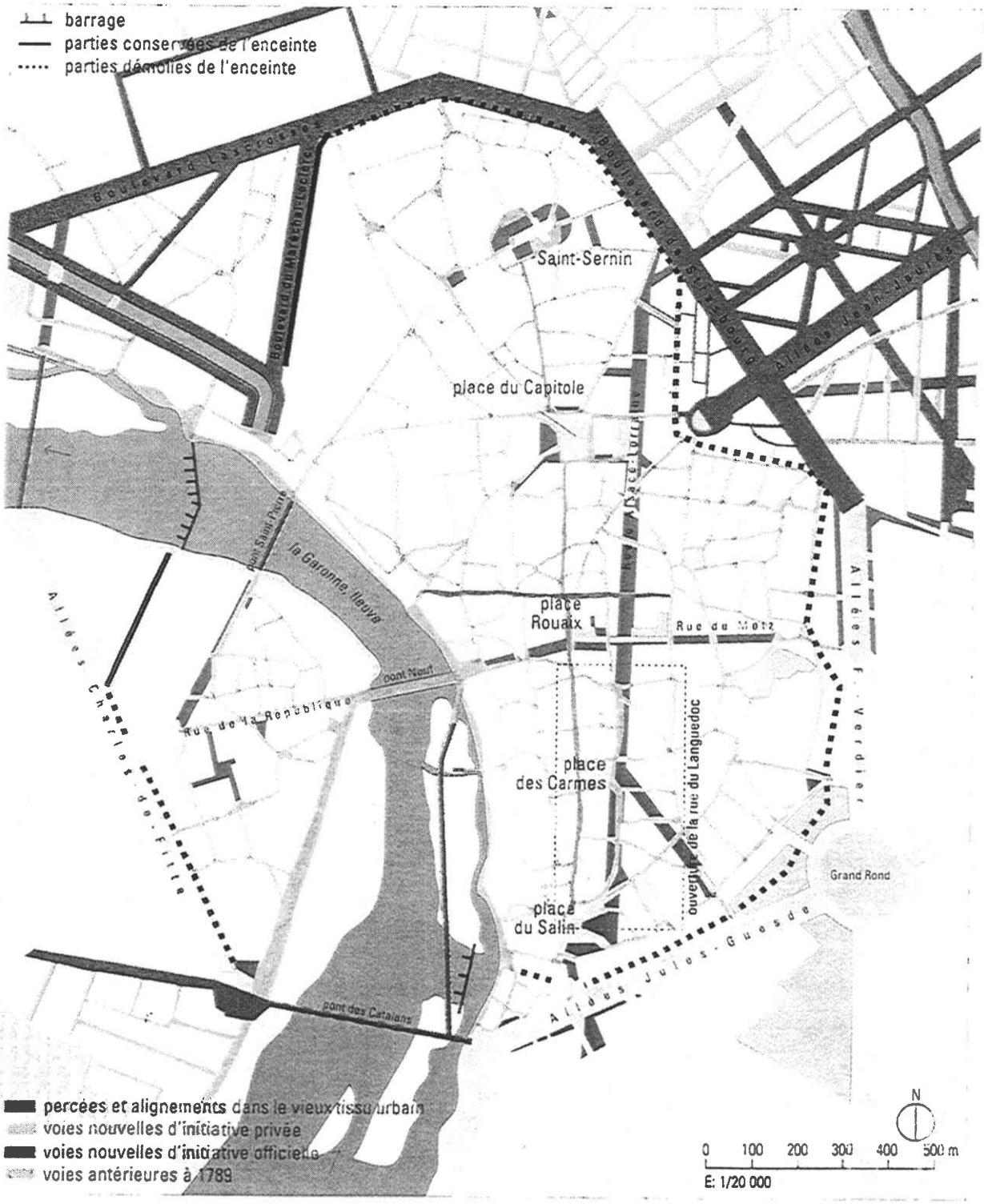
Une fois tous les vaillants champions passés, la foule diminua et ceux qui restèrent ne purent voir que les trainards, qui augmentaient la vitesse de leur bicyclette pour atteindre les premiers, lesquels étaient déjà à une grande distance.

Ces gens devaient être courageux, ils montrent non seulement la vaillance de l'homme mais aussi son endurance : ils doivent faire des courses pour gagner de l'argent et ensuite pour faire connaître la marque des bicyclettes qui sont estimées les meilleures, et pour faire aussi connaître le génie français. Nous devons aimer ces vaillants cyclistes, et s'ils passent dans notre village, nous devrons les aller voir avec le plus grand plaisir.

*

N'est-ce pas que cette narration d'un enfant de douze ans est touchante. Tous nos compliments au jeune François Coumès en même temps que nos sincères félicitations à ses professeurs sportifs.

L'Auto, juillet 1910.



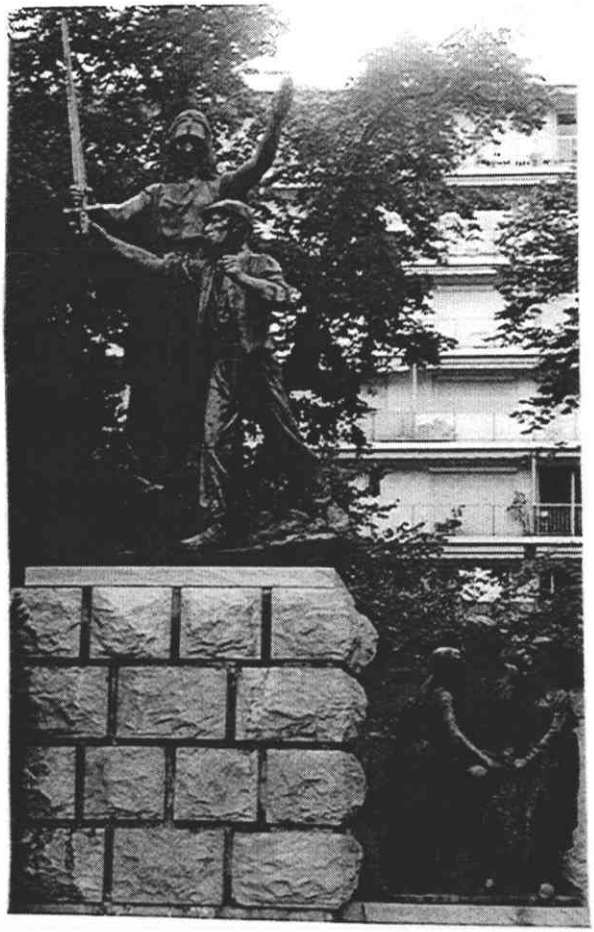
PLAN DE TOULOUSE. Les percées et voies nouvelles du XIXe siècle.
(Source : J.-L. Pinol, *Atlas historique des villes de France*, Hachette, 1996).



CARTE POSTALE. Toulouse : angle des rues de Metz et des Marchands, vers 1890. (Source : J.-L. Pinol, *Atlas historique des villes de France*, Hachette, 1996).



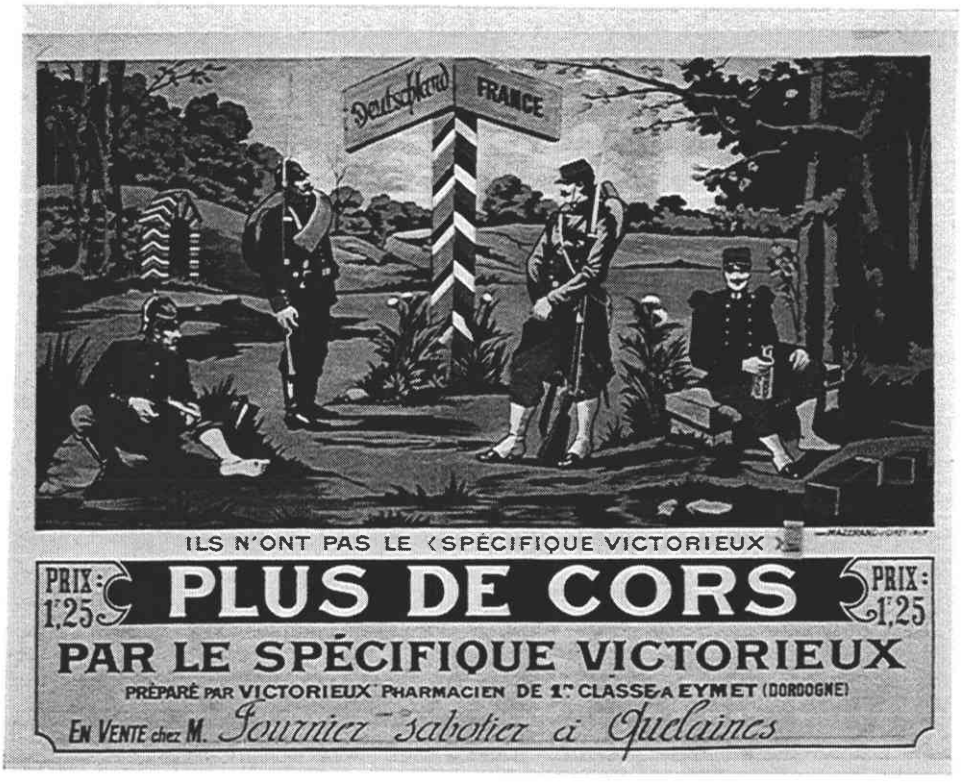
1- *Monument aux morts de Tarbes* (Hautes-Pyrénées), « Aux enfants des Hautes-Pyrénées morts pour la patrie », mis en place en 1901 (délibération municipale du 6 mars 1901), entouré d'obus après la première guerre mondiale.





2- Dans les années trente, le monument aux morts est enlevé de la place centrale de Tarbes et installé sur des allées latérales (actuelle avenue du général Leclerc). Le monument est aussi modifié. Aspect général actuel et détail, Photo C. Vincent.

1- Affiche publicitaire *Pharmacien Victorieux* (Eymet, Dordogne), « Ils n'ont pas le Spécifique Victorieux », 101 x 130 cm, imp. Mazerand, Cirey (Meurthe et Moselle), 1903, coll. Bibliothèque Forney, Paris, EST 17-3906.



2- Affiche publicitaire *Cycles Barré*, « Edouard VII, Nicolas II et le président Fallières, sur cycles Barré, rencontrent Guillaume II à la frontière franco-allemande », 125 x 160 cm, affiche de Courtois, 1907, coll. Bibliothèque Forney, Paris, E 198-297.

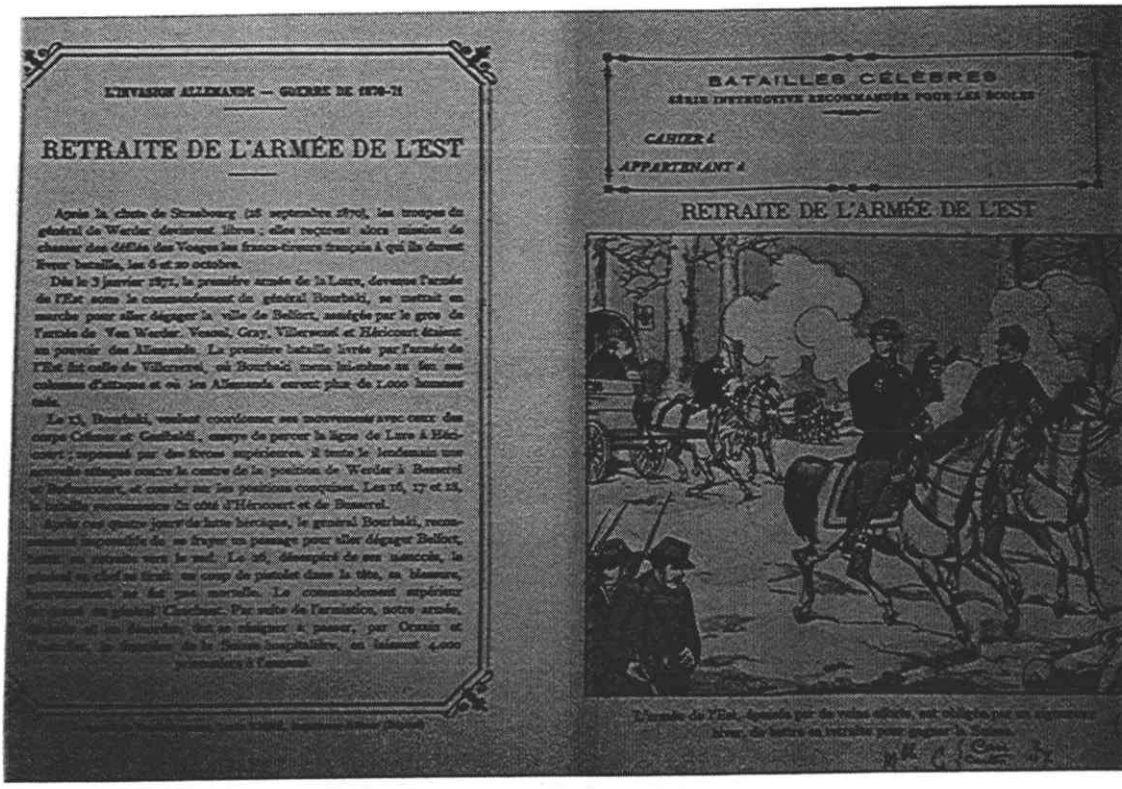




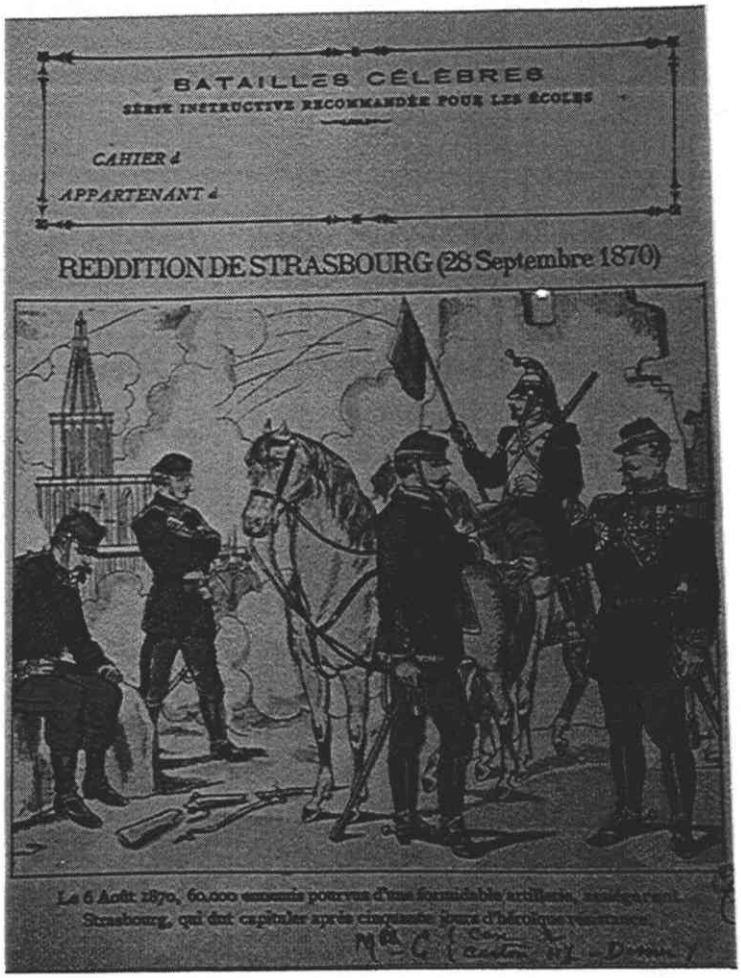
1- Affiche publicitaire *Société Générale* (Aubenas, Ardèche), « La Victorieuse, poudre alsacienne », 85 x 66 cm, imp. Charles Verneau, Paris, 1896, coll. Bibliothèque Forney, Paris, 215-211.



2- Affiche publicitaire *J. et A. Dupuy* (Condom, Gers), « Le Moscovite, Armagnac du couronnement », 156 x 117 cm, imp. Lemercier, Paris, 1895, coll. Bibliothèque Forney, Paris, 214-817.



1- Protège-cahier, série les batailles célèbres, *L'invasion allemande, Guerre de 1870-1871*, « Retraite de l'armée de l'Est », imp. Louis Vagné, imagerie de Pont-à-Mousson, s. d., coll. Musée national des Arts et Traditions populaires, Paris.



2- Protège-cahier, série les batailles célèbres, *L'invasion allemande, Guerre de 1870-1871*, « Reddition de Strasbourg, 28 septembre 1870 », imp. Louis Vagné, imagerie de Pont-à-Mousson, s. d., coll. Musée national des Arts et Traditions populaires, Paris.



L'INVASION DE 1814

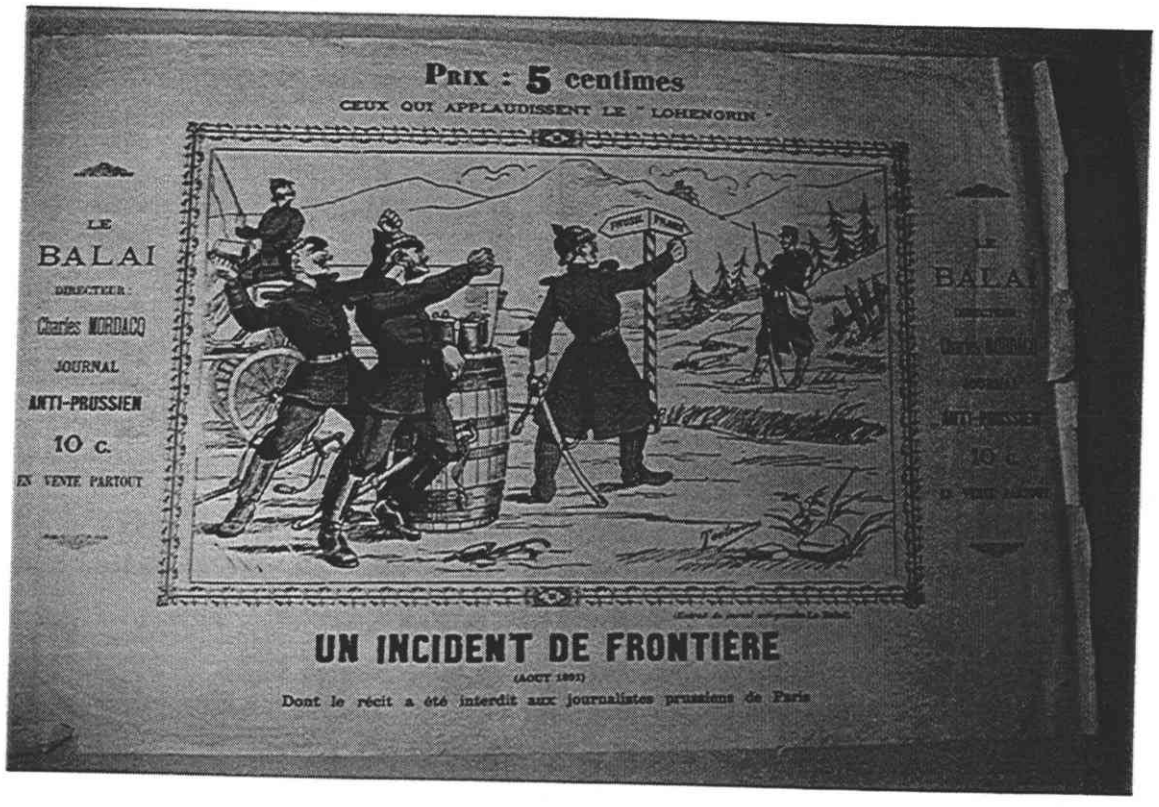
Gustave Ducoudray, « L'invasion de 1814 », *Cent récits d'histoire de France*, Hachette, 1887.



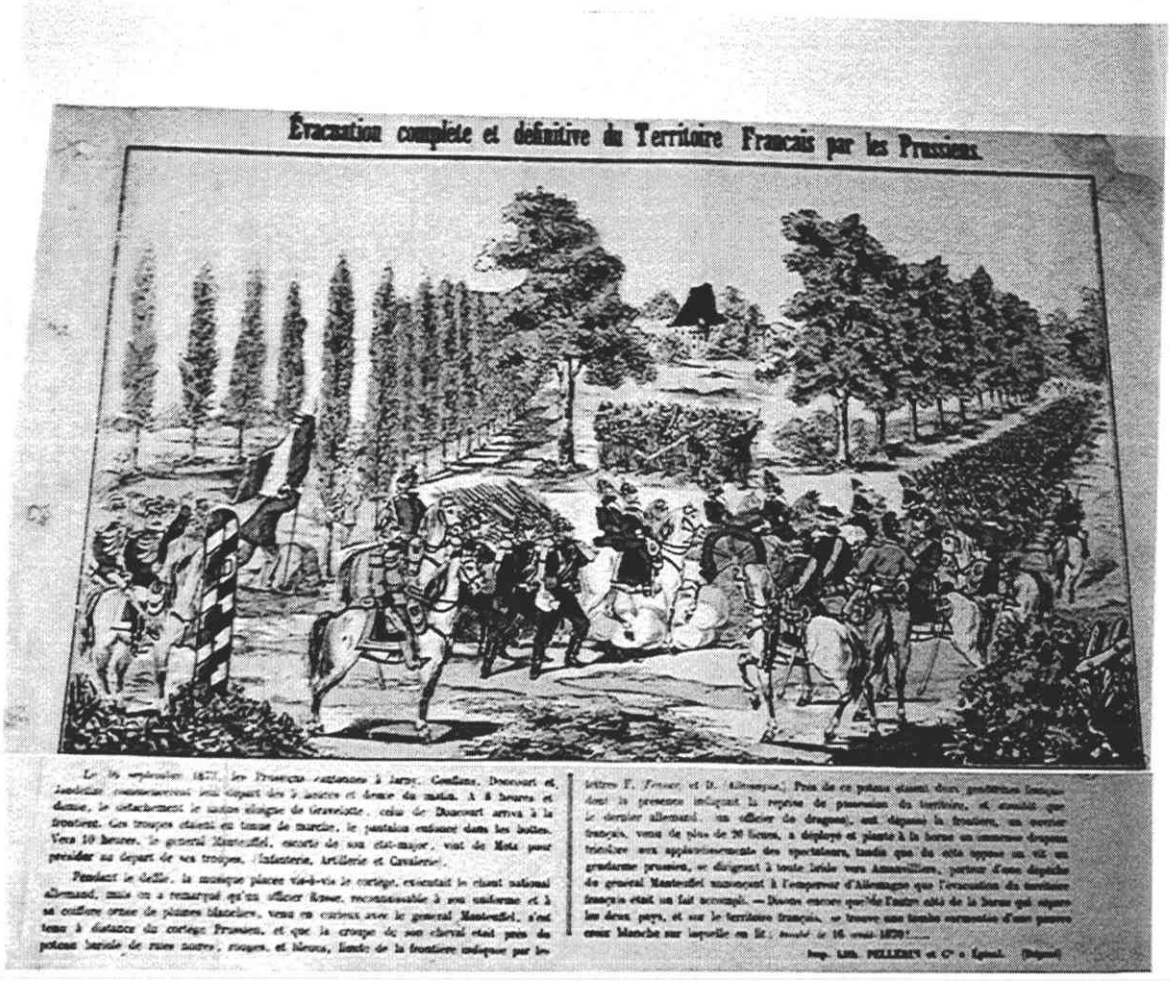
F. Reinhard, « Strasbourg après le bombardement, 1870 », photo J. Greiner, Bischwiller, coll. Cabinet des Estampes et des Dessins de Strasbourg, photo N. Fussler.



D. Verden, « Famille alsacienne émigrant en France », vers 1871, bois gravé d'après un dessin de A. Lamy, format 21,2 x 31,7 cm, coll. Cabinet des Estampes et des Dessins de Strasbourg, photo N. Fussler, inv. CE XXVIII-130.



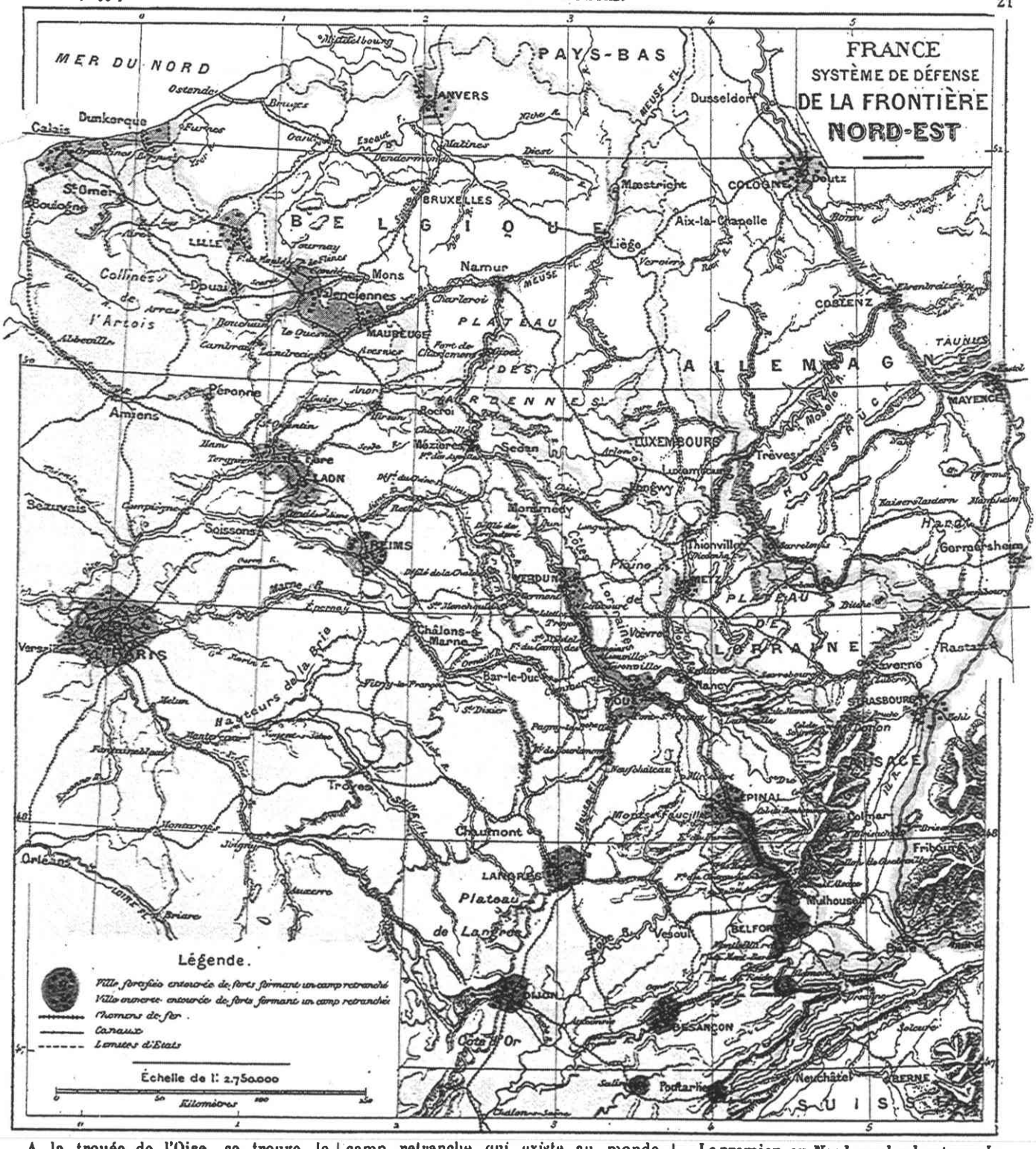
Chromolithographie, Toutencrins, « Un incident de frontière, août 1891 », 505 x 328 cm, Journal anti-prussien *Le Balai*, 1891, coll. Musée national des Arts et Traditions populaires, C4-5039-1287



Le 16 septembre 1873, les Prussiens cantonnés à Jarny, Conflans, Doncourt et Jandelize commencèrent leur départ dès 5 heurs et demie du matin. A 8 heures et demie, le détachement le moins éloigné de Gravelotte, celui de Doncourt arriva à la frontière. Ces troupes étaient en tenue de marche, le pantalon enfoncé dans les bottes. Vers 10 heures, le général Manteuffel, escorté de son état-major, vint de Metz pour présider au départ de ses troupes (Infanterie, Artillerie et Cavalerie).

Pendant le défilé, la musique placée vis-à-vis le cortège, exécutait le chant national allemand, mais on a remarqué qu'un officier Russe, reconnaissable à son uniforme et à sa coiffure ornée de plumes blanches, venu en curieux avec le général Manteuffel, s'est tenu à distance du cortège Prussien, et que la croupe de son cheval était près du poteau bariolé de raies noires, rouges, et bleues, limite de la frontière indiquée par les lettres F. (France) et D. (Allemagne). Près de ce poteau étaient deux gendarmes français dont la présence indiquait la reprise de possession du territoire, et aussitôt que le dernier allemand, (un officier de dragons), eut dépassé la frontière, un ouvrier français, venu de plus de 20 lieues, a déployé et planté à la borne un immense drapeau tricolore aux applaudissements des spectateurs, tandis que du côté opposé on vit un gendarme prussien, se dirigeant à toute bride vers Amanvilliers, porteur d'une dépêche du général Manteuffel annonçant à l'empereur d'Allemagne que l'évacuation du territoire français était un fait accompli. – Disons encore que de l'autre côté de la borne qui sépare les deux pays, et sur le territoire français, se trouve une tombe surmontée d'une pauvre croix blanche sur laquelle on lit : tombé le 16 août 1870 !...

Lithographie en couleur, « Evacuation complète et définitive du territoire français par les Prussiens », 284 x 378 cm, imp. Pellerin et Cie, Epinal, 1873, coll. Musée national des Arts et Traditions populaires, Paris, C-5386-1171.



A la trouée de l'Oise, se trouve le triangle défensif de *la Fère*-Laon-*Soissons*.

Enfin la trouée de Flandre, peu dangereuse, est en partie barrée par les défenses naturelles des collines d'Artois et de la vallée de la Somme.

63. Le camp retranché de Paris. — En troisième ligne, PARIS forme aujourd'hui le plus gigantesque camp retranché qui existe au monde. Le siège de 1870-71 a montré que l'enceinte et les forts détachés élevés par Thiers en 1840 étaient insuffisants contre l'artillerie nouvelle. Aussi a-t-on construit, aussitôt après la paix, de nouveaux forts *beaucoup plus éloignés que les anciens* et formant, à vrai dire, trois camps retranchés distincts.

Le premier, au *Nord*, sur les hauteurs de **Montmorency**, s'étend de la Seine au canal de l'Ourcq et protège *Saint-Denis* et la route de la basse Seine. Le second, à l'*Est*, entre le canal de l'Ourcq et la Marne, est établi sur les hauteurs de Vaujours et de Chelles, et comprend le plateau d'Avron, célèbre par les batailles de 1870. Enfin, le troisième, au *Sud*, protège

Pierre Foncin, « France. Système de défense de la frontière Nord-Est », *La troisième année de géographie. Les cinq parties du monde,* Armand Colin, 1888, page 21, coll. Musée de l'Ecole, Carcassonne.



Fig. 25. **Types français.**

Pêcheur. 2, 3. Normands. 4, 5. Bretons. 6, 7. Alsaciens. 8. Paysan 9, 10. Maconnaises. 12. Béarnais. 14. Hussard. 16. Cuirassier. 19. Génie.
du Centre. 11. Bourbonnaise. 13. Marin. 15. Dragon. 17. Infanterie. 20. Artillerie
18. Zouave. 21. Gendar

Pierre Foncin, « fig. 25 - Types français », *Les cinq parties du monde. Cours moyen de géographie,* Armand Colin, 1887, page 102, coll. Musée de l'école, Carcassonne.



1- Calendrier publicitaire 1881 et carte de France, « Carte générale de la France - Chemins de fer, offerte par les principales maisons de commerce de Rouen », 76 x 99 cm, imp. M. Hauteur, 1880, coll. Bibliothèque Forney, Paris, 214-810.

LA NOUVELLE CARTE DE FRANCE

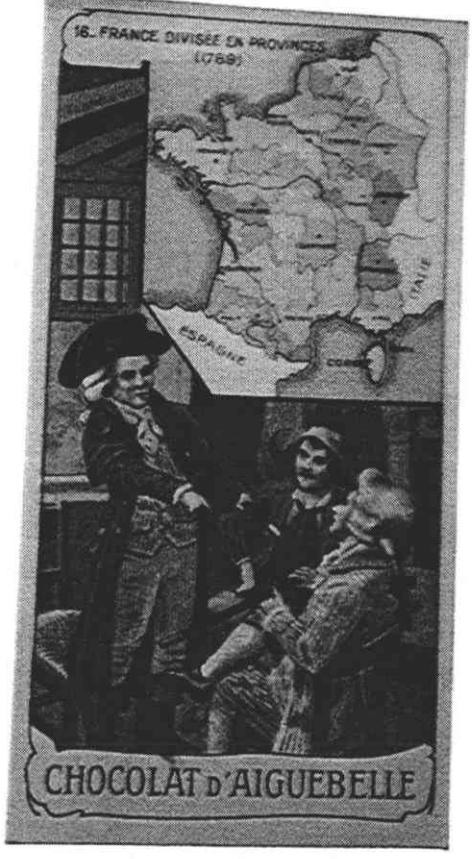
Le gouvernement français vient de faire défense aux éditeurs de publier désormais des cartes de notre Patrie indiquant les provinces cédées à l'Allemagne avec une teinte spéciale. (...) On n'apprendra plus à nos petits écoliers l'histoire de nos désastres, on leur enseignera que leur terre natale va de Brest à Nancy, que la Marseillaise a été composée dans une ville allemande et que le grand Kléber est né sur les confins d'une province de la Confédération germanique. (...)

Instituteurs de la troisième République votre tâche consiste à effacer les souvenirs de l'année terrible. On vous dira qu'ils sont bons à retenir parce qu'ils renferment de salutaires enseignements : n'en croyez rien. Si vos confrères d'outre-Rhin ont formés les générations depuis trois quarts de siècle en leur montrant une carte systématiquement altérée, c'est parce que l'Allemagne avait, en effet, droit à une revanche. Elle l'a eue : aujourd'hui, elle demande la paix et se déclare repue.

C'est en vertu de ce raisonnement que les maîtres d'école français n'auront désormais plus le droit de dire aux enfants : « l'Alsace et la Lorraine annexées de force à l'empire allemand en 1871n restent attachées de cœur à la mère patrie ; ce coin noir que vous voyez à l'extrémité Est de la carte indique la place que ces deux provinces fidèles occupaient jadis et que nous leur garderons jusqu'au jour de la délivrance ». (...)

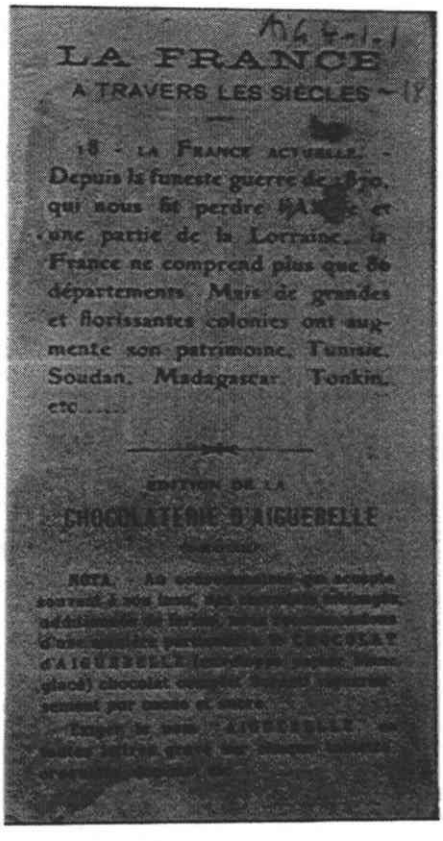
Et pendant que nous mutilerons des noms entrés dans l'histoire de France, les pédagogues prussiens, bavarois, saxons, badois et wurtembergeois reconstitueront, d'après une carte teintée en couleurs variées, le saint empire germanique et montreront à leurs élèves le chemin de la Franche-Comté, de la Bourgogne et de la Flandre.

2- Paul Leser, « La nouvelle carte de France », extrait de *L'Alsacien-Lorrain*, 10décembre 1882, 3e année, n°71.





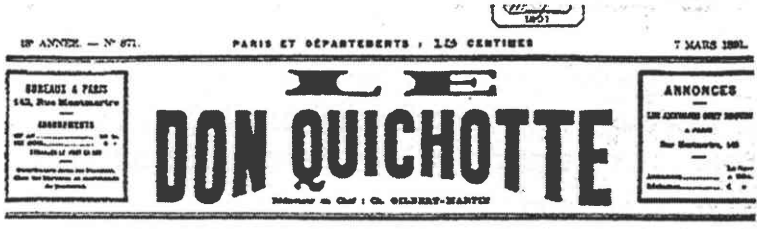




Cartes publicitaires *Chocolaterie d'Aiguebelle* (Drôme), série « La France à travers les siècles », 18 cartes, format 5 x 8 cm, recto : carte de France et image ; verso : texte historique et références publicitaires, coll. Musée national des Arts et Traditions populaires, Paris, AIG-241- images 1 à 18.



1- Dessin satirique, « L'Alsace et la Lorraine repeintes au bleu de Prusse », *L'Eclipse*, 1871, Photo Jourdes-Edimages, Paris.

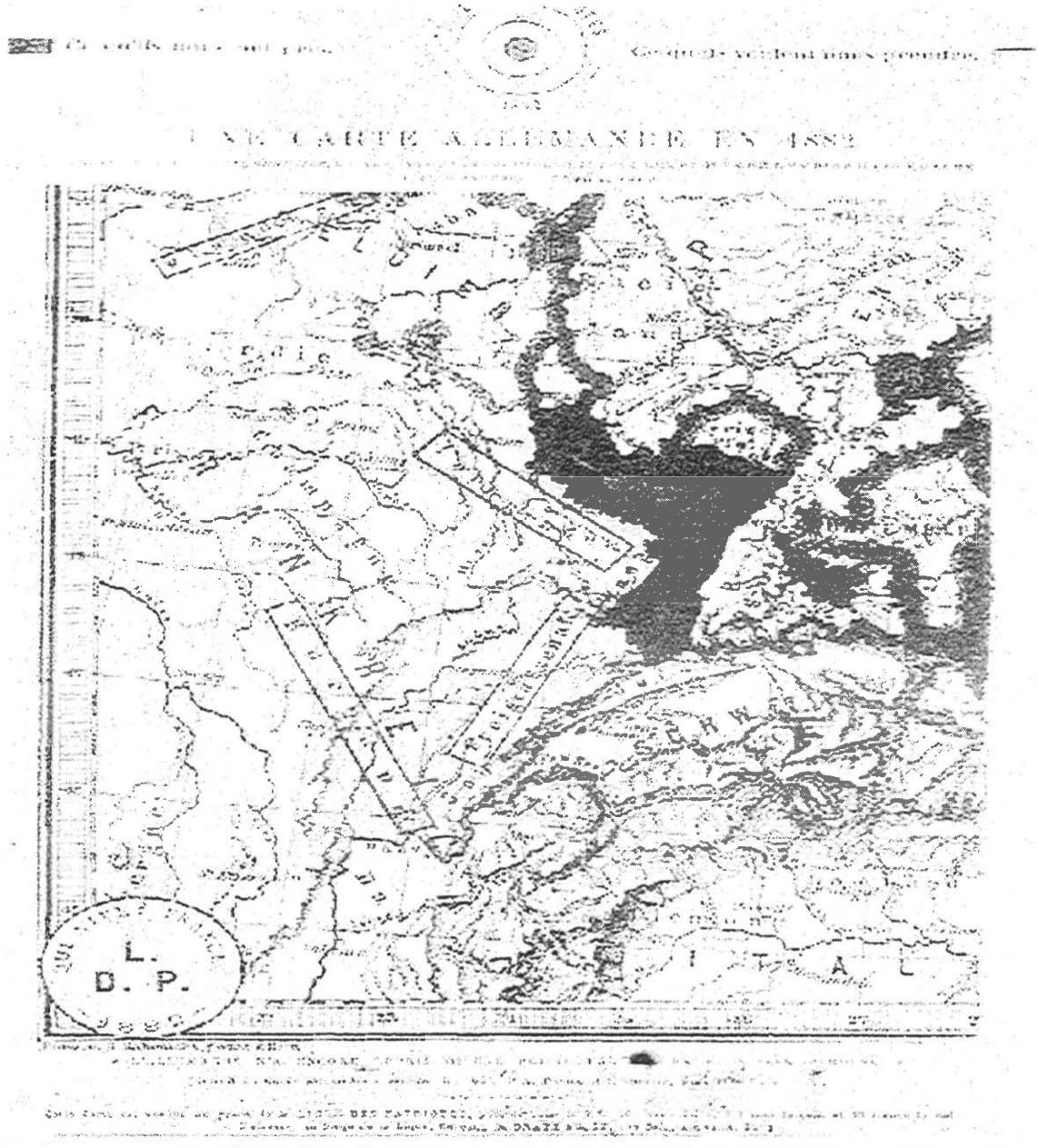


LA PRESSE REPTILIENNE, par GILBERT-MARTIN



2- Dessin satirique, Gilbert Martin, « La presse reptilienne », *Don Quichotte*, 7 mars 1891, coll. BNF, Paris.

1- « Une carte allemande en 1882 », extraite de *L'atlas élémentaire* Hermann Habernicht, Gotha, 1882, publié par La Ligue des patriotes.



2- Paul Leser, « Un nouvel accès de revanche », *L'Alsacien-Lorrain*, octobre 1882.

UN NOUVEL ACCES DE REVANCHE

Ceci ne vous en déplaise, est le titre que la *Saarbrücker Zeitung* donne à un article consacré à une critique amère et venimeuse de la carte de l'empire germanique, extraite de l'atlas de Habernicht et répandue à des milliers d'exemplaires par la Ligue des Patriotes. Le journal quotidien de Sarrebrück accuse d'abord « L'ANE FRANÇAIS », qui s'est chargé d'éditer ce curieux document, d'avoir pris pour une carte moderne ce qui n'est en réalité qu'une carte historique : « La Bourgogne, la Franche-Comté, la Lorraine et la Flandre sont naturellement comprises dans l'Allemagne ; puisqu'elles lui ont appartenu naguère ».

Et le confrère rhénan ajoute : « En lisant ces noms, L'ANE a crié à ses camarades : - Voyez quels projets nourrissent ces gens-là. Non contents de nous avoir pris l'Alsace et une partie de la Lorraine, ils veulent nous enlever le reste... Malheur ! malheur ! » (...).

La ligne de la **Méditerranée** par **Dijon**, **Lyon**, **Marseille**, *Toulon*, **Nice**. — Avant **Marseille**, une ligne s'en détache et va jusqu'en **Espagne**;

La ligne d'**Italie** par **Dijon**, *Mâcon*, *Chambéry*; — elle franchit les *Alpes* par le tunnel dit du *Mont-Cenis*;

La ligne de **Suisse** par **Dijon**;

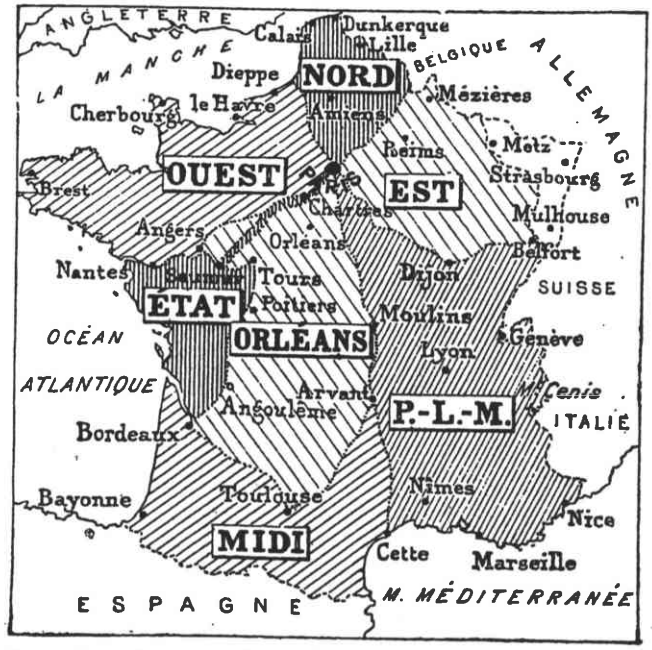
La ligne de **Suisse** par **Belfort**;

La ligne de **Strasbourg** et d'**Allemagne** par **Nancy**;

La ligne de **Belgique** par **Saint-Quentin**;

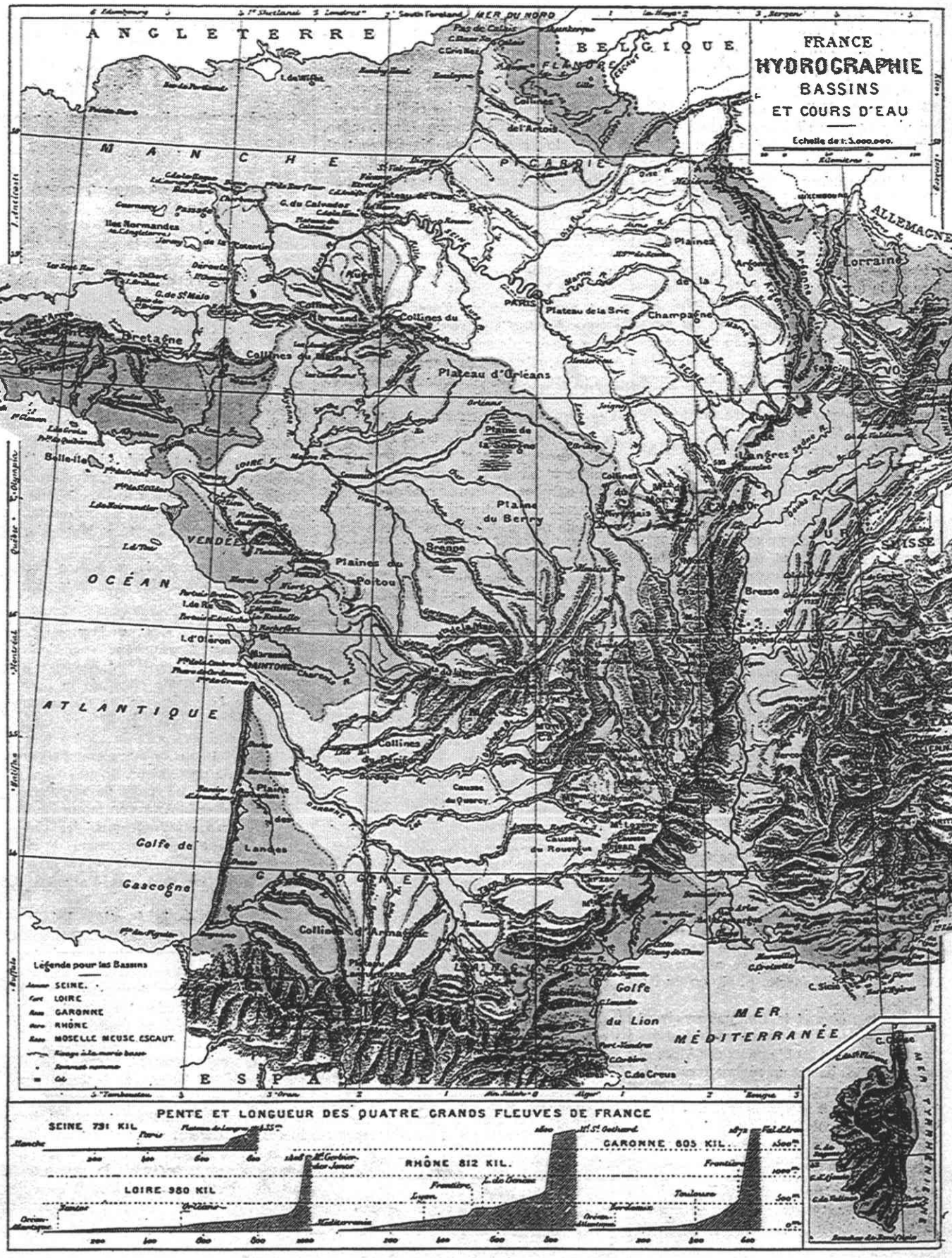
La ligne de **Lille** et de **Belgique** par **Amiens**;

La ligne de la **mer du Nord** par **Amiens**, **Boulogne**, **Calais**. C'est par cette ligne qu'on va en **Angleterre** en s'embarquant à **Boulogne** ou à **Calais**.

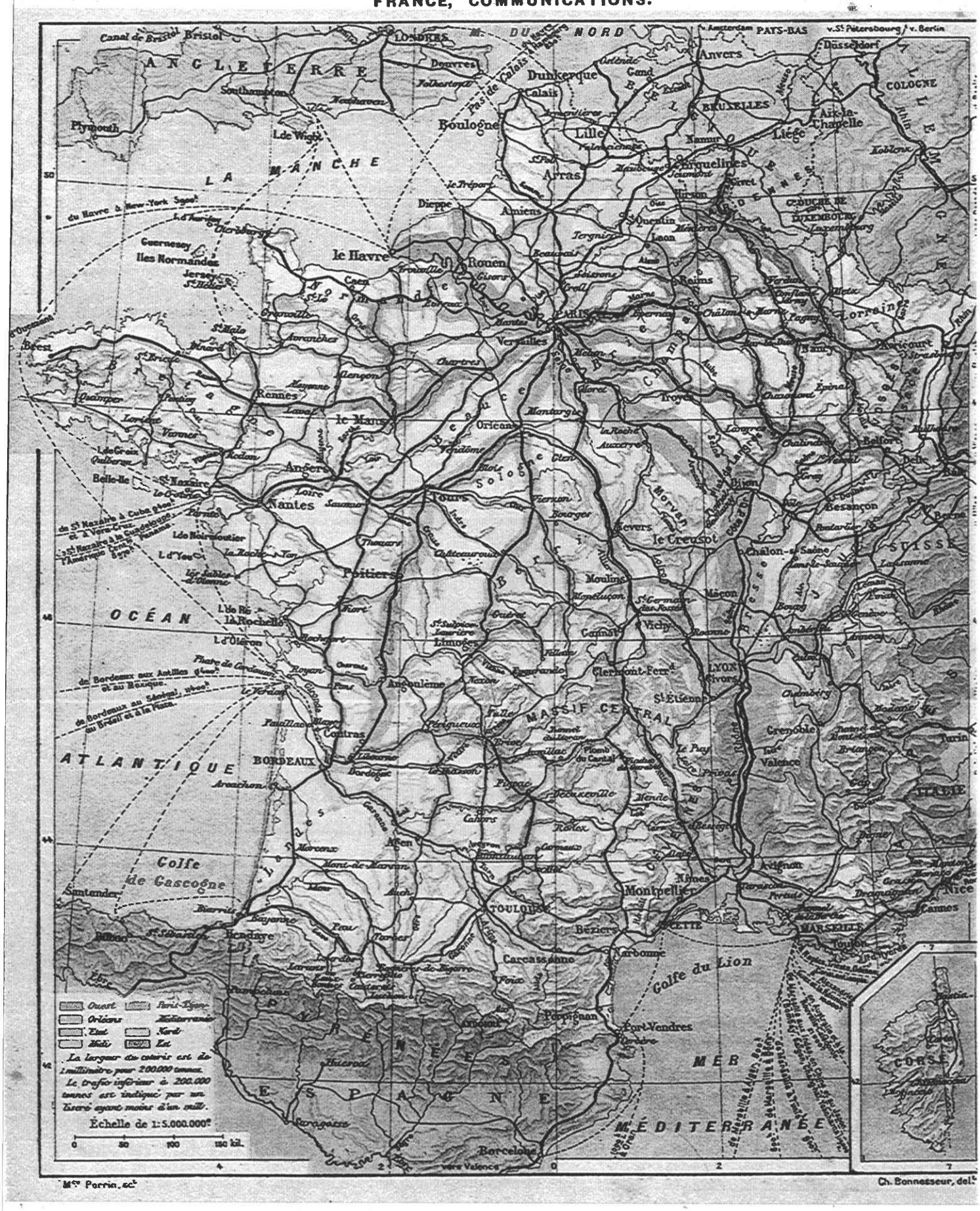


Grands réseaux des chemins de fer français.

Lemonier, Schrader, Dubois, « Grands réseaux des chemins de fer français », *Cours supérieur de géographie*, Hachette, 1894, page 77. Coll. Musée de l'école, Carcassonne.



Pierre Foncin, « Carte de France. Hydrographie, bassins et cours d'eau », *Les cinq parties du monde. Cours moyen de géographie,* Armand Colin, 1887, page 7, coll. Musée de l'école, Carcassonne.

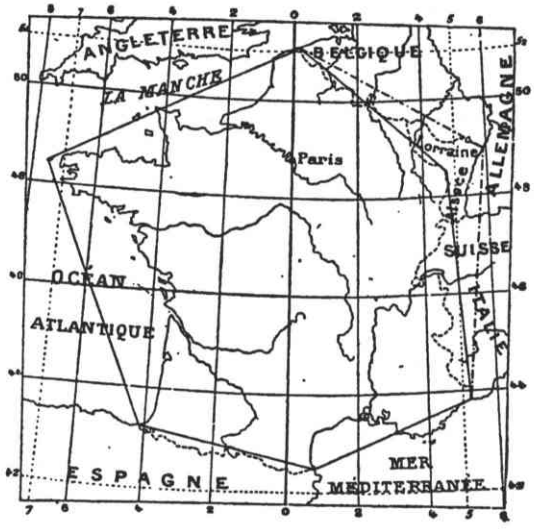


Lemonier, Schrader, Dubois, « Carte de France. Communications », *Cours moyen de géographie*, Hachette, Paris, 1900, page 24, coll. Musée de l'école, Carcassonne.

2. Dans ses grands traits elle présente la forme d'une figure géométrique de *six côtés* ou *hexagone*.

3. Trois de ces côtés sont bordés par la *mer* : **mer du Nord** et **Manche**, au Nord et au Nord-Ouest ; **océan Atlantique**, à l'Ouest ; **Méditerranée**, au Sud-Est.

Deux sont dessinés par des *montagnes* : **Pyrénées**, au Sud-Ouest ; **Alpes, Jura, Vosges**, au Sud-Est et à l'Est. Ce sont là des limites naturelles.



4. Le sixième côté est formé par une *ligne conventionnelle* qui va des **Vosges** à la **mer du Nord**.

5. La France confine : à l'**Espagne**, dont elle est séparée par les Pyrénées ; à l'**Italie**, dont elle est séparée par les Alpes ; à la **Suisse**, dont elle est séparée par le Jura ; à l'**Allemagne** et à la **Belgique**.

6. Telle qu'elle est aujourd'hui, la France embrasse une étendue de 536 000 kilomètres carrés (**Corse** comprise). Elle est *dix fois* plus petite que la *Russie d'Europe*, un peu plus petite que l'*Allemagne* depuis 1871, et *dix-neuf fois* plus grande que la *Belgique*. Elle est au *cinquième rang* en Europe par l'étendue de son sol.

Du Nord au Sud, elle a *1 000 kilomètres* ; de l'Est à l'Ouest, *900 kilomètres* environ.

7. Avant la désastreuse guerre de 1870, la France était plus grande et comprenait l'**Alsace** et une partie de la **Lorraine**, qui lui ont été enlevées par les Allemands.

416. **Limites.**—Les limites de la France sont : au nord-ouest, la *Manche* ; à l'ouest,

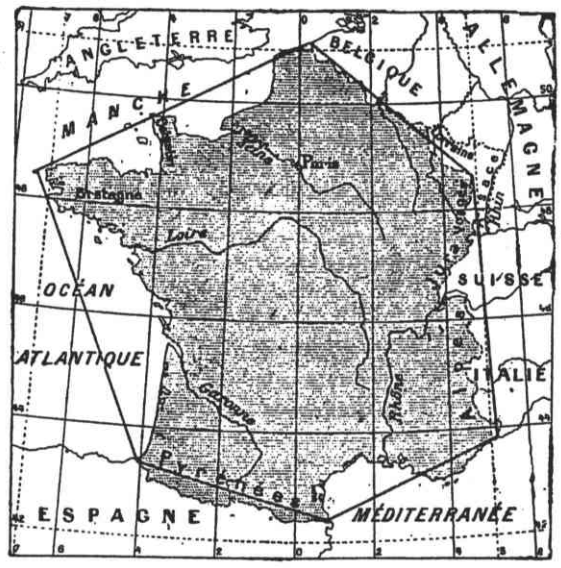


Fig. 253. — FORMES ET LIMITES DE LA FRANCE

La France a la forme d'un hexagone à peu près régulier : trois de ses côtés sont baignés par des mers, mer du Nord et Manche, Océan Atlantique, Méditerranée ; trois sont bordés par des terres, Espagne au sud-ouest, Italie et Suisse à l'est, Allemagne et Belgique au nord-est.

l'*Océan Atlantique* ; au sud, les *Pyrénées* et la *Méditerranée* ; à l'est, les *Alpes*, le *Jura* et les *Vosges* ; au nord-est, une *ligne conventionnelle*, allant des Vosges à la mer du Nord, et la *mer du Nord*.

La France, dans ces limites, présente la forme d'un hexagone à peu près régulier : trois de ses côtés sont baignés par la mer ; trois sont bordés par des terres.

Par ses frontières continentales la France touche à l'*Espagne*, au sud-ouest ; à l'*Italie*, au sud-est ; à la *Suisse*, à l'est ; à l'*Allemagne* et à la *Belgique*, au nord-est. Elle est voisine de l'Angleterre dont la Manche la sépare.

Avant 1871, la France possédait l'Alsace et la Lorraine tout entière ; elle longeait la rive gauche du Rhin depuis Huningue, près de Bâle, jusqu'au confluent de la Lauter. Au moment de la Révolution, elle s'étendit jusqu'au Rhin, de Bâle à la mer du Nord, et même le dépassa : le Rhin, ancienne limite de la Gaule, est considéré comme la frontière naturelle de la France au nord-est.

1- Lemonier, Schrader, Dubois, « La France. Situation, limites, étendue, aspect général», *Cours moyen de géographie*, Hachette, 1900, page 5, coll. Musée de l'école, Carcassonne.

2- Lemonier, Schrader, « La France. Formes et limites», *Cours supérieur de géographie. Les cinq parties du monde*, Hachette, 1911, page 97, coll. Musée de l'école, Carcassonne.

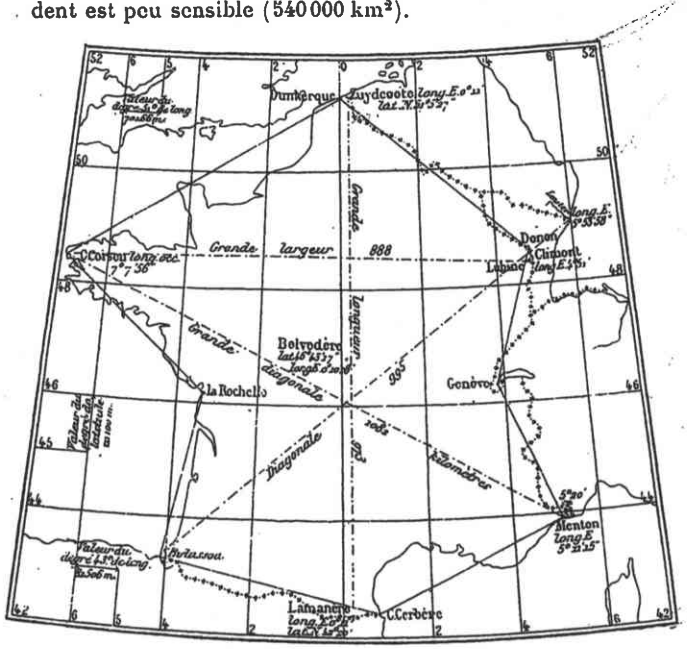
4. **Configuration.** Les contours de la France affectent la forme générale d'un **hexagone irrégulier**, dont les sommets sont : — au *nord*, la ville de Dunkerque; — à l'*ouest*, le cap Saint-Mathieu; — au *sud-ouest*, l'embouchure de la Bidassoa; — au *sud*, le cap Cerbère; — au *sud-est*, la ville de Menton, près de l'embouchure de la Roya; — au *nord-est*, le mont Donon, dans les Vosges (avant la perte de l'Alsace, le confluent de la Lauter et du Rhin).

5. **Harmonie des formes.** Si, considérant une carte de l'Europe, on compare la France avec les autres contrées, on doit conclure que c'est elle qui possède les formes extérieures les plus harmonieuses. C'est bien la contrée où les rapports sont les plus avantageux entre les terres et les mers, les montagnes et les plaines; celle qui jouit de la situation la plus heureuse, entre le climat méridional aux produits végétaux variés, et le climat septentrional, plus favorable au travail industriel, source de richesse et de puissance sociales. — Déjà Strabon, au IIe siècle, signalait cette harmonie du relief et des cours d'eau de la Gaule, et concluait en disant : « Personne ne peut douter que la Providence n'ait disposé ce pays avec intention et non au hasard. »

6. **Position astronomique.** La France est située dans l'*hémisphère boréal* et dans la *zone tempérée*. Elle s'étend de 42° 20′ à 51° 5′ de *latitude* septentrionale, — et de 5° 20′ de *longitude* orientale à 7° 8′ de longitude occidentale du méridien de Paris.

7. **Superficie.** La superficie de la France est, d'après des calculs récents, en nombre rond, de 537 000 kilomètres carrés (plus exactement 536 891), soit 8 000 km² de plus qu'on ne lui attribuait ordinairement.

Le territoire français est à peine la 1 000e partie du globe, la 250e partie des terres, et la 19e partie de l'Europe, où il occupe comme grand État le 5e rang après la Russie, dix fois plus étendue, la Suède-Norvège (775 000 km²), l'Autriche-Hongrie (675 000 km²), et l'Allemagne, dont l'excédent est peu sensible (540 000 km²).



France. — Coordonnées géographiques. Projection conique.

Sa longueur en *latitude* (du N. au S.) est de 973 km., et sa largeur en *longitude* (de l'E. à l'O.), de 888 km.

1- F.F, « La France, configuration, superficie, hexagone », *Géographie nationale, France et colonie,* manuel destiné à l'enseignement catholique, Librairie Charles Poussielgue, 1901, coll. Musée de l'école, Carcassonne.

GÉOGRAPHIE DE LA FRANCE

CHAPITRE PREMIER

APERÇU GÉNÉRAL

§ 1. La France : limites, montagnes et fleuves. — Superficie, population, climat et situation de la France.

42. Forme générale de la France. — La forme de la France est à peu près celle d'un *hexagone* ou figure à six côtés. — Il suffit de jeter les yeux sur les figures 10 et 12 pour reconnaître la vérité de cette observation.

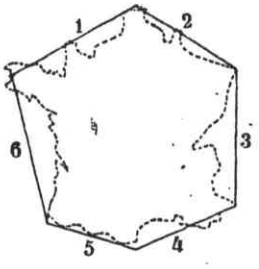


Fig. 10.

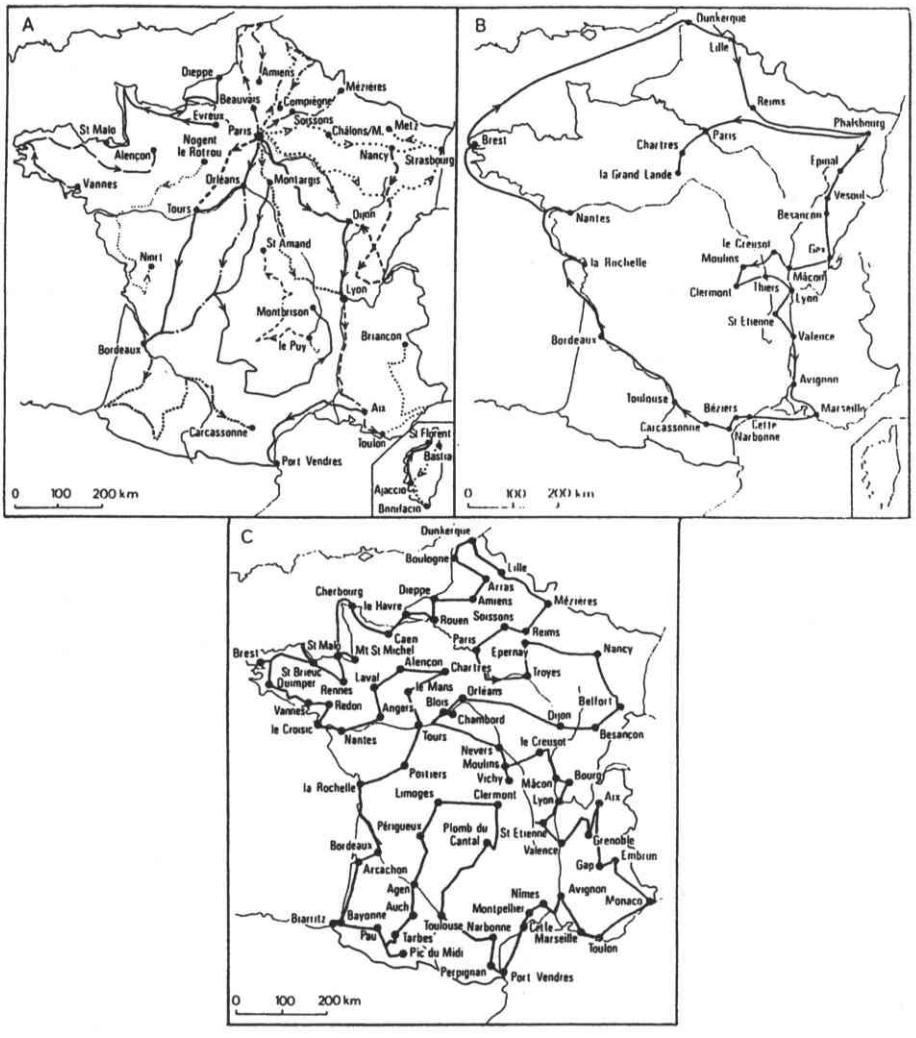
Dans la figure 10, la ligne ponctuée représente la forme réelle de la France, et les six lignes droites numérotées, la figure géométrique nommée *hexagone*.

43. Limites. — La France (Fig. 12) est limitée : au nord, par la Manche, le Pas-de-Calais, la mer du Nord et la Belgique; à l'ouest, par l'océan Atlantique; au sud ou midi, par les Pyrénées et la mer Méditerranée; enfin, à l'est, par les Alpes, le Jura, les Vosges et une partie de l'Allemagne.

Remarque. A diverses époques, la France, appelée autrefois la Gaule, a possédé au nord le territoire compris entre la mer du Nord et le cours inférieur du Rhin (Fig. 12). Ces limites naturelles, connues sous le nom de *frontières du Rhin*, auraient dû former au nord les frontières de la France.

La ligne ponctuée qui nous sépare de la Belgique et de l'Allemagne n'est qu'une limite de pure convention.

2- Eysséric, « Chapitre premier, aperçu général et hexagone », *Géographie de la France,* éditions Charles Delagrave, 1886, coll. Musée de l'école, Carcassonne.



ITINERAIRES DIDACTIQUES AU XIXE SIECLE. A. *Voyage en France*, de Mme Amable Tastu (1846). B. *Le tour de la France par deux enfants*, de G. Bruno (1877). C. *Voyage en zigzags de deux jeunes Français en France*, de Gaston Bonnefont (1889). Source : E. Le Roy Ladurie, *Histoire des régions de France*, 2001, p. 335.

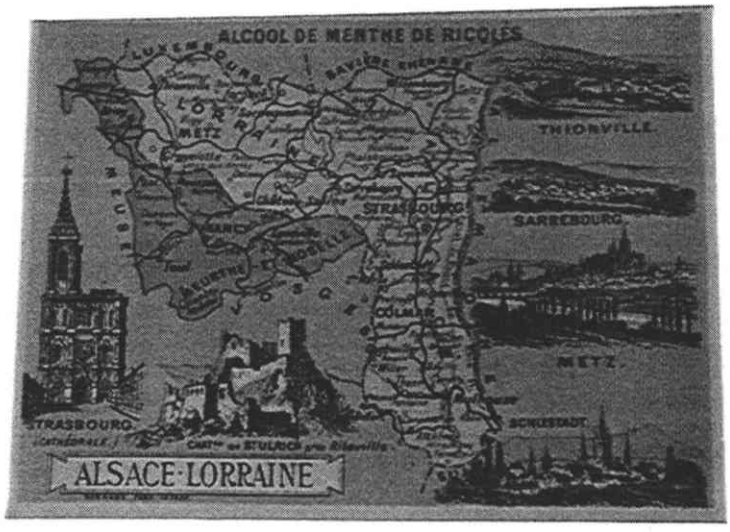




1- Carte publicitaire *Biscuits Pernot,* série Anciennes provinces françaises, « L'Alsace », imp. H. Laas et E. Pécaud, Paris, vers 1885, 36 cartes, format 10 x 6,8 cm, recto et verso, coll. Musée national des Arts et Traditions populaires, Paris, LA-19-995-1-869-1.



2- Carte publicitaire *Liebig*, « Alsace », vers 1885, coll. Musée national des Arts et Traditions populaires, Paris, 60-22-372-602.



3- Carte publicitaire *Ricqlès*, « Carte d'Alsace-Lorraine et de la Lorraine restée française », imp. Bognard, Paris, vers 1885, coll. Musée national des Arts et Traditions populaires, Paris, 995-1-2771-2.



1- Affiche publicitaire *La Revanche*, 69 x 40 cm, imp. Emile Lévy, Paris, s. d., vers 1895, coll. Bibliothèque Forney, Paris, 214894.

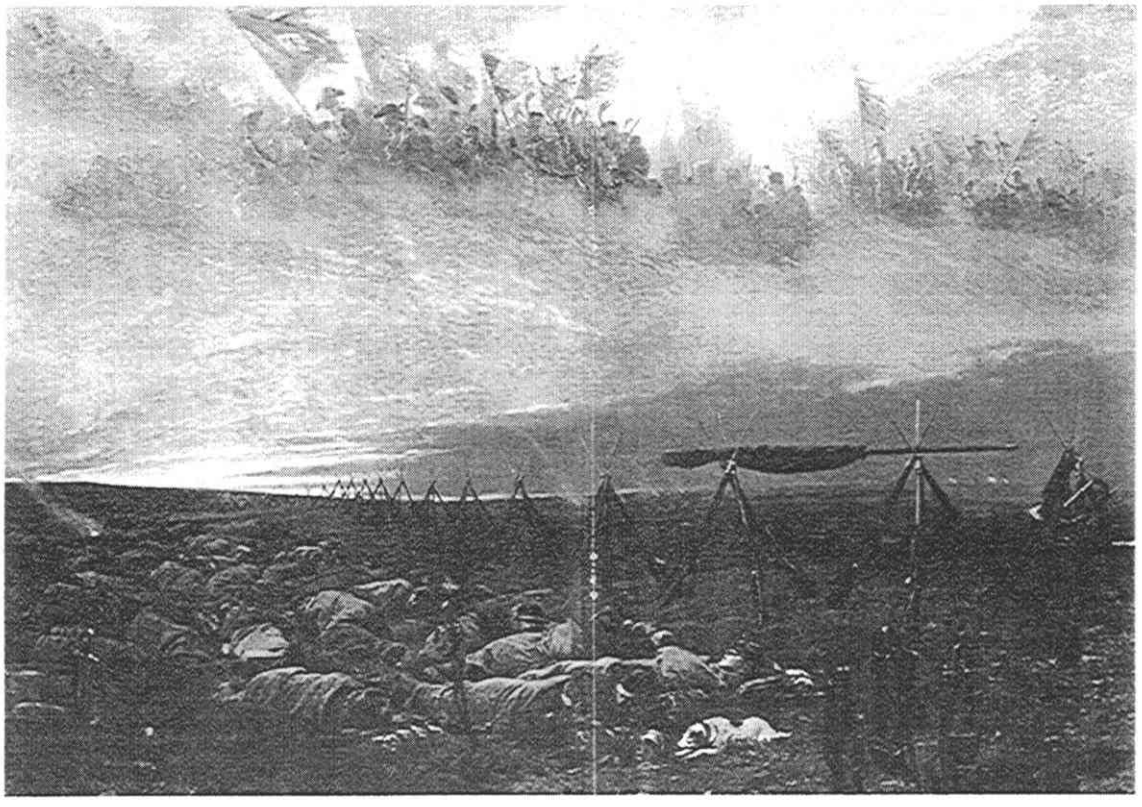


2- Affiche publicitaire *La France*, Jules Lermina, « Le chevalier de Lancy », 132 x 97 cm, imp. Charles Lévy, s. d., fin XIXe, coll. Bibliothèque Forney, Paris, 214793.



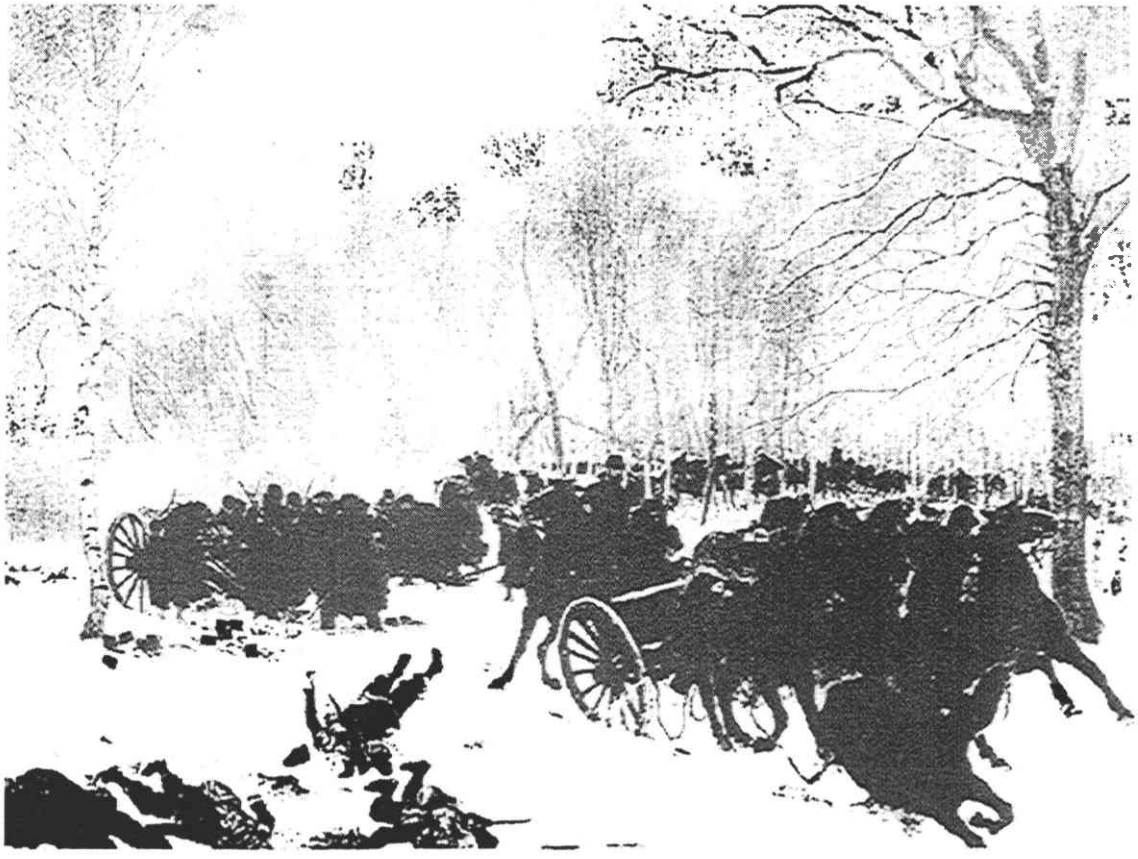
Dessin allégorique anonyme, « Strasbourg, l'Alsace et la France », vers 1900, coll. et photo BNU Strasbourg.

Annexe 7 – PEINTURE MILITAIRE ET PATRIOTIQUE.



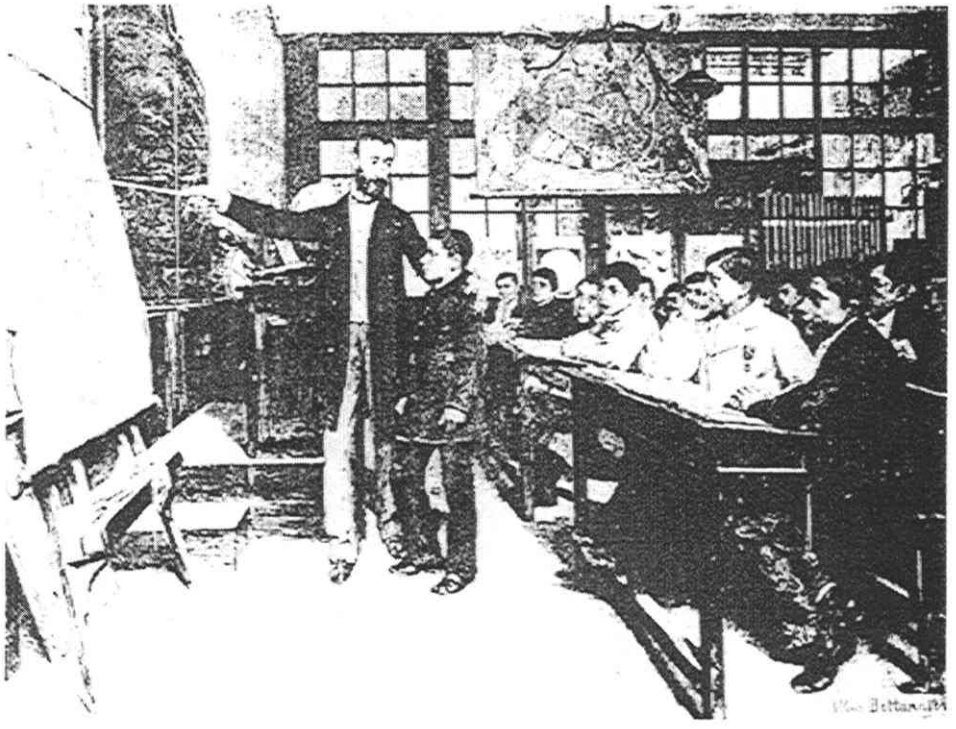
1- Edouard Detaille, *Le rêve*, 1888.

Annexe 7 – PEINTURE MILITAIRE ET PATRIOTIQUE.



2 - Edouard Detaille, *En retraite*, 1873.

Annexe 7 – PEINTURE MILITAIRE ET PATRIOTIQUE.



3- Albert Bettanier, *La tâche noire*, 1887.

TABLE DES MATIERES

ARCHIVES

Archives nationales 279
Archives du ministères des affaires étrangères 281
Archives de l'Armée de terre 284
Archives départementales de l'Aude 286
Archives départementales du Bas-Rhin 286
Archives préfectorales de la Haute-Garonne 287
Archives Départementales et Communales de Paris 287

SOURCES ICONOGRAPHIQUES

Fonds iconographique de la Bibliothèque Forney 291
Iconothèque des Arts et Traditions populaires 294
Bibliothèque nationale, Cartes et plans 298
Cabinet des Estampes et Dessins de Strasbourg 299
Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg 300

SOURCES IMPRIMEES

DISCOURS 302
CORRESPONDANCES 303
MEMOIRES 303
ESSAIS SUR « L'ALSACE-LORRAINE » 305
Ecrits de l'année 1870-1871 305
Ecrits des années 1872-1914 306
Essais juridiques 310
PRESSE 311
Chroniques et presse 311
Rapports d'associations 312
Almanachs 312
Presse de loisir 312
HISTOIRES 313
Histoire diplomatique 313
Histoire du territoire 313
Histoire du Rhin 315
ECOLE ET ENSEIGNEMENT 317
Manuels scolaires 317
- Manuels de géographie 317
- Manuels d'histoire 320
- Lectures et morales 322

RECITS DE VOYAGE 324
Les tours de France 324
Voyages en France 324
Monographies 324
Voyages en Alsace : 326
- Récits et essais 326
- Albums 329
- Romans 329
-Guides touristiques 331
CARTES 331
Cartes scolaires 331
Cartes parues dans la presse 332
Cartes militaires et diplomatiques 332
VECTEURS DE MEMOIRE 333
Littérature : guerre de 1870, Alsace-Lorraine 333
Chansons, folklore, ... 334
Peinture nationaliste 334

BIBLIOGRAPHIE

HISTOIRE GENERALE
Histoire générale de la Troisième République 336
Biographies 338
Nation et nationalisme 339
Histoire de l'Alsace-Lorraine 341
HISTOIRE DU TERRITOIRE
Formation du territoire 344
Régions, provinces 345
Frontières 346
Invasion, défaite, le territoire menacé 347
Hexagone 348
HISTOIRE DE L'ECOLE
Histoire de l'enseignement 349
Enseigner l'espace 350
Ecoles géographiques 351
Cartographie 351
HISTOIRE DES REPRESENTATIONS
Mythographie 352
Presse et littérature 353
-Histoire de la presse 353
-Littérature 354
Parcours 354

-Voyage et tourisme 354
-Perception du paysage.....354
-Le Tour de France cycliste.....355
-Pèlerinages.....355
Imagerie civique, emblèmes.....355
-Noms de rues 356
Imagerie populaire 357
-Cartes postales 358
Caricature et image satirique 359

CONCEPTS ET OUTILS

Historiographie.....360
Outils de recherche.....361

ANNEXES

1- Les provinces perdues dans les toponymes urbains...364
2- Plans de villes.....369
3- Délibérations municipales, extraits : évolution des dénominations.....374
4- Délibérations municipales, extraits : influence des Alsaciens et des Lorrains 377
5- Relevé d'expressions, l'Alsace-Lorraine dans les manuels scolaires 379
6- Tableau : étapes du tour de France.....380
7-Cahier des illustrations.....381

INTRODUCTION GENERALE - LE TERRITOIRE NATIONAL 1

1 - Construction du territoire national 13
2 - Une intégration territoriale achevée ? 17
3 - Mentalités françaises entre 1870 et 1914 20

1ERE PARTIE - REPRESENTATIONS DU TERRITOIRE 26

CHAPITRE I - DEFENSE DU TERRITOIRE 29
1 – Refus de l'amputation territoriale 30
2 - Le territoire, corps de la nation 33
A - L'opinion publique baptise le territoire. 34
B - L'opinion alsacienne. 35
C - Le Territoire, un et indivisible. 36
3 - Le territoire sanctuaire 39
A - Le territoire à découvert. 39
B - La revanche : un territoire à recouvrer. 42
CHAPITRE II- FIGURES DU TERRITOIRE 44
1- Figures d'unité 46
A - « La France est une personne ». 46
B - La France est un jardin. 50
2 - Figures projetées 55
A - La France, figure d'éternité. 55
a - Pérennité du territoire. 55
b - La France, effigie du peuple. 57
B - La France, reflet de la Gaule 59
a - Des frontières naturelles. 60
b - Le Rhin, frontière de la France. 61
c – Une frontière culturelle. 64
3 - L'autre France. 67
A - L'Alsace-Lorraine. 67
a - Le cœur de la France. 68
b - Bastion de l'Est. 71
c- Une terre étrangère. 73
B - L'Algérie 77
a - Une nouvelle Alsace. 77
b - Une nouvelle France ? 79
4 -Les France 82
A - France du Nord et France du Midi 83
a - Fracture linguistique. 83
b - Clichés septentrionaux. 84
c - Séparatisme méridional ? 87
B- Divisions administratives. 89
a- Départements, provinces ou régions naturelles ? 89
b- Régionalisme ou décentralisation. 92
5 - Figures abstraites 94
A- La France, figure géométrique. 94
B- Les centres de la France. 96

2EME PARTIE- L'APPRENTISSAGE DU TERRITOIRE : PARCOURS 103

CHAPITRE I - RETOUR AUX PROVINCES PERDUES 106
1 - Les commis voyageurs de la France 109
A- Un pèlerinage patriotique. 111
B- Une enquête nationale 117
2 - L'Alsace-Lorraine, sanctuaire national 119
A- Itinéraire francophile. 119
B - Les villes prisonnières. 121
a- Villes de garnison. 121
b- La ville nouvelle. 124
c- La ville médiévale. 125
C- L'Alsace des champs ou le paradis perdu 127
a- Une terre riche et convoitée. 128
b- L'Alsace pittoresque. 130
3 - Les Alsaciens-Lorrains restent français 135
A – Les Alsaciens résistent à la germanisation. 135
B - Un peuple obstiné et fidèle. 139
C - L'Alsacienne, gardienne de mémoire. 141
4 - L'Alsace, territoire mythifié à l'usage de la nation 143
CHAPITRE II - LE TOUR DE FRANCE MARIAL : PROTECTION DU TERRITOIRE 149
1 - Géographie religieuse 151
A - Etapes expiatoires : le Sacré Cœur 151
B - Etapes propitiatoires : Notre Dame 152
C- Jeanne d'Arc et la défense du territoire 154
2- Geste d'unité du territoire 155
A - Unité historique et spirituelle 155
B - La Lorraine catholique et française 157
a- L'unité retrouvée de la Lorraine 157
b- Les Lorrains, frères de la frontière. 160
3 - La protection du territoire 163
CHAPITRE III - LE TOUR DE FRANCE CYCLISTE : CONQUETE DU TERRITOIRE 167
1 - Un itinéraire au plus près des frontières 168
A - Vers les villes du Sud 168
B- Toujours une plus grande boucle. 170
C- Longer les frontières. 171
2 - A la rencontre de la France 176
A- Découverte des Provinces 177
a- Figures de villes. 177
b- Caractère des sites. 178
B- Régions climatiques et flou régional. 179
3- Le tour construit la France : 181
A- Un théâtre national. 181
B- L'unité du territoire. 183
C- Le sport à l'usage de la nation. 184

3EME PARTIE - TRANSMISSION ET PEDAGOGIE DU TERRITOIRE 191

CHAPITRE I - LES PROVINCES PERDUES DANS LE PAYSAGE URBAIN 194
1- Chronologie des toponymes 196
A- Unanime hommage aux villes martyres (automne 1870). 196
B - La République a le monopole des rues. 197
2- Conserver l'Alsace-Lorraine 198

A- L'Alsace-Lorraine inscrite dans la géographie urbaine 198
B - Des provinces mythifiées (1891-1899). 201
3- L'impact de la dénomination 204
A- Des mémoires marquées. 204
B- Mémoire locale et mémoire nationale. 205
C- L'Alsace-Lorraine, récurrence publicitaire. 210
CHAPITRE II - LE TERRITOIRE DANS LA LITTERATURE ET LA PEINTURE MILITAIRE 212
1 - Le territoire fragile 213
A- La débâcle. 213
B - L'invasion. 215
2 - La nation inébranlable 217
A – Le peuple face au conquérant. 217
B- Le choix des Alsaciens. 220
C – L'invasion, roman d'anticipation. 222
CHAPITRE III - LE TERRITOIRE ENSEIGNE A L'ECOLE 228
1 - La frontière dans les manuels scolaires 228
A- Fragilité des frontières. 229
B- La frontière naturelle expliquée aux enfants. 231
a- La frontière est une suite de redoutes. 232
b- Une zone de contact entre deux armées. 233
c- La frontière humaine. 234
d- Poésie de la frontière. 236
2- Un coin sombre sur la carte de France 238
A- Place historique de l'Alsace-Lorraine. 241
B- Des représentations ambiguës. 242
C- L'hexagone : logo scolaire. 244
3- Les tours de la France par des enfants 246
A- Pédagogie du territoire. 248
B- Usage de la mémoire orale. 250
C- La France, pas à pas.252
a- La France et ses pays. 252
b- Les provinces perdues. 254
c- Les enfants au service de la patrie. 256
4 - Vertus civiques et morale patriotique 256

CONCLUSION - L'ALSACE-LORRAINE, MYTHE INTEGRATEUR 262

INDEX 268

TABLE DES MATIERES – VOLUME 1 – TEXTES 271

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIES 275

ANNEXES 364

CAHIER DES ILLUSTRATIONS 381

TABLE DES MATIERES – VOLUME 2 – SOURCES, BIBLIOGRAPHIES, ANNEXES 451